This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

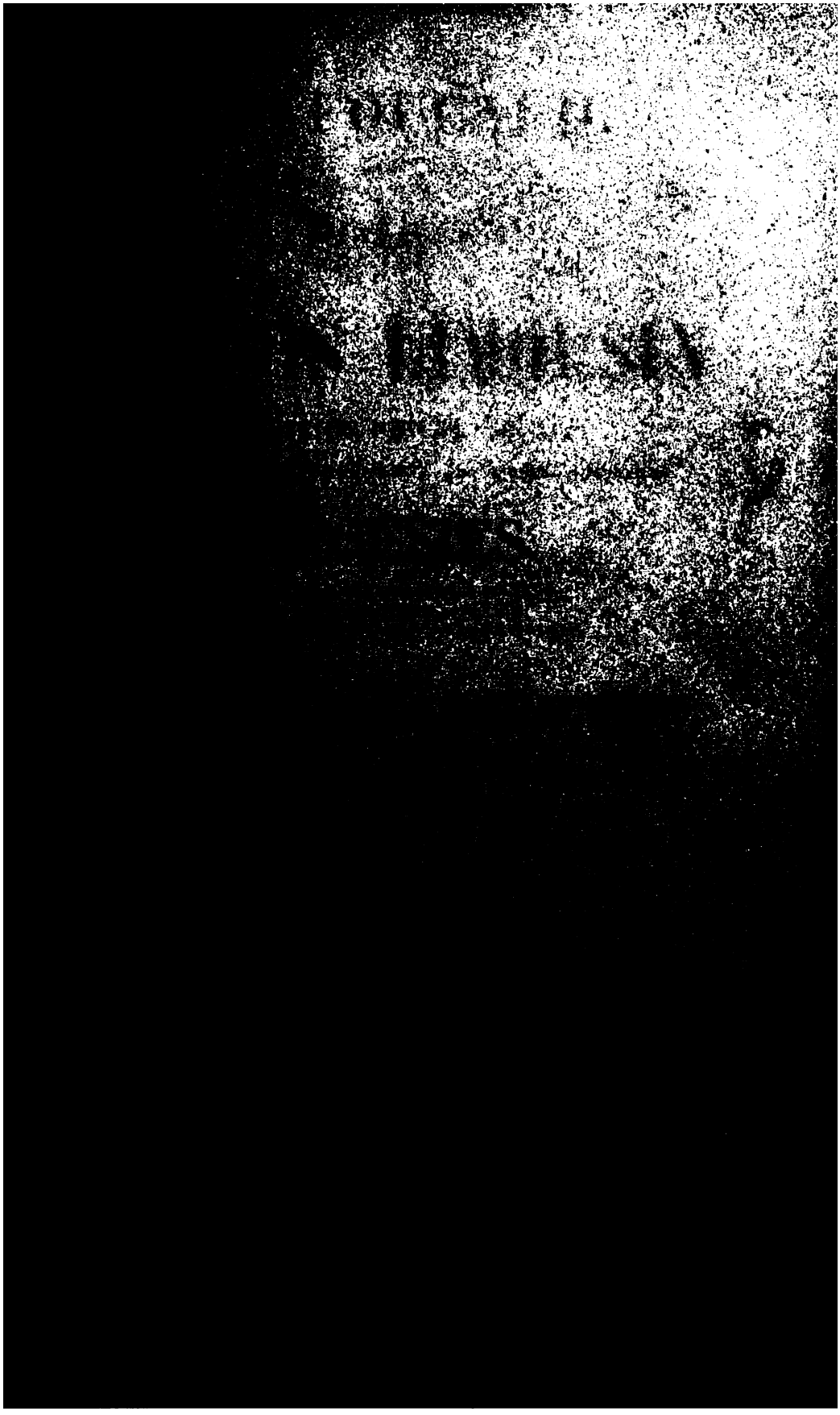
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

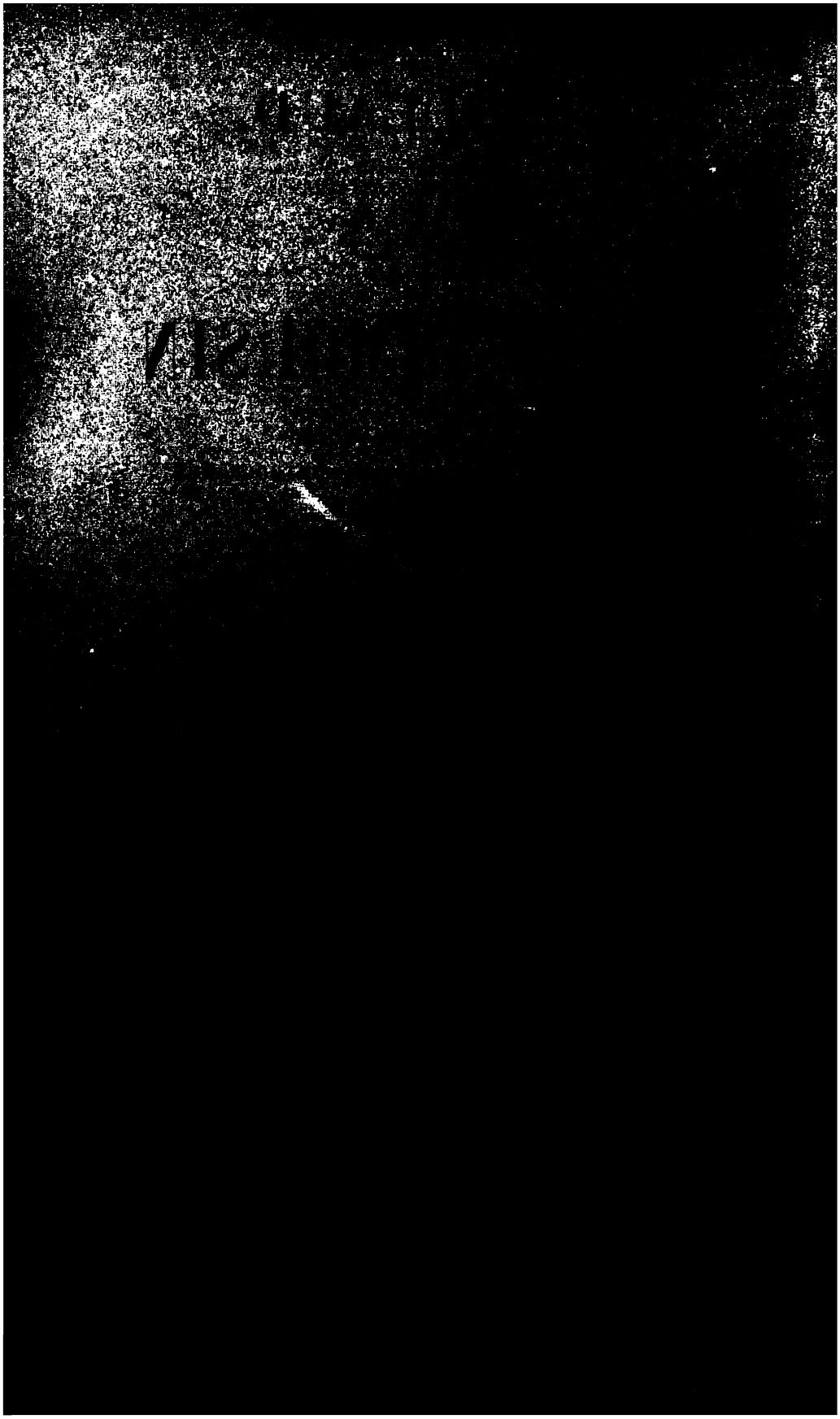
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

34. l. 23





FOUCAUD

POÉSIES

EN

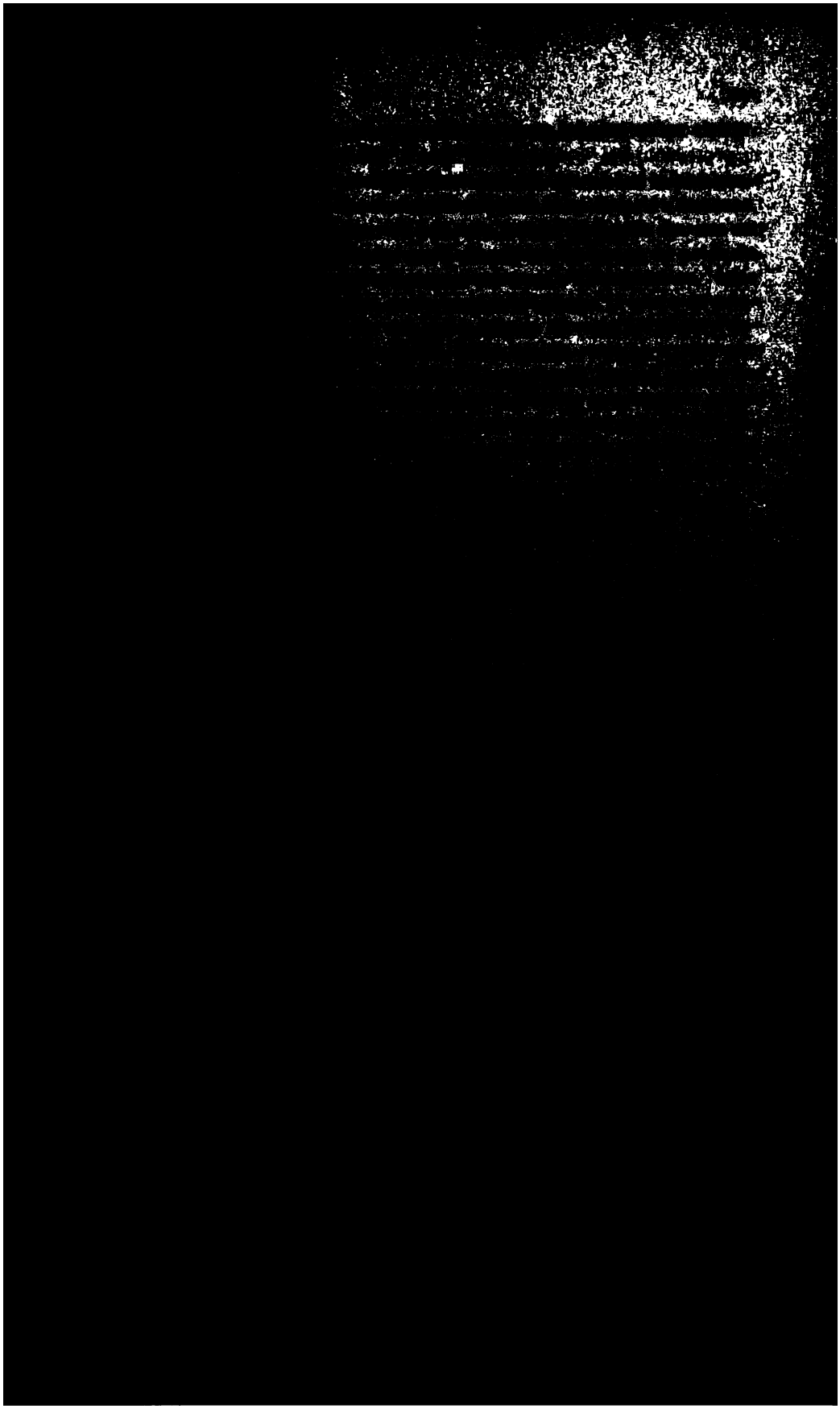
S LIMOUSIN

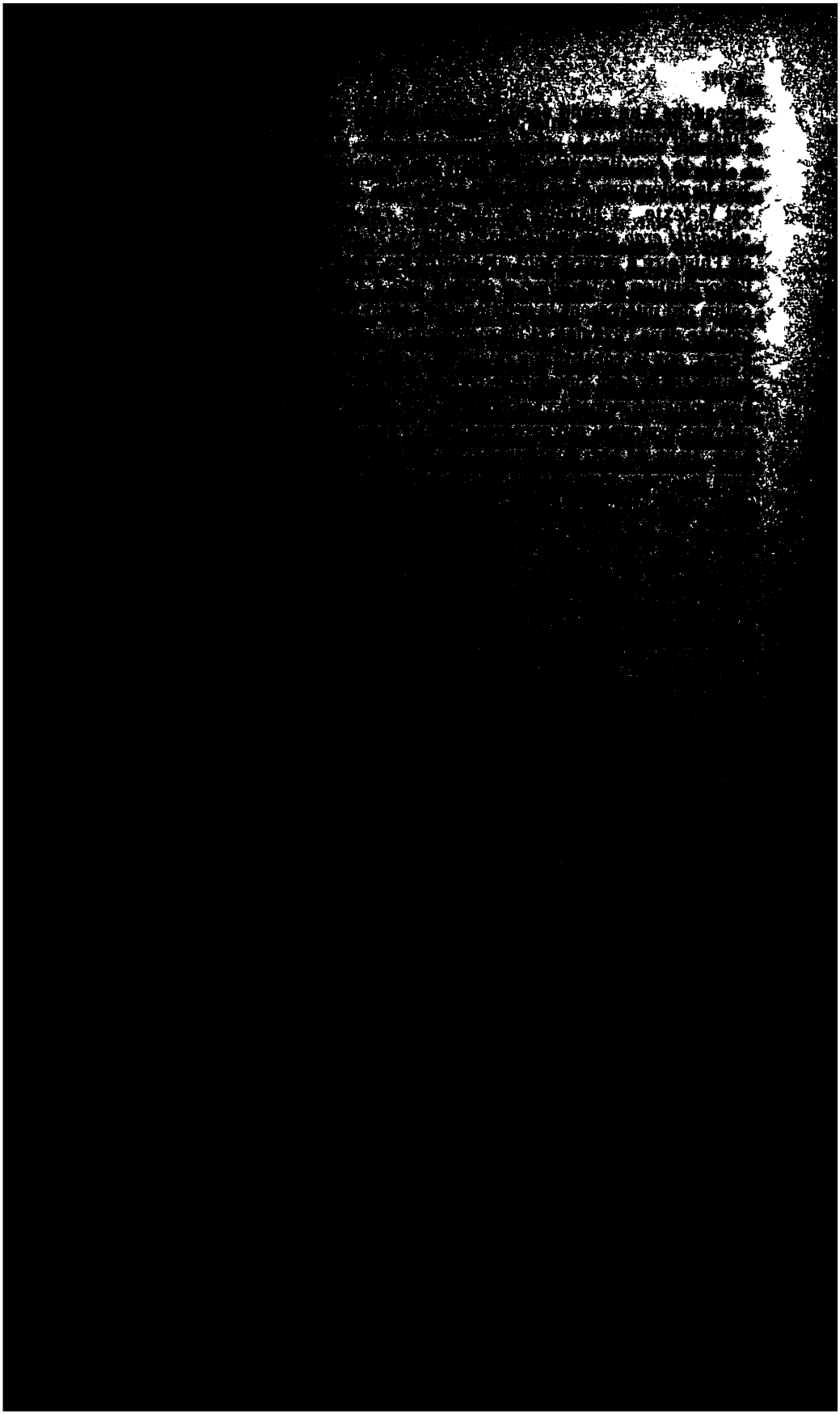
TION PHILOLOGIQUE

[illegible]UR BURGAUD DES MARETS

[illegible] toû loû pôtouei et que loû cimâ, noû

[illegible]





Que fogian loû chôvei, loû bôl*ei*,
En minjan nôtrei goletoû?
Helâ! qui que van en Russi*yo*
Buforan plô lour paubrei dei,
E qui que soun di l'Itoli*yo*
Se cramen lo peu ô soulei!

On a souvent reproché à Foucaud d'avoir écrit ses fables dans l'idiome patois moderne parlé autour de Limoges, au lieu d'avoir tenté de reconstruire la langue, et de la faire revivre dans son antique pureté. Certes Foucaud était de force à ne pas succomber dans cette tâche difficile; mais alors, au lieu de vulgariser La Fontaine, il eût fait une œuvre d'érudition, appréciée et comprise seulement par un petit nombre de savants. Son but était, non pas de figurer parmi les archéologues, mais de réveiller chez les habitants des campagnes l'intelligence endormie. L'amour de Foucaud pour l'humanité, égaré longtemps, pendant les années de l'âge mûr, dans les folles tentatives du jacobinisme, se transformait ainsi au temps de la vieillesse, et le fabuliste devait, pour réussir, parler la langue de son temps et non celle des siècles écoulés.

Foucaud eut dans son temps un rival en poésie, l'abbé Richard. C'était une nature franche, enjouée, pleine de confiance et même de bonhomie. Le rire était sans cesse à ses lèvres, et la bienveillance débordait de son cœur. Dès sa jeunesse il s'était livré avec ardeur au culte de la poésie patoise; son rêve sans cesse caressé était aussi de remplacer par des chansons ingénieuses les platitudes grossières qui revenaient sans cesse à la bouche de nos paysans. Comme Foucaud, il a eu de son vivant le bonheur de voir son nom devenu populaire, et d'entendre ses refrains chantés partout autour de lui. La Société d'Agriculture lui vota des remercîments, et lui décerna une médaille d'or. On a même dit longtemps que Richard était un poète, et que Foucaud n'était qu'un versificateur. Peut-être ceux qui ont connu ces deux hommes de caractères si différents avaient-ils raison de porter sur eux un jugement ainsi formulé; peut-être Richard avait-il dans la conversation la chaleur sentimentale dont Foucaud semblait dépourvu; peut-être ses impressions se traduisaient-elles au-dehors par une émotion saisissable et visible. Mais, à ne juger les auteurs que par leurs livres, Foucaud l'emporte de beaucoup sur son rival. Richard manque souvent de délicatesse et même de convenance. Cet esprit vif et pétillant qui réchauffe l'œuvre de Foucaud et jaillit en étincelles ne se retrouve point dans les chansons et dans les contes de Richard. Il n'a point de ces images animées, de ces traits aiguisés, de ces détails imprévus et pittoresques qui sont la marque du talent de Foucaud. En lui la plaisanterie est parfois grossière, et non pas naïve; il est bouffon plutôt que spirituel; on dirait qu'il a peur de s'élever, et de n'être plus compris dès lors par les paysans, auxquels son livre est adressé. Richard a, comme Foucaud, tenté de traduire La Fontaine. Il serre le texte de plus près, et s'efforce de reproduire l'original; mais les fables peu nombreuses qui se trouvent dans son livre nous semblent manquer de trait et de mouvement. Il suffit de lire dans les deux auteurs la fable *le Rat de ville*

et le *Rat des champs* pour comprendre à quel point l'un des deux imitateurs est supérieur à l'autre : Richard le cède de beaucoup à La Fontaine, tandis que nous osons dire que Foucaud a souvent lutté avec avantage, et parfois égalé son modèle [1].

IV

Les fables de Foucaud mirent autour de son nom une auréole de gloire modeste et renfermée dans les limites de sa province. Sa vieillesse en fut doucement éclairée. Il trouvait enfin dans ses dernières années cette popularité si ardemment cherchée à travers les orages révolutionnaires. C'était la poésie qui avait pris par la main cette déesse fugitive pour la conduire au vieillard. Les hommes que Foucaud avait fait trembler naguère se prirent soudain à l'aimer, et le pardon vint à leur cœur en même temps que le sourire à leurs lèvres.

Le 14 janvier 1818, à six heures du matin, Foucaud mourut dans cette maison de la Cité où son imagination avait donné des fleurs tardives, et cependant aussi fraîches qu'au printemps. Aussi longtemps qu'il avait senti le sang et la vie circuler ensemble dans ses veines, il avait rejeté loin de lui les pensées religieuses. De sa part c'était moins incrédulité qu'indifférence. Mais, quand il comprit que la mort allait le prendre, il n'eut pas le triste courage de finir comme il avait vécu. La religion fut appelée à lui prodiguer ses consolations et ses secours. L'évêque de Limoges vint lui-même s'agenouiller auprès du lit du mourant, et prêta l'oreille à la confession de ce prêtre égaré. Sans doute il était dans sa vie des jours d'erreur et de colère ; sans doute son cœur s'était ouvert à des sentiments qui n'inspiraient pas l'amour et le pardon. Mais le ministre de Dieu comprit bien combien les excitations d'un siècle tourmenté, les illusions de l'imagination, les emportements irréfléchis avaient eu de pouvoir sur l'esprit du vieillard expirant, et il implora les bénédictions du ciel pour ce sceptique qui, à l'âge de soixante-dix ans, allait mourir en chrétien.

Le livre de Foucaud lui a survécu. Ses fables sont dans toutes les mémoires. Elles n'ont rien perdu de leur grâce primitive, et semblent toujours nouvelles, tant elles ont de fraîcheur. Nous les avons apprises de nos pères, nos enfants les recevront de nous, et elles iront ainsi d'âge en âge aussi longtemps que vivra cet idiome patois autrefois si décrié, mais si estimé de ceux qui le comprennent depuis que Foucaud a révélé sa vivacité, son harmonie, sa naïveté pittoresque et sa flexibilité.

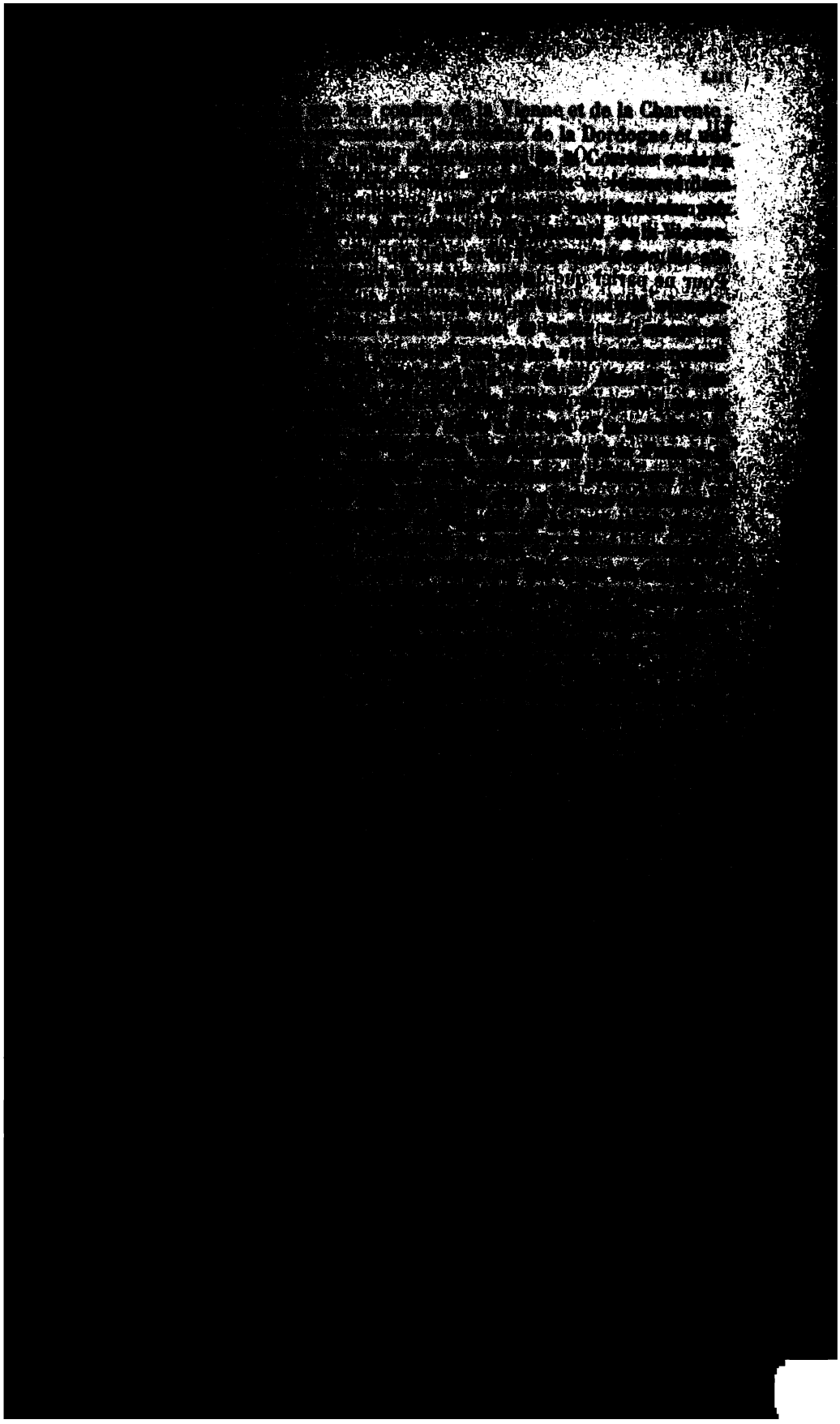
Il est mort récemment un homme qui a écrit en patois méridional des

---

1. Nous avons cité plus haut comme exemple de la manière de Foucaud la fable du *Renard et des Raisins*, surtout à cause de sa brièveté. Cette fable est cependant de beaucoup inférieure aux *Animaux malades de la peste*, à *la Mort et le Bûcheron*, *etc.*

poèmes d'une expansive sensibilité. Sa langue est comprise d'un petit nombre de privilégiés... Cependant la France entière s'est empressée de le saluer poète, et sa ville natale lui dresse une statue. Après lui est venu le chantre de *Mirèille*. Grâce à eux, les idiomes patois ont repris vie, et sont aujourd'hui en faveur auprès des érudits : la réputation de Foucaud doit jeter un nouvel éclat au lieu d'aller s'affaiblissant; mais il faut, pour que notre compatriote soit connu des étrangers, que nous prenions une juste idée de la valeur de ses fables, et que, lorsqu'on nous dira : « Jasmin! Mistral! » nous répondions hardiment : « Foucaud! »

O. PÉCONNET.



[illegible] les confins de la Vienne et de la Charente [illegible] de la Dordogne et [illegible]

» Dans le canton de Champagne-Mouton, arrondissement de Confolens, et dans quelques communes au nord-est de l'arrondissement de Ruffec, on parle un autre patois, qui a moins de rapport avec le limousin qu'avec le poitevin, et qui n'est qu'une corruption de ce dernier, et une corruption bien plus grande encore du français ».

Ceci est confirmé par mes observations personnelles et par la comparaison des traductions de la parabole de l'enfant prodigue, en divers patois de la langue d'Oc et de la langue d'Oil [1].

Il résulte de ces observations et de cette comparaison que la ligne de démarcation traverse, dans la Charente, le canton de La Valette, passe aux environs de La Rochefoucaud et de Confolens, oblique à droite vers Bellac, dans le département de la Haute-Vienne, de sorte que les deux tiers nord de cet arrondissement appartiennent à la langue d'Oil; suit, à quelques kilomètres de distance, le cours de la Gartempe qu'elle continue à suivre dans le département de la Creuse, sauf quelques légères déviations, jusque vers son embouchure, près de Maisonnisse. A cet endroit la ligne descend du nord au sud jusqu'à Saint-Hilaire, où elle joint le Taurion, qu'elle remonte jusqu'à sa source [2]. J'ignore quel trajet elle suit en s'approchant de l'Auvergne; ni à quel point précis elle atteint le département du Puy-de-Dôme; toujours est-il qu'arrivée à ce département, elle en suit irrégulièrement les limites ouest et nord [3].

---

1. Voy. *Mémoires sur les langues, dialectes et patois, tant de la France que des autres pays,* formant le t. VI des *Mémoires de la Société des antiquaires de France.* — Paris, 1824, in-8.

2. J'extrais ces renseignements d'un bon travail que M. le docteur Vincent a publié dans le T. III des *Mémoires de la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse* (Guéret, 1861, pag. 356 et suivantes). M. Vincent divise philologiquement le département de la Creuse en trois sections 1° la section nord, bordée au sud par la Gartempe, et dans laquelle le patois appartient aux dialectes de la langue d'Oil; 2° la section sud, comprenant à peu près l'arrondissement de Bourganeuf et dont le patois se rapporte au patois limousin; 3° la section de l'est, comprenant l'arrondissement d'Aubusson et à peu près la moitié sud de l'arrondissement de Boussac. M. Vincent dit qu'au nord de cette circonscription le patois se rapproche de la langue d'Oil et qu'au sud ils se rapprochent de ceux de la langue d'Oc. Mais où se trouve la ligne de démarcation? Je regrette de ne pas connaître le mémoire que M. le Docteur vient de lire, au mois de juin, au congrès de Guéret. Cette question y est peut-être développée. Je dois faire observer que, même dans l'arrondissement de Bourganeuf, le patois a déjà pris une physionomie un peu différente de celle qu'il a dans le Haut-Limousin, car une certaine quantité de voyelles finales sonores sont remplacées par l'*e* muet.

3. Je transcris ici la note suivante, que je dois à l'obligeance de M. Malval, ancien chef de division à la préfecture de Clermont, homme érudit et qui a fait une étude minutieuse des patois de l'Auvergne :

« Les limites certaines des langues d'Oc et d'Oil, pour le département du Puy-de-Dôme, sont les mêmes que celles du département pour les côtés nord et nord-est.

» Saint-Germain, l'Herm, Arlanc, Viverols, Saint-Anthême, Auber appartiennent à la langue d'Oc.

» Courpière, Saint-Rémy et Thiers, encore langue d'Oc; mais, vers les limites extrêmes seulement du département de l'Allier, le patois a admis une nuance peu sensible de la langue d'Oil qui a toujours été celle de l'Allier.

» A Chateldon, Randan, le patois d'Oil domine, mélangé pourtant.

» A Aigueperse, le mélange est peu sensible. C'est bien le patois d'Oc; mais, à

celtiques et les dialectes germains. Dans notre patois, on trouve autant de mots germains que de mots gaulois, et il serait bien téméraire de décider si les mots supposés d'origine germanique sont ou non postérieurs à la conquête franque. D'ailleurs, les peuplades celtiques ou germaines qui s'implantèrent au milieu de populations nombreuses et déjà organisées, se fondirent en quelque sorte avec elles, et de cette fusion résulta l'altération du langage, non quant au fonds qui était à peu près le même, mais quant à la surface, c'est-à-dire dans les désinences et la prononciation. L'important, pour la question qui nous occupe, c'est de rechercher quel était le territoire occupé par les *Lemovices* au centre de la Gaule.

Il est généralement admis par les savants les plus compétents que, sauf quelques usurpations d'un diocèse sur l'autre, sauf quelques morcellements, nos anciennes divisions diocésaines représentent les territoires occupés par les peuplades gauloises, avant la conquête romaine. « Cette division, dit M. Deloche, respectée généralement par l'organisation administrative des Romains, adoptée au IVe siècle comme type de l'institution des diocèses ecclésiastiques, laquelle, à son tour, nous en a transmis l'empreinte fidèle, cette division traversa les orages et les désastres des barbares, tout le chaos du moyen âge, et arriva jusqu'à nos jours, modifiée quelquefois sur certains points de ses limites, mais par exception seulement, et conservée dans sa base par l'institution religieuse à laquelle elle avait servi de modèle » (p. 8).

Ce fait explique comment chacune de nos provinces a son dialecte à part, dont le fonds remonte, à ce que je crois, à l'occupation gauloise de notre sol.

En ce qui concerne notre province, ce que les romains nomment la *civitas lemovicensis*, c'est-à-dire le territoire occupé par les Limousins, était assez bien représenté par l'ancien diocèse de Limoges, au moyen-âge, avant que celui de Tulle en eût été distrait, en 1317, et comprenait ce qui forme les départements actuels de la Haute-Vienne, de la Corrèze et de la Creuse en leur entier, en outre Nontron et son territoire, dans le département de la Dordogne, Confolens avec certaines parties attenantes, dans le département de la Charente, et enfin certaines portions distraites du diocèse par les empiétements ecclésiastiques. En somme, le grand *pagus* limousin avait à peu près la superficie de quatre départements, et était borné au sud par le *pagus caturcinus*, le Quercy, à l'ouest, par le *pagus petrocorinus*, le Périgord, au nord-ouest, par l'Angoumois et le Poitou, *pagus engolismensis* et *pagus pictavus* ou *pictavensis*, au nord, par le Berry, *pagus bituricensis*, et à l'est, par l'Auvergne, *pagus arvernicus*.

Ne m'occupant que de la langue limousine, je laisserai de côté le tracé exact que M. Deloche fait des limites du territoire limousin au sud et à l'est. La langue s'y confond avec les patois occitaniens du Périgord, du Quercy et de l'Auvergne. A l'ouest, les limites étaient un peu plus étendues que celles de notre département. Il résulte du tracé donné par M. Deloche, que, à l'ouest, le diocèse de Limoges, au lieu de former un angle rentrant comme le département de la Haute-Vienne, s'arrondissait au contraire selon une ligne un peu courbe, tirée de Bussière-Badil, dans l'arrondissement de Nontron, à Asnières, dans la Vienne, et passant par Confolens. Ainsi qu'on a dû le voir au chapitre précédent, notre patois suit à peu près cette ligne.

quels enfin elle fut purgée lorsque l'Espagne revint sous la domination d'un prince unique. Cette langue, principalement employée par les Castillans, les Toletains, les habitants de Léon, des Asturies, de l'Estramadure et de Grenade, fut aussi en vigueur dans la Gallice, l'Andalousie, la Lusitanie, et l'Aragon, mélangée de temps en temps de vocables étrangers : arabes, français et autres. La troisième enfin fut la limousine, usitée en Catalogne, dans les comtés de Roussillon et de Cerdagne, en Aquitaine, en Occitanie, et enfin, comme le veulent les écrivains espagnols, à la cour même de nos rois. De la Catalogne, elle passa dans les royaumes de Valence, de Majorque et de Minorque, en tant qu'appartenant aux princes de Barcelone.

» Sur l'origine et l'appellation de la langue limousine, différentes choses ont été écrites par différents auteurs. Calça (*in Catal.*, cap. 16), Escolan[1] et André Bosch (*de titul. honor. Catal.*, *passim*) dérivent son nom de Limoges, ville très célèbre de la Gaule, d'où elle passa en Catalogne, lorsque les armées frankes, traversant les Pyrénées, occupèrent ces provinces, armées grossies alors de différents peuples, et principalement de cette partie de l'Occitanie, dans laquelle est située la ville de *Catalens*, dont les habitants donnèrent leur nom à toute la Catalogne, comme le veulent Catellus et les écrivains espagnols. Quoi qu'il en soit, il est constant que l'idiome des Catalans est à peu près le même que celui de nos provençaux, qui sont voisins de la Catalogne, où il fut introduit par les comtes de Barcelone, qui joignirent à leurs états le comté de Provence. En effet cette langue eut la réputation d'être si nette, si fleurie, si cultivée, si polie, qu'il n'y eut presque aucune contrée où elle ne pénétrât, alors surtout que les poètes provençaux étaient très estimés dans les cours des princes, et que leurs poésies, comme douées d'un génie original, étaient lues presque partout. Escolan et Bosch, écrivant au sujet de cette langue, disent qu'elle fut « *tant gratiosa, cortesana, sententiosa y dolça, que noi ha llenga que ab mes breus paroles, diga mes alts y meillors, conceptes, tenint en tot una viva semblança ab sa mare latina. Ella fonc la que la donà Principi al versos, y rimes que usaron en Roma, cantant ab elles ab so de cousonancies, las dissonancies de las passions ab aguts y dolços pensamens*, etc ». Ils ajoutent que Pétrarque a souvent introduit dans ses poésies des vocables de cet idiome, ce qu'ont aussi observé les interprètes de ce poète. Raymond Muntaner, qui vécut vers l'an 1300, a donné son Histoire en cette langue, et Carbonnel, dans sa chronique, a décrit des tables et divers actes du même idiome. »

Du Cange, dans ce qui précède, dit bien que la langue romane était aussi appelée *limousine*, mais les raisons qu'en donnent les auteurs qu'il cite ne sont pas très concluantes. Certes l'épithète *limousine* vient de *Limoges*, on ne se compromet guère en disant cela ; mais d'où provient cette fréquente confusion que les auteurs espagnols font de la langue limousine et de la

1. « La tercera... lengua maestra de las de Espana, es la lemosina, y mas general » que todas... por ser la que se hablava en Proenza, y toda la Guiayna, y la Francia » gotica, y la que agora se habla en el principado de Cataluna, reyno de Valencia » islas de Mallorca, etc. » (*Hist. de Valencia*, part. I, lib. I, cap. 14, num. 1.)

langue catalane [1]? Et d'abord ne sont-ce que deux appellations différentes d'une même langue? J'ai sous les yeux la *Chronique de Raymond Muntaner*, publiée par Karl Lanz (Stuttgart, 1844), j'en compare certains passages avec le texte roman des Coutumes de Limoges, qui sont à peu près de la même date (commencement du XIIIe siècle), et je m'aperçois que, si la physionomie de la langue est la même dans ces deux monuments, il y a cependant des différences notables, soit dans la prononciation, soit dans les termes, soit même dans certaines tournures, et que la chronique dite *limousine* de Raymond Muntaner peut bien être en catalan ou en une variété de catalan appelée *langue limousine*, mais n'est certainement pas en limousin de notre pays. On peut faire une observation de même nature au sujet de la romance, dite *limousine*, sur Bertrand Duguesclin, romance qui est languedocienne et nullement limousine. Ceci confirme ce qui a été dit relativement aux dialectes de la langue romane littéraire. Que si l'on admet, comme le veulent certains savants, que la *llengua lemosina* d'Espagne et la *langue limousine* du centre de la France aient été deux dialectes distincts, il faut toujours se demander d'où provient cette appellation commune de deux choses différentes, surtout à une distance considérable. Je serais assez enclin à penser que tout le groupe roman prit, à un moment donné, le nom de l'une de ses parties, ce qui peut très bien s'expliquer par le renom et la faveur dont jouissaient les troubadours limousins. Les différences entre les divers dialectes méridionaux n'étant pas toujours très sensibles pour des oreilles étrangères, il dut se passer en Espagne ce qui se passe actuellement à Paris, où l'on confond généralement, sous les diverses dénominations de languedocien, gascon, provençal, etc., les différents patois des contrées méridionales. Ainsi il suffisait, au moyen âge, que les poètes limousins fussent admirés en Espagne pour que la dénomination de leur dialecte s'étendît à toute la langue littéraire du Midi. Du reste ç'a été toujours le sort de cette langue de recevoir ses appellations de l'un de ses dialectes. C'est ainsi qu'on l'a appelée, tantôt langue provençale, tantôt langue d'Oc, tantôt même langue gasconne; c'est ainsi qu'elle fut appelée limousine.

« Je sais bien, dit M. Mary-Lafon [2], que ceux qui ont suivi Cazeneuve pré-

---

1. Cette confusion a également été faite au XVIIIe siècle par don Ant. de Capmany, savant philologue espagnol. Voici le titre d'un des ouvrages qu'il a publiés : « Ordo-» nanzas de las armadas navales de la corona de Aragon, aprobadas por el rey D. » Pedro IV anno MCCCLIV. Van acompanadas de varios edictos y reglamentos promulga-» dos por el mismo rey sobre el apresto y alistamiento de armamentos reales y de » particulares. Copiadas por D. Antonio de Capmany, con orden de S. M., y vertidas » literal y fielmente por el mismo del idioma latino y LEMOSINO al caltellano, con » insercion de los respectivos textos originales de cada instrumento. — Madrid, 1787, » in-4°. »

A la fin du T. II des *Mémoires historiques sur la Marine, le Commerce et les Arts de Barcelone*, par le même auteur (Madrid, 1779), se trouve un glossaire de mots catalans qui commence ainsi :

« Quoique la langue *limousine*, en laquelle sont rédigés la plus grande partie des instruments vulgaires de cette collection, conserve une étroite et originelle analogie avec la langue française, et encore plus avec la provençale, etc. »

2. *Tableau de la Langue romano-provençale.* — Paris, 1842, grand in-18, pag. 215.

CHAPITRE V

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DU PATOIS DU HAUT-LIMOUSIN

Avant de commencer ce chapitre, je prie le lecteur de vouloir bien se reporter à ce que j'ai dit précédemment (chapitre II) sur l'orthographe des patois. Comme je prends pour base la prononciation des mots et non leur étymologie, il me suffira d'assigner une valeur constante aux caractères destinés à reproduire les voix et les articulations.

§ 1.

Sons et Signes représentatifs.

1° *Voyelles.*

1° Voix simples :

A bref, *a* non accentué — comme dans le français *ma, ta, sa.*

A long, *â* — comme dans *pâte;*

E bref, *e* non accentué, se prononçant toujours fermé, comme dans le français *bonté;*

E ouvert, *è* — comme dans *père;*

Eu — comme dans *heureux;*

I bref, *i* non accentué — comme dans *inutile;*

I long, *î* — comme dans *gîte;*

O bref, *o* non accentué — comme dans *rotule;*

O long, *ô* — comme dans *apôtre;*

O douteux, *ŏ* (*a* bref ou *o* bref, *ad libitum*);

Ou bref, *ou* non accentué — comme dans *poule;*

---

prélats, chevaliers, barons et autres, étaient allés s'établir dans la Catalogne. Ce fut au moyen de cette transmigration que la langue limousine s'introduisit et s'accrédita dans le pays ». En réponse à cette explication, voici une note que je copie dans le T. III, pag. 329, des *Mémoires présentés par divers savans à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (Coutumes d'Alby écrites en langue provençale) :

« Des personnes de mérite, familières avec les vieilles langues du Midi de l'Europe, ont hésité un moment à admettre que ce monument fût écrit en langue romane catalane. Rien cependant n'est plus certain. Les Castillans et les Catalans modernes peuvent bien l'appeler, cette langue, *limousine,* provençale, valencienne, etc., peu importe : ce qu'il y a de vrai à dire, c'est que jamais un Catalan contemporain de l'auteur de l'Atlas de 1375 ne s'est servi de ces épithètes, *limousine,* provençale ou valencienne. Les anciens sujets de la couronne d'Aragon n'hésitaient pas à l'appeler catalane ou catalanesque, et Raymond Muntaner, qui, en 1325, l'écrivait comme un véritable troubadour, s'exprime ainsi en parlant de Roger de Luria et de Coral de Plança, deux braves marins dont le mérite et les actions d'éclat ont retenti dans les mers de Catalogne, de Sicile et d'Afrique ».

Ou long, *oû*[1] — comme dans *poudre;*
U bref, *u* non accentué — comme dans *une;*
U long, *û* — comme dans *flûte.*

Les voyelles dites nasales sont : *an, en, in, oun, un.* Elles conservent le son fixe de la voyelle initiale : *an* et *en* se prononcent comme dans les mots français *Antoine, chrétien; in* et *un* ne se prononcent jamais comme dans les mots français *fin* et *chacun; oun* n'existe guère en français, si ce n'est dans l'interjection *boum!*

2° Sons doubles ou diphthongues, se prononçant d'une seule émission de voix :

Ai — comme en espagnol, en italien, en allemand, et dans l'interjection française *aie!*

Au (imparfaitement figuré *aou* par certains auteurs) — comme en espagnol, en italien, en allemand ; ce son n'existe plus en français ;
Ei, en faisant très peu sentir l'*i* final ;
Ia, iâ, ie, iè, iŏ (*ia* ou *io* brefs), *io, iô, iu, iû*;
Oi — comme dans *quoique;*
Ouâ — comme dans *couard,* que l'on prononcerait d'une seule syllabe;
Ua, uâ, ue, uè, ui, uî, uŏ, uo, uô.

3° Sons-triples ou triphthongues, se prononçant d'une seule émission de voix :
Iai : biai, biais ;
Iau : piau, cheveu ;
Iei : tiei, coquilles ;
Ouei : pŏtouei, patois ;
Uau : suau, doucement;
Uuei : suei, sureau.

Observations. — L'*e* dit muet n'existant pas dans notre patois, je n'accentue pas l'*e* fermé, suivant en cela l'orthographe du latin, de l'italien et de l'espagnol.

L'*ŏ* (*o* douteux) est, suivant les cantons et même les individus, tantôt un *a* bref, tantôt un *o* bref. Le plus souvent ce n'est ni l'un ni l'autre, mais un son intermédiaire très difficile à saisir. A Limoges, ce son est plutôt un *o* qu'un *a.*

Eu était probablement une diphthongue autrefois, et il n'y a pas très longtemps qu'elle est complètement perdue; car on trouve dans Foucaud *eù* (avec un accent grave sur l'*u*), ce qui indiquerait une diphthongue aussi légère qu'on la suppose. La diphthongue *eù* (imparfaitement figurée *eou*) est très commune dans le bas-limousin et d'autres patois méridionaux. Chez nous, je le répète, ce n'est plus que le son simple français *eu.*

---

1. L'accent circonflexe devrait rigoureusement embrasser les deux voyelles qui ne forment qu'un son. A défaut d'un caractère spécial, je suis obligé de n'accentuer que l'*u.*

J'en dirai autant du son *ou*. La diphthongue imparfaitement figurée *oou* par les auteurs méridionaux a pu exister autrefois à Limoges. Aujourd'hui elle n'est plus en usage, si ce n'est peut-être vers les confins du Périgord et du Bas-Limousin.

Un des caractères distinctifs de l'*y* en français est de représenter deux *i*. Dans un mot, il sert de liaison entre deux syllabes dont la première se termine par une voyelle. Il cède, en ce cas, son premier *i* à cette voyelle et en forme une diphthongue ; le second *i* tantôt reste isolé, comme dans *paysan* (*pai-isan*), tantôt se joint à la voyelle suivante pour en faire une diphthongue, comme dans *royaume* (*roi-iaume*).

D'autres fois l'*y* tient lieu de consonne. Placé entre deux voyelles, dans un mot, il indique que le son *i* doit se joindre, non à la première, mais à la dernière, pour en former une syllabe, comme dans *payen* (*pa-ien*). Je n'ai conservé l'*y*, comme signe représentatif, que dans ce cas. Dans nos mots patois corrélatifs des mots français, jamais l'*y* ne saurait avoir le son de deux *i*. Ainsi nous disons *vouyage*, *rouyaume*, et nous prononçons *vou-yage*, *rou-yaume*, et non *voui-iage*, *roui-iaume*. C'est même un de nos vices de prononciation lorsque nous parlons français. Ainsi nous prononçons *ro-yaume*.

Les diphthongues *ai* et *au*, imparfaitement notées *aï*, *aù* et *aou*, devaient être autrefois d'un usage plus général à Limoges. Plusieurs des sons *ai* et *au*, accentués comme diphthongues par Foucaud et Richard, se sont, depuis cinquante ans, adoucis en la diphthongue *ei* ou contractés en voyelles longues, et se prononcent *è*, *ô*. L'influence de la prononciation française se fait de jour en jour sentir davantage dans le langage patois de nos villes.

Dans l'ancien français, *ai* et *au* étaient des diphthongues qui se sont depuis adoucies en *è* ou *ô* [1]. La transformation a été tellement radicale, que les sons *ai* et *au*, n'existant plus comme diphthongues, ont pu cependant être conservés comme signes représentatifs, étant admis leur changement de valeur. Il eût été impossible d'en faire autant pour le patois, car les signes *ai*, *au* eussent représenté tantôt des diphthongues, tantôt de simples voyelles.

J'ai longtemps hésité à placer le son *ei* parmi les voyelles simples. Ce son, qui nous est commun avec le Bas-Limousin, est une espèce d'*e* très fermé et très long qui n'est pas tout à fait la diphthongue *ei* telle que la prononcent les Italiens et les Espagnols, mais à la fin duquel, cependant, l'*i* se fait sentir d'une manière presque imperceptible. Cet *i* de la diphthongue semble, dans la plupart des cas, représenter les consonnes *r* et *s*, surtout l'*s*, peu en faveur dans le Haut-Limousin : *meitŏdiei*, métayer ; *meitre*, maître (en lat. *magister*), plur. *meitrei*, maîtres ; *peitre*, prêtre, plur. *peitrei*.

Les sons *ia*, *ie*, etc., ne font jamais qu'une syllabe, dans la poésie comme dans le langage usuel. Il y a même des cas où la dernière voyelle d'un mot et la première du mot suivant se réunissent pour former une diphthongue : Dans *lì- a*, *lì- ŏgue*, il y a, il y eut, *lì- o* ne fait qu'une seule syllabe.

Du temps de Dom Duclou, quantité de mots, surtout les substantifs corrélatifs des substantifs français en *ion*, étaient terminés par *iou* en patois. Cette

1. Voy. Livet, *La Grammaire et les Grammairiens au* XVIe *siècle*, pag. 320 et suiv.

Tels sont les procédés de transcription que j'ai employés. Malgré tout le soin que j'ai apporté à la correction des épreuves, il m'est échappé plusieurs inadvertenses. Le lecteur attentif voudra bien me les pardonner, s'il songe que c'est un premier essai.

§ 2.

Physionomie générale du langage. — Apocope, aphérèse, prosthèse.

Placé sur la limite de la langue d'Oc, le patois du Haut-Limousin a la physionomie méridionale : ses voyelles et ses diphthongues sont sonores et énergiques ; mais les consonnes s'adoucissent ou disparaissent, et, sous ce dernier rapport, il semblerait tenir à la langue d'Oil, si, en examinant la nature du sol et de ses habitants, on n'était tenté de croire que cette absence et cette douceur de consonnes pourraient bien être essentielles au langage.

Cette partie du Limousin, qui est à peu près circonscrite par les limites du département de la Haute-Vienne, a, de tout temps, été un pays pauvre. Dans ce siècle, l'agriculture a fait quelques progrès et donné quelque bien-être au laboureur ; mais, avant la révolution de 1789, le pays obligé, vu le manque de communications, à avoir de tout, jusqu'à du vin, n'obtenait que des produits de qualités inférieures et en petite quantité. La terre ne pouvait nourrir les habitants, dont une partie s'expatriait ou s'adonnait au commerce et à l'industrie. Quant au paysan, il restait attaché au sol et souffrait. Mal nourri, mal vêtu, en butte aux fièvres intermittentes, soumis aux corvées et aux exactions, n'ayant pas pour stimulant la perspective d'un sort meilleur, il acceptait sa misère traditionnelle, se résignait chrétiennement et s'arrangeait de manière à payer le moins cher possible les maigres fruits de son labeur. Était-ce chez lui faiblesse physique ou découragement? C'était l'un et l'autre. Il manquait de forces parce qu'il manquait de tout, il manquait de courage parce qu'il manquait d'avenir.

Ce caractère apathique de nos paysans, qu'il soit naturel ou calculé, a toujours frappé l'observateur. On dirait que leur langage s'en ressent. Ils parlent comme ils agissent, avec la même lenteur, et semblent ne vouloir pas prendre la peine de s'exprimer. Les monosyllabes abondent dans leur langage. Il n'y a point ces consonnes finales si originales et si vives dans la bouche des paysans méridionaux. L'on peut poser en principe que, sauf les liquides *l* et *r*, la nasale *n*, qui encore, le plus souvent, fait corps avec la voyelle qui précède, le *t* euphonique employé comme liaison et dans quelques cas seulement, les mots de notre patois sont terminés par des voyelles. Les mots ne sont même pas liés entre eux. Vous croiriez que l'effort s'arrête à chaque mot et qu'il faut un nouvel effort pour prononcer le mot suivant [1]. Ils ont surtout une telle horreur du *s*, même employé euphoniquement, qu'ils ne le font presque jamais sentir dans le courant des mots, lorsqu'il précède une consonne. Quant au *s* final, je ne sais pas s'il existe virtuellement dans

1. Ce caractère se retrouve dans le Berri : « A Bourges, dit M. le comte Jaubert, tous les mots semblent commencer par des aspirations » (*Glossaire du Centre*, I, pag. 21).

leur langage, mais je ne connais pas de cas où il se fasse sentir, même devant un mot commençant par une voyelle, excepté dans les noms de nombre *dies-ue* que l'on prononce souvent par corruption *dueze*, dix-huit, et *dies-e-nô*, par corruption *dueze-nô*, dix-neuf.

Cette particularité est-elle essentielle et remontant à des temps très reculés? n'est-elle au contraire qu'une corruption de la langue première? C'est ce qu'il serait assez difficile de décider. Elle peut remonter à des temps assez éloignés; elle existait en 1666, ainsi que le constatent les lettres que j'ai reproduites en note, page IV et suivantes, et le dialecte vaudois du commencement du XIIe siècle se rapproche beaucoup de notre patois en ce qui concerne certaines terminaisons des verbes. D'un autre côté, il faut remarquer que la plupart des patois occitaniens ont une foule de mots terminés par des consonnes et que notre dialecte ferait exception à la règle.

Si l'on admettait la corruption du langage, il faudrait dire que, non content de se débarrasser des consonnes finales, le paysan du Haut-Limousin néglige encore la dernière syllabe de certains mots : *pai*, *mai*, *frai*, père, mère, frère. Mais, encore ici, il n'est pas sûr que ces mots ne soient pas primitifs. La forme *frai*, frère, qu'elle soit apocopée ou non, existait dans la langue romane; de plus les monosyllabes sont fréquents dans les différents dialectes celtiques [1], et l'on peut se convaincre qu'une grande partie des vocables celtiques qui ont de l'analogie avec le latin paraissent contractés et apocopés. Quoi qu'il en soit, je me borne à constater le fait.

Ainsi le patois du Haut-Limousin tend essentiellement à condenser les mots, à n'en garder que le cœur et à les terminer par des sons vocaux.

Cette proscription systématique des consonnes finales, qui amène forcément la rencontre des voyelles, est-elle contraire aux lois de l'harmonie? question d'oreille et d'habitude. « Les langues, dit M. Ampère, commencent par être une musique; elles finissent par être une algèbre. » Quelle que soit l'autorité du maître, cette assertion n'est pas rigoureusement vraie. Les langues finissent bien par être une algèbre, en ce sens qu'elles tendent toutes à gagner en concision et en énergie, mais elles n'abandonnent pas pour cela les exigences de l'oreille. Seulement elles remplacent instinctivement l'ancien système harmonique par un système nouveau. Elles chantent dans un autre ton. L'hiatus, ou rencontre des voyelles, mis à l'index par la prosodie française, n'est pas, au fond, moins mélodieux que la liaison des voyelles entre elles au moyen d'une consonne, témoin la douceur du dialecte ionien. Cette observation est applicable à notre patois. Les voyelles s'y heurtent, mais on ne peut pas affirmer pour cela qu'il manque d'harmonie. Tout ce qu'on doit dire, c'est qu'il a en propre un système musical qui surprend à une première audition, mais avec lequel l'oreille ne tarde pas à se familiariser.

La règle de l'hiatus n'est cependant pas si générale qu'elle ne souffre bien quelques exceptions. Le progrès est venu avec le temps, et le peuple a fini par faire tout à la fois de la musique et de l'algèbre, pour me servir des expressions de M. Ampère. De là deux procédés principaux destinés soit à

1. Voy. EDWARDS, *Recherches sur les Langues celtiques*. — Paris, 1844, in-8°.

sur *o*, mais, dans le langage, il n'y a aucune différence de ton entre les deux voyelles. Les deux *e* de *pebre*, poivre, ont une prononciation identique, et cependant *pebre*, à la fin d'un vers, fait une rime féminine. C'est ce qui explique comment nos rimailleurs patois font si souvent des vers faux, soit en prenant des rimes féminines pour des rimes masculines, soit en terminant leurs hémistiches par des voyelles sourdes. Foucaud lui-même est souvent tombé dans cette erreur.

Quant à l'accent grammatical, il disparaît aussi. Dans le fond des campagnes, la pénultième des substantifs, des adjectifs et des participes passés féminins est très ouverte : *eimâdo*, *fâdo*, *eicunlâdo;* à Limoges, elle est devenue presque brève, et a cédé une partie de sa force à l'*o* final, qui se prononce très purement. Le même phénomène se fait remarquer dans la pénultième de certains temps des verbes : *peche*, puisse, *faze*, fasse, etc.

A défaut d'un signe particulier de notation que j'ai eu le tort de ne pas employer, je puis donner, relativement à l'accent tonique, la règle de lecture suivante :

Lorsque la voyelle finale d'un mot patois a pour corrélative en français un *e* muet ou une terminaison muette (ils vinrent, ils firent, *î venguèren*, *î foguèren*), l'accent tonique est sur la pénultième. Il est sur la dernière voyelle, lorsque le mot patois est corrélatif d'un mot français terminé par une voyelle sonore : *einei*, ennui, *chambo*, jambon, *eimâ*, aimer, *venî*, venir.

Il découle de cette règle que le mot patois peut fort bien se terminer par une voyelle longue grammaticalement, et cependant avoir l'accent tonique à la pénultième. C'est ce que l'on remarque dans les pluriels des substantifs féminins en *o* et en *e*, et dans les pluriels des substantifs masculins en *e*. Dans *fennâ*, *lèbrei*, *omei*, l'accent tonique doit porter sur la première syllabe, et ces mots forment des rimes féminines. Il en est de même pour les adjectifs et les participes.

Nous avons vu quelles sont les bases du système harmonique de notre patois : la rencontre fréquente des voyelles et l'appui de la voix sur la dernière syllabe sonore. Une particularité assez remarquable complète ce système ; c'est, en certain cas, la mutation de la voyelle ou de la diphthongue radicale des mots.

De là, ces règles générales :

Les substantifs, adjectifs ou participes féminins en *o*, qui ont la pénultième en *a* bref, changent, au pluriel, cet *a* en *ô* : *rabo*, rave, pl. *rôbâ*, *chabro* chèvre, pl. *chôbrâ*, *bechado*, bécasse, pl. *bechôdâ*, *eimado*, aimée, pl. *eimôdâ*.

La diphthongue *ai*, au singulier, devient *ei* au pluriel : *aigo*, eau, pl. *eigâ*.

La diphthongue *au* devient *ô* : *baujo*, jauge, pl. *bôjâ*, *dauço*, gousse, pl. *dôçâ*, *chauzo*, chose, pl. *chôzâ*.

La diphthongue *au*, pénultième des substantifs ou adjectifs féminins terminés en *e*, se contracte aussi en *ô*, au pluriel : *pauze*, pouce, pl. *pôzei*. Mais ici, c'est moins une loi euphonique qu'une altération de prononciation due à l'influence du français. Quoique j'orthographie *n'autrei*, *v'autrei*, nous, vous, on fait peu sentir la diphthongue. Cependant, dans *autrei*, autres, elle est très sensible.

lou jour deu Rampan, le jour des Rameaux, *deu boun coûta*, du bon côté ». L'auteur n'a-t-il voulu parler que de certains sous-dialectes? Tout ce que je sais, c'est qu'aujourd'hui ont dit *dô* et non *deou*, dans l'arrondissement de Limoges.

Il est possible qu'autrefois *dô*, *ô*, se prononçassent *dau*, *au*. Dans la traduction de la *Parabole de l'enfant prodigue*, insérée au T. IV des *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, *dô*, du, *ô*, au, sont orthographiés *daû*, *aû*, ce qui indiquerait une diphthongue. Cependant, en ce qui concerne la véritable reproduction des sons, il ne faut avoir nulle confiance dans cette traduction.

Le son *ou* de *lou*, l'*o* de *lo* s'élident devant une voyelle : *l'ome*, *l'armo*; l'*â* du pluriel féminin *lâ* s'élide devant un substantif commençant par un *a* ou un *o*. Devant une autre voyelle, tantôt il s'élide, tantôt ne s'élide pas : *l'eigâ*, les eaux, *l'ostenct*, les ostensions, *lâ ônour*, les honneurs. Le pluriel masculin *loû* ne perd jamais sa voyelle : *loû omei*, *loû efan*, les hommes, les enfants.

Dô, des, *ô*, aux, ne sont jamais remplacés par la préposition suivie de l'article : *dô autrei*, *ô autrei*, des autres, aux autres.

L'*â* du pluriel féminin *lâ*, est remplacé par un *è* très ouvert dans l'arrondissement de Rochechouart et dans une grande partie de celui de St-Yrieix. Cette observation s'applique également à tout mot terminé par *â* long : *lè fennè*, les femmes; *eimè*, aimer; etc.

Dans *un*, *uno*, l'*u* initial disparaît très souvent, et l'on dit *'n*, *no*.

2° *Substantifs, adjectifs, participes.*

Les substantifs terminés par une voyelle ou une diphthongue, allongent cette voyelle au pluriel : *ange*, ange, *angei*; *boutou*, bouton, *boutoû*. Les substantifs féminins terminés en *o* ont le pluriel en *â* : *lo fenno*, *lâ fennâ*. Lorsqu'ils sont terminés par une autre voyelle, ils allongent cette voyelle : *lo lèbre*, le lièvre, pl. *lâ lèbrei*; *lo poueizou*, le poison, pl. *lâ poueizoû*.

La terminaison *o* des substantifs féminins et de quelques substantifs masculins, comme *emplanco*, présomptueux, *oustieiro*, vaurien, correspond à la terminaison *a* des dialectes littéraires romans, de l'italien et de l'espagnol. Est-elle moderne, ou remonte-t-elle à des époques reculées? Cette terminaison *o* étant presque générale dans les patois du Midi, on ne s'expliquerait guère comment le changement de l'*a* en *o* se fût opéré simultanément sur tous les points de la langue d'Oc. On a vu, page XLI, que déjà, au commencement du XVIe siècle, on écrivait *memorio syo*, par *memoria sya*. Voici ce que disait à ce sujet, en 1753, l'abbé de Sauvages, auteur du *Dictionnaire languedocien* :

« Tous les substantifs féminins se terminaient autrefois, dans nos provinces, en *o*. Cet usage a changé depuis environ un siècle (c'est-à-dire vers 1650), dans une partie du Bas-Languedoc, où l'on a fait ces mêmes substantifs en *a*. On s'est rapproché en cela de la terminaison que ces noms ont en latin et dans la langue romane, terminaison qui s'est perpétuée dans l'idiome auvergnat ».

Cette dernière assertion aurait besoin d'être vérifiée, car, dans les œuvres

de Ravel, poète auvergnat qui, il est vrai, est notre contemporain, la terminaison féminine est notée *e* sourd, quelque chose entre l'*o* et l'*e* muet, de plus cette terminaison est représentée par *o* dans la traduction de la *Parabole de l'enfant prodigue* en patois d'Aurillac, et par *ô* dans la même traduction en patois des communes au sud de Clermont-Ferrand [1]; mais il n'en est pas moins constaté que, avant le XVIIe siècle, certains substantifs féminins se terminaient en *o* et non en *a*, et il n'y a aucune témérité à conjecturer que, au temps où florissait la littérature romane, les dialectes rustiques du Midi avaient la terminaison *o* parallèle à la terminaison *a* des dialectes littéraires.

Ici je devrais placer un tableau comparatif des terminaisons françaises et limousines dans les substantifs analogues; mais ce travail me mènerait trop loin. Je me contenterai de faire quelques observations.

La terminaison *ie* de certains substantifs français a pour corrélative, dans notre patois, tantôt la diphthongue *io*, tantôt la terminaison dissyllabique *iyo* (*i-yo*).

Premier cas : maladie, *mŏlaudio*, compagnie, *coumpŏgno*, buanderie, *bujandŏrio*, maçonnerie, *mŏçounŏrio*, mairie, *mèrŏrio*, lingerie, *linjŏrio*, messagerie, *meissŏjŏrio*, tuilerie, *tuilŏrio*, litanies, *letegnâ*, menteries, *mentŏriâ*, etc.

Second cas : Amphibie, *amfibiyo*, comédie, *coumediyo*, folie, *foulityo*, Italie, *Itŏlîyo*, patrie, *pŏtrîyo*, Tobie, *Tobîyo*, Russie, *Russîyo*, etc., etc.

Les substantifs français en *al*, *au*, *aud*, *aut*, *aux* (sans *e*), se terminent par *au* en patois : cheval, *chŏvau*, poitrail, *peitrau*, levraut, *lebrau;* excepté bal, qui est identique en patois. Les substantifs français en *el* ou *eau* sont en *eu* dans notre patois : château, *châteu*, chapeau, *chŏpeu*. Il y a cependant quelques exceptions en ce qui concerne la terminaison *el*; ainsi miel se dit *miau*, ciel qui se dit *ceu* à Limoges, se dit *ciau* ou *ciô* dans certaines contrées; mais je n'en connais pas en ce qui concerne la terminaison *eau* qui a toujours pour corrélative la terminaison patoise *eu*. Lorsqu'un Limousin veut savoir si les terminaisons *au*, *aud*, *aut*, *aux* d'un substantif français doivent être ou non précédées d'un *e*, il n'a qu'à traduire le mot en patois : il ne faut pas d'*e* lorsque le mot patois se termine par la diphthongue *au;* il en faut un lorsqu'il se termine par le son *eu*.

Certains substantifs ont, dans notre patois, un genre autre que leurs corrélatifs en français. En voici quelques exemples :

SUBSTANTIFS MASCULINS EN PATOIS ET FÉMININS EN FRANÇAIS.

PATOIS.	ROMAN.	ANCIEN FRANÇAIS.	FRANÇAIS ACTUEL.
dete	*deute, depte,* masc.		dette
ôfâ,	*afar,* masc.	*afaire,* masc.	affaire
eimage	*image,* fém.	*image,* masc. dans Brantôme.	image
eimâri	*armari,* masc.	*armaire,* masc.	armoire
enquai	*escaire, it.*	*escaire*	équerre
glia	*glas, it.*		glace
gouvèr	*govern, it.*		gouverne, conduite

1. J.-B. Bouillet, *Description de la Haute-Auvergne.*— Paris, 1834, in-8, pag. 185.

PATOIS.	ROMAN.	ANCIEN FRANÇAIS.	FRANÇAIS ACTUEL.
ôli	*oli, it.*		huile
orguei	*orgues, it.*		orgues
rencountre		*rencontre,* masc.	rencontre
pôrei	*parelh,* masc.		paire, couple
teule	*teule, it.*	*tieule*	tuile

SUBSTANTIFS FÉMININS EN PATOIS ET MASCULINS EN FRANÇAIS.

PATOIS.	ROMAN.	ANCIEN FRANÇAIS.	FRANÇAIS ACTUEL.
auto	*autan,* masc.	*auton,* masc.	autan
bechôreu			bécassine
côrosso	*carruza,* fém.	*carosse,* fém.	carrosse
cherbe	*carbe,* masc.	*chanvre,* fém.	chanvre
chifro		*chifre,* fém.	chiffre
eipijo	*espiga,* fém.		épi
eitanchо	*estanc,* masc.	*estanche,* fém.	étang
gourgeiro			gosier
liero			lierre
luro			leurre
lèbre	*lebre,* fém.		lièvre
miaulo			milan
meissunjo	*meissonga,* fém.	*mensonge,* fém.	mensonge
mônôbro			maneuvre, ouvrier
poueizou	*poiso,* fém., potion.	*poison,* fém.	poison
lo resto	*resta,* fém., pause.		le reste
sèr	*serp,* fém.	*serpe,* fém.	serpent

Nous n'avons ni ces diminutifs ni ces augmentatifs qui abondent dans les patois provençaux et dans la langue italienne.

Jours de la semaine : *Dilû, dimar, dimeicrei, dijô, divendrei, dissadet, diômen ;* en breton : *dilun, dimeurs, dimerc'her, diziou* ou *diziaou, digwener dirgwener, disadorn, disûl* (jour du soleil).

Noms de nombre : *un, doû, trei, quatre, cin, chiei, se, hue, nô, die, ounze* ou *vounze, douje, treje, quôtorze, quinze, seje, diei-se, diei-z-hue,* et par corruption *duei-ze, diei-z-e-nô,* et par corruption *duei-z-e-nô, vin, trento, quôranto, cinquanto, seissanto, seissanto-die, quatre-vin, quatre-vin-die, cen, milo,* etc.

Les adjectifs et les participes sont soumis aux mêmes lois euphoniques ou grammaticales que les substantifs. Observons toutefois, en ce qui concerne les participes passés joints à un infinitif avec lequel ils ne forment en quelque sorte qu'un seul verbe, que, contrairement à la syntaxe française, ces participes sont variables dans notre patois, et se rapportent au régime du verbe : *l'ai facho fâ,* je l'ai FAITE faire ; *l'ai vougudo segre,* je l'ai VOULUE suivre ; *l'ai vengudo veire,* je suis venu la voir ; *lo sai nado troubâ,* je suis allé la trouver.

3° *Pronoms.*

1° Pronoms personnels.

PATOIS.	ROMAN.	FRANÇAIS.
iô	*ieu*	je
me	*me*	me, moi
noû	*nos*	nous

PATOIS.	ROMAN.	FRANÇAIS.
tu	*tu*	tu, toi
te	*te, ti*	te
voû	*vos*	vous
ô (1)	*el, elh, il*	il
li	*li, lui*	lui, à lui
lou	*lo*	le
î	*els, elhs, ils*	ils
elo, lo	*ella, la*	elle
li	*li, lei*	à elle
elâ, lâ	*ellas, las*	elles
lour	*lor*	leur
se	*se, si*	se, lui
en, nen, ne	*en, ne*	en
î, lî	*y, hi, i*	y

Le pronom de la 3e pers. *se* est souvent substitué à *lui : qu'ei se qu'o fa co*, c'est lui qui a fait cela. *Degu n'ei tan sŏben coumo se*, personne n'est aussi savant que lui. Dans les cas semblables, on ne se sert jamais de *li*, lui. Cet idiotisme nous est commun avec le Berri : c'est *soi* qui m'a dit cela.

Lo, *lâ* sont des formes apocopées d'*elo*, *elâ*.

Le pronom impersonnel *il* se rend toujours par *co*, ce : il pleut, il tonne, il fait des éclairs, etc., *co plô*, *co touno*, *co eilaugio*. Nos gens du peuple qui veulent parler français disent : *ça pleut*, *ça tonne*, *ça fait des éclairs*.

Pour rendre *on*, l'on se sert quelquefois de *un* avec la 3e pers. du singulier : *un di*, on dit ; mais le plus souvent on emploie la forme latine, c'est-à-dire la 3e personne du pluriel : *î dizen*, ils disent.

Après *caucu*, *degu*, on met souvent le verbe au pluriel : *caucu lou m'an gu*, quelqu'un me l'a volé ; *degu noû eipargnŏran*, personne ne nous épargnera.

Le pronom de la 1re pers. *iô*, je, se supprime très souvent : *Lî vô*, j'y vais ; *sai vengu*, je suis venu. Le pronom impersonnel *co*, il, se supprime également : *Fô fâ co*, il faut faire cela.

2° Adjectifs et pronoms possessifs : *moun*, *toun*, *soun*, *nôtre*, *vôtre*, *lour ; mo*, *to*, *so*, *nôtro*, *vôtro*, *lour ; meu*, *teu*, *seu*, *nôtre*, *vôtre*, *lour ; mio*, *touo*, *souo*, *nôtro*, *vôtro*, *lour ; leu meu*, *lou teu*, *lou seu*, *lou nôtre*, etc. ; *lo mio*, *lo touo*, *lo souo*, *lo nôtro*, etc.

Lorsque le verbe *être*, signifiant *appartenir*, est suivi des expressions *à moi*, *à toi*, *à lui*, etc., ces expressions se traduisent quelquefois littéralement en patois, mais elles se rendent plus communément par les pronoms possessifs *meu*, *teu*, *seu*, *mio*, *touo*, *souo*, etc. : ce livre est à moi, *queu libre ei meu ;* ital. *cotesto libro e mio ;* espagn. *este libro es mio ;* lat. *hic liber est meus*.

3° Pronoms démonstratifs. Il n'y a pas très longtemps que ces pronoms ont subi l'aphérèse. Dans la seconde moitié du XVIIe siècle, on disait encore,

1. Dom Duclou mentionne une autre forme de cette personne ; c'est *eu*, que l'on prononce *eou* d'une seule syllabe. Cette forme peut exister sur les confins de la Corrèze et du Périgord ; elle n'est pas en usage dans l'arrondissement de Limoges.

[illegible] lettres de [illegible], citées page [illegible] et [illegible]

[illegible] co, [illegible] coup [illegible] ... ce n'est que. [illegible] substantif. *Aquest co*, [illegible]. *Aco es*, c'est.

[illegible] et l'on dit [illegible]

[illegible], *quelo*, celle; *ço*, ce, ceci, cela; *quà*, ici, [illegible] celle-[illegible], [illegible] celle-là [illegible] italien [illegible]

[illegible] mais les patois, [illegible]

[illegible] est souvent invariable [illegible]

[illegible] quelques [illegible]

[illegible]

[illegible] le verbe *eites*, être, se conjugue aussi [illegible] locutions vicieuses de notre pays, où l'on [illegible] *ete*, *je serais été*, etc. Cet idiotisme existe [illegible] dans le Béarn et la Gascogne (*souy* [illegible] *estat*). Les langues italienne, allemande, [illegible] *io era stato*, [illegible] *io sarai stato*, [illegible] *ich wære gewesen*, [illegible] *eitado* et se rapporte [illegible] *voù sei eitôdâ mölôdâ*.

[illegible] AVOIR.

[illegible] ONA, NA, ALLER.

INFINITIF.

[illegible]		FRANÇAIS.
[illegible] aller	[illegible]	aller

PARTICIPE PRÉSENT.

[illegible] allant	[illegible]	allant

PARTICIPE PASSÉ.

[illegible] été	[illegible]	allé

INDICATIF

PRÉSENT.

[illegible]	[illegible]	je vais
[illegible]	[illegible]	tu vas
[illegible]	[illegible]	il va
[illegible] allons	[illegible]	nous allons
[illegible] allez	[illegible]	vous allez
[illegible] allent	[illegible]	ils vont

nous sentîmes
vous sentîtes
ils sentirent

j'ai senti, etc.

j'avais senti

je sentirai
tu sentiras
il sentira
nous sentirons
vous sentirez
ils sentiront

PASSÉ.

HAUT-LIMOUSIN.	POITEVIN DE CHEF-BOUTONNE.	FRANÇAIS.
iô sirio vengu	i aré venut, etc.	je serais venu, etc.

IMPÉRATIF.

vaque	vens	viens
venei	venez	venez

SUBJONCTIF

PRÉSENT.

que iô venie	qu'i venge	que je vienne
que tu veniâ	que tu venges	que tu viennes
qu'ô venie	qu'igll venge	qu'il vienne
que noû venian	qu'i vengeons	que nous venions
que voû veniâ	que vous vengez	que vous veniez
qu'î venian	qu'iglls venant	qu'ils viennent

IMPARFAIT.

que iô venguesso ou *venguei*	qu'i venisse	que je vinsse
que tu venguessâ	que tu venisses	que tu vinsses
qu'ô venguei	qu'igll venisse	qu'il vînt
que noû venguessan	qu'i venissions	que nous vinssions
que voû venguessâ ou *venguessei*	que vous venissiez	que vous vinssiez
qu'î venguessan	qu'iglls venissent	qu'ils vinssent

PLUS-QUE-PARFAIT.

que fuguei vengu, udo, etc.	qu'i eyisse venut, etc.	que je fusse venu, etc.

VERBES EN *ei*.

VOULEI, VOULOIR.

INFINITIF.

ROMAN.	HAUT-LIMOUSIN.	POITEVIN DE CHEF-BOUTONNE.	FRANÇAIS.
voler	*voulei*	vouloir	vouloir

PARTICIPE PRÉSENT.

volent	*volen* ou *voulen*	voulant	voulant

PARTICIPE PASSÉ.

volgut	*vougu, udo*	v'lut	voulu

INDICATIF

PRÉSENT.

vuelh, vueilh, vuol, voill	*iô vole*	i vaux	je veux
voles	*tu volei*	tu vaux	tu veux
vol	*ô*	[illegible]ll vaut	il veut
volem		[illegible]'lons	nous voulons
voletz		[illegible]us v'lez	vous voulez
volen, volon		[illegible]glls v'l	ils veulent

[illegible]AIT.

[illegible]		i v'l	je voulais
[illegible]		tu	tu voulais
		[illegible]	il voulait
			nous voulions
			vous vouliez
			ils voulaient

PARFAIT SIMPLE.

ROMAN.	HAUT-LIMOUSIN.	POITEVIN DE CHEF-BOUTONNE.	FRANÇAIS.
	iô vouguei	i v'lit	je voulus
	tu vouguèrei	tu v'lit	tu voulus
volet, vole[1]	*ô vougue*	igll v'lit	il voulut
	noû vouguèren	i v'lirions	nous voulûmes
	voû vouguèrei	vous v'liriez	vous voulûtes
	î vouguèren	iglls v'liriant	ils voulurent

PARFAIT COMPOSÉ.

ai volgut, etc.	*ai vougu*, etc.	i ai v'lut, etc.	j'ai voulu

PLUS-QUE-PARFAIT.

avia volgut, etc.	*vio vougu*, etc.	i avais v'lut, etc.	j'avais voulu

FUTUR.

volrai	*iô voudrai*	i vaudré	je voudrai
volras	*tu voudrâ*	tu vaudras	tu voudras
volra	*ô voudro*	igll vaudrat	il voudra
volrem	*noû voudran*	nous vaudrons	nous voudrons
volretz	*voû voudrei*	vous vaudrez	vous voudrez
volran	*î voudran*	iglls vaudront	ils voudront

CONDITIONNEL

PRÉSENT.

volria, vorria, volgra	*iô voudrio*	i vaudré	je voudrais
volrias	*tu voudriâ*	tu vaudré	tu voudrais
volria	*ô voudrio*	igll vaudret	il voudrait
volriam	*noû voudrian*	i vaudrions	nous voudrions
volriatz	*voû voudriâ*	vous vaudriez	vous voudriez
volrian	*î voudrian*	iglls vaudriant	ils voudraient

PASSÉ.

auria volgut	*i'ôrio vougu*	i aré v'lut	j'aurais voulu

IMPÉRATIF.

vulhatz	*veliâ*	veuillez

SUBJONCTIF

PRÉSENT.

vuelha	*que iô velie*	que je veuille
vuelhas	*que tu veliâ*	que tu veuilles
vuelha	*qu'ô velio*	qu'il veuille
vuelham	*que noû velian*	que nous voulions
vuelhatz	*que voû veliâ*	que vous vouliez
vuelhan	*qu'î velian*	qu'ils veuillent

IMPARFAIT.

volgues!	*que iô vouguesso*	que je voulusse
volguesses	*que tu vouguessâ*	que tu voulusses
volgues	*qu'ô vouguei*	qu'il voulût
volguessem	*que noû vouguessan*	que nous voulussions
volguessetz	*que voû vouguessâ*	que vous voulussiez
volguessen	*qu'î vouguessan*	qu'ils voulussent

PLUS-QUE-PARFAIT.

agues volgut, etc.	*que guesso vougu*, etc.	que j'eusse voulu, etc.

1. Dans les poésies des Vaudois.

ROMAN.	HAUT-LIMOUSIN.	FRANÇAIS.
rendriam	*noû rendrian*	nous rendrions
rendriatz	*voû rendriâ*	vous rendriez
rendrian	*î rendrian*	ils rendraient
	PARFAIT.	
durîa rendut	*ôrio rendu*	j'aurais rendu
	IMPÉRATIF.	
ren	*ren*	rends
rendem	*renden*	rendons
rendetz	*rendei*	rendez
	SUBJONCTIF	
	PRÉSENT.	
renda	*que iô rende*	que je rende
rendas	*que tu rendâ, iâ*	que tu rendes
renda	*qu'ô rende*	qu'il rende
rendam	*que noû rendan, rendian*	que nous rendions
rendatz	*que voû rendâ, rendiâ*	que vous rendiez
rendan	*qu'î rendan, rendian*	qu'ils rendent
	IMPARFAIT.	
rendes	*que iô rendesso* ou *rendei*	que je rendisse
rendesses	*que tu rendessâ*	que tu rendisses
rendes	*qu'ô rendesso, rendei*	qu'il rendît
rendessem	*que noû rendessan*	que nous rendissions
rendessetz	*que voû rendessâ* ou *rendessei*	que vous rendissiez
rendessen	*qu'î rendessan*	qu'ils rendissent
	PARFAIT.	
aîa rendut, etc.	*que i'aye rendu*, etc.	que j'aie rendu, etc.
	PLUS-QUE-PARFAIT.	
agués rendut, etc.	*que guesso rendu*, etc.	que j'eusse rendu, etc.

Quoiqu'on puisse, comme en français, classer nos verbes patois sous quatre conjugaisons différentes, il est à remarquer que ces conjugaisons ne se correspondent pas toujours dans les deux langages. Les verbes patois dont l'infinitif est en *â* ou en *î* sont bien, il est vrai, presque toujours corrélatifs des verbes français analogues en *er* et en *ir*, mais les verbes en *ei* et en *re* s'écartent souvent des conjugaisons françaises en *oir* et en *re*, dans les verbes congénères. Ainsi voir (anc. franç. *veir*, rom. *vezer*) est de la troisième conjugaison en français, et se dit en patois *veire*, de la conjugaison en *re*. Cependant le composé *ôpercevei*, apercevoir, est de la conjugaison en *ei*. De même plusieurs verbes français en *re* sont corrélatifs de verbes patois en *ei*. Prendre et ses composés font *prenei*, *entreprenei*, *deiôprenei*, etc., faire, *faire* et *fâ*, paître, *pascei*, naître, *naiscei*, etc. Du reste Raynouard, dans sa grammaire du roman littéraire, réunit sous une seule conjugaison les verbes en *er* et les verbes en *re*, contrairement à Hugues Faydit qui, suivant la grammaire latine, établit quatre conjugaisons romanes, *ar*, *er*, *ir* et *endre*.

La conjugaison française, que les grammairiens calquent, à tort ou à raison, sur la conjugaison latine, n'est pas non plus correspondante des verbes latins, pour les vocables analogues. Les verbes latins en *ere* bref, par

exemple, se distribuent inégalement parmi les quatre sortes de conjugaisons françaises : *statuere* fait statuer; *convertere*, convertir; *sapere*, savoir; *tendere*, tendre [1]. Au surplus, nos formes verbales se francisant de plus en plus à cause du voisinage de la langue d'Oil, il serait assez difficile d'établir des paradigmes certains des quatre conjugaisons. D'ailleurs je m'occupe ici bien plus de la physionomie de notre patois que de ses formes grammaticales. Je me bornerai donc à quelques observations.

Les articulations *s* doux (*z*) et *s* dur (*ss*, *ç*), lorsqu'elles précèdent, dans certains temps des verbes, la voyelle ou la diphthongue finale, se changent très souvent, *ad libitum*, *s* doux, en *g* doux, et *ss* (*ç*), en *ch* : *Digio*, pour *disio*, disait, *finicho*, finissait, etc. J'ai déjà parlé de notre répulsion pour les sifflantes.

Une autre règle euphonique concerne les verbes en *î*. Lorsque la voyelle pénultième des verbes français en *ir* est *ou*, ce son est *u* dans les verbes patois correspondants : s'assoupir, *s'ŏssupî;* bouillir, *bulî*, et les composés *deibulî*, etc.; couvrir, *cubrî;* fournir, *furnî;* fourbir, *furbî;* mourir, *murî;* nourrir, *nûrî;* ouvrir, *dûbrî;* pourrir, *pûrî;* souffrir, *sufrî*. Cependant éblouir fait *eiblôzî;* courir fait *courre*, comme dans l'ancien français, et est de la conjugaison en *re*.

Si l'on suppose que les consonnes finales existent virtuellement à la fin de nos formes verbales, il faut dire que ces consonnes ne se prononcent pas et ne servent qu'à modifier la voyelle qui précède. Ainsi le *r* final ne ferait qu'allonger la voyelle des infinitifs : *eimâ*, *prenei*, *cubrî;* le *s* rendrait longues les voyelles des secondes personnes du singulier et du pluriel : *tu eimâ*, *voû eimâ*, tu aimes, vous aimez, *tu venguèrei*, *voû venguèrei*, tu vins, vous vîntes, etc. ; le *t* frapperait la voyelle de l'accent tonique : *ô vengue*, *ô fŏgue*, il vint, il fit, *vengu*, *eima*, venu, aimé, etc.

Maintenant est-il sûr qu'au moyen âge les consonnes finales se soient toujours prononcées? Il en a pu être ainsi dans le plus grand nombre des dialectes romans; mais le dialecte dans lequel sont écrites les poésies vaudoises, s'il faut s'en tenir à leur transcription, semble, entre plusieurs singularités que j'ai indiquées page L, n'avoir pas admis le *t* à la fin de certaines formes verbales. Il résulte du relevé que j'ai fait des verbes qui se trouvent dans ces poésies que la 3e personne du singulier du parfait simple des verbes en *âr* se termine toujours par *e* et non par *et* : *aquiste*, acquit, *converse*, demeura, *deslivre*, délivra, *done*, donna, *engenre*, engendra, *forme*, forma, *germene*, germa, *manje*, mangea, *monte*, monta, *pause*, plaça, *peche*, pécha, *porte*, porta, *retorne*, retourna, *rexucite*, ressuscita. De même les participes passés semblent irréguliers et ne sont ordinairement terminés que par leur voyelle : *na*, né, *represa*, reprise, *scampa*, répandus, *enseigna*, enseigné, *gardu*, gardée, *ajosta*, ajouté, *porta*, porté, *scripta*, écrite, *forma*, formé, *aura*, honorés, *acompagna*, accompagnée, *compli*, accomplis, *offendu*, offensé, *apermu*, opprimés, *agu*, eu, etc. Enfin quelquefois les secondes personnes du pluriel,

---

Voy. *Mémoire sur la conjugaison française, considérée sous le rapport étymologique, par M. Aug. Scheler.* — 1845, brochure in-4°.

là-bas, *sû*, *en sû*, là-haut, *deçai*, deçà, *delai*, delà, *dejoû*, dessous, *trâ*, derrière, *defôro*, dehors, etc.

Plo, *ŏbe*, oui, *ôbe*, ou bien, *noun gro*, non point, *mâchiei*, mais si, *mânei*, mais non, *beleu*, peut-être, *querèque*, *queriâque*, sans doute, *si ço ei de nou*, sinon, *ô be tou*, *ô be de tou*, ou enfin, *ŏrei* (Dom Ducl.), encore, dereghef, aussi ; *ôrei te*, toi aussi, etc.

Mâ, précédé de la négation, signifie tantôt à l'instant : *n'entre mâ*, j'entre à l'instant, je viens d'entrer, *un ne lèvo mâ lou cubèr*, on ne vient que de lever le couvert, tantôt seulement, comme *mâquan : n't o mâ se* ou *mâquan se*, il n'y a que lui.

Nou mâ a le sens de excepté : *n't-o degu non mâ se*, il n'y a personne, si ce n'est lui, il n'y a que lui.

La préposition française *avec* se traduit assez rarement par *ŏve*, *ŏveque*. Je dis *se traduit* parce que je crois que *ŏve*, *ŏveque* ne sont pas dans le génie de notre dialecte et ne sont que des intrusions récentes. Le plus souvent on se sert de *coumo* (lat. *cum*), devant un nom de personne, et de *en*, *en-d*, devant un nom de chose : *vâque coumo me*, viens avec moi ; *vizo queu en soun nâ*, vois celui-là avec son nez ; *en-d un sedou*, avec un lacet.

Plû ou *pû* s'emploie souvent pour jamais ou pas encore : *ne lou vio pû nu*, je ne l'avais pas encore vu, je ne l'avais jamais vu.

Excepté se rend par *sôco de*, et plus ordinairement par *manço* ou *manço de* : *sôco de quî*, *manco de quî*, *manco quî*, sauf ceux.

Pèr, comme en italien, signifie également *par* et *pour*, ce qui rend quelquefois le langage obscur. Ainsi j'ai été fort embarrassé pour traduire le titre de la chanson reproduite ci-après, page 223 : *Chanson nouvela facha* PÈR *no peizanto*, etc. Faut-il dire : *faite* PAR OU POUR *une paysanne*?

Jusqu'à se rend par *deicho* (*d'eici ŏ*, d'ici à), *deichanto*, *jusquanto* ; *à força de*, par *de beu de*.

La préposition *de*, de, est d'un emploi beaucoup plus fréquent en patois qu'en français. Elle remplace souvent la préposition *à*.

La conjonction romane *ni* (anc. franç. *ne*), avec la signification de *et*, subsiste encore dans notre mot composé *ni mai*, et de plus : *i m'ŏ an dî ni mai iô sabe*, on me l'a dit et je le sais (Foucaud, pag. 12).

L'interjection *bouei !* bah ! mon Dieu ! allons ! etc., fait en quelque sorte le fonds de notre patois : *bouei nou !* non certes ; *bouei ! fâ-lou*, voyons, faites-le ; *bouei ! voû n't sei gro*, bah ! vous n'y êtes point.

6° *Syntaxe.*

L'énumération de nos limousinismes serait trop longue pour être insérée dans ce simple aperçu. D'ailleurs ces idiotismes ont été patiemment étudiés par feu M. Sauger-Préneuf et reproduits dans son *Dictionnaire des locutions vicieuses* [1]. Je me vois obligé de renvoyer le lecteur à cet ouvrage.

Voici cependant quelques-unes des tournures les plus frappantes :

1. *Limoges, Ardillier*, 1825, 1 vol. in-12.

Un, *n'*, *uno*, *no*, a un pluriel comme dans le roman et dans l'ancien français : 1° lorsqu'il signifie quelques : *nâ doû-trei prunâ*, quelque deux ou trois prunes ; 2°, lorsqu'il marque l'unité d'un substantif qui n'a que le pluriel : *nâ pincetâ*, une paire de pincettes.

Un fait au pluriel *û : loû û*, les uns.

L'adjectif *quîte*, *quîto*, signifie pas même et s'emploie très fréquemment : *ô ne vio pâ un quîte pŏrei de so*, *no quîto chŏmizo*, il n'avait pas même une paire de sabots, pas même une chemise.

Après *tan*, aussi, marquant l'égalité, le QUE français se rend par COUMO, comme : *ô n'ei pâ tan sŏben* COUMO *voû*, il n'est pas aussi savant QUE vous. Cette forme, qui est usitée en béarnais et dans divers dialectes méridionaux, est restée longtemps française. Montaigne a dit : un langage AUTANT nerveux COMME le français est délicat, et Marot : je le trouve AUSSI fin COMME elle.

Lorsque en français deux pronoms personnels se suivent dans une même phrase, la place qu'ils occupent est souvent intervertie en patois limousin : *bŏliâ me lou*, donnez-le moi. Cette tournure est aussi italienne.

Jusqu'au XVIIIe siècle, le pronom complément d'un infinitif précédé d'un verbe se mettait avant ce verbe. Ainsi l'on disait au temps de Bossuet : *Dieu les veut punir*. Cette tournure s'est généralement conservée dans notre patois : *Dî lou vô punî*.

La particule *re* devant les verbes français marque la réitération, le retour. Elle se rend, en patois, par le verbe *tournâ* suivi de l'infinitif : *tournan fâ*, refaisons ; *tourno lou mŏgnâ*, retouche-le.

Pas devant *rien*, *personne*, *guère*, se supprime en français ; il persiste en patois : *n'ai pâ re fa*, je n'ai rien fait ; *n'ai pâ vu degu*, je n'ai vu personne ; *tu n'en â pâ gaire*, tu n'en as guère.

IMITATIONS PATOISES.

être un travers de mon esprit; mais je ne puis guère me figurer la fable que sous les traits que lui a donnés La Fontaine. Vivant avec elle depuis mon enfance, je me suis tellement habitué à sa physionomie et à ses allures, que je ne puis voir en elle ni l'emphase orientale de Bidpaï, ni la sécheresse philosophique d'Ésope, ni la pâle élégance de Phèdre. J'y vois encore moins la concision systématique de Lessing ou l'esprit recherché de nos fabulistes modernes. Je retrouverais plus volontiers dans son air quelque chose du naturel et de la délicatesse de Marie de France, le poète anglo-normand du XIIIe siècle, dont l'abbé de La Rue a pu dire « qu'on serait tenté de douter si La Fontaine n'a pas plutôt imité cet auteur que les fabulistes d'Athènes et de Rome[1] ». J'y retrouverais surtout les qualités et les défauts qui distinguent les vieux conteurs français et italiens : l'insouciance un peu sceptique, la naïveté railleuse, la verve spirituelle, l'abandon, la familiarité, cette bonne humeur, en un mot, plus soucieuse de prendre ses ébats que de donner des leçons, et prétendant moins à moraliser les gens en les divertissant qu'à se divertir elle-même en les moralisant. Tel est à mes yeux La Fontaine dans ses fables comme dans ses contes, abstraction faite de ce haut esprit des convenances qui règne dans les unes et qu'on voudrait voir régner dans les autres. Les fréquents emprunts qu'il fait aux anciens prennent sous sa plume je ne sais quoi d'original, de manière à constituer, en quelque sorte, une création nouvelle. Le fabuliste français ne descend plus d'Ésope ou de Phèdre, et je vois en lui bien plus le poète que le philosophe, bien plus le conteur que le moraliste.

Je n'ai pas la prétention de vouloir refaire, après le travail si complet de Robert[2], l'histoire naturelle de ce qu'était la *fable-chrysalide* avant que La Fontaine vînt lui donner une nouvelle vie. Je me bornerai à dire que le moyen âge, en France, eut ses fabulistes, comme l'antiquité avait eu les siens. Il suffit de citer : les recueils connus sous le nom de *bestiaires* ; les différents romans du *Renard ;* les fables de Marie de France ; le recueil du XIIIe siècle décrit sous le n° 261 du Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Chartres, et mis au jour par M. Duplessis[3] ; les fables latines de Pierre Alphonse, traduites en français, toujours du XIIIe siècle, sous le titre de :

---

80 et suiv.). Si j'avais eu connaissance du livre de M. Lenient, j'aurais pu me dispenser d'écrire ce premier paragraphe de mon *Essai*. Du reste les explications historiques données par le savant auteur n'infirment en rien mon assertion. Il est évident que l'on a toujours et partout conté, fait des allusions et agencé des allégories ; mais l'esprit gaulois a fait du conte et de la fable des productions distinctes, n'ayant aucun des traits de celles des autres pays.

1. De Roquefort, *Poésies de Marie de France.* — Paris, Maresq, 1832, 2 vol. in-8°. Cette idée est réfutée par Amaury Duval, *Hist. litt. de la France,* t. XIX, pag. 807. — Voy. aussi *ibidem,* t. XVI, pag. 223. — C'est également ce que prétend M. H. Taine, *Essai sur les fables de La Fontaine,* 1854, in-8°.

2. *Fables inédites des* XIIe, XIIIe *et* XIVe *siècles, et Fables de La Fontaine rapprochées de celles de tous les auteurs qui avaient avant lui traité les mêmes sujets,* précédées d'une Notice sur les fabulistes, par A.-C.-M. Robert, conservateur de la bibliothèque de Sainte-Geneviève. — Paris, Étienne Cabin, 1825, 2. vol. in-8°.

3. Chartres, 1834, in-8°.

Le Castoiement d'un père à son fils [1]; certains apologues qui se trouvent incidemment dans les œuvres de Rutebeuf, d'Hebert, de Jean de Condé, de Jean de Boves, de Jean le Laboureur, etc.; et enfin les trois recueils du XIVe siècle indiqués par Robert sous le titre d'Ysopet I, Ysopet II et Ysopet-Avionnet.

Ce n'est pas non plus le lieu d'examiner quelle connaissance La Fontaine a pu avoir de ces divers recueils, et quelles idées de détail il peut y avoir puisées. Le seul but de cette aride nomenclature est de faire remarquer que tous les auteurs cités plus haut, tous sans exception, appartiennent à la langue d'Oil.

Combien j'aurais été heureux de trouver quelques fabulistes parmi nos troubadours! De quel attrait n'eût pas été pour moi l'étude comparative, au point de vue littéraire, des productions de l'ancienne langue méridionale et de celles de nos idiomes, rustiques mais pleins de verdeur! Malheureusement mes recherches ont été vaines. Non seulement les poétiques du temps ne font pas mention de la fable [2], ce qui du reste ne serait pas une raison bien concluante, témoin Boileau; mais rien d'approchant de l'apologue ne se rencontre ni dans Raynouard ni dans le recueil auquel M. Gatien-Arnoult a donné son nom, ni dans le *Parnasse occitanien*, et j'ajouterai qu'aucune fable méridionale ne se trouve dans le travail si complet de Robert, qui, s'il faut en croire le titre de son livre, « a rapproché des fables de La Fontaine celles de *tous* les auteurs qui avaient avant lui traité les mêmes sujets ». Il m'est permis dès lors de supposer que, au moyen âge, l'apologue, en tant que poème distinct et complet, ou ne fut pas connu dans le midi de la France, ou n'y fut pas adopté.

Ce n'est qu'en tremblant que je hasarde cette idée, car je connais le danger des hypothèses. Tout ne se sait pas. Si une chose a laissé des traces ignorées, si même elle n'a pas laissé de traces, pouvons-nous affirmer que cette chose n'a pas existé? Cependant j'imagine que, à une époque de guerres continuelles, où les relations de peuple à peuple étaient restreintes, où l'imprimerie était encore à trouver, il a très bien pu se faire que *le livre d'Ésope* ait été inconnu ou n'ait pas eu de succès dans le midi de la France. Il me semble que le sans-gêne trop souvent cynique du conte, la morale un peu positive de la fable, ne pouvaient convenir au lyrisme des troubadours, à leurs idées platoniques, à leurs mœurs chevaleresques. Leurs œuvres manquent complètement de comique [3]. On dirait qu'ils ont considéré comme indignes de leur caractère les déguisements de la pensée et les raffinements de l'esprit. Ils sont forts et jouissent; à eux la satire véhémente, injurieuse! Aux populations du Nord, qui sont faibles et souffrent, la ruse et la malice, c'est-

1. De Barbazan, *Fabliaux et contes*, édition Méon, t. II. — Paris, B. Warrée, 1808, in-8°.

2. Voy. notamment le traité intitulé : *Las Flors del gay saber, estier dichas 'Las Leys d'amors*, traduction de MM. d'Aguilar et d'Escouloubre, revue et complétée par M. Gatien-Arnoult.

3. Voy. Raynouard, *Choix de poésies des troubadours*. Voy. surtout t. II, pag. 158 : « Les pièces des troubadours étaient presque toutes du genre lyrique ». — Voy. aussi Robert, recueil précité, pag. clxxiij : « Chez les poètes du nord les contes,

à-dire l'épigramme et la fable! D'un côté le roman, de l'autre le conte narquois et égrillard. Les troubadours expriment ce qui se passe dans leur âme et ne semblent pas doués du génie de l'observation; les trouvères, au contraire, nous apparaissent comme les chefs de l'école réaliste [1]. Voyez en effet nos conteurs, depuis les trouvères du moyen âge jusqu'à La Fontaine, en passant par Louis XI, Rabelais, Bonaventure Desperriers, Marguerite de Valois, Jacques Yver, Noël du Fail, Guillaume Bouchet, Béroalde de Verville : ils appartiennent tous à cette partie de la France appelée autrefois *langue d'Oil*. Or, à l'exception peut-être de Marguerite de Valois, qui était femme et Angoumoisine, c'est-à-dire presque Languedocienne, il y a, entre les productions de ces conteurs et les romans des troubadours provençaux, toute la différence qui sépare le badinage de la rêverie, le libertinage de l'amour.

La Fontaine a donc créé la fable telle que je la comprends. Après lui, nous voyons à l'œuvre ce *troupeau servile des imitateurs* dont parle Horace, ces *aveugles adorateurs* dont parle Lessing. La nouvelle littérature s'efforce d'adopter le genre naïf de l'immortel fabuliste, et, glanant après lui, ramasse, pour se les approprier, les sujets et les maximes dédaignés ou abandonnés par le génie paresseux du poète. La fièvre d'imitation gagne les campagnes, et alors se produit un fait étrange en apparence : tandis que la fable est presque abandonnée par la langue d'Oil, qui l'avait importée en France, elle est adoptée dans la langue d'Oc avec la forme nouvelle que lui a donnée notre inimitable causeur. Il existe des traductions patoises dans les

---

les fables, les légendes et ces espèces de poèmes que nous nommons *romans* tenaient le premier rang. Le nom de *fableors* qu'ils avaient pris n'a pu cependant leur survivre, tandis que leurs rivaux, plus heureux sous le nom de *troubadours*, n'ont jamais été entièrement oubliés. Les romances et les allégories sont pourtant presque les seuls genres dans lesquels ils se soient exercés ». Il faut entendre ici par *allégories* des comparaisons dépouillées de moralité, et accessoirement mêlées à d'autres poèmes.

Les *moralités*, ou farces dramatiques, sont des premiers temps de la langue romano-provençale; mais, aussitôt que la chevalerie s'organise et que les troubadours commencent à chanter, la farce est abandonnée au peuple, et la poésie n'est plus que l'expression de l'amour et de la haine, c'est-à-dire de la galanterie et de la guerre. Ainsi, d'après Fauriel, à partir du XIIe siècle jusqu'à la décadence de la poésie provençale, on ne retrouve aucune trace de poésie dramatique, ni tragique, ni comique. On ne connaît pas non plus la fable qui n'est qu'un tout petit drame.

1. Cette idée est du reste admirablement développée par M. Lenient : « Nul genre, en effet, n'est mieux (que le genre lyrique) approprié à la nature enthousiaste et déclamatoire des populations méridionales, à leur instinct musical, à leur langage harmonieux, éclatant de sons et de couleurs. Chez eux la satire tourne vite à l'emphase. Elle devient ou une diatribe passionnée, comme dans Bertrand de Born, ou un hymne âpre et violent, comme dans les malédictions de Guillaume Figuéras. Les trouvères nous offrent des caractères tout opposés : moins de brillant à l'extérieur, mais plus de profondeur et de finesse; un esprit vif, net et prosaïque; un bon sens légèrement sceptique; une langue simple et naïve qui, dans son agréable nonchalance, se prête aux longueurs du récit et aux malices dissimulées de la satire. Le génie conteur et critique, cette double vocation de notre pays, se manifeste surtout dans les provinces qui furent le plus tôt françaises, la Normandie, la Picardie et la Champagne. Ces rieurs infatigables composent des chansons par centaines, des épopées satiriques de vingt à trente mille vers : la même histoire va s'étendant, grossissant, égayant les familles de père en fils ». (*La Satire en France*, pag. 53.)

dialectes du Nord [1]; mais je doute qu'elles soient nombreuses, par la raison qu'on ne s'imite pas soi-même, et que, sauf certaines nuances, ces dialectes ne sont que le vieux langage français. Il n'en est pas de même dans le Midi : il y a encore, malgré la conscription, les instituteurs communaux, les colporteurs, les routes et les chemins de fer, un langage pittoresque, sonore, original, des croyances naïves, des usages particuliers. Jugez de ce que ce devait être vers la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, période à laquelle remontent les principaux essais de traduction. Ici l'imitation avait sa raison d'être, et les poètes n'ont pas fait défaut.

La liste de ces imitateurs ne sera pas moins longue que celle que j'ai cru devoir dresser pour les fabulistes français du moyen âge. Mais, si la première pouvait avoir quelque utilité, la seconde est indispensable. Je suis donc parvenu à recueillir :

Pour le Béarn et la Gascogne, un ouvrage anonyme publié à Bayonne en 1776; les fables de Bergeret, de Bordeaux, imprimées à Paris en 1816, et celles de Limouzin-Lamothe, de Verdun;

Pour le Languedoc, les fables et contes d'Auguste Tandon et de F.-B. Martin, de Montpellier ; de Couret, d'Alais; d'Auguste Galtier, de Castelnaudary; de Roumieux, Bigot, Manlius Salles, etc., de Nîmes.

La Provence et le Comtat-Venaissin m'ont fourni : Hyacinthe Morel et Dupuy, d'Avignon; Roumanille, de St-Remi; Estachon, Pascal et Laidet, de Marseille; Diouloufet, d'Astros et Ricard, d'Aix; un anonyme de Tarascon signant A. G., et Garcin, de Draguignan.

L'Auvergne est pauvre : je ne connais guère, en patois de cette province, que les fables qui se trouvent à la suite de *la Paysade* de Ravel.

Nous avons enfin, pour le Limousin, Foucaud, qui certes était bien digne d'être mentionné par le bibliographe Quérard, et l'abbé Richard, chansonnier de mérite, qui n'a eu qu'un tort, celui de vouloir imiter La Fontaine; et qu'un malheur, celui d'être contemporain de Foucaud.

Je ne cite que pour mémoire une traduction basque (Bayonne, 1852) indiquée par Pierquin de Gembloux : *Histoire littéraire des patois.*

Le nombre de ces traductions ou imitations est déjà très honnête, sans compter celles qui ont échappé à mes investigations. Où trouver les causes d'une profusion contrastant si vivement avec le long silence du moyen âge? Cherchons-les tout d'abord dans le caractère essentiellement causeur de la fable, dans ses allures familières et surtout dans sa nature idyllique. Le paysan, à part ses intérêts matériels, est un peu enfant, et ce qui lui plaît dans la fable, ce n'est pas précisément le côté moral. Avec elle d'ailleurs, il

---

1. Voy. notamment : *Passe-temps lorrains*, par Jaclot de Saulny : Metz, 1854; — *Fables et contes en patois saintonjais*, par Burgaud des Marets. — Je regrette, au sujet de ce dernier recueil, de ne pouvoir franchir la limite que je me suis tracée. M. Burgaud des Marets a publié postérieurement dans *encoere ine trâlée d'âchet qu'avian rasté d'dan le pot a creite a Beurgau* (Paris, F. Didot, 1861, broch. in-18,) une très spirituelle parodie de la fable *le Meunier, son fils et l'âne* (*le Mounié de Saint-Onge*, pag. 7). Je trouve aussi une paraphrase en patois vosgien de la fable *le Loup et l'Agneau*, dans un ouvrage récent : *Coup d'œil sur les Patois vosgiens*, par Louis Jouve, — Epinal, 1864, in-18.

habille ses personnages à la française, et leur met dans la bouche ce langage naturel qui souvent n'a rien de saillant, mais qui captive notre attention et fixe nos souvenirs, comme une reproduction fidèle de la réalité.

M. Oliver Péconnet dit, dans sa biographie de Foucaud (pag. XXVIII), que, « chez La Fontaine, le lieu où se passe l'action n'est nullement précisé. Ce sont, dit-il, des arbres, des animaux, des hommes qui prennent vie, pensent, se meuvent; mais ces arbres, ces animaux, ces hommes sont-ils reconnaissables à quelque particularité? Jamais ». La remarque, pour être ingénieuse, manque cependant de justesse. La Fontaine pouvait-il laisser à ses héros leur cachet d'antiquité, lorsque, vers la même époque, Racine ne pouvait y réussir dans la tragédie? « Le livre de La Fontaine est une galerie de portraits, dit M. H. Taine [1]; mais, quel que soit le personnage, animal, homme ou dieu, il est toujours homme et contemporain de La Fontaine. » Il a métamorphosé, suivant les allures de son génie, les personnages d'Ésope et de Phèdre en rois, courtisans, bourgeois et paysans de son époque et de son pays. Au lieu de faire une tragédie, il a fait un drame.

Les fabulistes méridionaux ne travaillent pas différemment. Ils transportent sur la scène où ils se trouvent les personnages déjà francisés par le rusé bonhomme. Le cercle d'action se rétrécit. La Fontaine a pris la France pour théâtre : Foucaud prend le Limousin; Bergeret et l'anonyme du recueil bayonnais, la Gascogne et le Béarn; Aug. Tandon, Martin, Roumieux, le Languedoc; Diouloufet, d'Astros, Hyac. Morel, etc., la Provence. Les exemples ressortiront d'eux-mêmes dans les citations que je ferai des différentes imitations patoises; mais, pour ne parler que de La Fontaine, je pourrais choisir dans ses fables bon nombre d'expressions locales et caractéristiques; je citerais les gens qui prennent *Vaugirard* pour *Rome*, de la fable *le Singe et le Dauphin*; le Renard *normand*, d'autres disent *gascon*; l'Enfant qui se laisse choir

. . . . . En badinant sur les bords de la *Seine* [2];

les ornières de *Quimper-Corentin*, dans la *Basse-Bretagne* [3]; les tours de *Tabarin*, et tant d'autres expressions dont l'énumération deviendrait puérile.

C'est que la poésie vit beaucoup de souvenirs et d'allusions, et qu'il faut, surtout dans le conte, ce poème vif et court de sa nature, qu'un mot jeté au lecteur puisse éveiller dans son esprit toute une série d'idées dont le développement serait fastidieux. C'est qu'ensuite il est impossible à l'écrivain de s'abstraire du milieu dans lequel il vit, et que la fable, grâce à la flexibilité de son rhythme, se plie merveilleusement à toutes les exigences du langage usuel. Mais, tout en ne m'étonnant pas de ce fait dont s'émerveille M. Péconnet, je suis loin d'être enthousiaste de cette couleur locale dont, il me semble, les fabulistes méridionaux ont étrangement abusé. Un des plus réservés est en-

1. *Essai sur les fables de La Fontaine*, 1re édition.
2. Liv. I, fab. 19.
3. Liv. VI, fab. 18.

core le Limousin Foucaud. L'un crée des mots sous prétexte d'harmonie imitative; l'autre affecte une mignardise souvent hors de saison en prodiguant les diminutifs et les super-diminutifs; un troisième emploie des expressions grossières, même en patois, en ce sens qu'elles ne rappellent que des idées triviales ou ordurières; enfin quelques fabulistes contemporains nous servent de la poésie à l'ail, et lardent leurs récits de gros jurons languedociens. Et qu'on ne vienne pas me dire que toutes ces exagérations sont à la mode du pays, et que les fabulistes ont dû se mettre à la portée de leurs lecteurs! D'abord je ne reconnais pas de mode en littérature, et je n'admets pas que l'écrivain ait le droit de s'abaisser pour plaire. Et puis, croyez-vous de bonne foi que tous ces prétendus bienfaiteurs de l'humanité aient écrit précisément pour une classe capable à la vérité d'entendre leur langage, mais au fond très peu en état de saisir les finesses de leur style et de juger la valeur de leurs écrits? Défions-nous de ces maîtres d'école, trop nombreux de nos jours; figurons-nous La Fontaine parlant avec sa bonhomie habituelle de la portée de ses contes, et disons-nous qu'en définitive le diable, c'est-à-dire l'orgueil, n'y perd rien. Foucaud affiche la prétention de faire une littérature pour les paysans limousins; ce qui ne l'empêche pas de présenter ses fables à la Société d'Agriculture, des Sciences et des Arts de la Haute-Vienne, et je suis loin de l'en blâmer, car son livre pouvait se présenter partout; Auguste Tandon se laisse décorer du titre pompeux de *troubadour de Montpellier;* et Bergeret de Bordeaux dédie sa traduction à monseigneur le duc d'Angoulême.

Une autre particularité de la plupart des imitations patoises est la prolixité, le caquetage. Il ne faut pas s'en étonner: ce défaut est inhérent au caractère méridional. L'Allemand Lessing a reproché à La Fontaine d'avoir gâté la fable au lieu de l'embellir, et d'avoir « assaisonné des épices »; mais si Lessing est concis, c'est qu'il est créateur. Lessing, mettant en vers ou en prose allemande les fables d'Ésope, eût fait absolument comme La Fontaine. C'est au surplus le propre de toute idée. Le papier la boit comme une tache d'huile qui s'étend de plus en plus. Ainsi Ésope est développé par Phèdre; Phèdre est développé par La Fontaine, qui lui-même paraît taciturne devant ses commentateurs patois. Et maintenant que quelque fabuliste étranger s'avise de prendre pour modèle Roumanille ou Foucaud, par exemple, l'œuvre nouvelle aura des proportions bien plus grandes encore. Les quatre lignes d'Ésope seront devenues un long poème. Nos fabulistes patois ne sont pas plus des traducteurs que La Fontaine ou Phèdre; ce sont des arrangeurs ou plutôt des paraphraseurs. Ne vous plaignez pas lorsque l'imitation n'a que deux ou trois fois la longueur de l'original. Il se trouve souvent de jolies choses dans ce verbiage, il y a de la vivacité, du trait; mais le récit s'enchevètre dans des guirlandes de fleurs. La Fontaine a-t-il négligé certains développements, se contentant de les indiquer par un mot, un hémistiche, un vers, quelle bonne fortune pour ses commentateurs! Quelle bonne fortune surtout, lorsqu'il leur laisse le soin de tirer du récit la moralité qui en découle! C'est alors qu'ils sont véritablement dans leur rôle de vulgarisateurs campagnards. Quelle verve méridionale! quelle originalité! comme ils se relèvent lorsqu'ils sont seuls dans l'arène! Ils deviennent philosophes, conteurs et même poètes; ils sont fabulistes.

Je crois avoir donné une idée de quelques-uns des caractères généraux qui distinguent nos fabulistes patois : il est grandement temps de prendre à partie chacun d'eux, et de soumettre les réflexions qu'une lecture attentive a fait naître dans mon esprit.

III

FABULISTES BÉARNAIS ET GASCONS

Recueil anonyme de 1776. — Le premier en date des trois recueils que j'ai pu me procurer sur le Béarn et la Gascogne est un livre in-8°, publié à Bayonne en 1776, sous le titre de *Fables causides de La Fontaine en bers gascouns*. Ce volume, sans nom d'auteur, contient les traductions ou imitations de cent six fables de La Fontaine, dont les deux premières, *la Cigale et la Fourmi*, *le Corbeau et le Renard*, sont attribuées à Hourcastremé par M. Vignancourt. Le recueil entier serait de Batbedat, d'après une opinion généralement accréditée à Bayonne [1].

---

1. Lorsqu'un ouvrage est anonyme, le premier devoir de la critique est de chercher à découvrir le nom de l'auteur. Mes recherches n'ont pas été complètement infructueuses, et voici quel en a été le résultat :

La bibliothèque de Bordeaux possède un exemplaire de ce recueil, enregistré au catalogue des belles-lettres, d'abord sous le n° d'ordre 3564, puis sous le n° 4398. D'après les notes manuscrites faites aux deux différents endroits par les anciens bibliothécaires, l'auteur de l'ouvrage serait ici l'abbé Despourrins, peut-être un des frères du chevalier Despourrins, dont les poésies viennent d'être rééditées à Pau par M. Vignancourt, et là un abbé Daretche qui m'est complètement inconnu [1]. Où est la vérité? On lit à la page 250 de la *Nouvelle chronique de la ville de Bayonne* (Bayonne, 1827) : « En 1776, M. Paul Fauvet-Duhart, imprimeur, publia une traduction en gascon-bayonnais de quelques fables choisies de La Fontaine. Les *auteurs anonymes* de cette traduction ont conservé assez heureusement le ton naïf et la facilité gracieuse de l'original ». Remarquez un peu le pluriel que j'ai souligné. Comprend-il l'abbé Daretche, l'abbé Despourrins, ou peut-être d'autres encore? De l'abbé Daretche je ne puis rien dire. Pour ce qui est de l'abbé Despourrins, sa participation au recueil ne me paraît guère probable. M. V. Lespy, professeur au lycée de Pau [2], et M. Vignancourt, qui ont donné la biographie du chevalier Despourrins, ne disent aucun que ces deux frères, qui étaient abbés, fussent poètes, et, si l'un de ces deux abbés nous eût laissé des poésies, nul doute qu'elles n'eussent été insérées dans le recueil béarnais, dont le dernier volume vient d'être publié [3]. Or cette publication contient justement les deux premières fables du recueil de 1776, et elles ne sont ni de Daretche ni de l'abbé Despourrins : elles sont attribuées à Hourcastremé [4]. Est-ce à dire que tout le recueil de 1776 soit d'Hourcastremé? L'honorable bibliothécaire-archiviste de Bayonne, M. Ed. Delaurens, me répond qu'il est généralement admis que c'est à M. Batbedat de Vic (Lourdes), que doit être attribué l'ouvrage connu sous le nom de *Fables Causides*, etc. Un petit-fils de ce M. Batbedat, portant son nom et médecin à Bayonne, a encore la planche de cuivre du frontispice, où se trouve un médaillon portant *sumptibus* F. B. Mais alors comment se fait-il que M. Vignancourt, qui est sur les lieux, ait attribué à Hourcastremé les deux fables en question?

1. Je dois les détails qui précèdent à l'aimable bienveillance de M. Gergerès, ancien magistrat, conservateur général de la bibliothèque de Bordeaux.

2. *Illustrations du Béarn.* — Pau, 1856, in-12.

3. *Poésies béarnaises, avec la traduction française*, 2e édition. — Pau, E. Vignancourt, 1852-60, 2 vol. in-8°. — Le tome II de ce recueil contient, outre les deux fables sus-mentionnées, la traduction de la fable *les deux Coqs*, donnée en 1827 par Batoulet.

4. Voy. la critique que M. Lespy fait de ce fabuliste : *Illustrations du Béarn*, pag. 65.

Suivant la *Biographie Michaud*, Pierre Hourcastremé naquit à Navarreins dans le Béarn en 1742, et mourut vers 1815. Il a écrit plusieurs ouvrages en français, et son biographe le qualifie d'auteur médiocre mais original. M. Lespy dit qu'il a un style correct, pur, facile, élégant, mais lui reproche ce que vous allez lui reprocher dans un instant, d'avoir voulu compléter La Fontaine. L'auteur du recueil de 1776, que ce soit Hourcastremé, que ce soit Batbedat, a une passion malheureuse pour les développements et les hors-d'œuvre; il veut toujours faire mieux et surtout plus que son modèle. Le renard du fabuliste français connaît son monde. Il n'a pas encore à séduire « le vieux coq adroit et matois en sentinelle sur la branche d'un arbre » : il ne s'agit que d'un corbeau et d'un fromage. Le flatteur ne se préoccupe même pas de savoir si le fromage a été volé, comme le disent Phèdre et les fabulistes patois, ou s'il est empoisonné, comme le prétend Lessing. Il est « alléché », avant tout, et a affaire à un sot. A quoi lui serviraient les précautions oratoires? Le trait sera direct et portera. Aussi voyez comme dans La Fontaine l'entrée en matière est brusque :

Eh! bonjour, Monsieur du Corbeau!
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!

Écoutez maintenant le fabuliste patois :

Certain courbach, sus bèt nouguè,
U roumatye en soun bec tienè,
Deüs de Lanne, ardoun coum ûe lue;
Et meste renard, aü bèt pè,
Qui deü senti plasé prené,
Qué sounyabe aü né hà qu'aüqu'ûe :
Quine casse! disè tout chouaü.
Aço n'ey biande dé casaü.
— Holà! s'eü cride, camarade!
Lechat-mi dà quaüque dentade.
Debarat : qu'ey près û lebraüt;
Qué partatyeram l'û et l'aüt :
Qu'eüs fricasseram chens padère,
E, la fé, qué heram gran chère.

Certain corbeau, sur un beau noyer, — un fromage à son bec tenait, — de ceux de Lanne, rond comme une lune; — et maître renard, au beau pied, — qui à le sentir plaisir prenait, — songeait à en faire quelqu'une : — « Quel fromage! dit-il tout doucement. — Cela n'est pas viande de jardin. — Holà! crie-t-il, camarade! — laissez-moi donner quelque coup de dent. — Descendez : j'ai pris un levraut; — nous partagerons l'un et l'autre : — nous les fricasserons sans poêle, — et, ma foi! nous ferons grande chère.

On se doute bien que le corbeau reste sourd, et ne donne pas dans un piége aussi grossier. Que va faire maintenant le renard? « Il se gratte l'oreille, cherche, tourne, finit par trouver quelque chose de meilleur », et se décide à employer la louange. Tout cela n'est pas heureux.

Je me suis servi pour cette petite analyse du texte et de la version donnés par M. Vignancourt. Revenons au recueil de 1776. Les autres fables contenues dans ce volume sont à peu de chose près toutes dans le même genre et de la même force. Il y a, par exemple, dans la fable de La Fontaine *le Loup et le Chien* deux vers sublimes :

Le loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.

La simplicité de ces deux vers si mélancoliques, si harmonieux, vaut certes mieux qu'un long discours. Il y a là non seulement les adieux du loup à une vie de vagabondage, mais encore toutes les illusions décevantes des malheureux. Voyons comment cette idée a été délayée par l'imitateur anonyme :

Lou loup detéste
Le sou bite de bagaboun.
You n'ei, s'ou dits, arrei de boun :
Tout à le punte de l'espade !
E, si gahi quoque mountoun,
Quoque crabe à mitat pelade,
Qu'em hén passa per un lairoun,
You t'abandouni, triste bite ;
Loup n'es héit per bibe en hermite,
Plan coutén seréi d'are-èn-là [1].

(Livre I, fable V.)

Le loup déteste — sa vie de vagabond. — « Je n'ai, se dit-il, rien de bon : — tout à la pointe de l'épée ! — Et, si j'attrape quelque mouton, — quelque chèvre à demi pelée, — il me faut passer pour un larron. — Je t'abandonne, triste vie ; — loup n'est pas fait pour vivre en ermite. — Je serais bien content désormais. »

Au moins le fabuliste béarnais, dans les deux fables reproduites par M. Viguancourt, a toujours su respecter les convenances. Je voudrais pouvoir en dire autant de tout le recueil. Voulez-vous un modèle du genre ? Parcourez la table, et choisissez dans les sujets traités par La Fontaine celui qui vous semblera devoir prêter le mieux au dévergondage gascon, soit *le Meunier, son fils et l'Ane*. Les héros d'Homère sont des gens bien élevés comparativement aux personnages de ce conte-fable. Vous vous rappelez que, au commencement du voyage, le baudet est porté comme un lustre :

Oun bas atau ? dits un besin.
Quéign drole é nabét esquipatye !
Eh ! l'ats héit prene lou poutatye ?
Prenets dounc gouarde d'ou blassa !
Héts à lési, n'eb cau pressa.
Quént arribits à l'assemblade,
Per refresqui lou camerade,
Dats-l'en ibe pinte ab pan fres.
Digats-me, qui-es l'asou dous tres ?

(Livre II, fable V.)

« Où allez-vous ainsi ? dit un voisin. — Quel drôle et nouvel équipage ! — Eh ! lui ayez-vous fait prendre un potage ? — Prenez donc garde de le blesser ! — Faites à loisir ; il ne faut pas vous presser. — Quand vous arriverez à l'assemblée, — pour rafraîchir le camarade, — donnez-lui pinte et du pain frais. — Dites-moi quel est l'âne des trois ? »

L'âne, à son grand déplaisir, est mis à terre, et, pour comble de disgrâce, reçoit la charge du jeune garçon.

1. Remarquez la phrase *Loup n'es heit per bibe en hermite*. Foucaud dira plus tard, en prenant le contre-pied de l'idée :

L'omi, tu và quità no vito
Que n'èrio de segur ni de sen ni d'ermito.

« Passent trois bons marchands. » Ces trois bons marchands sont sérieux comme il convient à des gens de leur profession. Ils parlent au nom de la morale, et leur discours est sententieux. Au moins c'est ainsi que nous les représente La Fontaine, avec cet art des contrastes dont il possède si bien le secret :

Oh là! oh! descendez, que l'on ne vous le dise,
Jeune homme qui menez laquais à barbe grise!
C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.

L'auteur gascon n'a pas compris cette finesse, et commet l'étourderie de faire courir la poste à ses marchands pendant qu'ils débitent leurs quolibets:

Lou pai à pé que séc lou hill!
Pau plantat com bére relique
Sus lou grisoun, as la coulique?
Youene barbe, a pé biste dounc,
E lachats piba lou papoun.

Le père à pied, qui suit le fils! — Planté comme belle relique — sur le grison, as-tu la colique? — Jeune barbe, à pied vite donc,—et laisse monter le grand-père.

Jusqu'ici la caravane n'est pas encore trop maltraitée; mais la voilà aux prises avec des adversaires plus sérieux : ce sont trois femmes. Nous allons voir se développer toute la richesse du vocabulaire imagé et énergique mis en lumière par Vadé :

« Grand nigaut ..... »

se met à crier la plus jeune des trois femmes,

Gran nigaut, et héi mau l'arreye?
Pendén qui lou gouyat tourteye,
Qui s'estripe de ha camin,
Bons plan à d'aise siou Martin,
Arrequincat com ibe espouse...
—Béi-t-en au diable! eh! qu'és yelouse?
Eh! soun aco lous touns ahas?
Dits lou pai. Hique aci lou naz,
Male bésti, tros de carrougne.
—Qu'as dit, penail, gusas, ibrougne,
Cap de porc? Parle, héi! leiroun;
Couan-t-a qu'és sourtit de presoun?
Ah! lou cournard! ah! lou bagatye!
Couan de pais abé lou mainatye?

Je n'ose traduire. Passons vite.

J.-B. Bergeret. — Les défauts que je viens de signaler n'échappèrent pas quarante ans plus tard à un traducteur gascon du nom de J.-B. Bergeret, comme il nous l'apprend du reste lui-même dans la préface de son livre publié sous le titre suivant : *Fablos causidos de Jean La Fountaino, tremu-*

dados en berses gascouns, é dediados à soun altesso rouyalo M^ou lou duc d'Angoulémo, per un Bourdelés, M. Bergeyret lou nebout [1].

« Il me sembla remarquer, dit l'auteur en parlant du recueil de 1776, que mon devancier avait chaussé le bonhomme *en trop lourds sabots*. Quoique, en traduisant des fables en patois, il faille bien de rigueur leur donner *l'allure villageoise*, il importe aussi que cette allure ne paraisse pas trop rustre. » Et plus loin : « Il paraît avoir eu moins à cœur de rappeler combien son original offrait un mélange de naïveté, de délicatesse et de grâces, que de transporter dans son idiome les divers sujets de La Fontaine, pour ainsi dire, mis à nu, s'embarrassant peu de la forme, pourvu qu'il réussît à rappeler l'idée du fond... Mais, trop avare des fleurs dont La Fontaine a jonché sa route, il emploie trop rarement cet aimable artifice à l'aide duquel l'inimitable conteur sait faire de la fiction quelquefois la plus simple un tableau des plus vrais et des plus attachants. » — Rectifions en passant cette dernière assertion : que l'auteur du recueil de 1776 soit chaussé de gros sabots, je le veux bien; mais, pour ce qui est des fleurs, on vient de voir que, s'il manque quelque chose aux fables du recueil, ce ne sont ni les fleurs ni le parfum.

Rapprochons ces explications de la date du livre, 1816, du lieu de l'édition, Paris, où l'auteur résidait depuis fort longtemps à son dire, de sa dédicace au duc d'Angoulême, et nous pourrons d'avance nous faire une idée de la manière de Bergeret. A l'exemple de la plupart des poètes, il se fait une poétique à son usage. Il envisage la fable comme Fontenelle envisageait la pastorale. Sa muse, légitimiste et fidèle à la tradition, se bornera à suivre pas à pas son modèle. Nous la verrons toujours bien obéissante, bien élevée, comme une muse qui a fait ses études à Paris, et qui doit être présentée à la cour, proprette et soignée, se gardant bien de dire des gros mots, et surtout de faire l'école buissonnière. Choisissons parmi les fables les plus courtes :

LA CIGALO E L'ARROUMIC

Touto l'estius durans, commensalo del prat,
Quant la cigal*o* augut cantat,
Balà que de pitanç*o* élo se troubét nudo,
A la gelado rebingudo.
La bestiolo n'abébo pas
Un pé de mousc*o* à ses repas.
Doulento, bay crida famino
Chés l'arroumic, sa pu protcho bezino,
La counjurans de l'y presta
Quauquo grunal per subsista
Dinquios à mestibo noubélo.
Là, boun*o* amiguo, l'y fay élo,

LA CIGALE ET LA FOURMI

Tout l'été durant, commensale du pré, — quand la cigale eut chanté, — voilà que de pitance elle se trouva nue — à la gelée revenue. La bestiole n'avait pas — un pied de mouche à ses repas. — Dolente, elle va crier famine — chez la fourmi, sa plus proche voisine, — la conjurant de lui prêter — quelque peu de grain pour subsister — jusqu'à la moisson nouvelle. — « Tenez, bonne amie, lui fait-

1. Paris, L.-G. Michaud, et Bordeaux, veuve Bergeret, 1816, 1 vol. in-12.

Benguo lou més d'août, counscienço d'animal!
Bous paguoray la rend*o*, amay lou principal.
Se coumplaît d'amassa, més préstuso n'es gayre
L'arroumic : aco 's soun défaut.
Coum*o* anabets, din lou tems caud?
Demand*o* él*o* à sa malebayre.
— Lou jour, la néyt, delà, deçà,
A toutos gens passans, y respoun la cigalo,
Cantabi, sio dit sense bous offensa.
— Bous m'offensa, besin*o*? Abéts boulgut passa
L'estius an de cansous, coumo qui se régalo :
Hebai! aro que gél*o*, es lou tems de dansa.

(Pag. 103.)

elle, — vienne le mois d'août, conscience d'animal! — je vous paierai la rente avec le capital ». — Se complaît d'amasser, mais prêteuse n'est guère — la fourmi : c'est son défaut. — « Comment alliez-vous, dans le temps chaud? » — demande-t-elle à son emprunteuse. — « Le jour, la nuit, delà, deçà, — à toutes personnes passant, lui répond la cigale, — je chantais, soit dit sans vous offenser ». — « Vous m'offenser, voisine? Vous avez voulu passer — l'été dans les chansons, comme qui se régale : — Eh bien! maintenant qu'il gèle, c'est le temps de danser ».

Hélas! à part quelques chevilles, Bergeret non plus n'a rien prêté à la cigale. Cependant, soyons juste, il y a du mouvement dans le récit, et Bergeret, après Foucaud, qui sous ce rapport est hors ligne, est un des fabulistes patois qui ont le mieux compris tout le parti qu'il y a à tirer de la coupe du vers :

LOU GAT, LA BELÉTO É LOU LAPINOT

Mademouysélo beléto
S'abizéc, un bel matin,
D'ana lougea sa persouno lounguéto
Din l'oustal d'un joyno lapin.
Es rusado tant que fluéto.
Bous port*o* aqui ses dius un jourt,
Tant que lou mést*o* à l'albo matinouso
S'en ér*o* anat diso bounjourt,
É de thym se bauma sur la frésco pelouso.
Quant augut troutegeat, guimbat d'acin-d'à-là,
Et finit de se regala.
S'entorno Jean lapin al loc de sa demoro.
La beléto abio mis deforo
Soun naz pel finestrou..... etc,

(Pag. 121.)

LE CHAT, LA BELETTE ET LE PETIT LAPIN

Mademoiselle belette — s'avisa, un beau matin, — d'aller loger sa personne fluette — dans la maison d'un jeune lapin. — Elle est rusée autant que fluette. — Elle vous porte là ses dieux, un jour, — pendant que le maître à l'aube matineuse — s'en était allé dire bonjour, — et de thym s'embaumer sur la fraîche pelouse. — Quand il eut trottillé, gambadé, deçà, delà, — et fini de se régaler, — s'en retourne Jean lapin au lieu de sa demeure. — La belette avait mis dehors — le nez par la petite fenêtre, etc.....

Le reste marche avec le même entrain. Les parties, ne pouvant s'accorder, ont recours à Rominagrobis, qui leur dit :

Approtcho, drollo; tu, fay de mémos, maynatge.
Approuchats de pu prés, é bous tenéts de court :
Sey sourt.

On peut, sans être taxé de pédantisme, faire remarquer à propos de ce petit vers. Les chutes du genre de celle-ci sont très heureuses : il est seulement fâcheux que l'auteur les ait trop multipliées.

Je me bornerai à renvoyer pour certains autres détails de critique à une lettre adressée à Bergeret par M. de Roquefort. Cette lettre fait partie d'une *Note de l'éditeur* insérée à la suite de la préface sus-mentionnée. On y remarquera les appréciations de l'auteur du *Glossaire de la langue romane*, relativement à cette langue, et surtout à la ligne de démarcation entre la langue d'Oc et la langue d'Oil, ligne que, à l'imitation de presque tous les philologues français, il prétend être la Loire. Mais cette question a été traitée pag. LI et suiv.

Il faut encore savoir gré à Bergeret de la convenance ordinaire de ses expressions. Cependant, ses images sont quelquefois un peu réalistes et pas toujours du meilleur goût :

Enfin, la péguo tan s'enflée Que nen crebéo, Ses trippos à brimbails escappans de soun bentro.	Enfin la sotte s'enfla tellement — qu'elle en creva, — *ses boyaux à petits morceaux échappant de son ventre.* (*La Grenouille et le Bœuf.*)
..... la sanno, é, quant l'oubrit, A fin finalo el descoubrit Qué tout l'endedens de sa poulo Ero arengeat sul mémo moulo D'aquélos dount lous yoous ne rapourtaben rés, Se n'es, d'an soun mujol, la glayro touto soulo.	Il la saigne, et, quand il l'ouvrit, — finalement il découvrit — que tout l'intérieur de sa poule — était arrangé sur le même moule — de celles dont les œufs ne rapportaient rien, — *si ce n'est, avec son jaune, la glaire toute seule.* (*La Poule aux œufs d'or.*)

Bergeret n'a traduit que vingt-sept des fables de La Fontaine. Le dialecte dont il s'est servi n'est pas précisément celui de Bordeaux ; c'est celui d'Agen et des environs, seul rapprochement du reste qu'il y ait à faire entre le fabuliste bordelais et le regrettable Jasmin. Si Bergeret n'eut pas le génie du coiffeur-poète, il n'eut pas non plus son bonheur. N'étant pas l'homme d'une coterie, il ne put offrir aux Bourbons qu'un dévoûment inaltérable mais inerte : aussi vécut-il et mourut-il à peu près ignoré. Ses fables, il est vrai, sont mentionnées par le bibliographe Quérard, article *La Fontaine*, et par M. Paul Chéron, *Catalogue de la librairie française au* XIX*e siècle ;* mais sa vie ne se trouve dans aucun ouvrage biographique, et, sans l'aimable obligeance de son ami, M. Gergerès, conservateur de la bibliothèque de Bordeaux, je ne pourrais même pas vous dire qu'il naquit en 1765 dans cette ville, où il mourut le 18 mars 1833.

LIMOUSIN-LAMOTHE. — Suivant l'ordre géographique que j'ai cru devoir adopter, je me vois obligé de placer ici un fabuliste auquel son biographe, feu M. Moquin-Tandon, membre de l'Institut, professeur à la Faculté de Médecine de Paris, donne le titre de poète languedocien. Je veux parler de

Limousin-Lamothe [1], né à Verdun, petite ville de l'ancienne Gascogne, située à la limite du Languedoc, sur la rive gauche de la Garonne. Au surplus, l'étude de ce fabuliste sera une transition toute naturelle entre ce que je viens de dire des imitateurs gascons et ce que j'aurai à dire des imitateurs languedociens.

Jean-Philippe-Marc Limouzin-Lamothe, pharmacien, professeur d'agriculture et poète, naquit en 1782, et mourut d'une attaque d'apoplexie foudroyante, le 30 novembre 1848. Ses poésies n'ont pas été réunies en corps d'ouvrage, et sont disséminées dans divers journaux ou publications. Ainsi la fable *lou Loup et l'Agnel* a été imprimée dans la *Revue de l'Aveyron et du Lot* (26 juin 1837), et reproduite par M. Jules Duval dans son *Mémoire sur les proverbes patois* [2], avec celle des *Animaux malades de la peste*. M. Moquin-Tandon possédait trois manuscrits de Limouzin-Lamothe, dont deux in-8° contiennent, l'un quinze fables, l'autre deux fables, traduites de La Fontaine. Je dois à l'extrême bienveillance du propriétaire communication de deux de ces fables inédites, que je reproduis moins pour leur mérite que pour leur nouveauté :

LOU RAYNARD ET LOUS RASINS

Certain Raynard gascou, d'aoutres disou nour-
Aganit dè talén, vésquét, sur uno treillo, [man,
Dé rasins dount éro gourman,
D'uno aparènço sans pareillo.
Lou pendart, sans fayçous, n'aourio fayt dous
[bentrats.
Dins la difficultat dè lous pouder aténgé :
Soun pas madurs, çà dits, soun bous per dé gou-
Tournarey un aoutré diméngé. [jats.

LE RENARD ET LES RAISINS

Certain renard gascon, d'autres disent normand,—exténué de faim, vit, sous une treille, —des raisins dont il était gourmand, — d'une apparence sans pareille. — Le pendard, sans façons, en eût fait deux *ventrées*.—Dans la difficulté de les pouvoir atteindre :—«Ils ne sont pas mûrs, dit-il, ils sont bons pour des goujats. — Je reviendrai un autre dimanche».

LA CIGALO ET LA FOURMIC

Trabaillén al pu léou en sasou favourablo.
La cigalo nou 'n mét l'exemple dins la fablo.....
Aprèps abé lambrat et cantat tout l'estiou,
Quand l'hivér arrivet, manquet de pervisiou.
S'anguet plangé de famîno
A la fourmic sa bézîno,
La préguèn dé ly presta
Quicomét per subsista
Jusqu'à la primo noubélo ;

LA CIGALE ET LA FOURMI

Travaillons au plus vite en saison favorable. — La cigale nous met l'exemple dans la fable.— Après avoir *lambiné* et chanté tout l'été, — quand l'hiver arriva, elle manqua de provisions. Elle alla se plaindre de la famine — à la fourmi sa voisine, — la priant de lui prêter — quelque petite chose pour subsister — jusqu'au printemps

1. Voy., pour les détails, la Notice que M. Moquin-Tandon a publiée dans la *Biographie Michaud*, nouvelle édition.

2. *Mém. de la Société des Sciences, Lettres et Arts de l'Aveyron*, T. V, pag. 674. — Le *Mémoire sur les Proverbes* a été tiré à part à 15 exemplaires.

Nou fougués què bricaillous
Dè vermés ou mouscaillous.
« A paga sérey fidèlo;
Countats-y, fè d'animal!
Interêt et capital..... »
La fourmic es pas prestayro;
Aqui soun pétit défaout.
— Qué fasiatz dins lou téns caout,
Doumaysèlo l'émprountayro?...
— Cantavi, la neyt, lou jour,
Faguèn à praqui l'amour,
Bouno damo, pèr vous playré.....
— Ah! cantavetz dé cansous?
Aro dounc vivetz dè l'ayré;
Jouyousomen pourtatz-vous.

nouveau, — ne fût-ce que des *brimborions* — de vers ou de moucherons. — « A payer je serai fidèle, — comptez-y, foi d'animal! — intérêt et capital. — La fourmi n'est pas prêteuse : — c'est là son petit défaut. — « Que faisiez-vous au temps chaud, — demoiselle l'emprunteuse? » — « Je chantais la nuit, le jour, — faisant là tout près l'amour, — bonne dame, pour vous plaire. »—« Ah! vous chantiez des chansons?—Maintenant donc vivez de l'*air*; — joyeusement portez-vous.

On le voit, Limouzin-Lamothe, comme Bergeret, s'est presque toujours borné à traduire assez fidèlement La Fontaine, et n'a pas eu la main assez légère pour toucher à l'œuvre délicate du maître. Les modifications auxquelles il a été entraîné par les exigences de la versification sont généralement irréfléchies. Combien les regrets et les projets du renard de Limouzin-Lamothe pâlissent devant le dédain suprême et sans appel du héros de La Fontaine! Combien l'antithèse sèche et cruelle de la fourmi l'emporte, dans le modèle, sur les développements de l'imitateur gascon!

Ils faut dire que les fables imprimées sont meilleures, notamment celle des *Animaux malades*, et je dois reproduire à ce sujet le jugement de M. Moquin-Tandon : « Les poésies de cet auteur sont écrites avec verve; elles ne manquent ni d'originalité ni de sel; mais elles paraissent souvent négligées, ce qui tient probablement à ce que l'auteur écrivait à bâtons rompus, sans prétentions, uniquement pour son plaisir, et ne songeant nullement à la publicité ». Les réserves ci-dessus faites, il me paraît difficile d'ajouter quelque chose à une appréciation aussi juste.

IV

FABULISTES LANGUEDOCIENS

A quelque distance des anciennes limites de la Gascogne, à l'est, se trouve Toulouse, la capitale du Languedoc. Je ne possède, comme spécimen du dialecte de cette ville, qu'une fable dont j'ignore l'auteur, et qui court manuscrite dans le pays. Je la reproduis en entier, car la monotonie du rhythme y est pleinement rachetée par la vivacité du récit.

LA CIGALO ET LA FOURMIC

Lé counté dits qué la cigalo,
Al cor d'hiber, abio la galo,

LA CIGALE ET LA FOURMI

Le conte dit que la cigale,—
au fort de l'hiver, avait la frin-

Et n'abio rés dé ço qué cal
Per sé bouta jouts lé caissal.
La pâouro bestio, miéjo morto,
Cahin, caha, daban la porto
Dé la fourmic sé trigoussec,
Peï, d'un toun doulent, ly dissec :
Prestaï-mé, si bous plaï, besino,
Un pâou de blat ou de farino ;
Car m'a métudo à l'hespital
La malâoutio del miou sigal [1].
Boli qué mé toumbé uno patto,
S'abez à fa dam uno ingratto,
Et bous randré, fé d'animal,
L'interêt et lé capital,
Après la prumiero garbiéro
Qué bastiran dessus l'aïero.
— E qu'un èro vostre mestié?
Ly dits, d'un aïre trufandié,
La fino coummaïre fourmigo.
— En plén estïou, quand lé soulél
Bous pintro coulou dé calél,
Alabets, nou bous desplasio,
You cantabi dé bouno gracio,
E défisi qu'el roussignol
Ufflé ta pla lé gargaillol;
Tabès fasio su l'Esplanâdo
Lé plazé dè la proumenâdo.
— Lé tour n'és briquo mal ingert;
Més presta gasto et douna perd,
Ça me disio la miou grand-maïre :
Bélo câoussiou dé flabutaïre !
Perqué cantabets alabets,
Aro dansats tant qué pouïrets.

gale, — et n'avait rien de ce qu'il faut—pour se mettre sous la dent.— La pauvre bête, moitié morte,—cahin, caha, devant la porte — de la fourmi tracassa, — puis, d'un ton dolent, elle lui dit : — « Prêtez-moi s'il vous plaît, voisine,—un peu de blé ou de farine, — car m'a mise à l'hôpital—la maladie de mon mari. — Je veux qu'il me tombe une patte — si vous avez affaire à une ingrate, — et je vous rendrai, foi d'animal, — l'intérêt et le capital, — après la première gerbière — que nous bâtirons... — « Et quel était votre métier? — lui demanda d'un air moqueur — la fourmi, fine commère. » — « En plein été, quand le soleil—vous peint couleur de lampe de cheminée, — alors, ne vous déplaise, — je chantais de bonne grâce, — et je défie que le rossignol—enfle si bien le gosier ; — aussi faisais-je sur l'*Esplanade* — le plaisir de la promenade. » — « Le tour n'est pas mal ingénieux; — mais prêter gâte et donner perd, — me disait ma grand'mère : — belle caution de flûteur ! — Puisque vous chantiez alors, — maintenant dansez tant que vous pourrez ».

Qui nou sentis qu'és la mouralo
Dé la fourmic et la cigalo,
Al grand desâounou das fégnans
Truco-taoullés et béligans !

Qui ne sent que la morale — de la fourmi et la cigale — est au grand déshonneur des fainéants, — batteurs d'estrade et va-nu-pieds!

Auguste Galtier. — Ne nous arrêtons pas, et arrivons à Castelnaudary dans l'Aude. Là nous trouvons un négociant du nom d'Auguste Galtier, littérateur distingué, qui a publié un grand nombre de contes, de chansons et de pièces fugitives dans les journaux de sa localité. Il est auteur du poème de *Noémi* et des *Mémoires d'un gat*. La seule fable que je connaisse

1. *Sigal,* cigale mâle.

de lui est l'imitation des *Deux Pigeons* de La Fontaine, imprimée dans *l'Abeille de Castelnaudary*, n° du 16 mai 1844. Le récit de Galtier est plein de limpidité, de fraîcheur, de sentiment et de décence; mais son intempérance languedocienne m'empêche, quelque regret que j'en aie, de rapporter la fable en entier. Ainsi c'est par un véritable discours de rhétorique que le poète rend les remontrances et les prières du pigeon abandonné :

.....
L'aoutre, qu'un tal proujet pla fort estoumagavo,
L'y diguét en plouran : Qué té manquo al louchis,
Per boulé t'én ana rouda la patanteyno?
Bésés qu'ayci sios sansé geyno :
Y fas tout ço qué bos, digus nou té dits ré...
Té lèbos quant té play, sourtisses quant t'agrado.
As dé blat, as dé milh, dé besso pla triado;
E lé riou y es ta clar qu'on y beou per plasé...
Anen, sios rasounable, é quittes pas un frayré,
Qué san tu mourio, pécaïre!
Car l'absenço es per el un pla tarriblé mal...
Pas per tu cruel! car sé b'éro,
Mé tendrios un discours de touto aoutro maniero.
Yeou pensi saquéla qué lé trigos qué cal
Per entrèpréne un loung bouyatgé
Té fara léou cambia dé plan é dé lengatjé...
Encaro, s'attendios la mountado del tens!
Démoro 'n més dé maï, crey-m'a yeou, qué té [presso?
L'autro neït è soumiat, béjos mous pensomens!
Qu'un grand malhur foundrio sus un dé moun [espèço.
Tabé, soulet aïci, n'aourè, daban les els,
Què sédous, què fialats, què maïssantis aouzels...
Hélas! mé dirè, plaou, ben neït, aro tempesto...
Qui sap sè moun fraïre sè dol,
Qui sap s'el a tout ço qué bol :
Boun gra, boun lochomen, bounis souens è lé [resto?...

L'autre, qu'un tel projet fort bien *estomaquait*, — lui dit en pleurant: «Que te manque-t-il au logis, — pour vouloir t'en aller roder la pretantaine? — Tu vois qu'ici tu es sans gêne : — tu y fais tout ce que tu veux : personne ne te dit rien. — Tu te lèves quand il te plaît, tu sors selon ton gré. — Tu as du blé, tu as du mil, de la gesse bien triée; — et le ruisseau y est si clair qu'on y boit par plaisir... — Allons! sois raisonnable, et n'abandonne pas un frère, — qui sans toi mourrait, hélas! — car l'absence est pour lui un bien terrible mal. — Pas pour toi, cruel! car, si c'était aussi bien, — tu me tiendrais un discours de tout autre manière. — Je pense d'ailleurs que (l'idée de) la fatigue qu'il faut (affronter) — pour entreprendre un long voyage — te fera bien vite changer de plan et de langage... — Encore si tu attendais la *montée du temps* (les beaux jours)! — Reste un mois de plus, crois-moi, qui te presse? — L'autre nuit, j'ai songé, vois mes pensées! — qu'un grand malheur fondrait sur un de mon espèce. — Aussi bien, seul ici, je n'aurai devant les yeux — que nœuds coulants, que filets, que méchants oiseaux... — Hélas! me dirai-je, il pleut, la nuit vient, la tempête souffle... — qui sait si mon frère se plaint, — qui sait s'il a tout ce qu'il veut : — bon grain, bon logement, bons soins et le reste? »

Le pigeon voyageur répond sur le même ton. On croit entendre l'un après l'autre deux avocats plaidant une cause. L'odyssée traîne également en longueur. En somme, l'imitation patoise a cent onze vers, et encore l'auteur, par une pruderie singulière, s'est-il arrêté aux réflexions charmantes qui terminent la fable de La Fontaine.

AUGUSTE TANDON [1]. — Auguste Tandon, dans une ou deux de ses fables, est encore plus scrupuleux que Bergeret et que Limouzin-Lamothe : il ne s'écarte du texte que pour les besoins de la mesure ou de la rime.

La raça dé las bélétas,
Pas may qu'aquéla das cats.
Vôou pa gés dé bén as rats,
Et s'èra pa qu'éstréchétas
Soun las portas dâou ratun,
La doumaysèla âou fin mourre
Lous fariè diablamén courre,
Et n'estoufariè may d'un. Etc.

La race des belettes, — pas plus que celle des chats, — ne veut guère de bien aux rats, — et s'il n'était pas qu'étroites — sont les portes des ratons, — la demoiselle au fin museau — les ferait diablement courir, — et en étoufferait plus d'un. Etc.

(*Le Combat des Rats et des Belettes.*)

Dans d'autres fables, au contraire, il concentre La Fontaine, et le réduit en quelque sorte à la concision ésopienne :

Una granouïa énvisageava un biôou
Aou pe pâoutut, à la taïa quarada.
Ela, qu'âouriè dansat din lou cruvèl d'un iôou,
S'én trouvèt tan humiliada
Qué, san may consultâ qué soun pichot orgul,
Vouguèt, én bén buguén, couma él dévéni grossa.

Une grenouille envisageait un bœuf — au pied épais, à la taille carrée. — Elle, qui aurait dansé dans la coquille d'un œuf, — s'en trouva tant humiliée — que, sans consulter autre chose que son petit orgueil, — elle voulut en buvant beaucoup, devenir

---

1. *Fables et contes en vers patois,* par Auguste Tandon, troubadour de Montpellier. — A Montpellier, chez Renaud, an VIII, in-8°, avec cette épigraphe :

És pas aysat dé playré à tout lou mounde.
Cé qu'un trova poulit, un âoutre ou trova sot :
Lou voulur és fachat s'entén qué lou chi grounde ;
Lou mèstre és pa countén sé lou chi dis pa mot.

Il n'est pas aisé de plaire à tout le monde. — Ce qu'un trouve joli, un autre le trouve sot : — le voleur est fâché s'il entend que le chien gronde ; — le maître n'est pas content si le chien ne dit mot.

Une seconde édition, augmentée, a été publiée en 1813. Le libraire Virenque fils, de Montpellier, en avait annoncé une troisième en 1842 : elle n'a pas paru. G. Brunet, de Bordeaux, a réimprimé la fable intitulée : *la Mountagna qu'accoucha* dans sa *Lettre sur les patois,* 1839, pag. 32.

Auguste Tandon naquit à Montpellier le 15 juillet 1759. Doué d'un jugement sûr, d'une imagination vive et d'une mémoire prodigieuse, il fut tout à la fois un poète distingué et le chef d'une des maisons de banque les plus considérables du Midi. Il mourut subitement à Montpellier, le 27 novembre 1824. Je dois les détails qui précèdent à l'obligeance de M. Lemercier, sous-bibliothécaire au Muséum d'histoire naturelle de Paris, lequel a bien voulu me confier le manuscrit de sa Notice sur Auguste Tandon, destinée à la nouvelle édition de la *Biographie Michaud.*

Le petit-fils d'Auguste Tandon, M. Moquin-Tandon (Chrétien-Horace-Benedict-Alfred), professeur à la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Institut de France et de l'Académie de médecine, mort à Paris le 15 avril 1863, avait hérité du talent poétique de son père. Il a publié, sous le nom de *lou Felibre de Magalouno,* ou de *Fredol de Magalouno,* un grand nombre d'épigrammes ou de contes patois, dans l'Almanach provençal de Roumanille. Il connaissait à fond l'ancienne langue romane, et fit paraître sous le titre de *Carya magalonensis,* une contrefaçon si habile et si exacte de la langue romano-provençale au XIVe siècle, qu'il parvint à tromper l'œil exercé des philologues, de M. Raynouard lui-même. Je n'ai pas à m'occuper de ses grands travaux comme médecin et naturaliste, mais c'est un devoir pour moi de rendre hommage à ses éminentes qualités comme homme privé. Jamais sa bienveillante bonhomie n'a été mise inutilement à l'épreuve. Il était obligeant pour tout le monde, il encourageait les jeunes, et c'est lui qui m'a servi de guide dans la première édition du présent travail.

Mès aquéla pâoura talossa
Faguèt un fort michan calcul :
Lou trop pintâ yé crébèt la panouïa.

grosse comme lui.— Mais cette pauvre sotte — fit un fort méchant calcul :—le trop *pinter* lui creva la *bedaine*.

C'est la fable de La Fontaine dépouillée de son plus bel ornement, le dialogue. Voyez aussi, comme exemple de ces résumés, *la Poule aux œufs d'or*, *l'Écrevisse*, etc. [1].

N'allez pas croire pourtant que Tandon soit toujours aussi sec : plusieurs de ses imitations sont, au contraire, profondément empreintes du génie méridional. Au milieu de la fluidité languedocienne, se détachent, fraîches oasis, de gracieux détails que La Fontaine lui-même n'aurait peut-être pas eu le courage de rejeter. L'introduction de la fable française *l'Amour et la Folie* est digne assurément d'être citée :

Tout est mystère dans l'Amour :
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance :
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici :
Mon but est seulement de dire à ma manière
Comment l'aveugle que voici
(C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière,
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien ;
J'en fais juge un amant, et ne décide rien.

Mais l'imitation languedocienne a bien aussi son mérite :

Sé mé démandaves perqué
Nous réprésentou l'Amour jouyne,
Poulit, flourat, gras coum*a* un moyne,
Vous ou diriey pa, per ma fé ;
Mès, sé vouïâs qué vous diguèsse
Perqué lou drol*le* és toujour nut,
Perqué tèl ou tèl atribut,
N'ou diriey pa noun plus quand ou pouguèsse,
Percèqu'aco finiriè pâ.
Vole soulamén vous countâ
D'ount' vèn qu'és privat dé la vista,
Vous layssan mèstres dé jugeâ
Sé fâou n'avédre l'ama trista,
Ou sé d'aco fâou s'amusâ.

Si vous me demandiez pourquoi — nous représentons l'Amour jeune,—joli, fleuri, gras comme un moine,—je ne vous le dirais pas, par ma foi ;—mais, si vous vouliez que je vous disse —pourquoi l'enfant est toujours nu,—pourquoi tel ou tel attribut, — je ne vous le dirais pas non plus quand même je le pourrais, — parce que cela ne finirait pas. — Je veux seulement vous conter — d'où vient qu'il est privé de la vue,—vous laissant maîtres de juger — s'il faut en avoir l'âme triste, — ou s'il faut s'en amuser.

1. Cependant ce laconisme n'est pas encore comparable à celui de deux fables que je trouve dans une brochure anonyme de 16 pages in-12 publiée, en 1806, sous le titre de *Contes en vers prouvençaux*. L'une de ces deux fables est *la Cigale et la Fourmi ;* voici l'autre :

Un paysan prenguet uno vipero
Qu'atroubet transido de frech ;
La mettet din soun sen, fet la founctien de pero ;
Mai la couquino lou mourdet.
— Ingrat, vaqui toun caractero !

Un paysan prit une vipère — qu'il trouva transie de froid ; — la mit dans son sein, fit la fonction de père ;— mais la coquine le mordit. — Ingrat, voilà ton caractère.

Ne dirait-on pas la traduction littérale de quelqu'un de ces essais qu'on a trouvés dans les manuscrits du naïf conteur champenois?

Mais n'allons pas trop loin dans notre admiration. Chez Tandon le naturel gascon reprend bien vite le dessus. Il trouve le moyen d'étendre en cinquante-six vers les vingt et un vers du fabuliste français. Il nous représente l'Amour jouant—de l'argent—avec la Folie, et, par suite, une véritable scène de tripot. L'Amour veut en appeler à Jupiter et aux dieux assemblés; la Folie, qui n'a pas la conscience bien nette, trouve plus expéditif de sauter au visage de son adversaire, et de lui crever les yeux. Vénus demande justice. L'imitateur languedocien en fait une plaideuse infatigable, sollicitant chaque dieu avec le tact merveilleux de la femme. Jupiter représente la plus haute expression du droit :

Ah! Jupiter, fasès me dréch!

Chacun des dieux de l'Olympe a sa passion dominante, que Vénus cherche à exploiter :

Vous, Apoulloun, vous dïou dé la lumièra,
Moun pâoure fil és coundannat
A véyre pa-pus vostre ésclat.
Ageâs piétat dé sa misèra.
Et vous, Minerva, et vous, Junoun,
Soungeâs, pécayre! qué souy méra;
Véngeâs-mé, véngeâs Cupidoun.
Vous, Mars, n'ay pa bésoun d'ou dire,
San doute vous récusarés;
Et vous, Vulcain, sérié bé pire
S'oupinavès din lou coungrès.

Vous, Apollon, vous dieu de la lumière, — mon pauvre fils est condamné—à ne voir jamais plus votre éclat.—Ayez pitié de sa misère. — Et vous, Minerve, et vous, Junon,—songez, hélas! que je suis mère ;—vengez-moi, vengez Cupidon.— Vous, Mars, je n'ai pas besoin de le dire,— sans doute vous vous récuserez; — et vous, Vulcain, ce serait bien pire—si vous opiniez dans le congrès.

Mais n'allons pas non plus trop loin dans notre blâme. En présence de cette paraphrase de la charmante allégorie de La Fontaine, je n'ai pas le courage de reprocher à l'imitateur de s'être laissé aller aux entraînements de son imagination.

Les productions du troubadour de Montpellier se recommandent surtout par l'étonnante variété des formes. Je viens de le montrer tour à tour imitateur concis ou verbeux ; nous allons le voir parodiste, et, sous ce nouvel aspect, nous ne le trouverons pas au-dessous de lui-même. Le vers sera toujours coulant, le style toujours vif, sans que l'expression soit grossière. Tel est le travestissement donné par Tandon à la fable de La Fontaine *le Singe et le Dauphin*. La scène se passe, non plus à Athènes, mais près d'Aiguemortes. Le dauphin, qui porte le singe sur son dos, lui demande par hasard :

— Sérias-ti, moussu, dé Bèoucayre!
— Ouy (dis lou singe) ét mé fariâs plési,
Sé vous yé survèn quâouque afayre,
Dé mé y escrioure. Un miou cousi
Y es présidén dé la coumuna;
Sa proutécsioun compta per una.

«Seriez-vous, Monsieur, de Beaucaire?» — « Oui, dit le singe, et vous me feriez plaisir, — s'il vous y survient quelque affaire, — de m'y écrire. Un cousin — y est président de la commune; — sa protection

—Lou dàouphin diguèt : Gramécis!
Et tarascoun? l'anas-ti souvén véyre?
— Toutes lous jours, ét poudès créyre
Qu'és lou miïou dé mous amis;
L'ay maridat émb*e* una sore miouna.
. . . . . .
Aquél singe mé fay pénsâ
Qué fossa géns sou dé sa mêm*a* éstofa :
Tèl résouna dé tout qué n'a jamay rés vis;
Tèl prén Rousseau per un péïs,
Tèl l'Inda per un philosopha.

compte pour une.» — Le dauphin dit : « Grand merci! — Et Tarascon? l'allez-vous voir souvent?»—«Tous les jours, et vous pouvez croire—qu'il est le meilleur de mes amis;—je l'ai marié avec une de mes sœurs...»—Ce singe me fait penser—que force gens sont de sa même étoffe :—tel raisonne de tout qui n'a jamais rien vu; — tel prend Rousseau pour un pays, — tel, l'Inde pour un philosophe.

Tandon ne s'est pas contenté d'imiter ou de parodier La Fontaine et quelques-uns de ses imitateurs; son livre contient encore des contes et des fables tirés de son propre fonds. « Ces dernières, au dire de Martin, l'un de ses compatriotes, dont je vais parler, ces dernières font regretter qu'il n'ait pas préféré le plus souvent le rôle d'inventeur à celui d'imitateur ». Dans sa *Notice*, M. Lemercier prétend que « ses poésies sont écrites tantôt avec une familiarité assez heureuse, tantôt avec un abandon trop négligé ». Enfin l'éditeur du recueil de l'an VIII, tout en reprochant à l'auteur ses nombreux gallicismes, cherche à l'excuser en disant qu'il a préféré encourir ce reproche « que de hasarder certaines expressions qui, quoique bonnes en elles-mêmes, auraient pu paraître basses et grossières ». Pour moi, tout en reconnaissant combien sont fondées les critiques faites au poète par son éditeur et son dernier biographe, tout en pouvant l'accuser de s'être cru obligé de recourir au français, je dirai, en réponse à l'observation de Martin, que toute imitation de La Fontaine doit nécessairement pâlir devant le modèle, qui est inimitable; qu'il faut inventer pour se débarrasser de ce terrible concurrent; que c'est ce qui fait la fortune des fables trouvées par Tandon, et qu'enfin celles qu'il a inventées nous paraîtraient charmantes si nous ne connaissions pas La Fontaine. On ne peut refuser au poète languedocien l'originalité dans l'imitation. Il y a dans ses œuvres le mouvement et la décente gaîté de son professeur Favre, le célèbre prieur de Cellaneuve, et je place Tandon bien au-dessus d'Hourcastremé ou Batbedat et du fabuliste de Bordeaux.

F.-R. Martin fils [1]. — Auguste Tandon eut un ami et un rival en poésie.

---

1. François-Raymond Martin, né à Montpellier le 27 janvier 1777, et mort le 18 mars 1851, s'était de bonne heure adonné à la poésie et à la linguistique romane. On a de lui, indépendamment de l'ouvrage ci-dessus :

1° *Les Loisirs d'un Languedocien* (Montpellier, 1827, in-8°), contenant un *Essai historique sur le langage vulgaire des habitants de Montpellier*;

2° Deux exemplaires autographes complets de ses œuvres patoises, dont l'un fut donné par l'auteur à la bibliothèque de sa ville natale. M. Moquin-Tandon, légataire de l'autre, a fait imprimer à Toulouse, en 1846, et à 25 exemplaires seulement, une des pièces de ce recueil, intitulée : *Histoucra dé moun Récul de fablas, au Galimathias*

Tout-nâou dirièy à l'aousselîna
Qué per èstre rèy sès nascut;
Sousténdrièy âou prémiè véngut
Qué l'ègla mây qué vous pot pa paga dé mîna.
(*Lou Rèynar ét lou Courpatas.*)

était reçu, — tout haut je dirais à la gent volatile — que pour être roi vous êtes né; — je soutiendrais au premier venu — que l'aigle mieux que vous ne peut payer de mine.

Ici s'arrête le compliment. Le renard français fait réellement beaucoup d'honneur au corbeau en tenant les grands moyens en réserve. Tout l'attirail de flagorneries entortillées que La Fontaine met dans la bouche de son flatteur ne déguise pas complètement le piége dans lequel doit tomber le corbeau., mais qu'il pourrait fort bien apercevoir :

Sans mentir, si votre ramage
Est semblable à votre plumage....

Le héros de Martin aura toujours le temps de faire *chanter* sa dupe. Qu'a-t-il besoin en effet que le corbeau « ouvre un large bec » ? Qu'il le desserre un peu, c'est tout ce que demande le sournois :

Moussu dé Courpatas, prénén
Ayço bon joc ét bon argén,
Vôou né réspondre âou coumplimén;
Ouvris lou bèc, ét soun floc dé froumage
Tômb*a*, ét d'aquel rèynard né dévèn lou partage.

Monsieur du Corbeau, prenant — cela bon jeu et bon argent, — veut répondre au compliment, — ouvre le bec, et son morceau de fromage — tombe, et de ce renard devient le partage.

Si Martin avait su se maintenir dans cette réserve, nul doute que sa traduction n'eût été une des mieux comprises qui nous ont été données. Malheureusement le récit est précédé d'un interminable avant-propos, dans lequel l'auteur, s'adressant à l'un de ses amis, lui explique en vingt-neuf vers comment il se fait que les bêtes parlent, puisque, le matin même, il a entendu un renard qui encensait un corbeau. Le même verbiage provincial reparaît dans la conclusion. La fable française offre un double dénoûment et une double expiation : ce n'est pas assez pour le corbeau d'avoir perdu son fromage, il doit encore subir les impertinences spirituelles et les humiliants conseils de l'imposteur; mais, en définitive, la péripétie du drame est la chute du fromage : la toile doit tomber. Aussi La Fontaine n'a-t-il mis que quelques mots dans la bouche du renard, qui doit être pressé d'aller dévorer sa proie. Ce n'est pas le compte de Martin :

« Aco 's cé qué vouïèy (yé crid*e*-él) grand talos!
Ara fây-té réçâoupre rèy, sé pos.
Adiou, moun cher, apréndras à toun age
Qué tout flataviè*ïa* és troumpur;
La liçou t'a coustat un moucèl de froumagé,
Aço 's un fort pichot malhur;
Un âoutra fés séras pu sage ».
Lou courpatas, fort hountous,
Réspoundét din sou lengage
Qu'un atrapat né vâou dous.

« C'est ce que je voulais (lui crie-t-il, grand lourdaud! — Maintenant fais-toi recevoir roi, si tu peux. — Adieu, mon cher : tu apprendras à ton âge — que tout flatteur est trompeur. — La leçon t'a coûté un morceau de fromage, — c'est un très petit malheur. — Une autre fois tu seras plus sage ». — Le corbeau, fort honteux, — répondit dans son langage — qu'un attrapé en vaut deux.

Avié tendu soun regétal.
— Cercas aqui ségur, li dis la bestio fino.
L'aoutre, que creï déjà pousseda lou trésor,
Se mets à gratassa, fai parti lou ressort,
E lou ferre lou prend oou mitan de l'esquino.
Lou reïnard yé diguét : Pos pas nous fa la leï,
D'abord que sabes pas tus-mêmo té counduire.
Toutes los animaous esclateroun de rire,
Et chacun féniguet per dire
Que doou proumié vengu loun poudié pas fâ 'n reï.

avait tendu son piége. — « Cherchez là sûrement, lui dit la bête fine. » — L'autre, qui croit déjà posséder le trésor, — se met à gratter, fait partir le ressort, — et le fer le saisit au milieu de l'échine. — Le renard lui dit : « Tu ne peux nous faire la loi — dès l'instant que tu ne sais pas toi-même te conduire. » — Tous les animaux éclatèrent de rire, — et chacun finit par dire — que du premier venu on ne pouvait faire un roi.

Fabulistes nimois. — Je voudrais pouvoir ne dire que deux mots du petit groupe de fabulistes et conteurs qui, depuis quelques années, fait les délices de la population de Nîmes. Mais l'énergie un peu brutale du dialecte dans lequel ils écrivent, leur naturel tout à fait réaliste, donnent à leurs productions un caractère original qu'il serait injuste de passer sous silence. Les fabulistes nîmois sont plutôt des carricaturistes que des poètes. Ils écrivent pour le peuple, rien que pour le peuple, et lui parlent son langage, avec toutes ses hardiesses, se souciant très peu de leur modèle qu'ils malmènent à plaisir, et encore moins des palmes académiques. Leurs imitations sont plus que *libres*, mais leur langage ne manque pas de saveur. Ils ont en outre toute l'intempérance provençale. Les uns, à l'exemple de ce qui se faisait il y a une vingtaine d'années, métamorphosent les fables en chansons, sur l'air du *tra la la*, avec forcè variations, fioritures, points d'orgue, etc. ; les autres les mettent en contes, les faisant précéder de prologues rabelaisiens, d'interminables avant-propos ; de sorte que la longueur de ces imitations, jointe à la richesse du vocabulaire, rend bien difficile la reproduction entière de certaines fables pleines de vivacité, de naturel et de comique. Des différents recueils que j'ai sous les yeux [1], je ne puis guère extraire qu'une traduction assez fidèle de *la Femme noyée*. Cette fable fait partie du recueil intitulé *uno Bourbouyado*, et est signée : *un amatur dou bèu sexo* (*D. C.*).

---

1. *Li Pènjo-col* (les figues), poésies patoises, par L. Roumieux, de Nîmes. — *Mariano la despichouso ; lou Gnafre et soun Vésin ; l'Escarpo et si Picho* (fablo) ; *Quand on ès dous,....* (cansounéto) ; *l'Ase mor* (élégio). — Nîmes, Manlius Salles, 1855, in-12 de 24 pages.

Uno Bourbouyado (œufs brouillés), *poésio diverso per quaouqué siècle, fablo dé La Fontaino, Florian*, etc. ; *tradutioun et imitatioun en patois. — Prèmieiro livrésoun : Lou Lou e l'Agnel ; l'Apendrissage dou jouine Lioun ; l'Immourtèlo e la Roso ; lou Rachalan soulda e lou Rachalan amourous ; uno déclaratioun dé Racho ; la Tòro e lou Magnan ; lou ra é l'Huitro ; la Galino is ioou d'or ; la Femno négado.* — Paris, Micheou Levy ; Nîme, enco dé Manlius Salles, 1856, in-12 de 24 pages.

Li Boutoun dé guèto, poésies patoises, par A. Bigot. — Fables imitées de La Fontaine : *lou Racho, soun Garçoun et l'Ase ; lou Rinar et lou Croupatas ; la Cigalo et la Fournigo ; lou Lou et l'Agnel.* — Deuxième édition. — Nîmes, Manlius Salles, 1859, in-12 de 24 pages.

LA FENNO NÉGADO

Siei pa d'aqueli que disoun : Acò 's pa ren,
Es uno fenno que patouyo.
Dise qu'es fosso, yeou : li fenno vôloun ben,
Per lou men, un regrè, car siei coumo Grigouyo.
Ici ce que vou dise es for ben à prepaou;
Car s'agis dinc aquesto fablo
D'un grel d'aquel pouli bestiaou
Qu'avié fa din lou Vistre[1] uno fin déplorablo.
L'ome nen cercavo lou cor,
Et coumo un bajanel plouravo,
Se despitavo sus soun sor,
E coumo un animaou cridavo.
Se rencountrè que su lou bor
Dou Vistre outur de sa disgraço
Se proumenavo de gen
Qu'ignourâvoun l'acciden.
Lis abordo en ye demanden
Se dou cor de sa fenno an paca vis de traço.
— Pagen, un ye respon; mais cercas-la pu bas,
Suivissès toujour la rivieiro.
— Un aoutre ye diguè : Mais noun ! la manquarias;
Li fenno soun tan reboussièro
Qu'a revira camin; vejaqui moun avis.
Ben que la pento sièje forto,
Es ben poussible que, soudis,
Ague camina de la sorto.
La farço, aquel mourmen, èro pa de sesoun.
Quant à l'humou countradisento,
Me semblo qu'aviè ben resoun.
Mais, qu'aquelo humou siège ou noun,
Lou defaou dou sexe e sa pento :
Ségur quaou end' elo naitra,
San faouto end' elo mourira,
E jusqu'au bou countredira,
E mêmo après èstre enterra.

LA FEMME NOYÉE

Je ne suis pas de ceux qui disent : ce n'est rien : — c'est une femme qui barbotte. — Je dis que c'est faux, moi : les femmes valent bien — pour le moins un regret; car je suis comme Grigouille. — Ici ce que je vous dis est fort bien à propos; — car il s'agit dans cette fable — d'une *tête* de ce joli bétail — qui avait fait dans le Vistre une fin déplorable. — L'homme en cherchait le corps, — et, comme un imbécile, pleurait, — se désolait sur son sort, — et comme une bête criait. — Il se trouva que, sur le bord — du Vistre auteur de sa disgrâce, — il se promenait des gens — qui ignoraient l'accident. — Il les aborde en leur demandant — si du corps de sa femme ils n'ont pas encore vu de traces. — « Non, lui répond l'un; mais cherchez-la plus bas; — suivez toujours la rivière. » — Un autre lui dit : « Mais non! vous la manqueriez; — les femmes sont si contrariantes — qu'elle a rebroussé chemin; voilà mon avis. — Bien que le courant soit fort, — il est bien possible que, comme je vous le dis, — elle ait cheminé de la sorte ». — La plaisanterie, dans ce moment, n'était pas de saison. — Quant à l'humeur contredisante, — il me semble qu'il (le plaisant) avait bien raison. — Mais, que cette humeur soit ou non — le défaut du sexe et sa pente, — bien sûr celui qui avec elle naîtra, — sans faute avec elle mourra, — et jusqu'au bout contredira, — et même après être enterré.

On peut encore reproduire quelques lignes de *Mariano la despichouso*, de Roumieux. Marianne la dédaigneuse, c'est *la Fille* dont La Fontaine a raconté l'histoire, et que nous rencontrerons encore souvent dans notre route, car l'espèce en est commune, à la campagne comme à la ville, dans le peuple et la bourgeoisie aussi bien que dans la noblesse. Après une entrée en ma-

1. Rivière qui passe tout près de Nîmes.

tière et des développements qui n'ont pas moins de soixante vers, le conteur languedocien a la bonne idée de suivre de loin son modèle :

..... lis annado
Filavoun, filavoun toujour;
Et Mariano, desboubinado,
Vésié qué d'un à l'aoutre jour
Sa babino èro pu plissado!...
Agué beou sé fréta d'òli, dé tripouli,
Per nétéja soun moure, et lou faïre lusi :
Dou maï én maï ségué frounzido!
Uno murayo desmoulido
S'arenjo end' un paou dé mourtié;
Mais, quan s'agis dé la frimousso,
La cirarias coumo un souyé,
N'en farias pa qu'uno simousso!

Les années — *filaient, filaient* toujours, — et Marianne, dévidant sa bobine (vieillissant), voyait que d'un jour à l'autre — son *museau* était plus plissé! — Elle eut beau se frotter d'huile, de tripoli, — pour nettoyer son visage et le faire luire, — de plus en plus elle fut froncée. — Une muraille démolie — se répare avec un peu de mortier; — mais, quand il s'agit de la face, — vous la cireriez comme un soulier, — vous n'en feriez jamais qu'une guenille.

Ne croyez pas cependant que quelques-uns des auteurs de ces recueils ne puissent, quand ils le veulent, sortir du genre qu'ils se sont donné et avoir un peu de tenue sans cesser d'être gais et spirituels. La fable suivante de M. A. Bigot, insérée dans l'*Almanach provençal* de 1862 [1], ne dépare certainement pas ce charmant petit recueil :

LOU LOUP E LOU CHIN

En tout tèms l'ome que se baisso
Trovo pasturo pèr sa maisso,
E lou que vòu pa 'ntèndre acò
Rèsto rede e manjo quand pot.
L'istòri que vau dire hou mostro pas que trop.
Sabès que sus lou gres, tout coume dins la baisso,
Garde toujour moun franc parla;
Se vous pessugue, quilés pa :
Escampihe en risènt mi quatre verita;
Pièi quau li vòu, li pren; quau li vòu pas, li laisso.

Un loup, que poudié pas cassa que de rescos,
Car avié pas lou sòu pèr achata 'n port-d'armo,
Èro souvènt à jun; cregneissié li gendarmo,
E, pechaire! avié pas que la pèl e lis os.
Un jour, pèr badina la fam que lou carpigno,

LE LOUP ET LE CHIEN

En tout temps l'homme qui se baisse — trouve pâture pour sa mâchoire, — et celui qui ne veut pas entendre cela — reste droit et mange quand il peut. — L'histoire que je vais dire ne le montre que trop! — Vous savez que tant en haut qu'en bas — je garde toujours mon franc parler; — si je vous pince ne criez pas; — j'éparpille en riant mes quatre vérités; — puis, qui les veut les prend, qui ne les veut pas les laisse.

Un loup, qui ne pouvait chasser qu'en cachette, — car il n'avait pas le sou pour acheter un port d'armes, — était souvent à jeun; il craignait les gendarmes, — et, *le pauvre*, il n'avait que la peau et les os. — Un jour, pour tromper la faim qui l'ai-

1. A Avignon, chez J. Roumanille. L'almanach de Roumanille, complètement rédigé en patois provençal, a commencé à paraître en 1855.

—« O, mai, ce que fasès, quau sap s' hou sauprai [faire? »
— « Boutas, qu'acò-d'aqui vous inquiete pas gaire!
Quand lou mèstre parèis, sautejan autour d'el,
Lipan li man dóu drole e li pèd de la fiho,
Japan après li paure e mourdèn si boutèl,
Quand, en se graumihant au soulèl, vers la griho,
Rebalon chin, saqueto, e cougourlo e bequiho.
E pièi après, manjan, bevèn,
Badaian, acassan de mousco, e dourmissèn.
Vaqui noste traval, e lou mèstre es pa cuistre. »
Countènt, lou loup traiguè sa ligno dins lou Vistre.
— « Siéi di vostre! » ço dis; e parton, bras à bras.
En caminant, lou loup fai au dogue : — « Digas,
Sès estat souldat? » — « Noun, meteguère à la [masso,
Respoundeguè lou dogue embé soun plau-bagas- [so.
Ah! ça, perqué me demandas acò? »
— « Pas pèr mai; soulamen, à voste col i'a 'n flo
Qu'es tout pela; cresiéi qu'uno balo en coulèro,
Peraval dins l'Africo o vès Sebastopol,
En passant vous avié sega li péu dóu col. »
— « Hola! couneissès pas lou *memero?*... la [guerro,
Ie cope! » — « Alor, de-qu'es aquel coutet pela? »
— « Es pas rèn. » — « Es pas rèn? » — « O pas [grand causo, la!
Belèu, ce que vesès que fai coume uno taco,
Es lou péu manja pèr lou coulas que m'estaco. »
—« Que vous estaco?... Alors ana pa 'nte voulès?...»
— « Ah! pas toujour... Mai pièi après,
De-que ie fai acò? » — « Tre! chival de carrosso!
S'acò vous fai pas rèn, à vous, iéu me fai foço!
Manjas voste recate e leissas-me lou miéu;
Ni coulas ni bridèl soun pas fa pèr moun mourre.
Vous pourtarés bèn, emai iéu! »
E pren soun vanc, e part: crese qu'encaro courre!

mi, vous verrez! — Oh! mais, ce que vous faites, qui sait si je saurai le faire? — Laissez donc! que cela ne vous inquiète pas beaucoup! quand le maître paraît, nous sautillons autour de lui, — léchons les mains du petit et les pieds de la fille, — jappons après les pauvres et leur mordons les mollets, — quand en se grattant au soleil, près de de la grille, — ils traînent chien, petit sac, et gourde et béquille. —Et puis après nous mangeons, nous buvons, — nous bâillons, attrapons des mouches et dormons. — Voilà notre travail, et le maître n'est pas cuistre. — Content, le loup jette sa ligne dans le Vistre. — Je suis des vôtres, dit-il; et ils partent bras dessus, bras dessous. — En cheminant, le loup fait au dogue : « Dites donc, — vous avez été soldat? — Non, je mis à la masse (je me fis exonérer du service militaire) — répondit le dogue avec son air bonhomme. — Ah ça! pourquoi me demandez-vous ça? » — « Pas pour autre chose; seulement, à votre cou il y a un morceau — qui est tout pelé; je croyais qu'une balle en colère, — là-bas dans l'Afrique ou vers Sébastopol, — en passant vous avait fauché les poils du cou. » — « Hola! vous ne connaissez pas le numéro?... la guerre, — j'y coupe! » « Alors qu'est-ce que ce cou pelé? » — « Ce n'est rien. » « Ce n'est rien? » « Ou pas grand chose, là. — Peut-être ce que vous voyez qui fait comme une tache — est le poil mangé par le collier qui m'attache. » — « Qui vous attache?... — Vous n'allez donc pas où vous voulez? » — « Ah! pas toujours... mais puis, — qu'est-ce que ça y fait? » « F...tre! cheval de carrosse! — si cela ne vous fait rien, à vous, à moi cela me fait beaucoup! — Mangez votre pitance et laissez-moi la mienne. — Ni colliers ni brides ne sont faits pour mon museau. — Vous vous porterez bien, et moi aussi! » — Et il prend sa course et part : je crois qu'encore il court!

Siéu pa 'ici pèr vanta li loup, mai counvendrés
Que lou loup que vous parle èro un loup bèn [aprés;
Avié de cor, ce que souvent mancè en forço ome;
E, pas besoun que vous li nome.
I'a de rascas que, pèr la fricasso e l'argènt,
Dóu mai li quicharias, dóu mai s'aplatirien;
Que sa bourso se coufle e qu'ounchon si mous- [tacho,
Sènton pas lou bast que li cacho;
Piéi, pèr li sentimen : adiéu! *de profundis!*
Pèr l'ounour : passo, que t'ai vist!...
Fasèn pas de bos d'assemblage,
Moustre! avèn pas, segur, teta dóu meme la;
Iéu, siéi coume lou loup : la lonjo me vai pa.
Pulèu que de manja de tourto en esclavage.
Amariéi mai de cebo, embé la liberta!

A. Bigot.

Je ne suis pas ici pour vanter les loups, mais vous conviendrez — que le loup dont je vous parle était un loup bien appris; — il avait du cœur, ce qui souvent manque à beaucoup d'hommes; — et, il n'y a pas besoin que je vous les nomme. — Il y a des chenapans qui, pour la fricasse et l'argent, — plus vous les presseriez, plus ils s'aplatiraient; — pourvu que leur bourse s'enfle et qu'ils pommadent leurs moustaches, — ils ne sentent pas le bât qui les presse; — puis, pour les sentiments : adieu! *de profundis!* — Pour l'honneur, *passe, je t'ai vu!* — Nous ne faisons pas du bois d'assemblage (nos chiens ne chassent pas ensemble). — Monstre! nous n'avons pas, bien sûr, tété du même lait; — moi, je suis comme le loup : la longe ne me va pas. — Plutôt que de manger de la tourte en esclavage, — j'aimerais mieux de l'oignon, avec la liberté!

V

FABULISTES PROVENÇAUX

Sollicités par l'action fécondante d'un chaud climat et la vue d'un beau ciel, animés de cet amour expansif de la patrie qui fait sourire les Français du nord, fidèles surtout aux traditions du moyen âge, les poètes provençaux ont aujourd'hui l'entraînement et la verve des troubadours. Grâce à l'habile direction de ses chefs, la nouvelle littérature forme sa langue, épure son goût, et sait se maintenir dans la voie de la décence et de la morale. C'est véritablement une renaissance poétique, dans la saine acception du mot. Mais il ne faudrait pas croire que le mouvement littéraire se soit complètement arrêté depuis les troubadours jusqu'à notre époque. Pour ne parler que de ce siècle, avant Roumanille, Aubanel, Mistral et Mathieu, la Provence avait produit des écrivains de mérite, entre autres les conteurs-fabulistes Morel, Diouloufet et d'Astros.

Partis de Nîmes et continuant notre marche vers l'est, nous arrivons à la capitale de l'ancien comtat Venaissin. C'est là que Pétrarque s'essaya à la poésie dans la douce et amoureuse langue romane; c'est là que, de nos jours, se centralisent de préférence les diverses productions patoises. Avignon fut le berceau de Pétrarque : c'est aujourd'hui le théâtre de Roumanille. Mais ce dernier considéré comme fabuliste sera apprécié à son rang. La priorité de date appartient à Hyacinthe Morel.

Hyacinthe Morel. — Hyacinthe Morel, qui fut professeur de rhétorique au collége royal Bourbon, à Aix, et ensuite au lycée d'Avignon, était né, en 1759, dans cette dernière ville, où il mourut le 1er août 1829. Il est connu là-bas par un grand nombre d'ouvrages, dont *lou Galoubé*[1] « est tout à la fois, dit la *Biographie Michaud*, son testament littéraire et un dernier hommage à sa langue maternelle ».

Le *Discours préliminaire* placé en tête du volume contient, sur l'origine de nos patois méridionaux, d'excellentes idées empruntées à une Dissertation de M. Jules Pierrot. Mais, comme nous n'avons à nous inquiéter que du mérite littéraire des fables d'Hyacinthe Morel, ne cherchons dans ce discours que ce qui pourra nous aider à définir la manière de notre poète. Ses amis, qui, de son vivant, se sont constitués ses éditeurs, prennent soin de nous prévenir « que l'auteur a imaginé le sujet de plusieurs de ses fables, mais qu'il en a emprunté le plus grand nombre à Desbillons, à La Mothe, à Pesselier, à Béranger, à Creusé de Lesser, à Stassart, à Jauffret ». Je suis étonné de ne pas voir figurer ici le nom de Lessing, auquel appartiennent certains apologues du recueil[2]. On voit que le Provençal a su faire son profit de cette réflexion critique qui termine une des plus jolies fables de Lessing, intitulée *la Poule aveugle* : « Le laborieux allemand compose les recueils dont profite le Français ingénieux ».

Mais ne reprochons pas trop à Morel d'avoir traité Lessing en allemand ; excusons même, sous le rapport du langage, les nombreux larcins qu'il a faits aux dialectes de Montpellier et de Marseille, et contentons-nous de n'accepter que sous bénéfice d'inventaire les éloges que lui donne son biographe. « Toutes les productions de Morel, dit M. H. Audiffret, se distinguent en général par la solidité du raisonnement, par l'aisance, la clarté, le naturel et la grâce ».

Admettons l'aisance, le naturel et la grâce, et que la concession ne nous coûte pas plus que les éloges n'ont coûté au biographe. Mais soyons un peu plus difficile pour le reste. Examinons :

LE SAULE ET LE BUISSON.

Mais dis-moi donc, demandait le saule au buisson, d'où vient que tu es si avide des habits du passant? Qu'en veux-tu faire? A quoi peuvent-ils te servir? — A rien, dit le buisson. Je ne veux pas non plus les lui prendre ; je veux seulement les lui déchirer. (Lessing, II, trad. de Boutteville.)

C'est tout : pas même de morale. Lessing jette aux commentateurs un simple fait ; que chacun en tire les réflexions philosophiques qui seront à sa convenance. Le champ est ouvert à l'imagination. Je vois tout un poème dans la question naïve du saule et dans la réponse plus naïve encore du buisson.

1. *Lou Galoubé de Jacintou Morel, ou Poudsious prouvençalous d'aquel outour, recuilidous per seis amis.* — En Avignoun, dé l'imprimayé dé Bonnet fils, 1828, in-12.

2. Voy. *lou Chaïné et lou Porc ; lou Sauzé et lou Bouissoun ; Herculou din lou ciel.* — Il y a dans les 97 fables satyriques de Lessing une mine bien riche que je prends la liberté de signaler à nos poètes patois.

Ne dissipez pas ces nuages allemands derrière lesquels je pouvais rêver tant de choses! Mais le commentateur provençal ne l'entend pas ainsi; il m'explique tout, et prend même la peine de faire ressortir la moralité de l'apologue : il veut être clair. La fable de Lessing était une goutte de liqueur; Morel l'*éclaircit* — en y versant de l'eau.

LOU SAOUZÉ ET LOU BOUISSOUN

Un saouzé qu'habitave en façou d'un bouissoun
Yé parlé d'aquestou façoun :
Vos dounc vieourré qué dé rapinou?
Arrapés toujou leis habi
Dei gen maou avisa qu'approchoun teis espinou;
Aqueou mouyen es vil, doouriés te l'énhébi.
— Dei passan m'inchoou pas dé prendre l'habiagé,
Respondé lou bouissoun amé l'air d'un sanfla :
Mé countenté dé l'estrassa.

Imagé dou michan, qu'on vei toujou sé tordré
Per lou plési cruel et dé pougné et dé mordré.
Yeou pensé qué dé talei gen
Dôu tigré soun proché paren.
(Fable VIII.)

LE SAULE ET LE BUISSON

Un saule, *qui habitait en face d'un buisson*,—lui parla de cette façon : — « *Tu ne veux donc vivre que de rapines?* — Tu accroches toujours les habits —des gens mal avisés *qui s'approchent de tes épines; — ce procédé est vil; tu devrais te le défendre.* » — « Des passants point ne me chaut de prendre les vêtements, — répondit le buisson *avec l'air d'un sans-cœur :* — je me contente de les déchirer. »

Image du méchant, qu'on voit toujours se tordre — pour le plaisir cruel et de piquer et de mordre. — Je pense que de telles gens — du tigre sont proches parents.

Voilà qui est clair au moins, et surtout profondément raisonné. Que pensez-vous de ce saule sermonnant le buisson? Moi, je suis loin de voir là cette solidité de raisonnement dont on fait honneur à Morel, et à ce propos je tombe dans mon inévitable redite relativement à la maladresse des imitateurs méridionaux. Ce n'est jamais sans raison que La Fontaine modifie les œuvres de ses prédécesseurs. La moralité de son but est trop souvent contestable; mais, pour atteindre ce but, tout, soit dans la peinture des caractères, soit dans le récit, soit dans le dialogue, est combiné, ajusté avec une précision admirable. Ne touchant aux fabulistes anciens que pour les perfectionner, il nous a laissé des œuvres achevées et si parfaites, qu'il nous est impossible d'y porter la main sans en compromettre l'harmonie. Prenons par exemple la fable *le Cheval s'étant voulu venger du Cerf*, dont nous retrouvons l'idée première dans Horace et dans Phèdre. Le satyrique latin[1] raconte comment le cheval, vaincu dans un grand combat, alla implorer le secours de l'homme, et termine par cette leçon : « Celui qui, craignant la pauvreté, sacrifie sa liberté plus précieuse que l'or, rampe sous son maître, et sera toujours esclave ». Phèdre[2] nous représente le cheval voulant se venger d'un sanglier qui se vautre dans l'eau où le délicat animal a l'habitude de boire. Il y a déjà progrès : ce n'est plus, dans Phèdre, le faible implorant

1. *Épîtres*, I, 10.
2. *Fab.* IV, 4.

le secours du fort, mais l'égal cédant aux conseils d'une mesquine vengeance. Chez La Fontaine, le tort frivole fait au cheval n'existe même plus : l'amour-propre seul est en jeu. Le cheval d'Horace est plus à plaindre qu'à blâmer ; Phèdre en avait fait un étourdi ; La Fontaine en fait un orgueilleux et un étourdi tout à la fois. Lequel de ces trois modèles pensez-vous qu'ait suivi l'imitateur provençal? Celui d'Horace :

LOU CERF ET LOU CHIVAOU

Un cerf vieou coumé l'ambré, et pourten ben soun
Et qué ségur n'érou pas goï, [boï,
Broutavou l'herbou délicatou,
Journélamen à cousta d'un chivaou :
Or aqueou cerf érou un aristocratou
Qué souffrissié gis dé rivaou.
Per desmama lou sieou, yé fasié cent chicanou,
Fourtifien soun dré dé quaouquei co de banou.
Lou coumbat n'érou pas égaou,
Et nosté Bucéphale érou gaïré dé tayou
A pousqué contre un cerf tira la courtou payou.
Dounc, ou maou voulen coupa court,
Au lio d'ana cerqua pu yeun dé pasturagé,
S'en vaï, et creï d'estré ben sagé,
Dé l'homé imploura lou secours.
Aqués l'engavaché d'ôu bâts et dé la bridou ;
Amé l'ajudou d'aqueou guidou,
Agué leou tout acapara ;
Mais sé cassé lou cerf dôu pra,
Pousqué plus débôussa l'homé de soun esquinou.

Eici nostou mourale eisamen sé dévinou :
Aqueou qué, dédégnen sa médiocrita,
Ou voulen satisfairé unou hainou malinou,
D'un grand signour vaï s'afflata,
Perd lou pu beou présen de la bounta divinou,
Car rénouncé à sa liberta. (Fable XXIV.)

LE CERF ET LE CHEVAL

Un cerf *vif comme l'ambre*, et portant bien son bois, — et qui bien sûr n'était pas boiteux, — broutait l'herbe délicate, — journellement à côté d'un cheval : — or ce cerf était un aristocrate — qui ne souffrait pas de rival. — Pour affamer le sien, il lui faisait cent chicanes, — fortifiant son droit de quelque coup de corne. — Le combat n'était pas égal, — et notre Bucéphale n'était guère de taille — à pouvoir contre un cerf tirer la courte-paille. — Donc, au mal voulant couper court, — au lieu d'aller chercher plus loin un pâturage, — il part, et croit être bien sage — de l'homme implorer le secours. — Celui-ci l'embarrasse du bât et de la bride ; — avec l'aide de ce guide, — il (le cheval) eut bientôt tout accaparé ; — mais, s'il chassa le cerf du pré, — il ne put plus chasser l'homme de son échine.

Ici notre morale aisément se devine : — celui qui, dédaignant sa médiocrité, — ou voulant satisfaire une haine maligne, — auprès d'un grand seigneur va ramper, — perd le plus beau présent de la bonté divine, — car il renonce à sa liberté.

Non, cette morale ne se devine pas aussi aisément que veut bien le dire l'imitateur d'Horace. Il y a autre chose que de la *médiocrité* et de la *haine maligne* chez ce pauvre cheval couvert de blessures, et implorant le secours de l'homme. L'ironique et sceptique Champenois, qui d'ordinaire fait si bon marché de la faiblesse, est plus moral cette fois que le poète latin et le fabuliste provençal.

Après les spécimens du patois du Vaucluse que je viens de donner, je me contenterai d'indiquer, sans la reproduire, une assez mauvaise imitation du *Rat de ville*, qu'un maître de pension d'Avignon, nommé A. Dupuy, a fait insérer dans *le Bouil-Abaïsso*, n° du 6 mai 1842.

Roumanille. — Mais, avant de quitter le Comtat, nous entrerons, rue Saint-Agricol, dans le magasin du libraire-poète Roumanille, et nous prendrons un recueil de ses opuscules, qu'il a édité en 1859, sous le titre de *lis Oubreto*. Le poète nous conduira tout d'abord à Saint-Rémy, « petite ville située au pied des Alpines, au fond de cette magnifique vallée qui montre fièrement, vers le nord, Avignon et son château des papes, vers le midi, les tours sarrasines des Arènes d'Arles[1] ». C'est là, dans un jardin, qu'il est né, comme il le dit lui-même, d'un jardinier et d'une jardinière, le 8 août 1818. L'article de M. Saint-René-Taillandier cité en note raconte l'histoire de sa vocation poétique et de ses progrès; on y trouvera surtout une appréciation éclairée de ses œuvres : « Le caractère de M. Roumanille, y est-il dit, c'est la grâce, l'élévation morale, et, en même temps, la verve joyeuse et rustique ». Oui, mais cette rusticité est toujours délicate et pudique : c'est le bon gros rire de la famille, faisant rougir les jeunes fronts de plaisir, et jamais de honte. Comment se fait-il donc que Joseph Roumanille, le poète sentimental et moralisateur par excellence, ait eu l'idée de donner le costume arlésien à certains personnages du sarcastique La Fontaine? Il aura sans doute été séduit par l'air de naïveté du conteur. Mais, pour traduire, il a fait son choix, et, sauf la fable *le Loup et l'Agneau*, on peut dire que toutes les imitations du fabuliste provençal respirent une pure morale. Que ne puis-je reproduire les dix fables éparpillées dans *lis Oubreto*[2]! Je mettrais en tête celle des *deux Pigeons*, qui me semble la plus appropriée aux mœurs et au génie de Roumanille. Malheureusement « ce long poème me fait peur ». Obligé de me restreindre, je ne puis en donner que des extraits. Voici d'abord le discours du pigeon casanier. On pourra comparer l'imitation provençale avec l'imitation languedocienne de Galtier. Dans ce passage, Roumanille s'est principalement attaché à charger le désordre d'idées qui se trouve dans le poète français :

. . . . . .
Que me cantes aqui? ie songes pas, moun fraire!
Que catàrri t'a pres? quau diantre t'a 'stourdi?
Et perqué vos mena la vido d'un bandit?
Margarido nous dis : mignoto!
Regardo : que nous manco? Aigo fresco, pesoto,
Galant panié pèr nous coucha...
Rèn nous manco. Auriés-ti quaucarèn à me dire,
Quaucarèn à me reproucha? [facha!
Moun bon, moun rèi, moun sang, perdoun se t'ai

Que me chantes-tu là? tu n'y songes pas, mon frère? — Quel catarrhe t'a pris? qui diantre t'a étourdi? — Et pourquoi veux-tu mener la vie d'un bandit? — Marguerite nous appelle mignons! — Regarde, que nous manque-t-il? Eau fraîche, gesce, — joli panier pour nous coucher, — rien ne nous manque. Aurais-tu quelque chose à me dire, — quelque chose à me reprocher? — Mon bon, mon roi, mon sang, pardon si je t'ai fâ-

1. Saint-René-Taillandier, *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1859 : *La nouvelle Poésie provençale*.

2. Voici les titres de ces dix fables : *la Despichouso; lou Loup e l'Agnèu; li dous Pijoun; li Bardouio* (*les Femmes et le Secret*); *lou Chaine e lou Canèu; Maniclo* (*le Savetier et le Financier*); *lou Mounié, soun Fiéu e l'Asé; li Reinard e lou Felibrigè; Misè Moustelo* (*Mlle Belette*, imitation de la fable *le Serpent et la Lime*); *l'Entarro-Mort* (imitation de la fable *l'Avare qui a perdu son trésor*).

Diouloufet [1]. — Si Roumanille me représente un peu, surtout quant à l'expression, le romantisme appliqué à la fable, Diouloufet me paraît plus particulièrement appartenir à l'école classique. Les deux fabulistes ont au reste plusieurs points de ressemblance : d'abord ils sont tous les deux verbeux, autrement ils ne seraient pas Provençaux ; ils sont ensuite l'un et l'autre essentiellement rustiques et réalistes. A force d'observation, ils se sont identifiés complètement avec le paysan. Mœurs, usages, intérêts, passions, sentiments, idées, expressions, tout ce qui constitue la vie du village leur est familier. Ils possèdent la science et l'instrument; mais ils diffèrent dans la mise en œuvre des matériaux. Roumanille est plus jeune que Diouloufet; il suit ses inspirations, parfois avec trop de chaleur, il ne contrôle peut-être pas assez les idées que lui fournit sa riche imagination; mais il reproduit les scènes villageoises avec une grande vigueur de touche et une vivacité de coloris qui ne choque pas trop l'œil. Diouloufet au contraire est de la vieille école. Il n'est pas aussi hardi que Roumanille, et se défie de son imagination : sa poésie est plus calme, plus régulière, son expression, plus mesurée, son récit, moins chargé d'exclamations, son rhytme, généralement moins capricieux. Quoique, à l'imitation de son maître La Fontaine, il sache tirer bon parti des rejets, des hémistiches et des petits vers, on voit que l'alexandrin est son favori. Ces descriptions splendides, dans lesquelles se complaît Roumanille, ne sont pas son fait : il préfère les énumérations accompagnées de traits naïfs, et il n'emploie jamais ces répétitions, ces espèces de refrains qui se rencontrent si souvent dans les œuvres du poète de St-Rémy ; enfin, pour me servir d'une expression qu'il emprunte lui-même à André Chénier, « il veut faire des vers antiques ».

Comme pièce à l'appui de ce parallèle, j'indiquerai principalement l'imitation que les deux poètes ont faite de la fable de La Fontaine intitulée *la Fille*. Roumanille trouve le comique dans le récit des distractions de la jeune dédaigneuse :

LA DESPICHOUZO	LA DÉDAIGNEUSE
Escoutas, que vous parle : uno chato, Naneto, Glouiouso quenounsai, forço cascareleto, Mai poulideto, Vouli' agrada ;	Écoutez, que je vous parle : une jeune fille, Nanette, — vaniteuse je ne sais combien, très volage, — mais gentillette, — voulait plaire. — Elle s'ennuyait

1. Joseph-Marius Diouloufet naquit le 19 septembre 1771 à Eguilles, petit village à quelque distance d'Aix. Malgré la position peu fortunée de sa famille, il fit d'assez bonnes études, se consacra à la littérature, et devint d'abord bibliothécaire-adjoint et puis bibliothécaire en chef de la ville d'Aix. Il mourut à Cucurron (Vaucluse), le 19 mai 1840. (V. le discours prononcé par M. Rochon à la séance annuelle de l'Académie d'Aix, année 1840, pag. 38.) Diouloufet s'était adonné à l'étude de la langue et de la littérature des troubadours. Il a laissé plusieurs poèmes en vers provençaux et un poème didactique en quatre chants, intitulé *leis Magnans* (*les Vers à soie*). Le recueil, assez rare, qui contient un petit nombre de fables imitées de La Fontaine, porte pour titre : « *Fablos, contos, epitros et autros pouesios prouvençalos.* — A-z-Ai, enco de H. Gaudibert, 1829, in-8 », avec l'épigraphe :

Sur des sujets nouveaux faisons des vers antiques.
(A. Chénier.)

S'embestiavo d'èstre souleto;
Anen! me coumprenès, voulié se marida;
Mai emé 'n drole pas fada,
Emé 'n riche garçoun, de galanto figuro,
Un juvenome fach au tour,
Un soulèu, un amour,
Un perlet de naturo!
E, marças bèn eiçò : la couquino voulié
Qu'aguèsso forço ardour, et ges de jalousié :
N'èro pas pèr acò tant soto!
Mai lou pu defecile èro de l'atrouva.
Nosto bello esperavo, é... vague de reva!
Revassejavo, la pichoto!
Souvènt dins si lançòu poudié pas plega l'iue,
Virouiavo touto la niue;
E pièi, se debanavo, embouiavo sa floto;
Quand courduravo, se pougnié;
Pèr descèndre à la cavo, escalavo au granié!
Pièi anavo à la font pèr empli sa dourgueto,
E revenié sènso aigo à soun oustau...
Paureto!
Fasié mai que d'un cop la soupo sènso sau :
Revassejavo, la pichoto!...

d'être seule.—Allons! vous me comprenez, elle voulait se marier;—mais avec un garçon, pas sot,—avec un riche garçon de jolie figure,—un jeune homme fait au tour, — un soleil, un amour,— une perle de nature! — Et, remarquez bien ceci : la friponne voulait — qu'il eût beaucoup d'ardeur et peu de jalousie :—elle n'était pas pour cela si sotte!—mais le plus difficile était de le trouver.—Notre belle attendait, et... allons rêve! — Elle rêvassait, la petite! — Souvent dans ses draps elle ne pouvait fermer l'œil, — elle se tournait et se retournait toute la nuit;—et puis, si elle dévidait, elle embrouillait son écheveau; — quand elle cousait, elle se piquait;— pour descendre à la cave, elle montait au grenier;— puis elle allait à la fontaine afin de remplir sa cruchette, — et revenait sans eau à son logis.— Pauvrette! — Elle faisait plus d'une fois sa soupe sans sel :— elle rêvassait, la petite!

Tambèn, de partit, nen venguè!
Faguèron nèblo, nen plóuguè!
Oh! quéti pan de nas! car nosto arrouganoto
Dins li dès, dins li vint, creirias que chausiguè?
Ah! pas mai!... E disié : ma maire repepio,
Vòu se desfaire de sa fiho.
Quand l'ase vòu pas béure avès bèu à sibla!
Guinchas aquéu d'aqui; guinchas aquéu d'eila!
Santo vierge! queto misèri!
Anas-vous-en pu liuen rasca de bouto, arlèri!
Vaudrié mies pèr iéu que m'anèsse nega!
Ve! Jejè [1], lou cardaire! e Tòni, soun coulègo,
Que sènt la pego d'uno lègo,
E mai que si lignòu aièr èro empega [2]!...
Jan, emé de boutèu que sèmblon de clincleto,
Eu tambèn se vòu marida!
Nen ai la tressusour!... se n'i a pas pèr crida!

Mais aussi, des partis, en vint-il! — Ils firent nuée, il en plut! — Oh! quels pans de nez! car notre petite arrogante, — dans les dix, dans les vingt, croyez-vous qu'elle choisit? — Ah! non pas!... Et elle disait : « Ma mère radote; — — elle veut se défaire de sa fille. — Quand l'âne ne veut pas boire, on a beau siffler. — Guignez celui-ci, guignez celui-là! — Sainte vierge! quelle misère! — Allez-vous-en plus loin racler des tonneaux, imbéciles! — Il vaudrait mieux pour moi que je m'allasse noyer. — Voyez donc ce Joseph, le cardeur, et Antoine, son collègue, — qui sent la poix d'une lieue, — et, plus que ses ligneuls, hier, était *empoissé*!... — Jean, avec ses mollets qui semblent des cliquettes, — lui aussi se veut marier! — J'en sue à grosses gouttes... s'il n'y a pas de quoi

1. *Un Joseph*, c'est un niais.

2. *Empega*. Il y a là une espèce de calembour intraduisible. Un homme *empega* est un homme *empoissé*, *englué* dans le vin, pris de vin.

Es à iéu que Janet vèn counta si sourneto?
Mai caligno dounc plus sa belo Françouneto?
Regardas-lou, vous fara pòu.
Oh! que deguèino! queto mino!
Coume es poulit, lou roussignòu!
Semblo qué coucho à la plouvino.
Oi! tè, lou badau! que nous vòu?
Creirié dounc, lou darut, qu'es d'éu que siéu [couifado?
Vòu d'estournèu, partès : Nanetо ei pas pres- [sado.

O, disié tout acò, la jouino delicado;
Lou disié forço mies, e nen disié bèn mai!
Nen fournigue de mot! vous nen fague de puai!
Nè, lis amourous s'enanèron.
Ah! pauri pijounèu... D'autro lis agantèron...
E Nanetо sounjavo au jouvènt fach au tour,
A soun perlet, à soun amour :
Soun amour venié pas! De pu vièi s'asardèron;
La preciouso diguè : boudieu! quéti pastras!
Regardas-lèi, vous fan mouri en trànsi.
Ma maire, leissas-me barra la portо au nas
A-n-aquéu vòu de tarnagas [1]!
Coume un vièi lard sènton lou ràncі.
Puai! fau qu'ayon perdu lou sèn. Ah! pèr ma fe!
Dins moun lie, gràcі à Diéu! pode dourmi souleto.
N'es pas pèr un tau tian que prendriéu ma four- [cheto...
Tè! que vagon garda l'avé [2]!

E pau à pau, li jour, li mes, lis an filèron,
E li partit s'esclargiguèron!
Lou fénis de Nanetо èro toujou 'n camin,
Mai arribavo pas... Pièi li roso toumbèron
Di gauto de la bellо, e vengue lou charpin [3].
E sa testo grisounejavo...
Bèn pamens, toujour sambejavo [4],

crier! — C'est à moi que Petit-Jean vient conter ses sornettes? — Mais il ne courtise donc plus sa belle Françoise? — Regardez-le, il vous fera peur. — Oh! quelle dégaine! quelle mine! — comme il est joli, le rossignol! — On dirait qu'il couche à la bruine. — Oh! tiens! le badaud! que nous veut-il? — Croirait-il donc, le nigaud, que c'est de lui que je suis coiffée? — Volée d'étourneaux, partez! Nanette n'est pas pressée. » — Oui, elle disait tout cela, la jeune délicate; — elle le disait beaucoup mieux et en disait beaucoup plus. — En fournit-elle, de ces mots! vous en fit-elle, des pouah! — Penauds, les amoureux s'en allèrent. — Ah! pauvres pigeonneaux!... D'autres (filles) les attrapèrent. — Et Nanette songeait au jeune homme fait au tour, — à sa perle, à son amour: — son amour ne venait pas! De plus vieux se hasardèrent. — La précieuse dit : « Bon Dieu! quels rustauds! — Regardez-les : ils vous font mourir en transes. — Ma mère, laissez-moi fermer la porte au nez — à cette volée de nigauds! — Comme un vieux lard ils sentent le rance. — Pouah! faut qu'ils aient perdu le sens. Ah! par ma foi! — dans mon lit, grâce à Dieu! je puis dormir toute seule. — Ce n'est pas pour un tel plat que je prendrais ma fourchette. — Tiens! qu'ils aillent garder le troupeau. »

Et peu à peu les jours, les mois, les ans filèrent, — et les partis s'éclaircirent! — Le phénix de Nanette était toujours en chemin, — mais n'arrivait pas... Puis les roses tombèrent — des joues de la belle, et vint l'inquiétude. — Et sa tête grisonnait... — Eh bien! pourtant, toujours elle tendait ses ap-

1. *Tarnagas*, littér. pies-grièches.

2. *L'ave*, le troupeau. Il ne faut pas une intelligence bien transcendante pour être pâtre.

3. *Charpin*, au propre, gratelle, galle de chien, et au figuré inquiétude dont on ne connaît pas la cause, mal-être, anxiété.

4. *Sambe* est l'oiseau qui appelle, qui fait venir les autres dans les filets ou sur les gluaux. *Sambeja*, c'est attirer les oiseaux (Honnorat). Nanette faisait comme l'oiseleur.

Toujour, pamens, revassejavo :
Le parlavon de figo, et respoundié rasin.
Ribejavo la quaranteno!
A se farda perdié soun tèms emai sa peno.
Anen! fardo que fardaras!
Sambejo que sambejaras!...
Ah! viadase!
Faurrié pas bèn sibla pèr faire béure l'ase!
O misè Naneto, què nas!
Eh bèn! fasès pu puai, la bello despichouso?
Sabe de mounte vèn que sias tan maugraciouso.
Es liuen, qu'es liuen lou tèms qu'avias tant lou [desgoust!
— Creirias pas qu'à la fin s'atrouvè forço urouso
D'aganta 'n gibous!

peaux ; — toujours, pourtant, elle rêvassait. — On lui parlait figues, et elle répondait raisins. — Elle cotoyait la quarantaine. — A se farder elle perdait son temps avec sa peine. — Allons! farde, farderas-tu! — coquette, coquetteras-tu! — Ah! *parbleu!* — il ne faudrait pas bien siffler pour faire boire l'âne. — Ah! demoiselle Nanette! quel pan de nez! — Eh bien! tu ne fais plus pouah! la belle dédaigneuse? — Je sais d'où vient que tu es si malgracieuse. — Il est loin, qu'il est loin, le temps où tu avais tant de dégoût!

Vous ne croiriez pas qu'à la fin elle se trouva fort heureuse — de mettre la main sur un bossu!!

Longtemps avant Roumanille, Diouloufet, s'essayant sur l'esquisse tracée par La Fontaine, l'avait traitée à un autre point de vue. Villageois avant tout, il s'était appliqué de préférence à mettre en saillie le côté prosaïque, positif du sujet. L'héroïne de La Fontaine est précieuse, mais non intéressée : c'est une demoiselle de bonne maison, enfant gâtée ne connaissant rien des misères de la vie, et n'ayant jamais songé sérieusement aux avantages de la fortune. Aussi que demande-t-elle en premier lieu au mari de son choix? Qu'il soit jeune, qu'il soit beau, qu'il ait de bonnes manières; le reste n'est qu'accessoire, y compris « le comptant ». Diouloufet au contraire nous place au milieu d'un autre monde. Sa précieuse, à lui, nous l'avons tous connue : c'était une artisane possédée du désir de faire la dame, mais pauvre et journellement aux prises avec la triste réalité. On disait dans le quartier qu'elle se gantait pour faire son petit ménage; mais, en fin de compte, elle était toujours obligée de mettre la main à l'œuvre. Elle connaissait donc tout le prix de la richesse, et son biographe s'étend avec complaisance sur cet objet principal de ses pensées. Elle était femme à passer légèrement sur les dons de l'esprit; elle n'eût même pas trop regardé à la correction des lignes du nez, mais elle voulait la fortune et les honneurs; elle ne pouvait donc être heureuse avec le garçon serrurier, le garçon menuisier, le tailleur, le tisserand, le cordonnier, desquels elle se moquait si malicieusement. Qu'est-il arrivé? Rien. Elle a laissé ses amies se marier. L'une a épousé le malôtru de La Fontaine, l'autre, le bossu de Roumanille; elle a mieux aimé rester fille, et elle attend encore. Cette histoire ne finit pas; elle n'en est que plus vraie.

LA FILHO TROP DELICATO

Uno pichouno artisanotto,
Lou nas au vent, et proun farotto,

LA FILLE TROP DÉLICATE

Une petite artisannette, — le nez au vent, et suffisamment im-

Aurié vougut troubar lou siou
Voueli dire un poulit et jouine calegnaïre,
Qu'aguesso, en l'esposant, agut de que li faïre
Casaquin d'hiver et d'estiou,
Li far quittar pouncho et faudiou,
Et, li fasen cargar leis ribans, la dantello,
La mettre au rang de dameisello.
Avié pas marrit gaubi, ero un pichot mouroun,
Et se cresié encaro plus bello
Que cadun, per l'aver, farié lou cop de poung.
Doou vesin sarrailhier ven lou premier garçoun,
Per la demandar en mariagi :
Ello riguet de soun oumagi,
Disen que sentié lou carboun,
S'en truffo dins lou vesinagi :
Que vague s'escura, lou beou, auparavant,
Eme de bouen lissiou, per me touccar la man!...
Oh! per aqueou... es ben doumagi,
Se noun vèn embrutir ma couiffo et moun visagi.
Lou sarrailhier fouguet dounc empailhat.
Un garçoun menuisier, bravet et reveilhat.
Un matin ven poussar sa botto;
Nouestro pichouno arrougantoto
Se mouco maï d'aqueou galand.
Ah! disié, es pas de seis ribans
Que voueli far moun sarra-testo; [resto.
Ce que dich, ce que fach, tout-à-quo es bèn de
Lou menuisier se retiro et fet bèn.
Piex un garçoun tailhur et qu'avié quauquarèn
Et countavo levar boutiguo,
Vougnet li ouffrir soun couer et soun encèn.
Aques li fa maï l'enterigo,
Ello esperavo fouesso miés.
La fremo d'un tailhur!.. semblo pas qu'es damado?
Vai, te farai pas mau au piés;
Ai proun leze, siou pas pressado.
Cresi que nouestro mijourado
Aurié vougut, en veritat,
Un estudiant de l'Universitat.
Bessai qu'adounc se sarié decidado.
Après venguet un teisseran.
Puai!... li diguet, levo-te de davant,
Empestes lou cadai... Et fasié soun enviado.
Après lou teisseran venguet un courdounier :
— Vai t'en trepougne toun soulier,
Marrit pegot! li dich; as lou couragi

portante, — aurait voulu *trouver le sien*, — je veut dire un gentil et jeune galant — qui eût, en l'épousant, eu de quoi lui faire — casaquin d'hiver et d'été, — lui faire quitter pointe et tablier, — et, la faisant charger de rubans, de dentelle, — la mettre au rang de demoiselle. — Elle n'avait pas mauvais maintien, c'était un petit minois, — et elle se croyait encore plus belle — pour que chacun, afin de la posséder, fît le coup du poing. — Du voisin serrurier vint le premier garçon — pour la demander en mariage : — elle rit de son hommage, — disant qu'il sentait le charbon, — s'en moque dans le voisinage : — « Qu'il aille d'abord se laver, le beau, auparavant, — avec de bonne lessive, pour me toucher la main! — Oh! pour celui-là, c'est bien dommage — qu'il ne vienne salir ma coiffe et mon visage. » — Le serrurier fut donc *rembarré*. — Un garçon menuisier, gentil et éveillé, — un matin vient pousser sa botte. — Notre petite arrogante — se moque encore plus de ce galant. — « Ah! disait-elle, ce n'est pas de ses rubans — que je veux faire mon serre-tête. — Ce qu'il dit, ce qu'il fait, tout cela est bien de reste. » — Le menuisier se retire, et fait bien. — Puis un garçon tailleur, et qui avait quelque chose, — et comptait lever boutique, — voulut lui offrir son cœur et son encens. — Celui-là l'*agace* encore plus. — Elle attendait beaucoup mieux. — La femme d'un tailleur! semble-t-il pas que c'est une dame? — « Va! je ne te ferai pas mal à la poitrine. — J'ai bien le temps, je ne suis pas pressée. » — Je crois que notre *mijaurée* aurait voulu en vérité — un étudiant de l'Université. — Peut-être qu'alors elle se serait décidée. — Puis vint un tisserand. — « Pouah! lui dit-elle, ôte-toi de là, — tu empestes le chas. » Et elle faisait son enfant gâté. — Après le tisserand vint un cordonnier. — « Va-t-en piquer ton soulier, — méchant, *tire-poix*, lui dit-elle; as-tu le courage —

An! digo toun *Counfiteor*,
Se vos pas creba coum'un porc.
— Yéu, un gari? troûca de dèn, ma bèlo damo?
Yéu, faïr*e* un tau mestié?... durbissè vosti-s-iu :
Siéu auceloun, vaqui mi-s-alo.
Reluca bèn quau siéu, m'escalustrarés pu.
Vaqui ce qué diguè nosta rato-penado.
La finoch*o* agué 'qui 'na for bono pensado.
La moustelo la creï e la lèisso parti,
Galoio coum'un san qu'escal*o* en paradi.
Très jour aprè 'quel escoûfestre,
Mounté manquè trouva la mor,
(Ah! quand sias malerous, es que lou devè-s-éstre!)
Butado per soun mari sor,
Ver un*o* autro moustel*o* intré mai... l'estourdido!
Aquest*o* i-s-auceloun nen vòu,
E nen sagata tan que poou :
Rato-penad*o* es mai en dangé de la vido.
La damo de l'oustau alongo lou musèu,
Vai tatecan soûna l'aucèu.....
Ai! aqués co 's de bon!... Nosta damiseloto
S'oûbour*o*, e dit : Plan! plan! que catari vous pren?
Aujourdeui qu'es deminch*e*, aûia-ti fa riboto?
Qu'ei qu'avè din li-s-iu, de pousso vo dé bren?
Coumo! iéu un aucéou! mounte es moun plumagé?
Metè vosti besicl*e*, aluca moun pelage :
Siéu un gari, lou vesè pa?
Lou tron de l'air cure li ca!!
Et per aquela repartido,
La couquino pousqué sauva dous co sa vido.

A l'ouro d'aujourdeui, n'y en manco pas de gèn,
Rato-penado politico,
Que s'augisson brama, selon coum' ès lou vèn :
Vivo lou rèi! vivo la républico!

A. G.

Tarascon, 3 avril 1850.

fiteor, — si tu ne veux pas crever comme un porc. » — « Moi, un rat? Vous mettez des dents (vous êtes au maillot), ma belle dame?—Moi, faire un tel métier? ouvrez vos yeux : — je suis oiseau, voici mes ailes. — Regardez bien qui je suis, vous ne me *rembarrerez* plus.» — Voilà ce que dit notre chauve-souris. — La finaude eut là une fort bonne pensée.—La belette la croit et la laisse partir, — réjouie comme un saint qui grimpe en paradis. — Trois jours après cette échauffourée, — où elle manqua trouver la mort— (ah! quand vous êtes malheureux, c'est que vous devez l'être!)—poussée par son mauvais sort, — chez une autre belette elle entra encore... l'étourdie! —Celle-ci aux oiseaux en veut, —et les pourchasse tant qu'elle peut :—chauve-souris est encore en danger de la vie.—La dame du logis allonge le museau, — va sur-le-champ saigner l'oiseau. —Ah! cette fois c'est pour tout de bon!... Notre petite demoiselle—se relève, et dit : « Doucement! doucement! quel catarrhe vous prend? — Aujourd'hui qui est dimanche, auriez-vous fait ribotte?— Qu'avez-vous dans les yeux, de la poussière ou de l'ordure?—Comment! moi, un oiseau? Où est mon plumage?—Mettez vos bésicles, regardez mon poil : — je suis un rat, ne le voyez-vous pas? — Le tonnerre confonde les chats!» — Et par cette répartie—la coquine put sauver deux fois sa vie. — A l'heure d'aujourd'hui, il n'y en manque pas de gens,—chauves-souris politiques,—que l'on entend crier, selon qu'est le vent : — Vive le roi! vive la republique!

Hippolyte Laidet. — Estachon. — Joseph Pascal. — J'ai plusieurs raisons, bonnes ou mauvaises, pour réunir ces trois fabulistes dans le même aperçu :

1° En voyant le chemin que j'ai fait parcourir au lecteur, je crains de le fatiguer : c'est, je crois, la meilleure raison de toutes;

2° Les poètes sus-désignés sont de Marseille; ils ont écrit dans le même

dialecte et à la même époque : il y aurait dès lors peu d'intérêt, au point de vue linguistique, à faire de nombreuses citations.

3° L'intérêt littéraire ne serait pas plus grand, car les fables marseillaises, surchargées en général de colifichets d'un goût souvent contestable, semblent toutes taillées sur le même patron. Elles sont du reste disséminées dans divers recueils. Ainsi M. H. Laidet, que Roumanille qualifie d'habile traducteur de La Fontaine [1], a donné plusieurs fables au *Bouil-Abaïsso* de Desanat, notamment *la Cigale et la Fourmi*, et a inséré dans les *Nouvelles poésies provençales* de Pierre Bellot [2] (T. III de l'édition de 1840, T. IV de l'édition de 1841) une paraphrase en cent onze vers de la fable *les Grenouilles qui demandent un roi*. Ainsi encore on trouve dans *lou Tambourinaïre et le Menestrel* [3], nos des 29 mai et 12 juin 1841, deux fables d'Estachon : *lou Garri retira doou mounde* (*le Rat retiré du monde*) et *lou Païsan et la Ser* (*le Villageois et le serpent*). Enfin Joseph Pascal a mis dans le même recueil, numéro du 8 octobre 1841, *lou Busquéjaïre et la Mouar* (*le Bûcheron et la mort*). Comme cette dernière fable n'a que dix-huit vers de plus que l'original français, je la transcris en entier, car elle est courte relativement aux autres. Il eût été à désirer que l'auteur, ayant à faire l'histoire du bûcheron, ne se fût pas cru obligé de commencer par l'histoire du fagot :

LOU BUSQUÉJAIRE ET LA MOUAR	LE BUCHERON ET LA MORT
Un busquéjaïre, bouen matin, Parté per faïre uno feïssino; Aprés avé fach proun camin, Sa picosso dessus l'esquino, Arribo enfin dins un endré Mounté i'avié fouesso baragno. Bon, dis, couparaï tout darè : S'agisse pas d'aver la cagno. Dèsuito aganto sa destraou, Basselo d'amoun et d'avaou; Puis, quand a feni sa besougno, E qué s'és refresca la trougno, Fach soun faï, mai lou fet tant lour Qué, per lou cargar, resté cour : S'assagé dè touto maniero. Per l'ajudar i'aviè degun,	Un bûcheron, de bon matin, — partit pour faire un fagot. —Après avoir fait beaucoup de chemin, — sa hache sur l'épaule, — il arrive enfin dans un endroit — où il y avait force branchage. —« Bon! dit-il, je couperai tout de file : — il ne s'agit pas d'être cagnard. » — Aussitôt il saisit sa hache, — et frappe d'amont et d'aval; — puis, quand il a fini sa besogne — et qu'il s'est rafraîchi la *trogne*, — il fait son fagot, mais le fit si lourd — que, pour le charger, il resta court. —Il essaya de toute manière.— Pour l'aider il n'y avait per-

1. *Dissertation sur l'orthographe provençale* en tête de *la Part dau bon Diéu*. — Avignon, 1855, in-8.

2. Pierre Bellot, né à Marseille le 17 mars 1783, mort en septembre 1855, suivant M. P. Chéron (*Catal. de la libr. franç. au* XIXe *siècle*), et en octobre de la même année suivant M. Vapereau (*Dict. des contemp.*).

3. Journal hebdomadaire, in-4°, rédigé par Pierre Bellot pour la partie provençale, et par Louis Méry pour la partie française.

Et sentié véni la fresquiero;
Vous demandi s'avié lou fun.
Coumo un damna si demenavo;
Dins soun despié si dèsoulavo;
Soueno la mouar, et, coumo un fouel,
Dis : Per acabar ma journado,
Mi vendras pas touesse lou couel,
Marrido vieyo descarnado?
A pas feni de souhétar
Que d'avan d'eou ven s'applantar.
—Faï leou qué manqui pas d'affaïré,
Et despacho-ti de leou faïre!
Li dis la maigro. — Lou calian
Li respouende : Oou! anen plan;
Taï cridado, laïdo mino;
Es per mi mettre sus l'esquino
Un faï lour et maou engeança;
Mai de mourir siou pas pressa!

Aco ti provo, moun coumpaïre,
Que touteis demandan la mouar;
Mai que la vouguoum n'a pas gaïre;
Car couyé mai que d'arrifouar.

sonne, — et il sentait venir la fraîcheur. — Je vous demande s'il fumait. — Comme un damné il se démenait; — dans son dépit se désolait; — il appelle la mort, et, comme un fou, — dit : « Pour finir ma journée, — ne viendras-tu pas me tordre le cou, — méchante vieille décharnée? » — Il n'a pas fini de proférer son souhait — que devant lui elle vient se planter. — « Fais vite, que je ne manque pas d'affaire, — *et dépêche-toi de vite faire!* » — lui dit la maigre. Le calin — lui répondit : » Oh! allons doucement; — je t'ai appelée, laide mine; — c'est pour me mettre sur les épaules — un fagot lourd et mal agencé; — mais de mourir je ne suis pas pressé! » — Ceci te prouve, mon compère, — que tous demandent la mort; — mais qu'il n'y en a guère qui la veulent, — car elle cuit plus que du raifort.

Joseph-Jacques-Léon d'Astros.— Nous sommes dans le Var. Il y a dans ce département, à peu près à égale distance d'Aix et de Draguignan, un petit village nommé Tourves, célèbre par la naissance du cardinal d'Astros, ancien archevêque de Toulouse et de Narbonne, et de son frère Joseph-Jacques-Léon d'Astros.

M. le docteur d'Astros, né le 15 novembre 1780, est mort à Aix le 31 décembre 1863. Il est auteur de plusieurs opuscules de médecine, d'histoire naturelle et d'agriculture, insérés pour la plupart dans le *Recueil des Mémoires* de *l'Académie d'Aix* dont il était un des membres les plus distingués. Mais il me semble ne s'être décidé qu'assez tard à donner ses œuvres au public. J'ai sous les yeux la liste de ses ouvrages, qu'a bien voulu me communiquer mon confrère de la bibliothèque d'Aix, M. Mouan, secrétaire perpétuel de l'Académie de cette ville, et je n'y trouve rien d'antérieur à 1823, date de la publication du tome II des *Mémoires* de cette académie.

Ce tome II contient un mémoire d'agriculture et quelques fables patoises. A cette époque, M. d'Astros avait quarante-trois ans. Il a eu cela de commun avec La Fontaine et la plupart de ses imitateurs, que, à force de s'étudier, de se chercher, il est arrivé à penser que le beau en littérature est encore le naturel. Or ce n'est pas par hasard que M. d'Astros s'est pris à vouloir imiter La Fontaine, dont il a toute la bonhomie et toute la finesse; il a en outre, en sa qualité de vieux médecin, une connaissance complète de l'homme et de ses faiblesses, et par suite beaucoup d'indulgence pour

l'humanité. C'était, malgré son âge, un de ces bons et aimables causeurs qui savent si bien se faire aimer, même des jeunes.

M. d'Astros est véritablement fils de La Fontaine. Aussi il le respecte, il le suit, autant qu'il est possible à un Provençal de le suivre, c'est-à-dire en gambadant de ça, de là, et en s'arrêtant à chaque instant pour cueillir une fleur. Quelquefois même il s'écarte de la route, et alors on se met à songer que, si La Fontaine n'a pas pris le petit sentier suivi par son imitateur, c'est uniquement parce qu'il n'y a pas songé. Telle est la réflexion qu'on se fait en lisant les diverses fables insérées dans les T. II, III et IV des *Mémoires* de *l'Académie d'Aix* [1], et principalement ce que M. d'Astros appelle « une traduction libre » de la fable *les Grenouilles qui demandent un Roi*. Cette allégorie politique se trouve à la fin du T. IV du recueil sus-désigné, publié en 1840. La date n'est pas indifférente : c'était, si j'ai bonne mémoire, l'époque où l'on voulait un roi « qui se remuât », et où la guerre était à l'ordre du jour.

LEIS

GRANOUILHOS QUE DEMANDOUNT UN REI

Leis granouilhos, si lassant
D'esse toujour senso mestre,
Jangoureroun tant et tant
Que lou diou Jupiter, de poou d'un escooufestré,
Coumo parei,
Si décidet à li dounar un rei.
Li lou mandet doou ciel. Ero pas un arléri,
Un prince entreprenent, ambitious, tyran;
Ero poouva, bounias, human.
A défaout de cabesso, avié proun de matéri;
Foout dire atou qu'avié un beou plan!
Pamen fet à soun arribado
Un taou raffle din l'er, et su l'aïguo un taou bran,
Que la granouilho espravantado
Creset la terre aprefoundado.

LES GRENOUILLES QUI DEMANDENT UN ROI

Les grenouilles, se lassant— d'être toujours sans maître,— geignirent tant et tant—que le dieu Jupiter, de peur d'une émeute, — comme il paraît, — se décida à leur donner un roi. — Il le leur jeta du ciel. Ce n'était pas un extravagant, — un prince entreprenant, ambitieux, tyran; — il était posé, bonasse, humain.—A défaut de tête, il avait assez de matière. — Il faut dire aussi qu'il avait un beau phlegme!—Pourtant il fit à son arrivée — une telle rafle dans l'air, et, sur l'eau, un tel fracas, — que la grenouille épouvantée — crut la terre en-

1. Voici les titres des fables; dans le T. II : *lou Courpatas et lou Rèynar; lou Loup et lou Chin; leis Animaus attaquas de la pesto; leis Fremos et lou Secret;* — dans le T. III : *lou Mueou que vanto so lignado; la Coouquilhado et seis Pichots; lou Cat, la Moustèlo et lou pichot Lapin; leis dous Pigeouns;*— dans le T. IV : *la Cigalo et la Fourmigo* (réimprimée dans *li Prouvençalo* de Roumanille, 1852, pag. 369); *lou Mau marida; les Laires et l'Ase; leis Granouilhos que demandount un Rei.*

L'almanach provençal pour 1865 dit que M. d'Astros avait traduit quatorze ou quinze fables de La Fontaine, entre lesquelles : *lou Mueou que vanto sa lignado, lou Cat, la Moustèlo e lou pichot Lapin, leis dous Pigeouns, lou Bastidan, soun Chin e lou Rèynar, li Laire et l'Ase, lou Mau marida, leis Granouio que demandount un rei,* etc.

« Dans cette partie, dit en patois M. Roumanille, le bon M. d'Astros avait une facilité exquise : jamais grossier, jamais recherché, il garde toujours un naturel, un ton joyeux et fin, une bonhomie de race, qui ne se rencontrent plus guère que chez les hommes d'autrefois. »

Aquel*o* espèço d'animaou,
Per l'espoourir, sabés qui lou foout paou.
Tamben, *sauve qui peut!* Cadun lou largé gagno:
Quu va dins leis traous leis pu founds;
Quu s'escounde dedins l'eissagno,
Dins leis cannos, quu dins leis jouncs;
Lou gros, oou found doou marescagi,
Si va mettre dessus lou nas
Mié pan, per lou men, de fangas,
S'agamoutis, espérant de couragi.
N'oougerount de long tem allucar oou visagi
Aqueou qué si cresien que fouguess*e* un géan.
Sabès ce qu'ero? Un calaman!
Soun aspect impousant fet poou à la prémiero,
Qué, de lour veire s'hazardant,
Oouget sourtir de la sourniéro.
S'avancet, maï en tremourant;
Un*o* aoutro seguisset, piei un*o* autro, piei tant,
Que s'en fet uno tirassieiro,
Et la band*o* à la fin fouguet tant familiéro;
Que nen venount jusqu'à saouta
Su l'espalo doou rei. — Lou rei, plen de bounta,
Si facho pas de la maniero;
Souffre tout et dis ren.
La gent granouilh*o* estounad*o* en vesen
Qué soun rei ero mut et qué si boulegavo
Escassamen
Que quand l'aïg*o* ero en mouvamen,
Et qu'alors toujour si viravo
Doou caïr*e* ounté lou vent bouffavo,
Répèpiéguet : — Ah! siam pas gouverna!
O Jupiter, qué rei n'avès douna!
Regardas lou toujour en meme plaço.
Nous méne en lué, disient dintré la populaço
De mutinos qu'avient de front.
Vivo lou bru! vivo la glori!
Se voulem far parlar l'histori,
Foout pas d'un rei qu'a leis couestos oou long.
Jupiter, de seis cris ayent la testo routo :
Siés pas countent, popl*e* ingrat, bouto!
T'empentiras d'avant que siégué nué,
Et su lou cooup li mandet une agrué.
Lou mounarqu*o*, à soun arribado,
De granouilhos d'abord faguet uno ventrado;
Esquich*o*, empass*o*... ero leou lés;
Et leis habitants doou marès

tr'ouverte. — Cette espèce d'animal, — pour l'effaroucher, vous savez qu'il lui faut peu de chose. — Aussi *sauve qui peut!* chacun le large gagne : — qui va dans les trous les plus profonds, — qui se blottit dans les massettes, — dans les cannes, qui dans les joncs; — le gros, au fond du marécage, — va se mettre sur le nez — un demi-empan, pour le moins, de fange, — s'accroupit, attendant du courage. — Ils n'osèrent de longtemps regarder au visage — celui qu'ils croyaient être un géant. — Savez-vous ce que c'était? Une poutre. — Son aspect imposant fit peur à la première — qui, se hasardant à le voir, — osa sortir de la cachette. — Elle s'avança, mais en tremblant; — une autre suivit, puis une autre, puis tant, — qu'il s'en fit une traînée; — et la bande, à la fin, fut si familière, — qu'elles en vinrent jusqu'à sauter — sur l'épaule du roi. Le roi, plein de bonté, — ne se fâche pas du procédé, — souffre tout et ne dit rien. — La gent grenouille, étonnée en voyant — que son roi était muet, et qu'il bougeait — à peine — quand l'eau était en mouvement, — et qu'alors toujours il se tournait — du côté où le vent soufflait, — murmura : « Ah! nous ne sommes pas gouvernées! — O Jupiter, quel roi nous avez-vous donné! — Regardez-le toujours à la même place. — Il ne nous conduit nulle part, disaient, parmi la populace, — des mutins qui avaient du front. — Vive le bruit, vive la gloire! — Si nous voulons faire parler l'histoire, — il ne nous faut pas d'un roi ayant les côtes au long (toujours couché). » — Jupiter, de leurs cris ayant la tête rompue : — « Tu n'es pas content, peuple ingrat, va! — tu t'en repentiras avant qu'il soit nuit. » — Et, sur le coup, il leur envoie une grue. — Le monarque, à son arrivée, — de grenouilles tout d'abord se fit une *ventrée;* — il tord, s'empiffre... c'était bientôt fait. — Et les habitants du marais — de

De crid*a* encaro maï ; et lou diou de li dire :
— Sias tout de sacs maou plens. Oui, vire coum-
[mo vire,
Emé v'aoutreis eici l'y a toujour peiroou rout.
Sé vous crésiou, fourrié leou changear tout.
Foullie estar coummo erias, vaqui d'abord per
[uno ;
Avès vougu changear! jabo ; mai per fourtuno
Quan vous aviou douna un rei bounias et doux,
V'en devias countentar, d'aquest*ou* arrangeas-
[vous.

crier encore plus, et le dieu de leur dire : — « Vous êtes tous des sacs mal pleins. Oui, n'importe comme il retourne,—avec vous ici il y a toujours chaudron cassé (il y a toujoure à redire). —Si je vous croyais, il faudrait vite changer tout. — Il fallait rester comme vous étiez ; voilà d'abord pour une. — Vous avez voulu changer, soit ; mais, par fortune, — quand je vous avais donné un roi bonassse et doux, — vous deviez vous en contenter, arrangez-vous de celui-là. »

M. d'Astros a été contemporain de Diouloufet, comme Martin l'a été de Tandon. Si le languedocien de Tandon est moins pur que celui de Martin, on peut dire du provençal de d'Astros qu'il est plus correct que celui de Diouloufet, qui cependant est, en général, soigneux de remonter à l'étymologie des expressions dont il se sert.

Étienne Garcin, de Draguignan [1]. — Comme on vient de le voir, le dialecte des paysans du Var diffère en quelques points de celui des Bouches-du-Rhône. Plus on se rapproche de l'Italie, plus le langage s'italianise et devient difficile à comprendre. Cependant il est à peu près le même dans tout le département, si je puis en juger en comparant les fables de M. d'Astros et la traduction de la fable *le Renard et la Cigogne,* due à la plume d'Étienne Garcin, de Draguignan, et imprimée dans le *Bouil-Abaïsso* (1re série, n° 58, 11 mars 1842). Par ce motif, je ne reproduirai pas cette traduction, qui est à peu près littérale. D'ailleurs j'ai hâte de passer aux fabulistes du Limousin. Mais, avant d'arriver dans cette dernière province, je me détournerai un peu de ma route, et je passerai par Clermont-Ferrant, où je m'arrêterai le temps strictement nécessaire pour copier un spécimen du patois auvergnat.

---

1. Etienne Garcin, archéologue et poète provençal, né le 25 avril 1784, à Draguignan où il est mort en novembre 1857. Il fut pendant quelque temps instituteur dans plusieurs communes du département du Var, et chef d'institution à Marseille. Plus tard il fut chargé de l'éducation des orphelins de l'hospice de la Charité de Toulon; mais il ne tarda pas à abandonner l'enseignement et à venir se réfugier près de son fils, imprimeur à Draguignan. On a de lui : 1° *Dictionnaire historique et topographique de la Provence,* publié pour la première fois en 1833 ; — 2° Un recueil de poésies provençales intitulé : *lou Parnasso prouvençaou ;* — 3° Un *Dictionnaire provençal-français,* précédé d'une grammaire provençale-française et suivi de la collection la plus complète des proverbes provençaux ; — 4° Une *Carte celto-ligurienne de la Provence ;* — 5° Une *Histoire topographique de la ville de Marseille ;* — 6° *Lettres à Zoé sur la Provence,* 2 vol. in-8°, mélange très ingénieux de prose et de vers ; — 7° *Lettres provençales,* dont 4 livres seulement ont paru. Garcin a encore laissé un grand nombre de pièces de vers et de comédies provençales inédites. — (Voy. *Almanach de Provence* 1861, par Gueidon.)

VI

FABULISTES AUVERGNATS

C.-A. Ravel. — Je ne connais d'autre fabuliste auvergnat que feu M. Ravel. Les quelques fables qu'il a traduites de La Fontaine sont imprimées à la suite d'un poème patois intitulé *la Paysade, ou les Mulets blancs*[1], que l'auteur composa à l'âge de vingt ans. M. Ravel a laissé aussi des poésies françaises. Il s'occupait depuis quelques années d'un poème patois intitulé *les Géorgiques auvergnates,* et qui devait avoir plusieurs chants, lorsque la mort vint l'enlever à sa famille, en 1860. Voici une des fables qu'il a travesties :

LE[2] GROLLE ET LE RENA

Eun biau jeou mouètre grolle,
Pausa desoubre un queicei,
Zo n'ane be trouba drolle,
Zayo un froumajj o son bei.
O que futa mouètre rena
L'embabiolavo de demba :
Bonjeou ! mouètre grolle, i dijio, bonjeou !
De chu sé dévalla por épia to gentou ;
Che t'aya che bon babi
Coummo te pourta le bei,
O Bello-Ombre[3], sin mienti,
Dau ijiaux cheya le rei.
Oquos dou treis petits mou
O grolle sabon che bou
Que n'in bado, mon gran Nivello
Euno grando badorello.
Io n'echèapo son dina,
Que n'é pardiu por le rena,
Qu'i le goullo, et qu'i diçai :
Sabia pas, paubre inucin,
Qu'eun babioleu vio o dépin
De tot que zy bado-bei.
Dio veuille qu'oquello lecou
Demo te vaille eun gaporou[4] !
Qu'aneu te serve de curo-dint.
Adié, l'ami, porto te bien.

LE CORBEAU ET LE RENARD

Un beau jour maître corbeau, — posé sur un échalas — (vous l'allez bien trouver drôle) — avait un fromage à son bec. — Là, fûté maître renard — l'enjôlait d'en bas : — « Bonjour, maître corbeau, lui disait-il, bonjour ! — De là-haut je suis descendu pour observer ta gentillesse ; — si tu avais aussi bon babil — que tu portes le bec, — à *Belle-Ombre,* sans mentir, — des oiseaux tu serais le roi. » — Ces deux ou trois petits mots — à corbeau *savent si bon* (sont si agréables) — qu'il en ouvre, mon grand Nivelle, — un grand bec. — Il laisse tomber son dîner, — qui n'est pas perdu pour le renard, — qui l'engloutit dans sa gueule, et qui lui dit : — « Tu ne savais pas, pauvre innocent, — qu'un enjôleur vit aux dépens — de tout badaud. — Dieu veuille que cette leçon — demain te vaille un gaparou ! — Qu'aujourd'hui elle te serve de cure-dent. — Adieu, l'ami, porte-toi bien ».

---

1. *La Paysade, ou les Mulets blancs,* épopée tirée d'une histoire auvergnate, en vers auvergnats, suivie d'une *Épître à Babet,* et du *Combat des Rats et des Belettes,* et autres fables de La Fontaine, travesties ; — 2e édition, Clermont-Ferrand, chez l'auteur, rue du Grand-Séminaire, 1838, in-8°.
2. Les *e* non accentués sont sourds.
3. *Belle-Ombre,* domaine près de Clermont.
4. Espèce de fromage.

VII

FABULISTES LIMOUSINS

Le Limousin n'a guère produit de poètes dans les temps modernes. M. H. Taine donnerait de ce fait des raisons géographiques : ciel trop souvent brumeux, température inconstante, petits monticules, petits ruisseaux, petite culture ; pauvre pays, parlant peu à l'imagination, et obligeant les habitants à diriger leurs facultés vers le commerce et l'industrie ; région centrale par rapport à la France, et à l'abri des grands fléaux qui affligent l'humanité, mais qui exaltent les âmes ; région limitrophe par rapport à la langue d'Oc et à la langue d'Oil, et dont la race participe encore de la nature des deux races voisines, sans en avoir aucun des traits saillants. Quelques troubadours limousins ont pu devenir grands au moyen âge, alors qu'il y avait des amours, des tournois et des guerres, et que la France du Nord se jetait sur la France du Midi ; mais ces coureurs d'aventures se sont formés au dehors. Leur esprit s'est exalté, leur génie a grandi au milieu des évènements auxquels ils prenaient part. Supposez-les vivant bourgeoisement au milieu de la monotonie, de la misère et des petites passions locales, croyez-vous qu'ils eussent eu ces amours et ces haines vigoureuses qui leur inspirèrent de si nobles accents ? et n'est-ce pas l'histoire journalière de tous les hommes de province qui se sentent du génie : ne sont-ils pas obligés de s'expatrier pour grandir ?

Non, le Haut-Limousin était trop pauvre en tout pour nourrir des poètes. Il était même trop pauvre pour en créer. Comment les premières aspirations poétiques eussent-elles pu naître dans ce malheureux pays, lorsque, à partir du moyen âge, les habitants, continuellement en lutte avec un sol et un climat ingrats, se repliaient en eux-mêmes et s'appliquaient à retirer le meilleur parti possible de leurs facultés naturelles ? La poésie veut de l'audace ; eux étaient faibles, donc ils étaient prudents. Ils étaient prudents avec toutes les qualités et tous les défauts de la prudence. Posés, calmes, réfléchis, mais aussi se défiant d'eux-mêmes et surtout des autres, et surtout de ceux qu'ils voyaient de près, ils redoutaient la subtilité des étrangers, et encore plus la simplicité de leurs concitoyens. Les hautes conceptions n'étant pas de leur fait, ils se retournaient courageusement vers le travail la persévérance et l'économie, ajoutons-y l'honnêteté, qu'ils pratiquaient comme le dernier mot de la finesse. Grâce à ce fonds d'honneur un peu étroit et à ce bon sens un peu égoïste, ils savaient se préserver du don-quichotisme des gens du Midi et de la matoiserie des hommes du Nord. Ne leur demandez pas de grandes choses. La plupart s'émanciperont par la petite industrie ou le petit commerce ; d'autres, possédant à un haut degré le courage calme, la réflexion patiente, l'ingéniosité féconde, qualités inhérentes au sol, sortiront des rangs et acquerront la gloire militaire ou la gloire scientifique ; mais les hommes d'imagination seront nécessairement fort rares. On peut dire du petit nombre de nos littérateurs qui ont acquis de la célébrité, que leur

talent est né et s'est développé à Paris. Les autres, ceux qui sont restés modestement dans leur milieu primitif, ont apporté dans leur style les qualités et les défauts de leur race. Ils sont moins légers, mais en revanche moins sujets aux écarts que les écrivains du Languedoc et de la Provence. Ils tracent leur sillon pesamment, prudemment et ne font guère parler d'eux. Dans la petite galerie de nos poètes sédentaires, je ne vois qu'une figure un peu originale, celle de Foucaud.

Foucaud, avant d'être fabuliste, fut un homme politique dont on se rappelle encore la triste histoire (voy. ci-dessus, pag. XIII et suiv., *Foucaud, sa Politique et ses Fables*). Ceci n'est pas un mince avantage pour la critique littéraire, car on peut rechercher dans la vie et dans l'humeur du personnage l'explication de bien des particularités de son style; mais il faut joindre à ces données celles qui ressortent du tempérament limousin lui-même, tel que j'ai essayé de le définir. Foucaud, par la nature de son esprit, appartient presque exclusivement à l'ancienne France du nord. Il a avec nos vieux conteurs un air de famille frappant. Comme eux, il est positif, réaliste et sceptique; comme eux il médit parce qu'il souffre et venge ainsi « l'honnête homme qui n'a rien »; mais il diffère d'eux en ce sens qu'il ne sait pas toujours se maintenir dans les limites de la plaisanterie. Il a des colères parfois maladroites; souvent la satire remplace désavantageusement l'épigramme, et la déclamation fait regretter le trait. De ce côté il touche au Midi. On voit bien qu'il médit parce qu'il souffre, mais on voit aussi qu'il ne sait ni souffrir ni médire. Successivement moine et mathématicien, républicain et orateur, bonapartiste et fabuliste, mais toujours pauvre, maladif et ambitieux, il est avant tout exalté, satyrique et poète. Il a toute la versatilité du poète et l'esprit inquiet de l'homme qui veut faire parler de lui. Il prend au sérieux toutes les grandes choses, mais il conserve petitement ses rancunes sociales. Que l'on ne s'étonne donc pas trop de voir l'enthousiasme du vieux républicain pour les hauts faits du premier empire. D'ailleurs Napoléon Ier n'est-il pas pour lui l'émancipateur né des classes pauvres? Foucaud est de bonne foi dans ses louanges un peu emphatiques, comme il le sera plus tard, lorsque la France épuisée et lasse de gloire, lorsque les villageois et les villageoises privés de leurs enfants et de leurs fiancés, élèveront la voix pour demander la paix! (voy. ci-après, pag. 234, *Fragments d'une Ode sur Napoléon*); mais, derrière ces inconséquences, il y a chez lui un fonds permanent d'esprit satyrique d'envie et de mauvaise humeur : il a gardé ses souvenirs, ses haines, ses douleurs physiques et son besoin de popularité.

J'ai sous les yeux un profil de Foucaud, que l'on s'accorde à trouver ressemblant. Ce dessin a été mis en tête de la deuxième édition de ses œuvres, celle de 1835. Le front est large, droit et nécessairement intelligent; mais l'œil petit, vif et malicieux semble en embuscade derrière une paupière longue plissée et abaissée, comme derrière les lamelles d'une persienne. Le cerveau guette par là : il veut voir et n'être pas vu. Les tempes sont très rentrées; la partie postérieure de la tête fuit et se cache. De la pénétration, mais peu de hardiesse! Le reste du visage est à l'avenant. Le nez est recourbé, large et charnu; les lèvres sont lourdes et épaisses, surtout la lèvre inférieure qui est en même temps renversée et un peu sensuelle. Le menton est symé-

triquement taillé sur le modèle du nez; les pommettes des joues sont saillantes. Tout cela joue la bonhomie, mais imparfaitement, et en somme l'ensemble du visage est peu sympathique. En regard de ce portrait plaçons les souvenirs des contemporains de Foucaud. Quelques personnes se le représentent encore. Il était sec, malingre, hypocondriaque, n'ayant plus la fièvre, mais en ayant conservé toute l'amertume, sceptique par expérience et surtout par impuissance, plutôt frondeur comme La Rochefoucaud, dont il avait en quelque sorte le passé orageux, que bonhomme comme La Fontaine, dont il n'avait pas la politique égoïste. Ces détails suffiront, je crois, pour donner une idée du caractère de notre fabuliste.

Tel est Foucaud dans sa vie politique ou privée; tel il est aussi dans ses œuvres. On y sent trop la mauvaise humeur. Où La Fontaine est malicieux, il est méchant; le fabuliste français blesse par étourderie, Foucaud toujours avec préméditation. Il faut voir le mal qu'il se donne pour intercaler une satire dans son récit. Ce ne sont plus les poètes méridionaux, bruyants et parfois grossiers, mais bonnes gens au fond; ce n'est plus le timide Bergeret, le vertueux Diouloufet ou l'ardent Roumanille : c'est, d'une part, l'écrivain instruit et spirituel, de l'autre, l'homme du peuple envieux, l'orateur du club révolutionnaire. Les exemples viennent en foule à mon esprit. Un des plus frappants est la fable des *Animaux malades de la peste* (voy. ci-après pag. 21). Les souvenirs républicains y coudoient à chaque instant les idées religieuses. On y voit figurer les rois et leur majesté, les courtisans et les paysans, le bon Dieu, le péché, la confession, la pénitence et le pré des religieuses que l'âne s'accuse d'avoir brouté, la Convention, le Comité, la tribune, le jury et la mise hors la loi du trop scrupuleux baudet. Foucaud termine ainsi sa fable :

L'auteur de ce conte assure
Que, sans voir la procédure,
On peut deviner aisément
Comment sera le jugement.
Voici comment :
Est-ce un richard qui s'est rendu coupable ?
Soyez sûr que son cas n'est jamais condamnable
(Entre riches, c'est entendu).
Mais, si le prévenu se trouve être minable,
Pauvre, faible, misérable,
Soyez sûr qu'il sera pendu.

Ces pauvres riches! Jamais Foucaud ne laisse passer l'occasion de les pourchasser de ses sarcasmes et de les montrer du doigt au peuple. Cette occasion, il la recherche même le plus souvent (voy. *l'Ane et le Chien, la Laitière et le Pot au lait*). La Fontaine, dans ses attaques les plus mordantes, fait la leçon aux grands sans arrière-pensée, sans amour de popularité; Foucaud, lui, semble plutôt faire appel aux passions des petits. Il n'en veut pas tant à la noblesse qu'à la fortune. La révolution a fait justice des nobles : ils sont proscrits, leurs biens ont été vendus, et la bourgeoisie s'est enrichie

de leurs dépouilles ; mais le paysan n'a fait que changer de maître, et « son ennemi c'est son maître ». D'ailleurs les idées vagues de grandeur et de noblesse sont passées de mode. Le paysan ne les comprendrait peut-être pas, et Foucaud tient avant tout à se mettre à la portée de son auditoire. Faut-il considérer cette raison comme une excuse?

Quelquefois cependant, quand il est impossible qu'il soit question de ce malheureux antagonisme social, quand surtout le maladif fabuliste est dans ses bons jours, il se présente à nous sous un autre aspect, et nous trouvons dans son style toute l'onction du prédicateur :

Mâ meifian-noû de lo Cŏmard*o* :
L'ei toujour ŏ nôtrei tŏloû ;
Soun dar ne fai pâ de jŏloû.
Touto l'erbo de lo nŏtur*o*
Ei pèr se toujour prou mŏdur*o* :
O faucho dî toutâ sŏzoû.
Dî lou ceu nôtr*o* our*o* ei fixad*o*,
E, plei-t ŏ Dî, lî guessan-noû
Nôtro plaço to be marcad*o* !
De segur lo s'î perdrio pâ ;
Car n'ŏven beu dir*e* e beu fâ
De beu plan, dô proujei, dô château en- Espagn*o*,
En vil*o*, ŏ lo cour, en campagn*o*,
Lo mor deitruî tou co dô mindre co de pe.
Teimouen lou mŏlûroû cure.
Ne couneisse mâ no finesso
Pèr l'empeichâ de noû trŏî,
Qu'ei de viôre dî lo sŏgess*o*
E toujour tou preit*e* ŏ partî.
(*Lou Cure e lou Mor*, pag. 68.)

Mais méfions-nous de *la Camarde* : — elle est toujours sur nos talons. — Sa faux ne fait pas de jaloux. — Toute l'herbe de la nature—est pour elle toujours assez mûre.—Elle fauche dans toutes saisons. — Dans le ciel notre heure est fixée, — et plût à Dieu y eussions-nous — notre place aussi bien marquée! — A coup sûr elle (ne) s'y perdrait pas ; — car nous avons beau dire et beau faire — de beaux plans, des projets, des châteaux en Espagne ; — en ville, à la cour, à la campagne, — la Mort détruit tout cela du moindre coup de pied. — Témoin le malheureux curé. — Je ne connais qu'une finesse — pour l'empêcher de nous trahir, —c'est de vivre dans la sagesse —et toujours tout prêt à partir.

Ailleurs il paraphrase ainsi la morale de la fable *l'Écrevisse et sa fille*, et, chose dont il faut lui savoir gré, il est moins méchant que La Fontaine :

Voû vezei be quelo pitito fâbl*o* ?
Eh be! l'o no grando moral*o*
Pèr loû jônei mai pèr loû viei.
Car n'î- o re de meliour coumo n'î- o re de piei,
Pèr un garçou mai pèr no fil*io*,
Que l'eizample de so fŏmil*io* ;
E qu'ei toujour dî so meijou
Que chacun coumence d'eisse meichan ô bou.
Quan loû pai e lâ mai soun sâg*eî*,
Voû veirei de brâvei meinag*eî* ;
Mâ dŏvan lour pitî s'î se coumpourten mau,

Vous voyez bien cette petite fable? — eh bien! elle a une grande morale — pour les jeunes et pour les vieux. — Car (il) n'y a rien de meilleur comme il n'y a rien de pire, — pour un garçon et pour une fille, — que l'exemple de sa famille ; — et c'est toujours dans sa maison— que chacun commença d'être méchant ou bon. — Quand les pères et les mères sont sages, — vous verrez d'honnêtes enfants ; — mais devant leurs enfants s'ils se comportent mal,

Un jour vendro lî- ôro dô mau.
(*L'Eicôrôbissọ e so filio*, pag. 81.)

—un jour viendra (qu'il y aura du mal [1].

Ce sont ces divagations qui, en 1809, faisaient dire au critique anonyme de Foucaud : « Vous voyez bien que le patois est moins riche que le français, puisqu'il faut au traducteur quatre cent quinze vers pour rendre les cent soixante-onze vers des neuf premières fables de La Fontaine[2] ». Non, ce n'était pas la faute du patois : mieux valait dire que c'était la faute de Voltaire, dont Foucaud avait la malignité, et celle aussi de Rousseau, dont il voulait imiter l'éloquence. Les tirades sont trop longues, le mot n'est pas assez souvent sacrifié à la rapidité du récit; n'importe ! au moins notre fabuliste n'a pas l'insignifiante volubilité de certains autres imitateurs. Quand il allonge, c'est presque toujours pour dire quelque chose. Qu'il corrige une allégation de La Fontaine :

Noû noû chetenen entre n'autr*ei*.
Un secre n'ei pâ mièr cõta soû un chõpeu ;
Si lo fenn*o*, en toû câ, gardo mau queu dô autr*ei*,
Dô min lo gardo bien lou seu.
(*Lâ Fennâ e lou Secre*, pag. 167.)

Nous nous soutenons entre nous : — un secret n'est pas mieux caché sous un chapeau. — Si une femme, en tous cas, garde mal celui des autres, — du moins elle garde bien le sien.

Qu'il charge un tableau :

Lou lou õ nôtre che fõgue doun poulitess*o* :
O vanto for so bel*o* espess*o*,
E surtou soun- embounpouen,
Qu'ô vizavo toujour, mâ pertan d'õssei louen.
(*Lou Lou e lou Che de basso-cour*, pag. 35.)

Le loup à notre chien fit donc politesse : — il vante fort sa belle espèce, — et surtout son embonpoint, — qu'il regardait toujours, mais pourtant d'assez loin.

Que, d'un trait de plume, il indique le dénûment du bûcheron :

Pèr de deteî, ô n'en vio pâ,
Degu li vio vougu preitâ.
(*Lo Mor e lou Paubre*, pag. 13.)

Quant aux dettes, il n'en avait pas : — personne n'avait voulu lui prêter.

Qu'il donne une forme ingénieuse à quelque pensée philosophique :

(Lo fourtuno)
Souven, quan lo noû ri, lo se môquo de noû.
(*Lou Tresor e loû doû Omei*, pag. 104.)

Souvent quand elle nous sourit, elle se moque de nous.

---

1. La Fontaine avait dit :

Elle avait raison : la vertu
De tout exemple domestique
Est universelle, et s'applique
En bien, en mal, en tout ; fait des sages, des sots,
Beaucoup plus de ceux-ci.....

2. *Journal du département de la Haute-Vienne*, 9 juin 1809. — Voy. dans le n° du 12 juin la verte réponse faite par Foucaud au critique malavisé. — Du reste il y a des exemples encore plus frappants de ces amplifications. La fable *les Médecins* (voy. pag. 192) a dix vers dans La Fontaine, elle en a 65 dans Foucaud; cependant elle ne traîne pas en longueur.

Lou jôue ome po be murî;
Mâ lou vieiliar ne po pâ viôre.
(*Lo Mor e lou Mouriboun*, pag. 173.)

Le jeune homme peut bien mourir; mais le vieillard ne peut pas vivre.

Enfin, qu'il se laisse aller à ses boutades contre la noblesse et la bourgeoisie :

Queu mounde roulen toû cŏrosso,
Mêmo per nâ deycho à lo fosso.
Per loû noblei, per loû richar,
Lâ-o toujour gu dô corbiliar.
(*Lou Cure e lou Mor*, pag. 68.)

Ces gens roulent tous carrosse, — même pour aller jusqu'à la fosse. — Pour les nobles, pour les richards,—il y a toujours eu des corbillards.

Ou à quelque malice populaire contre le fisc :

Etopau Rodillar gobavo
Toû loû râ de groniei coumo loû *râ de cavo*.
(Qui darniei de segur n'èran gro regreta).
(*Lou Chŏpitre tengu per loû Ra*, pag. 27.)

Aussi bien Rodillard gobait— tous les rats de grenier comme les rats de cave.—(ces derniers sûrement n'étaient pas regrettés.)

Dans toutes ces excursions hors du texte français, Foucaud peut revendiquer comme étant bien à lui des pensées et des images pleines d'originalité. Extrayez de ses imitations patoises la plupart des détails dont il a surchargé les fables que La Fontaine lui a léguées déjà suffisamment ornées, et de ces détails eux-mêmes faites un recueil que vous appellerez, si vous voulez, *Esprit de Foucaud*, vous aurez quelques pages où à la finessse d'observation se joindra un bonheur d'expression assez remarquable. Ce ne sera certainement ni du Montaigne, ni du Voltaire, ni du Paul-Louis Courrier; mais ce sera positivement l'œuvre d'un homme d'esprit. Je vais plus loin : ce sera l'œuvre d'un homme du monde. Malheureusement, dans une fable patoise, ces qualités sont presque des défauts. Derrière ce raffinement d'idées, ces phrases un peu prétentieuses et ces nombreux gallicismes, on devine trop aisément le professeur, le *monsieur*, qui n'a pris le costume du paysan que pour critiquer impunément les hommes et les choses de son époque. Ce n'est pas ainsi que procèdent les vrais loustics du village : ils parlent naïvement, « fournissent leur ratelée » et lancent leur trait en courant, car ils ont hâte de faire place à d'autres. Chez eux, peu de ces périphrases que le paysan ne comprendrait pas, et qui entraveraient le récit. L'expression est simple; chaque mot est en quelque sorte une allusion représentant si bien l'idée avec tous ses accessoires , que l'auditoire touche immédiatement la chose du doigt. Or, il faut le reconnaître, Foucaud sous ce rapport n'est pas toujours dans son rôle. Sous quelque forme que la saillie se présente, il l'adopte, et se met en devoir de lui faire une position dans son œuvre. Que de peine il se donne! comme son vers est tourmenté! que de paroles inutiles, que de contre-sens pour arriver à ce malheureux bon mot, car il faut rimer! J'admets que ce bon mot soit une perle; mais elle est parfois si mal enchâssée qu'il vaudrait mieux qu'il n'y eût ni perle ni chaton.

Mais, où Foucaud se montre parfait campagnard, c'est dans sa versification.

« Toutes les facultés qui concourent à former le discours concourent de même à former le rhythme. L'oreille a en elle une sorte de mesure ou de portée naturelle, qu'elle ne passe qu'avec peine. L'esprit ne fait éclore ses idées et ses jugements que les uns après les autres, etc. ».

Essayons d'appliquer au langage familier ces paroles de l'abbé Le Batteux, relatives aux *Nombres oratoires* [1], et demandons-nous si la conversation, en tant que représentant nos jugements, nos sentiments, nos passions dans l'ordre naturel de leur développement, et débarrassée de toute gêne officielle, n'a pas elle aussi son rhythme musical. Les divers temps d'arrêt, les différentes intonnations de la phrase, constituent alors une harmonie dont nous jouissons sans trop nous en rendre compte, mais dont l'absence nous causerait une impression désagréable. C'est principalement dans la causerie du foyer, je veux dire le conte, que cette règle doit être observée, si l'on veut intéresser et plaire. Le meilleur conteur, surtout au village, n'est pas celui qui a le plus d'esprit, mais bien celui qui sait le mieux imiter la voix, le geste et l'attitude de ses personnages, *souligner* les mots principaux, s'arrêter quand il convient, et prendre les inflexions les plus naturelles. On peut en dire autant du fabuliste. Son premier soin doit être de proscrire impitoyablement la mesure uniforme des vers et l'alignement géométrique des rimes. Il fera ainsi autre chose que d'éviter la monotonie : il laissera le champ libre à son récit; mais alors il se sera donné la tâche difficile d'en régler lui-même les allures, de les faire cadrer avec la coupe des vers, de mettre enfin dans sa poésie cette harmonie imitative, non pas seulement de la nature (on a dit à ce sujet tout ce qu'il fallait et plus qu'il ne fallait), mais du langage naturel. Exemples :

Un octogénaire plantait.
Passe encor de bâtir, mais planter à cet âge !
(*Le Vieillard et les trois jeunes Gens.*)

Une souris tomba du bec du chat-huant :
Je ne l'eusse pas ramassée ;
Mais un dervis le fit : chaque homme a sa pensée.
(*La Souris métamorphosée en Femme.*)

L'homme au trésor arrive, et trouve son argent
Absent.
— Quoi! dit-il, sans mourir je perdrai cette somme!
Je ne me pendrai pas! eh! vraiment si ferai,
Ou de corde je manquerai!
(*Le Trésor et les deux Hommes.*)

Dans ces exemples pris au hasard, à ne considérer que la cadence naturelle, on doit reconnaître que l'intonation générale, résultant de l'agencement des finales et des césures est admirablement adaptée au langage du conteur. C'est toutefois dans une juste mesure que La Fontaine a su donner

1. Voy. *Mém. de l'Académie des Inscript.*, t. XXIV, pag. 415.

Évidemment cela n'est pas conté avec la sobriété de La Fontaine, — le paysan ne se pique pas de sobriété, surtout lorsqu'il se divertit, — mais la fable, dans la bouche de Foucaud, a pris une allure toute nouvelle. Qu'il y ait un peu de redondance, qu'il y ait moins d'esprit que dans certaines autres fables, qu'importe! Ce qu'il faut avant tout aux auditeurs, c'est de la musique, et sur ce point Foucaud est un grand maître. Comme tout est *ensemble*, solidement posé, courant au but sans déraillements, sans secousses, sans stations inutiles! Comme chacun de ces vers, grands ou petits, se modèle avec précision sur la nature des choses et sur les convenances harmoniques du récit! La Fontaine ne se sert guère des petits vers que pour un coup de théâtre; Foucaud a compris qu'ils peuvent à l'occasion prendre une teinte de mélancolie :

I brŏmŏv*an*	Lo fidel*o*
Se treinŏv*an*,	Tourterel*o*
Sei pensâ	Pû ne vio
O chŏssâ.	D'ŏpôrio.

(*Lâ Beitiâ mŏlŏdâ de lo pesto*, pag. 21.)

tout aussi bien que représenter la turbulence affairée d'un ignorant :

Un viei jau,	Qu'ô troube
Dî 'n eirau,	Un dieiman
Tan grŏte	Bien brîlian, etc.

(*Lou Jau que trôbo un dieiman*, pag. 20.)

Voilà Foucaud l'écrivain, tel qu'on peut le juger aujourd'hui que nous sommes sortis des agitations politiques, et que nous conservons à peine le souvenir des folies révolutionnaires. Quant au dialecte dont il s'est servi, c'est, sauf quelques exceptions, celui des habitants de Limoges. Ce dialecte est, de sa nature, moins rustique et moins pur que celui de nos campagnards; mais Foucaud l'a encore altéré en y mettant du sien. Il pensait beaucoup trop en français, aussi l'on rencontre dans son livre nombre d'expressions et de tournures qui ne sont que du français patoisé. Sous ce rapport il est bien moins villageois que son contemporain Richard, dont je vais parler. Sa versification se ressent aussi de l'imperfection de son langage : les mots riment souvent avec eux-mêmes; les rimes masculines et féminines ne sont pas toujours alternées; la césure tombe quelquefois sur une voyelle sourde, etc... Sous ce rapport encore Foucaud est inférieur à Richard, dont la versification est très rarement incorrecte.

M. Othon Péconnet a raconté (pag. xxx) la fin chrétienne de cette existence inquiète et maladive, dont le livre de Foucaud me semble être l'expression. Il mourut le 14 janvier 1818.

Richard [1]. — Pendant que les habitants de Limoges souriaient aux épi-

1. François Richard naquit à Limoges en 1730, et y mourut le 14 août 1814. La

grammes de Foucaud, ils prenaient plaisir aux contes et aux chansons de l'abbé Richard. « C'était, dit M. Othon Péconnet dans sa Notice, une nature franche, enjouée, pleine de confiance et même de bonhomie. Le rire était sans cesse à ses lèvres, et la bienveillance débordait de son cœur. Mais, à ne juger les auteurs que par leurs livres, Foucaud l'emporte de beaucoup sur son rival, Richard manque souvent de délicatesse et même de convenance. Cet esprit vif et pétillant qui réchauffe l'œuvre de Foucaud ne se retrouve point dans les chansons et dans les contes de Richard. Il n'a point de ces images animées, de ces traits aiguisés, de ces détails imprévus et pittoresques qui sont la marque du talent de Foucaud. En lui la plaisanterie est parfois grossière, et non pas naïve. Il est bouffon plutôt que spirituel. On dirait qu'il a peur de s'élever, et de n'être plus compris dès lors par les paysans, auxquels son livre est adressé. »

Il ne manque rien à ce portrait : qu'il me soit permis pourtant d'en renforcer quelques lignes. Il y a parfois plus que de l'inconvenance dans les récits de Richard. Le bon abbé avait un tout petit travers, commun du reste à bien des ecclésiastiques, — je parle des ecclésiastiques d'alors — : il cherchait le burlesque où Molière l'a trouvé trop souvent, notamment dans *Pourceaugnac* et dans *le Malade imaginaire*. Il faut un estomac bien rustique pour supporter les émanations qui s'exhalent du *Toupi de miau* (*le Pot de miel* [1]) : voilà pour le conteur. Comme chansonnier, l'abbé Richard est plus délicat, trop délicat quelquefois ; car, à côté de bonnes grosses chansons à boire et de croquis bucoliques à faire pâmer d'aise l'école réaliste, on est assez étonné de trouver des couplets mythologiques et des *rimes à Chloris* sous le nom de *la sœur Saint-Michel*, de *la sœur Saint-André*, de *la sœur Hyacinthe*, etc. Les éplucheurs sourient en voyant un prêtre du XIXe siècle parler du *petit dieu de Cythère*, et débiter des mignardises aux sœurs de Saint-Alexis : voilà pour le chansonnier. Pour ce qui est du fabuliste, je ne devrais pas en parler si je n'y étais contraint par la nature même de mon sujet. Pourquoi faut-il que l'abbé Richard ait eu la faiblesse de vouloir

---

Société d'agriculture de cette ville lui donna une médaille d'or au mois de mai 1809, en l'invitant à livrer ses poésies au public. Ce ne fut pourtant qu'en 1824 que M. Chapoulaud, imprimeur, publia, sous le titre suivant, une édition des œuvres de Richard : *Recueil de poésies patoises et françaises de F. Richard, prêtre, et principal du collége d'Eymoutiers, chanoine honoraire, etc., et Choix de poésies patoises de divers auteurs limousins*. — Limoges (sans date), 2 vol. in-12.

A part quelques inconséquences orthographiques, cette édition est bonne. M. Chapoulaud, n'étant pas gêné par l'auteur, a pu suivre son système, surtout en ce qui concerne les voyelles et les diphthongues, qu'il a hardiment débarrassées de cette foule d'accents et de trémas qui rendent presque illisible le patois de Foucaud.

Une seconde édition de Richard a paru en 1849 dans le recueil intitulé : *Poésies en patois limousin, Œuvres complètes de J. Foucoud, F. Richard*, etc. — Limoges, Th. Marmignon et H. Ducourtieux, 2 vol. grand in-18.

1. Voy. T. I, pag. 99, de l'édition de 1824, et T. II, pag. 65, de l'édition de 1849. Il s'agit, dans ce conte, d'un paysan qui, las de voir tous les dimanches son miel consommé, sous prétexte de dégustation, par les nones d'un couvent, s'avise un beau jour de remplir son pot d'autre chose que de miel, et d'en dorer la superficie d'une bonne couche de l'appétissante substance. Les religieuses arrivent l'une après l'autre et plongent leurs doigts blancs et effilés dans le liquide trompeur. On voit le tableau.

[illegible] fables de La Fontaine [illegible] inévitablement il [illegible] avec Foucaud? Comment ne s'aperçoit-il pas que, [illegible] et de refrains, il se trouvait dans de très mau- [illegible] pour composer des fables, et que, malgré lui, le fabuliste [illegible]? Voici la fable des *deux Rats*. On a toujours [illegible] tout aussi bien, du reste, que celle de La Fontaine.

[illegible] E LOU RA DO CHAN — LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS

[illegible]

Faire bon *fricot* dans le [illegible] ger, — c'est rendre sa [illegible] [illegible]

[illegible]

AVERTISSEMENT & CORRECTIONS

Je prie le lecteur philologue qui voudra se rendre compte de la véritable prononciation du patois de Limoges et connaître les sources où j'ai puisé les notes qui accompagnent le texte de Foucaud, de vouloir bien se pénétrer des explications suivantes.

§ 1er. Texte.

1° *Règles adoptées pour la transcription des sons patois.* — Je résume ainsi tout ce que j'ai dit page LXVI et suivantes :

Toutes les lettres se prononcent et ont un son invariable, celui qui leur est attribué dans l'alphabet français ;

Les *e* non accentués sont fermés ;

Le signe *ò* représente tantôt un *a* bref, tantôt un *o* bref, mais, le plus souvent, un son intermédiaire entre ces deux voyelles ;

Ai et *au* sont des diphthongues qui se prononcent à l'italienne et qui sont imparfaitement figurées *aï, aou* par certains auteurs ;

Ei est une quasi-diphthongue dans laquelle le son de l'*i* est presque imperceptible. C'est à peu près la finale *er* de nos mots français *aimer, premier*, etc., seulement le son est un peu plus allongé, et l'on y fait sentir un peu l'*i* ;

Eu se prononce comme dans le français *feu* ;

Oi, comme dans *quoi, loi*, etc. ;

Ou, comme dans *fou* ;

L'*y* est employé comme consonne et se joint toujours à la voyelle qui suit.

Ch se prononce à l'espagnole, comme s'il y avait un *t* devant (*tch*), mais cependant en faisant très peu sentir le *t* ;

G devant *e* et *i*, *j* devant toute voyelle, se prononcent légèrement à l'italienne (*dge, dgi*) ;

Gna, gne, etc., sont toujours mouillés et se prononcent comme dans le français *gagner*. C'est absolument la ñ espagnole ;

Gua, gue, etc., se prononcent sans faire sentir l'*u*, comme dans le francais *guitare*.

De même on doit toujours prononcer, sans faire sentir l'*u, qua, que, qui*, etc. (*ka, ke, ki*).

Le *s* entre deux voyelles a le son doux ; cependant, pour plus de clarté, je l'ai presque toujours remplacé par *z* ;

Le *t* a le son dur, comme dans le français *nous partions*.

Lorsque les mots doivent être liés entre eux dans la prononciation, j'indique cette liaison par un demi trait d'union (-). Ce trait d'union, placé entre deux voyelles, signifie que ces deux voyelles ne doivent faire qu'une diphthongue et ne forment qu'une syllabe dans la versification. Placé après le *n*, il signifie que la voyelle finale du premier mot cesse cesse d'être nazale et que le *n* s'en détache pour être joint au

mot suivant : *un- ome*, prononcez *u nome*. Quelquefois le trait d'union précède la consonne finale du premier mot ; cela indique toujours que cette consonne doit se lier au mot suivant, mais plutôt comme lettre euphonique que comme appartenant au premier mot.

Le lecteur remarquera à chaque instant des voyelles finales en caractères italiques. Dans le corps du vers, ces voyelles ne doivent pas se prononcer, de même que l'*e* muet s'élide devant une voyelle dans le corps du vers français. A la fin du vers, les voyelles en italique indiquent une rime féminine sur laquelle la voix doit s'éteindre.

2° *Errata*. — Malgré tout le soin que nous avons, l'imprimeur et moi, apporté à la correction des épreuves, il nous est échappé plusieurs fautes de transcription. Si ces fautes n'ont pas grande importance pour celui qui ne considère que le côté littéraire de l'œuvre de Foucaud, il n'en est pas de même pour le philologue, auquel cette édition est principalement dédiée. Toutefois, ceux qui voudront faire une étude de notre patois, arriveront facilement à rectifier ces erreurs par la comparaison des mêmes mots ou des mots analogues. Cependant voici quelques-unes de ces fautes qu'il m'a été donné de relever :

Pag. XLVII, ligne 6 en remontant : « notre art. est... LA pour le féminin », lisez LO.
Pag. XCVI, dernière : « *len* ou *l'ô*, *lau* ou *en l'ô* », lisez *len* ou CEN, *lau* ou EN LÔ.
Pag. 4, vers 20, au lieu de *vieliesso*, lisez *vieiliesso*.
Pag. 5, vers 17 et 18, au lieu de *jôio... l'ôio*, lisez *jôyo*, *l'ôyo*.
Pag. 11, vers 12, au lieu de *quei vrai*, lisez *qu'ei vrai*.
Pag. 11, vers 17, au lieu de *ôtentî*, lisez *ôtencî*.
Pag. 14, vers 7 et note 12, au lieu de *baudado*, lisez *bôdado*.
Pag, 15, note 20 : « *lo le*, par aphérèse pour *lo le*, » lisez par aphérèse pour *l'ôle*.
Pag. 16, note 1 : « *bibi*... diminutif de *biche* ». Au lieu de *biche*, lisez *bique*.
Pag. 18, note 3, au lieu de *Diaz*, lisez *Diez*.
Pag. 19, note 11, au lieu de *eixî*, lisez *eizî*.
Pag. 24, vers 18 et note 14, au lieu de *deguelio*, lisez *deiguelio*.
Pag. 25, vers 14 et note 16, au lieu de *a lâ fi*, lisez *ô lâ fî*.
Pag. 27, vers 11 de la 2e fable, au lieu de *sortî*, lisez *surtî*. — Même page, note 1, au lieu de *sicliâ*, assis, lisez *siclia*.
Pag. 41, vers 6 en remontant, au lieu de *chacun*, lisez *châcun*.
Pag. 44, vers 14 et note 16, au lieu de *eiboïgue*, lisez *eibôïgue*.
Pag. 49, note 29, au lieu de *eitauvioro*, lisez *eitôvioro*.
Pag. 65, vers 2 et note 8, au lieu de *caucâ de ve*, lisez *côcâ de ve*.
Pag. 83, note 8, au lieu de *buffâ*, lisez *bufâ*.
Pag. 87, note 3, au lieu de *pieta*, lisez *pieita*.
Pag. 106, vers 3 en remontant et note 2, au lieu de *se pouffèren*, lisez *se poufèren*.
Pag. 113, vers 4 en remontant : « *pûtô qu'ô me ô caucu* », lisez *ô çaucu* (ou quelqu'un).
Pag. 113, note 4, au lieu de *pifre*, lisez *pîfre*.
Pag. 114, vers 13, lisez *Rominagrôbî*.
Pag. 124, *l'Ome et lo Vipèro*, 1er vers, au lieu de *un ome*, lisez *un- ome*.
Pag. 135, vers 1er et note 1re, au lieu de *ôluchôvian*, lisez *ôluchôvan*. — Vers 3, au lieu de *disputôvian*, lisez *disputôvan*.
Pag. 162, vers 10, au lieu de *coumpôcît*, lisez *coumpôcî*.
Pag. 165, vers 11 et note 6, au lieu de *deguelio*, lisez *deiguelio*.
Pag. 193, vers 4 en remontant, au lieu de *imprudenço*, lisez *emprudenço*.
Pag. 197, vers 4 en remontant, même correction.

§ 2. Notes.

1° *Abréviations.*

Allem. — Allemand.
Anc. — Ancien.
Angl. — Anglais.
Anglo-sax. — Anglo-saxon.
Angoum. — Angoumoisin.
Auvergn. — Auvergnat.
Bas-bret. — Bas-breton.
Bas-lat. — Bas-latin.
Bas-lim. — Bas-limousin.
Béarn. — Béarnais.
Beaujol. — Beaujolais.
Berrich. — Berrichon.
Bourguig. — Bourguignon.
Bresse-Chalonn. — Bresse-Chalonnaise.
Bret. — Breton.
Cat., catal. — Catalan.
Celt. — Celtique.
Champen. — Champenois.
Dan. — Danois.
Dauph. — Dauphiné.
Écoss. — Écossais.
Espagn. — Espagnol.
For. — Forez.
Fr., franç. — Français.
Gaël. écoss.—Gaëlique écossais.
Gaël. irland. — Gaëlique irlandais.
Gall. — Gallois.
Gasc. — Gascon.
Goth. — Gothique.
Holland. — Hollandais.
Irland. — Irlandais.
Island. — Islandais.
Lim. — Limousin.
Lyonn. — Lyonnais.
Mod. — Moderne.
Montaub. — Montauban.
Pic. — Picard.
Poitev. — Poitevin.
Prov., provenç. — Provençal.
Rom. — Roman.
Saintong. — Saintongeois.
Savoy. — Savoyard.
Suéd. — Suédois.
V. franç. — Vieux français.

J'entends par ROMAN les anciens dialectes littéraires de la langue d'Oc, par ANCIEN FRANÇAIS OU VIEUX FRANÇAIS, les anciens dialectes littéraires de la langue d'Oil.

2° *Liste alphabétique des auteurs ou ouvrages anonymes mentionnés dans les notes.*

Amilha. — Le tableu de la bido del parfet crestia... ount an ajustat un Dictiounari gascou, esplicat en francez... — Toulouso, 1759, in-8°.

Ampère. — Histoire de la littérature française au moyen âge... Histoire de la formation de la langue française. — Paris, 1841, in-8°.

Azais. — Dictionnaire des idiomes languedociens, 1865, in-8°, en publication.

Balbi. — Voy. Johannes de Janua.

Barozai (Gui). — Voy. La Monnoye.

Beauchet-Filleau (H.). — Essai sur le patois poitevin, ou Petit glossaire de quelques-uns des mots usités dans le canton de Chef-Boutonne et les communes voisines. — Niort, 1864, in-8°.

Béronie (Nicolas). — Dictionnaire du patois bas-limousin, et plus particulièrement des environs de Tulle... mis en ordre, augmenté et publié par Joseph-Anne Vialle. — Tulle (s. d.), in-4°.

Burgaud des Marets. — Encoére une tràlée d'achet qu'aviant rasté d'dans le pot à creite à Beurgau. — Paris, 1861, grand in-18, avec un glossaire.

Champollion-Figeac. — Nouvelles recherches sur les patois... et en particulier sur ceux du département de l'Isère... — Paris, 1809, in-12.

Cénac-Moncaut. — Dictionnaire gascon-français, dialecte du département du Gers. — Paris, 1863, in-8°.

Chevallet (A. de). — Origine et formation de la langue française. — Paris, 1858, 3 vol. in-8°.

CORBLET (l'abbé J.). — Glossaire étymologique et comparatif du patois picard. — Paris, 1851, in-8°.

DAMAS-HINARD. — Poème du Cid, texte espagnol accompagné d'une traduction française, de notes et d'un vocabulaire. — Paris, 1858, in-4°.

Diccionario de la lengua castellana, compuesto por la real Academia española... — Madrid, 1783, in-folio.

DU CANGE. — Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis. — Parisiis, 1733-36, 6 vol. in-folio. — Supplementum, auctore D. P. Carpentier. — Parisiis, 1766, 4 vol. in-folio.

DUCLOU (dom). — Dictionnaire manuscrit de la langue limousine. (Voy. pour les détails, ci-dessus pag. VI.)

EDWARDS (W.-F.).— Recherches sur les langues celtiques. — Paris, 1844, in-8°.

Fables causides de La Fontaine, en bers gascouns. — Bayonne, 1776, in-8°, avec un glossaire.

FAURIEL. — Histoire de la croisade contre les hérétiques albigeois... — Paris, 1837, in-4°, avec un glossaire.

GAILLARD (Augié), dit *lou Roudié de Rabastens*. — Poésies languedociennes et françaises, publiées par M. G. de Clausade. — Albi, 1843, in-12, avec un glossaire.

GARY (l'abbé). — Dictionnaire patois-français du département du Tarn. — Castres, 1845, in-12.

GÉNIN. — Des variations du langage français depuis le XIIe siècle... — Paris, 1845, in-8°.

GÉNIN. — Récréations philologiques. — Paris, 1856, 2 vol. grand in-18.

Glossaire du patois rochellais... — Paris, 1861, grand in-4° de 8 pages.

GOUDELIN. — Las obros de Pierre Goudelin... ambe lou Dictiounari sur la lengo moundino. — Toulouso, 1811, in-12.

GUILLEMIN (J.).— Glossaire explicatif, étymologique et comparatif des patois de l'ancienne Bresse-Chalonnaise et notamment du canton de Saint-Germain-du-Bois... inséré au T. IV des *Mémoires de la société de Châlon-sur-Saône*, 1862, in-4°.

GUSTEAU. — Poésies patoises, suivies d'un Glossaire poitevin, par M. Pressac. — Poitiers, 1855-61, in-12.

HONNORAT (S.-J.).— Dictionnaire provençal-français. — Digne, 1846, 3 vol. in-4°.

ISIDORI, hispalensis episcopi, originum libri vigenti...— Basileæ, 1577, in-folio.

JACLOT, de Saulny. — Vocabulaire patois du pays messin. — Paris, 1854, grand in-18.

JAL (A.).— Glossaire nautique. — Paris, 1848, in-4°.

JAUBERT (le Cte). — Glossaire du centre de la France. — Paris, 1856, 2 vol. in-8°.

JOHANNES DE JANUA (BALBI OU DE BALBIS). — Summa quæ vocatur Catholicon. — Lugduni, 1492, in-folio.

JOUVE (L.).— Coup d'œil sur les patois vosgiens. — Épinal, 1864, grand in-18.

Jouve (L.).— Noëls patois... chantés dans la Meurthe et dans les Vosges, recueillis, corrigés et annotés. — Paris, 1864, 1 vol. in-12.

La Monnoye (Bern. de). — Noei borguignon. — An Bregogne, 1738, in-12, avec un glossaire.

Le Gonidec. — Dictionnaire breton-français et français-breton. — Saint-Brieuc, 1850, 2 vol. in-4°.

Lespy (V.).— Grammaire béarnaise, suivie d'un ocabulaire Vfrançais-béarnais. — Pau, 1858, in-8°.

Littré (E.).— Histoire de la langue française. — Paris, 1863, 2 vol. in-8°.

Littré (E.).— Dictionnaire de la langue française (en publication).

Livet (Ch.).— La Grammaire française et les grammairiens du xvie siècle. — Paris, 1859, in-8°.

Martinez-Lopez et Fr. Maurel. — Dictionnaire français-espagnol et espagnol-français. — Paris, 1841, in-8°.

Mège (Francisque).— Souvenirs de la langue d'Auvergne.—Paris, 1861, grand in-18.

Mémoires de la société des antiquaires de France, t. vi, contenant « Mémoires sur les langues, dialectes et patois, tant de la France que des autres pays ». — Paris, 1824, in-8°.

Ménage. — Dictionnaire étymologique. — Paris, 1750, 2 vol. in-folio.

Michel (Francisque). — Études de philologie comparées sur l'argot... — Paris 1856, in-8°.

Nizard (Ch.).— Curiosités de l'étymologie française. — Paris, 1863, grand in-18.

Onofrio (J.-B.).— Essai d'un glossaire des patois de Lyonnais, Forez, Beaujolais. — Lyon, 1864, in-8°.

Palsgrave. — L'éclaircissement de la langue française, suivi de la Grammaire de Giles du Guez, publiés pour la première fois en France par F. Génin. — Paris, 1852, in-4°.

Peyrot (C.), ancien prieur de Pradinas. Œuvres patoises. — Millau, 1823, in-8°, avec un glossaire.

Raynouard. — Lexique roman... — Paris, 1864, 6 vol. in-8°.

Roget, baron de Belloguet. — Ethnogénie gauloise. — Paris, 1858, in-8°.

Roquefort (J.-B.-B.).— Glossaire de la langue romane.— Paris, 1808, 2 vol, in-8°, avec un supplément in-8°.

Rousset (P.).— Œuvres patoises (périgourd.). Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée de pièces inédites, publiée par J.-B.-L. (Lascoux).—Sarlat, 1839, in-8°. avec un glossaire.

Sauvages (l'abbé Boissier, de La Croix de). — Dictionnaire languedocien-français. — Nîmes, 1785, 2 vol. in-8°.

Schuster et Régnier. — Nouveau dictionnaire allemand-français et français-allemand — Paris, 1855, 2 vol. in-8°.

Stephanus (Robertus). — Dictionarium seu latinæ linguæ thesaurus.— Parisiis, 1536 in-folio.

TARBÉ (P.).— Recherches sur l'histoire du langage et des patois de Champagne.— Reims, 1851, 2 vol. in-8°.

TORRA (P.).— Dictionarium seu Thesaurus catalano-latinus.....— Barcinone, 1683, in-4°.

TRÉVOUX. — Dictionnaire universel français et latin. — Paris, 1743, 6 vol. in-folio.

Vocabolario degli academici della Crusca... — In Firenze, 1691, 2 vol. in-folio.

3° *Additions et corrections.*

Pag. 3, note 3, au mot *cópounâ.*— La ville de Limoges a eu ses *capons* en 1529. On lit dans le 2e registre consulaire, folio 89 :

« Parceque en lad. ville et faulx bourgs avoit grand nombre de maraulx vacabons surnommés *capons,* lesquels ne faisaient journellement autre métier que dérober et commettre plusieurs autres maulx, etc. ».

Pag. 26, note 25, au mot *poulinasso.*— Le terme *poulinado* est employé en Provence et en Languedoc dans le sens d'escapade, c'est proprement l'escapade d'un *poulain. Poulinasso* signifierait alors ici la peine de l'escapade.

Pag. 46, note 9, au mot *ó bôbelado.*—L'ancienne expression française *à la bille baude* signifie sans ordre, en confusion. « *Billebaude,* dit M. Littré, est d'origine incertaine. On peut cependant conjecturer que *bille* est pour *belle* et que *baude* est le féminin, pris substantivement, de l'ancien adjectif *baud,* hardi, vif : le tout signifierait *belle hardiesse,* et de là, hasard, confusion ». Le bas-limousin a *bolin-boliau,* dans le même sens; languedoc. « *à bellas boulegadas,* par troupes, par épaulées » (Sauvages).

Pag. 47, note 17, au mot *trozei.* — Cette erreur est rectifiée dans la note 6 de la page 147.

Pag. 103, note 6, au mot *eivenla,* étendu. L'ancien français avait le mot *veule,* paresseux, lâche, mou, débile. Les pères de Trévoux et Roquefort semblent dériver ce mot du latin *vacuus,* ce qui est inadmissible. La présence de la lettre *l* indique une autre analogie, peut-être le latin *vetulus,* diminutif de *vetus.*

Pag. 139, note 9, au mot *deimai.* — J'ai, d'après Foucaud, traduit *deimai* par « fatigué, gêné », et j'ai donné de ce mot une explication qui ne vaut pas grand chose. Le simple est l'ancien terme roman et français *esmai,* émoi, souci, chagrin, qui se retrouve, avec certaines variantes, dans la plupart des patois du Midi et du Nord, et dans les langues romanes. Le Haut-Limousin a conservé ce mot : « *eimai,* émoi, inquiétude, souci » (DOM DUCLOU). Le catalan, l'espagnol et le portugais ont les termes *desmayo, desmaio,* défaillance, pamoison, évanouissement, faiblesse, et *desmayar,* se laisser abattre, faiblir, tomber en défaillance. Notre adjectif ou participe *deimai* a à peu près le même sens.

Pag. 180, note 2, au mot *óblódâ.* — *Oblódâ* est un terme de colombaire dont voici l'explication : Pour attirer les pigeons et les faire venir dans le colombier, on secoue une gourde contenant du maïs ou du chènevis dont on jette quelques grains dans la trappe. Les pigeons habitués à ce bruit accourent et sont pris. *Oblódâ* est donc le même mot que *emblaver,* pris figurément. C'est amorcer avec du *blé* ces pauvres pigeonneaux qu'on appelle des amoureux. Le provençal a une métaphore analogue dans le terme *sambéja,* dérivé, d'après M. Honnorat, du lat. *sambuca,* instrument de musique, peut-être la harpe, ou plutôt du lat. *sambucus,* sureau. Le *sambe* est l'oiseau qui appelle, qui fait venir les autres dans les filets ou sur les gluaux.

Pag. 238, note 6, au mot *debeu.* Le Dictionnaire de Dom Duclou donne *beu,* caresse, amitié. *Debeu* ne serait-il autre chose que ce substantif précédé de la préposition *de*?

FABLES DE FOUCAUD

EPITRE DÉDICATOIRE

D'AGRICULTURE, DES SCIENCES & DES ARTS

ÉTABLIE A LIMOGES

Voilà, Messieurs, ce qui m'a décidé à livrer à [illegible] entrepris que pour moi. Je vous prie, d'en [illegible] vous l'offrant je ne fais qu'[illegible] aussi qu'une société d'agriculture [illegible] resser le bonheur des agriculteurs.

C'est dans cette confiance que je vous prie de [illegible] présenté sous vos [illegible] genre extraordinaire et tout nouveau, est, sans doute, [illegible] plus s'il était précédé du vôtre.

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE

Séance du 7 décembre [illegible]

M. Fontaud offre à la Société la [illegible]

A MOUSSU LO FOUNTÈNO

Te qu'â mei lou noujau[1] de lo francho varta
Dî de brâvei tiei[2] de meisunjo,
Te que, ô nâ d'un gran rei, â prei lo liberta
De deiboujâ[3] loû tor dô lioun countre lo junjo[4],
Lo Fountèno, te fâchâ pâ
Si vô prenei toun- èr rîsible;
Co n'ei gro pèr te countrufâ
— Sabe plo de segur que co n'ei pâ poussible —
Mâ trobe toun libre tan beu
— T'ô ai di tan souven, mai t'ô dize d'enguèro, —
Que iô voudrio qu'ô fusse meu
Per toû loû trônei de lo tèro!
Mai, iô dize bien tou de boun,
Me suchie be que cauque so nen grounde:
Li[5] ôro toujour de gran reî dî lou mounde,
N'i- ôro jŏmai Lo FOUNTÈNO SEGOUN.
Toû loû poï, toû loû ten, toû loû âgei
N'en poudran jŏmai fâ lour prou;

A MONSIEUR LA FONTAINE

Toi qui as mis l'amande de la franche vérité — dans de belles coquilles de mensonge, — toi qui, au nez d'un grand roi, a pris la liberté — de dévider les torts du lion envers la génisse, — La Fontaine, (ne) te fâche pas, — si (je) vais prendre ton air risible; — ce n'est point pour te contrefaire — [(je) sais bien sûrement que ce n'est pas possible]; — mais (je) trouve ton livre si beau — [(je) te l'ai dit si souvent et je te le dis encore], — que je voudrais qu'il fût mien — pour tous les trônes de la terre! — Mais, je le dis bien tout de bon, — (je) me soucie bien que quelque sot en grande: — (il) y aura toujours de grands rois dans le monde, — (Il) n'y aura jamais LA FONTAINE SECOND. — Tous les pays, tous les temps, tous les âges — n'en pourront jamais faire *leur* assez (ne le pourront jamais assez admirer), —

1. *Noujau*, bas-lim. *noudzal, noudzaous;* langued. *nougal;* rom. *nogalh, nogaill,* formé de *notz* (lat. *nux*), noix.
2. *Tiei*, mot omis par dom Duclou; bas-lim. *tè;* rom. *test*, dérivé, d'après Raynouard, de *testa*, tête, crâne. Cependant notre terme semble plutôt appartenir à la même famille que le grec θηκη et le latin *theca*, coffre, étui, réceptacle, le mot scientifique *thèque*, vésicule contenant les spores dans les cryptogames, le latin *tegere*, couvrir, le breton *ti*, maison, pluriel *tiez*, le vieux français *tect*, et le patois *tet*. Le savant philologue, M. Burgaud des Marets, nous signale un fait qu'il a fréquemment observé, à savoir que, quand nos patois retiennent un mot emprunté aux langues celtiques, c'est souvent la forme du pluriel qu'ils préfèrent, même pour exprimer le singulier. Notre mot est dans ce cas : *tiei* est justement la forme plurielle *tiez* du breton *ti*.
3. *Deiboujâ*, bas-lim. *deboudza;* langued. *debana;* anc. franç. *desvuider*. Honnorat dérive ce mot du bas-bret. *dibuna*, qui a le même sens. Littré incline à admettre l'allemand *winden*, enrouler, d'où dérouler, dévider. Cependant le lim., le bas-lim. et le langued. ont le simple *boujâ*, vider, qu'il semble difficile de tirer de *winden*.
4. *Junjo*, génisse; provenç. *junjo;* lat. *junix, -icem* (DE CHEVALLET).
5. *Li*, y, se dit aussi en bas-lim. et en provenç. *Li ôro* ne forme que deux syllabes.

Loû jônei mai loû viei, loû pai mai loû meinaj*ei*
Li troben toû cauco brâvo leiçou
Que loû po fâ venî pû sag*ei*.
Loû peliairei, loû grô seignour
Se miren dî tâ pŏrŏbôlâ ;
Loû eicouliei mai loû dotour
Gâgnen toû ŏ legî tâ mindrâ fŏribol*â*.
Per fâ lâ rŏbâ[6] dô tiran,
T'â parla coum*o* un Dî lou lingage dô ang*ei*.
Me, ne jargousse[7] mâ lou pŏtouei dô peizan,
Mâ vole tou pŏriei te bŏliâ dô louang*ei* ;
E, per te poudei fâ un brâve coumplimen,
N'ai gro[8] meitiei de redimen ;
Ne vô mâ repetâ tâ fŏbl*â* :
Lâ soun tan lenâ, tan eimobl*â*,
Lour moral*o* o tan boun*o* ôdour,
E lour sau tan bouno sŏbour ;
Surtou lâ soun tan vartŏdieir*â* .
(Quoique n'i- aye d'un pau gŏlieir*â*)[9]
Que, si lâ traulie[10] pâ, sirai plo prou counten
D'ŏvei si b*e* empluya moun ten.

Les jeunes et les vieux, les pères et les enfants — y trouvent tous quelque belle leçon — qui peut les faire devenir plus sages. — Les déguenillés, les gros seigneurs — se mirent dans tes paraboles ; — les écoliers et les docteurs — gagnent tous à lire tes moindres fariboles. — Pour dire leur fait aux tyrans, — tu as parlé comme un Dieu le langage des anges. — Moi, (je) ne fais qu'embrouiller le langage des paysans, — mais (je) veux cependant te donner des louanges ; — et, pour te pouvoir faire un beau compliment, — (je) n'ai certes pas besoin de rudiment ; — (je) ne vais *faire* que répéter tes fables : — elles sont si polies, si aimables, — leur morale a si bonne odeur, — et leur sel si bonne saveur ; — surtout elles sont si vraies — (quoiqu'il y en ait d'un peu libres) — que, si (je ne) les abîme pas dans mes ébats, — (je) serai bien assez content — d'avoir si bien employé mon temps.

---

6. Littér. *Faire les raves de quelqu'un,* au fig. être plus fort que lui, le battre, lui dire son fait. « Je lui ai fait ses raves, » c'est-à-dire, il doit être content, il n'a plus rien à demander. La récolte des raves est le dernier travail de l'année, de sorte qu'on dit figurément d'un homme qui est à l'aise : *ô ô fa sâ rŏbâ,* il peut se reposer et jouir du fruit de son travail.

7. *Jargoussâ.* Bas-lim. *dzorgoussa,* de *dzorga,* buisson, aubépine ; entrelacer des buissons, au fig. embrouiller. Dom Duclou donne *jagouçâ* dans le sens de « faire un ouvrage mécanique avec beaucoup de peine. »

8. *Gro,* bas-lim. *gro,* particule ajoutée à la négation pour lui donner plus de force. Langued. *gra* ou *gro,* grain, substantif devenu adverbe comme les mots *pas, point, mie, brin,* qui jouent à peu près le même rôle en français. Le rom. a *grau, grain,* dans le sens négatif du mot limousin.

9. *Gôliei, eiro,* lim. et bas-lim., se dit proprement d'une chose qui joue trop librement dans une autre : *quelo cliau ei tro gôlieiro ;* au figuré, qui a les allures libres. L'anc. franc. a *galier* et *galler,* se réjouir, s'amuser, danser, dérivé, d'après Roquefort, du latin *vacillare.* Le berrichon a *gallouage,* état de celui qui court de côté et d'autre (Jaubert).

10. *Traulîâ,* trôler, courir çà et là ; plus particulièrement se vautrer dans l'herbe déjà haute et la fouler ; bas-lim., *troulia,* chiffonner ; langued. *se traula,* s'enfuir, dérivé, d'après Honnorat, de l'allem. *trollen,* décamper. Dans l'ancien franç. *touiller* était souiller ; en bourguig. *tatouiller,* chiffonner, vautrer, pris activement. M. Ch. Nisard (*Curiosités de l'étymologie franç.,* pag. 122), dérive ce mot du grec θολοῦν, rendre trouble, salir.

No[7] fermi,
Be ei co fi!
C'o[8] mai d'eime que noû sen douto,
Co sen de louen no bancŏrouto,
E jŏmai de bancoroutiei
Ne roueinoro pen fermigiei.
« Mo paubro sor, sai plo fâchado
Que voû chiâ tan embŏrŏssado;
Ujan, precisŏmen, li- o tan de be de Dî.
Que fŏgiâ-voû doun tou l'eitî?
— Ce que fŏgio? Pardi! chantâvo;
Mai tou lou mounde s'ŏreitâvo
(Pode dîre sei me flŏtâ)
Esprei per m'entendre chantâ.
— Voû chantŏviâ? N'en sai charmado,
He be, ôro, dansâ n'ôvergnado. »

usurière. — Une fourmi, — est-ce fin! — Ç'a plus de bon sens que nous, sans doute, — ça sent de loin une banqueroute, — et jamais de banqueroutier — ne ruinera aucune fourmilière. — « Ma pauvre sœur, (je) suis bien fâchée — que vous soyiez tant embarrassée; — cette année, précisément, (il) y a tant de bien de Dieu (biens de la terre). — Que faisiez-vous donc tout l'été? — « Ce que (je) faisais? Pardi! (je) chantais; — même tout le monde s'arrêtait — (je) puis (le) dire sans me flatter) — exprès pour m'entendre chanter. » — « Vous chantiez? (J')en suis charmée. — Eh bien! maintenant, dansez une *auvergnate.* »

Meinagei! queu counte v' apren
Que fô bien- empluyâ soun ten.
Qu'ei dî l'eitî de lo jônesse
Qu'un tuo l'hiver de lo vieliesso,
E lou prouverbe n'ei pâ fau :
Qui fai mau soun lie coueijo mau.
Foulio fâ soun grŏniei quan lou froumen s'eicou- [dio[9];
Lou ten perdu jŏmai ne tournoro :
Qui n'o pâ vougu quan-t ô poudio
Ne poudro pû quan-t ô voudro.

Enfants! ce conte vous apprend — qu'(il) faut bien employer son temps. — C'est dans l'été de la jeunesse — qu'on tue l'hiver de la vieillesse; — et le proverbe n'est pas faux : — *Qui fait mal son lit couche mal.* — (Il) fallait faire son grenier quand le blé se battait. — Le temps perdu jamais ne reviendra; — qui n'a pas voulu quand il pouvait — ne pourra plus quand il voudra.

7. *'n, 'no* par aphérèse pour *un, uno.*
8. *C'o* pour *co o,* comme *ç'a* pour *ce a.*
9. *S'eicoudio.* Provenç. *escoudre;* bas-lat. *escodare;* lat. *excutere bladum,* battre le blé. Le rom. a *secodre* et *escotir,* secouer.

LOU RENAR E LO GRAULO[1]

LE RENARD ET LA CORNEILLE

Li- ŏvio no ve no vielio graulo,
Perchâdo sur no grando gaulo[2],
Que tegno un froumage en soun be.
— Iô vous dirio pâ bien- ente lo lou rôbe. —

(Il) y avait une fois une vieille corneille, — perchée sur une grande branche, — qui tenait un fromage à son bec. — Je (ne) vous dirais pas bien où elle le

1. *Graulo,* bas-lim. même mot; rom. *gralha, grailla;* anc. franç. *graille;* berrich., poitev., angoum. *grolle;* lat. *gracula,* corneille.
2. *Gaulo,* lat. *caulis,* tige; bret. *gwalen,* verge. (*V.* DE CHEVALLET.)

Un renar, dessoû, lo vistâvo ;
Entre se meimo ô coumplotâvo
De lou li vei [3], mai lou li gue [4],
E veiqui coumo ô s'i prengue :
« Odichiâ [5], Mŏdamo Cournelio !
Dô ôzeû voû sei lo merveliо ;
A moun- eivî, re de si beu
Que lo femèlo d'un courbeu !
Cau pei ! cau teito ! cau plumage !
Sei mentî, si vôtre rŏmage
Èrio ŏ l'avenen,
Trè certenomen,
Dessur toû loû ôzeû voû nempourtâ lo pâlio ;
Dî loû bô n'i o pen que voû vâlio,
Ni pan, ni roussignô, ni cigne, ni seni [6],
N'i- o mâ voû que chiâ lou feni. »
De s'entendre vantâ lo s'ûflavo de jôio,
Eitopau [7] lo nen poye l'ôio [8].
Esse lou feni dô ôzeu ! .
Ah ! lo troubâvo co tan beu !
De mier chantâ que toû lo veiqui que se pico ;
Per môtrâ so belo musico,
L'eibeitido daibro lou be.....
Mo fe, lou froumage toumbe.
Plo [9] counten de lo vei finado [10],
Moun drôle de renar n'en fai mâ no gourjado ;
Mai denguèro quel insoulen
Li fai, en lo quîtan, queu mŏlin coumplimen :

déroba. — Un renard au-dessous la guêtait ; — en lui-même il complotait — de le lui attraper, et le lui attrapa, — et voici comment il s'y prit : — « Bonjour, Madame Corneille ! — des oiseaux vous êtes la merveille ; — à mon avis, rien de si beau — que la femelle d'un corbeau ! — Quels pieds ! quelle tête ! quel plumage ! — Sans mentir, si votre ramage — était à l'avenant, — très certainement, — sur tous les oiseaux vous emportez la paille. — Dans les bois (il) n'y (en) a pas un qui vous vaille, — ni paon, ni rossignol, ni cygne, ni serin, — (il) n'y a que vous qui soyez le phénix. » — De s'entendre vanter elle s'enflait de joie, — aussi bien elle le paya. — Etre le phénix des oiseaux ! — Ah ! elle trouvait cela si beau ! — De mieux chanter que tous la voilà qui se pique ; — pour montrer sa belle musique, — l'hébêtée ouvre le bec... — Ma foi, le fromage tomba. — Bien content de l'avoir attrapée, — mon drôle de renard n'en fait qu'une gorgée ; — et encore cet insolent — lui fait, en la quittant, ce malin compliment : —

---

3. *Vei*, par aphérèse pour *ôvei*, avoir, attraper.
4. *Gue*, pour *ôgue*, prétérit du verbe précédent ; rom. *aguet*.
5. *Odichâ, ô Di châ*, à Dieu soyez, n'est usité que lorsqu'on s'adresse à plusieurs, ou lorsqu'on ne tutoie pas la personne ; mais il s'emploie indifféremment au moment de la rencontre ou de la séparation. Le mot *ôdî*, adieu, est un terme de tutoiement ; provenç. *adiou, adiousiaz ;* béarn. *adichatz ;* catal. *a Deu siau ;* rom. *a Dieu siatz*.
6. *Seni*, serin ; rom. *senicle, senil ;* langued. *senil*, ainsi nommé, dit Roquefort, à cause de la petitesse de ses yeux (*sénicler*, v. franç., regarder en clignant des yeux). Provenç. *sini*, que Honnorat écrit *cini* et qu'il fait dériver du lat. *cecini*, j'ai chanté.
7. *Eitopau, e to pau, e to be, e to plo* (le bas-lim. n'a pas *etopau*) ; *et tant peu, et tant bien*, aussi bien, pareillement.
8. *Poyâ l'ôio*, porter la peine. *Oio* est-il le mot bas-breton *oay*, anc. franç. *oe, oue*, oie ? Ou n'est-il pas plutôt une corruption de *ovelio ;* bas-lim. *oulho ;* provenç. *ouelho ;* rom. *oelha ;* lat. *ovis*, brebis ? Nous inclinons pour *payer l'oie*. L'oie fut pendant plusieurs siècles un mets de luxe, servi même sur la table des rois, ce qui avait donné lieu au proverbe : *Qui mange l'oie du roi, cent ans après il en rend les plumes.* (De Méry, *Hist. des Proverbes*, t. III, p. 7.) V. aussi la *Farce de Patelin*, édit. Génin.
9. *Plo*, bien, oui, certainement ; bas-lim. *plo ;* langued. *pla ;* provenç. *pla* et *plan ;* catal. *pla ;* lat. *plane*. Le rom. a *plan*, uniment, simplement.
10. *Finado*, affinée, attrapée.

« Opprenei, belo dŏmoueizelo,
Que nen côto per esse belo.
Votre froumage ei no leiçou.
— Mâ nen pŏye plo lo feiçou,
Disse-t, en prenen so voulâdo,
Nôtro graulo touto eicunlâdo[11] ;
Ne creze pâ que pen renar...
Jŏmai pû... » Mâ qu'èrio tro tar.

« Apprenez, belle demoiselle, — qu'(il) en coûte pour être belle ; — votre fromage est une leçon. » — « Mais (j')en paye bien la façon ! — dit, en prenant sa volée, — notre corneille toute penaude, — (je) ne crois pas qu'aucun renard... — jamais plus... » Mais c'était trop tard.

Queu counte ei per noû toû, mâ surtou per lâ filiâ ;
Loû garçoû lâ troben gentiliâ,
E, quan l'ôrian lour nâ rŏta[12],
Lâ soun toutâ de lâ beutâ.
Quelo que pren plŏzei d'entendre queu lingage,
Que pregne gardo ŏ soun froumage.

Ce conte est pour nous tous, mais surtout pour les filles. — Les garçons les trouvent gentilles, — et quand elles auraient leur nez grelé, — elles sont toutes des beautés. — Celle qui prend plaisir à entendre ce langage, — qu'elle prenne garde à son fromage.

---

11. *Eicunlado,* embarrassée, penaude, interdite. Nous n'avons trouvé ce terme, avec cette signification, dans aucun de nos patois. *Eicunlado* est proprement une écuélée, de *eicueilo*, écuelle ; rom. *escudella* (lat. *scutella*), et *escudelar,* vider l'écuelle, disposer des choses ; bas-lim. *escudelo, escuelo.* A la campagne, chaque personne a son écuelle, de sorte que celle qui l'a perdue se trouve embarrassée. Dans le bas-lim. on dit figurément de quelqu'un qui meurt : *O o laissa l'escuelo,* il a laissé l'écuelle.

12. *Rŏta,* provenç. *rata* avec la même acception ; langued. *rata ;* anc. franç. *raté,* rongé par les rats. En lim. marqué de petite-vérole.

LOU RENAR ET LOU ROZI

Un renar,
Sur lou tar,
Se cantouno
Soû no touno
De musca,
Delica,
Boun e beu,
Bien rousseu,
Plo mŏdur,
De segur.
Per nen vei
Qual einei !
Lo trelio ei auto,
Moun renar sauto,
E sauto, sauto,
Sautorâ-tu !

LE RENARD ET LES RAISINS

Un renard, — sur le tard, — se cantonne — sous une tonne — de (raisin) muscat, — délicat, — bon et beau, — bien roux, — bien mûr, — pour sûr. — Pour en avoir (attraper) — quel ennui ! — La treille est haute, — mon renard saute, — et saute, saute, — sauteras-tu !

— Bouei![1] noun gro.
— Hebe, ôro?[2]
— Pî!...[3] be nen sei-voû louen denguèro!
Lo se cuje[4] metre en coulèro.
— Queto ve?... Pâ vrai que li sai?
— Bouei! vou n'i toumbôrei jômai. »
Lo torno de nouveu fâ jugâ so môchoueiro;
Mâ lou pôye char queto ve :
Lo s'ûfle coumo no pedoueiro[5]
E lo pete coumo un chauve[6].

« Bah! non certes. » — « Eh bien, maintenant? » — « Peuh! en êtes-vous loin encore! » — Elle faillit se mettre en colère. — « Cette fois?... pas vrai que (j')y suis? » — « Bah! vous n'y tomberez jamais. » — Elle recommence à faire jouer sa mâchoire; — mais (elle) le paya cher, cette fois. — Elle s'enfla comme une vessie, — et éclata comme un marron au feu.

Queu counte n'ei pâ tan no fâblo,
E c'ôribo be toû loû jour :
Per lo toileto, per lo tâblo,
Loû pitî volen nâ[7] coumo dô grô segnour.
Môdamo Vônita chôtoulio;
Tau que s'ûflo creu esse gran,
E lo veritâblo gronoulio
N'ei pâ quelo de dî l'eitan.

Ce conte n'est pas tant une fable; — et cela arrive bien tous les jours. — Pour la toilette, pour la table, — les petits veulent marcher comme des gros seigneurs. — Madame Vanité chatouille; — tel qui s'enfle croit être grand, — et la véritable grenouille — n'est pas celle de *dans* l'étang.

---

1. 3. *Bouei! Pî!* interjections qui marquent l'indifférence, le doute, la dérision, et qui sont particulières au patois limousin. La première fait le fond de la langue et se met partout; nous la traduisons par : bah! La seconde est une note de tête, prolongée selon le degré d'incrédulité de la personne qui parle; nous la traduisons par : peuh! Le provenç. et le langued. ont *boui!* interjection de dédain et de dégoût.

2. *Oro.* Bas-lim. *Oouro;* langued. *âro, aras, ôros;* provenç. *ara, ouira, ahoura, hura,* etc.; espag. *ahoura* ou *agora;* ital. *ora;* rom. *aora, aoras, ar, ara, aras;* lat. *ad horam,* à l'heure, maintenant; vieux franç. *ore, or, ores.*

4. *Cujâ.* Bas-lim. *cudza;* langued. *cuja, cuiâ;* provenç. *cuja, cuida, cuia;* rom. *cuidar, cuiar;* partout avec la même acception; lat. *cogitare.* Vieux franç. *cuider, quider,* croire, penser, dans le sens restreint de *être sur le point de :* j'ai pensé tomber.

5. *Pedoueiro,* vessie, acception qui semble propre au limousin. Le bas-limousin a *petouire, petouiro,* gros homme, grosse femme, formé, dit Béronie, de *peta,* crever, et de *ouire,* qui signifie outre et quelquefois ventre. Langued. *petouire,* tracas, bruit, désordre, embarras; provenç. même acception.

6. *Chauve,* « châtaigne rôtie sous la braise, ainsi nommée parce qu'elle se dépouille facilement de sa peau; mot dérivé du latin *calvus,* chauve » (Dict. ms. de dom Duclou); terme propre au Limousin.

7. *Nâ,* par aphérèse pour *ônâ,* aller; bas-lim. *ona;* langued. *ana;* provenç. *ana;* anc. catal. *anar;* ital. *andare;* espag. *andar.* (*V.* à ce sujet Littré, *Hist. de la langue franç.,* t. I, pag. 39.)

LOU RA DO CHAN

Rat de noblesse, un jour de l'an, fait politesse au rat paysan. Il le convie à une partie de beau dîner, partie fine, et la cuisine devait bien aller.

Co voû deitalo,
Co voû dŏvalo,
Mâ sei eichalo
De quî fôteur!
Chacu deinicho,
Et no cournicho
Fugue lo nicho
Dô doû vouleur.

Ça vous détale, — Ça vous descend, — mais sans échelle, — de ces fauteuils; — chacun déniche, — et une corniche — fut la niche — des deux voleurs.

Mâ quan l'ôrage
Fugue pŏssa,
Quan tou tŏpage
Ogue cessa,
Moun ra de vilo,
Fier coumo milo,
Credo ô peisan :
« Onen, dŏvŏlan!
Fô que noû chŏban
Nôtre feizan.

Mais quand l'orage — fut passé, — quand tout tapage — eut cessé, — mon rat de ville, — fier comme mille, — crie au paysan : — « Allons, descendons! — (il) faut que nous achevions — notre faisan. »

— Grŏmarcei, di lou rustique,
Iô n'ai pû ni fan ni se.
Demo voû vendrei châ me;
Co n'ei pâ que iô me pique
De voû regŏlâ to be;
Mâ, si iô sai pû ŏ l'eitre,
Si vive beuco pû mau,
Dô min sai tranquile e meitre
Dî lou foun de moun penau [2].
Quan lo coussinço
Ei de pŏssinço,
Re ne fai mau. »

« Grand merci! dit le rustique, — je n'ai plus ni faim, ni soif. — Demain vous viendrez chez moi; — ce n'est pas que je me pique — de vous régaler aussi bien; — mais, si je suis plus à l'étroit, — si (je) vis beaucoup plus mal, — du moins (je) suis tranquille et maître — dans le fond de mon genêt. — Quand la conscience — est en repos, — rien ne fait mal. »

Queu rŏtou
Vio rŏzou;
Co dô autreî
Ei per n' autreî
No poueizou.
Qui mauverso
Tremblo ŏ verso
Dî so peu,
E lo tranço
Ei d'ŏvanço
Soun boureu.

Ce raton — avait raison. — Ça (le bien) des autres — est pour nous autres — un poison. — Qui malverse — tremble à tomber — dans sa peau, — et la peur — est d'avance — son bourreau.

2. *Penau*, genêt; bas-lim. *penas*, au pluriel; Honnorat dérive ce mot du lat. *penna*, une plume, parce que, dit-il, les rameaux du genêt y ressemblent un peu. Le rom. avait en effet conservé le mot *pena*, penne, plume de l'aile.

LOU LOU E L'OGNEU

'N ŏgneu qu'eitouviâvo[1] lo se
Un jour vô nâ beûre no ve
Dî lou couren d'uno aigo puro.
Un lou que ne vio pâ denguèro deijûna,
Un pau pû nau[2] s'èrio pouna
Per ŏtendre cauquo ŏvanturo.
« De cau dre, piti-t insoulen,
Venei-tu troublâ moun brevage?
Tan d'ôdaço ŏ toun- age
Merito châtimen.
— Mounsegnour, vou dŏmande ercûzo;
Quei vrai, i'ai tor d'ŏvei gu se,
Quan Votro Mŏjesta m'ŏcûzo;
Mâ l'aigo ve d'elo ŏ me,
E, quan no ve l'o prei so courso,
Lo ne mounto pû ver so sourço.
Vou 'n preje fŏzei ŏtentî
Que iô sai dî lou bâ dô rî,
Que Votro Grandour ei plŏçâdo
Pû nau que me mai d'uno seiteirâdo[3],
E que per counsequen ne pode, Mounsegnour,
Grŏnouliâ soun- ŏbeurodour.
— Taizo te! sabe ce que dize;
Mai i'aime bien qu'un vourmoû moralize!
Iô sabe que de me t'â dî dô mau antan.

LE LOUP ET L'AGNEAU

Un agneau qui mourait de soif — un jour veut aller boire un coup — dans le courant d'une onde pure. — Un loup, qui n'avait pas encore déjeuné, — un peu plus haut s'était posé, — pour attendre quelque aventure. — « De quel droit, petit insolent, — viens-tu troubler mon breuvage? — Tant d'audace à ton âge — mérite châtiment. » — « Monseigneur, (je) vous demande pardon; — c'est vrai, j'ai tort d'avoir eu soif, — quand Votre Majesté m'accuse. — Mais l'eau vient d'elle à moi, — et, quand une fois elle a pris sa course, — elle ne monte plus vers sa source. — (Je) vous en prie, faites attention — que je suis dans le bas du ruisseau, — que Votre Grandeur est placée — plus haut que moi plus d'une sétérée, — et que par conséquent (je) ne puis, Monseigneur, — *patrouiller* (dans) son abreuvoir, » — « Tais-toi! (je) sais ce que (je) dis; — et j'aime bien qu'un morveux moralise! — Je sais que de moi tu as dit du mal l'année dernière. » — « Mon-

1. *Eitouviâvo*, imparf. de *eitouviâ*. Nous retrouvons ce mot plus loin (*l'Ozelo e loû pitî Ozeu*) sous la forme *eitauviâ*. Dom Duclou ne donne que cette dernière : « *eitauviâ*, verbe act., manquer, n'avoir pas; *eitauviâ lo se*, supporter la soif. » En bas-lim., *estoouvia* se dit des choses dont on est privé : *Ontan mindzen bien de las truffas, mas udzan las oven be estoouviadas*, « l'année dernière nous mangeâmes bien des truffes, mais cette année, il a fallu s'en passer. » Langued. *estaouviâ* ou *estalbiâ*, épargner, user d'épargne, ménager; *estarbia*, dans le Tarn. Le *Glossaire* de Roquefort indique *estouvoir* pour *estavoir*, combattre, disputer; mais il n'en dit pas l'origine. Barbazan donne le substantif *estouvoir* dans le sens de nécessité, dérivé de l'ancien mot français *estuet*, il faut, il convient; *estuet*, il faut, dans la Chron. de Bertrand du Guesclin. — On dit aussi *eitôiâ* dans quelques endroits du Limousin.

2. *Nau*, pour *au*, haut; rom. *naut*. Ce mot est général dans le midi.

3. *Seiteirâdo*. Ducange : *sextarata*, *sextairada*, *sestairada*. Mesure de terre dans laquelle on peut ensemencer un sétier de blé. Cette mesure de superficie varie selon les pays. A Limoges elle vaut 23 ares 74 cent. (V. à ce sujet le travail publié, en 1827, par J.-B. Dutreix.)

— Mounsegnour, v'einidei[4] pâ tan;
Eh ! n'i- o pâ doû mei que iô tète.
— Tu n'â menti ! iô t'ô repète :
Si co n'ei pâ te, qu'ei toun frai.
— Sai fî unique de mo mai.
— Co- ei doun caucu de to chèno de râço ;
Voû ne chŏbâ[5] jŏmai de me bŏliâ lo châsso,
Voû, vôtrei barjei, vôtrei chef
Ne fâ mâ me servî d'einei [6].
I m'ô an di, ni-mai[7] iô sabe ;
Se fai ten que tou-t ŏco chabe. »
En meimo ten, moun lou grafo[8] l'ŏgneu,
Que vio be greleta tou queu ten dî so peu,
Coumo l'ŏmando dî so côco ;
O lou nempourto [9] e lou voû crôco
Dî lou beu foun d'uno fourei,
Sei d'autro fourmo de proucei.

seigneur, (ne) vous irritez pas tant ; — eh ! (il) n'y a pas deux mois que je tète. » — « Tu en as menti ! je te le répète ; — si ce n'est pas toi, c'est ton frère. » — « (Je) suis fils unique de ma mère. — « C'est donc quelqu'un de ta chienne de race ; — vous ne cessez jamais de me donner la chasse ; — vous, vos bergers, vos chiens, — ne faites que me servir d'ennui : — ils me l'ont dit, et je (le) sais. — (Il) se fait temps que tout cela finisse. » — En même temps, mon loup grippe l'agneau, — qui avait bien greloté tout ce temps dans sa peau, — comme l'amande dans sa coque ; — il l'emporte et vous le croque — dans le beau fond d'une forêt, — sans autre forme de procès.

Queu counte n'ei pâ fa per rîre ;
Eicoutâ bien ce qu'ô vô dîre :
Un riche ei toujour lou pû for ;
Un paubre, countre se, ei segur d'ŏvei tor.
V'ôriâ beu credâ vengenço,
Qu'ei toujour entau[10] pertou ;
Lo feblesso e l'endigenço
Fan pecha d'ŏvei rŏzou.

Ce conte n'est pas fait pour rire ; — Écoutez bien ce qu'il veux dire : — Un riche est toujours le plus fort ; — un pauvre, contre lui, est sûr d'avoir tort. — Vous auriez beau crier vengeance, — c'est toujours ainsi partout ; — la faiblesse et l'indigence — font péché d'avoir raison.

---

4. *S'einidâ.* Le provenç. a *s'esnissa, s'eilissa,* se hérisser. Au figuré, se mettre en colère. *Einida* peut être le lat. *ignitus.*

5. *Chŏbâ ;* bas-lim. *otsoba ;* provenç. *acaba, achaba, caba ;* rom. *acabar* (de *cap,* lat. *caput*), achever, finir.

6. *Einei,* ennui, chagrin, peine ; bas-lim. *ennuei ;* provenç. *ennui, enuech ;* rom. *enueg, enuet, enney, nueia,* du latin *nocere.*

7. *Ni-mai,* et de plus. « *Ni* signifiait à la fois *et* et *ni,* mais avait plus souvent la première acception que la seconde. » (Rayn., *Gram. rom.,* p. 425). L'ancien français employa aussi *ni* et *ne* dans le sens de *et ;* anc. catalan *ne,* même sens.

8. *Grŏfâ,* gripper ; rom. *grafio* et bas-lat. *graffa,* crochet. Bret. *skilfa,* griffer.

9. *Nempourto* pour *empourto.* Ce *n* ajouté par euphonie, principalement devant la proposition *en,* est d'un emploi fréquent en Limousin et dans le Berry, où l'on dit aussi *n-en haut, fais-n-en, attrape-n-en,* etc. (V. le comte Jaubert.)

10. *Entau,* ainsi ; lat. *in tali* (*modo*).

Lou paubr*e* ome, dî so misèr*o*,
Guei be beleu[10] coupa cauque bŏrou
(Ce qu'ei no chauzo defendud*o*)
Mâ, per bounur, s'ŏchou èrio vendud*o*.
O fai, coumo ô po, soun meichan fai de bouei,
Que li- ŏvio mai de meita souei[11] ;
Co li fŏro no pitito baudad*o*[12]
Per chôfâ so paubro meinad*o*.
O s'en vai tournâ ver meijou,
Counten coumo sirio no graul*o* en-d uno[13] nou.
Lou veiqui doun que s'ŏchŏmin*o*
En soun piti fai sur l'eichin*o*.
O pein*o* o-t-eu fa vin pâ,
O sen qu'ô ne po pû nâ.
So pôzicî ei cruèl*o*,
O tou momen ô chancèl*o* ;
Per ne pâ toumbâ soû soun fai,
O ei vira[14] lou jitâ lai.
Queto ve tou de boun ô per lo tremountad*o* ;
Tou-t ŏ lo ve dî so pensad*o*
O creu ôvî purâ so fenno, soû pitî :
« I n'an gro chŏba de pŏtî !
Helâ ! coumo van fâ quelâ paubrâ boun*â* arm*a* ? »
O ne po pû tenei sâ larmâ ;
Mâ sâ larmâ ne tounben pâ,
Lâ se jŏlen countre soun nâ.
Queu paubre mŏlhûroû, ŏ lâ fî, per pŏssinç*o*,
O eizŏmino so coussinç*o*,
Fai soun ate de countricî
E se recoumand*o* ô Boun-Dî :
« O mor, se disse-t-eu, que m'ôblidâ sur tèr*o*,
Vâque, vâque, chôplâ[15], terminâ mo misèr*o* !

sa misère, — eût bien peut-être coupé quelque grosse branche — (ce qui est une chose défendue) ; — mais, par bonheur, sa hache était vendue. — Il fait comme il peut son mauvais faix de bois, — où (il) y avait plus de moitié sureau. — Ça lui fera un petit feu clair — pour réchauffer sa pauvre famille. — Il s'en va revenir vers (la) maison (chez lui), — content comme serait une corneille avec une noix. — Le voici donc qui s'achemine, — avec son petit faix sur l'échine. — A peine a-t-il fait vingt pas, — il sent qu'il ne peut plus aller. — Sa position est cruelle, — à tout moment il chancelle ; — Pour ne pas tomber sous son faix, — il est forcé de le jeter à terre. — Cette fois tout de bon il perd la tramontane. — Tout à la fois dans sa pensée — il croit entendre pleurer sa femme, ses enfants : — « Ils n'ont point fini de pâtir ! — Hélas ! comment vont faire ces pauvres bonnes âmes ? » — Il ne peut plus retenir ses larmes ; — mais ses larmes ne tombent pas, — elles se gêlent contre son nez. — Ce pauvre malheureux, à la fin, perd patience. — Il examine sa conscience, — fait son acte de contrition — et se recommande au bon Dieu : — « O Mort, se dit-il, qui m'oublies sur terre, — viens, viens, s'il te plaît, terminer ma mi-

---

10. *Beleu*, peut-être. Ce mot, sous les formes *beleu, beleou, belheu*, est répandu dans tout le midi ; il est composé, d'après Raynouard (*Choix de Poésies origin.*, t. Ier, p. 380), de *ben*, bien, et de *leu*, vite, légèrement, lat. *leve* : « En joignant *ben* à *leu*, l'adverbe eut un sens détourné, *bien légèrement, peut-être*. » On trouve aussi *be leu* (en deux mots) dans le lexique roman. L'ancien français avait également *beleou*.

11. *Souei*, sureau ; langued. *sahuc, soic, sahuquier* ; provenç. *sambuquier* ; ital. *sambuco, sauco* ; rom. *sambuc* et *sauc* ; bret. *skao* et *skav*.

12. *Baudado*, flamme claire, de peu de durée et qui réjouit ; provenç. *baud*, joyeux ; rom. *baut, baudos*, hardi, joyeux ; goth. *baltha*, audacieux ; anc. franç. *baud, baude* ; lat. *gaudens*. Roquefort propose le latin *validus*.

13. *En-d uno*, avec une. *En* a souvent le sens de *avec* dans la langue romane. Cette acception s'est conservée dans différents patois. Le *d* euphonique est un legs des Romains ; la langue romane en offre quelques exemples. (V. Génin, *Variat. du lang.*, p. 92 et 125.)

14. *O ei vira*, il est forcé de..., limousinisme : il est tourné (par force) à.

15. *Chôpla* altération de *si ô pla*, s'il (te) plaît.

Iô t'ôrai tan d'ôbligŏcî !
Sai be deijâ pû mor que vî. »
Lo Mor, que l'entende, vèngue per coumplŏzençò ;
Lo fugue qui tanquetan[16].
« He be ! te que credâ tan,
Que volei-tu de mo prezençò ? »
Mâ nôtre ome fugue so
Quan-t ô vegue lo Margo[17],
E disse-t ŏ quelo eidentado :
« Escuzo, vai, t'ai mâ credado
Per m'eidâ charjâ moun fŏgo. »

sère ! — je t'aurai tant d'obligations ! — Je suis bien déjà plus mort que vif. » — La Mort, qui l'entendit, vint par complaisance ; — elle fut là à l'instant : — « Eh bien ! toi qui cries tant, — que veux-tu de ma présence ? » — Mais notre homme fut sot — quand il vit la Margot, — et dit à cette édentée : — « Excuse, va, (je) t'ai seulement appelée — pour m'aider (à) charger mon fagot. »

Iô creurio bien quelo ŏvanturo ;
Car lou châfre[18] de lo nŏturo,
Châ loû gran mai châ loû pitî,
Ei : PÛTÔ POTÎ QUE MURÎ !
Lou riche mai lou peliaire[19]
Soun be d'ŏcor sur queu pouen,
Que lo Mor n'eifredo gaire
Quan-t un lo veu mâ de louen ;
Mâ, quan de prei lo noû guignò,
Lo pô fai perdre lo le[20],
E tou lou mounde bargignò
Quan fô pŏssâ queu goule.

Je croirais bien cette avanture ; — car le surnom de la nature, — chez les grands et chez les petits, — est : PLUTÔT PATIR QUE MOURIR. — Le riche et le chiffonnier — sont bien d'accord sur ce point, — que la Mort n'effraie guère, — quand on (ne) la voit que de loin. — Mais quand de près elle nous guigne, — la peur fait perdre l'haleine ; — et tout le monde barguigne — quand il faut passer ce goulet.

---

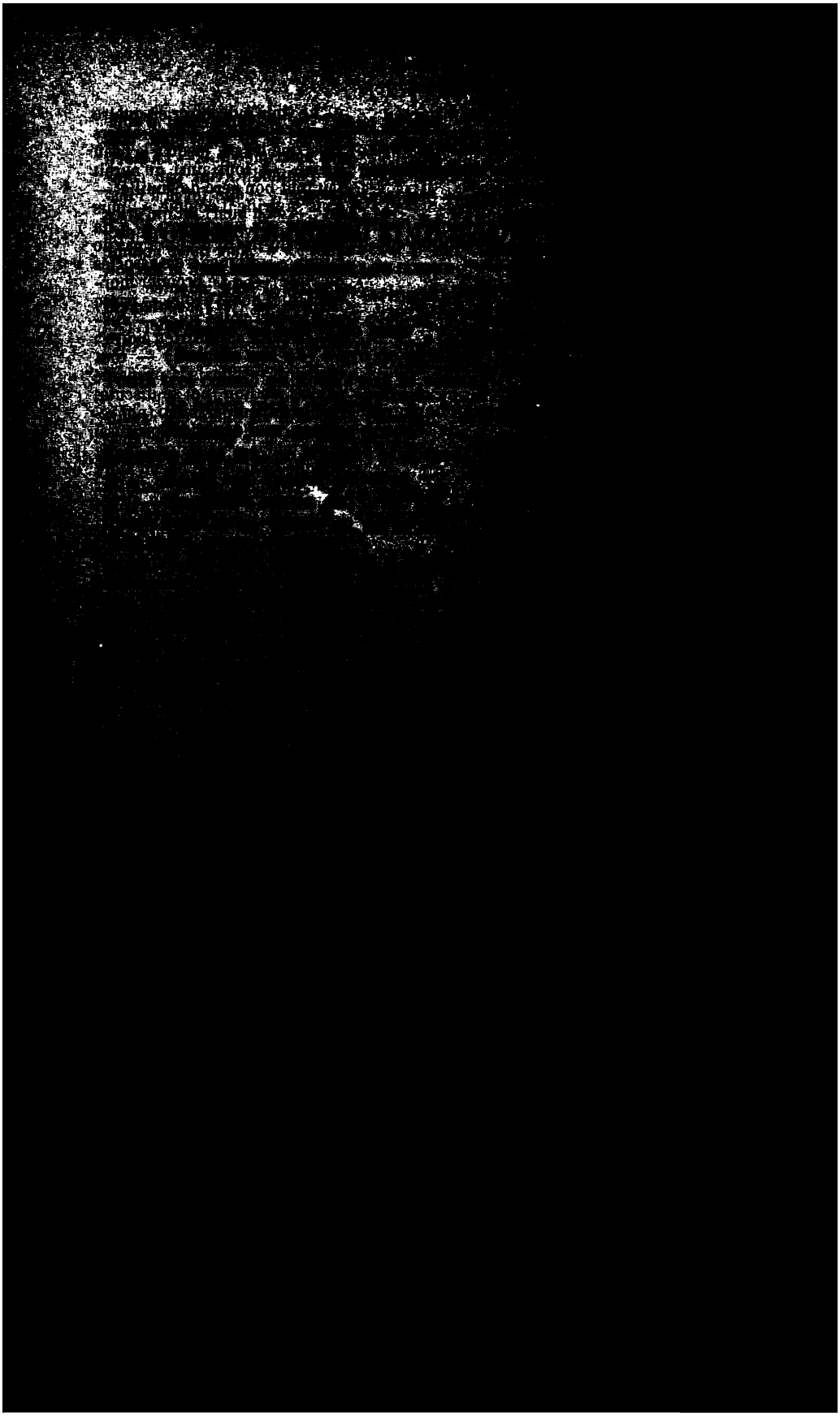
16. *Tanquetan*, aussitôt ; langued. *tan-t-e quan ;* béarnais *tantequant ;* lat. *tantum et quantum.*

17. *Lo Margo*, surnom de la pie en lim. et en berrich. ; sobriquet de la Mort.

18. *Châfre*, sobriquet ; bas-lim. *tsafre ;* poitev. *chaffre ;* patois saintong., *Châfe* (V. BURGAUD DES MARETS, *la Malaisie*, Paris, Didot, 1864). On trouve dans le *Glos. du Centre*, *chaffrer*, détériorer ; *chaffré* se dit de quelqu'un dont le corps ou les vêtements sont délâbrés. *Chaffourer*, défigurer, barbouiller, dans Trévoux.

19. *Peliaire*, chiffonnier ; langued. *peliarot*, *peliarotaïre ;* adject. formé du rom. *peilla*, haillon, dérivé, d'après Honnorat, soit du bas-breton *pill*, soit du lat. *spolia.*

20. *Lo le*, par aphérèse pour *lo le ;* bas-lim. et langued. *ole ;* prov. *halen ;* rom. *ale ;* lat. *halitus.*



Lou veiqui d'eicebrâ[9] en quatre gran parteu
Lâ char ni-mai loû ô, deicho ŏ lâ quîtâ peu,
Toplo coumo ôrio fa pen boun pai de fŏmilio ;
Pei so grifo ô deregremilio[10],
Pei counto sur soû andilioû[11].
« Ha ça ! se disse-t-eu, n'i- ôro pâ de jŏloû. »
E moû trei ŏssoucha de rîre !
« Lou prumiei trô[12], lou deve vei,
Per l'ŏmour que[13] sai vôtre rei. »
Deicho qui n'i- ŏvio re-t ŏ dîre :
Tou segnour,
Tou-t ônour !
Jŏmai lo primôta countre un lioun se barjigno,
Eitŏpau degu se rechigno.
— « Deve vei ôci lou segoun,
Perceque iô me pele Lioun. »
Chacu lei doun counegue plo so fauto,
Mâ pen n'ôse branlâ ni pe ni pauto.
— « Lou troisieime l'ôrai, per lo san ! per lo mor !
Perceque iô sai lou pû for. »
Quelo rŏzou n'ei pâ tan chômenido ![14]
Lo se pren toujour per countan.
« Dô quatrieime bouci[15] restan,
Si caucu soulŏmen vio no quîto embrussido[16],
Iô l'eitrangliŏrio tanquetan. »

— Le voilà à déchirer en quatre grands quartiers — les chairs ainsi que les os, jusqu'à la peau même, — tout ainsi qu'aurait fait tout bon père de famille. — Puis sa griffe il déploie ; — puis compte sur ses ongles. — « Ha ça ! se dit-il, (il) n'y aura pas de jaloux. » — Et mes trois associés de rire !) — « Le premier morceau, (je) dois l'avoir, — parce que je suis votre roi. » — Jusque-là (il) n'y avait rien à dire : — (A) tout seigneur — tout honneur ! — Jamais la primauté contre un lion (ne) se discute, — aussi bien personne (ne) rechigne. — « (Je) dois avoir aussi le second, — parce que je me nomme Lion. » — Chacun alors donc connut bien sa faute, — mais aucun n'osa remuer ni pied ni patte. — « Le troisième, (je) l'aurai, par le sang ! par la mort ! — parce que je suis le plus fort » — Cette raison n'est pas tant moisie ; — elle se prend toujours pour comptant. — « Du quatrième morceau restant, — si quelqu'un seulement avait (attrapait) une seule pincée, — je l'étranglerais à l'instant. »

---

9. *Eicebra*, déchirer ; bas-lim. *ecibra, ecirpa ;* langued. *escarpi ;* provenç. *eschisa*, dérivé, d'après Dumège, du grec *schizo*, lat. *scindo*. *Eicebrâ* vient du lat. *excerpere, discerpere*.

10. *Deregremiliâ*, dépelotonner, déployer ; verbe composé que nous ne retrouvons nulle part. Langued. et gasc. *grumel, grumicel*, peloton de fil ; provenç. *gramel, gramicel, grumel, grumeou*, grumeau ; lat. *grumus*. L'anc. franç. avait *grumel*, pelotte (lat. *grumulus*) et *grumicelet*, petit peloton.

11. *Andilioû*, ongles, cornes du pied, semble n'être que le terme de vénerie *andouiller*, petite corne qui vient au bois du cerf, tiré, d'après Littré, de l'anglais *antler*. Poitev. *andillion*.

12. *Trô*, gros morceau ; langued. et provenç. *tros ;* caalt. *tros ;* espag. *trozo ;* rom. TROS ; anc. franç. TROS, du lat. *truncus*, d'après HONNORAT. Le gallois a l'adj. *troc*, coupé.

13. *Per l'ŏmour que*, pour l'amour que, parce que ; langued. et provenç. *per l'amour que ;* en bas-bret. *palamour ma*.

14. *Chômeni, do*, moisi, mot de la langue d'oil, usité dans le Poitou, dans la Creuse, dans la Saintonge, dans le Berry, où l'on dit aussi *chauveni*. « Ce mot, dit M. Burgaud des Marets, a une grande analogie avec l'allemand, le hollandais, le flamand *schimmelen* » (Œuvres de Rabelais. — Paris, Didot, 1857, PANTAGRUEL, liv. II, chap. XXX). Bas-lim. *tsomousi*.

15. *Bouci*, morceau ; bas-lim. et langued. *bouci* ou *boussi ;* provenç. *boucin ;* catal. *boci ;* rom. *bocon* et BOSSI ; anc. franç. BOUCI, *boussi, boussin, bossin ;* lat. *buccea*, bouchée. Le Duchat dérive ce mot de l'allemand *beissen*, mordre.

16. *Embrussido*, pincée, mot propre au Haut-Limousin, dérivé peut-être de *in* et du bas-lat. *rusca*, écorce, en bas-bret. *rusk :* ce qui ne prend que l'écorce ou l'épiderme.

Queu counte ei ple de moralo.
Mâ veiqui lo principalo :
Queu que se freto ŏ-d un leirou
Ne remplî jŏmai soun gŏtou [17].
Cambe de meijoû roueinŏdâ
Per ŏvei fa tou pŏriei !
Chacu faze soun meitiei,
L'ôchâ siran bien gardŏdâ.

Ce conte est plein de morale; — mais voici la principale : — — Celui qui se frotte à un larron, — ne remplit jamais sa poche. — Combien de maisons ruinées — pour (en) avoir fait tout autant! — (Que) chacun fasse son métier, — les oies seront bien gardées.

17. *Gŏtou,* diminutif de *gâto,* poche. L'espagnol a *gato,* bourse de peau de chat.

LO MOUNTAGNO PREITO A OCOUCHA

LA MONTAGNE PRÊTE A ACCOUCHER

Uno mountagno de Granmoun [1],
Oro [2], negro coumo un demoun,
Se troubavo embŏrŏssado,
E meimo for ŏvançado.
Pèrque l'èrio sur soun ten,
Lo nen vio de ten-en-ten
Cauco pitito brundido [3];
E lo pŏrôfio eipôrido [4]
Parlavo de se cŏchâ,
Per lo pâ veire ŏcouchâ.
Mâ quan lâ grandâ trenchŏdâ
Prenguèren ŏ lo jŏzen [5],
Lo nen gue de l'eicîcliŏdâ [6]
Qu'eifredèren plo mo gen.
Toû loû bouyei, toû loû pâtrei
Se meten de marmuzâ [7];

Une montagne de Grandmont, — laide, noire comme un démon, — se trouvait embarrassée (grosse), — et même fort avancée. — Parce qu'elle était sur son temps, — elle avait (poussait) de temps en temps — quelque petit éclat de voix, — et la paroisse effrayée — parlait de se cacher, — pour (ne) pas la voir accoucher. — Mais quand les grandes tranchées — prirent à la malade, — elle en eut (poussa) des cris perçants — qui effrayèrent bien mes gens. — Tous les bouviers, tous les pâtres — se mettent à chuchot-

1. Grandmont, village à 8 kil. environ d'Ambazac et à 28 kil. au nord de Limoges.
2. *Ore, ôro,* laid, laide ; bas-lim., langued. *ore;* prov. *horre;* rom. ORRES ; lat. *horridus.*
3. *Brundido,* retentissement; le bas-lim. n'a pas le subst., mais a les verbes *broudi* et *brudi,* bruire, siffler; langued. *brounzi* et *brûdi;* provenç. *brounzi;* anc. catal. *brugir;* rom. *bruzir* et BONDIR, du lat. *rugire,* selon Ménage et Diaz. Le bas-bret. a *brûd,* bruit.
4. *Eipôri, ido,* effarouché ; berrich. *épeuré;* langued. *espaurit;* provenç. *espaurit;* rom. *espavordit;* lat. *expavidus.*
5. *Jŏzen,* femme en couches; bas-lim. *dzozen;* langued. *jazen;* provenç. *jacent;* anc. béarn. *jazenta;* rom. *jacer,* JAZER, gésir; lat. *jacere.*
6. *Eicicliŏdâ,* cris perçants; de la préposition *ei* (lat. *ex*) et du rom. SIBLAR, SILAR (lat. *sibilare*), et, par corrupt., *sicliar.* Nous avons plus loin un autre exemple de la mutation du *l* en *cl : sicliâ,* asseoir, bas-lat. SELLARE, de *sella.* Bas-lim. *eichuflado,* langued. *siblado,* coup de sifflet.
7. *Marmuzâ;* lat. MALE-MUSSARE, mal murmurer; anc. franç., berrich. *marmouser* et *marmuser,* marmotter, dire tout bas. Malgré les présomptions d'une origine latine, Génin tire ce mot de *mar* (mal) et de *mouse* (moue), triste mine. Le provenç. a *marmoutia* dans le sens de marmotter.

S'ŏvizen-t-î pâ, quî diâtrei,
D'ŏvanço de bŏtizâ
Lou meinage?
— « Co siro cauque vilage.
— Co siro cauque château.
— Co pourio be esse, beleu,
No vilo touto empenado [8]. »
O lâ fî l'ei ŏcouchado...
Que li- o lou Boun-Dî bŏlia?...
Un pitî ra.

ter. — (Ne) s'avisent-ils pas, ces diables, — d'avance de baptiser — l'enfant? — « Ce sera quelque village. » — « Ce sera quelque château. » — « Ce pourrait bien être, peut-être, — une ville toute faite. » — A la fin elle est accouchée... — Qu'est-ce que le bon Dieu lui a donné?... — un petit rat.

Veiqui lou pourtre d'un- emplanco [9].
O se tou fâ, re ne li manco;
Que fai-t-eu, si- ô ei prei ô mou?...
Re dô tou.
Quel ercule n'ei mâ no raco [10];
Queu bucephâlo no potraco;
Queu gran geian, un jau-bouta;
Queu beu château no bicôquo;
Queu sŏben n'ei mâ 'n- enteita;
E queu libre nouveu, tan vanta dî so coquo,
Qu'ei-ŏco, quan qu'ei eizi [11] ?
Qu'ei-ŏco, quan qu'ei legi?...
Lo bezi [12] !

Voici le portrait d'un présomptueux. — Il sait tout faire, rien ne lui manque; — que fait-il, s'il est pris au mot?... — Rien du tout. — Cet hercule n'est qu'une rosse; — ce bucéphale une patraque; — ce grand géant un coq-botté; — ce beau château une bicoque; — ce savant n'est qu'un entêté; — et ce livre nouveau, tant vanté dans sa coque, — qu'est-ce, quand c'est éclos?... — Qu'est-ce, quand c'est lu?... — Rien.

---

8. *Empena, âdo,* tout brandi; même mot en bas-lim. En gasc. : *tres houras empenadas,* trois heures entières; du lat. *in pennâ,* en plume, tout emplumé.

9. *Emplanco,* présomptueux. Les rapprochements nous échappent. En milanais et en boulonais, *impiant* se dit pour *hâblerie;* en vénitien, *impianto* correspond à notre mot populaire *blague.*

10. *Râco,* malingre, rosse; rom. RACA, rosse, RACAR, souffrir, languir.

11. *Eizi,* éclos, part. pas. du verbe *eixî;* catal. *exir;* rom. *eissir;* lat. *exire,* sortir.

12. *Lo bezi,* apocope pour *lo bezilio. Bouziliâ* et *beziliâ, fâ de lo bezilio,* gâcher, faire de mauvais ouvrage, *bezi,* niaiserie, rien. Langued. *bouziga,* provenç. *bousilha,* gâter un ouvrage. Poitev. *bouzineries,* bagatelles. Rapprocher cependant de notre expression le langued. et le provenç. *bazac* ou *bazat,* rien. Le *bazac* est un coton filé très fin qui vient de Syrie. Le nom du coton, dans le Midi, est arrivé à signifier fêtu, rien, comme *burra,* bourre, a fait *bouri* en patois lim. (V. ce mot, pag. 20, note 3.)

Fŏzei nen
Forço argen ;
Moun parpai[4]
Aimo mai
Vei doû-trei
Grû de mei. »

Faites-en
Force argent.
Mon jabot
Aime mieux
Avoir deux *ou* trois
Grains de mil.

'n ignoren eiredite
D'un mŏnuscri qu'ô pourte
Châ lou beu prumiei libraire.
«— Creze bien, disse-t-eu, que dî queu mŏnuscri
Li deu vei bien de l'erpri;
Mâ doû-trei sô marcâ fŏrian mièr moun- ŏfaire. »
Quan d'eibeitî que fan coumo lou jau,
E, per gardâ loû tiei, jiten lai lou noujau!

Un ignorant hérita — d'un manuscrit qu'il porta — chez le beau premier libraire. — « (Je) crois bien, dit-il, que dans ce manuscrit — (il) doit y avoir bien de l'esprit; — mais deux *ou* trois sous marqués feraient mieux mon affaire. » — Combien d'imbéciles font comme le coq, — et, pour garder la coquille, jettent à bas l'amande !

4. *Parpai,* « sein, partie du corps depuis le bas du cou jusqu'au creux de l'estomac » (D. Duclou). bas-lim. *porpar,* la poitrine; dans le Centre on dit *parpet,* et *parpaillère,* « partie de la chemise qui couvre la poitrine, et qui chez les hommes sert souvent de poche; se dit aussi par métonymie, du sein, de la gorge » (Cte Jaubert). Ces mots semblent n'être que des altérations du rom. *perpoing, perpunh, perponh,* pourpoint. On dit encore dans le peuple *le moule du pourpoint,* pour la poitrine, et *se remplir le pourpoint.* Remarquez que, pendant que le primitif jabot, poche à la nourriture qui précède l'estomac, dans les oiseaux, devenait cette espèce de colifichet qui pare la poitrine des hommes, certains patois, par une métonymie inverse, faisaient du vêtement appelé *pourpoint,* la poitrine elle-même.

LA BEITIA MOLAUDA DE LO PESTO

Un jour lou Boun-Dî en coulèro
Bouje[1] no mŏlaudio sur tèro,
Per un piti mŏtâ *Messieurs* loû ŏnimaû
Que deipei tan de ten li fŏgian tan de mau.
Lou Boun-Dî sŏbio be que jŏmai lo fŏmino
N'auzo entrâ dî lo couzino
Dô rei mai dô courtizan :
Lo n'ei mâ per loû peizan.

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE

Un jour le bon Dieu en colère — répandit une maladie sur (la) terre, — pour un petit mater Messieurs les animaux, — qui depuis tant de temps y faisaient tant de mal. — Le bon Dieu savait bien que jamais la famine — n'ose entrer dans la cuisine — des rois et des courtisans : — elle n'est que pour

1. *Boujâ,* verser abondamment, vider; bas-lim. *boudza,* langued. *bouja;* provenç. *buja;* rom. *voiar, vueiar, voidar;* lat. *vacuare.*

Que me vian gro jŏmai re fa!
I'ô ai meimo, no ve, pŏssa per mo gourgeiro[13]
No bargeiro.
Moun ŏmita per voû et per vôtro santa
Me râcho lo francho varta.
He be, ôro, si fô que perisse
Que l'ŏssemblado me chôsisse!
Creze pertan, creze de bouno fe
Que châcu deu eici s'ŏccuzâ coumo me;
Sei co lou tribunau ne sirio pâ cŏpable
De couneitre lou pû coupable.
Pensâ-v' entau? » — « Oplo, di lou renar,
Que vô fâ pertou soun bŏvar,
Oplo, mâ podei-vou ŏvei gu lo pensado
Que Vôtro Mŏjesta peche eisse coundanado?
Mâ, mo fe! qu'ei plo un beu pecha
Dô cha,
Quan v' ôriâ fa lo deguelio[14]
De cauquo meichanto ôvelio,
De cauquei cheitî moûtoû!
S'î loû minjŏvan pâ, ŏ que sirian-t-î boû?
V'ŏvei croca cauco pitito filio?
Bouei! co n'ei mâ no pecŏdilio!
Ne dirio-t-un pâ ŏprei tou
Qu'uno bargeiro ei lou Peirou?
D'ŏliour, lei dî soun tor : devio-t-elo ŏ soun- age
Embŏrŏssâ vôtre pŏssage?
Me, ne veze mâ qui un châtimen dô ceû;
Lo meritavo piei beleu.
Quelo cŏnalio,
Quelo rŏcalio
Ei re que valio
Per fâ ripalio;
E voû lour vei fa, Mounsegnour,
En loû croquan, beuco d'ônour ».
Qu'ei plo entau que fai soun prône
Queu que praicho ôtour d'un trône :
Loû gran soun fa per vantâ,

qui (ne) m'avaient certainement jamais rien fait! — J'ai même, une fois, fait passer par mon gosier — une bergère. — Mon amitié pour vous et pour votre santé — m'arrache la franche vérité. — Eh bien, maintenant, s'(il) faut que (je) périsse, — que l'assemblée me choisisse. — (Je) crois pourtant, (je) crois de bonne foi — que chacun doit ici s'accuser comme moi; — sans cela le tribunal ne serait pas capable — de connaître le plus coupable. — Pensez-vous ainsi? » — « Oui, dit le renard, — qui veut faire partout son bavard, — oui; mais pouvez-vous avoir eu la pensée — que Votre Majesté puisse être condamnée? — Mais, ma foi, c'est bien un beau péché — du chat — quand vous auriez fait la bombance — de quelque méchante brebis, — de quelques chétifs moutons! — s'ils (ne) les mangeaient pas (si on ne les mangeait pas), à quoi seraient-ils bons? — Vous avez croqué quelque petite fille? — Bast! ce n'est qu'une peccadille! — ne dirait-on pas après tout — qu'une bergère est le Pérou? — D'ailleurs, elle est dans son tort : — devait-elle à son âge — embarrasser votre passage? — Moi, (je) ne vois là qu'un châtiment du ciel; — elle méritait pis peut-être. — Cette canaille, — cette racaille — est rien qui vaille — pour faire ripaille, — et vous leur avez fait, Monseigneur, — en les croquant beaucoup d'honneur ». — C'est bien ainsi que fait son prône — celui qui prêche autour d'un trône. — Les grands sont faits pour

---

13. *Gourgeiro,* subst. fém. « le sifflet, le conduit de la respiration » (D. Duclou).

14. *Deguelio,* bombance : Dom Duclou ne donne que *se deguelîâ,* « se tirailler, proprement s'entre-déchirer les habits en folâtrant, » et *deguelioû,* « folâtre, badin, » tiré de *guelio,* loque. Provenç. « *Degulia,* disloqué, de *guenella,* banderolle, bas-lat. *gaunacum,* guenille » (Honn.). Quelle que soit l'étymologie de ce mot, le bas-lim. a *degolia,* gâter, brésiller; le langued. *dégalia,* perdre, gâter, prodiguer, et *dégalié, dégalious, dégatiboul,* dépensier, prodigue (Sauv.); le rom. *degalier,* prodigue, tiré, d'après Raynouard, de *de* et de *gast* (lat. *vastatus*), et le poitev. *dégueiller,* déchirer, secouer avec force. Le *Dict. du Centre* donne *dégusiller,* déchirer, chiffonner. — On pourrait

Loû pitî per cliŏpetâ[15];
Oci lâ beitiâ cliŏpetèr*en*.
Châcuno lour tour lâ venguèr*en*
S'ŏcusâ bounŏmen dŏvan lou Coumita
De tou lou mau que lâ vian fa.
Loû jugeî subre châco frâz*o*
Pŏssŏvan coumo sur lo brâz*o*;
E l'our, lou tigre mai lou lou,
Môgra toû lour gran tor, guèren toujour rŏzou.
Loû pechâ dô renar n'èrian mâ no finess*o*;
Quî dô singe, dô tour d'ŏdress*o*;
E lou jury, dî toû soû jujŏmen,
Nen ôrio fa de toû presque de pitî sen.
A lâ fî[16] l'âne se prezent*o*,
L'ôrel*io* en l'èr, l'âm*o* content*o*.
De so vit*o* ô n'o jŏmai gu
L'envio de fâ mau ŏ degu.
De beu de[17] grŏvechâ[18], d'eipiôzâ[19] so coussinç*o*,
O se trâ-souve bien d'uno faut*o* ŏssei minç*o*.
— « Iô m'ŏcûze, se disse-t-eu,
Qu' en mo charjo sur moun pŏneu[20],
Pŏssan per un pra de beguin*â*,
Sentiguei, tou d'un co, deiminjâ mâ nŏrin*â*.
Querèque[21] l'ôdour me flŏte,
Quel*o* erbo freicho me tente,
Beleu lo fan que me preisse,
Cauque diâble que me pousse,
Que sabe iô! mâ nen guei n'eilampiad*o*[22];

vanter, — les petits pour battre des mains : — Aussi les bêtes applaudirent-elles. — Chacune à son tour, elles vinrent — s'accuser bonnement devant le Comité — de tout le mal qu'elles avaient fait. — Les juges sur chaque phrase — passaient comme sur la braise;—et l'ours, le tigre et le loup, — malgré tous leurs grands torts, — eurent toujours raison. — Les péchés du renard n'étaient qu'une finesse; — ceux du singe, des tours d'adresse; — et le jury, dans tous ses jugements, — aurait fait de tous presque de petits saints. — A la fin l'âne se présente, — l'oreille en l'air, l'âme contente. — De sa vie il n'a jamais eu — l'envie de faire mal à personne.— A force de gratter, d'épucer (d'éplucher) sa conscience, — il finit bien par se ressouvenir d'une faute assez mince : — « Je m'accuse, dit-il, — que, avec ma charge sur mon panneau, — passant par un pré de béguines, — (je) sentis tout-à-coup démanger mes narines. — Sans doute l'odeur me flatta, — cette herbe fraîche me tenta; — peut-être la faim qui me pressa, — quelque diable qui me poussa, — que sais-je! mais (je) me

---

aussi rapprocher notre mot de l'anc. franç. *gallois*, gentil, gaillard, réjoui, ou du bas-lat. *goliardus*, bouffon, histrion, du lat. *gula*, gueule.

15. *Cliŏpetâ*, claquer des mains, littér. clapoter, onomatopée prise dans un sens figuré; le bas-lim. a *clopado*, claque; le langued. *clapa*, frapper; le provenç, *claqueta*, cliqueter.

16. *A lâ fî*, aux fins, s'emploie plutôt que le singulier.

17. *De beu de*, limousinisme, *de beau de, de bien de :* il gratta si bien sa conscience.

18. *Grŏvechâ*, gratter dans le gravier, expression propre au Limousin. Après un orage, les enfants grattaient le sable dans les rigoles pour y trouver des clous.

19. *Eipiŏzâ*, littér. épucer, chercher les puces à sa conscience.

20. *Pŏneu*, « espèce de selle sans arçons et sans étriers, faite de grosse toile piquée et remplie de paille » (D. Duclou); rom. panel.

21. *Querèque* et *queriâque*, vraisemblablement, il est à croire, sans doute. Littér. *quère* ou *querià que*, « chercher ou cherchez que » du lat. *querere*. Peut-être aussi ce mot n'est-il qu'une altération de *croire* que, *creurià que*, il est à croire que, vous croiriez que?

22. *Eilampiado*. Ce mot n'est pas dans Dom Duclou; Foucaud le traduit par *licence*. Le provenç. a le verbe *lampar, lampiar*, courir rapidement, s'enfuir, disparaître comme un éclair, et le subtantif *lampiado*, lampée, et course longue et inutile, tiré, d'après Honnorat, du celt. *lamp*, éclair, ou du grec *lampo*, je luis. *Eilampiado* se traduirait ainsi par *emportement hors de soi*. Cependant le simple *lampiado* n'a en Limousin que la signification de *lampée*.

Mingei no pitito gourjado
De pissenlie.
Coumo degu me lo bŏlie,
I'ai regre que lo chio rôbado,
E m'en coufesse ŏ l'ŏssemblado ».
— « O lou couqui ! ô lou mŏrau !
Lou veiqui, lou veiqui, lou pecha fournicau[23] ! »
Se crede cauque lou qu'èrio dî lo tribuno
(E queu iou n'èrio pâ d'une raço coumuno ;
I digian qu'ô vio eita
Un pau cliar châ 'n ŏvouca).
« Veiqui plo d'oun ve lo coulèro
Dô ceu countre lo tèro !
Coumo fô eitre scelera
Pèr rôbâ l'erbo dî un pra !
E, chauplâ !... lou pra de lâ mèra !
Co n'ei pâ prou de lâ gŏlèrâ !...
Quau lechŏdiei !...[24] Qual eifrounta !...
Vei-v' ôvi coumo ô s'ei vanta
D'ŏvei minja lou be dô autreî ?
Peno de mor ! Qu'en pensâ-v'autreî ? »
Tou lou clube crede *bravo !*
Et sur l'âne, *hâro ! hâro !*
Lo Counvencî deicreito en masso
Qu'ô siro mei
Or de lo lei,
E pourtŏro lo poulinâsso[25].
E queu mŏlhûroû pecâta
Pŏye bien se tou soû l'eico dô Coumita.
N'i- ŏvio degu per lou defendre ;
Se fougue be doun leissâ pendre.

laissai aller ; — (je) mangeai une petite gorgée — de pissenlit. — Comme personne (ne) me la donna, — j'ai regret qu'elle soit volée, — et (je) m'en confesse à l'assemblée. » — « Oh ! le coquin ! oh ! le maraud ! — le voici, le voici, le *gros* péché (que nous cherchions) ! — cria quelque loup qui était dans la tribune — (et ce loup n'était pas d'une race commune : — on disait qu'il avait été — un peu clerc chez un avocat). — Voici bien d'où vient la colère — du ciel contre la terre ! — Comme il faut être scélérat — pour voler l'herbe dans un pré ! — et, s'il vous plaît, le pré des mères, — ce n'est pas assez des galères ! — Quel friand ! quel effronté ! — Voyez-vous comme il s'est vanté — d'avoir mangé le bien des autres ? — Peine de mort ! qu'en pensez-vous ? » — Tout le club cria : *Bravo !* — et sur l'âne : *Haro ! haro !* — La Convention décrète en masse — qu'il sera mis — hors la loi, — et portera la peine de tous. — Et ce malheureux *peccata* — paya bien lui tout seul l'écot du Comité. — (Il) n'y avait personne pour le défendre ; — (il) se fallut donc bien laisser pendre.

Queu qu' o fa lou counte ŏsseguro
Que, sei vei vu lo prouceduro,
Noû poden devinâ, mai bien- eizadŏmen
Coumo siro lou jujŏmen ;
Veiqui coumen :
Si qu'ei un riche qu'ei coupable
Châ segur que soun câ n'ei jŏmai coundanable,

Celui qui a fait le conte assure — que, sans avoir vu la procédure, — nous pouvons deviner, même bien aisément, — comment sera le jugement ; — voici comment : — si c'est un riche qui est coupable, — soyez sûr que son cas n'est jamais

---

23. *Fournicau,* littér. le péché de fornication. Ce terme s'est étendu à toute espèce de gros péché.

24. *Lechŏdiei ;* rom. LECHADIER, friand, de *lecar,* lécher ; allem. *lechen,* licher, faire lippée ; anc. franç. *lichandier.*

25. *Poulinasso.* Ce mot n'est pas dans Dom Duclou ; Foucaud le traduit par « la peine de tous ; » le langued. a *poulinas,* chiure de poule ou de quelque oiseau de basse-cour, et le prov. *poulinesso* dans le même sens. Les rapprochements nous échappent.

Entre richei qu'ei entendu;
Mà, per pau qu'ô cho minable,
Paubre, feble, miserable,
Châ segur qu'ô siro pendu.

condamnable; — entre riches, c'est entendu; — mais, pour peu qu'il soit minable, — pauvre, faible, misérable, — soyez sûr qu'il sera pendu.

LOU CHOPITRE TENGU PÈR LOU RA

Un meitre cha, nouma *Rodillardus,*
Vio fa dô râ no tâlo marmelado,
Que dî toû loû grŏniei s'en vegio presque pû,
Tan lou drôle nen vio mei en cŏpiloutado!
Rodiliar, siclia[1] sur soun cû,
Restavo caucâ ve[2] tou-t un jour ŏ l'ŏfû;
Eitŏpau Rodiliar gobavo
Tan loû râ de grŏniei coumo loû râ de câvo:
(Qui darniei, de segur, n'èrian gro regretâ.)
Lou pau que nen- èrian restâ
N'ôzavo pû sortî pèr nâ cherchâ so vito;
E dî châque crô, châque ra,
Qu' èrio bŏra[3],
Èrio vira
Jûnâ piei qu'un- armito.
Pen ne vio pû meitiei de bŏrouliâ soun lar,
E queu Cartoucho-Rodiliar
Pŏssavo dî l'espri dô peuple mizerable,
Noun pèr un cha, mâ pèr un diâble.
Un beu jour que nôtre margau[4],
S'en mounte dî lou gŏlâtau,
Per ŏreitâ soun mŏridage,
E per eipouzâ frau-que-brau[5],

LE CHAPITRE TENU PAR LES RATS

Un maître chat, nommé Rodillardus, — avait fait des rats une telle marmelade, — que dans tous les greniers (il ne) s'en voyait presque plus, — tant le drôle en avait mis en capilotade! — Rodillard, assis sur son derrière, — restait quelquefois tout un jour à l'affut; — aussi bien Rodillard gobait — tant les rats de grenier que les rats de cave, — (ces derniers sûrement n'étaient pas regrettés). — Le peu qui en était resté — n'osait plus sortir pour aller chercher sa vie; — et dans chaque trou chaque rat, — qui était fermé, — était forcé — de jeûner pis qu'un ermite. — Personne n'avait plus besoin de verrouiller son lard, — Et ce Cartouche-Rodillard — passait dans l'esprit du peuple misérable, — non pour un chat, mais pour un diable. — Un beau jour que notre matou — s'en monta dans le galetas — pour arrêter son mariage, — et pour épouser à

---

1. *Sicliâ,* assis, de *sicliâ,* asseoir; bas-lat. SELLARE, être assis sur une *selle* de cheval. Ce terme semble nous être venu directement, sans passer par l'intermédiaire du subst. lim. *selo,* siége (lat. et rom. SELLA), qui n'a pas varié. *Sicliâ* participe de la forme italienne *seggia,* siége, et de la forme espagnole *sillo* (*ll* mouillés).

2. *Ve,* fois; bas-lim. *vez;* langued *fes;* provenç. *ves* (vieux lang.) et *fes;* espagn. *vez;* rom. VETZ; lat. *vices.*

3. *Bŏrâ,* barrer, fermer.

4. *Margau,* matou, onomatopée tirée du miaulement du chat lorsqu'il est en bonne fortune. Ce terme nous semble particulier au Limousin.

5. *Frau-que-brau,* Foucaud traduit « au hasard, à l'aveugle »; Dom Duclou donne diverses acceptions comme « vaille que vaille, ni bien ni mal, passablement, » et aussi « indifféremment : *marchâ frau-que-brau,* marcher indifféremment dans le bon et le mauvais chemin ». C'est peut-être dans cette dernière locution qu'il faut chercher

Lo prumieiro dô vesinage
Que se trouboro dî l'oustau [6].
Penden que, seloun lour usage,
Loû novî [7] fogian lour tŏpage,
Toû loû ra, que loû senten louen,
Tenen chŏpitre dî un couen,
E deliberen sur queu pouen :
Per s'eizantâ de lo gŏbelo
Bâtiran-t-î no citŏdelo ?
Queu mouyen n'ei pâ tan segur,
Rodiliar grimpŏrio dessur.
Nîran-t-î ŏtŏcâ en masso
Lou redoutâble cha-de-chasso ?
Lou câ sirio tro perilioû.
Fô troubâ cauque biai pû doû.
Lei-doun lou douyen de lo bendo,
Que se couneicho en countrebendo,
Disse : « Sabe n'encheizou [8]
Pèr lou metre ŏ lo rŏzou.

l'aveuglette — la première du voisinage — qui se trouverait dans la maison. — Pendant que, selon leur usage, — les mariés faisaient leur tapage, — tous les rats, qui les sentent loin, — tiennent chapitre dans un coin, — et délibèrent sur ce point : — Pour s'exempter de la gabelle, — bâtiront-ils une citadelle? — Ce moyen n'est pas si sûr; — Rodillard grimperait dessus. — Iront-ils attaquer en masse — le redoutable chat-de-chasse? — Le cas serait trop périlleux, — (il) faut trouver quelque biais plus doux. — Alors le doyen de la bande, — qui se connaissait en contrebande, — dit : « (Je) sais un moyen — pour le met-

---

l'origine de notre locution, qui nous semble purement limousine. En bas-lim. *frau*, « terres abandonnées, vagues et en friche » (Béron.); anc. franç. *frau, fros, fraux*, « terre inculte, lande, lieu stérile, route rompue ; en bas-lat. *froccus, friscum*, de *frangere* » (Roquef.). Le berr. et le limous. ont conservé avec le même sens les mots *fraux* et *froux* dans certains noms de localités. Quant au second mot *brau*, il est donné par D. Duclou comme « lisière de terre qui sépare un champ d'un autre ». Le bas-lim. a *brouda* et *boudra*, et le langued. *brauda*, crotte, boue battue, ordure ; *brouc* est aussi en languedocien le nom de la bruyère commune ; *brout*, en poitev., feuilles d'arbres pour les bestiaux ; *broust*, en bas-bret., hallier, buisson fort épais ; *brout*, en termes de vénerie, signifie pâture que les bêtes fauves trouvent dans les jeunes taillis [Beauchet-Filleau]. *Marchâ frau-que-brau* signifierait donc primitivement *marcher indifféremment tant dans la lande que dans la bordure, le buisson, la boue, la bruyère*, etc. Le sens se sera généralisé.

6. *Oustau*, maison, logis; bas-lim. *oustal;* langued. et provenç. *oustau, ostal, oustal, oustil;* anc. catal. *hostal;* rom. *hostal, ostal*, ostau, dériv. de *hoste, oste, osde* (lat. *hospes*), hôte.

7. *Nôvi, nôvio*, nouveau marié, nouvelle mariée; bas-lim. mêmes formes; langued. *novi, novis* ou *nobis*, fiancé, fiancés; gasc. *nobi, nobio*, dans le sens langued.; provenç. *novi, novio*, dans les deux sens; catal. *nuvi;* rom. novi, novia, tiré, d'après Honnorat, du lat. *novus* (*maritus*), ou, d'après Raynouard, du lat. *nuptiæ* (rom. *nossas*), noces. Nous ne pensons pas que ce mot soit passé dans la langue d'Oil.

8. *Encheizou*, Foucaud traduit « prétexte, motif; » D. Duclou écrit *enchaisou*, qu'il dérive du lat. *en causâ*, et qu'il traduit par « cause, sujet : *Jŏmai ne vengue de mau sen enchaisou*, il n'est jamais arrivé de mal sans cause. » Cette étymologie est conforme aux habitudes du patois limousin, qui adoucit ordinairement la syllabe *ca* en *cha*. En rom. *causà* a aussi le sens français de *cause*, signifiant *procès*. On trouve dans Raynouard le substantif *cayson*, accusation, qui, précédé de la proposition *en*, se rapproche singulièrement de notre mot. On y trouve aussi *occasio, ocaiso*, ochaiso et uchaiso, cause, prétexte, occasion et difficulté, obstacle, accusation, querelle; le vieux français a *achoise, accoison*, achaison, acheison et surtout enchaisoun, encheison, « occasion heureuse, loisir, cause de bonheur, dessein, espérance, plainte, querelle, dispute » (Roquef.). *Occasion* est souvent pris pour *cause* dans les *Contes de la reine de Navarre*.

V'autrei, n'i- o mâ vei n'eichinlo [9],
Dô fi, no gulio[10] ôbe n'eipinlo;
Quan, dî soun couen de fe, lou mŏtou roûfloro,
En soun cô brâvŏmen caucu l'eitŏchoro.
Quan n'ôviren quelo souneto,
Lei-doun, sei tambour, sei troumpeto,
Châcun prendro soun- eicampi[11],
E meitre Rodiliar sirio cen ve pû fi,
Noû siran doû-trei pei soû tèro,
Quan queu Malbrou niro-t en guèro.
Iô ne couneisse pâ d'autre meliour mouyen. »
Châcun ei de l'ŏvî de moussû lou douyen.
Mouyenan queu tour d'ŏdresso,
I soun dô min segur de counservâ l'espeço.
Oro, ne s'ŏgî mâ d'eitŏchâ lou grelo.
Quî siro-co?
Noun pâ me, disse l'un. —Ni me, se disse l'autre.
—Voû, moussû lou douyen?... qu'ei voû sai-que-[delai[12].
— Me?... l'âze fiche si qu'ei vrai!
E perque me pûtô qu'un- autre?
S'en troube pen de prou so
Per nâ couzei lou grelo.
I' ŏ guei be dŏvina d'ŏvanço
Loû râ, s'ei vei re fa, levèren lo seiançe.

tre à la raison. — Vous autres, (il) n'y a qu'à avoir une sonnette, — du fil, une aiguille ou bien une épingle; — quand dans son coin de feu le matou ronflera, — à son cou doucement quelqu'un l'attachera. — Quand nous entendrons cette sonnette, — alors, sans tambour, sans trompette, — chacun prendra (la poudre d') escampette; — et maître Rodillard serait cent fois plus fin, — nous serons deux (ou) trois pieds sous terre, — quand ce *Malbrough ira-t-en guerre.* — Je ne connais pas d'autre meilleur moyen. » — Chacun est de l'avis de monsieur le doyen. — Moyennant ce tour d'adresse, — ils sont du moins sûrs de conserver l'espèce. — Maintenant, (il) ne s'agit que d'attacher le grelot, — Qui sera-ce? — « Non pas moi, » dit l'un, « ni moi, dit l'autre. » — « Vous, monsieur le doyen... c'est vous, deçà, delà. » — « Moi?... l'âze fiche si c'est vrai! — Et pourquoi moi plutôt qu'un autre? » — (Il ne) s'en trouva aucun d'assez sot — pour aller coudre le grelot. — Je l'aurais bien deviné d'avance. — Les rats, sans avoir rien fait, levèrent la séance.

Entau se tenian autre ten
L'ŏssemblŏdâ de peniten;
Entau loû chŏpîtreî dô moueinei,
Entau, ô sei d'ŏne[13], chŏben quî dô chŏnoueinei.

Ainsi se tenaient autre temps — les assemblées de pénitents; — ainsi les chapitres des moines, — ainsi, au soir d'aujourd'hui, finissent ceux des cha-

---

9. *Eichinlo*, sonnette; bas-lim. *esquillo;* langued. *esquillo* ou *esquinlo;* provenç. *esquillo, esquinlo;* catal. *esquella;* rom. *esquelha;* bas-lat. ESCHILLA, *skella* et *squilla;* anc. allem. *skel*; allem. mod. *schallen*, sonner.

10. *Gulio*, par aphérèse pour *ŏgulio*, aiguille; poitev. *agulle*; rom. AGULLIA.

11. *Eicampi* ou *eicampo*, substantif masculin. Dom Duclou donne « *prenei l'eicampo*, prendre la fuite »; langued. *escampo;* provenç *escampo* et *escampi*, pris seulement dans le sens figuré de « excuse, prétexte, échappatoire »; rom. ESCAPPAMENT, effusion, fuite, de la préposition *es* (lat. *ex*) et de *camp* (lat. *campus*), camp.

12. *Sai-que-delai*, altération de *deçai-que-delai*, deça et delà; le rom. a *sai et lai*, çà et là, et aussi *de sai et de lai*, deça et delà. *Que* signifiant « comme, ainsi, soit, » existait aussi bien dans la langue d'Oil que dans la langue d'Oc : rom. *que aut que bas*, soit en haut, soit en bas; anc. franç. *vingt que évesques, que arcevesques*. C'est ainsi qu'on peut expliquer la locution *frau-que-brau* de la note 5 et l'expression *bouri-que-bôlai* de la note 5, pag. 22. On trouve dans Peyrot, poète patois du Rouergue, *çà que là*, d'ailleurs, nonobstant.

13. *Au sei d'ŏne*, au soir d'aujourd'hui; bas-lim. *one;* langued. *anuech, aneit*, cette

Quan ne fau mâ deliberâ,
Loû counseiliei pleven ŏ verso,
Mâ s'ŏgî-co d'eizecutâ,
Degu n'aimo lo countroverso.
I troben toû no porto de dŏrei[14]
Pèr tirâ lou cû en- ŏrei.

noines. — Quand (il) ne faut que délibérer,— les conseillers pleuvent à verse; — mais, s'agit-il d'exécuter, — personne n'aime la controverse. — Ils trouvent tous une porte de derrière — pour tirer le c.. en arrière.

---

nuit; gasc. *anei,* aujourd'hui, ce soir; provenç. *anuech, anech,* cette nuit, ce soir; espagn. *anoche;* rom. A NUEH, aujourd'hui, de *noit, noich, nuech, nueh,* nuit (lat. *ad noctem*), jusqu'à la nuit (étymologie donnée par Honnorat). Anc. franç. *anui, ennuit, aneu,* le soir, la nuit, et aussi aujourd'hui. Roquefort donne deux étymologies, l'une *in hoc* (*die*), l'autre *hâc nocte,* parce que, dit-il, on comptait autrefois par nuits. M. le comte Jaubert, qui donne le berrich. *en hui,* incline pour la première de ces étymologies. M. Pressac, sous-bibliothécaire de la ville de Poitiers (*Poésies pat. de l'abbé Gusteau,* pag. 84), et M. Beauchet-Filleau (*Gloss. poit.*) adoptent la seconde. Remarquons que l'identité de termes pour exprimer, dans la plupart des dialectes, deux idées différentes, peut fort bien être le résultat d'une simple confusion dans la prononciation et dans l'orthographe des mots; que dès lors ces mots peuvent avoir deux étymologies distinctes, et qu'il n'est nullement nécessaire, pour expliquer cette prétendue anomalie, d'invoquer un usage gaulois ou germain. « C'est, dit M. Onofrio (*Gloss. lyonn.*), un exemple de deux mots différents qui se sont confondus dans le langage du peuple, en y perdant l'un et l'autre un peu de leur précision. »

14. *Dŏrei, ŏrei,* derrière, arrière; provenç. *arreire,* arrière; catal. *arrero;* rom. AREIRE, formé de *ad* et de *reire, reyre* (lat. *retro*). Le berrich. a *rière* et *en airière.* — *Dŏrei;* lat. *de retro.*

LOU ROUVEI E L'OSSOLEI

LE CHÊNE ET LE SAULE

Un jour, un gran e grô rouvei[1]
Digio ŏ un piti-t ŏssŏlei[2] :
« L'ŏmi, t'â bien suje d'ŏcusâ lo nŏturo;
Car, entre noû, fŏrio bien lo gŏjuro
Que lou pû piti reibeinei[3]

Un jour, un grand et gros chêne — disait à un petit saule: — « L'ami, tu as bien sujet d'accuser la nature; — car, entre nous, (je) ferais bien la gageure — que le plus petit roi-

---

1. *Rouvei,* « rouvre, espèce de chêne fort dur » (DOM DUCLOU); langued. *rouve, rouvre, rouve;* provenç. *roure;* catal. *roure;* ital. *rovore;* rom. *roire, roure,* tiré du lat. *roborem,* accus. de *robur.* Honnorat prétend que le lat. *robur* est tiré lui-même du celt. *rov* ou *derw,* chêne. Bas-lat. *rover* et *rovere.*

2. *Ossŏlei,* « *ŏssolé,* espèce de saule qui porte des chatons ou fleurs, et qui sert à former des haies vives » (DOM DUCLOU); dérivé, selon Honnorat, de *as,* préposition ou article, et de *solei;* provenç. *sause, sauve, salse,* saule; catal. *salzer*; rom. *sauze,* du lat. *salicem,* accus. de *salix.* Bas-lim. *sole;* langued. *sauze;* gasc. *saligo*, saussaie et osier; bret. *halek.* — Nous croyons, malgré Honnorat, que l'*ŏ* initial de notre mot est tout simplement l'*a* provenant de l'article *la* ou *lo* précédant, prosthèse dont il y a bien des exemples dans les langue romanes. Le mot *solei* a dû primitivement être fémin., comme le lat. *salix;* ce n'est que par la fréquentation du français que l'*ŏssŏlei* sera devenu masculin. Cependant Raynouard donne le rom. *sauze* comme masculin.

3. *Reibeinei,* roitelet, probablement une corruption de *reibelet,* qui se trouve en

Sirio pèr te d'un tro gran pei.
Lou mindre piti ven que bufo
Te fai beissâ to paubro tufo.
Pèr me, sai segur coumo un poun.
Môgra[4] l'auto [5], môgra lo bizo,
Môgra lou pluyau [6], l'armorijo [7],
Counserve toujour moun- ŏploun;
E lo pû tŏriblo tempeito
Me fŏrio pâ courbâ lo teito,
Quan mascŏre[8] 'n ŏrio jura.
Moun froun, coumo lou moun Jura,
Cato[9] lou soulei sur lo tèro.
Ne dirio pâ tan re denguèro[10]
Si lou Boun-Dî
Te fŏgio pâ venî toujour ô bor d'un rî[11].
Dô min, chi- ô te vio gu mei dî moun vezinage,
Te crubîrio[12] de moun- oumbrage,
Te virŏrio lou môva ten;
E lo freichour de moun feliage
Te rendrio pû gai, pû counten... »
— « Bouei! n'ŏyei pas tan d'inquieitudo,
Ni tan d'einei,
Di l'ŏssŏlei.
Si lo tempeito lo pû rudo

telet — serait pour toi d'un trop grand poids. — Le moindre petit vent qui souffle — te fait baisser ta pauvre touffe.— Pour moi, (je) suis sûr comme un pont. — Malgré l'autan, malgré la bise,—malgré le vent d'Ouest, le vent du Nord-Ouest, — (je) conserve toujours mon aplomb; — et la plus terrible tempête — (ne) me ferait pas courber la tête, — quand (le) mascaret en aurait juré. — Mon front, comme le mont Jura, — cache le soleil sur la terre. — (Je) ne dirais *pas tant* rien encore — si le bon Dieu — (ne) te faisait pas venir toujours au bord d'un ruisseau. — Du moins, s'il t'avait eu mis dans mon voisinage, — (je) te couvrirais de mon ombrage, — (je) te parerais le mauvais temps; — et la fraîcheur de mon feuillage — te rendrait plus gai, plus content... » — « Bah! n'ayez pas tant d'inquiétude, — ni tant d'ennui, — dit le saule. — Si la tempête la plus rude —

---

bas-lim.; de *rei*, roi, et de *belet*, diminutif de *bel*, beau : *roi joli*. Le docteur Honnorat dit que *reibelet* est le nom du troglodyte et non pas du roitelet.

4. *Môgra*, malgré; rom. MALGRAT.

5. *Auto*, « autan, vent du Midi, en lat. *auster*, en bas-lat. *altanus* » (DOM DUCLOU). Selon Littré, qui adopte l'étymologie d'*altanus*, ce mot signifie « vent de la terre, vent de la haute mer et vent du S. O.; sans doute de *altus*, haut, soit que l'on considère la terre qui est plus haute que la mer, soit que l'on considère la mer qui se disait en lat. *altum* ». Provenç. *autan;* rom. *autan* et AUTA.

6. *Pluyau*, « l'Occident, le couchant, le vent du pluie » (DOM DUCLOU).

7. *Armorijo*, vent d'Armorique ou de Bretagne, c'est-à-dire du N. O. « Dans l'ancien français, *armorique* signifiait le bord de la mer, la côte maritime » (ROQUEF.).

8. *Mascòre*, Le mascaret, « nom qu'on donne à un vent redoutable qui souffle sur la Garonne » (HONNORAT). Le *mascaret* est aussi un reflux violent de la mer dans la Dordogne. « Probablement, dit Honnorat, ce mot dérive de St-Macaire, nom de l'endroit jusqu'où les eaux de la Dordogne sont repoussées à 9 lieues de son embouchure.»

9. *Cato*, du verbe *côtâ*, cacher; *se côtâ* veut dire principalement se tapir, s'accroupir; bas-lim. *ocota*, abaisser; *s'ocota*, s'accroupir; langued. *acata*, couvrir, *s'acata*, s'abaisser, se courber, se couvrir; *cata*, couvrir, à Montauban; provenç. *cata*, couvrir; ital. *quatto*, tapi. Diez rattache tous ces mots au lat. *coactus*, participe passé de *cogere*, presser, serrer, cacher, d'où *coactare*. Bret. *kuza;* saintong. *catit*, caché.

10. *Denguèro*, encore; langued. *encaro;* provenç. *encaro;* catal. *encara, enquer, enquere;* rom. *encar, encaras*, ENQUERAS; lat. *in hanc horam*. Remarquez, dans le limousin, la prosthèse du *d*.

11. *Rî*, ruisseau; bas-lim. *rieou;* langued. *riou* et *rial*; gasc. (Gers) *riou;* béarn. *arriu;* provenç. *riou;* catal. *riu;* rom. RIU; lat. *rivus*.

12. *Crubirio*, par métathèse pour *cubririo*, couvrirait.

Deicho qui[13] v' o pâ deiplanta,
Beleu voû voû sei tro vanta.
Moun- ŏmi, quan-t un- ei sage,
Fô, pèr se moucâ dô chei,
Ovei pòssa lou vilage.
Otendan ŏ demo, mai, beleu, quete sei...
Pèr n'autrei, paubrei ŏssŏlei,
Ne risquen pâ tan que voû d'un- ôrage.
Noû soun l'eizample dô sage
Que se plejâ quan fô e que ne roun jŏmai. »
O 'n ôrio beleu be di mai;
Mâ tou d'un co nen vengue no bufado,
Si tŏriblo, si be ŏpouyado,
Qu'ôriâ di que tou l'univèr
Nâvo virâ là chambâ 'n l'èr ;
E quel aubre doun lo rŏcino
De l'anfer èrio vezino,
Quel aubre que, en soun chŏpeu,
Vio tan menŏça lou ceu,
Quel aubre tan fièr, tan beu,
Fŏgue lo corno-budeu[14].
L'ŏssŏlei plege jusqu'ŏ tèro.
E l'ŏssŏlei duro beleu denguèro.

jusqu'à présent (ne) vous a pas déplanté, — peut-être vous vous êtes trop vanté. — Mon ami, quand on est sage, — (*il*) *faut, pour se moquer des chiens, — avoir passé le village.* — Attendons à demain... et peut-être ce soir... — Pour nous autres, pauvres saules, — (nous) ne risquons pas tant que vous d'un orage. — Nous sommes l'exemple du sage, — qui sait plier quand (il) faut et qui ne rompt jamais. » — Il en aurait peut-être dit davantage; — mais tout d'un coup (il) en vint une bouffée, — si terrible, si bien appuyée, — que (vous) auriez dit que tout l'univers — allait tourner les jambes en l'air. — Et cet arbre dont la racine — de l'enfer était voisine, — cet arbre qui, de son chapeau, — avait tant menacé le ciel, — cet arbre si fier, si beau, — fit la culbute. — Le saule plia jusqu'à terre, — et le saule dure peut-être encore.

Jŏmai ne meiprezan degu;
Un ôme nen vau toujour 'n- autre.
Queu que se ri dô mau d'un- autre
Nen ôro ch' ô n'en o pâ gu.
Lo grandour mai lo fourtuno
Soun no meichanto côcî;
Loû grô mai loû pitî, lou soulei mai lo luno,
Soun toû l'oubrage dô Boun-Dî,
Que boujo, quan li plâ, loû pû fièr dî lou rî.

Jamais ne méprisons personne; — un homme en vaut toujours un autre. — Celui qui se rit du mal d'un autre, — en aura s'il n'en a pas eu. — La grandeur et la fortune — sont une méchante caution; — les gros et les petits, le soleil et la lune, — sont tous l'ouvrage du bon Dieu, — qui renverse, quand (il) lui plaît, les plus forts dans le ruisseau.

---

13. *Deicho qui,* jusqu'à présent; par corruption de *d'eici ô qui,* d'ici à là, jusque-là. En Limousin, la syllabe *ci* s'altère souvent en l'articulation *ch* : *ch' o,* par *si o*; *ch' ô plâ* pour *si ô plâ,* s'il (vous) plaît. *Eici,* ici; rom. AICI; catal. *assi.* « D'*ibi,* lat. vint l'adverbe de lien *i, y,* romans; cet *i,* combiné avec *aisso, aquo,* pronoms démonstratifs employés neutralement, forma *aissi, aqui,* ici, là. » (RAYN., *Gram. rom.,* p. 372.) Du rom. AQUI le patois limousin a fait *qui,* par aphérèse.

14. *Corno-budeu,* culbute. « Ce mot, dit Honnorat, est une altération de *torno-budeu,* tourne-boyaux ». On trouve dans l'ancien français la traduction littérale de notre expression : *tourne-boelle,* que Borel, qui cite Perceval, traduit par *à la renverse,* et que Roquefort, qui cite Jean de Meung, traduit par *tour de gorge, collerette; bouelle* signifiait aussi la gorge. La seconde de ces explications n'exclut nullement la première. *Boel, bouel, bouelle,* intestins, dans l'anc. franç.; bas-lat. *botellus, botulus, budellus;* ital. *budello;* bret. *bouzellen*; lyonn. *bollie.*

LOU RENAR E LOU JAU

Un jau jûcha se câravo
O lo cimo d'un rouvei.
Un renar que l'ŏmiŏlavo
Lou crejio deijâ tenei.
« Moun boun- ŏmi, moun cŏrŏmado [1],
Entre noû lo guèro ei chŏbado,
E qu'ei me que sai charja
De venî publiâ lo pa
Di tou l'eita.
Quelo ŏgreâblo nouvelo
Me rejôvi lou parpai.
Dŏvalo, te bŏliŏrai
L'ŏcoulado fraternelo.
— Lo pa ! reipoun lou jau... tan mièr !
I m'ô vian plo di deipei ièr ;
Mâ sai bien- aize de te veire.
E, ce que m'ô fŏrio mièr creire,
Veze venî doû lebriei
Qu'an bien l'èr de doû couriei,
Que m'en pourten lo nouvelo.
Ah ! coumo î soun deigolita [2] !
I van coumo doû deirŏta.
Vei loû lai dî quelo venelo,
I viren bien- eici tou dre ;
Fô plo què nen chio caucŏre [3].
Coumo î couren ! târo-târo !
I siran qui sitô que vei di gâro !

LE RENARD ET LE COQ

Un coq juché se carrait — à la cime d'un chêne. — Un renard qui *l'emmiélait* — le croyait déjà tenir. — « Mon bon ami, mon camarade, — entre nous la guerre est finie, — et c'est moi qui suis chargé — de venir publier la paix — dans tout l'état. — Cette agréable nouvelle — me réjouit la poitrine (le cœur). — Descends, (je) te donnerai — l'accolade fraternelle. » — « La paix ! répond le coq... tant mieux ! — Ils me l'avaient bien dit depuis hier ; — mais (je) suis bien aise de te voir. — Et, ce qui me le ferait mieux croire, — (je) vois venir deux levriers — qui ont bien l'air de deux courriers, — qui m'en portent la nouvelle. — Ah ! comme ils sont dégagés ! — ils vont comme deux dératés. — Vois-les là-bas dans cette venelle. — Ils tournent bien ici tout droit ; — (il) faut bien qu'il en soit quelque chose. — Comme ils courent ! dare, dare ! — ils seront là avant d'avoir dit gare ! — Ils paraissent

1. *Cŏrŏmado,* par métathèse pour *cŏmŏrado.*
2. *Deigŏlita.* Ce mot ne se trouve pas dans Dom Duclou et n'est guère plus employé ; Foucaud le traduit par « lestes, dégagés ». Le Provenç, a *desgaleta* dans le sens de « maigre, décharné. » De « maigre » à « dégagé », la transition est naturelle. La question d'étymologie est plus délicate. Honnorat indique le provenç. *gallet* (catal. *gallito,* du lat. *gallus*), jeune coq, cochet. La basse latin. avait *galare* (et probablement le fréquentatif *galitare*) que Dom Carpentier explique par « se livrer à la joie, au plaisir » (ital. *far gala*). L'ancien franç. *galer, mener gale,* signifie « danser, se divertir, faire un festin ». Comparons maintenant le mot *deglende,* ingambe, dans le glossaire occitanien, le vénitien *dègola,* échappatoire, le rom. *gau,* rapidité, élan, promptitude, du verbe *gahen,* se hâter, dans la langue francique. Comparons encore, quoiqu'il n'y ait, selon nous, aucune communauté d'origine, notre participe *deigouleta*, du verbe neutre *deigouletâ,* donné par Dom Duclou comme signifiant « se dérober, disparaître ».
3. *Caucŏre,* quelque chose ; provenç. et dauphiné *caucaren ;* rom. QUALQUE RE ; lat. *qualiscumque res.*

I pŏreissen bien- ŏmitoû [4].
Vô dŏvŏlâ, noû noû bicŏran [5] toû. »
Quan-t un renar enten parlâ de chei de chasso,
O o be tô boueifa lo plasso.
E moun Bertran de deiviardâ [6]!
Nôtre jau vio beu li credâ :
« Ente vâ-tu? — Iô vô tournâ.
— Eicouto doun ! — I'ai dô ŏfâ.
— Vâque [7] quère l'ŏcoulado!
— Mo coumissî ei preissado. »
(Mai ne meicreirio pâ qu'ô èrio un pau preissa
De troubâ cauque crô [8] pèr lî publiâ so pa.)
E moun jau plo counten eipoufide [9] de rire.
O li digne pâ re pû dîre [10];
Mâ, pèr chŏbâ de s'en mouquâ,
O voû lou regŏle d'un beu *cacòlacâ*.

bien caressants. — (Je) vais descendre, nous nous embrasserons tous. » — Quand un renard entend parler de chiens de chasse, — il a bientôt balayé la place. — Et mon Bertrand de décamper! — Notre coq avait beau lui crier : — « Où vas-tu? » — « Je vais revenir. » — « Écoute donc! » — « J'ai des affaires. » — « Viens chercher l'accolade. » — « Ma commission est pressée. » — (Et je ne *mécroirais* pas qu'il était un peu pressé — de trouver quelque trou pour y publier sa paix.) — Et mon coq bien content pouffa de rire. — Il (ne) lui daigna rien plus dire; — Mais, pour achever de s'en moquer, — il vous le régala d'un beau *kakalakâ*.

---

4. *Omitoû -ouso,* doux, caressant; bas-lim. *omistou -ouno;* langued., gasc., provenç. *amistous;* espagn. *amistoso;* berrich. *amiteux.*

5. *Bicòran,* 3e pers. pl. du fut. du verbe *bicâ,* embrasser; bas-lim. *bica;* berrich. *bicher* et *biger;* saintong. *biser;* poitev. *biger.* Suivant Honnorat le mot limousin serait une altération de *baisâ,* baiser. Dom Duclou donne *bicâ,* lèvres, et aussi *bouchâ* (au plur.), bouche, c'est-à-dire « la réunion des lèvres » : *boucho de dessû,* lèvre supérieure; *boucho de dessoû,* lèvre inférieure; *boucho* est aussi provençal et dérive évidemment du lat. *bucca.* Quant à *bicâ,* lèvres, nous y voyons le mot celtique *beck,* bec et bouche; catal. *bec;* espagn. *beco ;* rom. *bec,* et *bechar,* béqueter (ital. *beccare;* bret. BIKA). L'altération du provenç. *bouchas* en *bicâ,* lèvres, n'est pas dans les habitudes de la langue limousine. *Bicâ,* baiser, est donc d'origine celtique.

6. *Deiviardâ,* décamper, de la prépos. lat. *de,* et *via,* chemin; le rom. a DESVIAR, d'où notre augmentatif *deiviardâ.*

7. *Vâque,* viens; cette forme, que nous ne retrouvons pas dans les patois du midi, si ce n'est dans le provenç. *vagueli,* « soit, j'y consens, allons, dépêchons, » est dérivée du rom. *vazer* (lat. *vadere*), aller, et non pas du rom. *vagar* (lat. *vagari*), vaguer, errer. La première conjugaison *vagar* eût donné *vaguo* ou *vaquo,* et non *vaque.* Le verbe *vazer,* défectueux comme en latin, a donné au patois limousin les personnes *vai, van* et notre expression *vaque,* qui, au lieu de signifier *va,* veut dire *viens.*

8. *Crô,* trou; bas-lim., bourguig. *crô;* langued. *cros,* et *crôto,* voûte; provenç. *cros;* berrich. *cros, crot;* poitev. *crû;* saintong. *creut;* rom. CROS, creux, trou. Dom Duclou, d'après Ménage, dérive ce mot du lat. *scrobs,* fosse; Béronie préfère *crepare,* crever : *crô,* l'endroit où une chose a crevé; « Diez propose dubitativement *corrosus,* rongé, et par suite creusé; mais en prenant les formes dans leur ensemble, qui ont un *s* ou un *t,* il semble qu'il faut pour étymologie un mot qui permette à la fois ces deux lettres; or on a le latin *crypta,* grotte, qui a donné à la fois le provençal *crosa* et *crota.* Ici la dérivation de *crypta* est indubitable. » (V. LITTRÉ au mot *creux.*) *Crosum,* creux et ravin, dans Du Cange; « *crota,* antrum, specus, nostris *crotte* vel *grotte,* ex *crypta* (ibid.) ».

9. *Eipoufide,* prétér. d'*eipoufidâ,* pouffer; bas-lim. *espoufida;* langued. *espoufida, espouchiga* et *espouchinia;* provenç. *espouffa;* berrich. *s'épouffer de rire,* et *épouffi,* épouffé, suffoqué, stupéfait. Pour l'étymologie de *pouffer,* voy. le *Dict.* de LITTRÉ.

10. *O li digne pâ re pû dîre,* littér. « il ne lui daigna pas rien... » Ce « *pas* mis avec *rien* » est commun dans les patois, et s'explique en ce sens que *re* signifie primitivement *chose,* et non *rien.*

[illegible] autrei ;
[illegible] votre sa.
[illegible] autrei
[illegible] fina.

Finauds ! voici pour vous ; — mettez ce tour dans votre sac. — Tel qui croit attraper les autres — se voit le premier attrapé. — C'est bien fait !

[illegible] DE BASSO-COUR

LE LOUP ET LE CHIEN DE BASSE-COUR

Un loup maigre comme un pic-vert, — qui chassait dans une étoile, — et qui avait bon appétit, — y va voir un gros matin. — C'était bien ce qu'il lui fallait, — pour faire deux (ou) trois bons repas, — mais le loup [illegible]

Voû siriâ toû grâ coumo me.
Lo fangalo n'ei pâ châ noû coumo châ v'autr*ei*,
Que caucâ ve ne fâ pâ
Pèr semmano doû repâ,
Mai que minjâ souven de lo viando pûrid*o*.
Un che de basso-cour n'o jŏmai lo pepid*o*;
O ei segur de fâ toujour
Soû trei-quatre repâ pèr jour.
Pèr me, tou lou mounde me bal*io*
O de gibiei, ô de voulal*io*,
O de vedeu [3], ô de moûtou;
Trape toujour cauque croûtou;
Leche loû plâ, leche lâ chieit*á* [4];
E loû jour bran [5] coumo lâ feit*á*,
Minje toujour, sei e mŏti,
(Bien souven sei vei d'ŏpeti)
Moun- eicunlado de brejaud*o* [6],
Bien- ŏssimado [7], bien fricaud*o* [8],
Tŏliado de boun potoutau [9],
Mai caucâ ve lou sŏbourau [10].
— Cau trŏbai fâ-tu dî l'oustau,

seriez tous gras comme moi.— La fringale n'est pas chez nous comme chez vous autres, — qui quelquefois ne faites pas — par semaine deux repas, — et qui mangez souvent de la viande de pourrie. — Un chien de basse-cour n'a jamais la pépie, — il est sûr de faire toujours — ses trois (ou) quatre repas par jour. — Pour moi, tout le monde me donne — os de gibier, os de volaille, — os de veau, os de mouton; — (j')attrape toujours quelque croûton; — (je) lèche les plats, (je) lèche les assiettes; — et les jours ouvriers comme les fêtes, — (je) mange toujours, soir et matin, — (bien souvent sans avoir d'appétit), — mon écuellée de *brejaude*,— bien comble, bien ragoutante, — taillée de bon pain d'hôtel, — et quelquefois le savouret. » — « Quel travail fais-tu dans la maison, — pour

---

3. *Vedeu*, veau; bas-lim., langued. *vedel;* gasc. *bedet;* provenç. *vedeou, vedel;* catal. *vedell;* rom, VEDEL; lat. *vitulus;* anc. franç. *veal;* berrich. *viau;* poitev., saintong. *vedâ.*

4. *Chieito*, assiette; langued. *sietou*, petite assiette; gasc. *sieto*, assiette; provenç. *sieto;* rom. ASSIETA dans le sens d'assiette de l'impôt. (V. à ce sujet le *Dict.* de LITTRÉ.)

5. *Loû jour bran*, par aphérèse pour *oubran*, les jours ouvriers.

6. *Brejaudo*, soupe limousine faite avec un morceau de lard rance et des choux verts. Quand le lard est cuit on l'écrase, on le *broie* (*un lou* BREJO) avec du sel dans la cuillère et on le délaie ensuite dans le bouillon avant de tremper la soupe. Le résidu, ou la couenne du lard, se nomme *lou sŏbourau* ou *lou brejou*. En bas-lim. *bredzaudo*. « Ce mot vient de *brejâ*, frotter l'un contre l'autre, comme font, par exemple, les blanchisseuses ». Bas-lim. *bredza*; langued.. gasc. et provenç. *brega*, frotter avec force, afin de nettoyer; catal. *bregar* dans le sens de battre; le provenç. *bregâ* a le même sens; allem. *brechen*, rompre, briser. Le gallois a *brec*, rupture, et *bresc*, cassant. Anc. franç. *breier, brehier*, broyer; berrich. *bregier*, briser; saintong. *breger*, briser le chanvre. Le rom. BREGAR, frotter, serait dérivé, d'après Raynouard, de *fregar, freguar*, frotter (lat. *fricare*).

7. *Ossima, ado*, adj., dont la cime est élevée. Il y a dans la soupe du paysan beaucoup plus de pain que de bouillon. Le pain en gonflant s'élève au-dessus de l'écuelle et « fait chapeau; » *fai chŏpeu.*

8. *Fricau, -do*, ragoutant; bas-lim. *fricaou, -do;* en langued. *fricaud* est pris pour gentil, bien élevé : un *fricous* ou *fricaud musel*, un museau friand; du lat. *fricare* (V. la note 1 de la page 9, au mot *frico*.)

9. *Potoutau*, « pain d'hôtel, pain de ménage, fait de fleur de farine de seigle. Ce pain doit peser deux livres et un quart. *Potoutaudo*, double pain d'hôtel ou deux pains réunis en un seul » (DOM DUCLOU). Ce mot est une corruption de *po d'oustau*, pain d'hôtel; en langued. et en provenç. *pan d'oustau.*

10. *Sŏbourau* « morceau de vieux oing ou de levure de lard avec quoi les gens de la campagne font la soupe » (DOM DUCLOU). En bas-lim. et en périg. *soboural;* en langued. *sabourun, saboural, sabourial;* en provenç. *assabouraire, asssaboulaire, sabouraire, saboulaire, sabourun.* Dans tous ces pays, ces expressions ont à peu près

Pèr gâgnâ no si bouno vito[11]?
Se disse tan lou lou.
— Cau trŏbai?... presque re dô tou.
Iô chasse (quan lî sai) loû cha de lo couzino;
O mandian fô meichanto mino;
Garde lo meijou, lou varjei,
Loû vouleur an mai pô de me que d'un- archei.
Quan-t un me piaulo[12], sei ŏlerto.
Lo porto o beu restâ deiberto,
Jŏmai ne laisse entrâ degu,
Sei qu'ô ne chio bien counogu.
— Co n'ei mâ co? se disse Minjo-ŏvelio,
Me foudrio pâ bien for tirâ l'ôrelio
Pèr me fâ prenei quel eita.
— Voû-tu venî?... — Onen! » Veiqui qu'ei fa.
I prenen bien toû doû lou chŏmi dô vilage,
E, pèr eigŏyâ lou vouyage,
Meitre Rôjo-croûtoû
Dijio ŏ Crôco-moûtoû :
« L'ŏmi, tu vâ quîtâ no vito
Que n'èrio de segur ni de sen ni d'armito.
Lou min que pouguei t'ŏribâ,
Qu'èrio de te veire eirentâ
Tou-t en vito.
Tu deviâ vei ŏ tou moumen
Toû fejei[13] dî l'ôli[14] bulien.
Pertou te bŏliŏvan lo chasso;
Tu n'ŏviâ pâ no quîto plasso,
Un quîte bô,
Un quîte crô,
Pèr dîre : sai segur d'eitre en vito tantô.
Loû chei t'ôrian gu tar ou tô.
Oro, co- ei diferen, t'en balie mo proumesso.

gagner une aussi bonne vie?» — dit alors le loup. — « Quel travail?..... presque rien du tout. — Je chasse, quand (j') y suis, les chats de la cuisine; — aux mendiants (je) fais mauvaise mine; — (je) garde la maison, le verger; — les voleurs ont plus peur de moi que d'un archer. — Quand on me siffle, (je) suis alerte. — La porte a beau rester ouverte, — jamais (je) ne laisse entrer personne, — sans qu'il ne soit bien connu.» — « Ce n'est que cela? dit Mange-brebis, — (il ne) me faudrait pas bien fort tirer l'oreille — pour me faire prendre cet état. » — « Veux-tu venir? — Allons! » Voilà qui est fait. — Ils prennent bien tous deux le chemin du village, — et, pour égayer le voyage, — maître Ronge-croûtons — disait à Croque-moutons : — « L'ami, tu vas quitter une vie — qui n'était assurément ni de saint ni d'ermite. — Le moins qui pût t'arriver, — c'était de te voir éreinter — tout en vie. — Tu devais avoir à tout moment — ton foie dans l'huile bouillante. — Partout (ils) te donnaient la chasse; — tu n'avais pas une seule place, — un seul bois, — un seul trou, — pour dire : (je) suis sûr d'être en vie tantôt. — Les chiens t'auraient eu (seraient venus à bout de toi) tard ou tôt. — Maintenant, c'est différent, (je) t'en donne ma promesse. — Tu ne

---

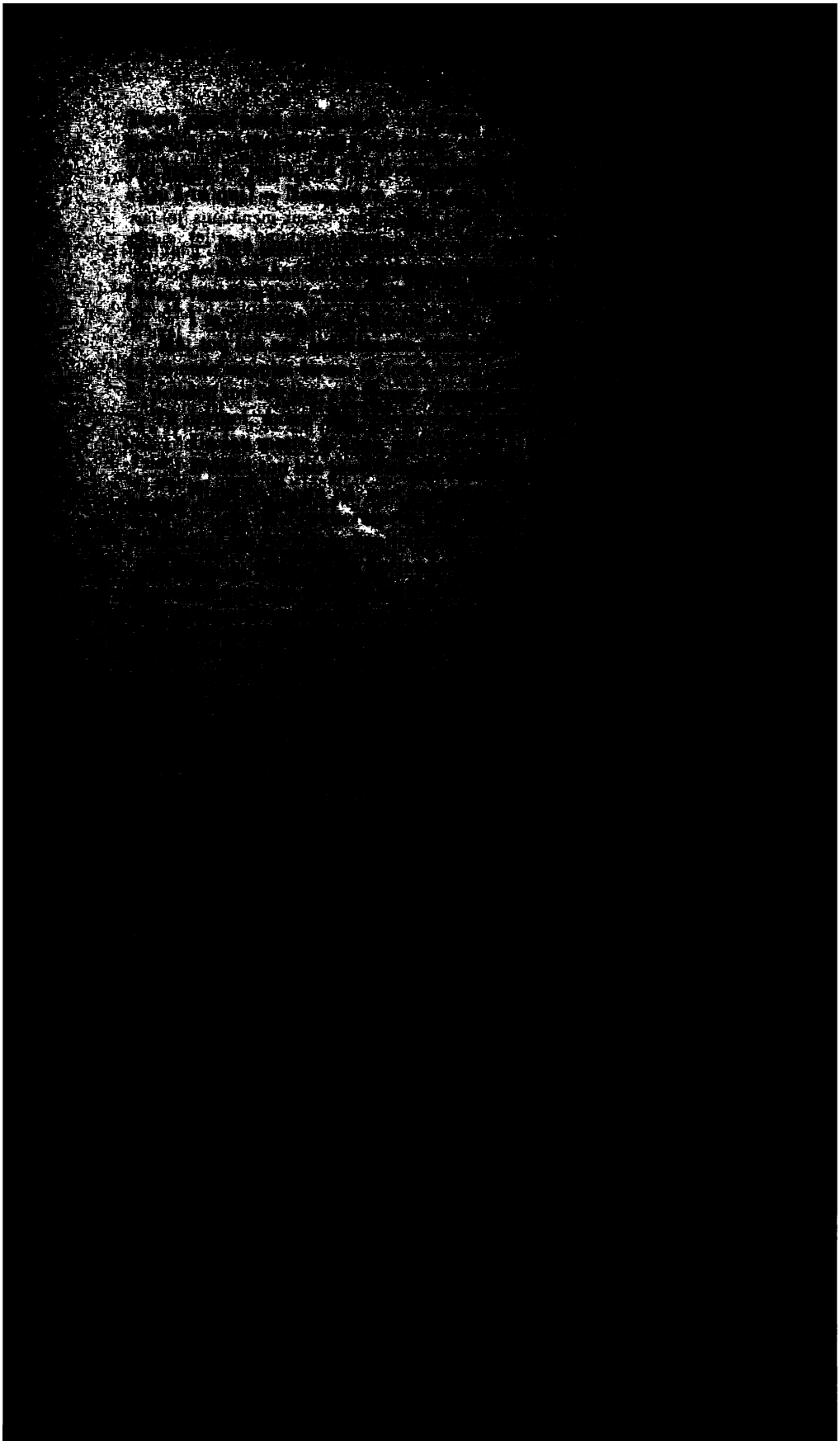
le sens que l'Académie donne à notre mot *savouret*, c'est-à-dire « un gros os de trumeau de bœuf que les gens peu aisés mettent dans leur pot pour donner de la saveur au bouillon ». En bas-lim. on le dit aussi du manche d'un jambon qu'on fait bouillir dans le pot. En langued. le *savoureux* « est généralement l'os rance et décharné de porc salé dont les paysans assaisonnent leur potage, assaisonnement qu'ils préfèrent à celui de la viande fraîche, pour laquelle ils ont même de la répugnance » (Sauvages). On trouve dans Rabelais : *du viel savouriados*.

11. Il manque un vers rimant avec celui-ci.

12. *Piôlâ*, n'a pas ici le sens que l'Académie donne au verbe *piauler;* il signifie « *siffler* » ainsi qu'en provenç. Le bas-lim. et le langued. *pieoula* et *piaula* ont conservé le sens de *piauler*. Dom Duclou écrit aussi *pioula*.

13. *Fegei*, foies; langued. *feges*, au plur.; provenç. *fege;* catal. *fetge;* rom. fetge; bas-lat. *ficatum* et *fegatum*, littér. « un farci de figues », parce que autrefois on farcissait les foies d'oie avec des figues.

14. *Oli*, huile; forme commune à tout le midi.



N'ei màquan[19] toujour 'n ôre gage.
I'ai ôvi dîre ŏ un viei sage
Que lou mièr nûri de l'eita
Ei queu que minjo en liberta.

toujours qu'un vilain meuble. — J'ai ouï dire à un vieux sage — que le mieux nourri de l'état — est celui qui mange en liberté.

19. *Màquan,* seulement, adv. composé de *mâ* (lat. *magis*), et *quan* (lat. *quantum*); bas-lim. *mâ* ou *mas* et *macan,* seulement; *mascant,* en vieux langued., sinon, excepté, pas plus. Rom. *mais, mai,* MAS, MA (lat. *magis*), plus. Suivi de *que* ou de *de*, ce mot servait à former une conjonction composée et signifiait hormis, excepté : *Res de be no y falh* MAS QUAN *merces,* « rien de bien n'y manque, SI CE N'EST QUE merci » (P. RAYMOND de Toulouse). En anc. franç. *mais que* a le même sens.

LOU CHAMBOLOU[1] E LOU DOU BISSA

LA PALANCHE ET LES DEUX BISSACS

Un jour qu'ô èrio dî sâ bounâ,
So Mŏjesta Jupitèr
Fŏgue brundî soun tounèr,
Pèr hûchâ loû beitiau mai lâ quîtâ persounâ.
« V'autrei, se disse-t-eu, parlâ me franchŏmen.
Si li- o caucu de voû que ne chio pâ counten
De so talio, de so figuro;
Ch'ô troubavo que lo nŏturo
L'ŏguesso fa tro gran, ôbe-tou[2] tro piti,
Mâ surtou tro eibeiti,
Qu'ô prezente so requeito,
Qu'ô faze so peticî;
Lou vô refoundre tou vî
Dô pei deichanto ŏ lo teito;
E dô mounle ô surtiro

Un jour qu'il était *dans ses bonnes* (de bonne humeur), — Sa Majesté Jupiter — fit retentir son tonnerre, — pour appeler les animaux et même les personnes. — « Vous autres, dit-il, parlez-moi franchement. — S'(il) y a quelqu'un de vous qui ne soit pas content — de sa taille, de sa figure; — s'il trouvait que la nature — l'eût fait trop grand ou bien trop petit, — mais surtout trop hébêté, — qu'il présente sa requête, — qu'il fasse sa pétition; — (je) le vais refondre tout vif — des pieds jusqu'à la tête, — et du moule

1. *Chambŏlou,* palanche, « morceau de bois légèrement courbé, et ayant une entaille à chaque bout, qui sert à porter deux seaux pleins à la fois » (ACAD.); anc. franç. *chambalon,* dans la même acception. En bas-lim. le *tsombal* est « une pièce de bois de la grosseur du bras, pliée en arc et dont les bouchers se servent dans la tuerie des bœufs, d'abord pour les assommer, ensuite pour les suspendre par les jambes de derrière » (BÉRONIE). Dans la même contrée, *tsombolou* est un diminutif du mot précédent et signifie proprement palanche. En gasc. *cambalou* a le sens du primitif bas-lim. *tsombal;* il en est de même des mots provenç. *cambau* et *cambaou. Cambal,* à Thorame (Bass.-Alp.), est ce morceau de bois nommé triangle, dont on se sert pour traîner des poutres; au *cambal* viennent se fixer les traits du cheval. Tous ces mots sont dérivés, suivant Honnorat, du grec *kampê,* courbure, ou du celtique *cambe,* jambe; rom. *camba;* catal., ital. *gamba.* Le *jambier,* d'après l'Acad., est un morceau de bois courbe qui sert à maintenir écartées les *jambes* de derrière d'un animal abattu, pendant que le boucher l'habille. Comparez le bas-bret. *kamm,* courbe, courbé, et *kamm,* pas, démarche.

2. *O be tou,* ou bien tout, ou enfin; rom. *tot,* entièrement.

Tan fi, tan brâve qu'ô voudro.
Te, singe, t'â lo pŏraulo.
Preimo-te en pau de lo taulo,
Sai-que-delai, i'ai mâ rŏzoû
Pèr t'ôvî jŏquetâ[3] lou beu premiei de toû.
Tu pourtâ toun cœur sur to pauto :
Vejan! couneissei-tu dî toun cor cauco fauto?
Onen! de que te plagnei-tu?
— Me?... iô n'envie re de degu.
Foudrio be vei envio de cherchâ no bŏrelio[5]
Pèr dîre : ne sai pâ counten.
I'ai, Diô-marce, boû pei, bounâ den, bouno ôrelio ;
Mâ, pèr moun grô frai l'oûr, qu'ei un pau diferen.
Queu-qui ne semblo mâ no veritablo môno [5];
Tou soun cor dŏmando l'ômôno,
E li counselie pâ, dô min per soun plŏzei,
De se vizâ dî lou mirei.
Qu'ei un vrai mounstre de nŏturo
Qu'i fŏguèren ŏ co d'ŏchou ;
E li- ai pâ cregu fâ d'injuro,
Quan, mai de quatre ve, l'ai prei pèr un manjou. »
Quan lou singe o chŏba, veiqui l'our que s'ŏprou-
En li vezen deibrî lo boucho, [cho ;
Un s'ŏtendio ŏ l'ôvî reprouchâ au Boun-Dî
De l'ŏvei fa pèr deirŏzî...
Dô diâble si qu'ei vrai! O se trôbo bien gente;
Mâ l'eilefan, di-t-eu, li pŏrei mau bâti :

il sortira — aussi fin, aussi beau qu'il voudra. — Toi, singe, tu as la parole. — Approche-toi un peu de la table ; — Quoi qu'il en soit, j'ai mes raisons pour t'ouïr jaboter le beau premier de tous. — Tu portes ton cœur sur ta patte. — Voyons, connais-tu dans ton corps quelque défaut? — Allons! de quoi te plains-tu? » — « Moi?... je n'envie rien à personne. — (Il) faudrait bien avoir envie de chercher une chicane — pour dire : (je) ne suis pas content. — J'ai, Dieu merci! bons pieds, bonnes dents, bonne oreille ; — mais, pour mon gros frère l'ours, c'est un peu différent. — Celui-ci ne semble qu'un vrai monstre ; — tout son corps demande l'aumône, — et (je ne) lui conseille pas, du moins pour son plaisir, — de se regarder dans le miroir. — C'est un vrai monstre de nature — qu'ils firent (que l'on fit) à coups de hache; — et (je ne) lui ai pas cru faire d'injure — quand, plus de quatre fois (je) l'ai pris pour un manchon ». — Quand le singe a fini, voici l'ours qui s'approche. — En lui voyant ouvrir la bouche, — on s'attendait à l'entendre reprocher au bon Dieu — de l'avoir fait par dérision... — Du diable si c'est vrai! Il se trouve bien gentil ; — mais l'éléphant, dit-il, lui paraît mal

3. *Jŏquetâ;* langued. et provenç. *jaqueta,* babiller, dégoiser, mot qui semble formé de la réunion des deux verbes *jabotâ* et *caquetâ,* qui ont à peu près la même signification. Le rom. a *jogar,* (lat. *jocare*), jouer, folâtrer, et *joguet,* diminutif de *joc,* jeu; basse lat. *joculari,* anc. franç. *gengler,* mentir, jaser, raille. (Du Cange.)

4. *Bŏrelio,* « chicane, subterfuge, mauvaise difficulté au jeu » (Dom Duclou), tricherie; bas-lim. *borâli,* différend, dispute, querelle; langued. *baral, varal, varâje, varâlio,* mêlée, trouble, désordre, confusion; provenç. *barat* et *baratet;* dauphiné *varei,* encombre, embarras; lyonn. *vare, varey, varrai,* bruit, trouble, embarras; vieux langued. *baralha;* catal. *baralha;* ital. *baraja;* rom. baralh et baralha, trouble, dispute, bruit; barrei, querelle, tumulte, dévastation; *baralher,* contester, disputer, attaquer; catal. *barrejar;* anc. franç. *barroyer* (bas-lat. *barrare*), et *barat, baral, barris, baraz,* embarras, ruse, tromperie, etc.; bas-lat. *barata, idem; barataria,* fraude, d'où le nom de l'île de Sancho-Pança.

5. *Môno,* « prétendu fantôme, se dit généralement de tout ce dont on se sert pour faire peur aux enfants » (Dom Duclou). *Mone,* nom vulgaire d'une espèce de guenon (Hist. nat.). Dans le midi c'est le nom générique de toute espèce de singes. Bas-lim. *mouno;* langued. *mouni* ou *mounino;* provenç. *mouno,* chat, et *mounino,* singe; catal. et espagn. *mona;* anc. franç. *mounin, mounette* et *mounine.* En gasc. *mouné,* singe, *mouno,* grimace, et *mounard,* celui qui fait des grimaces, singe et gros chat. Dans le Tarn, *mouno* ne se dit que dans le sens de « moue ».

D'òrelio ô ei tro gran et de couo tro piti.
L'eilefan trôbo ôssi lo bŏleino tro grosso.
Quelo-qui dô chŏmeu ve couyounâ[6] lo bosso.
Toû fŏguèren entau, e lo quîto fermi
Trôbo lou biôjou[7] tro piti.
Mâ lou pû fô de toû, lou pû deirŏzounable,
Lou pû mŏlin, lou min trŏtable,
Quî creiriâ-voû que co fugue?
Qu'ei l'ome, vei. Quan-t ô vengue,
O ne tŏrigue pû sur loû defau dô autrei.
N'ô poden be dîre entre n'autrei,
N'i- ŏgue pâ d'eime, de beuta
Que n'ŏgue lou ti ô lou ta.
Pèr se, co fai no dîferenço.
Deipei ente lou jour coumenço,
Deicho ente coueijo lou soulei,
Degu n'ei fa pèr lou vŏlei.
N'i- o pen, ŏ soun- eivî, que n'ayo cauco târo...
Lei-doun Jupitèr pren no bâro,
E, coumo dô petoû [8],
Loû chasso toû,
E loû leisse tau coumo î èrian;
Mai tau qu'î soun fôdro qu'î mèrian;
Sŏbei-voû pèr qualo rŏzou?
Qu'ei que noû pourten toû chacun un chambŏlou,
En-d un bissa pèr châque bou;
Quî bissâ soun plei de sotîzâ;
Gni- eń- o[9] de verdâ, gni- o de grizâ.
Quelâ dô autrei soun dŏvan
E noû lâ vezen tanquetau.

bâti : — d'oreille il est trop grand et de queue trop petit. — L'éléphant trouve aussi la baleine trop grosse. — Celle-ci du chameau vient plaisanter la bosse. — Tous firent ainsi, et même la fourmi — trouve le puceron trop petit. — Mais le plus fou de tous, le plus déraisonnable, — le plus malin, le moins traitable, — qui croiriez-vous que ce fût? — c'est l'homme, voyez. Quand il vint, — il ne tarit plus sur les défauts des autres. — Nous le pouvons bien dire entre nous, — il n'y eut pas d'esprit, de beauté — qui n'eût le tic ou le tac. — Pour lui, cela fait une différence. — Depuis où le jour commence, — jusque où couche le soleil, — personne n'est fait pour le valoir. — (Il) n'y en a pas un, à son avis, qui n'ait quelque tare. — Alors donc Jupiter prend une barre, — et comme des *péteux* — les chasse tous, — et les laissa tels qu'ils étaient; — encore tels qu'ils sont (il) faudra qu'ils meurent. — savez-vous pour quelle raison? — C'est que nous portons tous chacun une palanche, — avec un bissac à chaque bout. — Ces bissacs sont pleins de sottises; — (il) y en a de vertes, (il) y (en) a de grises. — Celles des autres sont devant, — et nous les voyons tout d'abord.

---

6. *Couyounâ,* terme bas qui ne devrait pas se trouver ici.

7. *Biôjou,* « petit moucheron pas plus gros qu'une puce, et qui pique les jeunes plantes » (Foucaud). Ne vaut-il pas mieux lire *piôzou,* puceron, diminutif de *piôze,* puce, l'appellation *biôjou* étant réservée à une excellente prunette grosse à peu près comme une noisette : *dô pruneu biôjoû?* Cependant on nous assure que *biôjou* se dit encore, mais très rarement, d'une espèce de mouche ou de taon qui pique les bœufs. En ce cas on pourrait voir, dans *biôjou,* l'épithète homérique *boôpês* « aux yeux de bœuf ». Quant au fruit nommé *biôjou,* il est possible qu'il ait emprunté son nom à l'œil du bœuf, comme en français, par un rapport inverse, la partie de l'œil appelée *prunelle* a emprunté le sien à la prune sauvage des haies. *Pruneau,* œil, dans le *Dict. d'argot* de M. Fr. Michel.

8. *Petoû,* péteux, se disait encore du temps de Regnier : *chassé comme un péteux d'église;* berrich. *péteux.* « Ce mot, dit M. le comte Jaubert, exprime l'état de honte de celui qui a commis une incongruité : *renvoyer comme un péteux.* » La même phrase existe en bas-lim. On dit aussi en provenç. : *l'an couchat coumo un petous,* ils l'ont chassé comme un péteux.

9. *Gni- en- o, gni- o,* altération de *i en o, i* (*en*) *o,* il y en a. Cette singulière prononciation nasale existe aussi en Languedoc, où l'on dit *gnia,* contraction de *ne y a, n'y a,* il y en a.

Lâ nôtrâ soun dŏrei l'eipanlo,
E queu bissa jŏmai ne branlo,
Noû ne vizen jŏmai dedin;
Nôtre ei mŏlin
N'ei pâ pèr n'autrei;
O ne sèr mâquan pèr loû autrei.

— Les nôtres sont derrière l'épaule, — et le bissac jamais ne branle; — nous ne regardons jamais dedans. — Notre œil malin — n'est pas pour nous; — il ne sert que pour les autres.

Quan cauque moucandiei[10] creiro d'ŏvei rŏzou,
Qu'ô deivire[11] soun chambŏlou.

Quand quelque moqueur croira avoir raison, — qu'il détourne sa palanche.

10. *Moucandiei, -ieiro,* moqueur; bas-lim. *moucondiei;* provenç. *moucandier.*
11. *Deivirâ,* retourner; provenç. *desvira* et *devira;* rom. *virar* et *revirar;* berrich. *dévirer,* détourner : *dévirer les yeux,* « regarder de travers ».

LA BELIA[1] E LOU BURGAU

LES ABEILLES ET LES FRELONS

I dizen que co- ei[2] ŏ l'ôbro
Que se counei lo mŏnôbro[3];
Noû van veire si co- ei vrai.
Antan, vèr lou mei de mai,
Dô burgau[4] ŏ caucâ[5] beliâ
Cherchèren de lâ bŏreliâ.
Se troube cauque bourna[6]
Obandouna;
Moû burgau loû recliŏmèren,
Lâ beliâ s'î opôzèren.
D'ŏbor co se dispute,
O lâ fî co s'insulte.

Ils disent que c'est à l'œuvre — que se connaît le manœuvre; — nous allons voir si c'est vrai. — L'an dernier, vers le mois de mai, — des frelons à certaines abeilles — cherchèrent des anicroches. — (Il) se trouva quelque ruche à miel — abandonnée; — mes frelons la réclamèrent; — les abeilles s'y opposèrent. — D'abord ça (on) se disputa, — à la fin ça (on) s'in-

1. *Beliâ,* abeilles, par aphérèse pour *ŏbeliâ.*
2. *Co-ei,* prononcez *couei* d'une seule syllabe.
3. *Mŏnôbro.* Ce mot, pris dans le sens d'« ouvrier », est féminin en lim., en bas-lim. et en langued. En provenç. il est masculin.
4. *Burgau,* frelon; saintong. *beurgau;* poitev. *bregaud;* catal. *borla* ou *borleta.* Nous avons le français *bourdon;* bas-lat. *burdo* et *burdonus;* rom. *bordos,* vers; provenç. *bourdoun,* bourdon; ital. *bordone;* angl. *burden,* refrain. « La présence d'un radical *burd,* signifiant bourdonner à la fois dans le gaëlique, dans l'anglais et dans le français porte à croire que le mot est celtique et non roman » (Littré). Bas-bret. *boud,* bourdonnement, et *bouda,* bourdonner.
5. *Caucâ* est pris ici dans le sens de « certaines ».
6. *Bourna,* ruche à miel; bas-lim. *bourna,* « panier d'osier ou de paille en forme de cloche, où l'on met des mouches à miel » (Béronie); langued. *bourniou* ou *bourgnou,* ruche, et rucher, lieu où l'on place les ruches; anc. franç. *bournal,* rayon de miel, et *bournay,* essaim d'abeilles; berrich. *bornais,* ruche d'abeilles; saintong. *bournai;* poitev. *bournais,* que M. Beauchet-Filleau dérive de l'italien *bugnola* ou *bugnolo,* panier fait de paille; *bugno,* ruche, dans le *Vocabolario della Crusca.*

Jŏmai pû pŏriei tŏpage!
Deijâ de toû loû croupignioû
Èrian sŏlî[7] dô miliei d'ŏgulioû
Qu'ŏnounçŏvan lou carnage.
Pertan un parvengue ŏ loû reprozimâ [8];
Loû veiqui d'ŏcor de pleidià.
Loû doû partî chôziguèren lo bèco[9]
Qu'èrio no bouno mŏrio-mèco[10],
Pèr jujâ en premiei mai en darniei ressor,
Quî dô doû ŏvio dre ô tor.
Quelo bèco, di-t-un, ŏvio de lo coussinço.
Pèr s'eiclieirâ l'ŏgue bien lo pŏssinço
D'ôvî, mai lo nen vio bezouen,
No fermigeiro de teimouen.
Quî teimouen vian be ôvi caucŏre que voulavo
E qu'en voulan boumbounavo[11],
Toû loû an, penden tou l'eitî,
Otour dô bourna en questi.
Èrio-co dô burgaû ? Èrio-co de lâ beliâ ?
Co se counei pâ pèr l'ôreliâ.
Lâ beliâ ni-mai loû burgau
Voulen et boumbounen entau ;
Quelo ressemblenço deirouto.
Lo bèco chuavo ŏ grosso gouto.
Lo n'ôze pâ, penden mai de chiei mei,
Nâ en- ŏvan ni en- ŏrei.
De beu d'ŏvei prei de peno,

sulta. — Jamais pareil tapage! — Déjà de tous les croupions — étaient sortis des milliers d'aiguillons — qui annonçaient le carnage. — Pourtant on parvint à les radoucir un peu. — Les voici d'accord de plaider. — Les deux partis choisirent la guêpe. — C'était une bonne sans-malice, — pour juger en premier et en dernier ressort — qui des deux avait droit ou tort. — Cette guêpe, dit-on, avait de la conscience. — Pour s'éclairer elle eut bien la patience — d'entendre, et elle en avait besoin, — une fourmilière de témoins. — Ces témoins avaient bien entendu quelque chose qui volait — et qui, en volant, bourdonnait, — tous les ans, pendant tout l'été, — autour de la ruche en question. — Étaient-ce des frelons? Etaient-ce des abeilles? — Cela (ne) se connaît pas par les oreilles. — Les abeilles et les frelons — volent et bourdonnent ainsi; — cette ressemblance déroute. — La guêpe suait à grosse goutte. — Elle n'osa pas, pendant plus de six mois, — aller en avant ni en arrière. — A force d'avoir pris de (la) peine, — elle avait

---

7. *Èrian sòlî. Sòlî,* saillir, sortir; langued. *sali;* gasc. *sailha,* jaillir, sortir; provenç. *sali;* espagn. *salir;* rom. SALIR; lat. *salire.*

8. *Reprozimâ.* Foucaud traduit par « radoucir un peu »; ne serait-ce pas aussi « rapprocher »? Bas-lim. *oprooumar,* approcher, rom. *aprosmar, aprusmar,* approcher; ital. *approssimare;* lat. *approximare,* d'où *reapproximare* (lim. *reprozimâ*). Cependant le vieux franç. *aprimer, aprismer, aproismer,* a les deux sens « d'approcher » et « d'apprivoiser », de *proyme, prosme, prueyme, pruesme* (lat. *proximus*), prochain. Le gasc. et le langued. ont une forme qui se rapproche beaucoup de la nôtre, surtout telle qu'elle est modifiée dans certains cantons où l'on dit *repozimâ,* et qui rend absolument l'idée indiquée par Foucaud : c'est *apazima,* apaiser, adoucir, calmer une personne. Ce terme, d'après Honnorat, est formé de *a* pour *ad,* vers, de *pas,* paix, et de *ima,* aller.

9. *Bèco,* guêpe; langued. *vespo;* provenç. *guespa* et *vespa;* gasc. et béarn. *brespa;* ital. PECCHIA, abeille; rom. *vespa,* guêpe; lat. *vespa.*

10. *Mario-mèco,* littér. « Marie-niaise »; c'est le sens donné par Foucaud : « personne sans malice ». Le langued. a *mario-meco* (GONDELIN) et le provenç. *mario-micas,* dans le sens de sainte-nitouche. Le mot *mico* signifie « mie » en langued. et en provenç., et *mie* était autrefois adverbe de négation; de sorte que *Mario-mèco* pourrait se traduire par *Marie-mie* (*touche*), Marie n'y touche. Ajoutons cependant que le provenç. a aussi *mecou, meco,* niais, niaise, et le gasc. *mec, meco,* bègue; rom. *mec,* que Raynouard traduit par « triste », et que Honnorat traduit à juste titre par « muet. »

11. *Boumbounavo,* imparf. du verbe *boumbounâ,* bourdonner, bas-lim. *boumbouina;* langued. et provenç. *boumbouneja,* onomatopée tirée du lat. *bombus,* bourdonnement.

Lo vio perdu lo cenceno[12],
Dî toû quî *mâchiei-mânei.*
« Bouei ! pâ tan de rŏzoû, disse no vieilio bel*io*,
Diriâ qu'ì fan lo deguel*io*
De nôtrei cor, ni-mai de nôtrei bei.
N'ei gro meitiei[13] de fâ tan de tŏpag*e*.
Lou miau se gât*o* en- ŏtendi;
O siro tou-t eitôdi[14].
Que châcu, sei tan de verbiag*e*,
Se mete d'ŏbor ŏ l'oubrag*e* !
Noû veiran si co- ei loû burgau
Que fan lo braicho[15] mai lou miau. »
No pŏraulo si bien jitad*o*
Eboïgue[16] l'ŏssemblad*o*;
E lou burgau que refuze
Se troïgue,
S'enfugigue,
E lo belio gâgnie.

perdu le fil, — dans tous ces *mais-si mais-non.* — « Bah ! pas taut de raisons, dit une vieille abeille ; — (vous) diriez qu'ils font bombance — de nos corps et de nos biens. — (Il) n'est point besoin de faire tant de tapage ; — le miel se gâte en attendant ; — il sera tout ranci. — Que chacun, sans tant de verbiage, — se mette immédiatement à l'ouvrage ! — Nous verrons si *c'est* les frelons — qui font la gaufre et le miel. » — Une parole si bien jetée — ébahit l'assemblée ; — et le frelon qui refusa — se trahit, — s'enfuit, — et l'abeille gagna.

Pleit-ŏ-Dî que nôtro justiç*o*
Vouguesso virâ de queu biai !
L'ôrio betô de soun pŏlai
Boueifa lo rûz*o* e lo mŏliç*o*.
Loû Tur, que ne soun pâ crétien,
Jugen entau, mai jugen bien.
Lou grô boun-san et lo nŏtur*o*
Fan touto lour prouceduro.
Pèr n'autrei, fô dô sarŏmen,

Plut à Dieu que notre justice — voulut tourner de ce côté ! — Elle aurait bientôt de son palais — balayé la ruse et la malice. — Les Turcs, qui ne sont pas chrétiens, — jugent ainsi et jugent bien. — Le gros bon sens et la nature — font toute leur procédure. — Pour nous, (il) faut des serments, — du pa-

---

12. *Cencèno*, sensène, ou mieux centaine, bout de fil tortillé sur l'écheveau, par lequel on commence à dévider. « Ce mot vient-il de ce que le nombre des tours est souvent de *cent*, ou multiple de cent ? » (Littré).

13. *N'i- o gro meitiei*, (il) n'y a pas besoin ; métier dans le sens de « besoin » et sous la forme *mestier* appartient à toute la langue romane ; anc. espag. *mester ;* espagn. mod. *menester ;* ital. *mestiere ;* lat. *ministerium.*

14. *Eitodi ;* Foucaud traduit par « candi, gâté » ; *eitodi*, dans Dom Duclou, « échauffé, gâté, se dit de la farine corrompue qui ne peut plus servir à quoi que ce soit » ; bas-lim. *estodi, ido*, « altéré, aigri, rance, qui est devenu fort parce qu'on l'a gardé trop longtemps » (Béronie). Cette note et la note 1 de la page 11 se complètent l'une par l'autre. Le *Gloss. lyonn.* de M. Onofrio donne *etogi, etaugi*, « épargner, réserver, économiser » ; l'anc. franç. *estoier* signifiait de plus « renfermer » ; pat. lim. *eitôviâ*. (V. Ducange au mot *estugium* et le *Supplém.* de dom Carpentier au mot *estoier*). *Estuier* a vécu jusqu'au xviie siècle. Le subst. *étui* nous est resté. Le rom. *estuiar*, renfermer, a pour analogues le langued. *estocha*, le provenç. *estuia, estuja, estoja*, le catal. *estogar*. Le patois lim. *eitodi*, qui nous semble être de la même famille, signifierait donc proprement enfermé, c.-à-d. « sentant le renfermé ».

15. *Braicho*, gaufre, rayon de miel ; bas-lim. *brestso ;* langued. *bresco ;* provenç. *bresco, breco, breicho ;* catal., ital. *bresca ;* rom. bresca ; bas-lat. *brisca ;* anc. franç. *bresce ;* berrich., poitev. *brèche.*

16. *Eiboïque*, prétérit du verbe actif *eiboï*. Nous n'avons en français que le pronominal *s'ébahir* et le participe *ébahi.*

Dô pŏpiei marca, dô teimouen,
Dô ûchei, dô eiplei, dô transpor, de l'enqueit*â*,
Dô defensour, de lâ requeit*â*.
Châque parti vô vei rŏzou;
L'un jur*o* *ôbe*, l'autre *nou*.
Loû proucei soun tan loun coumo cordâ de pou.
Noû ne pleidiŏrian mâ pèr uno quîto nou,
Noû fô dô ŏvoucâ que juguen ŏ lâ bârâ.
Loû frai minjen lâ quatre jârâ[17],
E loû doû tiei bien- eicura
Dŏmouren pèr quî qu'an jura.

pier marqué, des témoins, — des huissiers, des exploits, des transports, des enquêtes, — des défenseurs, des requêtes. — Chaque partie veut avoir raison; — l'un jure *oui*, l'autre *non*; — les procès sont aussi longs que cordes à puits. — Nous ne plaiderions que pour une seule noix, — (il) nous faut des avocats qui jouent aux barres. — Les frais mangent les quatre quartiers, — et les deux coquilles bien écurées—restent pour ceux qui ont juré.

17. *Jâro*, plur. *jârâ*, cuisses, et, par extens., quartiers; bas-lim. *dzaro de cocal*, quartier de noix; langued. *garo*, jambe, jarret; provenç. *garro*; rom. GARRA, jambe; bas-bret. *gâr* ou *garr*, même signification. Le français a conservé le diminut. *jarret*.

L'OZELO E LOU PITI OZEU

N'ôzelo[1] vio, dî soû vouyag*ei*,
Oprei forço secre, ni-mai caucâ mertî[2].
Quelo beitio d'erpri vio fa tan d'ŏtencî
O toutâ l'ôbrâ dô Boun-Dî,
Que l'ŏnounçavo loû ôrag*ei*
Ovan qu'î fuguessan vengu.
Parlâ-me de vei bien courgu,
Pèr nen sŏbei mai que degu!
Guessâ di que l'èrio surchieir*o*.
Dî l'eitî mai dî lou printen,
L'ŏvertichio toujour ŏ ten
Lou mŏtelo ni-mai lo bujandieir*o*.
Quan li devio vei dô tounèr,
Lo couneichio tou co dî l'èr.
Un jour que dî no chenebieir*o*
Lo vegue cauque jantou

L'HIRONDELLE ET LES PETITS OISEAUX

Une hirondelle avait, dans ses voyages, — appris force secrets et certains remèdes. — Cette bête d'esprit avait fait tant attention — à toutes les œuvres du bon Dieu, — qu'elle annonçait les orages — avant qu'ils fussent venus. — Parlez-moi d'avoir bien couru, — pour en savoir plus que personne! — (Vous) eussiez dit qu'elle était sorcière. — Dans l'été et dans le printemps, — elle avertissait toujours à temps — le matelot et la buandière. — Quand (il) devait y avoir du tonnerre, — elle connaissait tout cela dans l'air. — Un jour que dans une chenevière, — elle vit certain paysan — qui

1. *Ozelo*, féminin d'*ôzeu*, oiseau, ne s'emploie en Limousin que pour désigner l'hirondelle. Du lat. *avis* le bas-lat. a formé *avicella* et *aucella*, et le rom. AUZELLA, qui sont traduits par *caille* dans Ducange et dans Raynouard.

2. *Mertî*, remèdes; altér. de *mestiu*, donné par Dom Duclou, et signifiant mixtion, mélange de drogues; rom. MIXTIO (du lat. *miscere*). Le paysan limousin ne peut articuler l'*x* et a de la répulsion pour l'*s* devant une consonne. C'est ce qui explique comment *mixtio* est devenu successivement *mistio*, *mirtio*, *mertio*, *mertî*.

Que sannavo[3] soun chenŏbou :
« V'autrei ! v'autrei ! se disse-t-elo
O toû loû pitî ôzilioû,
Co n'ei pâ qui no bŏgŏtelo ;
Meifiâ-voû de quî gruzilioû [4].
Vezei-voû queu peizan qu'ŏ châque pâ se nîno [5] ?
Vezei-v'autrei so mo qne dî l'èr se dandîno ?
Diriâ qu'ô chasso loû mouchoû :
Eh be ! co- ei voû que co regardo ;
V'ŏvertisse, prenei lî gardo,
Co- ei vôtrâ mor ôbe vôtrâ preijoû.
Ce qu'ô eipan ei piei que lo veichado [6].
Quan lo cherbe[7] siro fiŏlado,
Lou mounde siran de lezei,
Loû pitî mai loû gran fŏran dô eibŏtouei [8],
E dî l'eitouliâ, dî loû bouei,
Voû rŏpŏran ŏ bôbelado [9],
Loû pai, lâ mai e loû pitî.
Moun devei ei de v'ŏvertî.
Crezei-me, depei 'ne[10] boueifâ bien quelo plaço.
Nâ picoussâ[11] un-ŏ-un tou queu gru.

semait son chénevis : — « Vous autres ! vous autres ! dit-elle — à tous les petits oisillons, — ce n'est pas là une bagatelle ; — méfiez-vous de ces petites graines. — Voyez-vous ce paysan qui à chaque pas se balance ? — Voyez-vous sa main qui dans l'air se dandine ? — (Vous) diriez qu'il chasse les moucherons : — eh bien ! c'est vous que cela regarde ; — (je) vous avertis, prenez-y garde, — c'est vos morts ou bien vos prisons. — Ce qu'il épand est pire que la glu. — Quand le chanvre sera filé, — le monde (les gens) seront de loisir, — les petits et les grands feront des engins pour s'ébattre, — et dans les chaumes, dans les bois, — vous attraperont en foule, — les pères, les mères et les petits. — Mon devoir est de vous avertir. — Croyez-moi, dès aujourd'hui balayez bien cette place. — Allez becqueter un à un tout ce

---

3. *Sannavo*, imparf. de *sannâ*, semer ; bas-lim. *somena* ; langued. *semena* ; gasc. *semona* et *semia* ; provenç., lyonn. *semena* ; ital. *seminare* ; rom. *semenar* ; SEMNAR ; lat. *seminare*.

4. *Gruzilioû*, dimin. de *gru*, grain, en lim. et en bas-lim. ; langued., provenç., gasc. *grun* ; catal. *gra* ; rom. *gran*, GRA ; lat. *granum*.

5. *Se ninâ*, se balancer ; *ninâ*, bercer ; bas-lim. *neinâ*, *id.*, *se neinâ*, se bercer, se dandiner en marchant ; langued. *nina*, terme de nourrice, dormir ; provenç. *nono*, dodo, berceau ; ital. *ninnare*, bercer ; anc. catal. *nin*, petit enfant ; espagn. *nino* ; rom. NIN, enfantin, tiré, d'après Raynouard, de *nan*, *nant* (lat. *nanus*), nain.

6. *Veichado*, glu ; gasc. *besco*, glu, et *besca*, engluer ; béarn. *bich*, glu, *embiscat*, englué ; provenç, *visc*, *vec* et *viscada*, glu ; espagn. *visco* ; ital. *vischio* ; catal. *visch* ou *vesch* ; rom. *vesc*, glu (lat. *viscum*), et *envescar*, engluer (lat. *viscare*), d'où le partic. *envescada*, VESCADA (lat. VISCATA). Le roman *envescar* semble avoir donné le langued. *envis*, *envisc*, *embesc*, glu, comme le rom. *vesc* a donné le langued. *besc*.

7. *Cherbe* subst. fém., chanvre ; langued. *carbe*, provenç. *canebe*, *cambe*, *chambe*, *carbe*, anc. franç. *carbe* ; berrich. *charbe*, *chanbe* et *chande*, subst. fém. (le français chanvre était autrefois féminin, comme on le voit dans la fable correspondante de La Fontaine) ; rom *canebe*, *canep*, *cambre*, CARBE, *cambe*, subst. masc. Les mots qui ont le *r* viendraient du lat. *carbasus*, d'après Roquefort ; ceux qui ont l'*n*, du lat. *cannabis*, d'après Raynouard.

8. *Eibŏtouei*, « bimbelot, tout ce qui sert de jouet (d'ébat) aux enfants » (DOM DUCLOU). Ce mot semble propre au haut Limousin.

9. *O bôbelado*, « en foule » (FOUC.). M. Honnorat dérive ce mot du lat. *validus*. Cette étymologie nous semble hasardée, le changement de *v* en *b* n'étant guère dans les habitudes de notre patois. Dans le vieux langage roman on trouve *baubella*, babiole, niaiserie, dérivé du rom. *babau* (lat. *babulus*), sot, niais, qui a donné au patois limousin *bôbulo*, *bôbûio* et *bôbôio*, même signification. L'italien a *babbione* dans le même sens ; enfin nous avons le vieux français *baubelet*, jouet (V. LITTRÉ, *Dict.*, au mot *babiole*). *Bôbelado* ne voudrait-il pas dire *troupeau de niais ?*

10. *Deipei 'ne*, par aphérèse pour *deipei òne*, littér. *depuis aujourd'hui*.

11. *Picoussâ*, picoter, « becqueter, enlever à diverses reprises quelques grains d'une

Si v'ŏtendei qu'ô chio vengu,
Gâro loû sedoû[12], lo voulieiro,
E lo jŏlôyo[13], e lo tourtieiro!
Pèr me que trŏverse lo mèr,
Sôrai be me tirâ dô pèr[14]. »
Loû ôzeu lo leissèren dîre;
I se metèren toû de rîre.
I troben ŏ minjâ pertou
E meiprezen lou chenŏbou.
Lo cherbe surtigue pinâdo[15] coumo tegno.
« N'ŏtendei doun pâ qu'elo vegno
Pû auto que lo n'eī, se disse de nouveu
Nôtro ôzelo ô pitî ôzeu.
V'autrei! co- ei prou dŏbouro[16] enguèro;
Ovan que lo crube lo tèro,
Nâ l'eissegâ, trozei[17] lo piau pèr piau.
Si co- ei de nou[18], mo fe, li- ôro dô mau.
— Bouei! que noû vô quelo brŏdasso[19]?
Quelo vieilio traino-mŏlur

grain. — Si vous attendez qu'il soit venu, — gare les lacets, la volière, — et la cage, et la tourtière! — Pour moi qui traverse la mer, — (je) saurai bien me sortir d'affaire. » — Les oiseaux la laissèrent dire; — Ils se mirent tous à rire. — Ils trouvent à manger partout — et méprisent le chénevis. — Le chanvre sortit dru comme teigne. — « N'attendez donc pas qu'il vienne — plus haut qu'il n'est, dit de nouveau — notre hirondelle aux petits oiseaux. — Vous autres, c'est assez de bonne heure encore; — avant qu'il recouvre la terre, — allez le détruire; arrachez-le brin à brin.—Sinon, ma foi, (il) y aura du mal. » — « Bah! que nous veut cette barbouilleuse? — Cette vieille traîne-malheur

---

grappe de raisins ou une partie de quelque chose à manger » (Dom Duclou); n'est pas dans le Dict. bas-lim. de Béronie; langued. *picassa;* rom. *picar, pichar,* d'où le fréquentatif *picassar,* dérivé de *pic,* pic, bas-bret. *pi,* catal. et espagn. *pico,* ital. *picone.*

12. *Sedou,* lacet. Dom Duclou ne donne à ce mot que le sens de « sangle ou corde dont se servent les portefaix »; bas-lim. *sedou,* « petit cordon de soie qu'on emploie en chirurgie, seton », et « sorte de lacs à prendre les lièvres » (Béronie); langued. *sedou,* « lacs de crin ou nœud coulant pour prendre les oiseaux » et « lacs ou corde pour abattre les chevaux fougueux quand on ne peut les ferrer autrement » (Sauvages); du rom. seda ou ceda, soie, poil de certains animaux; lim., bas-lim., gasc. *sedo,* soie; espagn. *seda.*

13. *Jŏlôyo,* cage; bas-lim. *dzoloio,* « prison,; en terme de palais, geole » (Béronie), diminutif de *gabio,* cage; langued., gasc., provenç. *gabi,* cage; lyonn. *jaivi;* dauphin. *geivi;* ital. *gabbia;* catal. *gabia;* rom. *gabia* (lat. *cavea*), cage; bas-lat. *gabia* et gabiola; ital. *gabbiolina,* petite cage; portug. *galoya.*

14. *Me tirâ dô pèr,* littér. me tirer du pair, me mettre hors de pair. Peut-être *pèr* n'est-il dit que par apocope pour *péril.*

15. *Pina, -ado,* « plein, rempli, tout couvert, en parlant d'un champ bien fourni de ce qu'on y a semé; *rozî pina,* grappe de raisins dont les grains sont pressés et serrés comme les noyaux (les écailles) d'une pomme de pin, d'où le mot *pina* tire son origine » (Dom Duclou). Langued. *pigna,* garni; rom. pinha (lat. *pinea*), pomme de pin.

16. *Dŏbouro,* de bonne heure, par syncope de *de bouno houro;* se dit aussi en bas-lim.

17. *Trozei lo piau pèr piau,* « arrachez-le brin à brin » (Foucaud). Le verbe *trozà* manque dans Dom Duclou; rom. *trossar* et trosar (de *trossa,* trousse), trousser, relever, plier, emballer; anc. franç. *trosser* et troser, plier, empaqueter, emballer, et, par extension, *enlever.*

18. *Si co- ei de nou,* littér. *si c'est de non.*

19. *Brŏdasso,* Foucaud traduit par « barbouilleuse », Dom Duclou par « braillarde ». Honnorat indique, comme étymologie, un mot du vieux langage roman, *breda,* folie, mais qui ne se trouve pas dans Raynouard. Le rom. a *braidar,* brailler, et *braidir,* crier, braire. (V. l'étymologie donnée par M. Littré au verbe *bredouiller.*) Dans le *Glossaire du Centre,* « *bredasser, berdasser,* faire entendre un bredassement, c'est-à-dire un bruit incommode en remuant quelque chose, » et *brédi,* étourdi, turbulent; en poitev. *bredasse,* femme bavarde et tracassière.

Ei pû bŏvardo qu'uno jasso[20].
Mai noû nîran plo de segur
Eisserbâ no si grando lezo[21] !
Vin jardiniei ne fŏrian pâ
Ce que lo noû vô qui fâ fâ.
Que cherche ŏliour cauque fa que lo crezo. »
Entretandi[22] lo cherbe grandigue.
Pèr lo darnieiro ve l'ôzelo lour vengue :
« Lo meichanto erbo frôjo[23] vite ;
V'ô repete ŏvan que voû quîte,
V'ŏvei meipreza moû coussei,
Bientô voû v'en mourdrei loû dei.
Voû resto mâquan no ressourço :
Quan lou peizan ôro mei soun bla dî so bourso,
Ne sortei pû de vôtrei nî,
O be tou fujei lou poï.
Vizâ loû cŏnar, là bechŏdâ[24],
I deiviarden toutâ l'annŏdâ ;
Mâ voû ne podei pâ fâ 'ntau[25] ;
V'autrei ne voulâ pâ ni tan louen ni tan au.
Voû fô doun rezoudre pèr forço
O voû cŏtâ soû cauco eicorço,

— est plus bavarde qu'une pie. — Mais nous irons bien sûrement — sarcler une aussi grande pièce ! — Vingt jardiniers ne feraient pas — ce qu'elle nous veut là faire faire. — Qu'(elle) cherche ailleurs quelque fou qui la croie. » — Cependant le chanvre grandit.— Pour la dernière fois l'hirondelle leur vint : — « La mauvaise herbe croît vite ; — (je) vous le répète avant que (je) vous quitte, — vous avez méprisé mes conseils, — bientôt vous vous en mordrez les doigts. — (Il ne) vous reste plus qu'une ressource : — quand le paysan aura mis son blé dans sa bourse, — ne sortez plus de vos nids, — ou bien fuyez le pays. — Voyez les canards, les bécasses, — ils décampent tous les ans ; — mais vous ne pouvez pas faire ainsi ; — vous autres ne volez *pas* ni si loin ni si haut. — (Il) vous faut donc résoudre par force — à vous tapir sous quelque écorce, —

---

20. *Jasso*, pie; bas-lim. *djasso;* langued. *agasso;* gasc. *agasso;* rouergue *ogasso;* provenç. *agasso* et *ajasso;* ital. GAZZA; rom. *gacha, guacha, agaça;* bas-lat. *aigatia, agasia ; picæ agaciæ,* dans les *Gloses* de Pappias.— Berrich. *agace, agasse, aguiasse, ageasse,* que le comte Jaubert dérive, dubitativement toutefois, de l'ancien français *age,* haie (oiseau qui fréquente les haies); saintong. et poitev. *ajasse;* champen. *agache agace;* picard *agache;* Bresse châlon. *agace;* bourguig. *aigaisse;* anc. franç. *agace, agasse, agache.* Honnorat dérive ce mot du verbe grec *agamai,* j'admire, faisant allusion « au regard attentif avec lequel la pie fixe les objets ». C'est un peu recherché. En Lim. et dans d'autres contrées, ce mot semble n'être que le féminin de *geai.* L'italien *gazza* signifie pie et geai. Nous disons en parlant d'un homme : *un ôre jai,* un vilain geai, et, en parlant d'une femme : *n'ôro jasso ,* une vilaine pie.

21. *Lèzo,* « pièçe de terre plus longue que large; en bas-lat. *leza* » (DOM DUCLOU); bas-lim. *lezo;* anc. franç. *lez, lèze,* « nom qu'on donne dans le Limousin et dans plusieurs autres provinces à un champ qui est plus long que large. On a retenu ce mot pour exprimer la largeur d'une étoffe, de *latus, lateris* » (ROQUEFORT). Rom. *latz,* côté.

22. *Entretandi,* en attendant, cependant; langued. et gasc. *entretan* ou *entretant;* provenç. et dauphiné *entretant;* à Montaub. *entrestant;* anc. franç. *entretant;* espag. *entretanto* ; ital. *intrattanto.* Notre mot lim. semble dérivé des deux mots latins *intra* et *tamdin.*

23. *Frôjo,* prés. indic. du verbe *froujâ,* « croître, grandir, profiter, pousser, en parlant des arbres, des plantes » (DOM DUCLOU); bas-lim. *froudzâ,* « rapporter des fruits, fructifier et croître, se fortifier, profiter » (BÉRONIE); langued. *frucha* et *frutejâ,* porter du fruit; gasc. *frutioua;* provenç. *fructifiâ;* catal. *fructificar ;* espagn. *frutar;* ital. *fruttare;* rom. *frucha,* fruit, et *fruchar,* fructifier, profiter. Le poitev. a *froge,* « suite, fruit de la jument ou de l'ânesse » (BEAUCHET-FILLEAU).

24. *Bechado,* au plur. *bechŏdâ,* bécasse. Le dict. bas-lim. de Béronie n'a pas *betsâdo* mais a le dimin. *betsorel,* chez nous *bechŏreu,* bécassine; gasc. *becada,* bécasse; provenç. *becassa;* catal. et espagn. *becada;* ital. *beccaccia.*

25. *'ntau,* par aphérèse pour *entau;* lat. *in tali* (*modo*); rom. *tal* et TAU, tel; *aital* et AITAU, tel, pareil, semblable.

E defendr*e* ŏ vôtrei pitî
De sortî. »
Loû ôzeu, gâtei[26] de l'entendr*e*,
Li fŏguèren un tour ŏ pendr*e* :
I piôlèren toû ŏ lo ve.
Cô semblavo coum*o* ôtrâ ve
Loû Trouyen (ch' ai bouno memôri*o*),
Quan Cŏssandro, seloun l'istôri*o*,
Lour predigue qu'î ôrian toû lou fouei
Pèr lâ mâ d'un chŏvau de bouei.
Eitŏpau loû ôzeu nen pŏyèren plo l'ôy*o*[27] :
Forço de î piôlèren en jŏlôy*o*;
Loû pû grâ fuguèren rôti,
E loû autrei mei en pâti.
Pâ vrai qu'ôro noû van toû dîr*e*
Que quî pitî ôzeu foguèren mau de rîr*e*,
Quan l'ôzèlo, penden trei ve,
Lour parlavo mâ pèr lour be?

et défendre à vos petits — de sortir. » — Les oiseaux, fatigués de l'entendre, — lui firent un tour à pendre : — ils sifflèrent tous à la fois. — Cela ressemblait, comme autrefois, — aux Troyens (si (j') ai bonne mémoire) — quand Cassandre, selon l'histoire, — leur prédit qu'ils auraient tous le fouet — par les mains d'un cheval de bois. — Aussi les oiseaux le payèrent bien : — beaucoup d'eux sifflèrent en cage; — les plus gras furent rôtis, — et les autres mis en pâté. — Pas vrai que maintenant nous allons tous dire — que ces petits oiseaux firent mal de rire, — quand l'hirondelle, pendant trois fois, — (ne) leur parlait que pour leur bien?

Eh be! pertan, queu counte noû regard*o* :
Si cauque boun- ŏmi noû di de prenei gard*o*,
Que, si noû fan entau-entau,
Noû nen vendro lo mor ô be dô mau;
Dî lo santa, dî l'ŏboundanç*o*,
Si noû l'ôvian dîre d'ŏvanç*o* :
Un jour queu gourman crebŏro,
Quel ivrôgno s'ŏssoumŏro,
Queu libertin s'eichaudŏro,
Quelo levo-nâ[28] toumbŏro,
Queu medizen se dannŏro,
Quel impruden se gâtŏro,
Queu meichan suje perîro,
Queu minjo-be eitôviŏro[29].....
L'ŏmi que parl*o* entau n'ei mâquan no brŏdass*o*.
Entretandi lou ten se pass*o*,
E lo mor e lou mau ne soun jŏmai cregû
Mâquan ŏprei qu'î soun vengû.

Eh bien! pourtant, ce conte nous regarde : — Si quelque bon ami nous dit de prendre garde, — que, si nous faisons *ainsi ainsi*, — (il) nous en viendra la mort ou bien du mal; — dans la santé, dans l'abondance, — si nous l'entendions dire d'avance : — un jour ce gourmand crèvera, — cet ivrogne s'assommera, — ce libertin s'échaudera, — cette *lève-nez* tombera, — ce médisant se damnera, — cet imprudent se gâtera, — ce mauvais sujet périra, — ce *mange-bien* jeûnera, — l'ami qui parle ainsi n'est qu'un bredouilleur. — Cependant le temps se passe, — et la mort et le mal ne sont jamais crus — qu'après qu'ils sont arrivés.

---

26. *Gâte;* plur. *gâtei,* fatigué; bas-lim. *gâte;* Dom Duclou pense que ce mot vient du lat. *fatigatus*, dont par une double aphérèse on a retranché les deux premières syllabes. Il y a d'autres exemples d'aphérèse presque aussi remarquables : on dit et l'abbé Richard a écrit *dissime* pour *grandissime :* « *un dissime toupi de miau* ».

27. Voici, d'après M. Le Roux de Lincy (*Le livre des Prov.*, 2e édit. T. II, pag. 494), la véritable forme de ce proverbe, que nous avons déjà relaté pag. 5 :

Qui mange de l'oye du roi
Cent ans après en rend la plume.
(MART. D'AUVERGNE, *Vigiles de Charles VII*, XVe siècle.)

28. *Levo-nâ,* lève-nez, effrontée.

29. *Eitauvioro* ou *eitouvioro* (V. pag. 11, note 1, et pag. 44, note 14).

LOU DOU MULEI

Doû mulei fogian vouyage,
L'un charja de bigŏro [1],
L'autre en superbe eiquipage,
Charja d'argen en lingo
Qu'ô pourtâvo ŏ lo Mounedo [2].
L'un èrio vâle de mouniei,
E l'autre d'un grô financhei;
Queuqui tegno so teito redo,
E, tan dre coumo un quiliola [3],
Pregno lou au dô pŏva.
Per mour [4] qu'ô porto lo finanço,
O se creu tresoriei de Franço.
E vou secou, mâ coumo fô,
Loû trei tour de grelo qu'ô pourtâvo en soun cô.
O miei dô gran chŏmi, ô ne vio pâ prou plâço.
Lou mouniei vio l'ôrelio bâsso,
E, ch' ô se preimo [5] un pau de se,
Moussû lou financhei lou châsso :
— « Bouei! t'en prege, tiro te en lai [6];
Moun Dî! quau meichanto mino!
Tu pudei ŏ lo forino [7],

LES DEUX MULETS

Deux mulets faisaient voyage,
— l'un chargé de blé d'Espagne,
— l'autre en superbe équipage
— chargé d'argent en lingots —
qu'il portait à la Monnaie. —
L'un était valet de meunier, —
et l'autre d'un gros financier;
— celui-ci tenait sa tête roide
— et, aussi droit qu'un bâtonnet, — prenait le haut du pavé.
— Parce qu'il porte la finance,
— il se croit trésorier de France, — et vous secoue, mais comme (il) faut, — les trois tours de grelots qu'il portait à son cou. — Au milieu du grand chemin, il n'avait pas assez (de) place. — Le meunier avait l'oreille basse, — et, s'il s'approche un peu de lui, — Monsieur le financier le chasse : — « Bah! (je) t'en prie, retire-toi en arrière; — mon Dieu, quelle mauvaise mine! — Tu pues à la fa-

1. *Bigŏro*, subst. masc. et non fém., comme le dit Honnorat; blé de Turquie, blé d'Espagne, maïs. Ce terme est aussi employé en bas-lim. « Ainsi nommé, dit dom Duclou, vraisemblablement à cause qu'il est venu de la province de Bigorre, en Limousin. » Cette étymologie nous semble juste, d'autant que dans certaines provinces du Midi on appelle ce grain *le turquès*, le turc, du lieu de sa provenance. On dit dans le canton de Châlus et à Saint-Germain *lou bigŏrouei*, le *bigorrien*, ou le bigourdan, forme qui est plus régulière.

2. *Lo Mounedo*, l'Hôtel des Monnaies. On a fabriqué de la monnaie à Limoges jusqu'en 1837.

3. *Quiliola*, bâtonnet, morceau de bois cylindrique, d'un décimètre de long, terminé en cône, pointu de chaque côté, servant à jouer au jeu qui porte le même nom. On le frappe avec la baguette. Ce mot est un diminutif de *quilio*, quille. A Limoges, les enfants appellent ce jeu le *tenêt;* en bas-lim. *requibili*; en gasc. *picota*, en langued. *bistouquet*, *bresca*, *goura* et *sautarel;* en provenç. *bisoc*.

4. *Per mour que*, par aphérèse pour *per ŏmour que*, parce que.

5. *Se preimo*, 3e pers. sing. prés. indic. de *se preimâ*, s'approcher, par aphérèse pour *s'ŏpreimâ;* bas-lim. *oproomâ*, *s'oproomâ;* ital. *approssimare;* rom. *aprosmar* et *aprusmar;* lat. *approximare* et *proximare*; anc. franç. *aprimer*, *aprismer*, *aproismer*, approcher, apprivoiser; champen. *aproismier*.

6. *En lai*, littéralem. *de là là bas;* rom. *en*, de là, en (Rayn., *Gramm.*, p. 364), et *lai*, formé de la dernière syllabe de ILLA et de la première de IBI (*ibid.*, p. 372). *Lai* en lim. désigne toujours un endroit éloigné de la personne qui parle; bas-lim. *lai;* anc. catal. *lay*.

7. *Tu pudei ŏ lo forino*, littér. tu pues *à* la farine. La même tournure existe en bas-lim., en langued. et en provenç.; catal. *pudir*, rom. *pudir*, lat. *putere*.

Iô te daivoue[8] per moun frai. »
Lo quorelo deija s'èrio bien eichôfâdo ;
No bendo de vouleur qu'èrian en embuscâdo,
Se jiten tou d'un co ŏ gran co de bilioû
Sur queu que vio loû pigŏlioû [9].
Lou trezôriei se vô defendre,
I l'ûflèren[10] coumo un vedeu ;
O lour disse bien piei que pendre,
Mâ li 'n coûte soun- argen mai lo peu.
Lou mouniei ne gue pâ no decho[11],
Car loû vouleur soun de lo gen
Qu'aimen be bien l'or et l'argen,
Mâ que ne mingen pâ souven
Ni bigŏro nĭ pâto-quecho[12].

rine ; — je te renie pour mon frère. » — La querelle déjà s'était bien échauffée ; — une bande de voleurs qui étaient en embuscade — se jettent tout-à-coup à grands coups de bâtons — sur celui qui avait les espèces. — Le trésorier se veut défendre, — ils le battirent comme un veau (mort) ; — il leur dit bien pis que pendre, — mais (il) lui en coûta son argent et la peau. — Le meunier n'eut pas une blessure, — car les voleurs sont des gens — qui aiment certainement bien l'or et l'argent, — mais qui ne mangent pas souvent — ni blé d'Espagne ni pâte-cuite.

No grando plâço ei un fardeu,
Mai pû dangeiroû qu'un ne creu.
Cambe an noû vu d'omei en charjâ,
Que là ruâ n'èrian pâ prou larjâ
Pèr leissâ possâ lour grandour,
E que, sitô que lo justiço
Gue mei lo mo sur lour pelisso,
Dî dô cû de pitau[13] nèren chŏbâ lour jour !

Une grande place est un fardeau, — et plus dangereux qu'on ne croit. — Combien avons-nous vu d'hommes en charge — (tels) que les rues n'étaient pas assez larges — pour laisser passer leur grandeur, — et qui, aussitôt que la justice — eut mis la main sur leur pelisse, — dans des fonds d'hôpitaux allèrent finir leurs jours !

---

8. *Daivoue* (2 syllab.), 1re pers. sing., prés. ind. de *deivoua* « désavouer » formé du rom. *de* et *avouar*, avouer. La rencontre des deux voyelles rend longues les syllabes *dai* et *dei*.

9. *Pigŏlioû*, mot a physionomie argotique, usité généralemeni dans les patois de la langue d'oil, mais omis cependant par M. Francisque Michel. Berrich. *égousser ses picaillons*, semer ses écus. Ce terme semble n'avoir pas dépassé les limites du Limousin. Bas-lim. *pigolous*, subst. des deux genres. « Ce mot, dit Vialle, signifie en général quelque chose de petit, mais précieux ; ainsi on dit d'un homme qui a plusieurs enfants : *laisso uno troupo de pigolous*. Si un homme a des louis, on dit : *manco pâ de pigolous*. Quant à l'étymologie de ce mot, nous avouons notre ignorance. Nous proposons toutefois, comme pur rapprochement, bien entendu : 1° *picciolo* (de *piccolo*, petit), nom d'une ancienne petite monnaie florentine ; 2° le verbe *picia*, qui, en dialecte de Brescia, signifie faire danser les écus, *picailloner* ; 3° enfin, mais ceci appartient à un autre ordre d'idées, le lat. *peculium*, pécule, qui nous a donné le subst. fém. *peigulieiro*, dot.

10. *I l'ûflèren coumo un vedeu*, littér. ils *l'enflèrent... ûflâ*, lim. et bas-lim., enfler, « souffler entre la chair et le cuir d'un animal, afin de séparer plus facilement la peau » (Béronie) ; « et, comme pour faciliter cette opération on frappe à grands coups le bœuf, *ûflâ caucu* signifie le battre, le rosser : *te forâ uflâ*, tu te feras rosser » (Vialle). *Uflâdo*, bas-lim., volée de coups de bâton. Langued. *uflâ* et *eflâ*, enfler ; catal. et espagn. *inflar* ; ital. *inflare* ; rom. *enflar, eflar* et *uflar* ; lat. *inflare*.

11. *Decho*, « blessure » (Foucaud) ; « *Endecha, âdo*, privé d'un ou plusieurs doigts de la main » (Dom Duclou). Ce serait à tort que, d'après cette définition, on songerait au radical latin *digitus*, doigt. Le mot est complètement roman : *decha, deca*, tare, de *dec, deg, dex, dech*, défaut, vice, détérioration, tare ; *endechat*, taré, vicieux. Rapprocher l'anc. franç. *dechair*, ôter, retrancher (du lat. *de* et *cadere*) et le franç. *déchet*.

12. *Pâto-quecho* pâte-cuite « pâte de farine de blé sarrazin, houillie dans l'eau » (Foucaud).

13. *Pitau*, par aphérèse pour *opitau*, hôpital.

L'OGLIAN[1] E LO COUYO[2]

Lou Boun-Dî se troumpo jŏmai;
O fai toujour bien ce qu'ô fai.
Quelo varta, Lo Fountèno l'ŏpouyo
En-d un ŏglian, en-d uno couyo.
Sei coûre de Roumo ô Peirou,
Soun- eime n'o mâ-quan meitiei d'un poutirou.
Preitan l'ôrelio, eicoutan lou.
Grô-Jan, lou jau de soun vilage,
Fŏzen un jour soun- ŏvouca,
(M'eivî[3] que lou veze planta,
Sâ mâ dŏrei soun cû, en soun chai[4] de coûta),
Dijio[5] : « Corbleu! qu'ei bien doumage
Que lou Boun-Dî m'aye pâ counsulta,
Quan-t ô siclie quelo citroulio
Subre no si pitito doulio [6].
Grô-Jan [7]! si tu viâ eita qui,
De segur lo sirio pendudo
En queu grô rouvei que veiqui.
Lo s'î sirio plo mièr tengudo,
Mai lou mounde l'ôrian mièr vudo.
Que signifio sû quel ŏglian?
M'eivî qu'ô juro ne sai quan.
Tan mai lî pense, tan mai veze[8]
E lo citroulio e lou rouvei,
Tan mai dize que foulio vei

LE GLAND ET LA CITROUILLE

Le bon Dieu (ne) se trompe jamais;— il fait toujours bien ce qu'il fait. — Cette vérité, La Fontaine l'appuie — au moyen d'un gland, au moyen d'une citrouille.— Sans courir de Rome au Pérou, — son bon sens n'a besoin que d'un potiron. — Prêtons l'oreille, écoutons-le. — Gros-Jean, le coq de son village, — faisant un jour son avocat, —((il) me semble que (je) le vois planté, — ses mains derrière son dos, avec sa tête de côté), — disait : « Corbleu! c'est bien dommage — que le bon Dieu (ne) m'ait pas consulté — quand il assit cette citrouille — sur une aussi petite tige. — Gros-Jean, si tu avais été là, — sûrement elle serait pendue — à ce gros chêne que voici. — Elle s'y serait certainement mieux tenue, — et le monde (les gens) l'auraient mieux vue. — Que signifie là-haut ce gland?—(Il) me semble qu'il jure (je) ne sais combien.— Plus (j') y pense, plus (je) vois — et la citrouille et le chêne, — plus (je) dis qu' (il) fal-

1. *Oglian;* c'est le subst. fémin. lat. *glans, glandis,* auquel s'est jointe la voyelle de l'article roman. Cette addition est générale dans le midi. Elle existe aussi dans les patois du nord (berrich., saintong., champen.), et remonte au roman où l'on disait différemment *glan, glant* et AGLAN; catal. *agla;* ital. *ghianda.*

2. *Couyo,* citrouille; bas-lim. *coudzo;* langued. *coujo, coujous;* gasc. *couxo;* poitev. *coie,* calebasse; rom, COIA, citrouille, courge; lat. *cucurbita;* anc. franc. *coorde, coordie, cordaye.*

3. *M'eivî,* contraction de *m'ei eivî,* (il) m'est avis.

4. *Chai,* tête; bas-lim. *tsai;* langued. et gasc. *cap* ou *ca;* provenç. *cap, cab;* catal. *cap;* espag. *cabo;* ital. *capo;* rom. *cap.* Le rom. a pris l'*h* dans le composé *rechap,* rechef. Lat. *caput;* anc. franç. *chief, chiez, chies;* bas-bret. *kab.*

5. *Dijio,* disait. Il y a dans les précédentes éditions *dire,* qui, avec ce qui suit, appartient à la parenthèse, mais laisse la phrase inachevée.

6. *Doulio,* c'est proprement, d'après Dom Duclou, notre français *douille.* Ici *doulio* est pris pour *tige.*

7. *Gros-Jan!* etc. Il y a dans les précédentes éditions : *Ah! Grô-Jan,* etc., ce qui fait le vers faux.

8. *Veze... dize.* Ces deux mots à terminaison féminine ne riment pas ensemble.

Mei lo couyo, quoiqu'un nen dize,
Ente quel ŏglian fugue mei. »
Tou-t en bŏlian lou bal ŏ no talo critico,
Veiqui moun Grô-Jan que s'endèr,
Soû lou rouvei, lou ventre en l'èr.
O ne raibo mâ politico...
Quan, tou d'un co, 'n ŏglian ve ŏ toumbâ
E li fŏgue pissâ lou nâ.
« Oh! oh!.se disse-t-eu, sirio be un brâve gage [9],
Si lou Boun-Dî que preveu tou,
En plaço de l'ŏglian, guei mei lou poutirou!
O m'ôrio be eipouti [10] tou moun paubre vizage!
Grô-Jan! Grô-Jan! te meilâ pû
De ce que fai queu qu'ei ŏssû.
Se qu'o tou fa se mièr que n'autrei [11]
Ce que fô ŏ châcu de n'autrei. »
E moun Grô-Jan de s'en tournâ,
Oprei vei eissuja soun nâ.

lait avoir — mis la citrouille, quoiqu'on en dise, — où ce gland fut mis ». — Tout en donnant le bal à une telle critique, — voici mon Gros-Jean qui s'endort, — sous le chêne, le ventre en l'air. — Il ne rêve que politique... — Quand, tout d'un coup, un gland vient à tomber — et lui fait pisser le nez. — « Oh! oh! se dit-il, (je) serais bien un beau *meuble*, — si le bon Dieu qui prévoit tout, — à la place du gland, eût mis le potiron! — Il m'aurait bien écrasé tout mon pauvre visage! — Gros-Jean! Gros-Jean! (ne) te mêle plus — de ce que fait celui qui est là-haut. — Lui qui a tout fait sait mieux que nous autres — ce qu'il faut à chacun de nous ». — Et mon Gros-Jean de s'en retourner, — après avoir essuyé son nez.

O voû, *Messieurs* loû filosofei
Que sei toû gongliei [12], toû bien gofei [13],
Que ne chŏbâ jŏmai, ŏ tor et ŏ trŏvèr,
De countrerôlâ l'univèr;

A vous, Messieurs les philosophes, — qui êtes tous réjouis, tous bien bouffis, — qui ne cessez jamais, à tort et à travers, — de contrôler l'univers; —

---

9. *Gage*, bas-lim. *gadze*, gage, salaire, meuble, instrument, ustensile; se met à toutes les sauces comme le mot français *chose;* rom. *gatge, gatghe*, GAGE, du lat. *vadimonium* d'après Raynouard; du lat. *vadium*, d'après Ménage. On trouve dans Ducange les formes bas-lat. *vadium, wadium, wagium, wadia, guadia*, GUAGIA, prises, tantôt comme gage de combat, tantôt comme salaire.

10. *Eipouti*, « écrasé ». *Eipouti*, « écraser, rendre comme de la bouillie, dérivé du lat. *puls*, bouillie » (DOM DUCLOU). Bas-lim., langued., gasc. et provenç. *espouti*, formé, d'après Honnorat, du subst. *pauta*, boue, bouillie, dérivé, d'après ce philologue, du grec *poltos*, bouillie, ou plutôt du grec *patein*, fouler aux pieds. Pourquoi ne pas s'en tenir tout simplement au latin? Encore si l'emploi du terme était limité à l'ancien territoire occupé par les Massaliotes! mais il est répandu dans plusieurs parties de la France : *époutir*, écraser, dans la Bresse châlonnaise. Quoi qu'il en soit, notre verbe est formé du substantif patois *poû*, qui ne s'emploie qu'au pluriel, comme en bas-lim.: *lâ poû*, la bouillie; langued. *pous*, poussière; rom. POLS, poudre; gael. écoss. *poll*, boue (EDWARDS, *lang. celt.*, pag. 376).

11. *N'autrei* rime trop avec *n'autrei* du vers suivant.

12. *Gongliei*, « bien réjoui ». Ce mot, tel qu'il est orthographié par Foucaud, n'a nullement la physionomie limousine et n'est pas, du reste, donné par Dom Duclou. Peut-être faut-il lire *goguliei*, dérivé de l'anc. franç. *gogue*, plaisanterie, d'où le dimin. *goguette*. Le bret. a *gôge*, tromperie et raillerie; l'anc. franç. avait *goguelu* dans le sens de farceur. On dit encore en Champagne *goguelu* et *goglu*. Tous ces mots, d'après Génin, descendent en droite ligne du lat. *gaudium* (*Récréat. philolog.*, 2e édit., T. Ier, pag. 268). M. de Chevallet les dérive, avec plus de vraisemblance, de l'ancienne langue celt.: « bret. *gôgé*, plaisanterie, raillerie, satire; gall. *gogan;* irland. *sgeig;* écossais *sgeig, sgeige* ».

13. *Gofei*, « bouffis ». Ce mot n'est pas donné par Dom Duclou. Langued. *golfe*, « goffe, mal fait et grossier, gonflé et bouffant, se dit de la roideur de certaines étoffes qui se soutiennent d'elles-mêmes » (SAUVAGES). Provenç. *gofe*, dans le même sens. « *Goffe*, lourdaud, de *gufa* ou *cufa*, qui est un habillement de grosse étoffe » (MÉNAGE). Anc. franç. *goffe, gof*, grossier, maussade, mal rangé.

L'ŏfâ de Grô-Jan voû regardo:
V'ŏvertisse, prenei lî gardo:
Loû beu argumen que voû fâ
Pourian be, coumo ŏ se, voû toumbâ sur lou nâ.

l'affaire de Gros-Jean vous regarde. — (Je) vous avertis, prenez-y garde : — les beaux arguments que vous faites — pourraient bien, comme à lui, vous tomber sur le nez.

LOU PEIZAN DO DONUBE

LE PAYSAN DU DANUBE

Ne fô jŏmai per lo bŏrico
Jujâ de lo bounta dô vi,
Ni d'un ome per soun- ŏbi;
Qu'ei no meichanto politico.
Teimouen Eizopo lou boussu.
Qui diaurei[1] gue jŏmai cregu
Que lou meitre de lo nŏturo
Guesso cŏta 'n eime tan beu
Dî no tâlio, joû no figuro
Qu'ôrian fa fugî loû ôzeu?
Mâ volei-voû no preuvo pû nouvelo?
Dŏmandâ iô[2] ŏ Marc-Aurelo.
O voû diro qu'un grô peizan,
De vèr lâ ribâ dô Dŏnube,
Parlavo ô rei, ô courtizan,
To plo coumo ôrio fa pen- ôrŏtour de clube.
Lou pourtre de queu peizan qui,
Lou voû vô faire en rŏcourci.
Eicoutâ me bien, lou veiqui :
D'ŏbor, uno barbo toufudo,
Tan coutido[3] coumo un chardou,

(Il) ne faut jamais par la barrique — juger de la bonté du vin, — ni d'un homme par son habit; — c'est une mauvaise politique. — Témoin Esope le bossu. — Qui diable eût jamais cru — que le maître de la nature — eût caché un esprit aussi beau — dans une taille, sous une figure — qui auraient fait fuir les oiseaux? — Mais voulez-vous une preuve plus nouvelle? — Demandez-le à Marc-Aurèle. — Il vous dira qu'un gros paysan, — devers les rives du Danube, — parlait aux rois, aux courtisans, — aussi bien qu'aurait fait pas un orateur de club. Le portrait de ce paysan-là, — (je) vais vous le faire en raccourci. — Écoutez-moi bien, le voici : — d'abord, une barbe touffue, — aussi mêlée qu'un

---

1. *Diaurei! diâtrei!* diables! mots employés par nos paysans pour éviter le jurement. C'est ainsi qu'on disait en roman et qu'on dit encore en français *diantre;* catal. et espagn. *diantre.* On trouve dans les plus anciens monuments de la langue française : *diaule,* diable. (*V.* Ampère.)

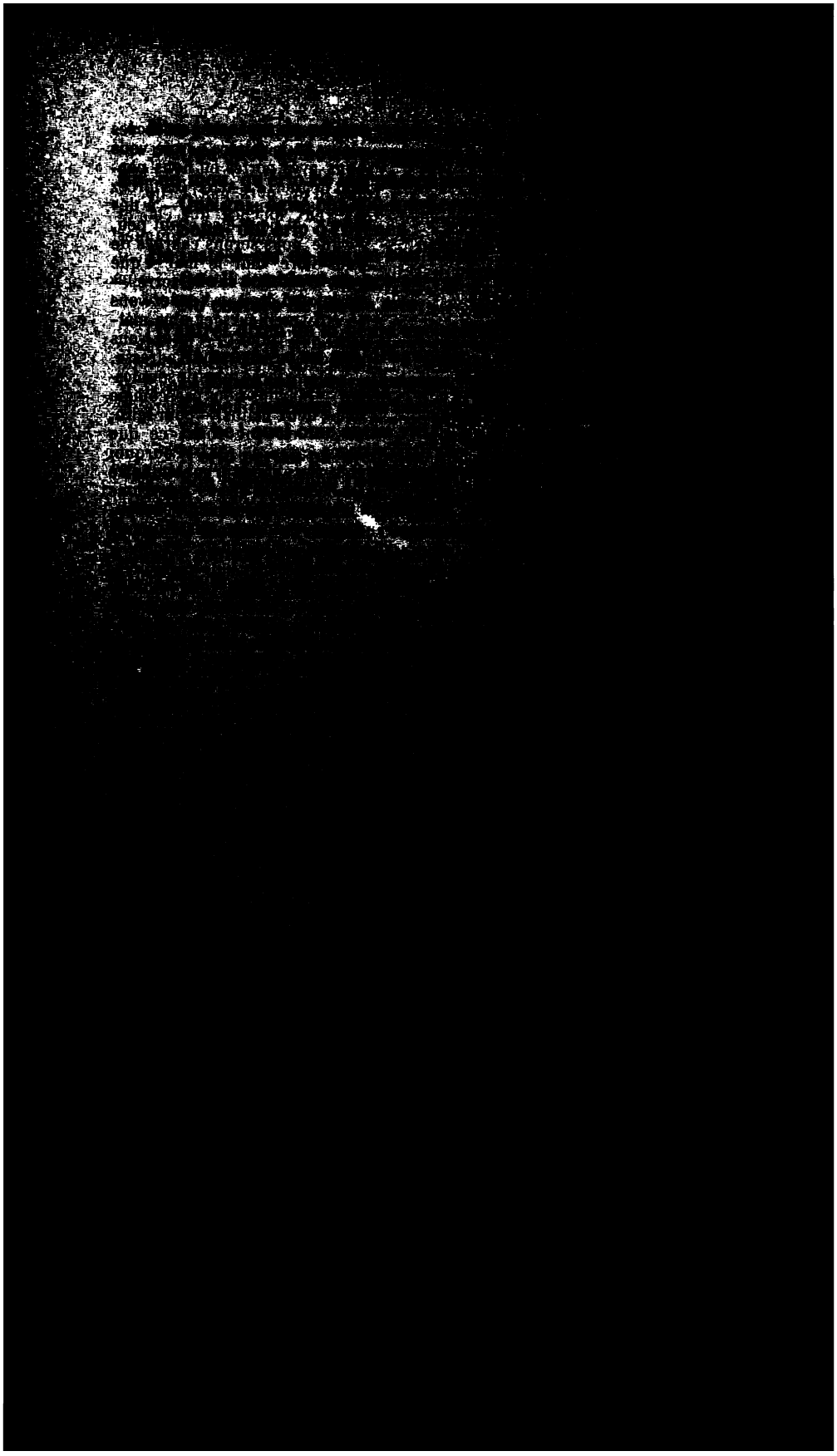
2. *Iô, ô,* le, pron. relat. masc. employé neutralement; *o* est aussi poitevin ; provenç. *o* et *oou;* portug. *o;* rom. *o;* lat. hoc.

3. *Couti,-ido,* « mêlée,-ée. *Coutî,* battre, maltraiter; c'est proprement prendre quelqu'un par les cheveux : *piau coutî,* cheveux mêlés » (D. Duclou). Bas-lim. *ocouti-ido* dans le même sens; langued. *coutis,* même sens; dans le Tarn *coutis,* embrouillement, confusion, mélange, embarras; *coutissa,* bouchonner, froisser, chiffonner, mettre en bouchon. Le poitev. a *cotir,* meurtrir, dérivé, d'après M. Beauchet-Filleau, de *cutere* radical du verbe lat. *percutere.* Dans l'anc. franç. *cotir* signifiait envelopper, frapper, cogner, écraser, broyer, briser, battre, froisser, meurtrir. Roquefort dérive ce mot du lat. *contundere.* Nous n'avons gardé en français le mot *cotir* que dans l'acception de meurtrir en parlant des fruits. Étymologie inconnue, d'après Littré, qui rapproche cependant l'espagnol *cutir,* frapper. « Il est vraisemblable, dit l'éminent philologue, que *cotir* est le simple qui se trouve en composition dans le provenç. *percuti,* du lat. *percutere,* dans l'espagn. *recudir, recodir,* du lat. *recutere,* repousser ».

[illegible] 4.
[illegible] bourude
[illegible] d'un-our mau lechà.
[illegible] quèrian cèchà
[illegible] vèta de ciliâ 6
[illegible] à toutà là filiâ.
[illegible] ô l'envèr.
[illegible] de trôvèr,
[illegible] grossà bicâ 7;
[illegible] ricâ 8
[illegible] carmantran 9,
[illegible] ni bran 10,

chardon, — tapissait son menton. — Sa peau tannée était velue — comme la peau d'un ours, mais d'un ours mal léché. — Ses yeux louches qui étaient cachés — sous deux grandes voûtes de sourcils, — faisaient peur à toutes les filles. — Son regard guignait à l'envers. — Il avait le nez fait de travers, — bouche torte, grosses lèvres; — et les plus sales masques — qui courent pendant le carnaval, — sans crainte ni poussière ni

[illegible] babines et babouines, lèvres de certains animaux, [illegible] qui signifiait aussi joues et mâchoires de ces animaux. [illegible] babino et babigno, bourguign. babaigne, berrich. [illegible] l'indique le [illegible] babouin, [illegible] babouin et babine d'un radical du patois allemand [illegible] voudrait dire [illegible] gueule, langued. [illegible] bigle, [illegible] de tra- [illegible]



Pèr reboustiâ[13] châ voû loû pleur e lo mizèro
Que voû noû vei pourta en noû pourtan lo guèro.
Loû fourcei pâ, dî lour coulèro,
O decretâ, mai beleu ŏvan pau,
Que noû siran charja de voû fâ tou lou mau
Que v'autreï vei fa sur lo tèro.
E de cau dre pretendei- voû
Eisse meliour e pû meitrei que noû?
Vei-voû mai d'eime, mai d'ŏdresso,
Mai de forço, mai de souplesso?
N'an-noû pâ, coumo voû, douâ mâ,
Pèr fâ, tŏbe que voû, ce que voû sŏbei fâ?
Perque sei-voû vengu treblâ nôtro einoucenço?
Noû crubian en repau nôtreï chan de semenço;
Pen de noû ŏvian-t-î meitiei,
Pèr ŏprenei toû loû meitiei,
De fâ soû voû 'n ŏprentissage?
Ei-co voû que noû vei ŏprei lou lŏbourage?
Vei-voû jŏmai mŏgnia ni trenchâ, ni ŏpleî[14]?
Vei-voû jŏmai pourta loû quîtei boû dô dei
Sur lou manlie[15] de cauque gage?
N'ŏvian, tŏbe que voû, lo forço e lou courage;
E, si n'ŏguessan gu vôtro cupidita,
Vôtro embicî e vôtro vŏnita,
N'ôrian, ô sei d'ŏne, sur voû l'ôtorita,
Que noû eizerçŏrian sei inumŏnita.

pour rapporter chez vous les pleurs et la misère — que vous nous avez portés en nous portant la guerre. — (Ne) les forcez pas, dans leur colère, — à décréter, et peut-être avant peu, — que nous serons chargés de vous faire tout le mal — que vous avez fait sur la terre. — Et de quel droit prétendez-vous — être meilleurs et plus maîtres que nous? — Avez-vous plus de bon sens, plus d'adresse, — plus de force, plus de souplesse? — N'avons-nous pas, comme vous, deux mains, — pour faire, aussi bien que vous, ce que vous savez faire? — Pourquoi êtes-vous venus troubler notre innocence? — Nous couvrions en repos nos champs de semence; — pas un de nous avaient-ils (avait-il) besoin, — pour apprendre tous les métiers, — de faire sous vous un apprentissage? — Est-ce vous qui nous avez appris le labourage? — Avez-vous jamais manié ni houes ni charrues? — Avez-vous jamais porté seulement les bouts des doigs — sur le manche de quelque outil? — Nous avions, aussi bien que vous, la force et le courage; — et, si nous avions eu votre cupidité, — votre ambition et votre vanité, — nous aurions, au soir d'aujourd'hui, sur vous l'autorité, — que nous exercerions

13. *Reboustiâ,* « rapporter, rebrousser » (Foucaud); langued. *reboustilia,* retrousser; rom. reboltar, repousser, réprimer, et rebotar, repousser, rebuter, de *botar, boutar, butar,* mettre, pousser, heurter; catal. *rebotar : rebotar la pilota,* renvoyer la balle; ital. *ribaltare;* anc. franç. *rebouter,* rebuter, rejeter, chasser, réprimer, remettre, etc.; berrich. *rebouter,* remettre, replacer. Le Poitev. a *rebouffer,* repousser, renvoyer, détourner

14. *Oplei* ou *ŏple,* charrue, mot qui semble propre au Limousin, du moins dans les patois de la langue d'Oc, et que nous retrouvons dans la langue romane sous les formes *apleg, apleit, espley, explechts, espletz, esple,* avec la signification, donnée par Raynouard, de « plane, instrument, outil », mais qui signifie aussi harnais, joug, comme le prouvent certains exemples tirés de l'anc. franç. : *mal fera soc, ne coultre, ne apleit remuer... La charue, apleis, soc et coultre leissa* (*Rom. de Rou,* v. 1979 et 1993). L'anc. franç. disait aussi *aplait* et *applect.* M. Honnorat dérive tous ces mots du lat. *applicitum,* attaché. On trouve aussi *apicire,* lier, dans Ducange. En berrich. *eplette* est un instrument, un outil quelconque. M. le comte Jaubert propose comme étymomologie le vieux verbe *espleiter* ou *esploiter,* synonyme de *travailler.*

15. *Manlie,* manche; bas-lim. et périg. *mangle;* provenç. *manche.* Le langued. et le provenç. ont *manilio,* anse; lyonn. et for. *manille, manelly, maneilli,* anse; rom. *manga, mangua, mancha, marga,* de *manus,* main; lat. *manica;* bas-lat. *manicium* ou *manicillum,* manche.

Lou ceu, lo tèro, lo nŏtur*o*
Noû reprouchŏrian pâ de lour vei fâ d'injur*o*,
Coum*o* î fan ŏ vôtrei prefe,
Que ne soun mâ dô bouto-fe.
Nou, nou, Roumen, jŏmai degu ne voudro creir*e*
Toutâ quelâ qu'î noû fan veir*e*;
E lo mŏjesta dô ôtar
Nen- ei elo- meim*o* ôfensad*o*.
Sŏchâ, Roumen, que loû Dî, tôt-ô-tar,
S'en venjŏran subre quel*o* ŏssemblad*o*.
Voû sŏbei be qu'î vezen tou.
En voû vizan, que vezen-t-î de bou?
Lou meiprî que voû fâ de lour lei, de lour feit*â*.
Voû ne sei mâ pèr î de gran obje d'ôrour.
Vôtr*o* ŏvŏriço vai deichant*o* ŏ lo furour.
Fô bŏliâ nôtrei be pèr sôvâ nôtrâ teit*â*.
Vôtrei prefe soun de lo gen
Que n'aimen re nou mâ l'argen.
Noû n'en- an jŏmai prou pèr quî que noû couman-
Nôtrâ tèra, nôtre trŏbai, [d*en*;
Loû sŏdoulŏrian pâ quan gni- ôrio vin ve mai.
Tan mai î noû an prei, tan mai î noû dŏmand*en*.
Tirâ loû noû... châ noû ne volen pû
Lŏbourâ pèr î lâ campŏgn*â*;
Toû s'en fugen en sû! en sû[16]!
Sur lo cimo de lâ mountŏgn*â*.
N'ŏbandounen nôtrâ meijoû.
Moun- armo[17]! n'aimen mai viôre coumo loû loû,
I ne soun pâ tan dangeiroû.
E coumo volei-vou que n'ŏyan lou courag*e*
De metr*e* ô jour cauque meinag*e*,
Pèr lou nejâ tou vî dî no mèr de mŏlur?
Noun pâ, noun pâ, pèr lou segur!
Châcu fî[18] de so meinŏgeir*o*.

sans inhumanité. — Le ciel, la terre, la nature — (ne) nous reprocheraient pas de leur avoir fait d'injure, — comme ils font à vos préfets, — qui ne sont que des boute-feu. — Non, non, Romains, jamais personne ne voudra croire — toutes celles (les misères) qu'ils nous font voir; — et la majesté des autels — en est elle-même offensée. — Sachez, Romains, que les dieux tôt ou tard — s'en vengeront sur cette assemblée. — Vous savez bien qu'ils voient tout. — En vous voyant, que voient-ils de bon? — Le mépris que vous faites de leurs lois, de leurs fêtes. — Vous n'êtes pour eux que de grands objets d'horreur. — Votre avarice va jusqu'à la fureur. — (Il) faut donner nos biens pour sauver nos têtes. — Vos préfets sont des gens — qui n'aiment rien, si ce n'est l'argent. — Nous n'en avons jamais assez pour ceux qui nous commandent; — nos terres, notre travail — (ne) les rassasieraient pas quand (il) y en aurait vingt fois plus. — Plus ils nous ont pris, plus ils nous demandent. — Otez-les nous... chez nous (ils) ne veulent (on ne veut) plus — labourer pour eux les campagnes; — tous s'enfuient là-haut, là haut! — sur la cime des montagnes. — Nous abandonnons nos maisons. — (Sur) mon âme! nous aimons mieux vivre avec les loups; — ils ne sont pas si dangereux. — Et comment voulez-vous que nous ayions le courage — de mettre au jour quelque enfant, — pour le noyer tout vif dans une mer de malheurs? — Non pas, non pas, assurément! — Chacun fuit *de* sa ménagère. —

---

16. *En sû*, en haut, là-haut; bas-lim. *sus*, ici, en haut; provenç. *sus*, là-haut, en haut; catal. *en sus*, même signif.; rom. *sus* et EN SUS, en haut, là haut, du lat. *sursum*.

17. *Armo*, « pris abusivement pour *âmo*, âme », dit Béronie. C'est au contraire *âmo* qui a été pris abusivement pour *armo*. *Armo* est le mot primitif des patois romans. Il est général dans le midi : bas-lim., périg., gasc., langued., provenç. Le roman avait *anma* (du lat. *anima*), et *arma*, par le changement de l'*n* en *r* à cause de l'attraction de l'*m*. Anc. franç. *arme*, *ainrme*, *armie*. Dans *amne*, le béarn. a conservé l'*n* du lat. *anima*; *arima*, en basque. Certains patois du nord ont aussi conservé l'*r* : *arma*, dans le Jura; *airme*, dans les Vosges.

18. *Fiü*. C'est ainsi que Foucaud orthographie ce mot. La forme régulière est *fugî* fuit; lat. *fugit*.

Pèr loû paubrei pitî que soun deijâ nâcu,
Ah! noû dezirŏrian de boun cœur que caucu,
Tanquetan, dŏvan voû, lour fendei lo gourjeiro.
Iô sabe plo, Roumen, que fô un gran pecha
D'ŏvei gu no talo pensado.
E, de segur, nen sai plo prou fâcha;
Mâ qu'ei vôtrei prefe que lo noû an rŏchado;
E, iô nen- ŏteste lou ceu,
Qu'ei lour crime, noun pâ lou meu.
Deibŏrŏssâ-noû nen, sena, iô v'ô repète;
Qu'ŏ so plaço chacu se mete.
Lo lour n'ei mâ (v'ô sŏbei be)
Ente se fai jŏmai de be.
Que noû ŏprendrian-t-î en dŏmouran châ n'autrei?
I fŏrian, ŏ là fî, que tou nôtre poï
Sirio tan couqui coumo î;
Car n'ai vu mâ quan co en- ŏriban châ v'autrei.
Lou mounde n'an-t-î re de bou ŏ voû dounâ?
De tau poï qu'î chian, î s'en poden tournâ.
Pèr î gni- o pû ni lei, ni pieta, ni justiço,
E Romo, ô sei d'ŏne, ne vî mâ d'ŏvŏriço.
Senŏtour, moun discour ei beleu un pau for,
Mâ loû peizan, châ noû, ne minjen pâ de micho[19].
I'ai chŏba... me veiqui... v'autrei sei loû pû for...
Iô m'î ŏtende be, voû punîrei de mor
Lo varta... mâ lo v'ôrai dicho. »
En meimo ten ô se coueije,
Tou de ventre, ô miei dô parque.
L'ŏssemblado s'eiboïgue
D'ŏvei trouba dî l'âmo d'un sôvage
Tan d'eime, de rŏzou, de boun san, de courage.
Lou sena lou noume prefe:
Co fuguei touto lo vengenço
(E lou sena nen counvengue)
Que soun discour li merite.
E, pèr fi que quelo ŏvanturo
Pŏssesso ŏ lo raço futuro,
O chŏsse loû couquî que, deipei tan de ten,
Fŏgian tan de mau ô Germen;
E se meimo ordoune d'eicrîre

Quant aux pauvres petits qui sont déjà nés, — ah! nous désirerions de bon cœur que quelqu'un, — sur le champ, devant vous, leur fendit la gorge. — Je sais bien, Romains, que (je) fais un grand péché — d'avoir eu une telle pensée, — et, certes, (j'en suis bien assez fâché; — mais c'est (ce sont) vos préfets qui nous l'ont arrachée; — et, j'en atteste le ciel, c'est leur crime, non pas le mien. — Débarrassez-nous-en, sénat, je vous le répète; — qu'à sa place chacun se mette. — La leur n'est (vous le savez bien), — (qu')où (il ne) se fait jamais de bien. — Que nous apprendraient-ils en restant chez nous? — Ils feraient, à la fin, que tout notre pays — serait aussi coquin qu'eux, — car (je) n'ai vu que cela en arrivant chez vous. — Le monde n'a-t-il rien de bon à vous donner? — De quelque pays qu'ils soient, ils peuvent s'en retourner. — Pour eux (il) n'y a plus ni lois, ni pitié, ni justice, — et Rome, au soir d'aujourd'hui, ne vit que d'avarice. — Sénateurs, mon discours est peut-être un peu fort, — mais les paysans, chez nous, ne mangent pas de miche. — J'ai fini... me voici... vous êtes les plus forts... — Je m'y attends bien... vous punirez de mort — la vérité... mais (je) vous l'aurai dite. » — En même temps il se coucha, — à plat ventre, au milieu du parquet. — L'assemblée fut ébahie — d'avoir trouvé dans l'âme d'un sauvage — tant d'esprit, de raison, de bon sens, de courage. — Le sénat le nomma préfet : — ce fut toute la vengeance — (et le sénat en convint) — que son discours lui mérita. — Et, afin qne cette aventure — passât à la race future, — il chassa les coquins qui, depuis si longtemps, — faisaient tant de mal aux Germains; — et lui-même ordonna

19. *Micho*. La miche, en Limousin, est le pain de froment. Les pauvres ne mangent que du pain bis ou du pain de seigle. Il en est de même en Auvergne (V. F. Mège, *Souvenirs de la langue d'Auvergne*).

Tou ce que queu peizan lour vegnio mâ de dîre,
Pèr que co serviguei toujour
De modèle ŏ soû ôrŏtour.
Mâ i'ai ôvi dîre ŏ moun- ando[20]
(E iô dirai toujour, si caucu m'ô dŏmando,)
Que queu beu regliŏmen
Ne dure pâ lounten.
Tan piei pèr loû Roumen,
Tan piei pèr loû Germen,
Tan piei pèr touto republico
Que laisso chômenî no talo retorico.
Co n'ei mâ lo vertu e lo francho varta
Que fan lou bounur d'un- Eita.
Sei quelo, pouen de liberta,
Sei l'autro, pouen de sureta.

d'écrire — tout ce que ce paysan (ne) leur venait que de dire, — pour que cela servît toujours — de modèle à ses orateurs. — Mais j'ai ouï dire à ma grand'mère — (et je le dirai toujours si quelqu'un me le demande,) — que ce beau règlement — ne dura pas longtemps. — Tant pis pour les Romains, — tant pis pour les Germains, — tant pis pour toute république — qui laisse moisir une telle rhétorique. — Ce n'est que la vertu et la franche vérité — qui font le bonheur d'un État. — Sans l'une, point de liberté, — sans l'autre, point de sûreté.

20. *Ando;* Foucaud traduit « grand'mère », Dom Duclou ne donne pas cette acception. « *Ando,* dit-il, tante, belle-mère, marâtre ». Bas-lim. *ando,* toujours avec le sens restreint de tante et de belle-mère; rom. AMDA, tante. Anc. franç. ANDE, seconde épouse du père, et *ante, ainte,* etc., tante. Roquefort et après lui Honnorat (v° *tanta*) dérivent ce mot du lat. *antiqua,* ancienne; Génin, avec plus de raison, le tire du lat. *amita.* « Le *t* initial, dit-il, est une ancienne consonne euphonique » (V. *Variat.* pag. 342). Foucaud, et ceux qui emploient *ando* dans le sens de grand'mère, ne le confondraient-ils pas avec l'adject. fém. *grando,* qui est quelquefois pris dans ce sens? *Mo grando,* ma grand'mère.

LOU LIOUN MOLAUDE E LOU RENAR — LE LION MALADE ET LE RENARD

Autre ten î m'an counta
Qu'un lioun que s'èrio ŏlita
Pèr prencipe de santa,
Ordoune din tou l'Eita,
Que dŏvan So Mŏjesta
Loû beitiau de tou-t eita,
De tou-t âge e cŏlita
Venguessan pèr deputa
S'infourmâ din qual eita
Se troubavo so santa;
Soû peno d'eisse trŏta
Coumo un trato un revoulta,
O be un criminel d'eita.
Dô resto So Mŏjesta
Proume ŏ tou deputa
Protecî e sureta.

Autrefois ils m'ont conté
Qu'un lion qui s'était alité
Par principe de santé,
Ordonna dans tout l'État
Que devant Sa Majesté
Les bêtes de tout état,
De tout âge et qualité
Vinssent par députés
S'informer dans quel état
Se trouvait sa santé;
Sous peine d'être traitées
Comme on traite un révolté,
Ou bien un criminel d'État.
Du reste Sa Majesté
Promet à tout député
Protection et sûreté,

Prince ordre, liberté,
Par ma voix bachique
Avec le grand ut d'Eut,
Quand il lui convient,
Vous adresse vivat tout net
Les chimères découvertes
Y courir pas-pas,
Comme de beaux diables,
De peur d'être décrétés,
Et de se voir arrêtés,
Fouetter, marqué, déporté,
Et peut-être décapité,
Car le roi dans chaque
Il faut faire la volonté.
Les rebelles qui sont faits,
Et qui ont de la vanité,
S'entêtent de leur idée,
Et se font sur cette
Du roi, il ne se
Pas plus que de l'arrêt

Lo n'eivite mâ lo mŏchino
Pèr servî d'eibŏtouei ŏ l'ôzeu de rŏpino.
Penden qu'ŏ lo plumâ l'ôzeu èrio ocupa,
Se meimo en-d un sedou ô se trôbo rŏpa.
(Tan mièr, me direi-voû, n'èrio pâ gran doumage.)
« Pipeyaire, moun boun- ŏmi,
Se disse-t-eu dî soun lingage,
Bouei! laisso-me nâ, vai, paubre piti meinage;
T'ai jŏmai côza pen rŏvage,
T'ai jŏmai re fa ni re di.
— Noun gro, disse tan lou piti;
Mâ, dijo-me, que te vio fa lo lauvo?

Un maufŏtour jŏmai se sauvo;
Lâ couquinŏriâ dô meichan
Soun souven n'escuzo pèr n'autrei;
E degu[6] noû eipargnŏran
Si noû n'eipargnen pâ loû autrei.
Tan piei pèr quî qu'ôran mau fa;
Coumo î fŏran lour siro fa.

n'évita la machine — (que) pour servir de jouet à l'oiseau de rapine. — Pendant qu'à la plumer l'oiseau était occupé, — lui-même dans un lacs il se trouve attrapé. — (Tant mieux, me direz-vous, (ce) n'était pas grand dommage.) — « Oiseleur, mon bon ami, — dit-il dans son langage, — bah! laisse-moi aller, va, pauvre petit enfant; — (je ne) t'ai jamais causé aucun ravage, — (je ne) t'ai jamais rien fait ni rien dit. » — « Non certes, dit alors l'enfant, — mais, dis-moi, que t'avait fait l'alouette? »

Un malfaiteur jamais (ne) se sauve; — les coquineries des méchants — sont souvent une excuse pour nous; — et personne (ne) nous épargnera — si nous n'épargnons pas les autres. — Tant pis pour ceux qui auront mal fait; — comme ils feront (il) leur sera fait.

6. *Degu noû eipargnŏran*, littér. personne (ne) nous épargneront. En général lorsque l'idée renfermée dans un substantif au singulier est une idée de pluralité, le verbe se met au pluriel : *lo gen, lou mounde, lou beitiau*, etc. veulent le verbe au pluriel, car ce sont des substantifs collectifs; mais cet exemple est frappant. Nous trouverons plus loin (*Lou depositâri enfidel*) : *caucu lou m'*AN *prei, quelqu'un me* l'ONT *pris*.

LOU JAI QUE SE CARO DE LA PLUMA DO PAN

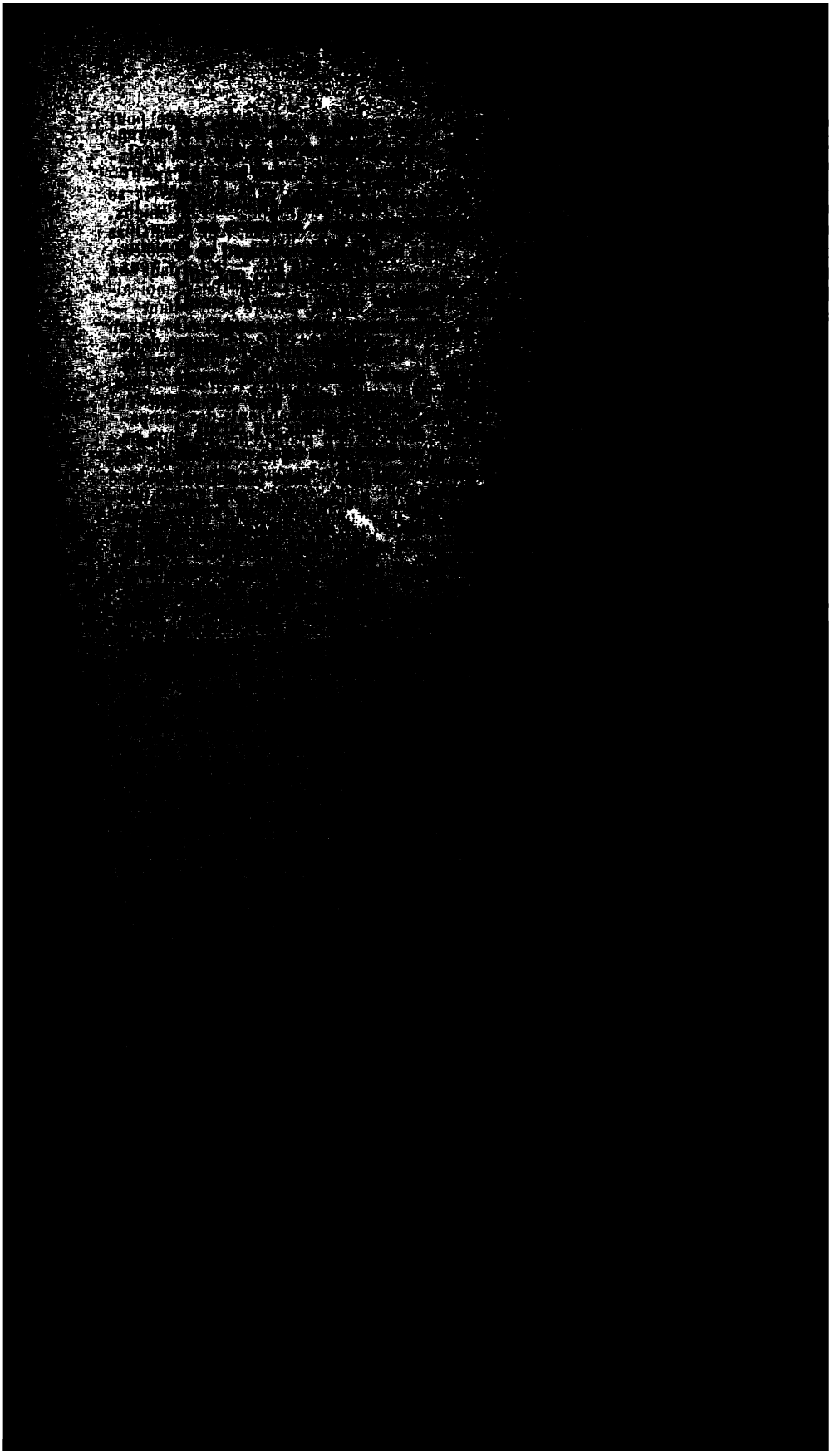
LE GEAI QUI SE CARRE DES PLUMES DU PAON

Un jour, un viei jai se câravo
En lâ plumâ qu'ô vio rôba[1]
D'un superbe pan que mudavo.
Ne sai coumo ô s'èrio douba[2].

Un jour, un vieux geai se carrait — avec les plumes qu'il avait dérobées — d'un superbe paon qui muait. — (Je) ne sais comment il s'était arrangé. —

1. *Rôba*, partic. de *rôbâ*, dérober; bas-lim. *roobâ*; provenç. *rauba*; catal., espagn. *robar*; ital. *rubare*; rom. RAUBAR. « Ce mot, dit M. Honnorat, d'après Du Cange, n'a dû signifier dans le principe qu'enlever les habillements, seule propriété que l'on eût de mobilière. *Roba* désignait anciennement toute sorte de couverture, de meuble, d'ustensile; anc. franç. *robe*, butin, prise, proie, dépouille, et *rober*, voler, dérober; bas-lat. *raub* et *raupa*, dans les mêmes acceptions. Allem. *raub*, action de s'emparer brusquement, pillage, rapt, rapine, spoliation, et *rauben*, ravir. (V. aussi LITTRÉ, *Dict.*, au mot DÉROBER et au mot ROBE.) M. de Chevallet attribue ce mot à l'élément germanique. Quelques philologues, comme Ferrarius cité par Du Cange, donnent pour étymologie le latin *rapere*.

2. *Douba*, part. de *doubâ*, pour *ŏdoubâ*, arranger, assaisonner; bas-lim. *odouba*;



Se cârâ d'un prope gouneu[7]
Que caucâ de ve[8] n'ei pâ seu ;
Fâ de brâvei librei nouveu,
En de là feliâ de viei libr*ei* ;
Mâ quî darniei, loû laisse libr*ei*.
Lo Fountèno n'en parlo pâ,
N'î vole pâ troubâ d'ŏfâ [9].

comme celui-ci, — se carrer d'un propre habit — qui quelquefois n'est pas à eux ; — faire de beaux livres nouveaux — avec des feuilles de vieux livres ; — mais ces derniers (je) les laisse libres. — La Fontaine n'en parle pas, — (je) n'y veux pas trouver à redire.

7. *Gouneu,* « habit » (Foucaud), « robe d'enfant ; — *gounelo,* cotte de femme de la campagne » (Dom Duclou) ; bas-lim. *gounel,* jupe de femme, *gounelo,* toute espèce d'habillement pour homme ou pour femme qui descend jusqu'aux talons, *gounelou,* habillement des enfants ; gasc. *gouno,* soutanelle, *gounet,* robe de femme, *goumet,* jupon. « En Langued. *gounel,-elo,* est le nom qu'on donne aux habitants des campagnes entre Nîmes et Alais. Auraient-ils pris ce nom du lat. *gona,* sorte de jupe ou de casaquin de femme ? » (Sauvages). Provenç. *gounela,* tunique de femme, et *gouneloun,* robe d'enfant ; *gouno,* dans le Var, soutanelle qui va au-dessous du genou ; anc. catal. *gona* ou *gonella ;* ital. *gonna* et *gonnella ;* rom. *gona,* gonel, robe, *gonio,* casaque, dérivé, d'après Raynouard, du radical celtique *gwn,* qui se retrouve encore dans l'angl. *gown,* robe, le gallois *gwn,* le gaélique écossais, *gun.* C'est aussi l'opinion de M. de Chevallet. Bas-lat. *guna, gunna, gonna, gonella, gonellus ;* anc. franç. *gone, gonelle, goune, gounelle,* habillement d'homme et de femme ; berrich. *gonne ;* auvergn. *gounello ;* dans la Bresse châlonn., *goner,* vêtir mal ou de façon ridicule. Nous laissons à M. Honnorat la responsabilité de l'étymologie qu'il hasarde. « Ce mot, dit-il, viendrait-il du grec *gunê* femme ? » En patois lyonn. *gone, gonne* signifie enfant, garçon, polisson. M. Onofrio rapporte ce terme au rom. *gona.* « C'est, suivant plusieurs étymologistes, ajoute-t-il, un mot d'origine celtique. Il désignait dans la Gaule un long vêtement de peau ». (*Gloss. lyonn.*)

8. *Caucâ de ve,* littér. quelques *de* fois ; ce *de* parasite entre un adjectif et un nom est fréquent en Limousin comme en Provence. Cependant nous ne retrouvons cet idiotisme nulle part. Le Lyonnais a *devey, devays,* parfois, des fois.

9. *Troubâ d'ŏfâ,* littér. trouver *d'*affaires ; *ŏfâ* est masculin comme le rom. afar. La langue des trouvères conserva également pendant longtemps au mot *afère* son genre masculin ; on trouve *affaire* masculin dans Amyot. Du reste le mot est aussi masculin en bas-lim., en langued.

LOU LIOUN OMOUROU

LE LION AMOUREUX

Dô ten que lâ beitiâ parlŏv*an*,
Loû lioun entr*e* autr*ei* ambitionŏv*an*
De se mŏridâ coumo noû.
E perque pâ ? Olei doun quel*o* engenç*o*
Ne vŏlio lo pâ tan que noû ?
Courage, forç*o*, inteligenç*o*,
Prope muzeu, sur lou marcha.
Vejan qui lî fugue moucha [1].

Du temps que les bêtes parlaient, — les lions, entre autres, ambitionnaient — de se marier avec nous. — Et pourquoi pas ? Alors donc cette engeance — ne valait-elle pas autant que nous ? — Courage, force, intelligence, — propre museau, sur le marché. — Voyons qui en eut sur le nez.

1. *Moucha,* partic. de *mouchâ,* littér. moucher. Le bas-lim. et l'auvergn. *moutsâ,* le

Un lioun de gran pŏrentage,
Pŏssan pèr un certen pra,
Trobo no bargeiro ŏ soun gra
E lo dŏmando en mŏridage.
Lou pai ôrio be mièr eima,
Si co guei eita poussible,
Cauque gendre min tŏrible,
E qu'ôrio gu min de beuta;
Mâ countrâriâ un- enteita
De quel eita,
Li semblo, tan mai ô lî penso,
'n ŏfâ de grando counsequenço.
Bŏliâ so filio, qu'ei bien dur!
Lo refûzâ n'ei pâ segur.
Po-iô tenei so filio dî 'n eimâri [2] ?
Troubŏro-lo toujour un si riche parti?
E s' î van, cauque beu mŏti,
Pŏssâ lou countra sei noutâri [3] ?
Car, fô be dîre lo varta,
Si lou gŏlan èrio enteita,
Lo filio èrio d'uno fiarta
Que n'ôriâ pâ vu so pŏrieiro.
No filio entau se couaifo eiza [4]
D'ŏmouroû ŏ lounjo crinieiro;
E voû n'ôzŏriâ pâ dîre ŏ un tau gŏlan
Tou nete de fichâ soun can.
Oci lou pai pren n'embaisso [5] min duro.

Un lion de grand parentage, — passant par un certain pré, — trouve une bergère à son gré — et la demande en mariage. — Le père aurait bien mieux aimé, — si c'eût été possible, — quelque gendre moins terrible — et qui aurait eu moins de beauté; — mais contrarier un entêté — de cette qualité — lui semble, plus il y pense, — une affaire de grande conséquence.— Donner sa fille, c'est bien dur! — La refuser n'est pas sûr. — Peut-il tenir sa fille dans une armoire? — Trouvera-t-elle toujours un aussi riche parti? — Et s'ils vont, quelque beau matin, — passer le contrat sans notaire? — Car il faut bien dire la vérité, — si le galant était entêté, — la fille était d'une fierté — que (vous) n'auriez pas vu sa pareille. — Une fille de la sorte se coiffe aisément — d'amoureux à longue crinière; — et vous n'oseriez pas dire à un tel galant — tout net de ficher son camp. — Aussi le père prend

---

provenç. *moucâ*, l'espagn. *mocar* ont la même signification : au propre, donner à quelqu'un sur le nez; au figuré, agir envers lui ou lui parler d'une manière qui l'humilie, vulgairement lui river ses clous. L'ancien français avait la même acception : *comment il a été mouchié* (PATELIN). Bas-lat. *muccare*, moucher. Le rom. a *moucos* (lat. *mucosus*), muqueux. Comparez aussi le rom. *mochar*, moquer.

2. *Eimâri* et *ermâri*, subst. masc., armoire. Ce substantif est aussi masculin dans le langued. *armazi*, dans le provenç. *armari*, dans la béarn. *arremari*, dans le catal. *armari*, dans l'ital. et l'espagn. *armario*, dans le rom. ARMARI, et dans l'anc. franç. *armaire, almaire, almari, aulmare, aumaire*. Lat. ARMARIUM, formé de *arma*, parce que sa première destination a été de renfermer des *armes*.

3. Il y a dans les éditions précédentes : *Possâ lou countra sei* LOU *noutâri*, ce qui fait le vers faux.

4. *Eiza*, aisé, adjectif pris adverbialement.

5. *Embaisso*, « tournure, parti » (FOUCAUD); n'est pas porté dans Dom Duclou. Nous le traduisons par *biais*. Le franç. *ambages* doit être de la même famille. Ce mot en effet a, en Languedoc, le sens de « embarras, ambages ». L'ital. *ambascia, ambascio* signifie angoisse, peine. *Ambaite*, devoir, dans les Vosges. « C'est, dit M. L. Jouve, le savant éditeur des *Noëls vosgiens* (Paris 1864), un mot qui est purement franc ou tudesque. *Ambeth, ambecht*, a d'abord signifié, dans la langue des Francs, devoir public, devoir d'un homme chargé d'une autorité quelconque, puis devoir particulier, affaire privée.» Arrêtons-nous à cette dernière signification. Notre mot *embaisso* est très vague, et il se prend la plupart du temps pour *affaire*. Les paysans disent à un homme après la mort de sa femme : *Couneisse toun embaisso*, je connais ton affaire. Si tu veux te remarier... je sais ce qu'il te faut. (V. aussi LITTRÉ au mot AMBASSADE.)

Fô que voû counte l'ŏvanturo.
« Mounsegnour, se li disse-t-eu,
Mo filio o lou cœur e lo peu
Tendrei coumo de lo rouzado;
E vôtro grifo plo filado
Li fŏrio mai d'uno engrôgnado [6],
Quan voû lo voudriâ cŏressâ.
Permetei doun (sei v'ôfençâ),
Que voû brie[7] tan si pau[8] vôtr'ounglià[9] tro pounchudâ,
Pèr que lâ ne chian pâ si rudâ.
Sufrei ôci en meimo ten
De voû leissâ limâ lâ den.
O mouyen de quelo eichancruro,
Vôtrei bicoû [10],
Pû ŏmouroû,
Min dangeiroû,
N'eifredŏran pâ lo futuro;
V'ôrei mai de plŏzei toû doû. »
Moun lioun, ŏmouroû coumo catre,
Se guei de boun cœur laissa batre.
O se laisso doun beitiŏmen
Briâ sâ vin grifà mai lâ den,
Tan l'ŏmour fai de l'eitoulio[11]
Dî no cervelo qu'ô farfoulio!
Quan soû pei futen[12] dei-ounglia
E soun râteliei deimanglia,

un biais moins dur. — (Il) faut que (je) vous conte l'aventure.— « Monseigneur, lui dit-il, — ma fille a le cœur et la peau — tendres comme de la rosée; — et votre griffe bien affilée — lui ferait plus d'une égratignure,— quand vous la voudriez caresser.—Permettez donc (sans vous offenser),—que (je) vous rogne tant soit peu vos ongles trop pointus,—pour qu'ils ne soient pas si rudes. — Souffrez aussi en même temps — de vous laisser limer les dents. — Au moyen de cette échancrure, — vos baisers, — plus amoureux, — moins dangereux, — n'effraieront pas la future; — vous aurez plus de plaisir tous deux.» — Mon lion, amoureux comme quatre, — se fût de bon cœur laissé battre. — Il se laisse donc bêtement — rogner ses vingt griffes et les dents, — tant l'amour fait du ravage — dans une cervelle qu'il farfouille. — Quand ses pieds furent *désonglés* — et son râtelier déman-

---

6. *Engrôgna,-ado*, égratigné,-ée; bas-lim. *engroougna*, égratigner; périg. *engrounia; engraugna* dans le Tarn; langued. et provenç. *engraufigna* et *grafigna;* lyonn. *engraunie;* ital. *graffiare* et *sgraffiare;* rom. *grafinar*, ESGRAFINAR, de *grafio*, croc, griffe, crochet (lat. *graphium*); anc. franç. *égrafigner*, déchirer, écorcher; berrich. *grafigner*, *egrafigner;* poitev. et saintong. *graffigner;* Bresse châlonn. *égrafiner;* dans le pays messin, *grefignesse*, égratignure; bret. *kraban*, griffer, *krabisa*, égratigner. Le *f* du mot roman s'est adouci en *v* consonne, qui s'est lui-même changé en *u* voyelle, ce qui a donné *grauinâ*, et avec la préposition *en*, *engrauinâ*, d'où *engraugnâ* et *engrôgnâ*, par la contraction de la diphthongue *au* en la longue *ô*.

7. *Brie*, subj. de *briâ*, « rogner, raccourcir » (FOUCAUD); mot qui ne se retrouve même pas dans le *Dictionnaire bas-lim.* de Béronie. Rom. BREVIAR (lat. *breviare*), abréger, accourcir, de *breu* (lat. *brevis*), court, bref. Le *v* du mot roman est tombé, comme dans *couâ*, pour *couvâ*, couver, *estôiâ*, pour *estôviâ*, épargner.

8. *Tan si pau*, pour *tan chio pau*, tant soit peu.

9. *Ounglià*. Ce mot a conservé le genre féminin, comme dans les langues et les patois romans : langued. et provenç. *ounglio;* ital. *unghia;* espagn. *una* (*n* mouillé); portug. *unha;* catal. *ungla;* rom. UNGLA et ONGLA; lat. *ungula*.

10. *Bicoû*, baisers, de *bicâ*, lèvres (V. ce mot, pag. 34, note 5).

11. *Fai de l'eitoulio*, littér. fait du chaume, réduit le blé en chaume, le ravage comme fait la grêle. De même on dit métaphoriquement *moissonner*. (Sur *eitoulio*, V. pag. 35, note 1.)

12. *Futen*, furent. La forme régulière à Limoges est *fuguèren* ou *siguèren*. *Futen*, et plus bas *fiten*, firent, se disent à l'ouest du département, du côté de la Charente.

I li lâchen loû chei d'uno lego ŏ lo roundo,
Que li fiten dansâ no fièro danso-roundo.
Lou paubre gar, que se defendio mau,
Chŏbe[13] pèr toumbâ dô gran mau
— Dô mau de lo mor, vole dîre. —
Lo nôvio e lou beu-pai se boutèren[14] de rîre.

Jônâ filiâ, jônei garçoû,
Queu counte voû regardo toû.
Quan l'ŏmour te no jôno teito,
O l'eitribo[15] que lo tempeito.
Lei doun pû d'eime, de rŏzou,
Pû re de beu, pû re de bou;
Voû podei dîre : ŏdî, prudençò!
Lou bounur chabo pèr lou bou
Ente l'enteitŏmen coumençò.

ché, — ils lui lâchent les chiens d'une lieue à la ronde, — qui lui firent danser une fière danse-ronde. — Le pauvre gars, qui se défendait mal, — finit par tomber du grand mal — (du mal de la mort, veux-(je) dire). — La future et le beau-père se mirent à rire.

Jeunes filles, jeunes garçons, — ce conte vous regarde tous. — Quand l'amour tient une jeune tête, — il la travaille que le diable. — Alors donc plus de bon sens, de raison, — plus rien de beau, plus rien de bon; — vous pouvez dire : adieu, prudence! — Le bonheur finit par le bout — où l'entêtement commence.

---

13. *Chôbe,* par aphérèse, pour *ŏchôbe,* acheva, finit.

14. *Se boutèren de,* se mirent à... *Boutâ* a la même forme en bas-lim., en gasc., en langued., en auvergn., en provenç., en béarn. Lyonn. et forez *beto, betto, betta;* savoy. *bouta;* bourguig. *bôtre.* Catal., espagn. *butar, botar, boutar;* ital. *buttare;* rom. BUTAR et BOTAR, pousser, mettre, heurter; anc. franç. *bouter, boter, boteir,* mettre, presser, pousser; *bouter,* dans les patois du nord; allem. *bozen,* heurter, frapper, etc. M. Littré donne comme étymologie le kimri *bot, bôth,* corps rond. Bas-bret. *bounta* ou *bunta,* pousser.

15. *Eitribo,* ind. prés. de *eitribâ,* « travailler, user, fatiguer » (FOUCAUD). « C'est, dit Dom Duclou, unir le fil en le dévidant, par le moyen d'une pièce de cuir ou de drap nommée *eitribodour.* En bas-lim., on donne la même signification restreinte aux mots *estignâ* et *estignodour.* En langued. *estibla,* « c'est secouer un écheveau de fil pour en démêler les brins et le dévider plus facilement » (SAUVAGES). *Estiblâ, estignâ eitriba,* quoique ayant à peu près la même signification, nous semblent appartenir à des familles différentes. *Estibla,* du lat. *ex* et *stipula,* paille (V. au mot *eitoulio,* page 35, note 1), débarrasser de la paille. Le bas-lim. *estignâ* paraît dériver du lat. *ex* et de *tinea,* teigne, d'où le vieux franç. *teignasse,* perruque. Quant à notre *eitribâ,* il est formé, croyons-nous, du lat. *ex* et du parfait *trivi* du verbe *terere,* broyer, user, par le frottement (grec *tribô*). Cependant l'anc. franç. avait *estriper,* briser, rompre, déchirer, dérivé, d'après Roquefort, du lat. *extirpare.* Langued. *estrifa* ou *estripa,* déchirer, mettre en pièces. Les exemples de mutation du *p* en *b* sont très communs.

LOU CURE E LOU MOR

LE CURÉ ET LE MORT

Un mor s'ennavo tristŏmen
Pŏyâ so rendo ŏ lo nŏturo.
Un cure plo gai, plo counten,
Chantavo ôprei de lo vituro
Ente èrio emböla soun trezor.

Un mort s'en allait tristement
— payer sa rente à la nature. —
Un curé, bien gai, bien content,
— chantait auprès de la voiture
— où était emballé son trésor.

Car fô be dîre que queu mor
N'èrio pâ de pitito bièro[1] ;
Mâ qu'èrio lou pû grô segnour
De toû loû noblei d'ŏlentour.
Queu mounde roulen toû[2] cŏrosso,
Meimo pèr nâ deicho ŏ lo fosso ;
Pèr loû noblei, pèr loû richar,
Lî- o toujour gu dô corbillar,
E perfi[3] que degu n'en grounde,
Oro li- en- o per tou lou monde.
Finalŏmen, nôtre mor vio lou seu
Pèr lou menâ tou dre-t ô ceu ;
E so fŏmilio richo e fièro
L'ŏvio eitendu tou de soun loun
Din-t un superbe ŏbi de ploun,
Obi que noû pelen no bièro ;
Obi d'iver, ŏbi d'eitî,
Obi pèr fâ lo proucessî.
Obi pèr loû soudar, ŏbi pèr lâ meneitâ[4],
Obi de jour-bran mai de feitâ,
Obi que ni gran ni pitî
Ne quîten jŏmai pû no ve qu'î l'an vîti.
Moun cure, plo counten dî l'âmo,
Chantavo pèr quelo bouno âmo
Forço *de profondis*, forço *miserere*,
(Tout- ŏco vô be caucŏre).
« Moussû lou mor leissâ me faire[5],
Voû bŏliŏrai pèr paire et maire

— Car (il) faut bien dire que ce mort — n'était pas de *petite-bière ;* — mais c'était le plus gros seigneur — de tous les nobles d'alentour.— Ce monde roulent tous carrosse,—même pour aller jusqu'à la fosse ; — pour les nobles, pour les richards, — (il) y a toujours eu des corbillards, — et afin que personne n'en gronde, — maintenant (il) y en a pour tout le monde. — Finalement notre mort avait le sien, — pour le mener tout droit au ciel ; — et sa famille riche et fière — l'avait étendu tout de son long — dans un superbe habit de plomb, — habit que nous appelons une bière ; — habit d'hiver, habit d'été, — habit pour faire la procession, — habit pour les soldats, habit pour les dévotes, — habit de jours ouvriers et de fêtes,— habit que ni grands ni petits — ne quittent plus jamais une fois qu'ils l'ont revêtu. — Mon curé, bien content dans l'âme, — chantait pour cette bonne âme — force *de profundis*, force *miserere*, — — (tout cela vaut bien quelque chose). — « Monsieur le mort, laissez-moi faire, — (je) vous donnerai pour père et mère, —

---

1. Ce vers est isolé : *bièro* ne rime pas avec *vituro*, l'accent tonique portant sur l'*è* de *bièro* et sur l'*u* de *vituro*. Remarquez le calembour *bière*.

2. *Queu mounde roulen toû*, littér. « ce monde *roulent* tous ». En général, quand il y a une idée de pluralité dans le substantif, le verbe se met au pluriel : *lo gen soun*, les gens sont. Nous en avons un exemple bien plus remarquable dans *degu nou eipargnŏran*, personne ne nous épargnera (page 63, note 6).

3. *Perfi*, pour fin, afin ; langued. *per afi que*, afin que ; provenç. *per afin que*. *A la parfin* s'est dit jusqu'au XVIIe siècle dans l'ancien français, et se dit encore en Champagne, en Berri, etc.

4. *Meneitâ*, dévotes « sœurs grises, filles des tiers ordres de Saint-François et de Saint-Dominique, qui vivent dans le monde » (Dom Duclou) ; bas-lim. *menet, meneto*, « nom qu'on donne par mépris à un faux dévot ou à un dévot superstitieux et minutieux » (Béronie). *Meneto* dans notre cas peut être traduit par *béguine*. « Il y avait autrefois à Tulle, dit Vialle, des *menettes* en titre. Les unes étaient attachées à l'ordre de Saint-François et les autres à l'ordre des Carmes. Elles avaient des statuts et un costume. Elles se réunissaient sous une supérieure et faisaient des actes secrets de religion ». A Limoges, les *menettes* avaient aussi une organisation régulière. Nous ignorons d'où vient cette appellation, qui primitivement n'avait pas le sens dérisoire qu'on lui donne aujourd'hui.

5. *Faire, paire, maire*. Ces mots n'appartiennent pas au patois de Limoges, où l'on dit *fâ, pai, mai ;* ils sont en usage au sud du département et dans le Bas-Limousin.

E lou mor, brŏdŏdau !... toumbo dre sur lo teito
Dô paubre mŏlûroû cure,
E coumo un yô l'eipoutigue
Countre no pitito mureto.
Lou pŏroufien de ploun entraino lou pastour ;
Lou cure segue soun segnour.
I lou meten dî lo cŏrosso ;
Fougue fâ vîte n'autro fosso ;
E quel ŏciden mŏlûroû
O le d'un mor nen fŏgue doû.
Lou cazuel e lou luminâri,
Tou co fugue pèr lou vicâri.
Lo jôno nesso e lo Cŏti
Nen guèren lâ châcuno lour bouci ?
Co n'ei pâ ce que noû regardo.
Lou counte châbo qui, l'ôtour n'en parlo pâ ;
N'î nan[12] pâ boutâ nôtre nâ.

tras !... tombe droit sur la tête — du pauvre malheureux curé, — et comme un œuf l'écrasa — contre une petite muraille. — Le paroissien de plomb entraîne le pasteur ; — le curé suivit son seigneur. — Ils le mettent dans le carrosse ; — (il) fallut faire vite une autre fosse ; — et cet accident malheureux, — au lieu d'un mort, en fit deux. — Le casuel et le luminaire, tout cela fut pour le vicaire. — La jeune nièce et la Catherine — en eurent-elles chacune leur morceau ? — Ce n'est pas ce qui nous regarde. — Le conte finit là, l'auteur n'en parle pas ; — n'y allons pas fourrer notre nez.

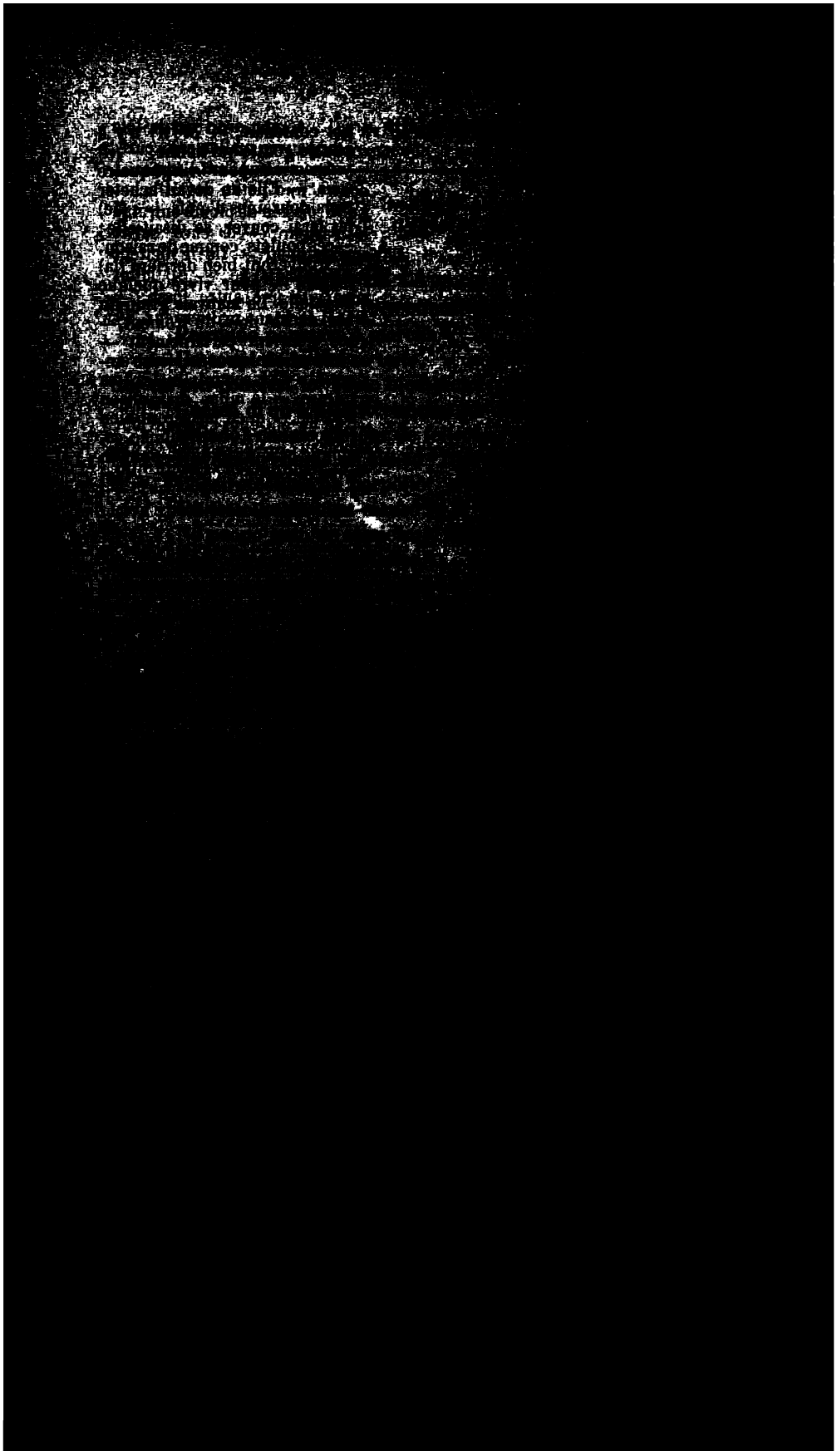
Mâ meifian-noû de lo Cŏmardo :
L'ei toujour ŏ nôtrei tŏloû ;
Soun dar ne fai pâ de jŏloû.
Touto l'erbo de lo nŏturo
Ei pèr se toujour prou mŏduro :
O faucho dî toutâ sŏzoû.
Dî lou ceu nôtro ouro ei fixado
E, plei-t ŏ Dî, lî guessan-noû
Nôtro plaço to-be marcado !
De segur lo s'î perdrio pâ ;
Car n'ŏven beu dîre e beu fâ
De beu plan, dô proujei, dô châteu en-Espagno,
En vilo, ŏ lo cour, en campagno,
Lo mor deitruî tou co dô mindre co de pe.
Teimouen lou mŏlûroû cure.
Ne couneisse mâ no finesso
Pèr l'empeichâ de noû trŏî,
Qu'ei de viôre dî lo sŏgesso
E toujour tou preite ŏ partî.

Mais méfions-nous de *la Camarde :* — elle est toujours à nos talons ; — sa faux ne fait pas de jaloux. — Toute l'herbe de la nature — est pour lui toujours assez mûre : — il fauche dans toutes saisons. — Dans le ciel notre heure est fixée, — et, plût à Dieu ! y eussions-nous — notre place aussi bien marquée ! — A coup sûr, elle (ne) s'y perdrait pas ; — car nous avons beau dire et beau faire — de beaux plans, des projets, des châteaux en Espagne, — en ville, à la cour, à la campagne, — la mort détruit tout cela du moindre coup de pied. — Témoin le malheureux curé. — (Je) ne connais qu'une finesse — pour l'empêcher de nous trahir, — c'est de vivre dans la sagesse — et toujours tout prêt à partir.

---

provenç. : *carrosso*, en ital. : *carrozza*, en espagn. : *carrosa*, en portug. : *carroca*, en catal. : *carrossa*. Rom. *carros*, char, et *carruza*, charrette ; bas-lat. *carruga*, *carrucha*, substantif féminin.

12. *Nan*, par aphérèse, pour *ŏnan*.



E gni- o pâ de goutou[8] que tegno,
Gni- ŏvio pèr vinto-quatre sô.
Lo nen devio chŏtâ trei doujenâ de yô [9].
« Loû fŏrai couâ[10], se digio-t-elo;
Quî poulei, coumo de rŏzou,
Troubŏran be dŏrei meijou
Pèr viôre cauco bŏgŏtelo.
L'ŏfôchŏdî[11] de bla[12], de blŏdî[13], de froumen,
Loû nûriro certenŏmen,
Sei que m'en côte forço argen.
Lou renar, môgra so finesso,
Lo miaulo[14], môgra soûn- ŏdresso,
M'en laissŏran be toujour prou
Ujan, çai, vegne lo Sen-Lou[15],
Pèr nen vei un prôpe gŏgnou[16].

pot contenait; — et (il) n'y a pas de goutte qui tienne, — (il) y en avait pour vingt-quatre sous. — Elle en devait acheter trois douzaines d'œufs. — « (Je) les ferai couver, se disait-elle; —ces poulets, comme de raison, — trouveront bien derrière (la) maison — pour vivre quelque bagatelle. Le mauvais grain du blé, du blé noir, du froment, — les nourrira certainement — sans qu'il m'en coûte force argent. — Le renard, malgré sa finesse, — le milan, malgré son adresse, — m'en laisseront bien toujours assez, — cette année, ça, vienne la Saint-Loup, — pour en avoir un propre cochon. — (Je)

---

rond, en forme de jatte, et *grialo*, terrine; en espagn. *grial*, plat, assiette. Dans le *Glossaire français* de Dom Carpentier et dans celui de Roquefort, *grazal, greil, grajal, grasal*, jatte, sorte de plat, auge, baquet; *grajalet*, petit baquet. Nous croyons que *grelou* est un autre diminutif de *greil*, c'est-à-dire une petite jatte à lait. On trouve dans Du Cange *grassale*, espèce de vase, *grassellus* et *grassalha*, sorte de vaisseau, mesure pour le blé; *grazala, grasala*, jatte, dans le *Supplément* de Dom Carpentier. Nous ne retrouvons guère notre mot que dans le berrich. *grelôt* ou *grelaud*, petit pot de terre qui va au feu et que M. le comte Jaubert dérive de l'adjectif berrich. *grelaud, guerlaud, gherlaud*, qui signifie creux. « Le mot français *grelot*, ajoute ce philologue, vient *assurément* de *grelaud* ». Nous sommes moins affirmatifs. En tous cas, d'où vient *grelaud?*

8. *Goutou*, diminutif de *gouto;* petite goutte de lait qui se donne par-dessus le marché.

9. *Yô*, œuf; bas-lim. et gasc. *eou;* langued. *ioou*; provenç. *uou;* catal. *ou;* ital. *uovo;* espagn. *huevo* et *ovo;* rom. *ov, uov, huou, ueu;* lat. *ovum*. En passant dans le roman et dans les patois méridionaux, le *v* du lat. est tombé, comme le *b* dans *couâ*, couver.

10. *Couâ*, couver (lat. *incubare*). Cette forme est générale dans le midi. Le langued. dit aussi *cougâ*. Berrich., poitev. *couer;* catal. *covar;* ital. *covare;* rom. COAR.

11. *Ofôchôdî*, « mauvais grain » (FOUCAUD). Dom Duclou écrit *afochodi*, ce qui s'explique par le peu de différence qu'il y a entre la prononciation de l'*a* bref et celle de l'*ŏ* au commencement d'un mot: « criblure de blé, ce qui reste après qu'il est nettoyé. *Afôchâ*, nettoyer le blé avec le crible ». Le gascon a *fouchar*, faucher. En berrich. *fauchis*, regain, herbe fauchée dans les champs; l'*ŏfôchodî* est comme le *regain* du grain, c'est-à-dire ce qui est de qualité inférieure, le rebut.

12. *Bla, froumen*. Dans les pays à froment, le *blé*, c'est-à-dire le blé par excellence, est le froment. Dans les pays à seigle, comme le Limousin, le blé par excellence est le seigle.

13. *Blôdî*, blé sarrazin appelé aussi blé noir, *bla negre*. C'est un diminutif de *blâ*. Ce mot ne se trouve pas dans le *Dictionnaire bas-lim.*

14. *Miaulo*, subst. fém., milan; langued. *mietoun, mietou*, subst. masc.; catal. *milà;* espagn. *milan;* ital. *milhano;* rom. *milan* et *milo;* bas-lat. *milio;* lat. *milvus;* anc. franç. *milion*.

15. *Lo Sen-Lou*, la Saint-Loup, foire générale et plus particulièrement foire aux chevaux qui se tient annuellement à Limoges le 22 mai. Du temps de Foucaud cette foire était encore plus importante qu'elle ne l'est actuellement. La facilité des communications lui a fait perdre un peu de sa splendeur.

16. *Gŏgnou*, porc; mot omis par Dom Duclou. Peut-être est-ce une importation bas-limousine. Le mot semble s'arrêter sur la lisière de la langue d'Oïl. Lyonn. *cayon, caion, cayoun*, même signif. Le Dict. d'Honnorat cite *caioun* comme employé en Pro-

Lou prendrai un pau rŏzounable;
De bouno gorjo[17], ô ei cŏpable,
Coumo couneisse vèr châ noû,
De s'engreissâ presque tou soû.
Lo châtagno, l'ŏglian que dŏmouren dessoû
Li- ôran tô fa no bouno coueino.
Quan li foudrio de ten-en-ten
Vei cauco jôfado[18] de bren,
Co n'ei pâ qui no grando roueino.
Engreissa qu'ô chio, lou vendrai.
De l'argen que n'en tirŏrai,
Pèr moun counte nen chŏtŏrai
Un piti vedeu mai so mai.
Qu'ei me-meimo que gardŏrai
Queu piti troupeu quan l'ôrai,
E, de segur, l'ômentŏrai,
Toû loû an, tan que iô poudrai.
Quau plŏzei, Peirouno, en to gaulo,
De faire faire lo pingraulo[19]
O treu-quatre pitî vedeu,
E de poudei dire : i soun meu!
M'eivî que loû veze d'ŏvanço
Levâ toû lo coueto en cŏdanço,
Eipingâ[20], gingâ[21], sôticâ! »
Peirouni[22] loû vô countrufâ,

le prendrai un peu raisonnable (raisonnablement fort); — de bon appétit, il est capable, — comme (je) connais vers chez nous, — de s'engraisser presque tout seul. — La châtaigne, le gland qui restent dessous (à terre) — lui auront tôt fait une bonne couenne (un bon lard). — Quand (il) lui faudrait de temps en temps — avoir quelque jointée de son, — ce n'est pas là une grande ruine. — Engraissé qu'il soit, (je) le vendrai. — De l'argent que (j')en retirerai, — pour mon compte (j')en achèterai — un petit veau et sa mère. — C'est moi-même qui garderai — ce petit troupeau quand (je) l'aurai, — et sûrement (je) l'augmenterai, — tous les ans, tant que je pourrai. — Quel plaisir, Pétronille, avec ta gaule, — de faire faire la gambade — à trois (ou) quatre petits veaux, — et de pouvoir dire : ils sont miens! — (Il) me semble que (je) les vois d'avance — lever tous leur petite queue en cadence, — gambader, fringuer, sautiller! » — Pétronille les veut imiter, — sans songer

---

vence, mais seulement dans quelques localités voisines du Dauphiné. (V. Onofrio, *Gloss. lyonn.*, 1864.) L'anc. franç. gagnon, *gaignon, cagnon,* chien, mâtin, désignait aussi un petit de toute espèce de bête; rom. *can,* lat. *canis.* M. Onofrio dérive ce mot du bas-lat. *cayum,* maison, chaix. D'après cette étymologie le *cayon* serait le porc de la maison.

17. *De bouno gorjo,* littér. « de bonne gorge ».

18. *Jôfado,* jointée, autant que les deux mains réunies peuvent contenir (Acad.). La contraction de la diphtongue *au* (*aou*) en *ô* long est de jour en jour plus fréquente à Limoges. Bas-lim. *dzooufado;* langued. *grapado;* provenç. *graffado;* catal. *grapada.* De *graffada* ou *grapada* est venu le limousin *jôfado* par l'adoucissement du *g* en *j* et par l'évanouissement du *r*. Du reste ce mot a son origine dans le roman *gaf, grafio,* croc; d'où *gafar* (catal., espagn. portug. *gafar*), accrocher, saisir, et *grapar,* qui dans le *Lexique* de Raynouard n'a que l'acception de gratter, racler, déchirer.

19, 20. *Pingraulo, eipingâ. Pingraulo,* petit saut, gambade (en espagn. *respingo,* action de regimber, ruade) semble dérivé, par aphérèse, d'un diminutif *eipingolo,* dérivé lui-même du verbe *eipingâ,* danser, sauter, sautiller, gambader. Bas-lim., langued., provenç. *espinga,* avec la même signification; espagn. *respingar,* regimber; rom. *respingar;* bas-lat. *espingare;* anc. franç. *espinger, espingler, espinguer, espringuer,* sauter, danser, s'agiter, trépigner, se réjouir, mots d'origine teutonique : en allemand *springen,* même sens.

21. *Gingâ,* « giguer, sauter, gambader » (Dom Duclou), mais plutôt folâtrer. Mot qui appartient à la langue d'Oil : anc. franç. *giguer,* courir, sauter, gambader, de *gige, gigue,* qui signifiaient tout ensemble danse, instrument de musique et cuisse. L'anc. franç. avait aussi *gigues,* fille gaie, vive, égrillarde, réjouie. Rom. *gigua, guiga,* gigue, instrument de musique, air de chant. Le *n* du patois *gingâ* est euphonique comme dans *eicunlâ.* (Sur le mot gigue, V. Ch. Nisard. *Curiosités de l'étym.*, 1863, page 318.)

22. *Peirouni,* diminutif formé par apocope de *Peirounilio.* C'est ainsi que *Margui*

Sei sungniâ[23] que subre so teito,
L'ŏvio tou l'argen de lo feito.
En sôtican lo Peirouni
Fŏgue sôticâ lou coueissi.
Vai te fâ fiche lou toupi!
O toumbo ô mitan dô chŏmi,
E veiqui lou la dî lo fagno[24].
Odî loû château en- Espagno,
Odî lo vâcho, lou vedeu,
Lou por, loû poulei, lou troupeu!
Lo s'en tourno ŏ l'oustau, plo tristo,
S'escuzo de soun mièr ôpe de soun Bŏtisto;
Mai s'en fôte de re[25] que lou brâve Tistou
Li pŏreisso[26] de soun biliou,
Pèr li- ŏprenei ŏ se dounâ de gardo,
O le de tan fâ so bŏvardo.

que sur sa tête — elle avait tout l'argent de la fête. — En sautillant la Pétronille — fit sautiller le coussin. — Va te faire fiche le pot! — Il tombe au milieu du chemin, — et voici le lait dans la boue. — Adieu les châteaux en Espagne! — Adieu la vache, le veau, — le porc, les poulets, le troupeau! — Elle s'en retourne à la maison, bien triste; — s'excuse de son mieux auprès de son Baptiste; — et il (ne) s'en manqua de rien que le brave Baptistin, — (ne) lui donnât de son bâton, — pour lui apprendre à se donner de garde, — au lieu de tant faire sa bavarde.

Queu counte ei counŏgu pertou;
Loû messur l'an mei en chansou.
En- opera, en coumedio.
I rizen de quelo foulio,
O deipen dô paubre peizan.
Sanjî[27]! qu'î n'en rizen pâ tan;
Car î nen fan be piei, ô be dô min ôtan.
Can de toupî de la vezen noû sur lâ teitâ
Dô peitrei, dô soudar, de lâ quîtâ meneitâ!
Mâ co fai coumo ô cŏbŏre :
Fauto de bounur ô d'ŏdresso,
Toû quî que counten sei l'ôtesso
Soun vira de countâ douâ ve.

Ce conte est connu partout. — Les messieurs l'ont mis en chanson, — en opéra, en comédie. — Ils rient de cette folie — aux dépens du pauvre paysan. — Sambleu! qu'ils n'en rient pas tant; — car ils en font bien pis, ou bien du moins autant. — Combien de pots au lait voyons-nous sur les têtes — des prêtres, des soldats et même des dévotes! — Mais *ça* fait comme au cabaret : — faute de bonheur ou d'adresse, — tous ceux qui comptent sans l'hôtesse — sont forcés de compter deux fois.

---

est formé par apocope de *Marguissou*, diminutif de *Margŏrito*. Souvent au contraire le diminutif est le résultat d'une aphérèse, comme dans *Tistou*, pour Batistou, que nous trouvons plus bas; enfin les diminutifs proviennent quelquefois tout ensemble d'une aphérèse et d'un apocope : *Tôni* pour Antonio.

23. *Sungnâ*, songer, mot qui a conservé sa forme primitive : rom. sognar; lat. *somniare;* ital. *sognare;* béarn. *sounia;* langued., provenç. *sounja*.

24. *Fâgno*, fange, boue; encore un de ces mots purs romans conservés dans le centre de la France : bas-lim. *fagno*, et aussi *fandzo* et *fongo;* saintong., poitev. *fagne*, rom. fanha, faigna; gothique *fanj;* bas-lat. *fangia*. On dit *fango* en langued., en provenç., en ital. et en espagn.; anc. franç. *fanc, fangos, fangue*.

25. *S'en fôte de re*, (il ne) s'en faillit de rien; langued., provenç. *fauta* et *fauti*, manquer, faillir; portug. *faltar*, du rom. fauta, faute; catal., espagn., portug., ital. *falta*. Le berrich. a *fauter* dans le sens de faire une faute.

26. *Pŏreisso*, subjonct. présent de *pŏrâ*; Dom Duclou donne aussi *parâ*, « présenter en étendant le bras, donner »; bas-lim. *opora*; langued. et provenç. *para*, dans le même sens : *para la man*, tendre la main; catal., espagn. *parar*; ital. *parare;* rom. parar; lat. *parare*, apprêter, disposer et présenter, tendre. *Parer*, montrer, faire voir, dans l'anc. franç.

27. *Sangî*, pour *sandî*, mot corrompu pour éviter le jurement, comme *sambleu*, pour *sang-Dieu*.

LOU LIOUN QU'ÈI VENGU VIEI

LE LION QUI EST DEVENU VIEUX

Un lioun que vio fa tou tremblâ
Dî loû bô de soun vezinag*e*,
Obrŏca[1] soû lou pei de l'ag*e*,
O lo fi de lâ fî, sen qu'ô ne po pû nâ.
D'autrei ôci ô couneguèr*en*,
E toû loû beitiau s'en venguèr*en*
Li fâ châcun so deirŏzî.
Pen de î n'en gue coumpŏcî.
Jŏmai pû tal*o* insoulenç*o* !
Qu'ei lou chŏvau que coumenç*o* :
O li par*o* un boun co de pe.
Lou biau li par*o* un co de corn*o*.
Lou paubre lioun ô sufrigue,
E so figuro trist*o* e morn*o*
Fŏgue be couneitre d'ŏbor[2]
Qu'ô n'èrio pû jône ni for.
O me lo mo sur lo coussinç*o*,
Eipero[3] lo mor en pŏssinç*o*,
E sen qu'ô o merita
De n'eisse pâ mièr trŏta.

Un lion qui avait fait tout trembler — dans les bois de son voisinage, — accablé sous le poids de l'âge, — à la fin des fins, sent qu'il ne peut plus aller. — D'autres aussi le connurent, — et tous les animaux s'en vinrent — lui faire chacun sa *dérision* (son outrage). — Aucun d'eux n'en eut compassion. — Jamais *plus* telle insolence ! — C'est le cheval qui commence : — il lui donne un bon coup de pied. — Le bœuf lui donne un coup de corne. — Le pauvre lion le souffrit, — et sa figure triste et morne — fit bien connaître aussitôt — qu'il n'était plus jeune ni fort. — Il met la main sur la conscience, — attend la mort en patience, — et sent qu'il a mérité — de n'être pas mieux traité. — Mais,

1. *Obrŏca,* «accablé » (Foucaud). « *Abraca,-ado*, fatigué au point de ne pouvoir remuer les bras ; mot formé de l'*a* privatif et du lat. *bracchium* » (Dom Duclou). Le bas-lim. *obroca* signifie braquer. Langued. *abrasca* ou *eskinsa,* « ébranché, rompu. *Abrascâ* est dit pour *abrancâ*. Il dérive peut-être de *braske,* cassant, fragile ; en bas-bret. *bresc,* cassant » (Sauvages). *Abraca,* en gasc., signifie abréger, accourcir, couper, trancher ; rom. *abracar,* accourcir, abréger (*Las leys d'amor*). M. Honnorat dérive ce mot ainsi que le limousin *ŏbrŏca,* de l'allemand *brechen*, rompre ; M. Littré, au mot braquer, indique l'ancien scandinave *brâka*, affaiblir, mettre dessous, qui pourrait bien être un congénère de l'allemand *brechen*. Comparez aussi le bas-bret. *bresck,* fragile, cassant, signalé par Sauvages.

2. *D'ŏbor.* Ce limousinisme, qui se retrouve dans le berrichon, signifie à l'instant, tout d'abord, bientôt.

3. *Eipero,* 3e pers. sing. prés. ind. d'*eiperâ,* attendre. Ce verbe, sous la forme *espera,* est commun à tout le midi. Rom. esperar (lat. *sperare*), espérer, attendre. L'anc. franç. *espérer* avait la même signification. il y a même des cas où il est, comme en latin, employé avec la signification de craindre : *espérer la mort* (*sperare mortem*). Les patois ont gardé ce mot avec ses anciennes significations : berrich., champen., forez *espérer,* craindre, prévoir, attendre.

Mâ, quan l'âne vengue li m'ŏpouyâ[4] no ruado :
« Ah ! li disse-t-eu, cŏmŏrado !
Moun armo ! qu'ei murî douâ ve,
De me veire insultâ pèr caucu coumo te. »

quand l'âne vint lui appuyer une ruade, — « ah ! lui dit-il, camarade ! — (par) mon âme ! c'est mourir deux fois, — (que) de me voir insulter par quelqu'un comme toi. »

Richei, tou lou mounde v'encenço ;
Mâ l'eizample de queu bôde
Voû moûtro que dî l'endigenço
Chacun voû butirio[5] dô pe.
Si vôtre credi, vôtro forço
Ne serven mâ ŏ treblâ[6] loû pitî,
O le de v'en fâ dô ŏmî,
Quan vôtro ôtorita ôro prei cauco entorço,
Voû podei dîre : vô pŏtî.

Riches, tout le monde vous encense ; — mais l'exemple de ce baudet — vous montre que dans l'indigence — chacun vous pousserait du pied. — Si votre crédit, votre force — ne servent qu'à tourmenter les petits, — au lieu de vous en faire des amis, — quand votre autorité aura pris quelque entorse, — vous pouvez dire : (je) vais pâtir.

---

4. *Li m'ŏpouyâ...* littér. *lui m'appuyer.* Le *moi* est explétif, comme en français.
Butirio, conditionn. du verbe *butî,* « pousser, faire effort pour avancer, pousser quelqu'un à dessein de le faire tomber » (Dom Duclou). Le bas-lim., le périgourd. et le gasc. disent *butî;* le langued. et le provenç., *butâ.* Rom. *botar, boutar* et *butar,* mettre, pousser, heurter; catal., espagn. *botar;* ital. *buttare.* La terminaison *ir* ne se trouve, en langue romane, que dans le composé *embotir,* garnir, enchasser; catal. *embotir;* ital. *embottire.* L'anc. franç. avait *bouter,* que Roquefort et Honnorat tirent du lat. *pulsare* ou *pultare.* M. Littré, au mot BOUTER, dérive cette famille de mots du moyen allemand *bôzen,* ou du kimri. Bas-bret. *bounta,* pousser.

6. *Treblâ,* troubler, tourmenter; « *trebla,* celui qui a perdu l'esprit » (Dom Duclou); bas-lim. *se trebla,* perdre la tête; gasc. *treboulia,* troubler, bouleverser; langued. *treboula, treboulia, treboula,* affligé; provenç. *treboula, treboura, troubla;* espagn. *turbar;* ital. *turbare;* rom. TREBLAR, *trebolar,* troubler, brouiller; lat. *turbare;* anc. franç. *tribouler, triboler.*

SIMOUNIDO PRESERVA PER LOU DI

Ome de tou-t eita, jône ô viei, paubre ô riche,
Souvenei-voû de n'eisse jŏmai chiche
D'eilogei ni de coumplimen
Enver de trei sortâ de gen :
Loû dî, lou rei e no meitresso.
Mŏlerbo iô digio autre-ten ;
Partage bien soun sentimen,
Que me pŏrei ple de sŏgesso.
Lo louanjo chŏtoulio et gâgno loû esprî ;
Lou cœur d'uno beuta nen- ei souven lou prî.
Vejan coumo loû dî, sur tèro, recoumpensen
Lo bravo gen que loû encensen.

SIMONIDE PRÉSERVÉ PAR LES DIEUX

Homme de tout état, jeune ou vieux, pauvre ou riche, — souvenez-vous de n'être jamais chiche — d'éloges ni de compliments — envers trois sortes de gens : — les dieux, le roi et une maîtresse. — Malherbe le disait autrefois ; — (je) partage bien son sentiment, — qui me paraît plein de sagesse. — La louange chatouille et gagne les esprits ; — le cœur d'une beauté en est souvent le prix. — Voyons comment les dieux, sur terre, récompensent — les braves gens qui les encensent.

E loû doû tièr de tou ce qu'ô disse,
O quî doû bessoû[4] s'ŏdresse.
Quant-t ô cesse,
Lou luteur, arnioû coumo un frèro[5],
Li balio cen fran, mai denguèro,
En blasfeman countre lou ceu,
Li disse : « moun- ŏmi, toun discour ei plo beu ;
N'ì- o mâ lou tièr pèr me ; vai fâ pŏyâ lo resto[6]
O doû frai de lo cour celesto,
Que t'â sôbu si be vantâ.
Pertan te vole countentâ :
Iô paye tantô no ribôto
O cin ô chiei de moû ŏmî ;
I'ai sŏra de boun vi de bôto[7],
Vâque nen beure coumo î ;
Tu veirâ dô gŏliar que siran rejôvî. »
Simounido lî ne ; ô ŏgue pô san douto,
D'uno pû forto bancŏrouto.
O s'ŏtendio ŏ dô coumplimen ;
Li 'n revegno no bouno dôzo.
Pèr min riscâ, ô se propôzo[8],
En couren loû-eivenŏmen,
De tirâ so par en lâ den.
O lî vai doun. Lo coumpŏgno s'ŏtablo,
Lou frico ve, lou vi se sablo ;
Loû rî, lo jôyo, lo gueita,
Chassen loû ŏfâ de l'eita.
Quan-t î soun bien- en trin de rîre,
Veiqui lo paucho[9] que ve dîre

deux tiers de tout ce qu'il dit— à ces deux jumeaux s'adressa. — Quand il cessa, — le luteur, hargneux comme un frère, — lui donne cent francs, et encore, — en blasphémant contre le ciel, — lui dit : « mon ami, ton discours est bien beau ; — (il) n'y (en) a que le tiers pour moi ; va faire payer le reste — aux deux frères de la cour céleste, — que tu as su si bien vanter. — Pourtant (je) te veux contenter : — je paye ce soir une ribotte — à cinq ou six de mes amis ; — j'ai serré de bon vin de botte, — viens en boire avec eux ; — tu verras des gaillards qui seront réjouis. » — Simonide y alla ; il eut peur sans doute — d'une plus forte banqueroute. — Il s'attendait à des compliments ; — (il) lui en revenait une bonne dose. — Pour moins risquer, il se propose, — en courant les évènements, — de retirer sa part avec les dents. — Il y va donc. La compagnie s'attable. — Le fricot vient, le vin se sable ; — les ris, la joie, la gaîté — chassent les affaires de l'Etat. — Quand ils sont bien en train de rire, — voici la servante qui vient dire — à Simo-

---

4. *Bessou -no,* jumeau, -elle ; même mot en bas-lim. et en langued. Gasc. *besson* et *bessoun;* provenç. *bessoun;* catal. *besso;* rom. BESSO ; anc. franç. *besson, bisson, basson;* berrich., poitev., champen. *besson.* « Ce terme, dit Roquefort qui cite Pasquier, est hybride : lat. *bis,* anc. franç. *on, om, hom,* homme, *bis homines,* deux hommes ».

5. Le mot *frèro* ne s'emploie guère qu'en parlant des ordres ecclésiastiques ; cependant, plus loin (*Loû doû ŏmî*), Foucaud dit : *harnioû coumo un beu-frèro.* Nous croyons que, dans la fable qui nous occupe, il est question des frères lais ou convers, chagrins de ne pouvoir être pères en Dieu. Nous ignorons si la locution était proverbiale du temps de Foucaud ; mais elle est toujours bien l'expression d'une petite rancune de l'auteur.

6. *Resto,* reste. Ce mot est aussi féminin en langued., en espag. et en catal.

7. *Vi de bôto,* vin d'outre, qui arrivait du Bas-Limousin sur des mules, et dont la consommation était considérable à Limoges. Le marché s'en tenait place Manigne. *Bôto,* outre ; bas-lim., langued. *bouto;* provenç. *bouto,* dame-jeanne, grosse bouteille ; espagn. *bota,* espèce de tonneau ; ital. *botte,* même sens ; bas-lat. *botta, butta, boza,* tonneau, baril, cantine ; anc. franç. *botte, boutte,* sorte de tonneau, — *bout,* outre. « *Boute,* dit M. de Chevallet, nous a donné le diminutif *bouteille,* en bas-lat. *buticula* ». Ce mot, d'après cet auteur, est d'origine germanique : tudesque *botaha,* tonneau ; anc. allem. *butte, botte, it.;* allem. *butte, it.;* anglo-saxon *butte, bytte;* islandais *bitta.*

8. *Propôzo,* on dit mieux *perpauzo.*

9. *Paucho,* « chambrière, servante ; en bas-bret. *plach;* en bas-lat. *pauca,* à cause,

O Simounido que deior[10]
Doû jônei eitrangei lou dŏmanden d'ŏbor.
O se levo, ô cour ŏ lo porto.
(Voû pensâ que penden queu ten
Lo joyouzo et fôlo coorto
Ne perde pâ un co de den).
L'ôrŏtour, plo surprei, recounei loû doû angei
Doun-t ô vio fa tan de louangei.
I venian tou-t espressŏmen
Pèr li pŏyâ lour par dô coumplimen.
Veiqui coumen :
« Quîto, se dizen-t-î, tanquetan quelo feito,
Car lo meijou vai virâ cû-sur-teito. »
Mai co fugue bien lo varta.
Cauque gran trau[11] (toujour mau ŏcouta[12]
Countre lo justiço divino),
Toumbo, nentraino[13] lou plŏfoun.
Dî lou sŏloun, dî lo couzino,
Tou se coufoun.
Lou frico, loû pla mai lâ chieitâ,
Lâ chambâ mai loû brâ, deicho ŏ lâ quitâ teitâ,
Tou en un mou se sentigue
De lo deifardo[14] que toumbe.

nide que dehors — deux jeunes étrangers le demandent à l'instant. — Il se lève, il court à la porte. — (Vous pensez que pendant ce temps — la joyeuse et folle cohorte — ne perdit pas un coup de dent).—L'orateur, bien surpris, reconnaît les deux anges — dont il avait fait tant de louanges. — Ils venaient tout expressément — pour lui payer leur part du compliment. — Voici comment : — « quitte, disent-ils, promptement cette fête, — car la maison va tourner cu-sur-tête. » — Et ce fut bien la vérité.—Certaine grande poutre — (toujours mal appuyée — contre la justice divine), — tombe, entraîne le plafond. — Dans le salon, dans la cuisine, — tout s'abîme. — Le *fricot*, les plats et les assiettes, — les jambes et les bras, et même jusqu'aux têtes, — tout en un mot se ressentit — des débris qui

---

disent les éditeurs du nouveau *Du Cange*, qu'une servante est de basse naissance » (Dom Duclou). « *Ancilla Lemovicibus etiamnum* PAUCA, *vulgo* PAUCHA, *dicitur, quasi femina ex* PAUCO *orta.* » Le *Gloss.* de Roquefort donne aussi *pauche*, servante, mais rien de plus. Malgré l'affirmation de Du Cange, Dom Duclou nous semble avoir entrevu la vérité en indiquant le bas-breton *plac'h*, fille, servante. Si *paucho* était d'origine latine, il se serait conservé dans certains autres patois méridionaux, et il n'existe même pas dans le bas-lim., puisque Vialle (*Dict. bas-lim.*) dit que ce terme est du patois de la Haute-Vienne. Du reste *plac'h* a très bien pu donner *paucho*, par la suppression naturelle du *l* (*pû* pour *plus*), et de *pac'h* à *pauc'h* et *paucho*, la succession est régulière.

10. *De-or*, deux syllabes.

11. *Trau*, poutre. Ce mot autrefois était commun au bas-lim., au langued. et au provenç. Il est tombé en désuétude dans ces deux dernières provinces. Portug. *trava;* espagn. *trabe;* ital. *trave;* rom. TRAU ; lat. *trabs*.

12. *Ocouta*, « appuyé; *ŏcoutâ*, accoter, appuyer » (Dom Duclou). Langued. et provenç. *acouta, couta, acota;* forez *acota*, soutenir, appuyer, étayer. « Ce mot, dit M. Onofrio, a son analogue dans la plupart des patois et dans toutes les langues néo-latines.» — V. Littré, au mot *accoter*.

13. *Nentraino*, pour *entraino*, avec la prosthèse du *n* euphonique qui est si fréquente en Limousin : *nen*, en, *nempourtâ*, emporter, *niaure*, ivre, *li nîrai*, j'irai, etc.

14. *Deifardo*. Foucaud traduit par « débris ». « On appelle ainsi, dit Dom Duclou, la tête, les jambes, les pieds et le reste de la chair d'un porc gras mis en pièces et dont on a séparé le lard qu'on a conservé en son entier ». Bas-lim. « *defardo*, menuaille, se dit généralement et familièrement de toutes choses qu'on met au rebut, et mieux encore d'un ramas de choses de peu d'importance, comme papiers, nippes, bucoliques » (Béronie). « Se dit plus particulièrement de l'abattis d'un animal : les pieds, les boyaux, etc. » (Vialle). Langued. *desfardar*, désordre, [illegible] *defardia* et *desfardò*, défaite, soulagement, action de se débarrasser, décharge, [illegible] de [illegible], les

L'ŏtleto, per so par, gue no chambo cŏssado.
N'ĩ- en ŏgue pen dî l'ŏssemblado
Que ne s'en tourneisso endecha [15].
Chacun pourte châ se un bouci dô pecha.

tombèrent. — L'athlète, pour sa part, eut une jambe cassée. — (Il) n'y en eut pas un dans l'assemblée — qui ne s'en retournât endommagé. — Chacun rapporta chez soi un morceau du péché.

Vei- v' ôvi, lingâ de vipèro,
Que blasfemâ countre lou ceu?
Creirei-voû queto ve que so justo coulèro
Eicliato pûtô qu'un ne creu?
V' ŏvei beu v'eitourdî en l'or, en lo boutelio,
Otan voû 'n pen ŏ l'ôrelio.

Avez-vous entendu, langues de vipère, — qui blasphémez contre le ciel? — Croirez-vous cette fois que sa juste colère — éclate plus tôt qu'on ne croit? — Vous avez beau vous étourdir avec l'or, avec la bouteille, — autant vous en pend à l'oreille.

Quelo fâblo, segoundŏmen,
Prouvo que, quan un ei sŏben,
L'ŏneite ome po fâ dô vèr pèr de l'argen,
E counservâ en meimo ten
L'estimo de lo brâvo gen.
Lo religî, lo politico
N'an jŏmai meipreza lo bouno retorico.
Lou Parnasse et lou Pŏrŏdî
Soun fâ pèr eisse boû ŏmî.

Cette fable, secondement, — prouve que, quand on est savant, — l'honnête homme peut faire des vers pour de l'argent, — et conserver en même temps — l'estime des braves gens. — La religion, la politique — n'ont jamais méprisé la bonne rhétorique. — Le Parnasse et le Paradis — sont faits pour être bons amis.

---

de marchandises; de *de* et de *fardo*, bagage » (Honnorat). Provenç. *fardo;* catal. *farda;* portug. *fardel,* hardes, habits, linge, robes, bagages; rom. *fardel,* fardeau. En bas-lim. *fardatze* (catal. *fardatge*) signifie fratras, amas confus de plusieurs choses.

15. *Endecha,* rom. endecat (V. note 11, pag. 51).

L'EICOROBISSO E SO FILIO

L'ÉCREVISSE ET SA FILLE

Eicŏrŏbisso lo mai,
Eicŏrŏbisso lo filio,
Pèr no pitito vetilio
Guèren, un jour, uno grando castilio.
Lo filio n'en poudio pâ mai.
« Coumo marchâ-voû, dŏmoueizelo?
Se disse tan lo mai; voû vâ touto de cû.
Fô-co vizâ en lau [1] quan-t un vô nâ en sû?

Ecrevisse la mère, — écrevisse la fille, — pour une petite vétille — eurent, un jour, une grande castille. — La fille n'en pouvait mais. — « Comment marchez-vous, demoiselle? — dit alors la mère; vous allez tout à reculons. — Faut-il regarder en bas quand on veut aller en haut? » —

---

1. *En lau,* en bas, terme que nous croyons propre au Lim. Dom Duclou n'en donne pas l'étymologie. Peut-être *en lau* est-il pour *en lat,* en là-bas, c'est-à-dire en bas?

Soû enemî an beu ŏvei lou fî,
O lour balio toujour cauque peissou d'ŏbrî.
Pèr se, quan-t ô me dî so teito
No vitôrio ôbe no counqueito,
Degu se dôto ente ô vô nâ,
Mâquan quan-t un lou veu tournâ.
E quan toû loû rei de lo tèro
S'empeûten[7] pèr li fâ lo guèro,
M'ei eivî que veze dî l'èr
Lŏû geian que voudrian deitrônâ Jupitèr.
Li fô pâ doû co de tounèr
Pèr loû virâ toû cû-sur-teito.
O fai bufâ[8] loû ven, ŏchuauzo[9] lo tempeito;
Qu'ei se que, sur lou countinen,
Fai lo plôyo mai lou beu ten.
Nou, nou, NŏPOULEOUN n'ei pâ 'n ome ordinâri;
Dirià que lou Boun-Dî l'o prei pèr secretâri,
E que toû doû toû soû trŏbalien de councèr
Pèr lou bounur de l'univèr.

Ses ennemis ont beau *avoir le fil*, — il leur donne toujours quelque poisson d'avril. — Pour lui, quand il met dans sa tête — une victoire ou bien une conquête, — personne (ne) se doute où il veut aller, — si ce n'est quand on le voit revenir. — Et quand tous les rois de la terre — s'ajoutent pour lui faire la guerre, — (il) m'est avis que (je) vois dans l'air — les géants qui voudraient détrôner Jupiter. — (Il ne) lui faut pas deux coups de tonnerre — pour les renverser tous cul-sur-tête. — Il fait souffler les vents, apaise la tempête; — c'est lui qui, sur le continent, — fait la pluie et le beau temps. — Non, non, Napoléon n'est pas un homme ordinaire : — (vous) diriez que le bon Dieu l'a pris pour secrétaire, — et que tous deux tous seuls travaillent de concert — pour le bonheur de l'univers.

---

manchot à *gaucher* la transition est naturelle. On trouve dans le *Catholicon* de Jean Balbi, imprimé à Lyon en 1492 : « MANCINUS *a* MANCUS, *qui utitur sinitra pro dextra manu* ».

7. *S'empeûten*, se greffent. Ce verbe, commun à tout le Midi sous la forme *empeouta*, a été conservé du roman dans toute sa pureté : rom. EMPEUTAR et EMPELTAR, *enter*, — *empeut*, greffe; bas-lat. *impotus;* catal. *empelt*, greffe, et *empeltar*, greffer. Le bas-bret. a *embouda, imbouda* et *ibouda* dans le même sens; anc. franç. *ampeou, empeau*, fente, crevasse, *ente*, insertion. M. Littré, d'après Diez, propose le grec *emphuton*, implanté. Du Cange voit dans *impotus* un mot composé des deux mots belges *inte*, greffe, et *pote*, tige, rejeton, bout de branche.

8. *Buffâ*, souffler. Cette forme est générale dans le Midi, excepté en Provence où l'on dit *boufa*. Catal. espagn. portug. *bufar;* ital. *sbuffare;* rom. BUFAR. Le berrich. dit *bouffer*, le poitev., *buffer*. Anc. franç. *bouffer* et *buffer*. Ce mot, d'après M. de Chevallet, est d'origine germanique : holland. *puffen, poffen*, souffler; angl. *to puff, it.;* allem. *puffen, buffen*, gonfler en soufflant dedans, être gonflé, être bouffi.

9. *Ochuauzo*, indic. prés. d'*ŏchuôzâ*. Dom Duclou ne donne que le verbe réfléchi *s'achuôzâ*, « formé, dit-il, de *suau* qui se prononce *chuau*, s'apaiser, devenir doux en parlant du temps ou du vent; — *chuau, suau*, doucement, sans bruit, posément, lentement, bellement; et aussi, peu, pas beaucoup ». Rom. ASSUAUZAR, adoucir, apaiser, calmer, de SUAU (lat. *suavis*), suave, agréable, doux, tranquille; catal: *assuavar*. L'ancien franç. avait *achoiser, achoisier*, dans le même sens.

LOU PEYSAN E SOU MEINAGEI

Trŏbŏlian, bŏlian-noû coussei [1] :
Fourtuno vizo de mal ei[2]
Un delezei [3].
Voû 'n vô bŏliâ no prev*o* eicrit*o*.
Un peizan qu'èri*o* un boun pinar [4],
Sur lou pouen de quîtâ lo vit*o*,
Tiro soû meinagei ŏ par,
E lour di : « Moû efan, gardâ-voû bien de vendre
lou be que iô voû vô leissâ.
Lî- o un trezor cŏta [5]; ne voû dize pâ l'endre[6] :
Qu'ei ŏ v'autrei de lou cherchâ.
Ne rencurei[7] pâ vôtro pen*o*;
Virâ tou san-dessû-dessoû,

LE PAYSAN ET SES ENFANTS

Travaillons, donnons-nous du cœur; — Fortune voit d'un mauvais œil — un fainéant. — (Je) vous en vais donner une preuve écrite. — Un paysan qui était à l'aise, — sur le point de quitter la vie, — tire ses enfants à part — et leur dit : « Mes enfants, gardez-vous bien de vendre — le bien que je vous vais laisser. — (Il) y a un trésor caché; (je) ne vous dis pas l'endroit : — c'est à vous de le chercher. — Ne regrettez pas votre peine; — tournez tout sens dessus des-

1. *Bŏlian-noû coussei,* littér. donnons-nous conseil, et, par extension, donnons-nous du cœur, du mouvement. Le mot CONSELH, dans la langue romane, signifiait aussi dessin, résolution, détermination. C'est par suite de la même association d'idées qu'on dit en français *délibéré, déterminé.*

2. *De mal ei,* de mauvais œil. Le patois de la Haute-Vienne n'a pas séparément le masculin *mal,* mauvais, mais a le féminin, *mâlo.*

3. *Un delezei,* littér. *un de loisir;* bas-lim. *delezer.* On trouve cette expression dans des patois du Nord : à Rennes, *adlezi,* fainéant.

4. *Un boun pinar,* un bon richard. Le terme est aussi bas-lim. « On appelle ainsi, dit Vialle, un cultivateur qui est bon enfant et qui est dans l'aisance. On est tenté de croire qu'il vient de *propinare,* boire. Ce qui confirme cette conjecture, c'est que, dans notre patois, quand nous trouvons du bon vin, nous disons : *vezoti de bouno pinaro.* Quand un homme a bu un coup de trop, on dit : *ô pinora* ». Nous n'avons retrouvé ce terme dans aucun des dictionnaires de la langue d'Oc que nous avons sous la main. Nous doutons qu'il soit usité dans les patois du Nord Cependant le bas-breton a absolument la même expression avec la même nuance : *Pinard,* dans Le Gonidec, « richard, celui qui a beaucoup de bien et peu de mérite ». Malgré l'analogie de forme, ce terme, ainsi cantonné, ne nous semble nullement dériver ni du latin *propinare,* ni du grec *pinein,* boire.

5. *Cŏta,* caché, *se cŏtâ,* se cacher; bas-lim. *ocota,* couvrir; langued. *acata.* Tous ces termes ont aussi l'acception de blottir (V. la note 9 de la pag. 31). Bas-bret. *kuza,* cacher.

6. *L'endre* ne rime pas avec *vendre,* l'accent tonique portant sur la deuxième syllabe dans *l'endre* et sur la première dans *vendre.*

7. *Rencurei,* 2e pers. plur. de l'impér. de *rencurâ,* « regretter, être fâché de quelque perte » (DOM DUCLOU). Le bas-lim. *roncura,* signifie se plaindre amèrement, mais, plus particulièrement, sentir de la douleur : *roncuro lou ventre,* il a mal au ventre. Le langued. et le provenç. disent aussi *se rancura,* se plaindre, se fâcher; gasc. *rancura,* réclamer. On dit à Bordeaux *rancur,* regret; portug., espagn., catal. *rencor,* rancune, haine, ressentiment; rom. RANCOR, rancune, *rancura,* récrimination, RANCURAR, reprocher, se plaindre; ital. *rancurare;* anc. franç. *rancueur, rancœur,* « haine cachée et invétérée qu'on garde dans le *cœur; rancurer,* se plaindre amèrement » (ROQUEFORT).

Cincanto ve si fô; voû troubŏrei lo veno
Qu'ŏ lâ fî po voû randre ûroû. »
Jujâ si queu discour lour me marteu en teito!
Lou pai n'o pâ pûtô vira lou blan de l'ei,
Que chacun de î se fai feito
De fâ jugâ lou pi, lo trencho[8] mai l'ŏplei.
V'ôriâ gu plŏzei de loû veire
Mŏgnâ lo fourcho, lou râteu,
Lo palo, lou quîte sarceu [9];
O foudrio vei vu pèr ô creire.
Coumo queu be fugue picha!
S'î troube pâ d'argen côcha;
Mâ lo tèro, bien remudado,
Bien fino, bien- eicŏssounado[10],
Prouduige diei ve maî de bla
Que s'en guei culi de lo vito,
Din-t uno tèro si pitito.
Qu'èrio justŏmen lou trezor
Que viò proumei lou paubre mor.

Proufitan toû, si noû soun sagei,
De l'eizample de quî meinagei
E de lo leiçou de lour pai;
Mâ surtou n'ôblidan jŏmai
Que lou trezor qu'un deu prezâ lou mai,
Qu'ei lou trŏbai.

sous, — cinquante fois s'(il) faut; vous trouverez la veine — qui, à la fin, peut vous rendre heureux.— Jugez si ce discours leur met martel en tête! — Le père n'a pas plutôt tourné le blanc de l'œil, — que chacun d'eux se fait fête — de faire jouer le pic, la houe et la charrue. — Vous auriez eu plaisir à les voir — manier la fourche, le rateau, — la pelle, et même le sarcloir. — (Il) faudrait l'avoir vu pour le croire. — Comme ce bien fut pioché! — (Il ne) s'y trouva pas d'argent caché; — mais la terre, bien remuée, — bien fine, bien divisée, — produisit dix fois plus de blé — qu'(il) s'en fût cueilli de la vie — dans une terre aussi petite. — C'était justement le trésor — qu'avait promis le pauvre mort.

Profitons tous, si nous sommes sages, — de l'exemple de ces enfants — et de la leçon de leur père; — mais surtout n'oublions jamais — que le trésor qu'on doit priser le plus, — c'est le travail.

---

8. *Trencho,* « pioche courbe dont le fer est large et mince; en bas-bret. *trainch* » (Dom Duclou); bas-lim. *trentso,* houe; langued. *trenco;* provenç. *trencho,* instrument à *trancher,* rom. *trencar,* TRENCHAR (lat. *truncare*); anc. franç. *trenche,* instrument propre à couper la terre, bêche; berrich. *tranche; pioche-tranche,* pioche de pionnier; poitev. *tran* et *tranc.*

9. *Sarceu,* « sarcloir, instrument pour ôter les mauvaises herbes; en ital. *sarchiello*; en lat. *sarculum* » (Dom Duclou). Bas-lim. *sarcel.* Dans l'ancien français *sarcel* était le nom de l'aiguillon dont on pique les bœufs.

10. *Eicŏssounado,* divisée; *eicossounâ,* « émotter, rompre les mottes de terre dans un champ labouré, au lieu d'y faire passer la herse » (Dom Duclou). « *Côssou,* motte de terre labourée » (*ibid.*). Bas-lim. *escossouna.* « Nous appelons *cassas,* dit Béronie, les mottes de terre qui se forment dans les champs. Briser ces mottes avec la tête du hoyau, ou autre instrument, se dit *escossouna* »; berrich. *écassonner,* de *casse,* motte de terre, glèbe; anc. franç. *casson, item.*

LO FILIO

Uno de quelâ levo-nâ
— Filio coumo s'en manco pâ, —
Qu'èrio dî lo flour de soun- age,
Ossei gento de cor e brâvo de vizage
— Bouno envio de se mŏridâ, —
Voulio chôzî caucu que guesso pèr partage
L'eime, lo doûçour, lo bounta,
L'ŏnour e lo delicŏtesso,
De l'ŏmour e de lo sŏgesso,
Dô tŏlan, de lo poulitesso,
De lo finesso,
De lo richesso,
De lo noblesso;
Lo lou voulio sŏben, mâ sei eitre enteita
— Chauzo râro dî quel eita —.
Jône, gente, bien planta;
En un mou, quelo mijôreiyo
S'èrio fourado dî l'ideiyo
Que queu que sirio soun- eipoû
Ne fusso ni fre nî jŏloû
— Remarcâ bien quelâ douâ cliôzâ;
Lo lâ voulio pertan subre tou-t ôtrâ chôzâ, —
E li foulio, en un mou, lo perno[1] dô gŏlan.
S'en prezente de pitî mai de gran,
De fringan,
D'eilegan,
Toû bien richei, toû de noblesso;
Mâ, fièro coumo no princesso,
Lo pretencî de toû lo blesso;
E, tundido[2] de vŏnita,

LA FILLE

Une de ces lève-nez — (fille comme (il ne) s'en manque pas), — qui était dans la fleur de son âge, — assez gentille de corps et jolie de visage, — (bonne envie de se marier), — voulait choisir quelqu'un qui eût *pour* partage l'esprit, — la douceur, la bonté, — l'honneur et la délicatesse, — de l'amour et de la sagesse, — des talents, de la politesse, — de la finesse, — de la richesse, — de la noblesse; — elle le voulait savant, mais sans être entêté — (chose rare dans cette profession), — jeune, gentil, bien planté; — en un mot, cette mijaurée — s'était fourré dans l'idée — que celui qui serait son époux — ne fût ni froid ni jaloux — (remarquez bien ces deux clauses; — elle les voulait pourtant sur toutes autres choses), — et (il) lui fallait, en un mot, la perle des galants. — (Il) s'en présenta de petits et de grands, — de fringants, — d'élégants, — tous bien riches, tous de noblesse; — mais, fière comme une princesse, — la prétention de tous la blesse; — et, gonflée de vanité, — elle trouve ces

1. *Perno,* perle; ne se trouve ni dans le *Dict. bas-lim.* de Béronic ni dans le *Dict. langued.* de Sauvages. Le primitif latin est PERNA, jambon, d'où *pernula,* et, par syncope, *perla,* usité en rom., en catal., en espagn., en ital. « Les *pernes,* dit Pline, sont une espèce de conque qui abonde autour des îles Ponties : on les y trouve fichées debout dans le sable, où elles présentent l'aspect d'un long *jambon* ». On lit dans Du Cange : « *Chronic. casin, lib.* 3, *cap. ultim.: Coppetellæ de* PERNIS 3. Id est de conchis istis vulgo « nacre de perles », ita vero latinis dictæ conchæ marinæ, e quibus colliguntur margaritæ seu uniones, quos inde PERLAS vocamus quasi PERNULAS ».

2. *Tundi, -do,* c'est proprement gonflé au point d'avoir la peau tendue. Dom Duclou

Lo trobo quî partî tro cheitî de meita :
« O me?..... dô mounde entau!..... Coumen! se [disse-t-elo,
Crezen-t-î bounŏmen que perde lo cervelo?
No filio coumo me!... Mâ lo gen soun doun fô!
No dŏmoueizelo coumo ô fô
Pourio-lo s'ŏvezâ ŏ-d-un pŏriei vizage?
E loû troube bien- eifrounta
De me parlâ de mŏridage;
En coussinço, quo fai pieita [3]!»
Bref! pen li- ŏgrâdo dî lo foulo.
Queu d'ŏqui vio l'espri pounchu coumo no boulo;
Quel autre vio l'èr d'un bŏdau;
D'autrei lou nâ entau-entau.
Qu'èrio toujour cauco ŏnicrocho,
Car no precîzo o dî so pocho
Toujour caucâ rŏzoû, dô min-cauque encheizou,
Quan l'o envio de dîre *nou*.
Oprei loû boû partî se prezenten loû mindrei.
Quî-qui, lo loû fŏgue virâ coumo dô guindrei [4].
Lo nen fŏgio soun- eibŏtouei.
« Ah! moun Dî! fô plo que chio bouno,
Se disio- t-elo, pèr ne pâ
Lour bŏrouliâ mo porto ô nâ!
Crezen-t-î doun que chio gâto de mo persouno?
Diômarce! deicho-qui moû jour soun sei einei.
Lâ ne, derme de boun soumei;
Meimo, n'ai pâ pô quan co touno;
Quoique soulo rize toujour.
Quî sentimen me fan ônour;

partis trop chétifs de moitié. — « A moi?... des gens pareils!... Comment! se dit-elle, — croient-ils bonnement que (je) perde la cervelle? — Une fille comme moi!... Mais les gens sont donc fous! — Une demoiselle comme il faut — pourrait-elle s'habituer à un pareil visage?—Et (je) les trouve bien effrontés—de me parler de mariage; — en conscience, cela fait pitié! » — Bref, aucun ne lui agrée dans la foule. — Celui-ci avait l'esprit pointu comme une boule; — cet autre avait l'air d'un badaud; — d'autres le nez de telle ou telle façon. — C'était toujours quelque anicroche, — car une précieuse a dans sa poche — toujours quelques raisons, du moins quelque prétexte, — quand elle a envie de dire *non*. — Après les bons partis se présentent les moindres. — Ceux-là, elle les fit tourner comme des dévidoirs.—Elle en faisait son jouet. — « Ah! mon Dieu! — (il) faut bien que (je) sois bonne, — se disait-elle, pour ne pas — leur verrouiller ma porte au nez! — Croient-ils donc que je sois lasse de ma personne? — Dieu merci, jusqu'ici mes jours sont sans ennui. — Les nuits, (je) dors d'(un) bon sommeil; — même, (je) n'ai pas peur quand il tonne; — quoique seule, (je) ris toujours. — Ces sentiments me font honneur; — et qu'(ils)

---

ne donne au verbe *tundî* que l'acception de *résonner* ou *retentir*; mais on trouve dans le pat. provenç. *toundi*, enflé, dérivé du lat. *rotundus*, d'après M. Honnorat. Le rom. a *tentir* et TENDIR, retentir, tiré, selon Raynouard, du lat. *tintinare*. Tenons-nous-en au roman, et n'acceptons que sous toutes réserves les étymologies données par M. Honnorat et Raynouard. On s'explique à la rigueur, par métonymie, comment le bruit produit sur une chose enflée a pu arriver à signifier le gonflement lui-même. L'anc. français avait aussi *tentir*, pour *retentir*.

3. *Pieta*, pitié; c'est le lat. *pietas*, piété, dont le sens a été détourné. La même altération se remarque dans le bas-lim. et le langued. *pieta*, le catal. et le rom. PIETAT, l'ital. *pietà*, l'espagn. *piedad*. L'anc. franç. avait *pietable*, pitoyable.

4. *Guindre*, plur. *guindrei*, dévidoir. Ce mot, que ne donne pas Dom Duclou et que nous ne retrouvons dans aucun des lexiques méridionaux que nous avons à notre disposition, appartient à la langue d'Oïl et est d'origine germanique. *Guinde*, en champenois, « machine cylindrique, grosse comme un tonneau, formée de petites tringles en bois, servant à l'ourdissage des chaînes » (TARBÉ). *Guindre*, dans le *Dictionnaire de Trévoux*, petit métier servant à de pauvres gens à qui les manufacturiers donnent les soies qui ont été filées pour les doubler ». Allemand *winde*, dévidoir, *winden*, dévider; hollandais *winden*; anglais *to wind*. Sur la permutation du *w* en *gu*, voyez DE CHEVALLET, II, 89.

E que ne countan pâ que changne de lingage ».
Entretandi, lo belo pren de l'age;
Co se counei sur soun vizage.
Boun sei bouno ne loû gŏlan !
Lo dŏmouro entau doû-trei an.
O lâ fî lou chŏgrin se me de lo partido :
Li toumbo cauco den, li surve cauco rido.
Lo pregno be dô far deicho dî lou cŏgouei [5];
Mâ qu'èrio sur queu viei minouei
'n emplâtre de pŏpiei sur no chambo de bouei.
Lou Ten, queu viei leirou qu'o lo den primo [6] e [duro,
Li deifigure lo figuro,
E li moûtre que so moursuro
Se reparo pâ sur lo peu,
Coumo sur là tour d'un châteu.
Entre sâ vieiliâ den lo belo nen murmuro,
Mâ soun mirei, queu lingŏgei,
Trento ve pèr jour teito-ŏ-teito
Li fai couneitre lou dangei
De dŏmourâ tanti-meneito.
O li di que se fŏgio ten,
Si lo voulio un piti tâtâ dô sacrŏmen,
De ne pû ranvouyâ lo feito.
Lo lou cregue finalŏmen;
E quelo belo deigougnoûzo [7],
Tan precîzo, tan orgulioûzo,
Se trobo ŏ là fî bien- uroûzo
D'eipouzâ certen malôtru,
Tou-t eiviarla, tou biscournu,
Que peino dô cartiei n'ŏvio jŏmai vougu,
Mai que fugue lou bien vengu.

ne comptent pas que (je) change de langage ». — En attendant, la belle prend de l'âge; — — cela se connaît sur son visage. — Bon soir, bonne nuit les galants! — Elle demeure ainsi deux (ou) trois ans.—A la fin le chagrin se met de la partie : — (il) lui tombe quelque dent, lui survient quelque ride. —Elle prenait bien du fard jusque sur le chignon; — mais c'était sur ce vieux minois — un emplâtre de papier sur une jambe de bois. — Le Temps, ce vieux larron, qui a la dent fine et dure,—lui défigura le visage —et lui montra que sa morsure — (ne) se répare pas sur la peau, — comme sur les tours d'un château. — Entre ses vieilles dents la belle en murmure; mais son miroir, ce bavard, — trente fois par jour, tête-à-tête, — lui fait connaître le danger — de demeurer tante-dévote. — Il lui dit qu'(il) se faisait temps, — si elle voulait un peu tâter du sacrement, — de ne plus remettre la fête. — Elle le crut à la fin, — et cette belle dédaigneuse, — si précieuse, si orgueilleuse, — se trouve à la fin bien heureuse — d'épouser certain malotru, — tout éreinté, tout biscornu, — qu'aucune du quartier n'avait jamais voulu, — et qui fut le bienvenu.

---

5. *Cŏgouei,* « le derrière du cou », le chignon; rom. COGOT, COGUOT, nuque, chignon; catal. *cogot;* espagn., portug. *cogote.*

6. *Primo,* pointue, mince, déliée; le masc. est inusité. Bas-lim., langued., gasc., provenç., dauphin., lyonn. *prim,-mo,* menu, fin, délié, grêle; catal. *prim;* rom. PRIM, délicat, délié, dégagé, mince, subtil, fin, léger; anc. franç. *prin,* mince, menu, délié, délicat; bas-bret. *prim,* trop petit; gall. *prin,* avare. Raynouard dérive ce terme du lat. *primus;* M. Fauriel lui donne avec plus de raison une origine celtique.

7. *Deigougnoûzo*, « dédaigneuse » (Fouc.); ne se trouve pas dans Dom Duclou. Le bas-lim. a *degoougna* (de *de* et *gaugno,* joue, qui se dit aussi en Auvergne), faire des grimaces, rechigner; *degoougna*, refrogné, grognon; langued. *degaougna,* décontenancé; *degaugna caoucu,* contrefaire quelqu'un; *degaougnaire,* moqueur; *degaougnado,* geste de mépris ou de mutinerie, rebuffade ou refus accompagné de paroles dures. Dans le Tarn, *degaougna,* contrefaire, tourner en ridicule. Le provenç. n'a pas cette série de termes. Si ces expressions sont de la même famille, elles semblent dérivées du rom. GAUNEA, ouie de poisson et aussi amygdale, ital. *gavigne.* Par suite d'une ressemblance de forme, de couleur et de position avec les ouies du poisson, le patois limousin a appelé *gŏgnâ* les écrouelles et plus particulièrement les cicatrices que laisse

Quelo ŏvanturo ei ŏribado,
E queu counte n'ei pâ inventa pèr plŏzei;
Car couneisse mai d'uno fado[8]
Que s'en- ei mourdudo loû dei.
Mâ quelo istôrio noû fai veire
Que ne fô pâ leissâ pŏssâ soun ren.
Quan-t un lou trobo l'un lou pren.
Tou marchan qu'o perdu so vendo,
E que, pèr fâ lo countrebendo,
Empluyo lou se mai lou vèr,
Qu'ŏpregne bien queu darniei vèr:
Pèr tro sorâ l'anguilo, l'un lo pèr.

Cette aventure est arrivée, — et ce conte n'est pas inventé par plaisir; — car (je) connais plus d'une folle — qui s'en est mordu les doigts. — Mais cette histoire nous fait voir — qu'(il) ne faut pas laisser passer son rang. — Quand on le trouve, l'on le prend. — Tout marchand qui a perdu sa vente, — et qui, pour faire la contrebande, — emploie le sec et le vert, — qu'(il) apprenne bien ce dernier vers: — *Pour trop serrer l'anguille, l'on la perd.*

---

ce mal. Il est vrai que, le rom. *gaunha* (ital. *gavigne*) signifiant aussi amygdale, le mot patois *gaugno*, maladie des glandules, est tout naturel. Remarquez l'analogie qui existe dans certaines langues entre le nom de cette maladie et celui du pourceau : Patois lim. *gôgnâ* écrouelles, *gôgnou*, cochon; lat. *scrofulæ*, scrofules, de *scrofa*, truie; grec *choïrades*, de *choïros*, pourceau. « Scrofules, maladie dite ainsi à cause de son analogie avec une affection propre aux porcs » (Nysten, *Dict.*).

8. *Fa, fado*, « fat, impertinent, sans jugement; en lat. *fatuus* » (Dom Duclou); mais cet adjectif, dans la Haute-Vienne, a plutôt le sens de fou, folle, qu'on lui donne en Bas-Limousin, selon Béronie. « Pour dire *fat* en français, nous avons le mot *fodar* » (Vialle). Il en est de même à Limoges. (Voy, pag. 93, note 1.)

LOU CHA E LOU RENAR

LE CHAT ET LE RENARD

Lou renar e lou cha, coumo doû pitî sen,
S'en nŏvan en pelerinage.
Quan dô sen entau fan vouyage,
Co n'ei jŏmai ŏ lour deipen.
L'un- o souen d'eitribâ[1] lâ poulâ dô vilage,
L'autre gamo[2] cauque froumage;
Chacu rôbavo ŏ qui mièr mièr;
I fŏgian un frico d'anfèr;

Le renard et le chat, comme deux petits saints, — s'en allaient en pèlerinage. — Quand des saints comme cela font voyage, — ce n'est jamais à leurs dépens. — L'un a soin de mener bon train les poules du village, — l'autre escamotte finement quelque fromage; — chacun dérobait à qui mieux mieux; — ils faisaient un *fricot* d'en-

---

1. *Eitribâ*, « mener bon train » (Foucaud). Voy. ci-dessus, page 68, note 15.

2. *Gâmo*, « escamote finement » (Foucaud). Ce terme n'est pas donné par Dom Duclou. Est-ce une altération du rom. *gafar*, gaffer, accrocher, saisir, mordre? la permutation du *f* en *b* est naturelle, et il y a des exemples de la permutation du *b* en *m*. (Voy. de Chevallet, t. ii.) D'un autre côté, M. Honnorat donne le provenç. *gamo*, gamme, et, par extension, savoir, ruse : *aver la gamo*, connaître la rubrique, avoir la clef, d'où *gamâ*, ruser, prendre avec ruse. On trouve dans les anciens auteurs : *gamme* avec la signification d'esprit. « *Gamme* se dit, par figure, pour science, capacité » (*Dict.* de Trévoux).

E te counselie bien de prenei lou meliour;
Autromen, gâro ŏ to carcasso!
Pèr me... tè, vei! veiqui lou meu.»
En meimo ten, ô grimpo sur 'n ormeu
Bien nau, bien grô, bien for, bien beu.
Pèr queu mouyen sôve so peu.
Lou paubre renar pèr lo teito;
O cour, ô vai, ô ve; jŏmai pŏrieiro feito
Ne l'ŏvio to be deigourdi.
O s'en fi coumo 'n eitourdi;
O entro din-t un crô, mâ gaire n'i dŏmouro;
O nen changno dô min die ve din-t[6] un quar [d'ouro;
Meitre Brifau e soû coufrai,
Qu'ŏvian boun nâ, lou perdèren jŏmai.
O creu so vito ŏssegurado,
En gâgnan lou foun d'un teirier;
O n'i fu pâ que lo fumado
Ve deliôrâ lou preijouniei.
Doû chei que sŏbian lour meitiei,
En lou rŏpan pèr lo courguolo[7],
Li fan dansâ lo carmagnolo.

tour; — et (je) te conseille bien de prendre le meilleur; — autrement, gare à ta carcasse! — Pour moi, tiens, vois! voici le mien. » — En même temps, il grimpe sur un ormeau — bien haut, bien gros, bien fort, bien beau. — Par ce moyen (il) sauva sa peau. — Le pauvre renard perd la tête; — il court, il va, il vient; jamais pareille fête — ne l'avait si bien dégourdi. — Il s'enfuit comme un étourdi; — il entre dans un trou, mais guère n'y demeure; — il en change au moins dix fois dans un quart d'heure; — maître Brifaut et son confrère, — qui avaient bon nez, (ne) le perdirent jamais. — Il croit sa vie assurée, — en gagnant le fond d'un terrier; — il n'y fut pas que la fumée — vint délivrer le prisonnier. — Deux chiens qui savaient leur métier, — en l'attrapant par le cou, — lui font danser *la Carmagnole.*

Tro d'espedien soun 'n embŏrâ
Que gâto souven loû ŏfâ.
O forço de chôzî, lou meliour ten se passo;
E, pèr poudei venî ŏ bou
De gâgnâ tau proucei, de prenei talo plaço,
N'i- o bien prou d'un, mâ qu'o chio bou.

Trop d'expédients sont un embarras — qui gâte souvent les affaires. — A force de choisir, le meilleur temps se passe; — et, pour pouvoir venir à bout — de gagner tel procès, de prendre telle place, — (il) y en a bien assez d'un, mais qu'il soit bon.

6. *Din-t,* dans; rom. DINTZ (lat. *intus*). Ici le *t* est plutôt euphonique qu'étymologique. On dit ordinairement *dî* et *din.*

7. *Courgnolo,* « trachée-artère, canal qui porte l'air aux poumons » (DOM DUCLOU). En bas-lim. *courniolo* s'entend de l'œsophage et de la trachée-artère réunis; gasc. *courniolo;* langued. *courregnolo;* provenç. *corneissouer, courneissouer;* lyonn. *corgniola, corniole,* gosier, gorge. M. Honnorat dérive ces différents termes du lat. *cornu,* corne, à cause de la consistance cornée de la trachée-artère.

LOU DOU OMI

Doû boû ŏmî restan ô Monomotapa
S'eimŏvan de bouno ŏmita.
De tou lour Sen-Fusquen[1] î fŏgian de meita.

LES DEUX AMIS

Deux bons amis habitant au Monomotapa — s'aimaient de bonne amitié. — De tout leur Saint-Frusquin ils faisaient de

1. *Sen-Fusquen,* Saint-Frusquin, argent. M. Francisque Michel (*Dict. d'argot*) donne

Onen! iô vô prenei moun- eipeiyo, mo cano;
Qu'ô sio diâble, qu'ô sio demoun,
Qu'ei me que sirai toun segoun. [vîto...
Lî-o pâ qui dîre nou. Moun- or, moun san, mo
— Co n'ei re de tou co qu'o côza mo visito,
Disse l'autre, mâ i' ai reiba
Que iô te vegio embŏrŏssa;
Iô sai vengu m'eicliarzî de lo chauzo;
E co n'ei mâ moun raibe qu'en ei cauzo.
Sai counten que co ne sio re;
Torno-t-en dî toun lie, me m'en torne châ me.»

cane? — Allons! je vais prendre mon épée, ma canne; — qu'il soit diable, qu'il soit démon, — c'est moi qui serai ton second. — (Il n') y a pas là (à) dire *non*. Mon or, mon sang, ma vie... » — « Ce n'est rien de tout cela qui a causé ma visite, — dit l'autre; mais j'ai rêvé — que je te voyais embarrassé; — je suis venu m'éclaircir de la chose; — et ce n'est que mon rêve qui en est cause. — (Je) suis content que cela ne soit rien; — retourne-t'en dans ton lit, moi je m'en retourne chez moi.

Voû que legissei quelo istôrio,
O cau dŏ doû bŏliŏriâ-voû lo glôrio
E lo palmo de l'ŏmita?
Lou probleime vô be lo peño
D'ètre tou de boun medita.
Pèr me, no chauzo bien certeno,
Qu'ei que lou veritable ŏmi
Dô cœur se troubâ lou chŏmi,
Chercho nôtrei bezouen deicho ô foun de nôtro
Pèr noû servî, ne cren ni fe ni flâmo, [âmo,
E si, pèr noû ô cren cauque deirei [6],
Un raibe, un bru, un re li côzen de l'einei.

Vous qui lisez cette histoire, — auquel des deux donneriez-vous la gloire — et la palme de l'amitié? — Le problème vaut bien la peine — d'être tout de bon médité. — Pour moi, une chose bien certaine, — c'est que le véritable ami — du cœur sait trouver le chemin, — cherche nos besoins jusqu'au fond de notre âme, — pour nous servir, ne craint ni feu, ni flamme, — et, si pour nous il craint quelque malheur, — un rêve, un bruit, un rien lui causent du tourment.

6. *Deirei*. Les éditions précédentes portent *d'eyrei*, ce qui est une faute. « *Deirei*, désastre, accident fâcheux, malheur; en bret. *dizeûr* » (Dom Duclou). C'est le rom. desrey, désordre, désarroi, trouble, tourment (du primitif *rai*, lat. *radius*, rayon, trait de lumière, qui a donné *rega*, raie, sillon). Ce mot sous les formes *deroi*, *desroi*, qui nous ont donné *desarroi*, est fréquemment employé dans les trouvères. On rencontre souvent *derei*, dans les poésies de Marie de France. Berrich. *deroyer*, dérégler, égarer, déranger.

L'OME E SOUN- EIMAGE

L'HOMME ET SON IMAGE

Un fŏdar[1] que s'eimavo forço,
Mai que, subre queu pouen, n'ŏvio pâ de jŏloû,
Dî lo meulo mai dî l'eicorço,
Se cregio bounŏmen lou pû beu dô garçoû.

Un fat qui s'aimait beaucoup, — et qui, sur ce point, n'avait pas de jaloux, — dans la moelle et dans l'écorce, — se croyait bonnement le plus beau des

1. *Fŏdar, -ardo*, « niais » (Dom Duclou); bas-lim. « *fodar, -asso*, celui qui a la tête exaltée et qui même la perdu une partie de ses facultés intellectuelles » (Béronie).

Pèr poudei metr*e* en sureta
Tou-t ŏ lo ve so vŏnita
E so pretendudo beuta.
Mâ veiqui be n'autr*o* ŏvanturo :
No sourço d'aigo viv*o* e pur*o*
Vio qui fourma un superbe cŏnar [6],
E l'argen n'èrio pâ pû cliar
Que lou cristau de quel*o* eitancho [7].
D'ŏbor nôtr*e* ome s'î vegu*e*;
So figuro l'eipôrigue;
Tanquetan ô s'en fugigue,
Pèr se cŏta trâ[8] cauco brancho.
Mâ lou cŏnar li plŏgio for;
Vin ve pèr jour ô lî tournav*o*,
Vin ve pèr jour ô s'î mirav*o*,
E chaco-lo-ve[9] s'î troubâv*o*
Ore de pû for en pû for;
Mai ne vougue jŏmai vei tor.

pour pouvoir mettre en sûreté — tout à la fois sa vanité — et sa prétendue beauté. — Mais voici bien une autre aventure. — Une source d'eau vive et pure — avait là formé un superbe canal, — et l'argent n'était pas plus clair — que le cristal de ce vivier. — Aussitôt notre homme s'y vit; — sa figure lui fit peur; — sur le champ il se sauva, — pour se cacher derrière quelque branche. — Mais le canal lui plaisait fort; — vingt fois par jour il y retournait, — vingt fois par jour il s'y mirait, — et chaque fois s'y trouvait — affreux de plus fort en plus fort; — et (il) ne voulut jamais avoir tort.

Quan i'ai chercha dî mo memôr*io*
Quelo brâvo pitit*o* istôr*io*,
Qu'ei b*e* eiza, dŏvinâ ente voulio venî?
I' ô vô dîr*e* ŏvan de finî.
Queu count*e* ei tou-t esprei fa pèr chacun de [n'autr*ei*;
Loû mirei soun lâ sotizâ dô autr*ei*;
Noû n'î crezen jŏmai veire nôtre pourtre,
Quoiqu*e* ô s'î trobe tre pèr tre.
E queu brave cŏnar ente chacun se mir*o*,
Que noû repouss*o* e noû ŏtir*o*,
Que noû di tan nôtrâ varta,
E que n'ei jŏmai eicouta,
Qu'ei lâ Fŏblâ de Lo Fountèn*o*.
Queu tan beu libr*e* ei devengu

Quand j'ai cherché dans ma mémoire — cette jolie petite histoire, — c'est bien aisé, devinez où (j'en) voulais venir? — Je vais le dire avant de finir. — Ce conte est tout exprès fait pour chacun de nous; — les miroirs sont les sottises des autres; — nous n'y croyons jamais voir notre portrait, — quoique il s'y trouve trait pour trait. — Et ce joli canal où chacun se mire, — qui nous repousse et nous attire, — qui nous dit tant nos vérités, — et qui n'est jamais écouté, — c'est les Fables de La Fontaine. — Ce si beau livre est devenu — de

6. *Cŏnar*, canal, vivier. Cette corruption de forme a subsisté dans le nom d'une des rues de Limoges : rue du *canard*, pour rue du *canal*, ainsi nommée dans le plan que Turgot fit dresser en 1769. L'altération n'est donc devenue officielle que postérieurement à cette époque.

7. *Eitancho*, étang, « pêcherie, amas d'eau où l'on met du poisson « (Dom Duclou); bas-lat. ESTANCHIA, digue opposée aux eaux pour les empêcher de couler; anc. franç. ESTANCHE, vivier, étang, réservoir, lieu où l'on conserve du poisson; rom. *estanc*, ESTAINCH (lat. *stagnum*), étang, et *stanca*, écluse, barrage. Le poitevin *étanche* signifie batardeau que l'on élève pour intercepter le cours d'un ruisseau, d'une rivière. M. Beauchet-Filleau (*Gloss. poitevin*) tire ce mot « du vieux français *estanke* ou *stanche*, écluse, chaussée, dérivé du rom. *estancar*, étancher, formé lui-même du verbe *tancar*, boucher, fermer, barricader. »

8. *Trâ*, derrière; rom. TRAS, même sens; espagn., portug. *tras*; ital. *tra*; provenç., langued. *tras*; bas-lim. *tra*. Raynouard donne pour étymologie le lat. *retro*, en arrière; nous préférons rapprocher *tra* du lat. *trans*, au-delà.

9. *Châco-le-ve*. Nous avons déjà vu ce limousinisme page 82, note 3.

De l'oungan de mitoun-mitèno,
Qu'ei bou pèr toû loû mau e ne gŏrî degu.
Toujour, pertou, chacun lou vanto,
Noû trouben, dizen-noû, so moralo charmanto,
E noû lou volen toujour vei
Dî nôtrâ mâ, soû nôtrei ei;
Mâ qual ei lou vieiliar, lo fenno, lou meinage
Que queu libre tan beu aye rendu pû sage?
Helâ! châcu de noû lî se recounei be,
Mâ degu ne pren co pèr se.

l'onguent *de* miton-mitaine, — qui est bon pour tous les maux et ne guérit personne. — Toujours, partout, chacun le vante, — nous trouvons, disons-nous, sa morale charmante, — et nous le voulons toujours avoir — dans nos mains, sous nos yeux; — mais quel est le vieillard, la femme, l'enfant — que ce livre si beau ait rendu plus sage? — Hélas! chacun de nous s'y reconnaît bien, — mais personne ne prend cela pour soi.

LOU DÉPOSITARI INFIDEL

Grâcho ŏ lâ filiâ de memôrio,
Deipei lounten i' ai chanta dî moû vèr
Lâ beitiâ de tou l'univèr;
Beleu i' ôrio gu min de glôrio
Si guei chanta dô grô seignour.
I' ai fa veire presque toujour
Loû loû, coumo gran persounagei,
Parlan ô chei, dî moû oubrâgei,
Lou lingage dô Dî ŏ tor e ŏ trŏvèr.
Mâ beitiâ fan ŏ qui mièr mièr
Touto sorto de persounagei,
Loû û fô, loû autrei sagei,
De mŏnieiro pertan (e cho di entre noû)
Que loû fô soun loû pû noumbroû.
Lo mezuro nen- ei toujour pû ŏssimado.
I'ai moûtra no lounjo enfilado
De troumpeur e de scelera,
De tiran, d'esclavei, d'ingra,
Dô impruden tan que tèro,
Dô so, dô fa, dô flŏgourneur;
Mai pourio be dîre d'enguèro
No jŏdiliado[1] de manteur.

LE DÉPOSITAIRE INFIDÈLE

Grâce aux filles de mémoire, — depuis longtemps j'ai chanté dans mes vers — les bêtes de tout l'univers; — peut-être j'aurais eu moins de gloire — si j'eusse chanté des grands seigneurs. — J'ai fait voir presque toujours — les loups, comme grands personnages, — parlant aux chiens, dans mes ouvrages, — le langage des Dieux à tort et à travers. — Mes bêtes font à qui mieux mieux — toute sorte de personnage, — les uns fous, les autres sages, — de manière pourtant (et soit dit entre nous) — que les fous sont les plus nombreux; — la mesure en est toujours plus comble. — J'ai montré une longue enfilade — de trompeurs et de scélérats, — de tyrans, d'esclaves, d'ingrats; — des imprudents tant que terre; — des sots, des fats, des flagorneurs, — et (je) pourrais bien dire encore — une *jattée* de menteurs. — Tout homme ment,

---

1. *Jŏdiliado*, « grande quantité » (Foucaud); expression que nous ne retrouvons pas dans les patois du Midi, même en Bas-Limousin. En Poitou, la forme est *jadeaulée*, plein un jadeau. « Ce mot, dit M. Beauchet-Filleau, a aussi une signification de contenance ou de quantité indéterminée, mais toujours un sens augmentatif : *des jadeaulées*

Tou-t ome men, o di lou sage;
Ch' ô vio di tan soulŏmen:
Tou-t ome dô bâ eitage,
Se pouriâ be eizadŏmen
Renjâ de soun sentimen;
Mâ soutenei que, sur lo tèro,
Toû menten, gran e pitî!
Ah! si cauque autre ô guesso di,
Mo fe, iô creirio bien qu'ô nen- ôrio menti.
Teimouen lou boun- Eisope e lou sŏben Homèro,
Jŏmai dô manteur coumo quî
Ne sôrian pŏssâ pèr mentî.
Lour meissunjâ soun vartŏdieirâ;
N'en di pâ qui vô de pŏrieirâ.
Lou libre de châcun, de toû ten tan vanta,
Durŏro n'eiternita.
Mâ n'en ei pâ tou de meimo
De queu manteur que se meimo
Un jour bŏlie, sei s'en doutâ,
Lâ verjâ pèr se fâ foueitâ.
Queu d'ŏqui n'èrio mâ no luro [2].
Voû vole countâ l'ŏvanturo;
L'ei drôlo tout-ŏ-fe;
Veiqui lou fe.

a dit le sage; — s'il avait dit seulement : — *tout homme du bas étage,* — on se pourrait bien aisément — ranger de son sentiment; — mais soutenir que, sur la terre, — tous mentent, grands et petits! — Ah! si quelque autre l'eût dit, — ma foi, je croirais bien qu'il en aurait menti. — Témoin le bon Ésope et le savant Homère. — Jamais des menteurs comme ceux-là — ne sauraient passer pour mentir. — Leurs mensonges sont pleins de vérité; — n'en dit pas qui veut de pareilles. — Le livre de chacun, de tout temps si vanté, — durera une éternité. — Mais (il) n'en est pas tout de même — de ce menteur qui lui-même — un jour donna, sans s'en douter, — les verges pour se faire fouetter. — Celui-ci n'était qu'une grosse bête. — (Je) vous veux conter l'aventure; — elle est drôle tout à fait. — Voici le fait.

Un marchan en parten pèr cauque gran vouyage,
Ne prejâ cauque ŏmi de dî soun vezinage
De li gardâ nâ cen liôrâ de fèr
Deicho qu'ô vendrio de sur mèr,
Ente ô fŏgio l'ŏprentissage.
« Moun fèr? se disse-t-eu quan-t ô fugue tourna.
—Vôtre fèr? disse l'autre en soun- èr counsterna;

Un marchand en partant pour quelque grand voyage, — alla prier certain ami de *dans* son voisinage — de lui garder *unas* cent livres de fer, — jusqu'à ce qu'il reviendrait de dessus mer, — où il faisait l'apprentissage. — « Mon fer? » dit-il, quand il fut de retour. — « Votre fer? dit l'autre avec son air cons-

---

d' soupe... beaucoup de soupe ». Quant à *jadeau,* c'est le bas-lat. *jadellus,* « sorte de vase, dit Du Cange, peut-être le même que l'ancien franç. *jale,* ou plutôt *jatte* ». *Jatte* est le bas-lat. *gavata, gabata,* que l'on trouve dans Isidore de Séville et dans Papias : « *gavata,* patena, vas, quasi *cavata* ». *Jadellus,* ou plutôt un féminin, a donné au Haut-Limousin *jŏdilio,* « jatte, vaisseau rond et sans anses, fait d'une pièce de bois » (Dom Duclou). *Jadeau* est employé trois fois par Rabelais. Une note de M. Burgaud des Marets, l'un de ses derniers éditeurs, traduit *jadeau de vergne* « petite jatte d'aune. Ces deux mots, ajoute-t-il, appartiennent encore aux dialectes de la Saintonge et de la Touraine. » *Jadeau* est aussi auvergnat, et Roquefort le donne comme bourguignon. Dans les anciens auteurs on trouve indifféremment *jadeau, jadaulx, jadeau, jadiau,* plat, jatte, écuelle, sébile de bois et hanaps.

2. *Luro,* s. fém., gros animal. Ce mot ne se trouve pas dans Dom Duclou; il est cependant auvergnat dans le sens de « fainéant, poltron, bon à rien », et bas-lim. avec l'acception primitive de « gros chien qui n'est bon à rien, » et l'acception figurée de « homme de bel extérieur qui paraît brave et ne l'est pas, fainéant, paresseux, poltron » (Béronie). Nous renvoyons à la note 8 ci-dessous pour le complément de cet article.

Oprei co s'en ne couvidâ [6]
O soupâ
Lou pai, coumo si de re n'èr*io*.
Queu paubr*e* ome cuje fâ tèr*o*
Dô meinage qu'ô vio perdu.
« De châ voû, disse-t- eu, mai d'ŏliour sai vengu ;
N'ai gro, pèr lou segur, ni minja, ni begu,
Deipei qu'ai perdu moun meinag*e*.
N'ŏvio mâ queu, et caucu lou m'an gu [7],
Querèque dî lou vezinag*e*.
— Moun- ŏmi, n'ŏcuzei degu,
Se disse lou marchan ; plagne vôtr*o* infourtun*o* ;
Mà, ièr ô sei, sur lo brun*o*,
Me meim*o* ai vu lou chŏvan
Que nempourtavo vôtr*e* efan
Vèr quelâ vieiliâ mŏzur*â*.
— O d'autrei, di lou pai, nâ countâ quelâ lur*â* [8].

— après quoi s'en alla inviter — à souper — le père, comme si de rien n'était. — Ce pauvre homme pensa mourir — de l'enfant qu'il avait perdu. — « De chez vous, dit-il, et d'ailleurs (je) suis de retour ; — (je) n'ai certes, pour sûr, ni mangé, ni bu, — depuis que (j')ai perdu mon enfant. — (Je) n'avais que celui-là, et quelqu'un me l'*ont* eu (volé), — sans doute dans le voisinage ». — « Mon ami, n'accusez personne, — dit le marchand ; (je) plains votre infortune ; — mais hier au soir, sur la brune, — moi-même ai vu le chat-huant — qui emportait votre enfant — vers ces vieilles masures. » — « A d'autres, dit le père, allez conter ces histoires. — Dans

---

la main sur les enjeux en s'écriant : *degoulinâri!* que nous croyons n'être qu'une altération de *degu lî no re,* personne n'y a rien. Si *degoulinâri* venait d'un verbe *degoulenâ,* il serait ancien et se retrouverait non seulement dans Dom Duclou, mais encore dans d'autres patois ; or il n'est cité ni par Béronie ni par l'abbé des Sauvages, ni par M. Cenac-Moncaut. Cependant *fâ un degoulinâri* c'est aussi pratiquer au fond de la *poque* ou fossette un petit trou que l'on recouvre de terre et par lequel s'échappent et se perdent les billes de marbre qui sont retrouvées plus tard par le coupable. *Degoulinâ* se dit encore à Limoges en parlant des liquides qui coulent goutte à goutte, ou des objets qui tombent un à un de l'endroit qui les contenait. C'est le berrichon *degouliner,* diminutif du roman *deguolar* ou *degollar,* précipiter.

6. *Couvidâ,* convier, inviter. Remarquez la tendance qu'a le Limousin à faire disparaître le *n* devant le *f* et le *v* : *couvidâ* pour *counvidâ ; coufessî* pour *counfessî ; coufrai,* confrère ; *coufoundre,* confondre ; *coufi,* confire, etc.

7. *Caucu lou m'an gu,* littér. « quelqu'un me *l'ont eu* ». Sur cette syllepse V. p. 63, note 6. Le verbe *ôvei,* avoir, prend en patois limousin les différentes acceptions de attraper, voler, venir à bout de, tuer, etc.

8. *Quelâ lurâ,* subst. fém., littér. *ces leurres.* Ainsi d'une part *luro,* au singulier, signifie grosse bête, fainéant, bon à rien (Voy. note 2) ; de l'autre *lurâ,* au pluriel, a le sens de bourdes, leurres. C'est ici le lieu de donner l'étymologie de ce terme. M. l'abbé Corblet (*Gloss. picard*) indique, au mot *luron,* l'islandais *luri,* être paresseux. Cette étymologie mérite d'autant moins les plaisanteries de Génin (*Récréat. philolog.*) que l'on trouve dans *le Dictionnaire breton* de Le Gonidec, le subst. masc. *luré,* signifiant paresse, négligence, dans le dialecte de Cornouailles et dans celui de Vannes. Du reste Génin nous semble encore moins heureux que l'abbé Corblet en faisant de *luron* un diminutif de *levrière,* féminin de *levrier* et signifiant proprement un petit levrier, et, par extension, un jeune homme leste, sans souci, et qui ne demande qu'à jouer et à rire. M. Charles Nisard (*Curiosit. de l'étym.,* p. 78) a entrevu la vérité en dérivant *luron* de *leurre* ou *loire,* instrument de fauconnerie servant à attirer l'oiseau et à la faire venir sur le poing, et signifiant figurément appât, plaisir qui tente et qui séduit, tromperie, caresse feinte. « *Leuré,* ajoute M. Nisard, signifiait par antiphrase, au XVIIIe siècle, fin, rusé, déniaisé à force d'avoir été la dupe des autres. » De *leure* on fit *leureau* et de *leureau, leuron* ou *luron.* Mais d'où vient lui-même l'instrument de fauconnerie appelé *leurre?* Passons rapidement sur le latin *lorum,* courroie, étymologie donnée par Roquefort mais qui ne soutient pas l'examen, et ayons recours à M. de Chevallet, expert en ces matières : *leurre* ou *loire,* d'après cet auteur, est d'origine germanique, comme la plupart des termes de chasse et de fau-

L'ome ô toupi fugue rîsible,
Mâ l'ome dô fèr fugue fi.
En lour eizample qu'ei poussible
De voû tenei pèr ŏverti.
Si cauque gran bŏvar voû counto
Cauco grando deirŏzî,
Pèr lou faire enrŏjâ tou vî,
Lo li countestei pâ ; mâ, per li fa bien ounto,
O votre tour dijiâ nen piei :
O bŏvar, bŏvar e demiei.

L'homme au pot fut plaisant, — mais l'homme au fer fut fin. — Avec leur exemple c'est (il est) possible — de vous tenir pour avertis. — Si quelque grand bavard vous conte — quelque grande absurdité, — pour le faire enrager tout vif, — (ne) la lui contestez pas; mais, pour lui faire bien honte, — à votre tour dites-en pis : — *A bavard, bavard et demi.*

LOU MOUNIEI, SOUN FI E L'ANE

LE MEUNIER, SON FILS ET L'ANE

Un jône drôle de quinze an
E soun pai lou mouniei que n'ŏvio cin ve tan,
S'en ŏnŏvian vendre lour âne.
De pau que lour beitio s'eicâne [1],
O forço d'ŏvei marcha,
E qu'ô chio tou-t eirancha [2],
En- ŏriban ô marcha,
I li meten loû pei en liasso,
E, sei coumpŏrŏzou, î lou pourten tou vî,
Coumo qui pourtŏrio no chasso,
Un jour de grando proucessî,
Dî l'annado de l'Ostencî [3].

Un jeune garçon de quinze ans — et son père le meunier, qui en avait cinq fois autant, — s'en allaient vendre leur âne. — De peur que la bête (ne) s'éreinte, — à force d'avoir marché, — et qu'il soit tout boiteux, — en arrivant au marché, — ils lui mettent les pieds en liasse, — et, sans comparaison, ils le portent tout vif — comme qui porterait une chasse, — un jour de grande procession, — dans l'année des Ostensions. — « Pau-

---

1. *S'eicânâ,* « s'éreinter » (Foucaud); « *eicânâ,* rompre les reins à quelqu'un, le réduire à marcher comme les *canes; eicana,* éreinté » (Dom Duclou). Le bas-lim a *escona,* et le langued., le provenç., le béarn., *escana* et *escanna,* mais dans le sens de égorger, étrangler, étouffer. M. Honnorat, qui voit du grec partout, propose le verbe *iskainô,* je dessèche. Il propose aussi l'italien *scannare,* égorger, couper la trachée-artère, *canna.* Il est possible que le patois provenç. *escanna* soit l'italien *scannare;* cependant nous ne voyons pas que le terme *cana,* roseau, ait été employé par les troubadours dans le sens de trachée-artère; il n'a ce sens dans aucun des glossaires patois que nous avons pu consulter. Il est singulier que l'idée *d'éreinter,* attachée au patois *eicânâ,* soit propre au haut-lim. Il est probable que de l'acception d'égorger et d'étrangler on sera passé à l'idée de *marcher comme une cane,* par une ressemblance trompeuse d'expression. Le berrich. a aussi *s'escaner,* « s'esquiver comme un chien, la queue entre les jambes, du lat. *canis* » (comte Jaubert); mais c'est un autre ordre d'idées.

2. *Eirancha,* « boiteux » (Foucaud). Dom Duclou donne la même acception. Anc. franç. *érangié,* estropié, manchot, boiteux,; *érangier,* blesser, estropier. Le primitif semble être le rom. *ancha,* hanche. Le *r* peut avoir été introduit dans le verbe patois par suite de sa ressemblance avec le français *éreinter.*

3. *De l'Ostencî,* pour *de lâ Ostencî,* des Ostensions, fêtes religieuses du diocèse de

«Paubrei Champŏlimau[4]! di lou premiei que passo,
Lou pû âne de v'autrei trei
N'ei pâ de segur queu qu'un penso.
Lou diâble voû seche loû dei! »
Lou mouniei counegue lei-doun soun- ignorenço,
E sentigue lou deiplŏzei
De pourtâ no sâlo bourico,
Coumo qui pourto no relico.
Tanquetan veiqui l'âne ŏ bâ.
O s'en plengue dî soun parlâ :
« Qu'èrio, se digio-t-eu tou bâ,
Pû brâve de se fâ pourtâ,
Que de troutâ. »
Mâ lou mouniei n'en tengue pâ de counte;
Meimo ô vô que soun drôle mounte.
Pèr se, dŏrei, trimavo de soun pe.
Queu viei cregio bien fâ, denguèro ô se troumpe.
Trei marchan que, pèr ŏvanturo,
Pŏssŏvian belŏmen ô pe :
« Vezei-voû quelo grando luro
Se cârâ subre queu sôme [5],
Penden que loû viei vai d'ŏ pe!
N'ei-co pâ, dizen-t-î, lo pû cruelo injuro
Qu'un pèche faire ŏ lo nŏturo?
Queu beu moussû o bezouen de mounturo!
Mai, mo fe, noû t'en bŏliŏran,
En-d un lŏcai ŏ barbo grîzo.
Sauto ŏ tèro tanquetan! »
Lou pai, qu'o pô de cauco crîzo,
Lour di : « *Messieurs*, voû fâchei pâ;
Noû voû volen be countentâ ».

vres champalimauds! dit le premier qui passe; — le plus âne de vous trois — n'est pas sûrement celui qu'on pense. — Le diable vous sèche les doigts! » — Le meunier connut alors son ignorance — et sentit le déplaisir — de porter une sale bourrique, — comme qui porte une relique. — Aussitôt voici l'âne à bas. — Il s'en plaignit dans son parler. — « C'était, se disait-il tout bas, — plus joli de se faire porter, — que de trotter ». — Mais le meunier n'en tint pas *de* compte; — même il veut que son garçon monte. — Pour lui, derrière, (il) *trimait* de son pied. — Ce vieux croyait bien faire, encore il se trompa. — Trois marchands qui, par aventure, — passaient lentement auprès : — « Voyez-vous ce grand animal — se carrer sur ce baudet, — pendant que le vieux va de pied! — N'est-ce pas, disent-ils, la plus cruelle injure — qu'on puisse faire à la nature? — Ce beau monsieur a besoin de monture! — Et, ma foi, nous t'en donnerons, — avec un laquais à barbe grise! — Saute à terre lestement! » — Le père, qui a peur de quelque crise, — leur dit : « Messieurs, (ne) vous fâchez pas; — nous vous voulons bien conten-

---

Limoges, qui ont lieu tous les sept ans et qui durent quarante jours. Pendant ce temps on expose à la vénération du peuple les reliques de saint Martial et des autres saints du diocèse.

4. *Champŏlimau*, Champalimaud, nom d'une famille de Limoges, qui a fini par personnifier l'habitant de cette ville, comme *des Chalumeaux* à Brive-la-Gaillarde. Un *champalimaud* est une espèce de jocrisse limousin qui appartient à légende.

5. *Sôme*, ânon, diminutif de *saumo*, « ânesse, en bas-lat. *sauma*. Le mot *saumo* semble tirer son origine de *sam*, terme breton qui signifie charge » (Dom Duclou). Que ce terme soit congénère du bas-bret. *samm*, somme, charge, fardeau (en gallois et en gaëlique d'Écosse *soum*, en gaëlique d'Irlande *souim*); qu'il dérive du grec *sagma*, charge des bêtes de somme, toujours est-il qu'il est d'un emploi fréquent dans la basse latinité, sous les formes *sagma, salma*, sauma, et en rom. sous cette dernière forme. Les patois ont peu altéré ce terme : bas-lim. *saumo*, ânesse; *saumetou*, petit de l'anesse, lorsqu'il tète encore; *saumel*, petit de l'ânesse, lorsqu'il est devenu un peu plus grand; gasc., langued., provenç. *saumo*, ânesse; catal. *sauma* et *saumera*, *item*; lyonn. *soma*, *some*, *item*; dauphin. *saumà*, *item*. L'anc. franç. avait aussi *some* et *somme*, charge, fardeau.

Veiqui doun lou pai de mountâ.
O n'ŏgue pâ fa trento pâ,
Qu' î s'en van rancountrâ trei fil*ia*
« Vizâ, chiôplâ, queu viei mŏtou
Que crebo queu gente garçou,
Qu'o deijâ bezouen de bequil*ia*,
Penden que queu viei sŏpŏjou
Se câro tou soû sei scrupul*o*,
Coumo lou pâpo sur so mul*o* !
Eivenla[6] subre soun pŏnen,
Vizâ coum*o* ô fai lou vedeu !
Mai denguèr*o* ô creu essei sage !
— N'î- o pû de vedeu ŏ moun- ag*e*,
Se disse lou viei tou trebla,
V'ô dize tou pur e tou pla,
Grandâ bringâ [7], dounâ voû gard*o* !
Sente deijâ que lo moutard*o*...»
Mâ lâ li bŏrèren lou be,
En châcuno soun colibe.
O reipounde, lâ repliquèr*en* ;
O se fâche, lâ se fâchèr*en* ;
Lâ l'eitundiguèren si for,
Qu'ô chŏbe bounŏmen pèr creire d'ŏvei tor.
O fai mountâ soun fî en croup*o*.

ter ». — Voilà donc le père de monter.—Il n'eut pas fait trente pas, — qu'ils s'en vont rencontrer trois filles : — « Voyez, s'il vous plaît, ce vieux matou — qui crève ce gentil garçon, — qui a déjà besoin de béquilles, — pendant que ce vieux sapajou—se carre tout seul sans scrupule, — comme le pape sur sa mule ! —Étendu sur son panneau, — voyez comme il fait le veau ! — Et encore il croit être sage !»—«(Il) n'y a plus de veaux à mon âge, — dit le vieux tout courroucé ; — (je) vous le dis tout pur et tout plat,—grandes folles ! donnez-vous garde... — (Je) sens déjà que la moutarde... » — Mais elles lui fermèrent la bouche, — chacune avec son quolibet. — Ils répondit, elles répliquèrent ; — il se fâcha, elles se fâchèrent ; —elles l'étourdirent si fort — qu'il finit bonnement par croire avoir tort. — Il fait monter son fils en

---

6. *Eivenla*, étendu. Dom Duclou a omis ce mot, et nous ne le retrouvons ni dans le *Dictionnaire bas-lim.* de Béronie, ni dans le *Dictionnaire langued.* de l'abbé Des Sauvages, ni dans le *Dictionnaire gascon* de M. Cénac-Moncaut. M. Honnorat se contente de donner le féminin *eivenlado*, étendue, et le masc. *eiventa*, étendu. *Eiventa* est probablement une faute du copiste ; il faut lire *eiveinla*. Nous ignorons l'étymologie de ce mot. Nous croyons que c'est une expression appartenant au vocabulaire des bouchers de Limoges. *Eivenla* signifierait « étendu comme un veau » et serait une contraction de *eivedeula*.

7. *Bringâ*. Ce mot, que Foucaud traduit par « courantines », n'est pas, à proprement parler, pris en mauvaise part. Dans le Haut et le Bas-Limousin, il signifie une grande femme mal bâtie, et aussi une évaporée, une grande fille dégingandée qui ne fait que sautiller, que gambader. Ce terme est aussi auvergnat, avec une signification à peu près analogue. Peut-être, du temps de Dom Duclou, n'avait-il pas encore l'acception que nous lui donnons généralement ; du moins notre bénédictin semble n'en avoir pas eu connaissance, car il se borne à traduire *bringo* par « criquet, petit cheval faible et de vil prix, » ce qui n'est que le terme de manége, donné par M. Littré, mais non par l'Académie : « *bringue*, subst. fém., cheval mal conformé, populairement femme mal bâtie ». *Bringue*, mauvais cheval, en Berry ; grande femme mal bâtie, en Picardie ; dans le Bourbonnais, mauvaise jument. Nous voyons là un terme qui appartient à la langue d'Oc, et qui s'est introduit en Limousin par le Berry et l'Auvergne. Il peut être d'origine celtique ou d'origine germanique : celtique, il serait de la même famille que le bas-bret. *fringa*, sauter, gambader, danser, et l'anc. franç. *fringuer*, danser, sautiller, prendre des libertés, avoir des manières évaporées, dont il nous est resté l'adjectif *fringant* ; germanique, il serait congénère de l'allemand *springen*, sauter, *springer*, danseur, cavalier aux échecs ; angl., *to spring*. A Limoges, *bringâ*, sauter, danser, folâtrer est d'un usage journalier. Passons légèrement sur le latin *fricare*, hasardé par Roquefort.

O chôzî no vieilio mŏzuro
Pèr teâtre de l'ŏvanturo ;
O se munî d'nn boun sedou
En-d un prope cliô de lambourdo ;
Sei re dire ŏ degu, pren so lanterno sourdo,
Oribo, sur lou tar, vèr lo vieilio meijou,
E, d'uno mo bien rezoludo,
O cougno ŏ gran co de marteu
Soun grô cliô dî lou mur que n'èrio pâ nouveu.
De lo premieiro secoududo,
Veiqui que lou mur eibercha
Toumbo ŏveque un trezor que lî èrio cŏcha.
Nôtre dezespera lou masso,
Sei s'ŏmuzâ
O lou countâ,
L'empourto vitŏmen, e voû pauzo en so plaço
Soun cliô, soun marteu, soun liŏcô.
Lou meitre dô trezor ŏribo...
O juro, ô credo coumo un fô
O vouleur! ô secour! Mâ, pî!... degu n'ŏribo.
« Coumen! se disse-t-eu, sirai deivŏliza
De tan d'or qu'ŏvio qui pôza,
Que fŏgio touto mo fourtuno!
E ne me pendrai pâ?... Moun- armo! si fŏrai,
Obe de cordo mancŏrai.
Mâ, pèr bounur n' i- ŏvio qui uno;
Car lou vouleur vio tou prevu,
N'î mancavo mâ[1] lou pendu.
L'ŏvâre nen fŏgue l'ofice
— Denguerâ bien- ûroû pèr se
Que lo cordo li coûtei re. —
Fourtuno! qual ei toun cŏprice?
N'î- ŏgue re de perdu: argen, pendu, liŏcô,
Tou fugue plŏça coumo fô.

Quau leiçou[2] poden-noû tirâ de quelo fâblo?

que chose ». — Il choisit une vieille masure — pour théâtre de l'aventure; — il se munit d'un bon lacet, — avec un propre clou de lambourde; — sans rien dire à personne, prend sa lanterne sourde, — arrive, sur le tard, vers la vieille maison, — et, d'une main bien résolue, — il cogne à grands coups de marteau, — son gros clou dans le mur qui n'était pas nouveau. — A la première secousse, — voilà que le mur ébréché — tombe avec un trésor qui y était caché. — Notre désespéré le ramasse, — sans s'amuser — à le compter, — l'emporte vitement et vous pose à sa place — son clou, son marteau, son licol. — Le maître du trésor arrive... — Il jure, il crie comme un fou — *au voleur! au secours!* Mais, peuh!... personne n'arrive. — « Comment! se dit-il, (je) serai dévalisé — de tant d'or que (j')avais là posé, — qui faisait toute ma fortune! — et (je) ne me pendrai pas?... — Mon âme! si ferai, — ou bien de corde (je) manquerai. — Mais, par bonheur, (il) y en avait là une; — car le voleur avait tout prévu, — (il) n'y manquait que le pendu. — L'avare en fit l'office. — Encore bien heureux pour lui — que la corde (ne) lui coûtât rien. — Fortune! quel est ton caprice? — (Il) n'y eut rien de perdu : argent, pendu, licol, — tout fut placé comme (il) faut.

Quelle leçon pouvons-nous

1. *Mâ*, seulement; bas-lim. *ma, mas*, ou *macan*, rien de plus, rien que. Le lyonn. a *ma que*, littér. « mais que, excepté, sinon », et « pourvu que, à condition que ». Provenç. *mes-que* ou *mai-que*, « pourvu que, au cas que, à condition que ». Le rom. *Mais*, MAS, MA (lat. *magis*), est souvent employé pour excepté, hormis : MAS *ieu que plan e plor*, excepté moi qui gémis et pleure (B. DE VENTADOUR). On trouve aussi très fréquemment *mais-que, mas-que, mai-que* et notre préposition limousine *mâquan* : *Re de bè no y falh, masquan merces*, rien de bien n'y manque, si ce n'est que merci. L'ancien français *mès que* est employé dans le même sens. *Mais que*, à moins que, dans le Berri.

2. *Quau leiçou*, quelle leçon. L'adjectif *quau*, quel, est invariable en certains cas. Nous verrons plus loin (*l'Âne e lou piti Ghé*) :

.....QUAU *rudo musico!*
QUAU *coressâ! se disse-lo.*

Que lo fourtuno n'ei pâ fiâblo [3].
Soû cŏpricei soun dangeiroû;
Souven, quan lo noû ri, lo se mouco de noû.
Quan quelo ingrato vô veire 'n ome se pendre,
Voû podei dîre: qu'ei ficha!
Fôdro qu'ô chio pendigoulia [4];
Lou paubre ome o beu s'en defendre.
Mâ, bien souven, qu'ei queu qu'ei lou pendu
Que s'î devio lou min ŏtendre.
Lou Boun-Dî o entau vougu.
Tau creu eitre en pa qu'ei en guèro;
Voû ne troubŏrei sur lo tèro
Re de segur, nou mâ quan lo vertu.
Quelo-qui ne troumpo degu.

tirer de cette fable? — Que la fortune n'est pas sûre. — Ses caprices sont dangereux; — souvent, quand elle nous rit, elle se moque de nous. — Quand cette ingrate veut voir un homme se pendre, — vous pouvez dire : c'est *fichu!* — (Il) faudra qu'il soit pendu; — Le pauvre homme a beau s'en défendre.— Même, bien souvent, c'est celui qui est le pendu — qui s'y devait le moins attendre. — Le bon Dieu (l')a ainsi voulu.—Tel croit être en paix qui est en guerre; — vous ne trouverez sur la terre—rien de sûr, sinon la vertu. — Celle-là ne trompe personne.

3. *Fiâble, fiâblo* « n'est d'usage qu'avec la négation : *quel ome n'ei gro fiable,* c'est un homme à qui l'on ne peut se fier » (Dom Duclou). Nous ne retrouvons ce mot dans aucun des glossaires bas-limousin, gascon, languedocien, que nous avons à notre disposition; cependant M. Honnorat le donne comme provençal. Anc. franç. *fiable,* croyable, digne de foi, auquel on peut se fier. Ce terme est resté dans le Berry.

4. *Pendigoulia,* pendu, mot omis par Dom Duclou; fréquentatif péjoratif de *pendre.* Le bas-lim. a *pendoulia,* mais non *pendigoulia.* Nous retrouvons notre expression dans le Languedoc et la Provence : *pendigoula* ou *pendoula,* pendiller, être suspendu. On dit *pendouleja* dans le Gers. Rom. pendegueillar, pendiller, pendre, être suspendu; ital. *penzigliare.*

LOU MEMBREI E L'ERTOUMA

LES MEMBRES ET L'ESTOMAC

Iô devio, pèr lo royôta,
Ovei coumença moun- oubrage
O lo vizâ dô boun coûta,
Nôtre peitrau [1] nen- ei l'eimage:
Ch'ô o cauque deirei, tou lou cor s'en ressen.
Un beu jour, countre se, loû membrei se pouffè-
Pèr sarŏmen î s'engŏgèren [ren [2].
De viôre toû bourgeizŏmen.

Je devais par la royauté — avoir commencé mon ouvrage. A la voir du bon côté, — notre estomac en est l'image : — s'il a quelque dérangement, tout le corps s'en ressent. — Un beau jour, contre lui, les membres se piquèrent. — Par serment ils s'engagèrent — à vivre tous bourgeoisement. — « Par-

1. *Peitrau,* poitrail, poitrine, et, par extension, estomac; langued. *peitrau, peitral* ou *petral*; provenç. *peitral, peitrau;* catal. *pitral;* espagn. *petral;* portug. *peitoral;* ital. *pettorale;* rom. peitral; lat. *pectorale.*

2. *Se pouffèren,* « se piquèrent » (Foucaud); *se poufâ,* se dépiter, dans Dom Duclou. Nous ne retrouvons pas cette forme dans le Midi. M. Honnorat, du mot *pouffèren,* a fait l'infinitif *se pouffeyrâ,* qui n'est nullement patois. Dans l'anc. franç. *se bouffer*

« Pardi ! noû soun de grandà lurâ,
Se dissèren-t-î beitiŏmen,
De noû bŏlia tan de turmen
Pèr prepŏra lâ farcidurâ[3]
De queu Moussu *Rojo-Bounten !*
Oh ! fô qu'ô gâgne so journado,
O qu'ô vive de l'èr dô ten.
Qu'ei no chauzo bien decidado,
E, queto ve, n'an prei nôtre parti ».
Mai fiten bien coumo î vian di.
Loû veiqui doun qu'an lo loueino[4] :
Lâ mâ ne volen pû re fà ;
Lâ den ne volen pû mâchâ ;
Loû pei, plantâ coumo no boueino,
Refûzen nete de marchà.
« Que l'ertouma nane cherchâ
Se meimo dî lo minjŏdoueiro,
Obe qu'ô bufe so pedoueiro ! »
Dissèren-t-î toû ŏ lo ve.
Mà bientô î bisquèren[5] be.
Deipei l'ensei[6] î languiguèren,

dieu ! nous sommes de grandes bêtes, — se dirent-ils bêtement, — de nous donner tant de tourment — pour préparer les hâchis — de ce Monsieur *Roger-Bontemps.* — Oh ! (il) faut qu'il gagne sa journée, — ou qu'il vive de l'air du temps. — C'est une chose bien décidée, — et, cette fois, nous avons pris notre parti ». — Et (ils) firent bien comme ils avaient dit. — Les voilà donc pleins de paresse : — Les mains ne veulent plus rien faire ; — les dents ne veulent plus mâcher ; — les pieds, plantés comme une borne, — refusent net de marcher. — « Que l'estomac aille chercher — lui-même dans le garde-manger, — ou bien qu'il souffle sa vessie ! » — dirent-ils tous à la fois. — Mais bientôt ils enragèrent bien. — Depuis le soir ils

---

signifiait « s'enfler les joues de colère, de dépit ». Ce terme a la même acception dans le Centre : *bouffer,* bouder, *bouffeur,* boudeur ; bas-lat. *buffare ;* rom. BUFAR, souffler ; catal., espagn. *bufar ;* ital *sbuffare.*

3. *Farciduro,* hâchis ; bas-lim. *forceduro ;* langued. *farsun ;* provenç. *farça ;* bas-lat. FARSATURA ; lat. *farcimen.* Le *fars* bas-bret. n'est autre chose que le *pudding* anglais. Le roman avait *farcis, farcir ;* catal. *farcire* (lat. *farcire*).

4. *Lo loueino,* « l'engourdissement » (FOUCAUD). « *Loueino,* s. fém., découragement pour toute espèce de travail » (DOM DUCLOU). M. Honnorat se contente de donner le mot comme Limousin, et n'en indique pas l'étymologie. Nous trouvons, dans le *Gloss. du Centre,* « *lourdène, lordène, lourdine,* étourdissement, vertige momentané, tournis, migraine, indisposition, du français lourd, alourdir ». L'anc. franç. avait en effet *lourdein, lourdier, lourdin,* idiot, lourdeau, maladroit, etc. Dans le cas où l'on accepterait pour notre mot patois l'étymologie proposée par M. le comte Jaubert, on pourrait dire que *loueino* est à *lordene* et par syncope à *lorne,* comme le mot *boucino* du vers suivant est à *borne.*

5. *Bisquèren,* prétérit de *biscâ ;* de même en bas-lim., en gasc., en langued., en provenç., en lyonn., en auvergn. M. Honnorat traduit ce mot par « prendre la chèvre », et M. Onofrio (*Gloss. lyonn.*) incline à admettre comme étymologie le mot *bique* qui signifie chèvre dans certains patois. (Sur *prendre la chèvre,* Voy. GÉNIN, *Récr. philolog.,* T. I, p. 272.) Mais comment se fait-il que la plupart des patois qui ont le verbe n'aient pas le substantif ? Le verbe *bisquer* appartient également aux patois du Nord ; il est en quelque sorte populaire partout ; quelques auteurs l'ont employé, et M. Littré ne l'a pas omis dans son *Dictionnaire.* Cet auteur incline à penser que ce mot pourrait dériver du scandinave *bêsk ;* anc. angl. *baiske,* aigre. C'est possible : 1° *Beiskiaz,* d'après M. E. Du Méril, signifie rager en islandais (V. l'abbé CORBLET, *Gloss. picard) ;* 2° nous ne retrouvons le mot ni en allemand ni dans aucune des langues de l'Europe latine. Seulement il est singulier que ce terme ne soit donné par aucun des anciens dictionnaires français. Roquefort n'en fait pas mention.

6. *L'ensei,* littér. *l'ensoir,* comme on disait autrefois *l'endemain.* Le rom. SEA, soir, est général dans la langue d'Oc.

N'èrio re en coumpŏrŏzou
De lo coueifuro malôneito
Qu'un Sultan porto sur so teito.
Un - Aleman que l'entende,
Tan-si-pau s'en fourmŏlize,
E, crezen li bŏra lou be,
Li disse :
« Nôtre amperour ei pû for qu'un ne penso.
N'o-iô pâ dî so dependenço
No jŏdiliado d'eiletour,
Doun châcun fichŏrio lou tour [2],
Se tou soû, ŏ no grando armado,
Bien nûrido, bien coumandado?
— Iô sabe, reipounde lou Tur,
Que vôtre amperour tapo dur;
Mâ soû eiletour e so glôrio
Me fan souvenî d'uno istôrio.
Leissâ me un pau lo voû countâ;
L'ei ancrado dî mo memôrio;
Pèr Maôme! voû lî podei countâ;
De segur co n'ei pâ no craco [3].
Un jour, i' èrio dî no bŏraco;
Veze venî un grô serpen,
Bien teita [4], car ô nen vio cen.
O venio tou dre vèr mo lojo.
Sungniavo ŏ fâ *Jâque-Deilojo*.
Deijâ n'î- ŏvio pû entre noû
Mâquan no gorce [5] de boueissoû
Eipinoû.

me de raison, — n'était rien en comparaison — de la coiffure malhonnête — qu'un sultan porte sur sa tête. — Un Allemand qui l'entendit, — tant soit peu s'en formalisa, — et, croyant lui fermer la bouche, — lui dit : — « Notre empereur est plus fort qu'on ne pense. — N'a-t-il pas dans sa dépendance — une multitude d'électeurs, — dont chacun donnerait le tour, — lui tout seul, à une grande armée, — bien nourrie, bien commandée? » — « Je sais, répondit le Turc, — que votre empereur tape dur; — mais ses électeurs et sa gloire — me font souvenir d'une histoire. — Laissez-moi un peu vous la conter; — elle est ancrée dans ma mémoire; — par Mahomet! vous y pouvez compter; — bien sûr ce n'est pas une *craque*. — Un jour, j'étais dans une baraque; — (je) vois venir un gros serpent, — bien fourni de têtes, car il en avait cent. — Il venait tout droit vers ma loge. — (Je) songeais à faire *Jacques-Déloge*. — Déjà (il) n'y avait plus entre nous — qu'une haie de buissons — épineux. — Ces cent têtes y

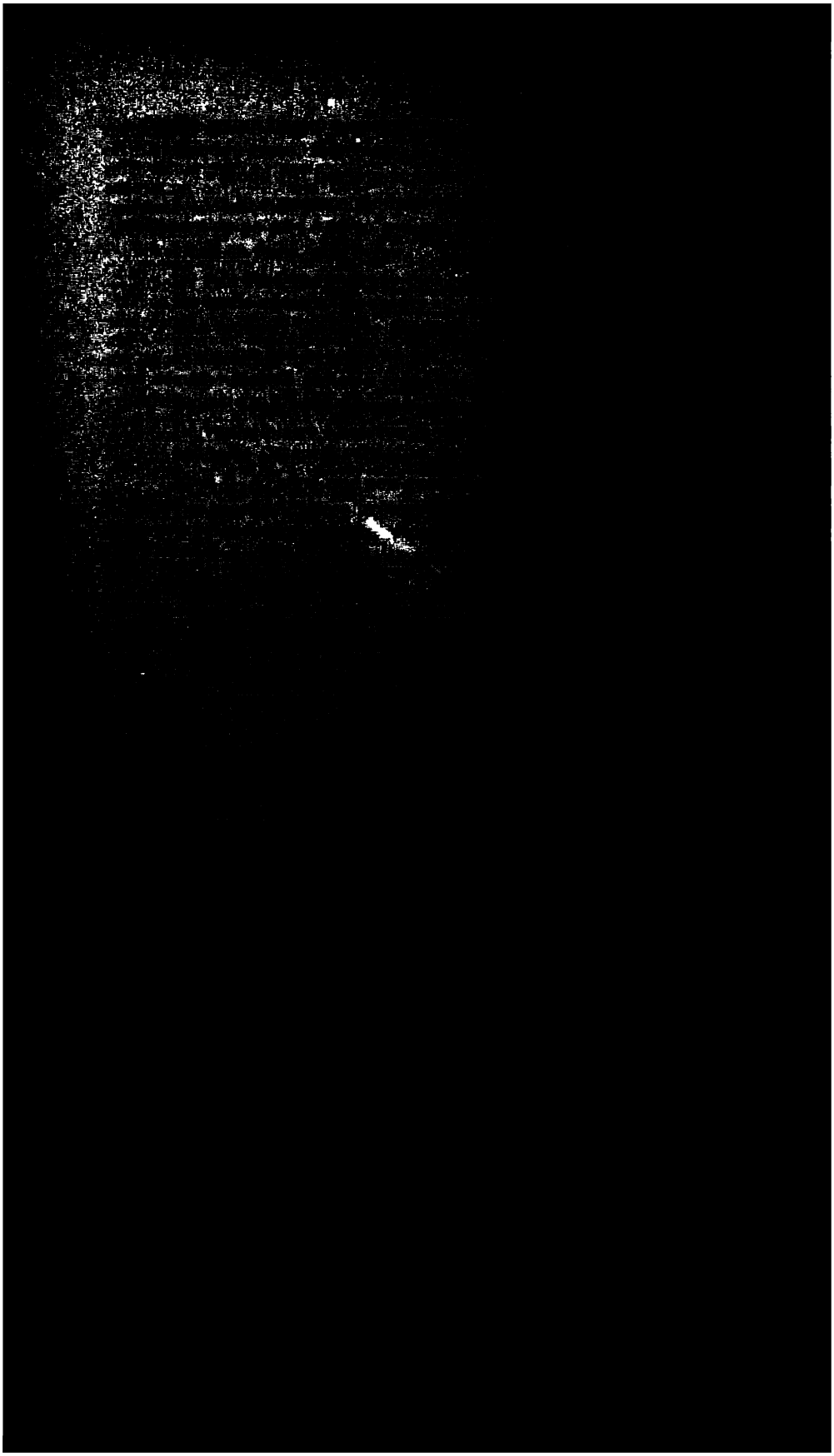
---

2. *Fichŏrio lou tour*, donnerait le tour. Faire voir le tour, c'est duper en langage argotique. « Nous avions le germe de cette expression dès le XIIIe siècle » (Fr. MICHEL, *Dict. d'Argot*).

3. *Craco*. M. Littré donne au mot *craque* une origine incertaine, « à moins, dit-il, que l'on ne suppose que la *craque* est une chose qui sonne, qui *craque*... A défaut de renseignements, on se demande si c'est la pièce de Collin-d'Harleville (*M. de Crac dans son petit castel*) qui a suggéré la locution de *craque*, ou la locution qui a suggéré le nom du personnage ». Le doute ne semble pas permis. M. Fr. Michel (*Dict. d'Argot*, au mot *craquelin*) cite plusieurs exemples desquels il résulte que les mots *craquer*, débiter des bourdes, donner des gasconnades, et *craqueur*, menteur, sont bien antérieurs à la comédie de Collin-d'Harleville. Maintenant, d'où vient le mot *craque*? Nous renvoyons à l'art. précité de M. Fr. Michel. Ce philologue voit là un synonyme de *cassade*, dérivé de l'italien *cacciata*, chasse, et qui se disait autrefois dans le sens de bourde. Du reste, comme nous ne trouvons ce terme dans aucun des glossaires méridionaux que nous avons à notre disposition, nous pensons qu'il appartient à la langue d'Oil. « *Craque*, dit M. le comte Jaubert (*Gloss. du Centre*), est par apocope de *craquerie*, menterie ». Champenois *craquer*, mentir.

4. *Bien teita, car ŏ nen vio cen*, littér. bien *têté*, car il en avait cent. L'ellypse vaut la peine d'être notée.

5. *Gorce*, subst. fém., plur. *gorcei*, « haie vive dont on fait la clôture des champs;



Mâ mo pô de quelo barboto[10]
Fugue no pô de Doun Quichoto.
Huroûzŏmen que l'ŏnimau
Me pougue pâ fâ d'autre mau.
Quelâ cen teitâ que pŏssèren
L'uno dî l'autro s'embrôchèren;
Deçai delai toutâ tirèren;
Mâ lâ guèren beu tirgoussâ[11],
Coumo lâ s'ŏcourdŏvan pâ,
Jŏmai ni cor ni couo ne pouguèren pŏssâ.
Reibŏssavo sur l'ŏvanturo
Que me vio frunci lo frezuro[12],
Quan tou d'un co, vèr lou meimo boueissou
Veze venî 'n autre drŏgou
Que vio cen couâ sur uno teito soulo.
Quelo teito pŏsse, me deibrigue no goulo
Lo pû tŏrible qu'aye vu.
Quan lou chŏmi fugue bŏtu,
Tou lou resto file, mai mai si gni- ŏvio gu:
Ce que me fŏgue plo pŏssâ l'envio de rîre
Oro, coumprenei-voû ce que voû voulio dîre?
Quî doû serpen soun lou tŏbleu
De vôtre amperour e dô meu ».

mouillé. — Mais ma peur de ce serpent — fut une peur de Don Quichotte. — Heureusement que l'animal — (ne) me put pas faire d'autre mal. — Ces cent têtes qui passèrent, — l'une dans l'autre s'embranchèrent, — deça delà toutes tirèrent; — mais elles eurent beau tirailler, — comme elles (ne) s'accordaient pas, — jamais ni corps ni queue ne purent passer. — (Je) rêvassais sur l'aventure — qui m'avait racorni les boyaux, — quand tout d'un coup, vers le même buisson, — (je) vois venir un autre dragon — qui avait cent queues pour une seule tête. — Cette tête passa, m'ouvrit une gueule, — la plus terrible que (j')aie vue. — Quand le chemin fut battu, — tout le reste fila, et plus s'(il) y (en) avait eu : — ce qui me fit certes passer l'envie de rire. — Maintenant, comprenez-vous ce que (je) vous voulais dire? — Ces deux serpents sont le tableau — de votre empereur et du mien.

Queu counte n'ei pâ no pŏtofio[13].
Châcun praicho pèr so pŏrofio;
E pèr toû pŏï chaque ôzeu,
En fe de ni, trobo toujour lou seu
Lou pû beu.
Queu counte ei ple de politico,
E touto grando republico

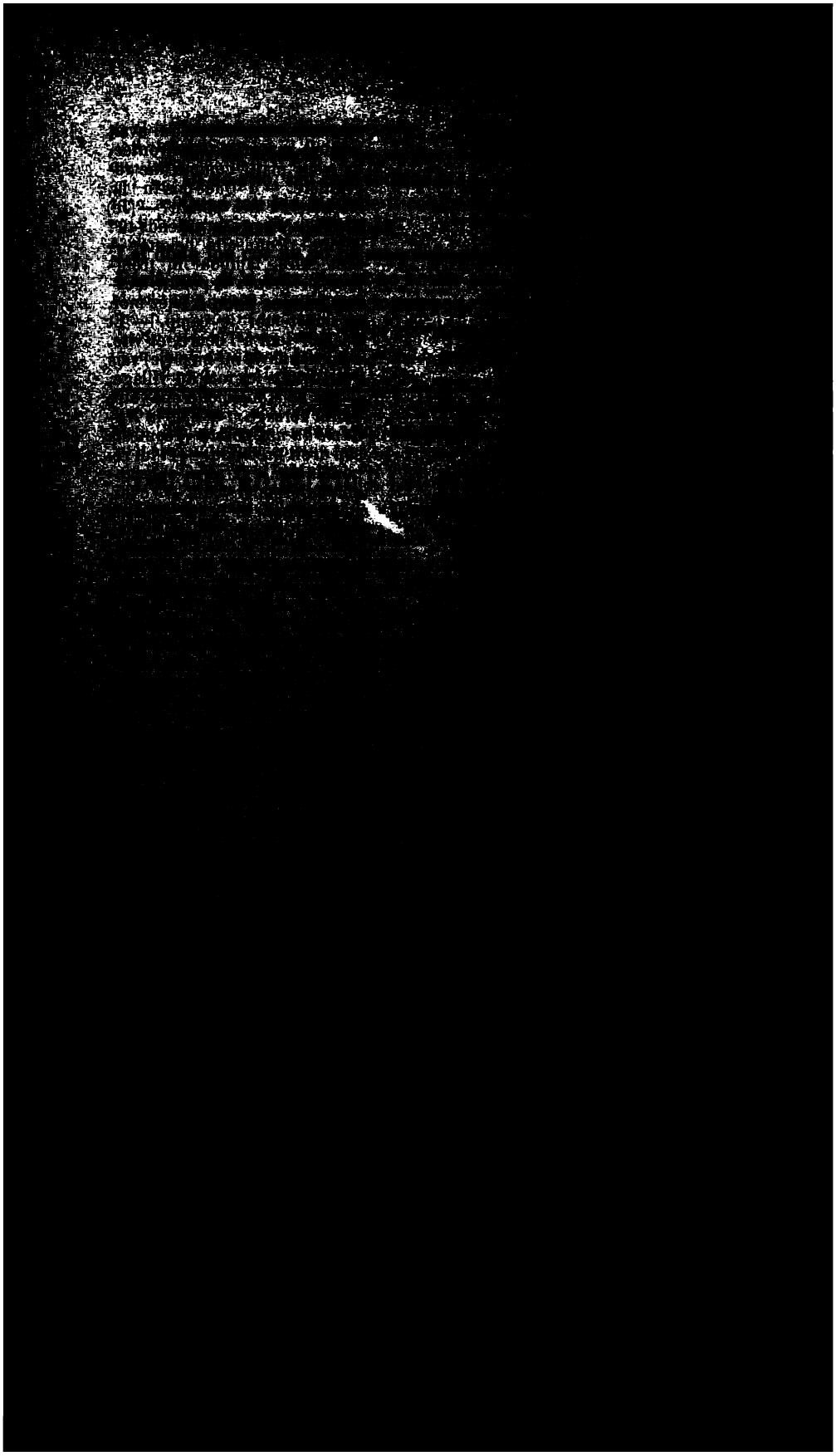
Ce conte n'est pas une baliverne. — Chacun prêche pour sa paroisse; — et par tous pays chaque oiseau, — en fait de nid, trouve toujours le sien — le plus beau. — Ce conte est plein de politique, — et toute grande république — y trouve

10. *Barboto*, « subst. fém., sorte de serpent qui n'est pas venimeux » (Dom Duclou). Nous ne trouvons rien d'analogue dans les patois du Midi et du Nord. La *barbote* du Langued. est une espèce de cloporte; le *barbot* et la *barbote* du Centre sont la blatte, insecte, et se disent aussi pour toute espèce de petits scarabées.

11. *Tirgoussâ*, tirailler. Nous ne voyons là qu'une forme fréquentative du rom. *tirar*, tirer. Le rom. avait *tirassar* et tirossar, l'anc. franç. *tirasser*. Bas-lim. *tiroussa;* langued. et provenç. *trigoussa, tirgoussa, terigoussa, estrigoussa;* lyonn. *tirigosser*, tirer en tous sens, traîner, houspiller. Honnorat propose comme racine le grec *thrix*, gén. *thrikos*, cheveu. Comme nous ne trouvons pas dans le *Gloss.* de Raynouard de mots formés de la racine *thrix*, nous pensons qu'il ne faut voir dans *trigoussa* qu'une méthathèse de *tirgoussa*.

12. *Frunci lo frezuro*, littér. « froncer la fressure ».

13. *Pŏtŏfio*, baliverne, billevesée. Ce mot n'est pas donné par Dom Duclou et ne se trouve pas non plus dans le *Dict. bas-lim.* de Béronie. M. Honnorat, qui le donne comme languedocien sous les formes *petofio, patofio*, dit qu'Astruc le dérive du celtique, sans indiquer de quel mot. On trouve dans le *Dict.* de l'abbé Des Sauvages : « Mme de Sévigné emploie le terme *petofe*, mais c'est chez elle un terme de coterie qu'elle avait pris en Provence, et que l'éditeur n'a pas manqué de mettre en italique ».



No beleto que vio lo teito ŏ lo pourtieiro,
Eifroutado, ch'ô plâ, coumo no regŏtieiro [3].
— « Que fâ-tu qui, Mŏdamo ô nâ pounchu?
T'en vô tirâ... m'entendei-tu?
Onen! dŏmoueizelo Beleto,
Sei pîfre [4], tambour ni troumpeto,
Prenei lo poûdro d'escampeto!
Qu'ei qui châ me, e fichâ-me lou can.
E courâ [5]?... tou-t ôro, e vîte, tanquetan!
O be vô ŏvertî toû loû râ dô vilage,
Que voû demenŏran vôtre gente coursage ».
Mà *lo Mŏdamo ô nâ pounchu*
Counteste soun dre pretendu,
E li reipounde que lo tèro
Opartegno ô premiei vengu.
— Vizâ-m' un pau lou beu suje de guèro
Qu'uno meijou de lŏpin,
Ente n'i- ŏvio re dedin,
E foulio nâ de quatre pôtâ,
Pèr poudei pŏssâ soû lâ vôtâ. —
« Mâ, quan s'ŏgîrio d'un- Eita,
D'un royôme, se disse-t-elo,
Dijo me, piti sŏleta [6],
Que fâ tan de sŏba pèr uno bŏgŏtelo,
Dijo me, voudrio bien sŏbei
Pèr cau decre, pèr qualo lei,
Co toumbe d'ŏbor ô poudei
De Pière, de Jan, de Francei,
Dô filiô de Mŏtî, dô peiri de Panchei,
Pûtô qu'ŏ me ŏ caucu de mo raço? »
Jan Lŏpin resto cour, l'argumen l'embŏrasso.
O rumino un piti mŏmen,
Oprei li reipoun fièrŏmen:

son trou—une belette qui avait la tête à la portière,—effrontée, s'il vous plaît, comme une regrattière. — « Que fais-tu là, Madame au nez pointu? — (Je) t'en vais tirer... m'entends-tu? Allons! demoiselle belette, — sans fiffre, tambour ni trompette, — prenez la poudre d'escampette! — C'est ici chez moi, et fichez-moi le camp. — Et quand? tout à l'heure, et vite, à l'instant! — ou bien (je) vais avertir tous les rats du village, — qui vous malmèneront votre gentil corsage ». — Mais la *Madame au nez pointu* — contesta son droit prétendu, — et lui répondit que la terre — appartenait au premier venu. — Voyez-moi un peu le beau sujet de guerre — qu'une maison de lapin — où (il) n'y avait rien *dedans*, — et (où il) fallait aller à quatre pattes, — pour pouvoir passer sous les voûtes. — « Mais quand (il) s'agirait d'un État, — d'un royaume, dit-elle, — dis-moi, petit polisson, — qui fais tant de sabbat pour une bagatelle, — dis-moi, (je) voudrais bien savoir — par quel décret, par quelle loi, — cela tomba d'abord au pouvoir—de Pierre, de Jean, de François, — du filleul de Mathieu, du parrain de François, — plutôt qu'à moi ou (à) quelqu'un de ma race? » — Jean Lapin reste court, l'argument l'embarrasse. — Il rumine un petit moment, — ensuite lui répond fièrement: — « C'est la

---

3. *Regŏtieiro*. On donnait plus particulièrement à Limoges le nom de regrattières ou revendeuses aux femmes installées au marché des Bancs. C'étaient et ce sont encore nos *dames de la halle*. Leurs mœurs et leurs habitudes n'ont guère changé depuis Foucaud.

4. *Pifre*, fiffre. Cette forme, générale dans la langue d'Oc, a conservé le *p* de son origine celtique ou germanique (voy. DE CHEVALLET, I, 477): island. *pipa;* tud. *phifa;* angl.-sax. *pipe;* allem. *pfeife;* holland. *pieper;* gall., écoss., irland. *pib*. On disait encore en France, au XVIe siècle, *pifre;* portug. *pifaro;* ital. *piffero*.

5. *Courâ*, quand; bas-lim., provenç. *courâ*. *Couro*, quand est-ce, en quel temps, dans Peyrot, poète du Rouergue, et dans Goudelin, poète toulousain. Rom. CORA, CORAS (lat. *quâ hora*), quand, à quelle heure; anc. franç. *koure;* poitev. *it.;* rochel. *it*.

6. *Piti sŏleta*, littér. « petit saleté ». DOM DUCLOU donne « *sŏleta*, souillon, enfant opiniâtre, malin et malpropre ». C'est donc à tort que Foucaud traduit par « petit insolent ».

« Qu'ei lo coutumo, qu'ei l'uzage;
Deipei trento an, de pai en fî,
Noû soun meitrei de queu lugî:
Mo reino-grando-mai[7] lî vio fa soû pitî;
Toujour moû ouncliei, mâ tantî
Din queu bô soun vengu bâtî,
E tu m'en fôrâ pâ surtî,
O be de tou te deivizage »...
— « O que boun fâ tan de tôpage,
Disse lo beleto ô lôpin;
Iô te cregio pâ tan mutin.
Mâ, tè, vou-tu pôssâ ô dîre, ô l'arbitrage
De Moussû Rominagrobî,
Lou pû sôben dotour de tou quete poî? » [mito,
— Qu'èrio un cha de renoun, devo coumo un ar-
Un sen-t ome de cha, no bouno chattomito,
Bien foura, bien dôdu, bien grâ,
Arbitre espèr sur toû loû câ. —
« Vole bien, di Jôno, un tau juge m'ôgrado.
Loû veiqui toû doû ôriba
Dôvant So Môjesta fourado;
E toû doû, or de so pourtado,
I coumençôvian lour deiba
E fôgian dô bru coumo quatre;
Guessâ di qu' î nôvian se batre.
Mâ l'ôbile Gripominau,
En roûflan coumo lo pedalo
Dô orguei d'uno catedralo[8],
Lour disse: « Moû efan, credâ un pau pû nau;
N'ôviriâ re dî quelo grando salo;
O be preimâ voû mai de me;
L'âge m'o randu cour d'ôrelio;
Mâ tou pôriei, iô vole be
Decidâ vôtre ôfâ sei lo mindro bôrelio.
Preimâ, preimâ-voû 'n pau toû doû,
Que peche ôvî vôtrâ rôzoû ».

coutume, c'est l'usage; — depuis trente ans, de père en fils, — nous sommes maîtres de ce logis: — ma bisaïeule y avait fait ses petits; — toujours mes oncles, mes tantes — dans ce bois sont venus bâtir, — et tu (ne) m'en feras pas sortir, — ou bien, pour tout dire, (je) te dévisage ». — « A quoi bon faire tant de tapage, — dit la belette au lapin; — je (ne) te croyais pas si mutin. — Mais, tiens, veux-tu passer au dire, à l'arbitrage — de M. Rominagrobis, — le plus savant docteur de tout ce pays? » — C'était un chat de renom, dévot comme un ermite, — un saint homme de chat, une bonne chattemite, — bien fourré, bien dodu, bien gras, — arbitre expert sur tous les cas. — « (Je) veux bien, dit Janot, un tel juge m'agrée ». — Les voici tous deux arrivés — devant Sa Majesté fourrée; — et tous deux, hors de sa portée, — ils commençaient leur débat — et faisaient du bruit comme quatre; — (vous) eussiez dit qu'ils allaient se battre. — Mais l'habile Grippeminaud, — en ronflant comme la pédale — des orgues d'une cathédrale, — leur dit: « Mes enfants, criez un peu plus haut; — (vous) n'entendriez (on n'entendrait) rien dans cette grande salle, — ou bien approchez-vous plus de moi; — l'âge m'a rendu court d'oreille; — mais tout de même, (je) veux bien — décider votre affaire sans la moindre tricherie. — Approchez, approchez-vous un peu tous deux, — que (je) puisse entendre vos raisons. » — Ces deux im-

---

7. *Reino-grando-mai*, « bisaïeule » (Foucaud). Dom Duclou ne donne pas ce terme. Rom. reire, arrière (lat. *retro*). Les patois du Midi ont généralement conservé le *r* du roman: langued. *reire-gran*, bisaïeul; provenç. *reire-gran*, arrière-grand-père ou arrière-grand'mère. Nous ne connaissons que le lyonnais qui, par une confusion d'idées, a, comme le limousin, substitué dans le féminin le *n* au *r*; *rei, reina*; *reipare-grand*, arrière-grand-père; *reina grand mare*, arrière-grand'mère.

8. Ces deux vers sont traduits littéralement de la *Henriade travestie* de Montbron:

L'amiral, au lit étendu,
Reposait son individu
Et ronflait comme la pédale
De l'orgue d'une cathédrale.

Quî doû eibeitî s'ŏprouchèr*en*,
E toû doû s'en repentiguèr*en* :
Car, quan prou prei de se nôtre mŏtou loû sen,
Pifo! pafo! mâ lestŏmen,
Jitan dô doû coûtâ lo grif*o* en meimo ten,
O loû gob*e* e juge lour proucei en sâ den.

béciles s'approchèrent ; — et tous deux s'en repentirent : — car, quand assez près de lui notre matou les sent, — pif! paf! mais lestement, — jetant des deux côtés la griffe en même temps, — il les goba et jugea leur procès avec ses dents.

Quelo leiçou n'ei pâ nouvel*o*,
E toû loû pitî rei-beinei
Qu'an vougu chôzî de gran rei
Pèr arbitrei de lour quŏrel*o*,
An toujour chŏba toû entau
Pèr trŏpâ cauque co de paut*o*.
Mâ tan piei pèr î, qu'ei lour faut*o*.
Que fŏzan coumo me, que restan de repau.

Cette leçon n'est pas nouvelle, — et tous les petits roitelets — qui ont voulu choisir de grands rois — pour arbitres de leur querelle, — ont toujours fini tout ainsi — par attraper quelque coup de patte, — mais tant pis pour eux, c'est leur faute. — Qu'(ils) fassent comme moi, qu'(ils) restent *de* (en) repos.

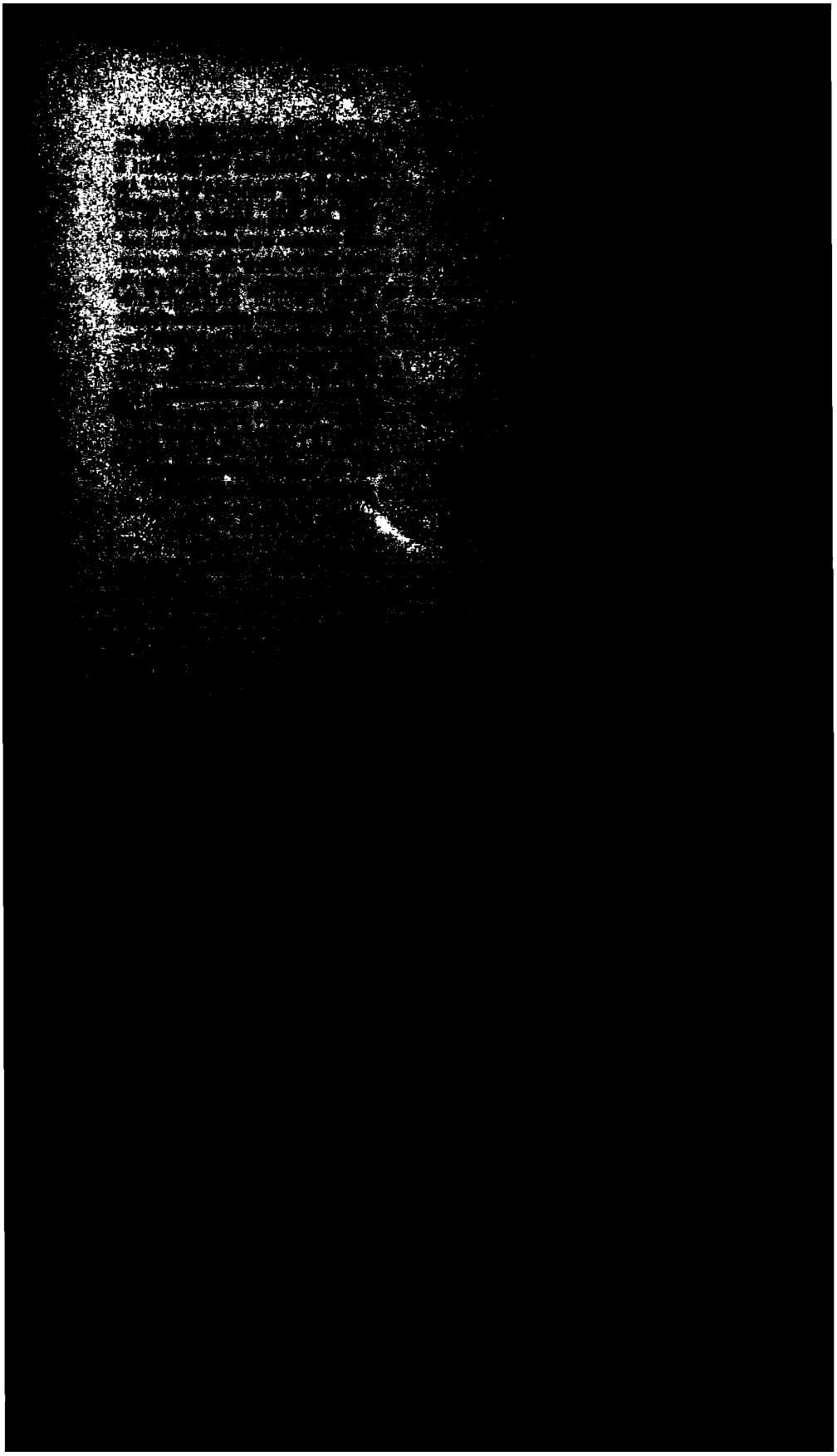
LO PISSOROTO[1] E LA DOUA BELETA

Lî- ŏvio no ve no pissorŏt*o*
Que se cougne, coumo no sot*o*,
Dî l'oustau de soun- enemi,
Iô vole dîre dî lou ni
De cauco certeno belet*o*
Que n'eimavo pâ lo soûri.
D'ŏbor que lo veu lo paubret*o*,
Lo li disse: « que fâ-tu qui?
Coumen? couquino! quan to raç*o*,
Ne-t e jour, me balio lo chass*o*,
Toujour e pertou me trŏcass*o*,
T'ôzâ pŏreitre dŏvan me!
Ne sei-tu pâ soûri? Tanquetan, noumo-te.
T' ô sei, lo chauz*o* ei cliar*o* e net*o* ;
Obe iô ne sai pâ belet*o*. »

LA CHAUVE-SOURIS ET LES DEUX BELETTES

(Il) y avait une fois une chauve-souris — qui se fourra, comme une sotte,— dans la maison de son ennemi, — je veux dire dans le nid — de quelque certaine belette—qui n'aimait pas la souris.—Aussitôt qu'elle voit la pauvrette,— elle lui dit : « que fais-tu là?—Comment? coquine! quand ta race,—nuit et jour, me donne la chasse, — toujours et partout me tracasse, — tu oses paraître devant moi! — N'es-tu pas souris ? Vite, nomme-toi. —Tu l'es, la chose est claire et nette ; — ou bien je ne suis pas

1. *Pissŏrôto* chauve-souris, mot composé de *pissâ*, pisser (rom. PISSAR, d'origine germanique), et de *rato*, rate, rat femelle. Bas-lim. *pissorato*. *Pissaroto*, dans la Haute-Provence, signifie tout à la fois cascade, pissat des animaux, urine de l'homme qui fait une traînée un peu longue. Les termes dont on se sert généralement dans le Midi pour indiquer la chauve-souris sont : langued. *rato-penado*, souris ailée ; *rato-pleno*, dans le Tarn ; provenç. *rato-penado, rato-penardo ;* lyonn. *rata-volagi, rata penne ; ratapignata*, à Nice ; catal. *ratapinyada ;* rom. RATAPENNADA ; anc. franç. *ratepenade ; ratepennade*, dans Rabelais.



Quan vezen-nou d'ôneito gen
Pissorŏtâ pèr de l'argen!
I soun ŏ piau, î soun ŏ plumo.
O sei d'ŏne qu'ei lo coutumo,
Châ loû gran mai châ loû pitî,
De jurâ fau e de mentî;
E, pèr vei lo pa, lo pŏssinço,
Dî lou mounde, dî lour coussinço,
I praiten sarŏmen ô omei, ô Boun-Dî,
Coumo qui praitŏrio no coupo[3] de blŏdî.
Manteur coumo de belâ choueitâ,
Voû loû vezei virâ coumo de lâ giroueitâ,
Tantô dŏvan, tantô dŏrei;
Co n'ei mâ l'intere que fai lour politico :
Voû loû ôvei credâ ŏne *vivo lou Rei!*
Si l'Eita vio cauque deirei,
I credŏrian demo *vivo lo Republico!*
Lour devizo ei : *sauvo qui po!*
Anglei pèr de l'argen et Francei pèr dô po.

Combien voyons-nous d'honnêtes gens — chauves-souris pour de l'argent! — Ils sont à poil, ils sont à plume. — Au soir d'aujourd'hui c'est la coutume,— chez les grands et chez les petits, — de jurer faussement et de mentir; — et, pour avoir la paix, la patience, — dans le monde, dans leur conscience, — ils prêtent serment aux hommes, au bon Dieu, — comme qui prêterait une *coupe* de blé sarrazin. — Menteurs comme de belles chouettes, — vous les voyez tourner comme des girouettes,— tantôt devant, tantôt derrière. — Ce n'est que l'intérêt qui fait leur politique : — vous les entendez crier aujourd'hui : *vive le Roi!*—Si l'État avait quelque malheur, — ils crieraient demain : *vive la République!* — Leur devise est *sauve qui peut!* — Anglais pour de l'argent et Français pour du pain.

saire languedocien. Peut-être faut-il lire « dialecte limousin » au lieu de « dialecte languedocien ».

3. *Coupo,* « mesure pour les grains; c'est la quatrième partie d'un boisseau; en lat. *cupa* » (Dom Duclou). Bas-lim. *coupo,* « ancienne mesure de grains à Tulle; elle était le seizième, et ailleurs le douzième du sétier » (Béronie). Dans le Gers, la *coupo* est la douzième partie du boisseau. Le *Dict. langued.* de Sauvages n'indique pas cette mesure. En Provence *la coupe* est une mesure pour les vins. Lyonn. *coppon, coupon,* nom d'une mesure lyonn. pour les grains. Rom. copa, sorte de mesure de grains; anc. franç. *cope,* mesure de grains et de sel. On peut voir dans Du Cange, art. copa, cuppa, les différentes contenances de la *coupe* dans certains pays.

LOU PEIZAN E LOU SERPEN

Eizopo counto qu'un peizan,
Tro chŏritable e pâ prou sage,
Un jour d'iver se permenan,
O l'entour de soun bourdeirage [1],

LE PAYSAN ET LE SERPENT

Ésope conte qu'un paysan,— trop charitable et pas assez sage, — un jour d'hiver se promenant—à l'entour de son *bor-*

1. *Bourdeirage, bourdiei.* Dom Duclou écrit *bourdieirage,* « subst. masc., closerie, petite métairie; en angl. *bordage;* en bas-lat. *borderia* ». Le *bourdiei* (bas-lat. *bordarius*) est le métayer ou le fermier, celui qui fait valoir le *borderage.* En bas-lim., le *bordier,* d'après Béronie, est celui qui a pris une chaumière à ferme, et ce ferme

E sur lou ventre e sur l'eichino,
En-d un mou fai to-beu, to-be,
Qu'ô li fai bien tournâ lo le.
Un serpen, quan-t ô ressucito,
Repren so coulèro en so vito.
Quan queu-qui se veu rŏpiŏla [8],
Qu'ô se sen bien revicoula [9],
D'ŏbor ô levo un pau lo teito,
Piaulo, s'eiten, se tor, s'ŏreito,
E pren soun- eilan pèr sôtâ
O queu que ne ve mâ de lou ressucitâ.
« Cheiti! di lou bourdiei, veiqui doun moun sŏlâri!
Tu mèrâ queto ve ». O pren trâ soun- ermâri
No gibo[10] que d'ŏbor li toumbo soû lo mo,

fe, le frotte — et sur le ventre et sur l'échine, — en un mot fait si beau, si bien, — qu'il lui fait bien revenir la respiration... — Un serpent, quand il ressuscite, — reprend sa colère avec sa vie. — Quand celui-ci se voit remplumé, — qu'il se sent bien ravigoté, — d'abord il lève un peu la tête, — siffle, s'étend, se tord, s'arrête, — et prend son élan pour sauter — à (sur) celui qui ne vient que de le ressusciter. — « Gredin! dit le métayer, voilà donc mon salaire! — Tu mourras, cette fois ». Il prend derrière son armoire — une longue serpe qui aussitôt lui tombe sous la main, — et

---

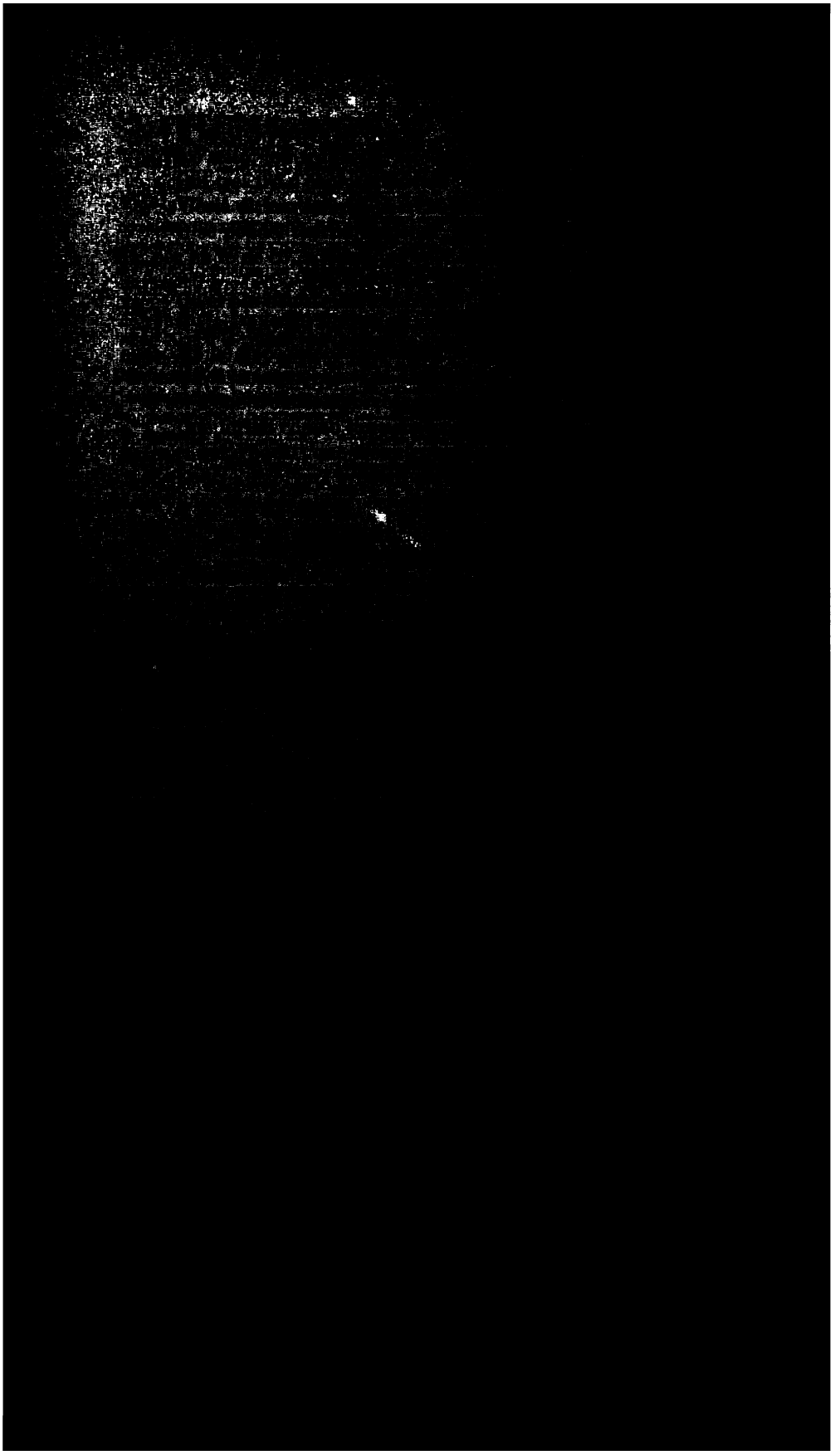
homme et femme recherchés dans leur toilette, gens glorieux, *goret, gorre, gorin, gorron,* desséché, maigre, pauvre, gueux » (Roquef.). Notre mot patois *gourinâ* nous semble signifier tout simplement gratter, frotter. Les femmes de nos campagnes ont l'habitude de gratter les petits *gorets* pour leur faire plaisir.

8. *Rŏpiŏla,* Foucaud traduit « rétabli, rattrapé ». Dom Duclou ne donne ce mot qu'au *Supplém.* (*termes en usage dans les villes d'Ussel, Meymac, Egletons,* etc.) et l'orthographie *se repeala,* « reprendre ses forces, rétablir sa santé »; cependant ce mot ne se trouve pas dans le *Dict. bas-lim.* de Béronie. On n'y trouve que *repoulica,* même signification. L'étymologie qui se présente la première à l'esprit est le radical roman *pel, pelh* (lat. *pellis*), peau; catal. *pelh*; espagn. *piel*; bas-lim. *pel,* haut-lim. *peu,* d'où les composés suivants : bas et haut-lim. *piŏlâ,* peler; langued. *espelia, it.*; limous. *repiŏlâ, se rŏpiŏla, s'eipelî,* se remettre en peau, se refaire; langued. *espeli,* sortir de la peau, c'est-à-dire éclore. Le rom. a *espeller, espellir, espelir,* dans le sens d'éclore, paraître au dehors. Faut-il y voir le radical *pel,* ou, simplement, avec Roquefort, le verbe latin *expellere?*

Une autre étymologie, moins naturelle mais plus conforme à la tradition, se présente parallèlement à celle-ci. Le langued. a *apiala,* étayer, appuyer; le provenç. *apiela,* dans le même sens; le rom. *apilar,* empiler, appuyer, employé aussi au figuré avec la signification de soutenir, réconforter : *don nueg e jorn m'apil,* dont nuit et jour je me réconforte (Raym. Vidal). Ital. *appigliare,* attacher. Le radical roman de ces verbes est *pilar,* pillier (bas-lat. *pilla, pillum*), et aussi *piela;* portug. *pilha;* lyonn. *piala,* étai; langued., provenç. *pialoun, it.* Si au moyen âge on a dit *piela,* piller, on a dû dire, quoique Raynouard n'en donne aucun exemple, *apielar,* soutenir, appuyer, réconforter, d'où, avec la particule itérative, *rapielar,* qui n'est autre que notre mot patois. Quant à l'étymologie donnée par M. Honnorat : *repioula,* de *pes, pedis,* pied, c'est-à-dire remettre sur pied, elle ne supporte pas l'examen.

9. *Revicoula,* « ressuscité » (Foucaud). « *Revicoulâ,* ravigoter, remettre en force et en vigueur; en ital. *rinvigorire; se revicoulâ,* verbe neutre, reprendre ses forces, se rétablir; en lat. *reviviscere* » (Dom Duclou); bas-lim. « *reviscoula* rappeler à la vie, ressusciter et revenir d'un long évanouissement » (Béronie); *rebiscoula,* dans le Tarn; provenç. *reviscoura, reviscoulia, reviscoula;* catal. *reviscolar;* rom. revisсolar, ressusciter, ranimer. MM. Raynouard et Honnorat voient dans ces mots des diminutifs du rom. *revivar,* revivre (lat. *reviviscere*). Cependant le subst. latin et rom. *vigor,* vigueur, avait donné : 1° le verbe *vigorar,* fortifier, qui est resté sans altération dans le catal., l'espagn., le portug., et dans l'italien *vigorare;* 2° le verbe *avigorar,* ayant la même signification, qui est resté dans l'espagnol. Notre mot patois *revicoulâ* ne serait donc qu'une forme de *ravigorar.* Le provenç. *reviscoura* a gardé le *r* du primitif.

10. *Gibo.* Foucaud traduit « volant, » terme qui n'est pas donné par l'Académie. C'est une serpe à long manche. Nous avons aussi le *gibou* qui sert à élaguer les arbres. Cette expression semble limitée au Haut-Limousin. Il nous paraît difficile, quelque



[illegible]

[illegible] pensado.

[illegible] que pensen mau.

[illegible] bien- ô perpau,

[illegible] quelo fablo,

[illegible] neje.

[illegible] espre,

[illegible] paravo;

[illegible] cherchavo

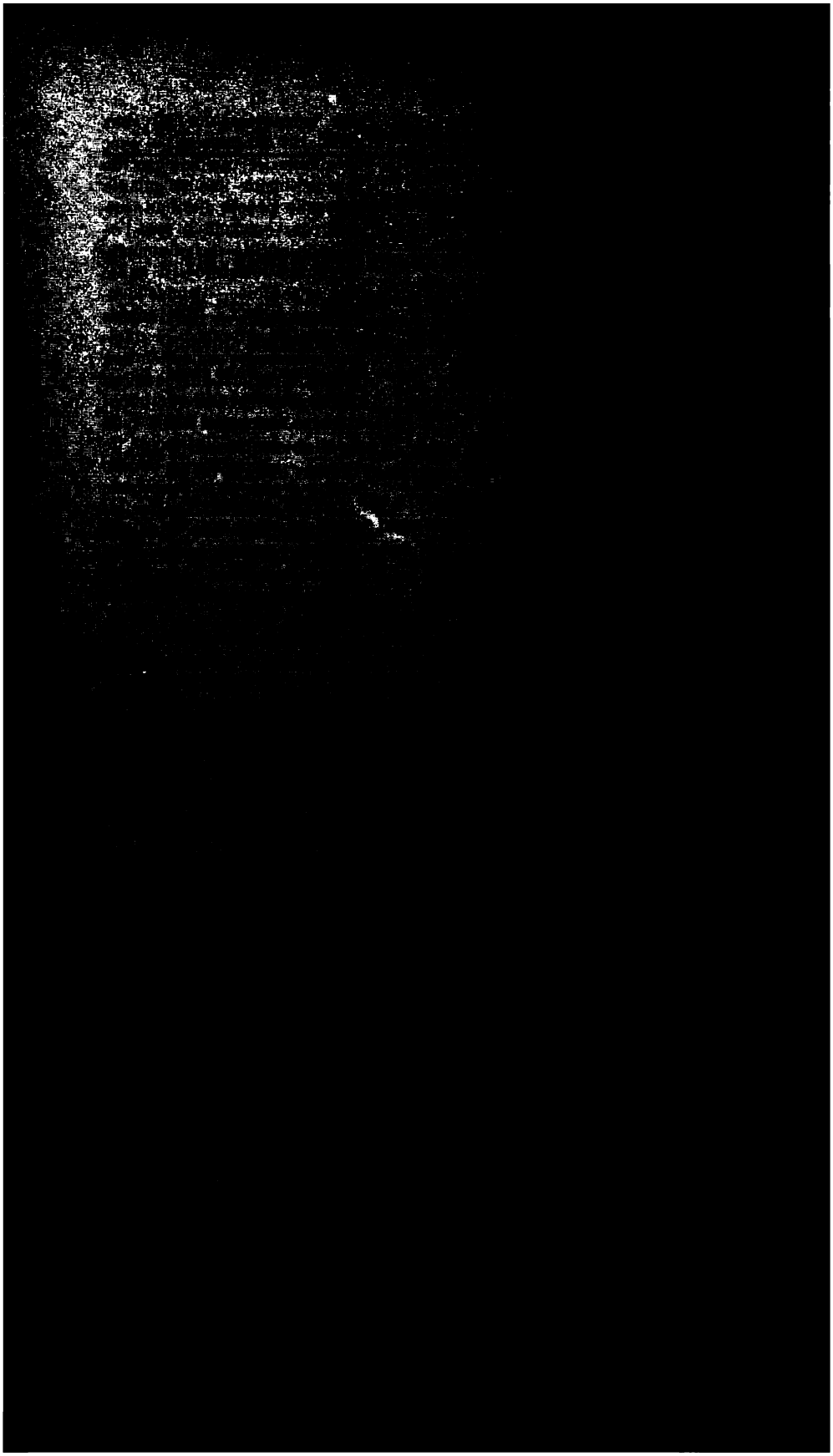
[illegible] pitl

[illegible] gen,

[illegible]

vaut bien — la peine d'être regrettée, — puisqu'elle fait notre plaisir, — et (il) faut être bien de loisir — pour avoir eu une telle pensée. — Tant pis pour ceux qui pensent mal. — Ce que je dis là me vient bien à propos, — puisqu'(il) s'agit, dans cette fable, — d'une femme qui se noya. — La fable ne dit pas si elle le fit exprès, — ni si son mari la pleurait, — mais elle dit bien qu'il la cherchait [illegible] (pour l'enlever).

[illegible] les pe[illegible] qui étaient au bord de la [illegible]



« Vole bien, disse queu crössoû,
Oveque moû ömî ne fô pâ de feiçoû,
Pèr no si gölanto partido ».
Lou jour di, ô ne manque pâ.
Quan-t ô sen l'ôdour dô repâ,
O fai coumplimen ö l'ôtesso;
O vanto for so poulitesso,
Trobo lou dînâ bien coufi [6].
Loû renar an toû lou be fi,
E queuqui, de segur, vio plo boun- öpeti.
Deijâ lo lingo li 'n lebreto[7]
De veire sur lo chôföreto
Un gigo âcha bien menu.
Lo sau [8], lou pebre, lou verju,
Mai lo quîto poûdro de du,
Re ne mancavo ö lo couzino.
Mâ lo cigougno fugue fino :
Quan lo servigue lou dînâ,
Lo lou bouje tou dî no bujo [9];
E, pèr counsequen, châcu jujo
Que lou renar n'en tâte pâ.
Lou be, lou cô de lo cigougno
Lî- entröviau bien- eizadömen;

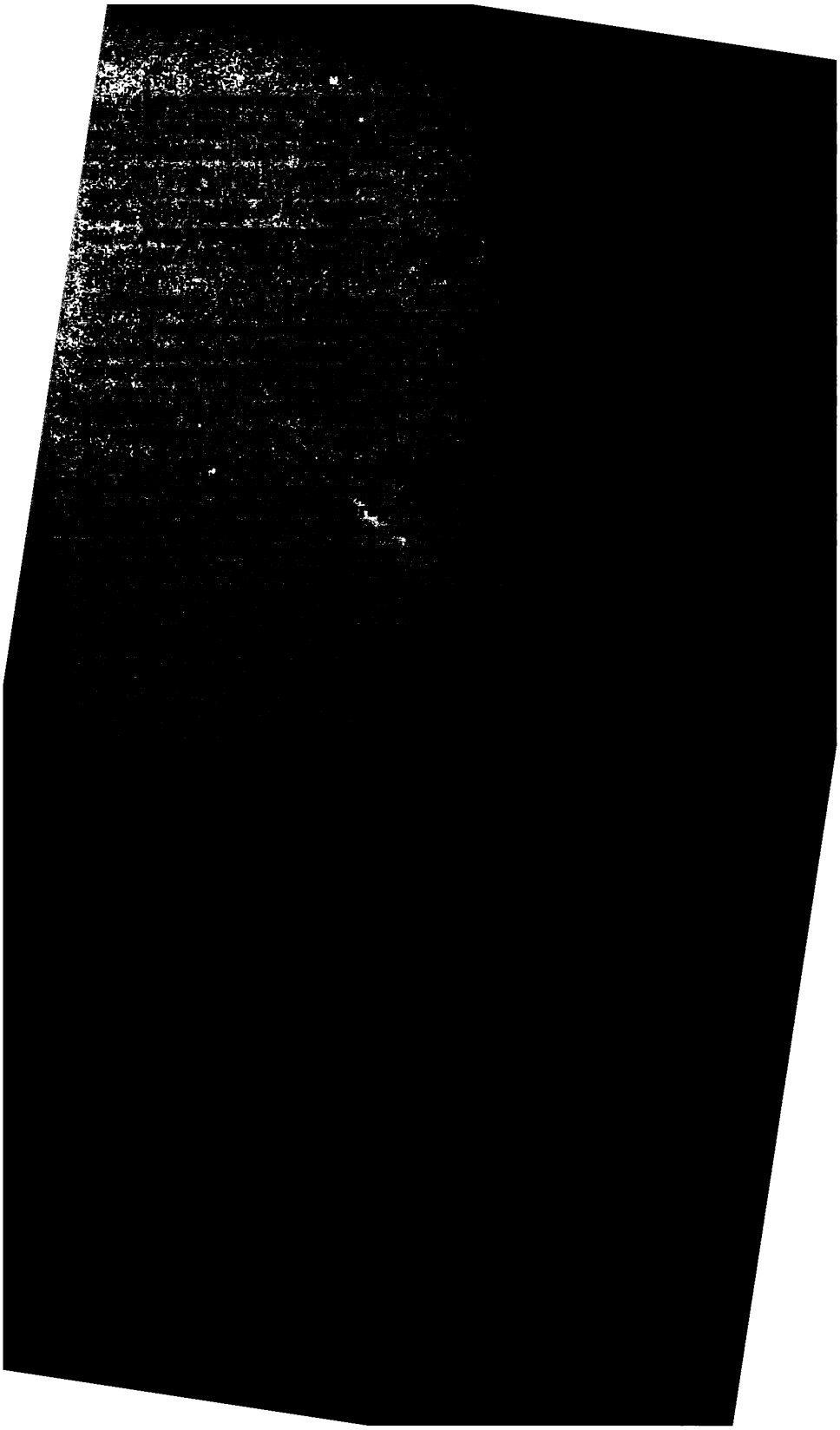
elle le convie. — « (Je) veux bien, dit ce crasseux, — avec mes amis (je) ne fais pas de façons — pour une si galante partie. — Le jour dit, il ne manqua pas. — Quand il sent l'odeur du repas,— il fait compliment à l'hôtesse; — il vante fort sa politesse,— trouve le dîner bien mijoté. — Les renards ont tous le bec fin, — et celui-ci, assurément, avait bien bon appétit. — Déjà la langue lui en démange — de voir sur le réchaud — un gigot haché bien menu. — Le sel, le poivre, le verjus, — et même la poudre de duc,— rien ne manquait à la cuisine. — Mais la cigogne fut fine : — quand elle servit le dîner, — elle le vida tout dans une buire; — et, par conséquent, chacun juge — que le renard n'en tâta pas. — Le bec, le cou de la cigogne — y entraient bien aisément; — le

6. *Coufi.* Ce mot a une acception bien plus étendue que celle que nous donnons au mot français *confit.* Il signifie culinairement tout ce qui est mijoté dans son suc, au moyen d'une cuisson lente. C'est la définition que donne Béronie : « *coufit* se dit en Bas-Limousin de certaines choses qu'on a fait presque entièrement cuire et dont on laisse achever la cuisson sans feu ou avec très peu de feu, en les tenant bien couvertes ». Langued., provenç. *coufi,* mitonner.

7. *Lo lingo li 'n lebreto,* « la langue lui en frétille » (Foucaud). « *Lebretâ,* soupirer ardemment après quelque chose, désirer avec ardeur; en grec *liptein* » (Dom Duclou). Bas-lim. « *lebreta,* avoir grand désir, être dans une grande impatience de faire quelque chose » (Béronie). Nous ne trouvons ce terme dans aucun autre glossaire patois. Nous croyons qu'il est formée du subst. *lebriei,* levrier, qui a donné à plusieurs dialectes le dicton : *affamé comme un levrier.* On dit aussi à Limoges : *uno se de lebriei,* une soif de levrier, c'est-à-dire une grande faim.

8. *Lo sau,* le sel. Ce mot est féminin en patois limousin comme dans le gasc., le langued., le provenç. *sau,* le poitev. *sau* (prononc. *sô*). Le rom. sal était aussi féminin. Cependant le berrich. *sau* est masculin. Le genre tantôt masculin, tantôt féminin de ce mot vient de ce que le lat. *sal* était neutre.

9. *Bujo,* « buire ou buie, espèce de cruche; en espagn. *botija;* en bas-lat. *butta* ou *buza* » (Dom Duclou); bas-lim. *brudzo,* « cruche de terre à deux anses dont le ventre est fort gros, jarre » (Béronie); poitev. *buye,* cruche; berrich. *buie,* cruche à anse au-dessus de la gueule; picard, champen. *buire;* à Bar-le-Duc, *beuère;* à Nantes, *bue;* à Rennes, *buie*; anc. franç. *buha,* « petit vase de bois de forme oblongue, dans lequel les faucheurs mettaient de l'eau avec la pierre à aiguiser leur faux; *buhe,* cruche, d'où *buhatier,* celui qui les fait ou qui les vend » (Roquefort). « *Buie,* dit M. Littré, vase à mettre de l'eau, cruche. Au xve siècle, on disait une *buhe* (Voy. Du Cange au mot buhaterius). Ce mot ne peut venir que d'un *buga* ou *buca,* qui signifie, il est vrai, trou, creux (voy. buée), et qui aura eu, en outre et par extension, le sens de vase. »



Olei doun lo beitio mŏlino —
Iô vole dîre lou serpen,
Noun pâ l'ome, car bounŏmen
Caucu qu'ôrian l'ôrelio fino
S'î troumpŏrian be eizadŏmen —
Olei doun lo paubro vipèro,
Qu'èrio preijounieiro de guèro,
E meizo deijâ din-t un sa,
Vegue be que l'èrio perdudo;
Car quel ome li- ŏvio ŏnounça
Que so mor èrio rezŏgudo,
Gueisso lo tor ŏbe ôbe nou.
Pèr nen bŏliâ pertan n'espeço de rŏzou,
O li cherche quelo encheizou :
« Ingrato! disse-t-eu, mounle d'ingrŏtitudo!
Fô que tu mèriâ sur lou chan ;
Car de leissâ viôre un meichan,
Qu'ei fâ pecha. De to moursuro,
De to lingo mai de tâ den
Fô que deliôre lo nŏturo.
Pèr rŏssurâ lo bravo gen,
N'î- o pâ d'embaisso pû seguro ».
Lou serpen, dî soun limoro [2],
Li reipoun, fièr coumo un piŏro :
« Toû loû ingrâ que sôun sur tèro,
Si loû foulio doun coundannâ,
O quî pourio-t-un pardounâ ?
Te meimo que me fâ lo guèro,
Tu te sei rŏpa pèr lou nâ.
Meto lo mo sur to coûssinço,
(Car, ŏ lâ fî, t'ûzŏriâ lo pŏssinço
De ne sabe pâ dîre quî).
Mo vito ei dî tâ mâ, tu me vâ fâ perî;
Mâ, dô min, ŏvan de murî,
Fô que mountre toun- injustiço.

au ciel ». — Alors donc la bête maligne — (je veux dire le serpent, — non pas l'homme, car bonnement — quelqu'un qui auraient l'oreille fine — s'y tromperaient bien aisément) — alors donc la pauvre vipère, — qui était prisonnière de guerre, — et mise déjà dans un sac, — vit bien qu'elle était perdue ; — car cet homme lui avait annoncé — que sa mort était résolue, — eût-elle tort oui ou bien non. — Pour en donner pourtant une espèce de raison, — il lui chercha cette anicroche : — « Ingrate ! dit-il, moule d'ingratitude ! — (il) faut que tu meures sur le champ ; — car de laisser vivre un méchant, — c'est faire péché. De ta morsure, — de ta langue et de tes dents — (il) faut que je délivre la nature. — Pour rassurer les braves gens, — (il) n'y a pas de moyen plus sûr ». — Le serpent, dans son numéro (jargon), — lui répond, fier comme un pierrot : — « Tous les ingrats qui sont sur terre, — s'il les fallait donc condamner, — à qui pourrait-on pardonner ? — Toi-même qui me fais la guerre, — tu t'es attrapé par le nez (tu t'es donné sur le nez). — Mets la main sur ta conscience, — (car, à la fin, tu userais la patience — de (je) ne sais pas dire qui). — Ma vie est dans tes mains, tu me vas faire périr ; — mais, du moins, avant de mourir, — (il) faut que (je) montre

---

Notre locution doit-elle être attribuée au Nord ou au Midi ? Dans tous les cas, on voit qu'il est indifférent d'écrire notre mot patois par un *s* ou par un *ç*.

2. *Limoro* pour *numéro*, est pris ici dans le sens de langage. Bas-lim. *limoro*, « langage particulier d'une certaine sorte de gens, jargon. Le peuple emploie le mot de *limoro* pour exprimer une manœuvre secrète, un procédé pour réussir dans une affaire, une *manigance*. On dit encore dans ce sens : *vous n'entendes pas oquel limoro*, vous n'êtes pas au fait de cette intrigue » (Béronie). Le peuple dit, dans toute la France : *entendre le numéro*, pour être habile, avoir de l'expérience. La Fontaine l'a employé dans ce sens (voy. Fr. Michel, *Dict. d'argot*, p. 293). Seulement, dans plusieurs provinces, le *n* a été remplacé par *l*, permutation assez fréquente. Ainsi, dans le Centre, on dit *limero* ou *limerio ; limero*, dans la Picardie. M. Honnorat fait *lumero* du genre féminin et lui donne pour étymologie le latin *limus*, oblique, de travers ; c'est aller chercher bien loin ce qu'on a sous la main.

Mai, mo fe, qu'ei plo ŏ te ŏ parlâ de justiço !
O te que n'à jŏmai counŏgu d'autro lei
Mâquan toun- intere, tâ pŏssî, toun plŏzei,
Caucâ ve meimo toun cŏprice ?
To lingo n'ei-lo pâ, en pican quî ce chio,
Pû verenoûzo[3] que lo mio ?
Toun cœur n'ei-iô pâ ple de rûzo, d'artifice ?
Ne sei-tu pâ die-milo ve
Pû tor e pû rampan que me ?
Opren doun, ŏvan que perisse,
Que pèr troubâ, soû lo chapo dô ceu,
Lou mounle d'un- ingra, co n'ei pâ dî mo peu
Que fô cherchâ, mâ be soû toun chŏpeu ».
L'ome s'ŏtendio pâ ŏ no talo franchîzo.
O fugue so ; co lou deigrîzo.
O s'ŏreito tou cour ; ô reculo d'un pâ,
E ne sŏbio tro coumo fâ.
Mâ pertan, ŏ lâ fî, deiguîzan so coulèro,
O parlo entau ŏ lo vipèro :
« Quelâ rŏzoû ne valen toutâ re.
Iô pourio be jujâ tou soû, car 'n ai lou dre ;
Mâ pregnan lou parti que pŏrei lou pû sage :
Metan l'ŏfaire[4] en- ŏrbitrage ;
Sur queu pouen noû nen pŏssŏran
Pèr ce que loû espèr dîran ».
— « Ne dŏmande pâ mièr, di lo beitio rampanto
E dî soun sa touto tremblanto ».
Uno vacho èrio qui ; î l'ûchen, lo vengue.
Châco partido li counte
Lou suje de quelo cŏrelo.
« Co n'ei mâ co ? se disse-t-elo,
Sei voulei ôvî deicho ô bou.
Pardi ! n'èrio gro necessârî,
Pèr decidâ lou câ, de vei de coumissâri.
Qu'ei be tou cliar : lo vipèro o rŏzou.
L'ome ingra, ŏprei vei eissuri[5] moun tetou,

ton injustice. — Et, ma foi, c'est bien à toi à parler de justice, — à toi qui n'as jamais connu d'autre loi — que ton intérêt, tes passions, ton plaisir, — quelquefois même ton caprice ! — Ta langue n'est-elle donc pas, en piquant qui ce soit, — plus venimeuse que la mienne ? — Ton cœur n'est-il pas plein de ruse, d'artifice ? — N'es-tu pas dix mille fois — plus tortu et plus rampant que moi ? — Apprends donc, avant que (je) périsse, — que pour trouver, sous la chape des cieux, — le moule d'un ingrat, ce n'est pas dans ma peau — qu('il) faut chercher, mais bien sous ton chapeau ». — L'homme ne s'attendait pas à une telle franchise. — Il fut sot ; cela le dégrise. — Il s'arrête tout court ; il recule d'un pas, — et ne savait trop comment faire. — Mais pourtant, à la fin, déguisant sa colère, — il parle ainsi à la vipère : — « Ces raisons ne valent toutes rien. — Je pourrais bien juger tout seul, car (j')en ai le droit ; — mais prenons le parti qui paraît le plus sage : — mettons l'affaire en arbitrage ; — sur ce point nous en passerons — par ce que les experts diront ». — « (Je) ne demande pas mieux », dit la bête rampante — et dans son sac toute tremblante. — Une vache était là ; ils l'appellent, elle vint. — Chaque partie lui raconta — le sujet de cette querelle. — « Ce n'est que cela ? dit-elle, — sans vouloir entendre jusqu'au bout. — Pardi ! (il) n'était pas nécessaire, — pour décider le cas, d'avoir de commissaire. — C'est bien tout clair : la vipère a raison. — L'homme ingrat, après avoir desséché ma mamelle,

3. *Verenoû,-oûzo,* venimeux,-euse, de *vere,* venin ; bas-lim. *vere,* venin, *verenou,* venimeux ; langued. *veri, verinous ;* provenç. *verin, verinous ;* gasc. *berenc, beren, berenous ;* catal. *veri,* venin ; rom. VERE, venin, VERENOS, venimeux ; poitev. *verin* (*v'rin*) ; berrich. *verin* (*v'rin*), *verain* (*v'rain*) ; Bresse-Châlonn. *verin ;* anc. franç. *verin,* poison ; lat. *virus.*

4. *Ofaire,* affaire ; nous disons plus communément *ôfâ.* Du reste le rom. avait la double forme AFAIRE et AFAR. Bas-lim. *offa ;* langued. *afa ;* gasc. *affa ;* provenç. *affa* et *affaire ;* béarn. *aha.*

5. *Eissuri,* « exprimé, pressuré, tari » (FOUCAUD) ; « *essurt,* épreindre, presser pour exprimer le suc » (DOM DUCLOU). C'est bien l'acception que le mot a aujourd'hui. Il ne

Penden mai de vin-t an, me laiss*o* ŏ l'ŏbandou.
Châque jour, deipei moun jône age,
Li furnicho vedeu, bûre, cŏliou, froumage.
Obe, qu'ei me que l'ai nûri ;
O m'ô deu, ch'ô n'o pâ peri,
E qu'ei moun la que l'o gŏri,
Pèr un*o* espeço de miraud*io* [6],
D'uno gross*o* et lounjo mŏlaud*io*.
Sai vieili*o* ôro, e, pèr moun grŏmarcei [7],
O me laiss*o* eitôviâ dô mandi deich*o* ô sei.
Denguèro si l'ingra me voulio leissâ paiss*ei* !
Si minjavo dô min lo meita de moû aiz*eî* !
Mâ, sei pieta, sei coumpŏcî,
O me laisso sei fe, sei palio, sei vourî [8],
Eivenlado sur mo leitieir*o* ;
En mo chŏden*o* ô cô, fô grŏtâ lo gourgeir*o*.
Si guei gu pèr meitr*e* un serpen,
O m'ôrio, de segur, trŏta diferŏmen.
Qu'ei moun- ŏvî ; bounsei ! voû fô mo reverenç*o* ».
L'ome, tou-t eibôbi d'uno talo sentenç*o*,
Se mete de dîr*e* ô serpen :
« Lo creziâ pâ ; quelo vieilio sei-den
N'ei mâ n'eibeitido, no sot*o*,

— pendant plus de vingt ans me laisse à l'abandon. — Chaque jour, depuis mon jeune âge, — (je) lui fournissais veau, beurre, caillé, fromage. — Oui, c'est moi qui l'ai nourri ; — il me le doit, s'il n'a pas péri, — et c'est mon lait qui l'a guéri, — par une espèce de miracle, — d'une grosse et longue maladie. — (Je) suis vieille maintenant, et, pour mon *grand merci*, — il me laisse jeûner du matin jusqu'au soir. — Encore si l'ingrat me voulait laisser paître ! — Si (je) mangeais du moins la moitié de mon aise ! — Mais, sans pitié, sans compassion, — il me laisse sans foin, sans paille, sans regain, — étendue sur ma litière ; — avec ma chaîne au cou, (il) faut (me) gratter le gosier. — Si (j')avais eu pour maître un serpent, — il m'aurait, bien sûr, traitée différemment. — C'est mon avis ; bonsoir ! (je) vous fais ma révérence ». — L'homme tout ébaubi d'une telle sentence, — se mit à dire au serpent : — « (Ne) la crois pas ; cette vieille sans-dents — n'est qu'une idiote, une sotte, — et

---

faudrait pas confondre dans une même étymologie *eissurî* et *eissujâ*. *Eissujâ*, c'est essuyer, dont le primitif est *suc ; eissurî*, c'est essorer, c'est-à-dire presser et tordre du linge mouillé pour le faire sécher ensuite. L'anc. franç. avait la forme *essoreir* qui se rapproche beaucoup d'*eissurî*, et le subst. *essort*, hâle, air sec, resté dans le poitev. *essor*, sécheresse, hâle. Génevois *essourer*, essorer ; provenç. *essaura*, *eissoura*, *it.* ; rom. *eisaurar*, *yssaurar*, *essaureiar*, essorer, élever ; bas-lat. *exaurare*, prendre le vent, du lat. *ex* et *aura*. Quant au changement de *o* et *ou* en *u*, il est dû à cette loi, constante dans le Haut-Limousin, qui veut que, dans les infinit. des verbes terminés en *î* long, les voyelles *ô* et *ou* de la pénultième se changent en *u* : *murî*, mourir, *crubî*, couvrir ; *furnî*, fournir, etc.

6. *Miraudio*, miracle. Nous ne retrouvons ce mot dans aucun des glossaires que nous avons à notre disposition. Il est donné par M. Honnorat comme purement limousin. C'est le lat. *miranda* que le roman n'avait gardé que dans le sens de « donjon, belvédère ».

7. *Moun grŏmarcei*, littér. « mon grand merci ».

8. *Vourî*, regain ; Dom Duclou orthographie *vouriou* et *voueiriou*, et ajoute que l'on dit à Solignac *boueiriou* ; bas-lim. *bouiriou*. Nous pensons que c'est le même mot que *bouri* qu'on a vu déjà employé comme balayures (voy. ci-dessus, p. 20, note 3). Donnons ici une explication que nous aurions dû donner plus tôt. Suivant la prononciation actuelle, nous terminons simplement en *î* certains substantifs que Foucaud termine en *iou* et Dom Duclou en *iu*, ce dernier faisant observer quelque part qu'ils se prononcent *iou*. Tels sont les substantifs français en *ion*, attention, procession, que Foucaud orthographie *ottentiou*, *proucessiou*, et Dom Duclou *attentiu*, *proucessiu*. Certains autres mots sont dans le même cas. Foucaud écrit *Diou* Dieu, Dom Duclou *Diu*. Il est à croire que telle était la prononciation du temps de ces auteurs ; mais actuellement l'*iou* s'est contracté en *î* long. Du reste ce qui prouve que, du temps de Dom Duclou, l'*ou* d'*iou* était peu sensible, c'est que l'auteur du *Dictionnaire manuscrit* se contente de le figurer simplement par un *u*.

[illegible] co de guliado[12].
[illegible] vêngu viei
[illegible] piei.
[illegible] si be tan tendre
[illegible] quan-t ô me po pû vendre
[illegible] boun soudar
[illegible] sur l'ôtar,
[illegible] lo coulèro
[illegible] be tô-t ô tar
[illegible] tèro ».
[illegible] ton argnoû
[illegible] quel einnyoû
[illegible]

payée — avec des coups de bâton, quelques coups d'aiguillon. — Mais, une fois que (je) suis devenu vieux, — il me fait bien encore pis. — Si (je) ne puis plus aller, son cœur est bien si tendre, — qu'il me donne au bon Dieu quand il (ne) me peut plus vendre. — Pour avoir la paix, il fait le bon soldat, — et verse mon sang sur l'autel, — pour éteindre le feu de la colère — du ciel qui, cependant, punit bien tôt ou tard — l'ingratitude sur la terre ». — Ainsi parla le bœuf, et l'homme tout [illegible] est ennuyeux. — C'est un arbitre de prune cuite (de [illegible]

L'ANÉ E LOU PITI CHE

N'ì- o re de pû insupourtable
Qu'un- âne que vô fâ l'eimable;
(Pertan c'aribo be souven).
I'ai ôvi dîre qu'autre ten
Un bourique ple de tendresso
Vougue cŏressâ so meitresso;
Mâ qu'ô nen pŏye lo feiçou,
Proufitan de quelo leiçou.
« Coumen! dijio-t-eu dî soun- âmo,
Iô veirai queu piti chichou[1]
Viôre de pèr ŏ coumpŏgnou
Coumo Moussû, coumo Mŏdamo,
E i' ôrai dô co de bâtou!
E que fai-t-eu doun tan? O lour balio lo pauto;
E tanquetan ô ei bica.
Sanjiurei [2]! lou diâble lo fauto!
Si n'ei-co pâ tan mŏleiza ».
Dî quelo admirablo pensado,
O s'en vai ŏmouroûzŏmen,
Levo no soto[3] touto ûzado
E lo pourto for lourdŏmen
Soû lou bŏbignou de Mŏdamo;
E de so belo vou ô entouno lo gamo,
Pèr fâ soun piti coumplimen.
« Ah! moun Dî! quau rudo muzico!
Quau cŏressâ [4]! se disse-lo.

L'ANE ET LE PETIT CHIEN

(Il) n'y a rien de plus insupportable — qu'un âne qui veut faire l'aimable. — (Pourtant cela arrive bien souvent.) — J'ai ouï dire qu'autrefois — un bourriquet, plein de tendresse, — voulut caresser sa maîtresse; — mais qu'il en paya la façon. — Profitons de cette leçon. — « Comment! disait-il en son âme, — je verrai ce petit chien — vivre de pair à compagnon — avec Monsieur, avec Madame, — et j'aurai des coups de bâton! — Et que fait-il donc tant? Il leur donne la patte; — et aussitôt il est baisé. — Saprebleu! le diable la faute! — Si n'est-ce pas tant malaisé ». — Dans cette admirable pensée, — il s'en va amoureusement, — lève un sabot tout usé — et le porte fort lourdement — sous le menton de Madame; — et de sa belle voix il entonne la gamme, — pour faire son petit compliment. — « Ah! mon Dieu! quelle rude musique! — quelles caresses! dit-elle. — Vite,

1. *Chichou,* petit chien, diminutif de *chi,* qui se dit aussi bien que *che;* bas-lim. *tsitsou,* et *tsitsoto* au fémin.; langued. *chiche, chichou;* anc. franç. *chi,* jeune chien.

2. *Sanjiurei,* pour *cen diôrei,* cent diables, corruption destinée à masquer le juron. Nous avons vu (page 75, note 27) comment de *sang-Dî!* on a fait *sangi!*

3. *Soto,* sabot; « *soto* (*sotâ,* au pluriel), corne du pied du cheval (et, en général, des bêtes de somme) » (Dom Duclou); même signification en Bas-Lim. Ce terme semble être propre à nos contrées. Il y a fort à douter qu'il soit le féminin de *so,* sabot, chaussure en bois; bas-lim. *sou;* langued. *soc;* anc. catal. *soch;* catal. mod. *soc;* portug. *soco;* ital. *socco,* rom. soc; lat. *soccus.* M. de Chevallet donne au *soc* mot une origine celtique : bret. *souc'h, soc'h,* soc de charrue; gall. *swc;* écossais *soc;* irland. *soc. Soto* ne serait-il pas plutôt congénère du bas-lat. *sotus,* bois, forêt; espagn. *soto, it.?* Dans ce cas il faudrait voir dans le lim. *soto* une synecdoche de la matière pour la chose qui en est faite, et attribuer à la même figure l'anc. franç. *soste, sot,* massue à grosse tête, bâton.

4. Quau *rudo muzico!* Quau *cŏressâ!* Nous avons déjà vu (page 105, note 2), *quàu,*

Vite, vite, dî lo boutic*o*,
Prenei no bâro de fŏgo ! »
Lo bâro se pourte [5]; l'âne gue sò sŏlad*o*
Entau chŏbe lo serenad*o*.

vite ! dans la boutique,—prenez une barre de fagot ! »—La barre fut portée ; l'âne eut sa salade. — Ainsi finit la sérénade.

Queu que vô fourçâ soun tŏlan,
Ne fŏro jŏmai re que val*io*.
Qu'ei lou Boun-Dî qu'o fa lo tal*io*
Dŏ pû pitî mai dô pû gran.
Quan-t ô bŏlie l'espri châcu nen gue so dôz*o*.
Tau que ne so mâ fa lo prôz*o*,
Si- ô s'ŏvizo d'eicrîr*e* en vèr,
Ne po mâ rimâ de trŏvèr.
Qu'ei tou pŏriei de toû loû autr*ei*.
Queu count*e* ei pèr châcu de n'autr*ei*.
Omei, fennâ, peitrei, soudar,
Châcu nen po prenei so par.

Celui qui veut forcer son talent — ne fera jamais rien qui vaille. — C'est le bon Dieu qui a fait la taille — des plus petits et des plus grands. — Quand il donna l'esprit, chacun en eut sa dose. — Tel qui ne sait que faire la prose,—s'il s'avise d'écrire en vers, — ne peut rimer que de travers. — C'est tout de même de tous les autres. — Ce conte est pour chacun de nous. — Hommes, femmes, prêtres, soldats,—chacun en peut prendre sa part.

---

quel, invariable. Il résulte des exemples donnés par Raynouard que le rom. *qual, qal, cal,* était des deux genres, comme le lat. *qualis.* « *Qual,* dit cet auteur, était invariable, et le français le soumit à la règle qui distinguait les sujets et les régimes..... On employait encore dans le XVIe siècle *quel* pour le féminin ».

5. *Lo bâro se pourte,* littér. « la barre se porta ». C'est un de ces italianismes qui sont assez fréquents en Limousin.

LOU CHA E UN VIEI RA

LE CHAT ET UN VIEUX RAT

Din cauque viei libre de fŏblâ,
I'ai legi qu'un margau, l'Oleissandre dô châ,
L'Otila, lou vrai fleu [1] dô râ,
Rendio lâ rŏtâ mizerŏblâ ;
I'ai legi, dize-iô, din quel ancien- ôtour
Que queu cha esterminŏtour
Se fŏgio redoutâ ŏ douâ legâ lo round*o* ;
O voulio deirŏtâ nôtro mŏchino round*o*.

Dans quelque vieux livre de fables, — j'ai lu qu'un matou, l'Alexandre des chats,—l'Attila, le vrai fléau des rats, — rendait les rats (femelles) misérables. — J'ai lu, dis-je, dans cet ancien auteur,—que ce chat exterminateur — se faisait redouter à deux lieues à la ronde ; — il voulait *dérater* (dépeupler de rats) notre machine ronde. — Quatre-de-

---

1. *Fleu,* « fléau, instrument pour battre le blé ; en ital. *flagel;* en angl. *flail;* en bret. *freil;* en bas-lat. *flagellum* » (Dom Duclou). Bas-lim. *flodzel* ; langued. *flagel* ; gasc. *fleou ;* provenç. *flagel ;* catal. *flagell ;* anc. espagn. *flagelo ;* portug., ital. *flagello ;* rom. *flagel, flachel ;* anc. franç. *flael, flageau, flagel, flaiel ;* berrich. *flau ;* poitev. *flea* (prononcez *flla, ll* mouillés).

Quatrei de chifro [2], trŏcŏnar,
Arseni, mourt-ô-râ, rŏtieirâ,
N'èrian mâ lo bezi ôpe de Rodiliar.
Coumo ô veu que de lour tânieirâ
Loû ra n'ôzŏvian pû surtî,
Dé rajo ô se po pû pŏtî.
Lou gŏlan, un beu jour, se pende pèr no pauto,
En cauque trô de fî retor,
E, lo teito en bâ, fai lou mor.
« Querèque ô o fa cauco fauto,
Se disseten[3] loû râ, quan-t î lou guèren vu;
Se fai plo ten qu'ô chio pendu.
San-douto qu'ô ôro côza cauque doumage,
Rôba beleu cauque froumage,
Mourdu ôbe engrôgna caucu.
Quau feito dî lou vezinage!
Lŏvŏchio[4] queu gran Dî! e trè certenŏmen,
Noû rîran de boun cœur ŏ soun- entèrŏmen ».
I vian lou nâ en l'èr; î lî meten lo teito;
Pei rentren dî loû crô de râ;
Pei surten e fan quatre pâ;
Pei, mo fe, se meten en queito.
Mâ veiqui be d'uno autro feito!
Lou pendu ressussito, e, sur soû quatre pei,
O toumbo ô mitan dô grŏniei.
De touto l'armado fuyardo,
Se sŏve mâquan l'ŏvan-gardo.
« Oh! oh! *Messieurs*, se disse-t-eu,
Qu'ei no vieilio rûzo de guèro.
Voû nen veirei be mai denguèro;
Toujour de pû beu en pû beu!
V'ôrei beu fourtifiâ lo plaço,
Sabe dô tour de passo-passo;
Voû sirei toû escŏmouta;
E vôtro raço tout- antieiro
Pŏssŏro pèr mo jobissieiro ».

chiffre, traquenards, — arsenic, mort-aux-rats, ratières, — n'étaient que poussière auprès de Rodillard. — Comme il voit que de leurs tanières—les rats n'osaient plus sortir, — de rage il (ne) se peut plus souffrir. — Le galant, un beau jour, se pendit par une patte, — avec quelque morceau de fil retors, — et, la tête en bas, fait le mort. — « Peut-être il a fait quelque faute, — se dirent les rats, quand ils l'eurent vu; — (il) se fait bien temps qu'il soit pendu. — Sans doute qu'il aura causé quelque dommage, — volé peut-être quelque fromage, — mordu ou bien égratigné quelqu'un. — Quelle fête dans le voisinage! — Loué soit ce grand Dieu! et très certainement, — nous rirons de bon cœur à son enterrement ». — Ils avaient le nez en l'air; ils y mettent la tête; — puis rentrent dans les trous de rats; — puis sortent et font quatre pas; — puis, ma foi, se mettent en quête. — Mais, voici bien d'une autre fête! — Le pendu ressuscite, et, sur ses quatre pieds, — il tombe au milieu du grenier. — De toute l'armée fuyarde — (il ne) se sauva que l'avant-garde. — « Oh! oh! Messieurs, dit-il, — c'est une vieille ruse de guerre. — Vous en verrez bien plus encore; — toujours de plus beau en plus beau! — Vous aurez beau fortifier la place, — (je) sais des tours de passe-passe; — vous serez tous escamotés, — et votre race tout entière — passera par ma gibe-

2. *Chifro*, « subst. fém., chiffre; en espagn. *cifra*; en ital. *cifera*; en flam. *cijfer*; en bret. *chyfra*; en hébreux *siphra*; en arabe *sifer* ». Le luxe d'érudition que déploie ici Dom Duclou est du ressort de la philologie française. Faisons seulement remarquer le genre constamment féminin de ce mot dans la langue d'Oc : langued., provenc. *chiffro*; espagn., portug. *cifra*; ital. *cifera* et *cifra*. Dans l'anc. franç. *cyfre* était aussi féminin. « Le chiffre, dit M. Littré, est primitivement le zéro de l'arabe *çafar*, vide, à cause que le zéro est vide de toute valeur. De la signification de zéro, chiffre a passé à la signification générale de chiffre de numération ».

3. *Se disseten*, se dirent. Cette forme est peu usitée à Limoges. La forme régulière est *dissèren*.

4. *Lôvôchio*, pour *lôva chio*, loué soit.

Mai ô digio bien lo varta.
Pèr lo segoundo ve moun drôle loû ŏfino.
O se crubo tou de fŏrino;
Regremilia[5] tou coumo 'n eirissou,
S'ŏgrumî[6] din-t'un pŏlissou [7].
Lo gen troto-menu lî ve cherchâ so perdo.
N'î- ŏgue mâ un tou soû, querèque pû ŏlerto,
(Vole dîre pû ŏviza).
De finâ queu d'ŏqui qu'èrio un pau mŏleiza.
Queu viei routiei, fièr coumo rat-en-palio,
Ovio perdu so couo dî no bŏtalio.
« Queu tŏpou[8] de boulen[9] n'ŏnounço re que valio,
Se crede-t-eu de louen ô generau dô châ.
Iô dôte for quelo mŏchino.
L'ŏmi! t'â beu eisse fŏrino,
Car, quan tu siriâ sa, iô me preimŏrio pâ ».

cière ». — Et il disait bien la vérité. — Pour la seconde fois mon drôle les attrape. — Il se recouvre tout de farine. — Pelotonné tout comme un hérisson, — (il) se blottit dans un *paneton*. — La gent trotte-menu y vient chercher sa perte. — (Il) n'y (en) eut qu'un tout seul, sans doute plus alerte — (je) veux dire plus avisé). — D'attraper celui-ci c'était un peu malaisé. — Ce vieux routier, fier comme un rat-en-paille, — avait perdu sa queue dans une bataille. — « Ce *tapon* de son n'annonce rien qui vaille, — cria-t-il de loin au général des chats. — Je soupçonne fort cette machine. — L'ami! tu as beau être farine, — car, quand tu serais sac, je (ne) m'approcherais pas ».

Lo prudenço passo lo sianço.
Queu counte n'ei mâ inventa
Pèr noû moûtra que lo meifiançe
Ei lo mai de lo sûreta.

La prudence passe la science. — Ce conte n'est inventé — (que) pour nous montrer que la méfiance — est la mère de la sûreté.

5, 6. *Regremilia*, recroquevillé; *s'ŏgrumî*, se blottit (voy. p. 17, note 10). Dom Duclou ne donne pas *s'ŏgrumî*, mais donne *regremilia* : « foupi, froissé, chiffonné; *se regremiliâ*, se grésiller, se rétrécir au feu comme du parchemin ». C'est ce que, dans le Bas-Limousin, on appelle *regroouli*. *Regremiliâ* semble composé du diminutif lat. *grumicellus*, peloton de fil, comme *s'ŏgrumî* est composé du simple *grumus*, grumeau, amas, petite masse. Bas-lat. *grumiceglus*, *glomicellus*, diminutif du lat. *glomus*, peloton de fil. Anc. franç.: *grumel*, pelotte; *grumicelet*, petit peleton.

7. *Pŏlissou*, paillasson. C'est une corbeille faite de rouleaux de paille, de forme ronde et plate, dont les côtés évasés n'ont que quelques centimètres de hauteur. Ces paniers servent de moule pour le pain bis de la campagne qu'on appelle tourte. Bas-lim. *poliossou*; langued. *paliassou*; poitev. *palisson*. Tous ces mots dérivent du rom. *pailha* ou *palha*, paille; lat. *palea*.

8. *Tŏpou*, « tas » (Foucaud), « touffe, flocon » (Dom Duclou). *Tapon*, dans le *Dict. de l'Acad.*, « se dit en parlant des étoffes, de la soie, du linge, etc., qu'on bouchonne et qu'on met tout en un tas ». M. de Chevallet donne à ce mot une origine celtique ou germanique. « Autrefois, dit-il, *tapon* signifiait un bouchon : en bas-lat. *tappus*, *tappa*; en provenç., *tap*; en ital., *zaffo*... Anglo-sax. *tæppe*, bouchon; island. *tappe*, *tappi*, *it.*; tud. *zapho*, *it.*; dan. *tap*; suéd. *tapp*; allem. *zapf*; ang. *stople*. — Gall. *top*, bouchon, tampon; bret. *stouf*; écoss. *staipeol*, *stoipeal*; island. *stapal* ».

9. *Boulen*, « le son de seigle, après avoir ôté la fleur seulement » (Foucaud), « recoupe, seconde farine, celle qui reste après qu'on a ôté la fleur; en bas-lat. *rebuletum* » (Dom Duclou); de même en Bas-Limousin. Béronie dérive ce mot du latin POLLEN, fleur de farine; M. Honnorat se contente de donner le terme comme limousin, et de reproduire l'étymologie de Béronie. Il est possible qu'il y ait communauté d'origine entre notre mot patois et le mot français *boulanger*. Seulement, on n'est nullement d'accord sur l'origine de *boulanger*. Du Cange (v° BOLENDEGARII) tire ce terme de l'allemand *ball* ou *boll*, arrondi, globuleux, parce que, dit-il, les pains étaient faits en forme de boule; Ménage le dérive du lat. *pollentiarius*; c'est l'étymologie de Dom Duclou. Kennet, cité par Du Cange, y voit l'angl. *bolting*, action de bluter, de discuter. On trouve aussi dans le *Dict. anglais* : *bolter*, blutoir ou bluteau; *bolted*, bluté; *to bolt*, bluter, passer au bluteau, sasser.

LOU DOU TOREU E NO GRONOULIO

Doû tôreu, un jour, ŏluchŏ*vian* [1];
L'un- e l'autre bien- einida,
O co de corno, disputŏ*vian*
E no junj*o* e lo royôta.
No grŏnoulio, que loû vizav*o*,
De ten- en ten soupirav*o*.
« Qu'â tu pô? disse tan so sor.
Laisso loû fâ, î soun prou for
Pèr poudei voueidâ lour cŏrel*o*.
— Ah! ne vezei-tu pâ, se li reipounde-t-el*o*,
Que co ne siro mâquan noû
Que nen pŏyŏran lâ feiçoû?
Queu que vaî perdre lo gŏgur*o*
Ne nîro pâ sur lo verdur*o*;
O ne fŏro ni un ni doû,
O s'en vendro cŏtâ ô miei de nôtr' eitanch*â*,
Noû mountŏro loû pei sur l'anch*â*;
O noû vai toutâ eipoutî.
Touto lo nŏcî vai pŏtî,
Pèr mour de Mŏdamo Geniss*o*.
Noû pŏyŏran lou frai de so mŏliç*o* ».
Quelo pô pleno de boun-san
Tundigue rede dî l'eitan,
Mai se verifie tanquetan.
Lou tôreu bŏtu pren lo fuit*o*,
Se precipito tou de suit*o*
De grŏnouliei en grŏnouliei,
E lâ eiboulio [2] pèr miliei.

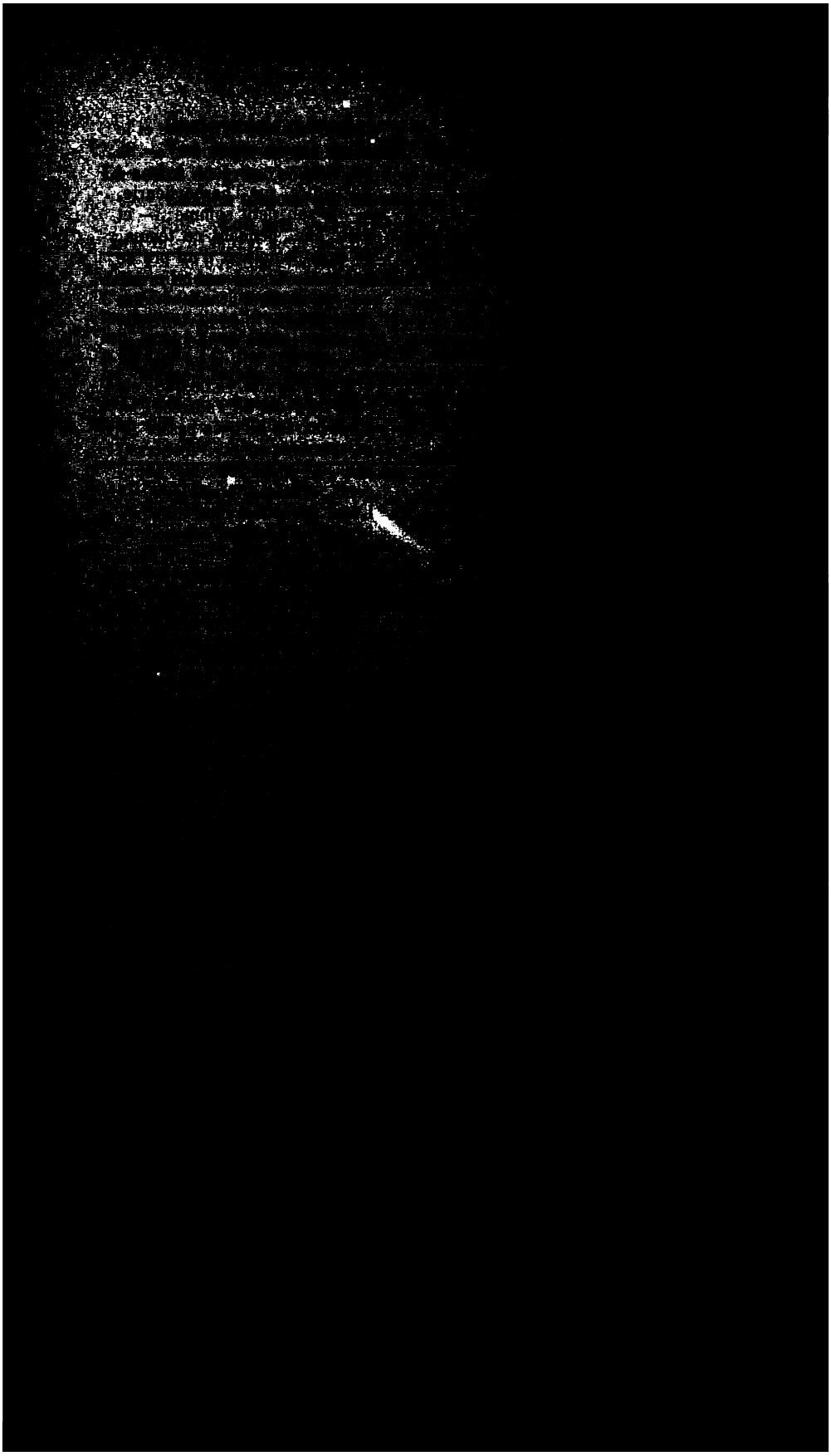
LES DEUX TAUREAUX ET UNE GRENOUILLE

Deux taureaux, un jour, se battaient; — l'un et l'autre bien irrités, — à coups de corne, disputaient — et une génisse et la royauté. — Une grenouille, qui les regardait, — de temps en temps soupirait. — « De quoi as-tu peur? dit alors sa sœur. — Laisse-les faire, ils sont assez forts — pour pouvoir vider leur querelle ». — « Ah! ne vois-tu pas, lui répondit-elle, — que ce ne sera que nous — qui en payerons les façons? — Celui qui va perdre la gageure — n'ira pas sur la verdure; — il ne fera ni un (une) ni deux, — il s'en viendra cacher au milieu de nos mares, — nous montera les pieds sur les cuisses; — il nous va toutes écraser. — Toute la nation va pâtir, — à cause de Madame Génisse. — Nous payerons les frais de sa malice ». — Cette peur pleine de bon sens — retentit roide dans l'étang, — et se vérifia sur le champ. — Le taureau battu prend la fuite, — se précipite tout de suite — de grenouillère en grenouillère, — et les écrase par milliers.

---

1. *Oluchovian*, « se battaient à coups de cornes » (Foucaud). Dom Duclou ne donne que « *luchâ*, lutter, se battre à la lutte; en espagnol *luchar*; en ital. *lottare*; en lat. *luctari* »; bas-lim. *lutsa*, lutter, et se cosser en parlant des béliers; langued. *lucha*; provenç.: *loucha*, lutter; *aloucha*, terrasser en luttant; rom. LUCHAR (lat. *luctari*), lutter, résister, combattre. Contrairement aux habitudes de notre patois, ce mot, qui eût souffert l'aphérèse s'il eût commencé par une voyelle brève, a été augmenté de la préposition. Peut-être est-ce le résultat d'une confusion entre le mot roman LUCHAR, lutter, et le mot également roman ALUCAR, ALUCHAR, allumer, exciter, animer (anc. franç. *allucher*, *alluchier*, berrich. *allucher*). Dans ce dernier cas, la racine est le lat. *lux*, lumière. Faisons encore observer que le mot patois *alucha* nous semble mal choisi par Foucaud. Nous ne l'avons jamais entendu que pris en bonne part. C'est généralement lutter en jouant.

2. *Eiboulio*, 3e pers. sing. prés. indic. d'*eiboulià*, « écraser, écacher; en ital. *sbu-*



(L'ome e lou che venian dŏrei)
I fŏgian vouyage toû trei.
Lou meitre sur l'erbo flûrido
Fŏgue so pitito durmido;
E moun- âne, penden queu ten,
Dî lou mitan d'un pra se balio dô boun ten.
Un pra que lo rivieiro roûzo [3],
Deu vei l'erbo plo sŏbouroûzo.
L'âne trobo lou paissei [4] bou;
Mâ gnî- ŏvio pen piau de chardou.
Ce que qu'ei d'ŏvei de l'ŏdresso!
L'âne sŏbio bien se pŏssâ
De chardoû, quan-t ô n'en vio pâ.
Entau fan loû bourgei, mâi lo quîto noblesso.
L'âne vio deijâ bien dînâ;
Lou che n'ŏvio pâ deijûna.
O s'en vai, lo gorjo bŏdado [5],
Dîre ŏ sôme : « Moun cŏrŏmado!
Lou meitre dèr, mère de fan;
Morjî! si t'èria boun- efan,
Tu quinchŏriâ [6] tan-si-piti l'eichino;

double banne — (l'homme et le chien venaient derrière) — ils faisaient voyage tous trois. — Le maître, sur l'herbe fleurie, — fit son petit somme; — et mon âne, pendant ce temps, — dans le milieu d'un pré se donne du bon temps. Un pré que la rivière arrose — doit avoir l'herbe bien savoureuse. — L'âne trouve le pacage bon; — mais (il) n'y avait pas un brin de chardon. — Ce que c'est (que) d'avoir de l'adresse! — L'âne savait bien se passer — de chardons quand il n'en avait pas. — Ainsi font les bourgeois, et même la noblesse. — L'âne avait déjà bien dîné; — le chien n'avait pas déjeuné. — Il s'en va, la gorge béante, dire à (l')ânon : « Mon camarade! — le maître dort, (je) meurs de faim; — morbleu! si tu étais bon enfant, — tu pencherais tant

---

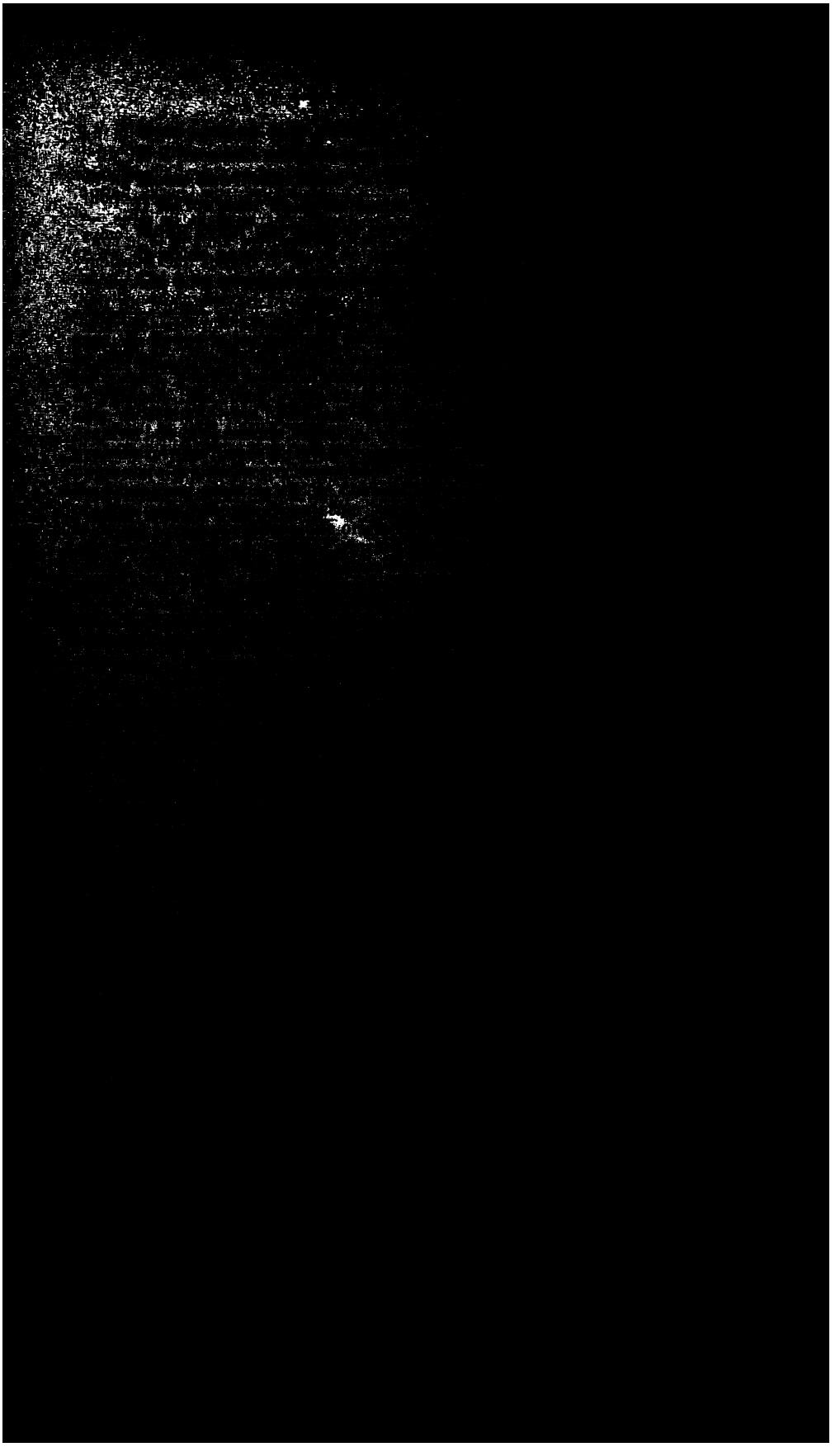
vingt-cinq ou trente mots authentiquement celtiques qui nous ont été transmis par les auteurs latins. Suivant Festus, il désignait *genus quoddam vehiculi*. Il est fort probable qu'il a désigné aussi, par extension, les vases qui servent à transporter les récoltes... Suivant M. Ch. Nisard (*Curios. de l'étym. franç.*, p. 115), il y a encore en Bourgogne un genre de véhicule servant au transport du charbon de bois, qui a le nom de *benne* ou *banne* » (Onofrio). Voy. à ce sujet le Glossaire bourguignon des *Noëls* de La Monnaye. M. de Chevallet, au mot BENEL, BENNEL, ancien charriot, tombereau, dit que ce sont des diminutifs du celtique *ben* : gallois *ben*, char, charriot; island. *fen*; écoss. *fenn*. M. Littré dit que l'anc. franç. *benastre* est un augmentatif de benne, et que le sens de voiture a passé à celui de panier.

3. *Roûzo*, par aphérèse pour *ŏroûzo*, arrose.

4. *Paissei*, pacage; c'est l'infinitif *paissei*, lat. *pascere*, paître, pris substantivement.

5. *Lo gorjo bodado*, la gorge béée. Rom. BADAR, ouvrir, bâiller; catal. *badar*; ital. *badare*. *Bŏdâ*, dans le Haut et le Bas-Lim., veut encore dire vomir; mais le langued. et le provenç. *bada*, dont le sens est étendu à admirer, applaudir, épier, crier, niaiser, badauder, semble n'avoir pas celui de vomir, qui n'est indiqué ni par l'abbé Des Sauvages, ni par M. Honnorat. Le berrich. *bader* a encore plus restreint la signification du primitif. Il signifie simplement bavarder, babiller, discourir beaucoup. Le poitev. *bader* ne s'emploie guère que dans l'expression *bader le bec*, ouvrir la bouche. M. Beauchet-Filleau, qui est un peu de l'école de M. Honnorat, voit dans *bader* le grec *babai*, exprimant l'idée d'admiration, de plainte, ou le verbe grec *badzein*, parler. « Le provenç. *badar*, dit M. Littré, se rattache au mot latin *badare* et *battare*, qui signifie bâiller. Aller plus loin serait difficile ». M. de Chevallet avait été plus loin en rapprochant ce terme du bret. *bada*, agir ou parler comme un sot, un fou, un étourdi, et en croyant à une origine celtique. L'anc. franç. avait *béer*, *bayer*, attendre avec empressement, aspirer, souhaiter, regarder, tendre, former un désir; en bas-latin *beare*.

6. *Tu quinchŏriâ*, « tu pencherais » (Foucaud). « *Quinchâ*, v. act., pencher, incliner; en ital. *chinare* » (Dom Duclou). Ce terme ne se trouve pas dans le *Dict. bas-lim.* de Béronie. Le provenç. *quincha* signifie tout à la fois pencher, incliner, et cligner les



[illegible] jouliyo.
[illegible] deimai
[illegible] de mai.
[illegible] l'ô counsèlie,
[illegible] revelie;
[illegible]
[illegible] deijûnâ ».
[illegible]

un petit moment. — A la fin [illegible] — lui dit : « Tu ferais une folie. — Tu ne seras pas bien fatigué — pour un petit moment de plus. — Mon pauvre ami, je te le conseille, — attends que Monsieur [illegible] ; il ne peut guère tarder ; — sois assuré de ton déjeuner ». — Son discours s'achevait à peine, — qu'un gros [illegible]

LOU LOU E LA BERBI

Oprei milo an mai mai d'uno guèro ôpeignado[1]
Loû loû e lâ berbî trŏtèren de lo pa.
Moun- armo ! qu'èrio plo bien fa
D'ŏvei gu no talo pensado ;
Car, si loû loû de ten-en-ten
Fŏgian cauco bouno ripâlio
D'ânei, de chei mai de berbiâlio [2],
Loû bargei de lâ peu dô loû
Fŏgian be souven dô manjoû,
E pen ne minjavo ŏ soû aizei,
Ni din loû bô, ni din loû paissei.
Pèr eivitâ queu tŏlŏba [3],

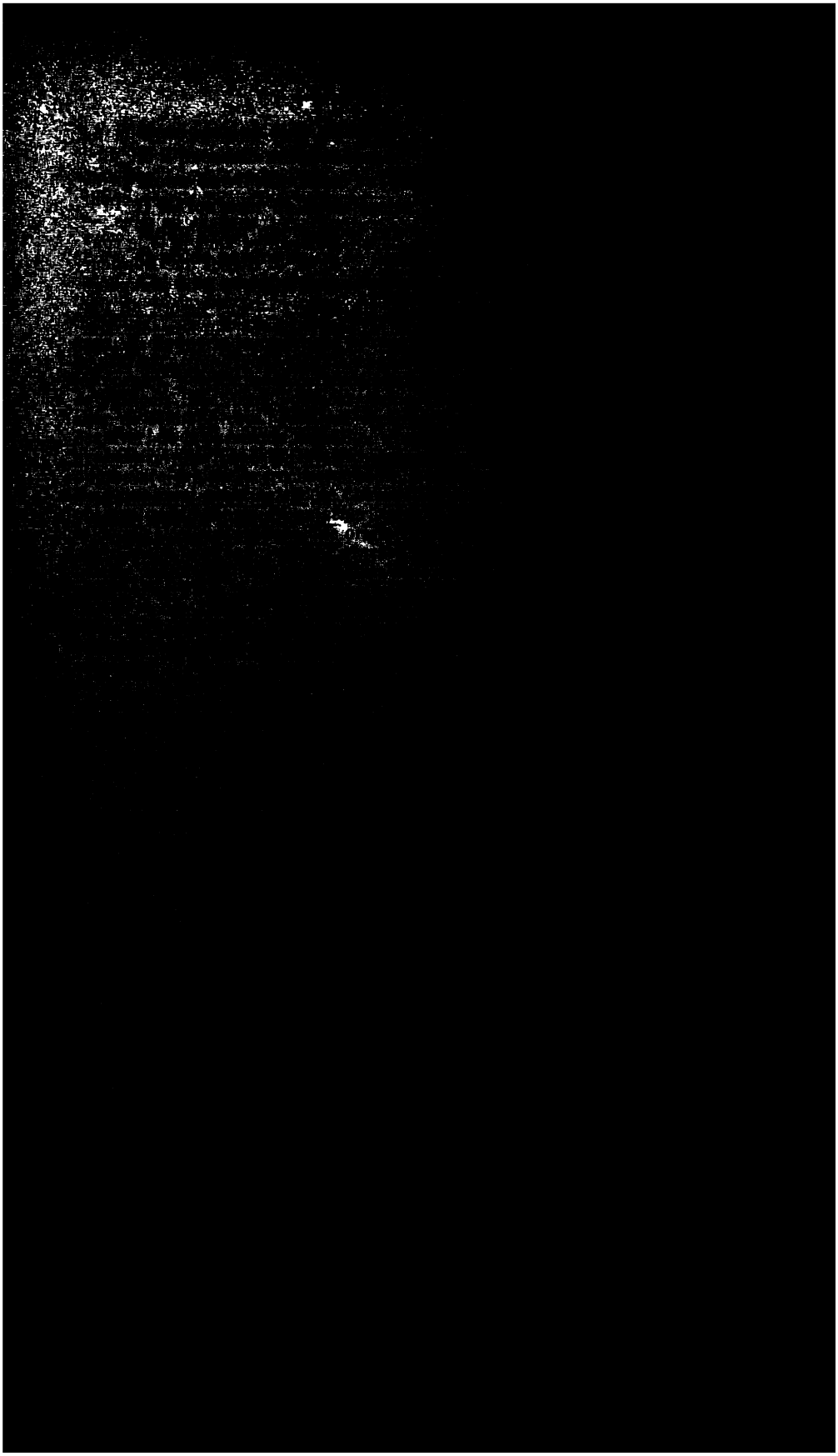
LES LOUPS ET LES BREBIS

Après mille ans et plus d'une guerre opiniâtre, — les loups et les brebis traitèrent de la paix. — Mon âme ! c'était certes bien fait — d'avoir eu une telle pensée ; — car, si les loups de temps en temps — faisaient quelque bonne ripaille — d'ânes, de chiens et de moutons, — les bergers, des peaux des loups, — faisaient bien souvent des manchons, — et personne ne mangeait à *ses aises*, — ni dans les bois, ni dans les pâturages. — Pour éviter ce tapage, — les

1. *Opeignado*, « opiniâtre » (Foucaud). Dom Duclou orthographie *oupigna,-do*. Bas-lim. *oupigna,-do*, obstiné, entêté, opiniâtre ; gasc. *oupignastre* et *pugnastre ;* provenç. *oupignastre*.

2. *Berbiâlio*, « bêtes à laine » (Foucaud) ; « subst. fémin., collectif qui signifie les troupeaux de bêtes à laine, mâles et femelles. La racine de ce mot est en latin *vervex*, qu'on prononçait anciennement *berbex*, d'où on a fait le français *brebis* » (Dom Duclou). *Berbiâlio* ne se trouve pas dans le *Dict. bas-lim.* de Béronie. Ce terme, comme celui de *berbis*, brebis, semble inusité dans les patois méridionaux. Pour *brebis*, on y dit *fedo*. Cependant le roman avait *berbitz*, mais non le collectif *berbialha*. De même dans l'anc. franç. Pétrone a employé le lat. *berbex*. La terminaison *âlio* (*aille* en français), dans *berbiâlio*, paraît être le résultat d'une analogie avec les anciens mots *bestaille* (lat. *bestialia*), *aumaille*, (lat. *animalia*). M. Littré fait remarquer, au sujet d'*aumaille*, que les noms pluriels neutres, en passant du lat. dans le franç., sont des subst. fém. au singulier. Nous verrons plus loin *miranda* devenu *miraudio* en pat. Peut-être y a-t-il eu dans la basse lat. un mot neutre pluriel *berbialia ?*

3. *Tŏlŏba*, « tapage » (Foucaud) ; « subst. masc. formé des deux mots latins *totum* et *labascere* (être sur le point de cheoir en parlant d'un édifice, être ébranlé), grand bruit qu'on fait dans une chambre au point d'en ébranler le plancher et de faire craindre qu'il tombe ; en bret. *turubailh* » (Dom Duclou). Dom Duclou se trompe, et il est singulier que, en sa qualité de moine, il n'ait pas songé à cette crécelle au moyen de laquelle on appelle les religieux à Matines, et qu'on nomme *tarabat*. Langued. : *tarabastelo*, crécelle de l'office des ténèbres ; *tarabasteri, tarabas*, tracas, vacarme, que l'abbé Des Sauvages dérive de *tarabat ;* provenç. *tarabast, tarabas, tarabastelo*, crécelle, et, par extension, bruit, vacarme, tapage. Il y a loin de là à l'étymologie latine hasardée par Dom Duclou. *Tarabatte* est resté dans la langue de l'argot avec l'acception d'enfant bruyant. M. Fr. Michel dit que « ce mot, qui fait partie de la langue du peuple, à Lyon, était autrefois usité dans notre langue avec le sens de bruit, de tintamarre. Ce mot, ajoute-t-il, vient, comme notre verbe *tarabuster*, d'une onomatopée qui rend assez bien le bruit, etc. ». Ce que dit M. Fr. Michel du lyonn. *tarabatte*, enfant bruyant, est confirmé par M. Onofrio, qui donne aussi *tarrabat*, crécelle et vacarme, et renvoie, pour l'étymologie, au verbe *rabata*, « faire du bruit, se disputer, bavarder ; langued. *rabasteja*, tracasser, troubler ; rom. *rabasta*, querelle ; ital. *arrabattare*, remuer ; anc. franç. *rabater, rabbater*, faire du bruit, lutiner. *Rabat*, en anc. franç.,



Dî lou beu foun d'uno fourei.
Oprei co courei lî ŏprei !
Quî loû ŏ leur coufrai vian bŏlia lo guignado [9],
E loû paubrei chei endurmî,
Sur lo fe de lour enemî,
Guèren lo meimo regŏlado.
Loû loû nen fan sei coumpŏssî
No segoundo Sen-Bartoumî [10].
E, dî no meimo mandinado,
Toû loû chei pitŏliei [11] guèren lour passo-por
Pèr s'en nâ viôre châ lo Mor.

chèvre-morte — dans le beau fond d'une forêt. — Après cela courez-y après ! — Ces loups à leurs confrères avait fait signe, — et les pauvres chiens endormis, — sur la foi de leurs ennemis, — eurent le même régal. — — Les loups en font sans compassion — une seconde Saint-Barthélemy. — Et, dans une même matinée, — tous les chiens hospitaliers eurent leur passeport — pour s'en aller vivre chez la Mort.

Lo pa, pèr lou segur, ei no chauzo plo bouno;
Mâ fô, pèr ŏgî sajŏmen,
Prenei gardo ŏ quî l'un lo douno.
Pèr pŏrâ tou-t eivenŏmen,
O meichan, sei pieta, fŏzan toujour lo guèro,
L'ŏmita d'un- ome sei fe,
D'un- ome que ne vai pas dre,
Ei un fleu que fai sur lo tèro,
Mai de mau que lou tounodre [12].
Toû loû rei qu'an eita ŏmî de l'Angletèro
Nen poden dîre caucŏre.

La paix, certainement, est une chose bien bonne; — mais (il) faut, pour agir sagement, — prendre garde à qui on la donne. — Pour parer (à) tout évènement, — aux méchants, sans pitié, faisons toujours la guerre. — L'amitié d'un homme sans foi, — d'un homme qui ne va pas droit, — est un fléau qui fait sur la terre — plus de mal que le tonnerre. — Tous les rois qui ont été amis de l'Angleterre — en peuvent dire quelque chose.

---

bote (à la chienne-boiteuse). Le *Dict. de Trévoux* donne *porter à la vache-morte* « quand on porte quelqu'un sur son dos, la tête en bas ». L'explication du dicton nous est donnée par M. Burgaud des Marets, dans un glossaire joint à un petit recueil de poésies saintongeoises intitulé : *encoère une trâlée d'âchet* (Paris, Didot, 1861) : « *Porter à sa charmote,* c'est porter derrière le dos, comme autrefois les bouchers ambulants portaient la *chair morte* ». Dans la Saintonge, où l'on ne mangeait pas de chèvre, on a dit *chair morte;* dans nos pays et dans ceux où le peuple ne mangeait guère que de la chèvre, on a dit *chèvre-morte;* ailleurs on a dit *vache-morte*, etc. En Bas-Lim. on met le mot au pluriel : « *tsâbras mortas,* dit Béronie, manière de porter quelqu'un. Celui qui est ainsi porté est assis sur les épaules du porteur. Chaque cuisse porte sur une épaule et fait le tour du cou. La tête du porteur sert d'appui ».

9. *Guignado,* « signe de tête » (Foucaud). Dom Duclou ne donne pas le substantif, mais donne le verbe *guignâ de lo teito,* faire un mouvement de la tête en signe de refus ou de consentement ». Bas-lim., langued., provenç. *guignado,* clin d'œil, signe de la tête, etc. La langue française n'a conservé *guigner* que dans le langage familier et avec l'acception de « fermer à demi les yeux, en regardant du coin de l'œil » (Acad.) L'anc. franç. *guigner* n'avait guère, du reste, que cette signification, du moins c'est la seule donnée par Roquefort; mais le rom. guinhar, tiré de guinh, signifiait aussi faire signe. Catal. *guignyar;* espagn. *guinar* (*n* mouillé), guigner, cligner; ital. *ghignare,* sourire, *ghignata,* risée, raillerie. (Voy. page 137, note 6.)

10. *Sen-Bartoumî,* saint-Barthélemy. Les patois du Midi ont à peu près conservé les formes que ce mot avait au moyen âge : anc. franç. *Barthemens, Barthiemien, Bertremens, Burtremeu.* Le français moderne a calqué la forme latine *Bartholomæus.* Catal. *Barthomeu*; provenç. *Bartoumiou, Bourtoumiou.*

11. *Pitŏliei,* par aphérèse pour *opitŏliei,* hospitaliers.

12. *Tounodre* (d'un seul mot, et non *touno-dre,* comme l'écrit Foucaud), tonnerre. Rom. tonedre; bas-lim. *tounedre; tounoudre,* dans le Gers.

Que Mercuro deicen dô ceû,
E li disse : « l'ŏmî ! tou beu !
To chou ne siro pâ perdud*o*.
'n ai trouba uno de boun gru.
Vejan, lo recouneitrâ-tu ? »
O li 'n môtr*o* uno d'or. Pechâ-l'bô lo refûz*o*.
« Moussû, se disse-t-eu, iô voû dŏmand*e* ercûz*o*.
Un gage tan prope, tan beu,
De lo vito n'o eita meu ;
Iô n'î dŏmande re ». Lei doun lou dî Mercur*o*
Li 'n fai veire n'autro d'argen.
« Ei-co quelo? tè, vizo, pren !
— Ne fŏrai gro. Mo mizèro futur*o*
Me fŏro pâ prenei, nen ŏteste lou ceu,
Lou be dô autrei pèr lou meu ».
O lo fi de lâ fi, Mercuro li 'n fai veir*e*
Uno que n'èrio mâ de bouei.
« Ah ! lo veiqui ! Voû me podei bien crei*re*.
Me meim*o*, en queu pau[3] de rouvei,
Lo mangliei l'annado pŏssad*o*.
Perque voû lo m'ŏvei troubad*o*,
Tournâ lo me, chôplâ ! voû me fŏrei plŏzei.
— Tè ! lâ te veiqui toutâ trei !
To bouno fe siro recoumpensad*o*.
Eh be ! lâ prene. Grŏmarcei !
N'ï- o re de mièr ŏquî que chauzo bien dounad*o*. »
Quan l'istôrio fugue countad*o*,
Loû oubriei de toû loû pŏï
Perdèren toû lour choû mai lour quîtâ chopî[4].
O Jupitèr î s'ŏdressèr*en*,
Toû ŏ lo ve lâ dŏmandèr*en*,
En credan coumo de beu sour.
I troublen lou repau de lo celesto cour.
Jupitèr ne se ô quau coûr*e*
O loû vô pertan toû secoûr*e*.
Mercuro torno dŏvŏlâ.
O toû de lâ choû d'or ô torno prezentâ,
Châcun de î se fŏgue feit*o*
De dîre tou d'ŏbor : « Qu'ei lo mio ; lo veiqui ! »
Mâ moun Mercur*o*, ô le de bŏliâ quelo-qui,
Nen deitach*o* ŏ châcun un gran co sur lo teit*o*.

due, — que Mercure descend du ciel — et lui dit : « L'ami ! tout beau ! — Ta hache ne sera pas perdue. — (J')en ai trouvé une de bon grain. — Voyons, la reconnaîtras-tu? » — Il lui en montre une d'or. (Le) casseur de bois la refuse. — « Monsieur, dit-il, je vous demande excuse (pardon). — Un outil si propre, si beau, — de la vie n'a été mien ; — je n'y demande rien ». Alors donc le dieu Mercure — lui en fait voir une autre d'argent. — « Est-ce celle-ci ? tiens, vois, prends ! » — « Ne ferai point. Ma misère future — (ne) me fera pas prendre, (j') en atteste le ciel, — le bien des autres pour le mien ». — A la fin des fins, Mercure lui en fait voir — une qui n'était que de bois. — « Ah ! la voilà ! vous me pouvez bien croire. — Moi-même, avec ce pieu de chêne, — je l'emmanchai l'année dernière. — Puisque vous me l'avez trouvée, — rendez-la-moi, s'il vous plaît ! vous me ferez plaisir ». — « Tiens ! te les voici toutes trois ! — Ta bonne foi sera récompensée ». — « Eh bien ! (je) les prends. Grand merci ! — (Il) n'y a rien de mieux acquis que chose bien donnée ». — Quand l'histoire fut racontée, — les ouvriers de tous les pays — perdirent tous leurs haches — et même leurs hachereaux. — A Jupiter ils s'adressèrent, — tous à la fois les demandèrent, — en criant comme de beaux sourds. — Ils troublent le repos de la céleste cour. — Jupiter ne sait auquel courir. — Il les veut pourtant tous secourir. — Mercure *retourne* descendre. — A tous des haches d'or il *retourne* présenter. — Chacun d'eux se fit fête — de dire tout d'abord : c'est la mienne ; la voici ! — Mais mon Mercure, au lieu de donner celle-ci, — en détache à chacun un grand coup sur la tête.

---

3. *Pau*, « pieu ; en ital. *palo ;* en flam. *paal* ; en allem. *pfahl ;* en bret. *pal ;* en lat. *palus ;* en grec *passalos* » (Dom Duclou). Bas-lim. *pal ;* langued., provenç. *pal* et *pau ;* Gers *pau ;* rom. *pal ;* anc. franç. *pal* et *pau ;* berrich. *pau*. — *Nâ ô pau*, c'est aller attendre les voyageurs sur les grands chemins, afin de les détrousser.

4. *Chopi*. (Voy. ci-dessus note 2.)

Mà que vio lou secre de sarci[4] finŏmen,
E sur lo jauto e sur lo den,
Là fŏlidà[5] de lo nŏturo.
Toutà douà, tou-t en bŏdinan,
Tou-t en rizen, tou-t en lì fozen feito,
Fŏgian semblan, en tàtounan,
De voulei ŏjustà so teito.
Lo jòno trŏgio[6] loù piau[7] blan,
Lo vieilio rŏchavo loù autrei;
Si be qu'en toù quî beu semblan,
Lì 'n reste pù ni d'ù ni d'autrei;
E fugue cŏla[8] lou bŏdau,
Coumo un chantre de Sen-Marçau[9].
O se doute dô tour e lour disse : « Meinado,
Grŏmarcei de lo penchenado[10]!

qui avait le secret de ravauder finement, — et sur la joue et sur la dent, — les faillites de la nature. — Toutes deux, tout en badinant, — tout en riant, tout en lui faisant fête, — faisaient semblant, en tâtonnant, — de vouloir ajuster sa tête. — La jeune arrachait les cheveux blancs, — la vieille arrachait les autres; — si bien qu'avec tous ces beaux semblants, — (il ne) lui en resta plus ni des uns ni des autres; — et (il) fut chauve, le badaud, — comme un chantre de Saint-Martial. — Il se douta du tour et leur dit : « Enfants, — grand merci de la *pei-*

---

houille, qui, ayant échappé à la combustion, restent mêlées aux cendres. « C'est, dit M. Littré, une forme diminutive tirée du lat. *carbo*, charbon, de la même façon que *escarboucle* vient de *carbunculus*.

Montaigne a employé *scarabillat;* l'Académie donne encore *escarbillard*. Ce terme, ainsi que les mots patois ci-dessus, est-il formé d'*escarbille*, comme le veut M. Honnorat? Nous hésitons en présence du rom. *escaravat, escaravai,* scarabée, escarbot; catal. *escarabat;* espagn. *escarabajo;* portug. *escaravelho;* provenç. *escaravat;* lat. *scarabæus;* grec *scarabos. Eicòrôbiliar* ou *escarabiliat* pourrait bien n'être qu'un adjectif formé d'un diminutif du rom. *escaravat*. On dit dans le Limousin et dans le centre de la France : réveillé, vif comme un *cinq-sous* (voy. la note 3 de la page 72).

4. *Sarcî*, rentraire, reprendre, ravauder. C'est le lat. *sarcire*, qui a dû passer dans le rom. sous la forme SARCIR, mais que ne donnent ni Roquefort ni Raynouard. Ce dernier ne mentionne que *sarcidor* (lat. *sarcitor*), ravaudeur. *Sarci* se dit dans la plupart des patois du Midi. Notre substantif *sarci*, reprise faite à une étoffe, est aussi usité à La Châtre (Cte JAUBERT).

5. *Là folidà*, « de faux, faillites » (FOUCAUD). Dom Duclou ne donne que « *falito;* en ital. *fallita* ». Rom. FAILLIDA, faute, manquement.

6. *Trògio*, 3e pers. sing. imparf. de *traire*, arracher. Nous demandons grâce pour une énorme bévue que nous avons commise page 47, note 17, en prenant *trôzei* pour l'impér. du verbe *trozà*. Ce verbe n'existe pas. *Trôzei*, comme *trògio* ou *trôzio* sont des désinences régulières du verbe *traire*, qui se conjugue comme *faire, fôgio, fôsio, fôzei; dîre, digio, dizei*, etc. TRAIRE, tirer, arracher (lat. *trahere*) est complètement roman. Le provençal l'a conservé. Espagn. *traer*.

7. *Piau*, cheveux, poils; bas-lim. *pial;* langued. *peou, pel, piol;* gasc. *peou;* Tarb *pèl;* provenç. *peou;* rom. *pel, pelh;* lat. *pilus*. Anc. franç. *pel, pau;* poitev., saintong. *piau*.

8. *Cŏla,-ado*, « chauve, qui n'a point ou presque point de cheveux; en espagn., en portug. et en ital. *calvo;* en flam. *kaal;* en lat. *calvus* » (DOM DUCLOU). Dom Duclou se trompe. *Cŏla* est dit tout simplement, par aphérèse, pour *eicòla*, littér. « écalé », c'est-à-dire dépouillé de son écale ou enveloppe. *Écale* est un mot d'origine germanique : allem.: *schale*, enveloppe; *schalen*, peler, écaler. La forme aphérétique existe aussi en Berri et en Poitou ; berrich. *cale*, pour *écale*, brou; poitev. *caler*, pour *écaler*, séparer la peau du bois au moment de la sève. *Cala* ou *escala*, dans le sens de chauve, n'est pas employé dans les patois du Midi. Il y a donc lieu de rejeter les analogies de Dom Duclou.

9. *Chantre de Sen-Marçau*, chantre de Saint-Martial. Foucaud fait allusion aux enfants de chœur de l'ancienne église de Saint-Martial de Limoges (démolie en 1791-1807), qui étaient tondus très ras.

10. *Penchenado*, peignée, du subst. fém. *penche*, « peigne; en espagn. *peine;* en

Fièr[4] de lo forço e dô courage
De soun coumpŏgnou de vouyage.
Veiqui doun mo gen que s'en van,
Sur loû trei pei cliopin-cliopan,
E l'un de l'autre î se preimèren
Tan qu'î pouguèren.
I trebûchèren,
Se sequetèren.
Toupi de tèro pŏtigue.
Toupi de fèr, soun cŏmŏrado,
De lo premieiro sequetado
L'eipoutigue.

fer, l'idiot partit, — fort de la force et du courage — de son compagnon de voyage. — Voici donc mes gens qui s'en vont, — sur leurs trois pieds clopin-clopant, — et l'un de l'autre ils s'approchèrent — tant qu'ils purent. — Ils trébuchèrent, — se choquèrent. — Pot de terre pâtit. — Pot de fer, son camarade, — du premier choc — l'écrasa.

Queu toupi de tèro en bandieiro[5]
O no moralo bien sanchieiro[6].
O môtro que quî vô prenei un parsouniei,
Deu toujour chôzi soun pŏriei;
E tau que brîlio dî so plaço,
Pèr nen voulei surtî, se casso.
Queu qu'entrepren mai qu'ô ne po,
Din lo pa coumo din lo guèro,
O moun- ŏvî n'ei mâ un so,
Mai pû so qu'un toupi de tèro.

Ce pot de terre en morceaux — a une morale bien saine. — Il montre que qui veut prendre un associé — doit toujours choisir son pareil; — et tel qui brille dans sa place, — pour en vouloir sortir, se casse. — Celui qui entreprend plus qu'il ne peut, — dans la paix comme dans la guerre, — à mon avis n'est qu'un sot, — et plus sot qu'un pot de terre.

---

4. *Fièr* est pris ici dans le sens de fort. C'est le sens le plus général de ce mot dans la Haute-Vienne. *Ne sai pâ fièr,* je ne suis pas bien portant, se dit aussi dans la Corrèze. Dans les deux départements, ce terme s'applique à tout ce qui est beau, grand, brave, fort, violent. Il en est de même en Provence. L'acception primitive du rom. FER (lat. *ferus*) était farouche, cruel, sauvage. L'anc. franç. *fier* signifiait fâcheux, cruel, rude, dur, étrange, et aussi brave, poli, instruit, courageux.

5. *En bandieiro.* Foucaud traduit « au néant ». Dom Duclou ne donne au mot *banieiro* ou *bandieiro* que l'acception de bannière. Nous trouvons dans Béronie l'explication de la locution *en bandieiro* : « En Bas-Lim., dit-il, *boutâ en bandieiras,* c'est déchirer, mettre en pièces, comme si l'on disait mettre en banderolles, en loques, écharper ». Rom. BANDIERA, bannière. Le français a conservé *bandière* dans quelques expressions de stratégie. (Pour l'étymologie de *bannière,* voy. DE CHEVALLET et LITTRÉ.)

6. *Sanchieiro.* « *Sanchiei,-eiro,* sain, dispos, qui se porte bien, qui est en bon état » (DOM DUCLOU). Ce philologue et M. Honnorat dérivent ce mot du lat. *sanus*; l'abbé Des Sauvages le dérive, avec plus de raison, du lat. *sincerus. Sanus* n'aurait jamais donné la terminaisan *chier* ou *cer.* Bas-lim. *sonciei,-eiro;* langued. *sancer;* ancien franç. SANCER, entier, tout neuf.

Lo minje,
Se pougne,
Tan que lo nen vougue,
Dô min tan que lo nen pougue.
Oprei s'èitre bien tundido,
Grosso, grasso, reboundido,
Redoundo[3] coumo un pezeu[4],
Lo nen vio sâ plenâ peu,
Mai beleu be lo pepido.
Lo vô quitâ lo partido,
Mâ lo ne po pû pössâ.
Lo vio pô de se troumpâ.
Lo torno cen ve sur soû pâ.
Un ra lo veu embörössado,
E li disse : « Mo cörömado,
T'entrèrei mâgro pèr queu crô;
Pèr surtî, ô n'ei pâ prou grô.
Perque sei-tu tan engreissado?
Nen côto de se devertî,
E te fô deigreissâ, si tu volei surtî. »

elle rongea, — elle mangea, — se gorgea — tant qu'elle en voulut, — du moins tant qu'elle en put. — Après s'être bien gonflée, — grosse, grasse, rebondie, — ronde comme un pois, — elle en avait ses pleines peaux, — et peut-être bien la pépie. — Elle veut quitter la partie, — mais elle ne peut plus passer. — Elle avait peur de se tromper. — Elle retourne cent fois sur ses pas. — Un rat la voit embarrassée, — et lui dit : « Ma camarade, — tu entras maigre par ce trou; — pour sortir, il n'est pas assez grand. — Pourquoi es-tu si engraissée? — (Il) en coûte de se divertir, — et (il) te faut *dégraisser*, si tu veux sortir. »

Queu ra dövinavo d'övanço
Ce que s'ei pössa dî lo Franço.
Quan de finôtî parvengû
S'en soun vira tournâ coumo î èrian vengû!
Lour embounpouen o fa lour tîro-laisso.
Jömai lou po rôba ne fai de bouno graisso.

Ce rat devinait d'avance — ce qui s'est passé dans la France. — Combien de finauds parvenus — ont été obligés de s'en retourner comme ils étaient venus! — Leur embonpoint a fait leur tire-laisse. — Jamais le pain volé ne fait de bonne graisse.

3. *Redoun,-oundo*, rond; bas-lim., *it.*; langued., *it.*; provenç. *redoun,-ouno*. C'est le lat. *rotondus*, altéré en REDON, REDUN par la langue romane. Anc. franç. *roont*, *reon*; espagn., portug. *redondo*; ital. *rotondo*, *ritondo*.

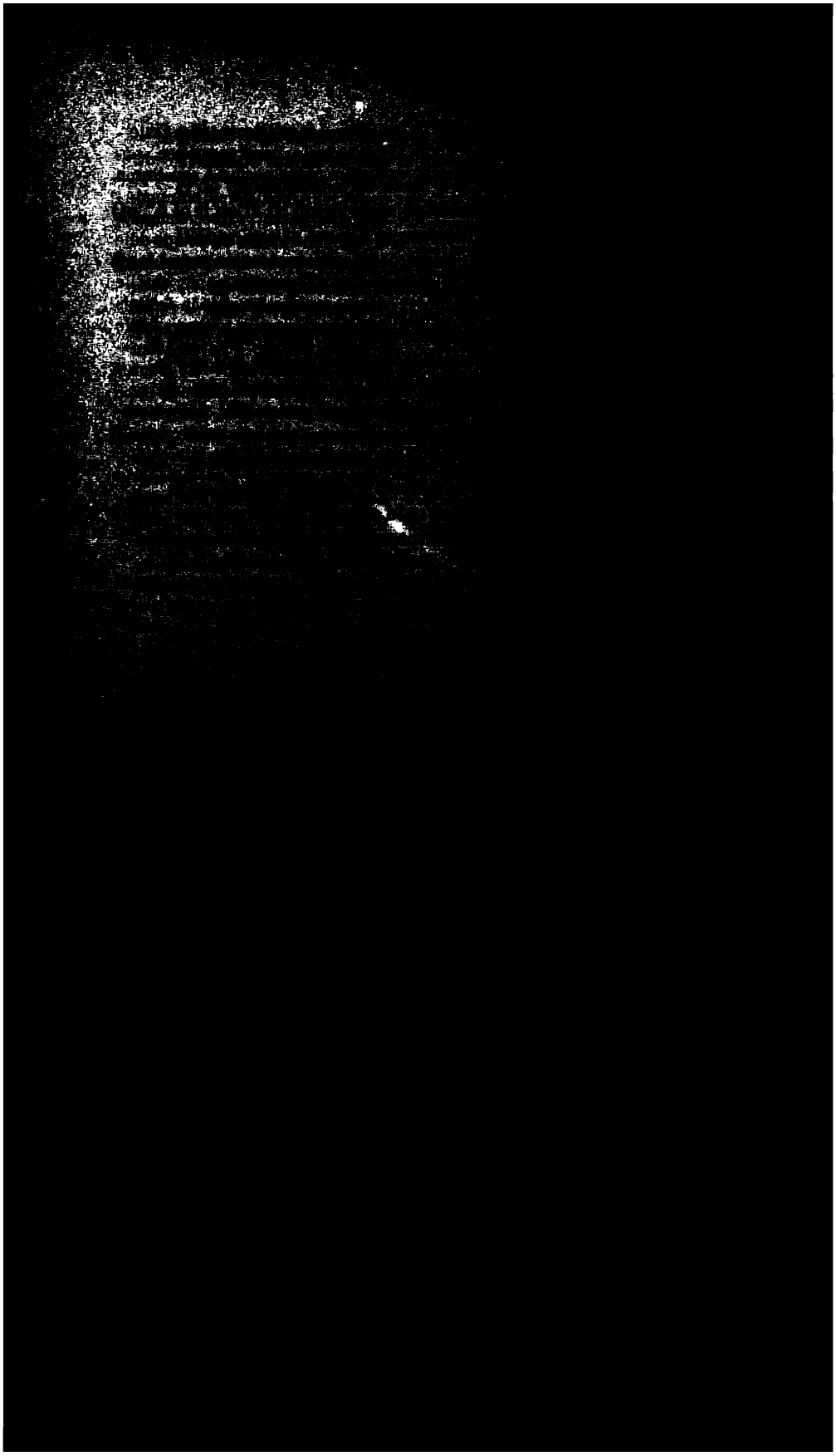
4. *Pezeu*, pois; langued., provenç. *peze*; rom. PEZE (lat. *pisum*); catal. *pesol*; ital. *pisello*. Le catal., l'ital. et le limous. sont des diminutifs du roman *peze*.

LOU CER E LO VIGNO

LE CERF ET LA VIGNE

Un cèr cövöla, mâ de prei,
Pèr no troupo de chei de chasso,
Dî no vigno troube no plaço
Que tou d'öbor lou tire dô dangei.

Un cerf poursuivi, mais de près, — par une troupe de chiens de chasse, — dans une vigne trouva une place — qui, tout d'abord le tira du danger. — Cette



Sei l'eibroutâ [1] ?
Quelo fablo ô vai fâ couneitre
Certen che pourtavo en soun cô,
Un jour, lou dînâ de soun meitre.
Queu barbe, dressa coumo ô fô,
Ne tâtâvo jŏmai nou mâ [2] de lo fumado
Que li mountavo dî lou nâ.
O sŏbio be s'î coundannâ.
Côcâ ve lou frico li- ŏgrado,
Mâ toujour quel ôneite che,
S'en sŏbio privâ môgra se,
De pô de vei cauco fretado [3].
Qu'ei lo pô, direi-voû, que retegno ŏ queu che
Lo bridо de lo gourmandîzo.
E perque doun voû nimai me
Fan-noû toû loû jour lo sotîzo
De n'ŏvei jŏmai pô de re,
Quan s'ŏgî de mŏssâ dô be?
Ni lou Boun-Dî, ni lo justiço,
Ne soun cŏpablei de tenei
Nôtro lingo ni nôtrei dei.
Un- ome o-t-eu mai de mŏliço,
O min de rŏzou que loû chei?
Queu-qui finalŏmen n'èrio pâ sur so lingo,
N'ôrio pâ fa tor d'uno eipingo
Ni sur buli, ni sur rôti,
Ni sur rŏgou, ni sur pâti,
Tan guesso-t-eu gu d'ŏpeti.
Veiqui doun, pèr un beu mŏti,
Qu'ô fai rancountro d'un mâti
Que li vô gŏmâ [4] so fricasso.

server—sans l'écorner?—Cette fable va le faire connaître. — Certain chien portait à son cou, —un jour, le dîner de son maître.—Ce barbet, dressé comme il faut,—ne tâtait jamais que de la fumée—qui lui montait dans le nez.—Il savait bien s'y condamner.—Quelquefois le *fricot* lui agrée, — mais toujours cet honnête chien — savait s'en passer malgré lui, — de peur d'avoir quelque *frottée.* — C'est la peur, direz-vous, qui retenait à ce chien — la bride de la gourmandise? — Et pourquoi donc vous et moi — faisons-nous tous les jours la sottise — de n'avoir jamais peur de rien, — quand (il) s'agit d'amasser du bien? — Ni le bon Dieu, ni la justice,—ne sont capables de retenir—notre langue ni nos doigts. — Un homme a-t-il plus de malice — ou moins de raison que les chiens? — Celui-là finalement n'était pas sur sa langue, — n'aurait pas fait tort d'une épingle — ni sur bouilli, ni sur rôti, — ni sur ragout, ni sur pâté, — tant eût-il eu d'appétit. — Voici donc, par un beau matin,—qu'il fait rencontre d'un mâtin—qui lui veut

1. *Eibroutâ,* « entamer » (Foucaud), « rompre par les bords un vaisseau de terre ou de métal » (Dom Duclou); bas-lim. *ebroouta,* « rompre un angle, la corne de quelque chose, et plus généralement diminuer » (Béronie); langued. *esbrouta,* rompre les menues branches d'un arbre; provenç. *esbrouta,* ébourgeonner. La langue des eaux et forêts a conservé le participe *abrouti*, en parlant des bois dont les premières pousses ont été *broutées* et qui sont mal venues. Quant au subst. *brout,* pousse des jeunes taillis au printemps, d'où la langue française a formé le verbe *brouter,* nous renvoyons à M. Littré qui lui donne une origine germanique, et à M. de Chevallet qui le dérive du celtique. (Voy. page 27, note 5.)

2. *Nou mâ,* littér. « non que », si ce n'est que, excepté. Ce limousinisme est très fréquent. Nous entendons dire tous les jours à Limoges : on n'ouvre *que*, on ne commence *que,* pour « on ouvre, on commence à l'instant ». C'est la traduction littérale du *mâ* patois : *un ne daibro mâ, un ne coumenço mâ.*

3. *Fretado,* littér., « frottée ». Le verbe *frotter,* synon. de battre, est resté dans le langage familier.

4. *Gŏmâ.* Ici Foucaud traduit par « gober ». (Voy. page 89, note 2.)

Un jour un fô brŏmavo pèr lâ ruâ
Qu'ô regŏtavo[1] lo sŏgesso,
O boun marcha e de lo bouno espeço.
V'ôriâ vu lou mounde se tuâ
De coûre ŏ lo plaço publico
Ente vegno lou fô d'eitŏlâ so boutico.
O tau prî que fuguei, chacun voulio chŏtâ.
I ne dignovan pâ soulŏmen marchandâ.
Mâ, pèr loû mièr ŏchŏlandâ[2],
Lou fô, sur lou marcha, lour fŏgio de lâ minâ
Cŏpŏblâ de loû fâ pîssâ dî lour mŏlinâ.
Oprei coqui, pèr lour argen,
Lou regŏtiei voû paravo[3] ŏ lo gen
Qu'èrian vengu pèr pŏssâ meitrei,
Un boun soufle ŏpouya bien for,
Mai un gran trô de fî retor,
Loun dô min de cin ou chei meitrei.
Caucû prenguèren co pèr mau.
Seloun me, quî-qui fiten mau.
Guesso mièr vâgu de nen rîre;
Obe, sei lî fâ d'ŏtencî,
S'en tournâ châ se sei re dîre,
En pourtan soun soufle e soun fî.
Un de quî soufleta ne-t e jour lî reibavo;
Queu soufle, queu fî li pezavo;
Soun- imŏginŏcî troutavo.
Pèr nen sŏbei l'esplicŏcî,
O s'en vai troubâ 'n astronome
Que pŏssavo pèr 'n ŏbile ome.
Quau tobîyo[4]! me direi-voû,

Un jour un fou criait par les rues — qu'il revendait la sagesse, — à bon marché et de la bonne espèce. — Vous auriez vu les gens se tuer — de courir à la place publique — où venait le fou d'étaler sa boutique. — A tel prix que (ce) fût, chacun voulait acheter. — Ils ne daignaient pas seulement marchander. — Mais, pour *les* mieux *achalander*, — le fou, par-dessus le marché, leur faisait des mines — capables de les faire pisser dans leurs culottes. — Après cela, pour leur argent, — le regrattier vous donnait aux gens — qui étaient venus pour passer maîtres, — un bon soufflet appuyé bien fort, — et un grand morceau de fil retors, — long au moins de cinq ou six mètres. — Quelques-uns prirent cela en mal. — Selon moi ceux-là firent mal. — (Il) eût mieux valu en rire; — ou bien, sans y faire attention, — s'en retourner chez soi sans rien dire, — en emportant son soufflet et son fil. — Un de ces soufletés nuit et jour y rêvait; — ce soufflet, ce fil lui pesai(en)t; — son imagination trottait. — Pour en savoir l'explication, — il s'en va trouver un astronome — qui passait pour un habile homme. Quel imbécile, me direz-vous,

---

1. *Regŏtavo,* littér. « regrattait », revendait. L'Académie, qui a admis le substantif *regrattier,* n'a conservé le verbe *regratter* que dans le sens de gratter de nouveau, râcler, et familièrement faire des économies sur tout.

2. *Ochŏlandâ.* L'Académie a consacré *achalander,* attirer les chalands; mais elle n'a pas admis, comme notre patois, *achalander quelqu'un,* dans le sens de le faire venir à sa boutique.

3. *Pŏravo,* donnait. « *Porâ* ou *parâ,* présenter en étendant le bras; en ital. *porgere;* en lat. *porrigere* » (Dom Duclou). Il n'y a pas la moindre analogie entre notre mot patois et les termes italien et latin indiqués par Dom Duclou. *Pŏrâ* est le rom. PARAR, présenter, tendre : « *Qui te fera à la tua gauta destra, paro li l'autra,* à qui te frappe à la tienne joue droite, présente l'autre ». (*Trad. du Nouv.-Testam. de S. Mathieu,* chap. V.) *Parar* est resté dans les langues et patois méridionaux : espagn. *aparar,* tendre; catal. *parar;* provenç. *apara,* tendre la main, etc., pour recevoir quelque chose qu'on nous jette; langued. *apara, it.;* bas-lim. *oporâ, it.* M. Honnorat donne comme étymol. le lat. *apparare,* préparer, apprêter, disposer.

4. *Tobîyo.* Le berrich. et le poitev. ont aussi *tobi* dans le sens de niais. M. Beauchet-Filleau y voit une altération du rom. *topi,* pot, « car on dit en français *bête comme un pot* ». *Toupi* est en effet, dans notre patois, une injure qui a à peu près cette signification. Cependant nous rejetons cette étymologie. La terminaison *yo* du patois lim.

Lou rei vio fa tambourinâ,
Dî toû loû bô, pèr lâ chŏrieirâ [1];
Que l'entèrŏmen se fŏrio
O talo ouro, tau jour; qu'un prevo lî sirio
Pèr regliâ lo ceremounîyo;
E, de pô de cacafonîyo,
Pèr fâ plŏçâ, suivan loû ren,
Loû vezî, loû ŏmî e loû quitei pŏren.
Lâ beitiâ doun toutâ venguèren.
Lou lioun urlavo, lâ urlèren;
Quelâ que n' urlen pâ purèren;
Tou-t ô lo ve toutâ brŏmèren;
Loû eico nen retentiguèren;
Loû aubrei dô bô nen tremblèren;
Loû quitei rouchei nen branlèren.
Jŏmai Sŏtan, dî soun sena,
N'ôvigue de pŏriei sŏba.
Un courtizan ei 'n amfibîyo
Que pèr eita jugo lo coumedîyo.
Qu'ei no chŏbreto [2] dô mouli,
Que tantô puro, tantô ri.
Fô que lo gen de cour sian toû coumo lou meitre :
Quî n'ô ei pâ, ô deu pŏreitre.
Diriâ qu'un soul espri lî- ŏnimo milo cor,
E quel espri vai pèr ressor.
Dî queu pŏî, lo poulitesso
N'ei mâ no rûzo, no finesso;
L'ome fran n'ei mâ 'n eibeiti;
Lou pû manteur de toû ei toujour lou pû fi.

Le roi avait fait tambouriner,— dans tous les bois, par les chemins, — que l'enterrement se ferait — à telle heure, tel jour; qu'un prévôt y serait — pour régler la cérémonie;—et, de peur de cacophonie,—pour faire placer, suivant les rangs,—les voisins, les amis et même les parents. — Les bêtes donc toutes vinrent.— Le lion hurlait, elles hurlèrent; — celles qui ne hurlent pas pleurèrent; — tout à la fois toutes crièrent; — les échos en retentirent, — les arbres des bois en tremblèrent, — les rochers même en branlèrent. — Jamais Satan, dans son sénat — n'ouît de pareil sabbat. — Un courtisan est un amphibie — qui par état joue la comédie. — C'est une musette du moulin — qui tantôt pleure, tantôt rit. — (Il) faut que les gens de cour soient tous comme le maître : — qui ne l'est pas doit le paraître. — (Vous) diriez qu'un seul esprit y anime mille corps, — et cet esprit va par ressorts. — Dans ce pays, la politesse — n'est qu'une ruse, une finesse; — l'homme franc n'est qu'un imbécile; — le plus menteur de tous est toujours le

1. *Charieirâ*, « petits chemins de la campagne » (Foucaud); bas-lim. *tsorieiro*, subst. fém. « rue d'une ville, mais, plus précisément, rue ou chemin dans les villages » (Béronie); périg. *corrierou*, subst. masc., petite rue (Rousset); langued. *carieiro*, rue, chemin à charriot; gasc. *carrero;* Tarn *carieiro;* provenç. *carieiro;* espagn. *carrera;* portug. *carreira;* ital. *carriera;* rom. carriera, rue, voie, de *car*, char; bas-lat. *carreria*. Anc. franç. *charrière*, route, chemin; berrich. *it.*

2. *Qu'ei lo chŏbreto dô mouli*, etc., « c'est la musette du moulin », est une locution proverbiale fort usitée à Limoges et dans les environs. Nous n'en connaissons pas l'origine. Est-ce une allusion au bruit que fait le *tic-tac* du moulin? Est-ce, au contraire, une allusion aux sons, tantôt graves, tantôt criards du bourdon et du hautbois qui sont dans la musette? *Musette* est-il enfin un terme technique? Nous n'en savons rien. Quant au mot *chŏbreto*, Foucaud le traduit par musette, Dom Duclou par cornemuse. Bas-lim. *tsobreto*, « cornemuse, instrument à anches qu'on enflé comme un ballon par le moyen du porte-vent et de trois chalumeaux. Ils ont chacun leur anche à leur partie inférieure. Quand on joue de cet instrument, le grand bourdon passe sur l'épaule gauche. La musette est différente. On donne le vent à une peau de mouton qui se hausse et se baisse par le mouvement du bras. Les chalumeaux sont d'ivoire; ils ont des clefs d'argent ou de cuivre » (Béronie). « La *chŏbreto* est ainsi nommée, dit Dom Duclou, probablement parce que les premiers instruments était en peau de chèvre ».

Onen! loû, tanquetan, tou-t-ôro, vitŏmen,
Devourà me quel insoulen,
Pèr venjà l'oumbro de lo reino! »
— « Si de larmâ n' ai versa peino,
Gran prince, n'en siei pâ fàcha,
Reipoun lou cèr; guei cregu fà pecha.
O foun d'un bô ente m'èrio cŏcha,
Vôtro digno meita ŏ me s'ei pŏrŏgudo.
L'ai plo d'ŏbor recounŏgudo.
Coueijado sur un lie de flour,
L'èrio belo coumo l'Omour,
E lo m'eiblôgissio lo vudo.
« L'ŏmi, m'o-t-elo di, gardo-te de purâ,
Quan-t î me nîran entèrâ;
Chanto ô countrâri moû louangei.
Sei plŏçado ŏ coûta dô angei;
Sai dî lou pŏrŏdî e ai pèr coumpŏgnoû
Toû loû sen coumo mè e toû loû bienûroû :
Tâ larmâ me fŏrian injuro.
Laisso, laisso purâ lou Rei,
Lâ souâ li fan ônour e lâ me fan plŏzei;
Fô leissâ ŏgî lo nŏturo :
Co prouvo soun boun cœur ». Quan lou lioun
D'orgueil ô gue no bouno dôzo; [auvo co,
E so cour, coumo se, s'eicredo tou d'un co :
O mirâcle! ŏ l'ŏpoteôzo!
E lou cèr reçôbe, ô le de punicî,
No bouno grŏtificŏcî.

Lo moralo de quelo fablo
Ei facho pèr loû gran; lo lour ei ŏplicablo.
Lâ meissunjâ [7], loû coumplimen
Fŏran toujour plŏzei ô de pŏrieiro gen.
Quan-t un gran countre voû s'eicliato de coulèro,
Nâ-voû en dŏvan se metre un jŏnouei ŏ tèro;
Flŏtâ-lou, vantâ-lou, se, soû chei, soû pitî;
Voû sirei tô de soû ŏmî.

loups, promptement, à l'instant, vitement, — dévorez-moi cet insolent, — pour venger l'ombre de la reine! » — « Si de larmes (je) n'ai versé aucune, — grand prince, n'en soyez pas fâché, — répond le cerf; j'aurais cru faire péché. — Au fond d'un bois où je m'étais caché, — votre digne moitié à moi s'est apparue. — (Je) l'ai bien tout d'abord reconnue. — Couchée sur un lit de fleurs, — elle était belle comme l'Amour, — et elle m'éblouissait la vue. — L'ami, m'a-t-elle dit, garde-toi de pleurer, — quand ils iront m'enterrer; — chante au contraire mes louanges. — (Je) suis placée à côté des anges; — (je) suis dans le paradis et (j')ai pour compagnons — tous les saints, comme moi et tous les bienheureux : — tes larmes me feraient injure. — Laisse, laisse pleurer le roi, — les siennes lui font honneur et elles me font plaisir; — (il) faut laisser agir la nature : — cela prouve son bon cœur. » Quand le lion entend cela, — d'orgueil il eut une bonne dose, — et sa cour, avec lui, s'écrie tout d'un coup : — Au miracle! à l'apothéose! — Et le cerf reçut, au lieu de punition, — une bonne gratification.

La morale de cette fable — est faite pour les grands; elle leur est applicable. — Les mensonges, les compliments — feront toujours plaisir à de pareilles gens. — Quand un grand contre vous éclate de colère, — allez-vous-en devant lui mettre un genou en terre; — flattez-le, vantez-le, lui, ses chiens, ses petits; — vous serez tôt de ses amis.

---

français *souiller*. Le changement du *s* en *ch* est très fréquent. Quant à l'origine de *souiller*, elle est germanique, selon M. de Chevallet (V. T. I, p. 454), Rom. *solar*, SULHAR, souiller, salir, de *soill*, souillure, saleté; bas-lat. *suillare*; provenç. *soulia*.

7. *Meissunjo*, mensonge. Ce mot est féminin comme le rom. MESSONJA et l'anc. franç. Bas-lim. *messoundzo*, féminin; languod. *messorgo*, *it.*; Tarn *messourgo*, *it.*; provenç. *messonjo*, *it.*

Lou fe li sor pèr loû doû ei;
O se mîgro[4] de ne poudei
Jâpî[5] quelo pitito moucho;
O urlo, ô se coueijo, ô se tor.
Vezen So Mŏjesta fŏroucho,
Tou lou mounde creu eisse mor.
Qu'èrio pertan no bŏgŏtelo,
E quelo transo universelo,
Erio tou bounŏmen l'oubrage d'un moûchou.
Dô cô, ô sauto ô croupignou.
Sur queu gran cor ô se deguelio[6],
Sei s'eimôre[7], sei s'eitounâ;
Tantô lou pico dî n'ôrelio,
Tantô li vai brundî[8] deichanto ô foun dô nâ,
S'î câro coumo dî no cajo.
Qu'ei lei doun que lou lioun s'enrajo.
De so tŏriblo couo ô fai tundî[9] soun flan,
O belâ den ô se deichiro,

trépignait la terre ; — le feu lui sort par les deux yeux; il enrage de ne pouvoir — saisir cette petite mouche; — il hurle, il se couche, il se tord. — Voyant Sa Majeste farouche, — tout le monde croit être mort. — C'était pourtant une bagatelle, — et cette transe universelle — était tout bonnement l'ouvrage d'un moucheron. — Du cou, il saute au croupion. — Sur ce grand corps il s'ébat, — sans s'émouvoir, sans s'étonner, — tantôt le pique dans une oreille, — tantôt va lui bourdonner jusqu'au fond du nez, — s'y installe comme dans une cage. — C'est alors que le lion enrage. — De sa terrible queue, il fait retentir son flanc, — à belles

---

bas-lim. *trepa, it.;* langued. *trepa, trepir,* folâtrer, sauter, gambader; provenç. *trepia,* piétiner; catal., espagn., portug. *trepar,* grimper; espagn. *trebejar,* jouer, lutiner; bas-lat., ital. *trepare.* C'est l'anc. franç. *tréper,* trépigner, sauter, gambader, et le rom. TREPAR, *it.,* que l'abbé Des Sauvages tire du celtique *tripa,* danser, dont, dit-il, paraît être dérivé le lat. *tripudiare.* Le bas-bret. a en effet les deux formes *tripa, trepa,* danser, sauter, trépigner, usitées en Bas-Limousin. Angl. *to trip,* trébucher, glisser, vaciller.

4. *O se mîgro,* « il s'enrage » (FOUCAUD). *Mîgrâ* n'est pas donné par Dom Duclou. Bas-lim. « *migra,* être chagrin, inquiet, avoir du souci » (BEROUIE). Cet auteur veut que ce mot soit le lat. et bas-lat. *migrare,* émigrer, « parce que, dit-il, les émigrants ont le cœur triste ». Nous lui laissons la responsabilité de sa trouvaille. Il y a une expression française qui se rapproche beaucoup de *mîgrâ,* pour la forme, et qui lui est analogue pour le sens; c'est *maugréer,* qui avait, au moyen âge, à peu près la signification qu'il a aujourd'hui. *malgré* ou *maugré* (*male gratum*) est d'origine latine, d'après M. de Chevallet (III, 373). Cependant il y a un verbe breton inusité *milliga* (actuellement *millisien*), maudire, faire des imprécations, lequel, contracté et altéré, aurait bien pu donner *mîgrâ.* Remarquez que l'*î* de *mîgrâ* est long, ce qui indique une contraction.

5. *Jâpî,* « saisir » (FOUCAUD), par extension du sens primitif « coller, joindre ensemble au moyen de quelque chose de gluant » (DOM DUCLOU). Bas-lim. *se tsompi,* s'opiniâtrer, s'attacher à quelque chose; provenç. *agapi,* « collé, poissé, en parlant de la laine huilée depuis longtemps » (HONNORAT); poitev. *japer,* raccommoder, ravauder les bas. Ce mot a beaucoup d'analogie avec le français *happer,* d'origine germanique : allem. *happen,* saisir, attraper; angl. *to hapse, it.*

6. *Se deguelîâ,* « se divertir » (FOUCAUD). Voy. ci-dessus page 24, note 14, au mot *deguelio.*

7. *Sei s'eimôre;* langued.: *emooure* ou *emoire,* émouvoir; *emooutu,* ému; provenç. *esmooure, emourre;* anc. franç.: « *s'esmarir,* s'étonner, être surpris, appréhender; *esmarri, esmarriz, esmaugut,* étonné, fâché, tout troublé, tout ému, affligé, accablé » (ROQUEFORT). Le primitif roman est MARRIR, MARIR (lat. *mœrere*), attrister, affliger, chagriner; bas-lat. *marrire.*

8. *Brundî,* « bourdonner » (FOUCAUD). Voy. page 18, note 3.

9. *Tundî,* retentir. Nous avons vu ci-dessus (page 86, note 2) l'adjectif *tundi* avec le sens de gonflé, tendu. Dom Duclou ne donne *tundî* que dans le sens de retentir. L'analogie de forme de *tundi,* retentir, avec le français *tendre* pourrait expliquer comment le participe *tundi* a pu arriver à signifier *tendu.*

LA FENNA E LOU SECRE

Re de pû pezan qu'un secre,
Surtou pèr lâ lingâ femel*â*;
Mâ quan d'omei, pèr lâ nouvel*â*,
Soun de lâ fennâ tout-ŏ-fe!
Pèr eiprouvâ lo souo, lî 'n gue un que crede,
Coueija coumo elo no ne : [mère!...
« Hola!... n'en pode pû... quau trenchŏdâ!.. me
Quau suplice!... Bouei vei!... Sai ŏcoucha d'un yô.
— D'un yô? — Oplo, tè! vizo lou poungu fraiche
Mâ tu n'ô dirâ pâ, i' espère? [e tou niô...
I me pelŏrian poul*o*, e toû quî qu'ô sôbriah
De toun- ome se moucŏrian.
O noun de Dî! pren lî bien gard*o*,
E ne nâ pâ fâ to bŏvard*o*.
— N'ŏyâ pâ pô de co. Te jure sur mo fe
Que, fia pèr me [1],
Degu n'en sôbran jŏmai re ».
Mâ queu beu sarŏmen dure deich*o* ŏ l'ôrôr*o*.
O lo pouncho [2] dô jour, quelo fenn*o* ei defôr*o* [3].
Lou secre de l'eivenŏmen
Li pezo mai que soun- argen.
Lo cour vite troubâ so pû procho vezin*o*.
« Mo coumai, disse-lo, iô voû vene countâ,
Soû lou pû gran secre, lou pû drôle d'ŏfâ...
Mâ, v' en prege, n'en parlei pâ,
Pèr ce que voû me fŏriâ batr*e*...
Nôtr*e* ome qu'o poungu un yô grô coumo quatr*e*!
Pâ vrai que lou tour ei curî?
V'ô balie soû lo coufessî.

LES FEMMES ET LE SECRET

Rien de plus pesant qu'un secret, — surtout pour les langues femelles; — mais combien d'hommes, pour les nouvelles, — sont des femmes tout à fait! — Pour éprouver la sienne, (il) y en eut un qui cria, — couché avec elle une nuit : — « Holà!... (je) n'en puis plus!... quelles tranchées!... (je) me meurs!... — Quel supplice!... Bah! vois!... (je) suis accouché d'un œuf! » — « D'un œuf? » — « Oui, tiens! vois-le pondu frais et tout neuf... — Mais tu ne le diras pas, j'espère? — Ils m'appelleraient poule, et tous ceux qui le sauraient — de ton homme se moqueraient. — Au nom de Dieu! prends-y bien garde, — et ne va pas faire ta bavarde ». — « N'aie pas peur de cela. (Je) te jure sur ma foi — que, quant à moi, — personne n'en saura jamais rien ». — Mais ce beau serment dura jusqu'à l'aurore. — A la pointe du jour, cette femme est dehors. — Le secret de l'évènement — lui pèse plus que son argent. — Elle court vite trouver sa plus proche voisine. — « Ma commère, dit-elle, je vous viens conter, — sous le plus grand secret, la plus drôle d'affaire... — Mais, (je) vous en prie, n'en parlez pas, — parce que vous me feriez battre... — Notre homme qui a pondu un œuf gros comme quatre! — Pas vrai que le tour est curieux? — (Je) vous le donne sous la

1. *Fia pèr me*, « expression formée du lat. *per me fiat*, quant à moi, à mon égard » (Dom Duclou). Cette locution est usitée ailleurs que dans la Haute-Vienne : bas-lim. *fia per ioou*; périg. *fia per mi* (Rousset).

2. *Pouncho*, pointe. De même en langued., en gasc., en provenç. Bas-lim. *pountso*. Rom. poncha, de *punch*, point (lat. *punctum*); catal. *punxa*.

3. *Defôro*, dehors; de même en bas-lim., en langued., en gasc., en provenç. Lyonn. et forez *defour, defo, defœu*; bourguig. *defeur*; dauph. *defour*; catal. *defora*; espagn. *defuera*; ital. *difuera*; rom. defors, deforas; lat. *foras*; bas-lat. *deforis, deforas*; anc. franç. *defors, deforz*; poitev. *defors*.

N'ei pâ pèr elo touto soulo;
Loû omei 'n an lour bounâ par.
Diriâ qu'o plŏgu dô bŏvar:
Toutâ lâ ruâ nen soun pŏvŏdâ,
E forço meijoû tŏpissŏdâ.
Dŏvan dô û que lî- o, lou mindre mou lâcha
Cour coumo un chŏvau deitŏchu.
I n'an pâ pô de fâ pecha.
Coumo lou poundeur, î l'enventen;
Coumo so fenno, lou rŏcounten;
Coumo lâ coumai, î l'ômenten;
En pourtan perdo, î se countenten;
I n'an mâ plŏzei quan-t î menten;
I n'an jŏmai pô de fâ tor;
Sei-voû mŏlaude, î voû fan mor.
Lo deirŏzî, lo medizenço
Soun po benei pèr quelo engenço.
Pèr que noû ne pouran jŏmai loû counvertî,
Dô min moucan noû bien de î.

poule — n'est pas pour elle toute seule; — les hommes en ont leurs bonnes parts. — Vous diriez qu'il a plu des bavards : — toutes les rues en sont pavées, — et force maisons tapissées. — Devant des uns qu'il y a, le moindre mot lâché — court comme un cheval détaché. — Ils n'ont pas peur de faire péché. — Comme le pondeur, ils l'inventent; — comme sa femme, le racontent; — comme les commères, ils l'augmentent; — en portant préjudice, ils se contentent; — ils n'ont (de) plaisir que quand ils mentent; — ils n'ont jamais peur de faire tort; — êtes-vous malade, ils vous font mort. — La dérision, la médisance sont pain béni pour cette engeance. — Puisque nous ne pourrons jamais les convertir, — du moins moquons-nous bien d'eux.

LOU RA E L'EILEFAN

LE RAT ET L'ÉLÉPHANT

Se creire un persounage ei for coumun en Françe.
Tau fai soun segnour d'impourtançe,
Qu'ei côcâ ve min qu'un bourgei;
E queu mau se po bien pelâ lou mau francei.
Lo soto vŏnita noû ei particulieiro.
Loû Espŏgnô soun fièr, mâ d'uno autro mŏnieiro.
Lour orgueil me semblo un pitî
Pû drôle, mâ min eibeiti.
Sei voulei fâ lou boun- ŏpôtre,
Bŏlian cauque eizâmple dô nôtre.

Un pitî rŏtiliou, vezen un- eilefan
Que semblavo no tour, rigio dô marchâ lan
De quelo bettio ŏ'au pŏrage
Que marchavo ŏ'grô eiquipage.
Sur l'ŏnimau ŏ triple eitage,
No grosso damo dô Peirou,

Se croire un personnage est fort commun en France. — Tel fait son seigneur d'importance — qui est quelquefois moins qu'un bourgeois; — et ce mal se peut bien appeler le mal français. — La sotte vanité nous est particulière. — Les Espagnols sont fiers, mais d'une autre manière. — Leur orgueil me semble un peu — plus drôle, mais moins sot. — Sans vouloir faire le bon apôtre, — donnons quelque exemple du nôtre.

Un petit *ratillon*, voyant un éléphant — qui semblait une tour, riait du marcher lent — de cette bête à haut parage — qui marchait à gros équipage. — Sur l'animal à triple étage, — une grosse dame du Pérou,

E pren queu counte pèr countan.
Lou counteur, en lou te countan,
Te balio l'ŏvî impourtan
Qu'ŏ l'ôrelio t'en pen ôtan.
T'ôriâ beu fâ toun for de lingo,
N'eipeiyo vô mai qu'uno eipingo.
Pren eizample sur queu rŏtou,
E souve-te qu'uno suringo
N'ei pâ no peço de cŏnou.

conte pour comptant.— Le conteur, en te le contant,— te donne l'avis important — qu'à l'oreille (il) t'en pend autant.— Tu aurais beau faire ton fort de langue, — une épée vaut mieux qu'une épingle.— Prends exemple sur ce raton,— et souviens-toi qu'une seringue — n'est pas une pièce de canon.

LOU LEBRAU E LA GRONOULIA [1]

Un beu lebrau trei-car, que se tegno ŏgrumi[2]
Dî soun ni,
Entre se meimo reibŏssavo;
Car, din-t un ni, caucu que ne dèr pâ
Que po-t-eu fâ,
O min de reibŏssâ?
Queu paubre cor se trŏcŏssavo;
Lo pô net-e-jour lou rôjavo;
Lou chŏgrin lou tŏlŏfissavo;
Lo meichanto imour l'eitoufavo.
« Moun Dî! se dijio-t-eu, ne couneisse degu
De pû mŏlûroû qu'un pôru.
O ne po pâ minjâ bouci que ne proufeche.
Jŏmai de plŏzei sur, jŏmai d'endre que peche
Lou metre ŏ l'ŏbri dô dangei
Que naissen toujour soû soû pei.
Veiqui pertan lo vito que iô mene!
Iô trimoulie[3] si me permene;
Si derme, qu'ei loû ei deibèr;

LE LEVRAUT ET LES GRENOUILLES

Un beau levraut trois-quarts, qui se tenait pelotonné — dans son nid, — en lui-même rêvassait; — car, dans un nid, quelqu'un qui ne dort pas, — que peut-il faire, — à moins de rêvasser? — Ce pauvre corps se tracassait; — la peur nuit et jour le rongeait; — le chagrin le talonnait; — la mauvaise humeur l'étouffait. — « Mon Dieu! se disait-il, (je) ne connais personne — de plus malheureux qu'un peureux. — Il ne peut pas manger morceau qui lui profite. — Jamais de plaisir sûr, jamais d'endroit qui puisse — le mettre à l'abri des dangers — qui naissent toujours sous ses pieds. — Voilà pourtant la vie que je mène! — Je tremble si (je) me promène; — si (je) dors, c'est les

---

1. A partir de cette fable jusqu'à celle des *Médecins*, les quelques notes explicatives qui accompagnent le texte, dans les éditions précédentes, font complètement défaut.

2. *Ogrumi*, pelotonné, blotti; « *s'ŏgrumî*, s'agrouer, s'asseoir sur ses talons comme font les femmes » (Dom Duclou); langued. *graumilia*, blotti, accroupi; provenç. *agroumouli*, *agramouti*, *agramilia*, *it*. Nous retrouvons ici l'anc. franç. *grumel*, peloton, que nous avons déjà vu dans *deregremiliâ*, dépelotonner (page 17, note 10). Voy. aussi page 134, note 5.

3. *Iô trimoulie*, je frissonne. « *Tremoulâ*, trembloter, en ital. *tremolare* » (Dom Duclou). De même en Bas-Lim., et généralement dans tout le Midi. Catal., espagn. *tremolar*; ital. *tremolare*; rom. TREMOLAR; bas-lat. *tremulare*, du lat. *tremulus*, tremblant.

LO MOR E LOU MOURIBOUN

Lo Mor ne po jŏmai surprenei l'ome sage.
Queu-qui, toujour preite ŏ partî,
Se de se meimo s'ŏvertî
Quan lou ten ei vengu de fâ lou gran vouyage.
Queu ten, helâ ! queu ten ei dî tou-t age.
Qu'un calculŏtour lou partage
En jour, en- ourâ, en momen,
O n'en troubŏro jŏmai pen
D'eizan de pŏya quelo tâlio,
E que peche servî de por
Countre loû ûchei de lo Mor.
Pèr tou lou mounde l'ei pŏrieiro.
Lou momen que lou fî d'un rei
Daibro[1] loû ei ŏ lo lumieiro
E bien souven queu que l'o prei
Pèr li bŏrâ pèr toujour so pôpieiro.
Lo se mouquo de lo grandour ;
Eime, beuta, vertu, richesso,
Forço, santa, vigour, jônesso,
Prudenço, vŏnita, sŏgesso,
Lo Mor gafo[2] tou sei pudour.
O mounde antiei, cauqué beu jour,
Lo jugŏro lo meimo peço ;
N'î- o re de pû ŏssegura.
Quelo varta ne fai gro rîre ;
E pertan noû poden be dîre
Que lî- o bien pau de gen que lî sian prepŏra.

LA MORT ET LE MORIBOND

La Mort ne peut jamais surprendre l'homme sage. — Celui-ci, toujours prêt à partir, — sait de lui-même s'avertir — quand le temps est venu de faire le grand voyage. — Ce temps, hélas ! ce temps est en tout âge. — Qu'un calculateur le partage — en jours, en heures, en moments, — il n'en trouvera jamais aucun — d'exempt de payer cette taille, — et qui puisse servir de port — contre les huissiers de la mort. — Pour tout le monde elle est pareille. — Le moment où le fils d'un roi — ouvre les yeux à la lumière — est bien souvent celui qu'elle a pris — pour lui fermer pour toujours sa paupière. — Elle se moque de la grandeur ; — esprit, beauté, vertu, richesse, — force, santé, vigueur, jeunesse, — prudence, vanité, sagesse, — la Mort happe tout sans pudeur. — Au monde entier, quelque beau jour, — elle jouera la même pièce ; — (il) n'y a rien de plus assuré. — Cette vérité ne fait certes pas rire ; — et pourtant nous pouvons bien dire — qu'(il) y a bien peu de gens qui y soient préparés.

1. *Daibro*, 3e pers. sing. prés. ind. de *deibrî*, ouvrir. On dit aussi *dubrî*, et, par métathèse, *drâbî*, comme en Bas-Lim. Gers *dubri* ; provenç. *durbi* ; ital. *aprire* ; espagn. *abrir* ; anc. catal. *ubrir* ; catal. mod. *obrir* ; rom. OBRIR, UBRIR, ADUBRIR. C'est de cette dernière forme que viennent, par aphérèse, les mots patois qui ont le *d* initial.

2. *Gafo*, 3e pers. sing. prés. ind. de *gŏfâ*, verbe qui n'est pas donné par Dom Duclou, mais qui est usité en Bas-Lim. avec le sens de « accrocher, mordre » (BÉRONIE). On y dit aussi *ogŏfa*, Langued. *gafa* et *agafa*, saisir, happer, mordre ; gasc. et béarn. *gaha* (le *h* pour le *f*) ; catal., espagn., portug. *gafar* ; ital. *aggraffare*, *aggraffire*, agraffer, accrocher ; rom. GAFAR, accrocher, saisir, mordre, de *gaf*, gaffe, croc, crochet, mot d'origine germanique, selon M. de Chevallet : allem. *gabel*, fourche ; angl. *gaff*, harpon.

Que tu fŏzâ de testŏmen?
Tu n'ôrâ jŏmai pû meitiei de lujŏmen. »
Lo Mor vio be rŏzou; e trè-certenŏmen,
O quel age, fô fâ soun pŏque gayŏmen,
Dîre : bounsei! e remerchâ lo gen
O quî noû an servi d'einei e de turmen.
Si lounten.

que tu fasses *de* (un) testament? —Tu n'auras jamais plus besoin de logement ». — La Mort avait bien raison, et très certainement, — à cet âge, (il) faut faire son paquet gaîment, — dire : bonsoir! et remercier les gens — à qui nous avons servi d'ennui et de tourment — si longtemps.

De queu counte pâ vrai que lo moralo ei bouno?
I'auve pertan lou vieiliar que pampouno [4].
Tan piei pèr se si- ô fŏzio lou mutin;
Car n'en siro ni mai ni min.
De que li sèr-co de vei pôre?
Ce qu'o coumença deu finî.
Lou jône ome po be murî,
Mâ lou vieiliar ne po pâ viôre.

De ce conte, pas vrai que la morale est bonne? — J'entends pourtant le vieillard qui bougonne. — Tant pis pour lui s'il faisait le mutin; — car (il) n'en sera ni plus ni moins. — De quoi lui sert-il d'avoir peur? — Ce qui a commencé doit finir. — Le jeune homme peut bien mourir, — mais le vieillard ne peut pas vivre.

4. *Pampouno,* indic. prés. de *pampounâ,* marmotter, grommeler, terme formé par onomatopée, qui ne se trouve pas dans Dom Duclou. Berrich. *papoter,* parler entre ses dents, marmotter.

LO COUR DO LIOUN

LA COUR DU LION

Sîro lou lioun un jour vougue couneitre
De quau pŏî èrio soun pai.
Un rei entau parlo toujour en meitre,
E degu lou deimen jŏmai.
O rende doun uno ordounanço
Pèr ŏssemblâ soû eita generau,
E voû dŏvinâ be d'ŏvanço
Ce que fŏguèren loû beitiau.
I venguèren toû ŏ lo feito
Que devio durâ tou-t un mei.
So Mŏjesta lour vio proumei
De loû bien regŏlâ dô pei jusqu'ŏ lo teito,
Dî lâ sŏlâ de soun pŏlai
— Lou pŏlai d'un segnour que fai tan de carnage
Deu mai pudî qu'un viei froumage; —
Que lî- ôrio de tou nimaî mai :
De lâ fleitâ, de lâ chŏbretâ,
Dô panten, de lâ mŏriôneitâ,

Sire le lion un jour voulut connaître — de quel pays était son père. — Un roi de la sorte parle toujours en maître, — et personne (ne) le dément jamais. — Il rendit donc une ordonnance — pour assembler ses états généraux, — et vous devinez bien d'avance — ce que firent les animaux. — Ils vinrent tous à la fête — qui devait durer tout un mois. — Sa Majesté leur avait promis — de les bien régaler des pieds jusqu'à la tête, — dans les salles de son palais — (le palais d'un seigneur qui fait tant de carnage — doit plus puer qu'un vieux fromage); — qu'il y aurait de tout et plus encore : — des flûtes, des musettes, — des pantins, des marionnettes,

Re se fŏgio ŏ soun gra, re n'èrio coumo ô fô,
E lo v' ôrio fa venî fô.
« I se leven tro tar, se coueigen tro dŏbouro ;
Moussû ne sungnio ŏ re, Moussû deipenso tou ;
Moussû s'en vai, Moussû dŏmouro ;
Moussû vô toujour vei rŏzou ».
Lo nen di tan que Moussû ŏ lo fi [5],
Gâte d'entendre queu luti,
Voû lo ranvouyo ŏ lo campagno,
Châ soû pŏren. Lo veiqui doun coumpagno
Dô pâtrei, dô bouyei,
Dô meitŏdiei,
De lo pitito dindounieiro,
Nimai de lo quîto pourcheiro.
O bou de cauque ten, quan soun- ome cregue
Que l'ôrio beissa soun cŏque,
O lo fŏgue tournâ e li di : « Mo pitito,
Coumo vei-voû pŏssa lo vito?
Vejan! countâ me co. Eh be! que fŏgiâ-voû?
L'einoucenço dô chan ei-lo de vôtre goû?
— Ossei, se disse-lo; mâ ce que m'endiŏblavo,
Qu'èrio de lî troubâ de lo gen san souci,
Denguerâ pû feignan qu'eici.
Eitŏpau loû voû sŏboulavo
Que, de segur, re n'î mancavo,
O touto ouro dô jour, lou sei mai lou mŏti.
Ossi quelo engenço rustico
M'eimavo coumo lo colico.
Creze bien que tardavo ŏ toû
Que lour guei vira loû tŏloû.
Dô diâble si pen me regreto!
— Coumo dizei-voû? » L'ô repeto.
« Ah ! Mŏdamo, qu'ŏvei-voû di?
Si v'ŏvei tan mŏlin espri,
Que lo gen de vôtre vilage,
Que voû vegian mâquan loû sei,
Soun deijâ gâtei de v'ŏvei,
Que siro-co doun d'un message[6]

(ne) se faisait à son gré, rien n'était comme il faut, — et elle vous aurait fait devenir fou. — « Ils se lèvent trop tard, se couchent de trop bonne heure; — Monsieur ne songe à rien, Monsieur dépense tout; — Monsieur s'en va, Monsieur demeure; — Monsieur veut toujours avoir raison ». — Elle en dit tant que Monsieur à la fin, — las d'entendre ce lutin, — vous la renvoie à la campagne, — chez ses parents. La voici donc compagne — des pâtres, des bouviers, — des métayers, — de la petite gardeuse de dindons — et même de la porchère. — Au bout de quelque temps, quand son mari crut — qu'elle aurait baissé son caquet, — il la fit revenir, et lui dit : « Ma petite, — comment avez-vous passé la vie? — Voyons! contez-moi cela. Eh bien! que faisiez-vous? — L'innocence des champs est-elle de votre goût?» — « Assez, dit-elle; mais ce qui m'endiablait, — c'était d'y trouver des gens sans souci, — encore plus fainéants qu'ici. — Aussi bien (je) vous les saboulais — que, bien sûr, rien n'y manquait, — à toute heure du jour, le soir et le matin. — Aussi cette engeance rustique — m'aimait comme la colique. — (Je) crois bien qu'(il) tardait à tous — que (je) leur eusse tourné les talons. — Du diable si aucun me regrette! » — « Comment dites-vous? » — Elle le répète. — « Ah! Madame, qu'avez-vous dit? — si vous avez si malin esprit — que les gens de votre village, — qui (ne) vous voyaient que le soir, — sont déjà las de vous avoir, — que sera-ce donc d'un domestique — qui de-

5. Il y a ici une faute de versification. Il faudrait un vers à rime féminine.

6. *Message*, « subst. de tout genre, domestique, serviteur, servante » (Dom Duclou); langued. *messatge, it.;* gasc. *messatge,* messager, envoyé; rom. messatge, messager, commissionnaire; anc. catal. *missatge;* espagn. *mensage,* message; ital. *messaggio,* messager. M. de Chevallet dérive, avec raison, messager du lat. *missus,* dont on fit d'abord *mes,* puis *messager;* mais notre mot patois *message,* dans le sens de domestique, ne viendrait-il pas du rom. mas, maison, habitation? On disait autrefois en français *massaige,* métairie, ferme, maison des champs; *messatge,* en langued., a le sens de domestique d'une habitation rurale.

Que deurio sufrî vôtro imour
O toù loû quar-d'ourâ[7] dô jour?
E me doun que touto lo vito,
O meimo lie, meimo marmito,
Defôro nimai dî meijou,
Coueija, leva, toujour, pertou,
Viôre coumo un pŏriei grifou!
Mŏdamo, voû fô bien pardou[8];
Quelo eipreuvo sirio tro rudo.
Tournâ-voû-en, chôplâ, d'ente voû sei vengudo.
E si jŏmai me pren lo tentŏcî
De voû fâ revenî, vole que lou Boun-Dî
Sei mizericordio me danne,
Mai, qu'ei be piei, que me coundanne
O vei, penden l'eiternita,
Douâ fennâ coumo voû, uno châque coûta. »

vrait souffrir votre humeur — à tous les quarts d'heure du jour? —Et moi donc qui, toute la vie, — à même lit, même marmite, — dehors et dans (la) maison, — couché, levé, toujours, partout, —vivre avec un pareil griffon! — Madame, (je) vous demande bien pardon; — cette épreuve serait trop rude. — Retournez-vous-en, s'il vous plaît, d'où vous êtes venue. — Et si jamais me prend la tentation — de vous faire revenir, (je) veux que le bon Dieu — sans miséricorde me damne, — et, c'est bien pis, qu'(il) me condamne — à avoir, pendant l'éternité, — deux femmes comme vous; une (à) chaque côté.»

L'ôtour n'o pâ mei de moralo;
Nen veiqui uno talo qualo :
Quelo fâblo regardo toû
Loû argnoû.
Se mouche que se sen vourmoû[9],
Se grate queu qu'ôro lo galo;
Car tôt-ô-tar co se veiro :
Queu que fai pŏti pŏtiro.

L'auteur n'a pas mis de morale; — en voici une telle quelle : — Cette fable regarde tous — les hargneux. — Se mouche qui se sent morveux, — se gratte celui qui aura la gale; — car tôt ou tard ceci se verra : — celui qui fait pâtir pâtira.

---

7. *Quâr-d'ouro* est devenu un seul mot, dont le signe du pluriel porte sur la voyelle finale.

8. *Voû fô bien pardou* ne signifie pas « je vous fais bien pardon », mais, tout au contraire, « je vous demande bien pardon ». C'est littér. je vous fais : *pardon !* Cette locution est encore usitée à Limoges.

9. *Vourmoû,* morveux. M. Honnorat voit là une altération de *mourvoû.* Le rom. *vorma* et l'anc. catal. *vorm,* morve, prouvent que les patois qui disent *bourmous* ou *vourmous* ne l'ont pas fait par transposition du français, et que c'est au contraire le français qui a transposé le primitif. Ce primitif, qui nous a donné le français *gourme,* est d'origine celtique : bret. *groum, grom* (voy. DE CHEVALLET, I, 233). Quant à la permutation du *g* en *v* ou en *b*, les exemples en sont très nombreux. Bas-lim.: *vormo,* morve, *vourmoû,* morveux; gasc. *bourmous;* langued. *groumel* ou *mourvel,* morve; provenç. *mourvous,* morveux.

LO JONO VEVO

Un coumençŏmen de vevage
Ne vai jŏmai sei gran tŏpage.
No jŏno vevo di : vô murî de doulour!
L'ô di be, mâ pertan lou chŏgrin pren soun cour.
Sur lâ âlâ dô Ten lo Tristesso s'envolo;
Lo jŏno vevo se counsolo;
Lou ten rŏmeno lou plŏzei,
Gŏrî lou mau, chasso l'einei.
Pezâ lo vevo d'uno annado
E lo vevo d'uno journado,
L'î- ôro forço dechai e degu ne creirian
— Sôco de[1] quî-quî qu'ô veirian —
Que co chio lo meimo persouno.
L'uno credo toujour, puro, gemî, soufrouno;
Lo fai fugî toû loû châlan :
E l'autro ŏblado[2] loû gŏlan.
Si caucu n'ô voulio pâ creire,
Quelo fâblo li- ô fŏrio veire,
Obe pûtô quelo varta
Que nôtrei vezî m'an counta.

L'ome d'uno jŏno beuta
Partigue pèr l'eiternita,
Lou lendemo qu'ô guei testa.
Lo jŏno fenno, ŏ soun coûta,
Se dezolavo ŏ fâ pieita.
« Paubre ŏmi! tu sei defunta![3]

LA JEUNE VEUVE

Un commencement de veuvage — ne va jamais sans grand tapage.— Une jeune veuve dit : (je) vais mourir de douleur. — Elle le dit bien, mais pourtant le chagrin prend son cours. — Sur les ailes du Temps la Tristesse s'envole;—la jeune veuve se console; — le temps ramène le plaisir, — guérit le mal, chasse l'ennui. — Pesez la veuve d'une année — et la veuve d'une journée, — (il) y aura force déchet et personne ne croiraient— (excepté ceux-là qui le verraient) —que ce soit la même personne. — L'une crie toujours, pleure, gémit, sanglote; — elle fait fuir tous les chalands, — et l'autre *fait de l'œil* aux galants. — Si quelqu'un ne le voulait pas croire, — cette fable le lui ferait voir, — ou plutôt cette vérité — que nos voisins m'ont racontée.

L'époux d'une jeune beauté — partit pour l'éternité, — le lendemain qu'il eut testé. — La jeune femme, à son côté, — se désolait à faire pitié. — « Pauvre ami, tu es trépassé ! — se disait-

1. *Sôco de,* sauf. Dom Duclou ne donne que *sauque,* mot composé de *sau;* contraction du rom. *salv* (lat. *salvus*), sauf, et de la terminaison *que,* ajoutée par analogie du mot *aveque*, anc. franç. *avecque* (voy. DE CHEVALLET, III, 359). Cette expression est du reste peu usitée. On dit plus ordinairement *manco de quî,* ou plus simplement *manco quî,* manque ceux.

2. *Oblado,* indic. prés. de *oblŏdâ,* qu'il ne faut pas confondre avec le verbe *blŏdâ,* pour *ŏblŏdâ,* emblaver, analysé page 22, note 6. *Oblŏdâ* nous semble être le bas-lim. *oblanda* ou *obranda* (prononcez *oblonda*), mettre le feu avec un brandon, allumer, incendier, au propre et au figuré. Il y a aussi dans la Corrèze le verbe *obloouda,* éblouir. Les philologues ont le choix. Cependant nous penchons pour *obronda,* incendier, eu égard aux congénères suivants : langued. *abranda,* embraser; rom. ABRANDAR, *it.;* anc. franç. *abrander,* s'allumer; berrich. *abrander,* enflammer. Le primitif de ces mots est le rom. *brando,* brandon, d'origine germanique : allem. *brennen,* brûler, *anbrennen,* s'enflammer. (Voy. DE CHEVALLET, I, 266.)

3. *Defunta,* littér. « *défuncté* ».

[illegible] to tendro meita
[illegible] veire l'omita
[illegible] cœur t'o toujour pourta.
[illegible] queu cœur ei deigoûta.
[illegible] piozei de lo vito.
[illegible] o pû pèr to pitito !
[illegible] noû partiran toû doû ».
[illegible] tou soû.
[illegible] bouno censeno
[illegible] quinzene.
[illegible] bien chanlâ
[illegible] lo nigaudo.
[illegible] voû toumbei [illegible]
[illegible] de be [illegible]
[illegible]

elle, mais ta tendre moitié — te va faire voir l'amitié — que son cœur t'a toujours portée. — Pour tous temps et (à) jamais ce cœur est dégoûté — de tous les plaisirs de la vie. — (Il) n'y (en) a plus, (il) n'y (en) a plus pour la petite ! — Attends-moi, mon ami, nous partirons tous deux... » — Mais l'époux partit tout seul. — La belle avait son père qui avait un bon jugement. — Il laisse passer la quinzaine. — [illegible] faire semblant de [illegible] [illegible] — [illegible] la consoler [illegible] — [illegible] dit-il, c'est assez faire la ni[illegible] — [illegible] qu'a-t-il à [illegible] ?
[illegible]

dit-elle, oh hue ! oh eh ! oh jah ! » — Elle croit tout faire marcher avec quelque bourdonnement. — Elle s'en alla d'abord camper sur le timon ; — puis elle va piquer le nez du postillon ; — à chacun des chevaux elle donne son coup d'aiguillon ;

Quelâ prejeirâ, quel encen,
Ne soun pâ pèr toun nâ, lâ s'ŏdressen ô sen.
Counei mièr quî que te couneiss*en*.
Quan meim*o* en l'encensoir î te roumprian lâ den,
Co n'ei mâquan loû boû sen qu'î encens*en*

grise.—Ces prières, cet encens — ne sont pas pour ton nez, elles s'adressent aux saints. — Connais mieux ceux qui te connaissent. — Quand même avec l'encensoir ils te rompraient les dents, — ce n'est que les bons saints qu'ils encensent.

Un mŏgistra bourique
Ei l'âne de quelo fâbl*o*.
So rob*o* ei be respetabl*o*,
Mâ se? *Boun sei, bouno ne!...*

Un magistrat bourriquet — est l'âne de cette fable. — Sa robe est bien respectable, — mais lui?... *Bon soir, bonne nuit!*

LOU SERPEN E LO LIMO

LE SERPENT ET LA LIME

I counten qu'un serpen, vezi d'un- orlogei,
— E co n'èrio pâ sei dangei :
Qu'èrio pèr l'orlogei un meichan vezinag*e* —
Entre dî lo boutic*o*, e, cherchan ŏ minjâ,
N'î rancountre, pèr tou poutag*e*,
Qu'uno limo d'ŏchiei qu'ô se me de rôjâ.
Quelo limo li dî, mâ sei s'eimôre gair*e* :
« Paubr*e* ignoren! que pretendei-tu fair*e*,
Quan t'ŏtŏcâ pû for que te?
Piti serpen ŏ teito fol*o*,
Pûtô que d'empourtâ de me
Soulŏmen lou car d'un*o* obol*o*,
Tu te roumpriâ toutâ lâ den.
Ne cragne mâ quelâ dô ten.

On conte qu'un serpent, voisin d'un horloger, — (et ce n'était pas sans danger : — c'était pour l'horloger un mauvais voisinage) — entra dans la boutique, et, cherchant à manger, —n'y rencontra, pour tout potage, — qu'une lime d'acier qu'il se met à ronger. — Cette lime lui dit, mais sans s'émouvoir guère : — « Pauvre ignorant! que prétends-tu faire, — quand tu attaques plus fort que toi? — Petit serpent à tête folle, — plutôt que d'emporter de moi — seulement le quart d'une obole, — tu te romprais toutes les dents. — (Je) ne crains que celles du temps. »

Coqui s'ŏdress*o* ŏ voû, esprî dô darniei ordr*e*,
Que, n'eitan boû ŏ re, cherchâ toujour ŏ mordr*e*.
V'ŏvei beu voû batre loû flan,
Vôtrâ ritâ[1] jŏmai n'eitendran lour rŏvag*ei*
Sur tan de beu e boû oubrag*ei*
Que soun pèr voû d'ŏchiei, de brounze, de dieiman.

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre, — qui, n'étant bons à rien, cherchez toujours à mordre. — Vous avez beau vous battre les flancs, — vos dents jamais n'étendront leurs ravages — sur tant de beaux et bons ouvrages — qui sont pour vous d'acier, de bronze, de diamant.

---

1. *Ritâ*, quenottes, terme de nourrice. Ce mot exprime ordinairement une idée gracieuse. Ce sont des dents d'enfant, blanches, petites et pointues. *Rito* est une altération de *rato*, dent de *rat*, qui se dit en Provence.

Lo perdri que vegio l'eiba,
O le de counsoulâ so paubro cŏmŏrado,
Li di en se moucan : « Ah! qu'ŏviâ-tu doun fâ
De to chambo si be filado [4]? »
So frâzo n'èrio pâ chŏbado,
Rustau sèn lo perdri. Lo pren be lo voulado,
Mâ, quan lo se cregio sôvado,
Lo ne vio pâ counta lo grifo dô miôlar.
O soun tour lo fugue gobado,
E ne pourte pâ louen soun discour gogŏnar.

O le de couyounâ loû autrei,
Noû meimo pregnan gardo ŏ n'autrei.
Surtou se fô jŏmai moucâ dô mŏlûroû,
Car quî po se flŏtâ d'eisse toujour ûrou?
Lâ plaçâ, lâ ônour, l'eime, loû bei, lo taulo,
Lo Fourtuno se ri de ce que l'o bŏlia,
E châcu po troubâ so miaulo
Que l'ôrio be tô deibilia.

de sa course. — La perdrix qui voyait l'ébat, — au lieu de consoler son pauvre camarade, — lui dit en se moquant : « Ah! qu'avais-tu donc fait — de ta jambe si bien déliée? » — Sa phrase n'était pas achevée, — Rustaud sent la perdrix. Elle prend bien la volée, — mais, quand elle se croyait sauvée, — elle n'avait pas compté (sur) la griffe du milan. — A son tour elle fut gobée, — et ne porta pas loin son discours goguenard.

Au lieu de plaisanter les autres, — nous-mêmes prenons garde à nous. — Surtout (il ne) se faut jamais moquer des malheureux, — car qui peut se flatter d'être toujours heureux? — Les places, les honneurs, l'esprit, les biens, la table, — la Fortune se rit de ce qu'elle a donné, — et chacun peut trouver son milan — qui l'aurait bientôt déshabillé.

4. *Filado*, par aphérèse, pour *ôfilado*, affilée.

LOU PATRE E LOU LIOUN

Lâ fŏblâ ne soun pâ ce que dô mounde crezen.
Sei fâ semblan de re, lâ beitiâ noû enstruizen.
No leiçou touto nuo po côzâ de l'einei ;
Soû lo peu d'un renar, lo fai toujour plŏzei.
Quî que fan queu meitiei deven enstruire e plaire,
E, de segur, î nan pâ pau ŏ faire.
Ossi forço sŏben, eigŏyan lour espri,
Sur quelo mŏtieiro an eicri.
Tou fugen l'ornŏmen e lou tro d'eitendudo.
Châ î ne veiriâ pâ no pŏraulo perdudo.
Feidre ei talŏmen cour que dô û l'an blâma;
Eizopo en mio de moû s'ei denguèro esprima;
Mâ surtou certen Gre rencherissan se pico
D'uno elegançe lŏcounico.

LE PATRE ET LE LION

Les fables ne sont pas ce que des gens croient. — Sans faire semblant de rien, les bêtes nous instruisent. — Une leçon toute nue peut causer de l'ennui ; — sous la peau d'un renard, elle fait toujours plaisir. — Ceux qui font ce métier doivent instruire et plaire, — et certes ils n'ont pas peu à faire. — Aussi force savants, égayant leur esprit, — sur cette matière ont écrit. — Tous fuient l'ornement et le trop d'étendue. — Chez eux (vous) ne verriez pas une parole perdue. — Phèdre est tellement court que des uns l'ont blâmé ; — Ésope en moins de mots s'est encore exprimé ; — mais surtout certain Grec renchérissant se pique d'une élégance laconique. — Il ren-

LOU LIOUN E LOU CHOSSODOUR

LE LION ET LE CHASSEUR

Un chŏssŏdour tan si pau fanfŏroun,
Crezen soun meliour che devoura pèr un lioun,
S'en- ŏne tenei queu lingage
O d- un bargei dô vezinage :
« Môtro me, di-t-eu, lo meijou
De l'ŏssŏsin de moun Moûtou [1] ;
Car, tou-t ôro, fô que 'n aye rŏzou.
— Qu'ei lai, di lou bargei, prei de quelo mounta-
Lî paye eizatŏmen douge moûtoû pèr an ; [gno.
E pode, sei dangei, roudâ dî lo campagno,
Sei riscâ ni freitu ni bran ;
E jugue entau ŏ quî pèr gâgno ».
Coumo ô chŏbavo queu discour,
Lou lioun s'ŏvanço ô pâ de charjo.
Nôtre fŏro lou veu, s'en cour,
E lo vio n'èrio pâ prou larjo
Pèr leissâ pŏssâ so vŏlour.
« Helâ ! moun Dî ! di-t-eu dî soun courage,
Coumo pourai-iô m'esquivâ ?
Deibrei-me doun cauque pŏssage
Pèr ente peche me sôvâ ».

Un chasseur tant soit peu fanfaron, — croyant son meilleur chien dévoré par un lion, — s'en alla tenir ce langage — à un berger du voisinage : — « Montre-moi, dit-il, la maison — de l'assassin de mon Mouton ; — car à l'instant (il) faut que (j')en aie raison ». — « C'est là-bas, dit le berger, près de cette montagne.—(Je) lui paye exactement douze moutons par an ; — et (je) puis, sans danger, rôder dans la campagne, — sans rien risquer ; — et (je) joue ainsi à qui perd gagne ». — Comme il achevait ce discours,—le lion s'avance au pas de charge. — Notre faquin le voit, prend sa course, — et la voie n'était pas assez large — pour laisser passer sa valeur. — « Hélas ! mon Dieu, dit-il dans son courage, — comment pourrai-je m'esquiver ? — Ouvrez-moi donc quelque passage — par où (je) puisse me sauver ».

Veiqui plo moû poultroû que van tou tuâ, tou batre,
Tan qu'î an loû pei chau subre lour doû landiei,
E que fugîrian loû premiei,
Si co s'ŏgissio de coumbatre.
Pèr poudei dîre *abe* ô be *nou*
Sur queu que vanto soun courage,
Lou jugei pâ sur soun verbiage,
Mâ dŏmandâ si- ô o ôvi petâ lou lou [2].

Voilà bien mes poltrons qui vont tout tuer, tout battre, — tant qu'ils ont les pieds chauds sur leurs deux chenets,— et qui fuiraient les premiers,—s'il s'agissait de combattre ! — Pour pouvoir dire *oui* ou *non* — sur celui qui vante son courage, — (ne) le jugez pas sur son verbiage, — mais demandez-lui s'il a entendu péter le loup.

1. *Moûtou,* Mouton, nom de chien.
2. *Ovî petâ lou lou,* entendre péter le loup. Ce dicton n'est pas cité dans le *Livre des Proverbes* de M. Leroux de Lincy.

O po dîre *ôrate freti* [4] ;
O siro mor diômen mŏti.
Tan-Mièr li balio un deimenti.
Mâ lou dotour *Tan-Piei*, teita coumo un luti,
Soutengue toujour soun parti.
E, penden qu'î se chŏmŏliŏvan
Qu'ŏ tor, ŏ trovèr, î citŏvan
Hipocrato, Galien, surtou forço leti,
Lou ten se pèr, lou mau empiro,
Lou paubre mŏlaude deliro.
En dizen, coumo ô po, soun *orate fratres*,
O partigue pèr *ad patres*.
Queto ve, dîrei-voû, lo disputo ei chŏbado,
Dô min entre lou medecî.
Coumen? Voû moucâ-voû de î?
Eh! lo n'ei mâ bien coumençado.
Tan-Piei disse : « V'ô vio-iô di?
L'ŏfâ ei be ŏriba coumo iô vio predi. »
Mâ *Tan-Mièr*, d'un toun d'ŏssurançe
Tou de suito lî replique :
« Si- ô vio segu moun- ordounançe,
O sirio d'enguèro sur pe,
E l'ŏvio be ŏverti d'ŏvançe.
Lou mŏlaude n'ei mâ parti
Pèr vei fa ce que v'ŏvei di.
Iô soûtendrai toujour dŏvan touto lo Françe. »

cimetière; — il peut dire : *orate fratres;* — il sera mort dimanche matin. — *Tant-Mieux* lui donne un démenti. — Mais le docteur *Tant-Pis*, têtu comme un lutin,—soutint toujours son opinion. — Et pendant qu'ils se chamaillaient, — que, à tort, à travers, ils citaient — Hippocrate, Gallien, surtout force latin, — le temps se perd, le mal empire,—le pauvre malade délire. — En disant, comme il peut, son *orate fratres*, — il partit pour *ad patres*. — Cette fois, direz-vous, la dispute est finie,—du moins entre les médecins. — Comment! vous moquez-vous d'eux? — Eh! elle n'est que bien commencée. — *Tant-Pis* dit : « Vous l'avais-je dit? — L'affaire est bien arrivée comme j'avais prédit ». — Mais *Tant-Mieux*, d'un ton d'assurance, — tout de suite lui répliqua : — « S'il avait suivi mon ordonnance, — il serait encore sur pied, — et (je) l'avais bien averti d'avance. — Le malade n'est parti — (que) pour avoir fait ce que vous avez dit. — Je (le) soutiendrai toujours devant toute la France. »

Loû medecî ne soun jŏmai d'ŏcor,
E queu que nen vô doû pèr fâ soun passŏpor,
Ei pû mautrŏta qu'ô ne penso.
O-t-eu mai de counfiançe en d'un,
Tanquetan l'autre s'en- ôfense;
O n'o pû de secour d'ôcun.
Pertan, se re minjâ, ô payo lo deipenso.
Quî percurairei de lo Mor
Se fan toû bien pŏya pèr prenei so deifenso,
E se bŏlien jŏmai lou tor.
Qu'ei toujour pèr cauque imprudençe,
Souvèn pèr fauto de gouvèr,
Un remèdi prei de trŏvèr,
Que lou paubre mŏlaude mèr.

Les médecins ne sont jamais d'accord,— et celui qui en veut deux pour faire son passeport, — est plus maltraité qu'il ne pense.—A-t-il plus de confiance en l'un, — aussitôt l'autre s'en offense; — il n'a plus de secours d'aucun.— Pourtant, sans rien manger, il paye la dépense. — Ces procureurs de la mort — se font tous bien payer pour prendre sa défense, — et (ne) se donnent jamais le tort. — C'est toujours par quelque imprudence,—souvent par faute de soins, — un remède pris de travers,— que le pauvre malade meurt. — Les médecins, il les

tière. Berrich. *cemetière, cemintire, cimentire, cimentière*, suivant les localités ; bourguig. *cemeteyre*.

4. *Orate freti*. « expression proverbiale qui équivaut à celle-ci : *il n'y a rien à faire* » (Foucaud); corruption de la formule liturgique : *orate fratres*, mes frères, priez (pour lui), c'est-à-dire, il est mort.

L'encan navo couci-couci.
Degu se suchio tro d'un si meichan bouci;
L'un digio *car* e l'autre *si*.
Penden qu'î bargignen ensi,
S'en trôbo un de pû ardi,
E que se cregio lou pû fi
De toû loû jau de soun vilage;
Mâ que pertan n'èrio pâ lou pû sage.
O nen proume boun prî en ce que Jupitèr
Li laissŏro meitrîzâ l'èr,
Pèr qu'ô gue toujour ŏ so guîzo
Dô chau, dô fre, dô beu ten, de lo bîzo,
En- un mou, dô se, dô moulia,
D'ŏbor qu'ô ôro bŏdŏlia [2].
Jupitèr lî counsen, e lou countra se passo;
E tanquetan nôtro brŏdasso
Fai veire ŏ soû vezî qu'ô ei meitre dô ceu.
O fai plôre, ventâ; ô fai si be, si beu,
Un clima tou pèr se, que lo prado vezino
S'en sentigue pâ mai que quelâ de lo Chino.
Co fugue lou bounur dô peizan d'ŏlentour.
I vegian froujâ châque jour
Lour bla, lour vi, lour fe e touto autro denado,
E guèren uno richo annado.
Mâ queu que vio tou-t ŏrenja
Fugue lou pû mau partŏja :
O ne gue re dô tou. Eitŏpau, l'autro annado,
L'esplŏtŏcî dô ceu fugue touto changniado;
Mâ soun chan s'en troube pâ mièr.
Quoique secha, rouza, venta d'uno autro sorto,
O n'en po pâ culî lou car dô demiei-tièr
Que lo tèro vezino porto.
Que fai-t-eu queto ve? O torno ŏ Jupitèr,
O counve de soun- imprudenço,
E ne vô pû lâ cliau de l'èr.
Jupitèr veu so repentenço
E lou trato en meitre for doû.

L'encan allait couci-couci. — Personne (ne) se souciait trop d'un si mauvais morceau; — l'un disait *car* et l'autre *si*. — Pendant qu'ils barguignent ainsi, — (il) s'en trouva un de plus hardi, — et qui se croyait le plus fin — de tous les coqs de son village; — mais qui pourtant n'était pas le plus sage. — Il en promet bon prix en ce que Jupiter — lui laissera maîtriser l'air, — pour qu'il eût toujours à sa guise — du chaud, du froid, du beau temps, de la bise; — en un mot du sec, du mouillé, — aussitôt qu'il aura bâillé. — Jupiter y consent, et le contrat se passe; — et aussitôt notre étourdi — fait voir à ses voisins qu'il est maître du ciel. — Il fait pleuvoir, venter; il fait si bien, si beau, — un climat tout pour lui, que la prairie voisine — (ne) s'en ressentit pas plus que celles de la Chine. — Ce fut le bonheur des paysans d'alentour. — Ils voyaient croître chaque jour — leur blé, leur vin, leur foin et toute autre denrée, — et eurent une riche année. — Mais celui qui avait tout arrangé — fut le plus mal partagé : — il n'eut rien du tout. Aussi bien, l'année suivante, — l'exploitation du ciel fut toute changée; — mais son champ ne s'en trouva pas mieux. — Quoique séché, arrosé, *venté* d'une autre sorte, — il n'en peut pas cueillir le quart du demi-tiers, — que la terre voisine porte. — Que fait-il cette fois? il revient à Jupiter, — il convient de son imprudence, — et ne veut plus les clefs de l'air. — Jupiter voit son repentir — et le traite en maître fort doux.

---

2. *Bŏdŏlia*, partic. du verbe *bŏdŏliâ*. « *Badaliâ*, bâiller » (Don Duclot). Bas-lim. *bŏdollia*, tiré, d'après Béronie, du verbe patois *boda*, en vieux français, *bader*; Langued., gasc., provenc. *badalia*, tiré, d'après M. Honnorat, du bas-bret. *badalein*; catal. *badallar*; ital. *badigliare* et *sbadigliare*; rom. BADAILLAR; bas-bret. *badala* (*l* mouillé). On écrivait autrefois en français *baailler*, forme allongée du bas-lat. *badare*, selon M. Littré. Les patois méridionaux ont conservé la forme simple *badâ*, dans le sens d'ouvrir, bayer, être béant; le lim. et bas-lim. *boda* signifie plus particulièrement vomir. M. Littré pense que le bas-bret. *bada*, être dans l'étonnement, est emprunté au roman. Pourquoi le roman BADAR ne serait-il pas tout aussi bien emprunté au celtique?

Pyrrha vit avec effroi des prodiges inouïs,
lorsque Protée [illegible] tout
entier [illegible]

La famille [illegible]
dans les branches hautes des ormeaux,
demeure [illegible]

terre, fils ailé de la bonne Mère, et [illegible]
fre qu'on t'appelle le vengeur de César.

Ne te hâte pas de retourner au ciel [illegible]
favorable au peuple de Quirinus, [illegible]
longtemps au milieu de lui. Ne [illegible]
irrité par nos vices, t'enlever [illegible]
sur l'aile des vents.

Mais plutôt [illegible]
[illegible]

Tous l'adorent,
tous l'honorent;
mais l'offrande
qu'il demande,
c'est une âme pure
une foi sûre,
la pénitence
ou l'innocence.
L'Enfant Jésus sauveur
promet sa gloire;
mais, sans le don du cœur,
point de victoire!

Mâ que van fâ là pôbrâ filiâ ?	Mais que vont faire les pauvres filles?
Entretan, fô perdre soun ten,	Entre-temps, (il) faut perdre son temps,
S'i ne bŏlien mâ là nouziliâ	si on ne donne les noisettes
Quan lou moande n'an pû de den.	(que) quand les gens n'ont plus de dents.
Panchei me voulio en mŏridage;	François me voulait en mariage;
L'Amperour roumpe lou marcha.	l'Empereur rompit le marché.
Moun- armo ! sirio plo doumage	Mon âme ! (il) serait bien dommage
Qu'ô me lou tournesso endecha.	qu'il me le rendît détérioré.
Car lou gŏliar o bouno pauto,	Car le gaillard a bonne patte,
Mai loû enemî ô sôbran :	et les ennemis le sauront :
Gh' ô lo pauzo sur cauquo jauto,	s'il la pose sur quelque joue,
Mo fe, là moûchâ li beuran.	ma foi, les mouches y boiront.
Moun Dî ! coumo ô deu eisse gente	Mon Dieu ! comme il doit être gentil
Dî l'uniforme de soudar !	dans l'uniforme de soldat !
Ne-t e jour, lou me reprezente	Nuit et jour, (je) me le représente
En soun brâve sâbre d'ôzar,	avec son beau sabre de hussard,
Soun beu chŏvau dô rei de Prusso,	son beau cheval du roi de Prusse,
Soun bel ŏbi de dra anglei,	son bel habit de drap anglais,
Garni d'uno pelisso russo	garni d'une fourrure russe
E doubla d'un cœur de Francei.	et doublé d'un cœur de Français.
Loû bourgei an toû cauco târo,	Les bourgeois ont tous quelque tare,
Quan fô nâ defendre l'Eita;	quand (il) faut aller défendre l'État;
Toû loû an, meimo rifanfâro [6];	tous les ans, même ritournelle;
Loû richei n'an pû de santa.	les riches n'ont plus de santé.
N'i- o pâ d'ounto que loû retegno :	(Il) n'y a pas de honte qui les retienne :
I se fan dô ei de cristau,	ils se font des yeux de cristal,
E chanten là gôgniâ [7], lo tegno,	et chantent les écrouelles, la teigne,
S'i ne toumben pâ dô gran-mau [8].	s'ils ne tombent pas du grand (haut)-mal.

6. *Rifanfâro,* « ritournelle, répétition d'un air ou d'une chanson » (Dom Duclou). Une *fanfare* est une espèce d'air exécuté par des cors ou des trompettes. L'anc. franç. avait *fanfarer,* sonner de la trompette. On a longtemps débattu sur l'origine de ce mot, qui appartient à la langue française. Étienne Pasquier n'y voit qu'une onomatopée.

7. *Lâ gôgniâ,* les écrouelles. (Voy. page 88, note 7.) Bas-lim. *gougnar,* subst. masc., tumeur qui occupe la glande parotide. Langued. « *gaugno,* au figuré, le visage, la trogne; *gaugnos,* les oures » (Sauv.); *gaugnos,* grosses dents, en gascon du Gers; provenç. *gaugno,* les parties latérales des joues, les parotides, la joue, *gaugnos,* au plur., ouïes; ital. *gavigne,* glandes au cou, amygdales, *gavine,* écrouelles; rom. gaunha, ouïe, et amygdale.

8. *Lou gran-mau,* épilepsie, mal caduc, haut-mal, etc. On dit, dans le Centre, *tomber du grous mal* ou, tout simplement, *du mal,* et, dans le Langued., *toumba dau mau de lo tarr* ou *dau mau.* Dans l'anc. franç., cette maladie est désignée sous différents noms : le beau mal, le mal d'Avertin, le mal chaud, le grand-mal (c'est notre expression), le gros-mal, etc.

Nen veiriâ dô û que se vend*en*.
Coumo lo viando dî loû Ban [9];
Mai lî- o dô marchan que pretend*en*
Qu'î loû chaten tro char ujan.
Queu dîre n'ei mâ no sotiz*o*,
Car coumo po-t-un vei degreu
Que n'en côte mâ lo chŏmiz*o*,
Quan s'ŏgî de sôvâ lo peu?

(Vous) en verriez des uns qui se vendent,
comme la viande au marché des Bancs;
même (il) y a des marchands qui prétendent
qu'ils les achètent trop cher aujourd'hui.
Ce dire n'est qu'une sottise,
car comment peut-on avoir de la peine
qu'il n'en coûte que la chemise,
quand (il) s'agit de sauver la peau?

Onen! garçoû! fô dô courag*e*!
Que loû peizan ne boudan pâ!
Queu que voû credo [10] ei boun e sag*e*;
O voû tirŏro be d'ŏfâ.
Soutenei-voû bien- entre v'autr*ei*;
Un jour co se troubŏro be.
Quî deifen bien lou be dô autr*ei*
Ei digne de nen vei pèr se.

Allons! garçons! (il) faut du courage!
Que les paysans ne boudent pas!
Celui qui vous crie (qui vous appelle) est
il vous tirera bien d'affaire. [bon et sage;
Soutenez-vous bien entre vous;
un jour cela se retrouvera bien.
Qui défend bien le bien des autres
est digne d'en avoir pour lui.

Quan voû vendrei, cubèr de glôr*io*,
Voû direi : *i'ai eita counscri*,
E, dî lou Temple de Memôr*io*,
Toû vôtrei noun siran eicri.
E, quan l'Amperour de lo Franç*o*
O mound*e* ôro bŏlia lo pa,
Voû direi d'un toun d'ŏssuranç*o* :
Sei n'autrei n'î- ŏvio re de fa.

Quand vous viendrez, couverts de gloire,
vous direz : *j'ai été conscrit*,
et, dans le Temple de Mémoire,
tous vos noms seront écrits.
Et, quand l'Empereur de la France
au monde aura donné la paix,
vous direz d'un ton d'assurance :
Sans nous (il) n'y avait rien de fait.

Me parlei pâ de quî oustieir*â*
Qu'ŏbandounen lour eitandar,
Pèr s'ŏgrumî dî lour chômieir*â*,
Coumo dî dô crô de renar.
Co n'ei gro l'argen que m'ŏtir*o*;
Mâ n'aime pâ 'n ome sei cœur;
Mèrio pûtô vierj*o* e martir*o*
Que d'eipouzâ pen dezerteur.

(Ne) me parlez pas de ces vauriens
qui abandonnent leurs étendarts,
pour se blottir dans leurs chaumières,
comme dans des trous de renards.
Ce n'est certes pas l'argent qui m'attire;
mais (je) n'aime pas un homme sans cœur.
(Je) mourrais plutôt vierge et martyre
que d'épouser nul déserteur.

Vivo lo jônesso de Franç*o*
Pèr bien fâ de toû loû meitiei!
O lo guèro coum*o* ŏ lo dans*o*,
S'ei jŏmai re vu de pŏriei.

Vive la jeunesse de France
pour bien faire de tous les métiers!
A la guerre comme à la danse,
(il ne) s'est jamais rien vu de pareil.

---

9. *Loû Ban*, les Bancs, le marché des Bancs-Charniers, à Limoges.

10. *Credâ*, crier, est aussi un verbe actif qui signifie appeler : *credâ caucu*, appeler quelqu'un. Il en de même en Languedoc : *crida-lou*, appelle-le. Rom. CRIDAR, crier, chanter, et aussi proclamer, appeler : *mou paire me crida*, mon père m'appelle. *Crier* quelqu'un signifie le gronder, dans le Berri.

Mais, pour le bonheur de la terre,

[illegible] maîtresse changeâve,
[illegible] un gôlan nouveau.

[illegible] mai rende l'âme,
[illegible] veve, pourte lou dô.
[illegible] d'une larme,
[illegible]
[illegible] sel tard;
[illegible]

et, quand une maîtresse changeait,
c'était pour un galant nouveau.

Quand ma pauvre mère rendit l'âme,
Mon père, veuf, porta le deuil.
Moi, (je) versai bien plus d'une larme,
[illegible]
La pauvre femme était sans tarde;
c'était un [illegible]
[illegible]

Comme dans [illegible] de mon âge
(je) [illegible]
[illegible]

En m'ŏbourdan, lour cœur palpito
— Co se po be dîre entre noû, —
Car lo troto n'ei pâ pitito
D'archelâ seissanto eichŏloû.

En m'abordant, leur cœur palpite
(cela peut bien se dire entre nous) ;
car la trotte n'est pas petite
de grimper soixante échelons.

Sai counŏgu din lo chŏrieiro
Soû lou noum de *Pière Fai-Tou.*
Sai me-meimo mo chambŏrieiro,
Moun couziniei, moun marmitou.
Quan 'n oustieiro d'ûchei me porto
'n eimage de pŏpiei marca,
Qu'ei me-meimo que, trâ lo porto,
Li crede que sai d'aviarda.

(Je) suis connu dans la ruelle
sous le nom de *Pierre Fait-Tout.*
(Je) suis moi-même ma chambrière,
mon cuisinier, mon marmiton.
Quand un gueux d'huissier me porte
une image de papier marqué,
c'est moi-même qui, derrière la porte,
lui crie que (j')ai décampé.

Me fai pâ meitiei de noutâri,
D'encro, de plumo ni pŏpiei.
Douâ ve pèr jour fô l'inventâri
Me-meimo de moun mobiliei.
Lou pourte tou sur moun- eichino,
Mâ qu'uno ve iô sai vîti ;
E ne cragne pû de sŏzino,
Dî l'oustau, quan nen sai surti.

(Il ne) me fait pas besoin de notaire,
d'encre, de plume ni (de) papier.
Deux fois par jour je fais l'inventaire
moi-même de mon mobilier.
(Je) le porte tout sur mon échine,
une fois que je suis habillé ;
et (je) ne crains plus de saisie,
chez moi, quand j'en suis sorti.

N'ai gro ni peilo ni marmito,
Mai, mo fe, m'en- eimage pâ ;
Mene tou pŏriei bouno vito,
Fô toû loû jour quatre repâ.
Pèr un deijûnâ, nen ai milo ;
M'en perchaisse[9] pèr çai, pèr lai.
Iô dîne toû loû jour en vilo,
E châ me ne soupe jŏmai.

(Je) n'ai certes ni poêle ni marmite,
et, ma foi ! (je ne) m'en inquiète pas ;
(je) mène tout de même bonne vie,
(je) fais tous les jours quatre repas.
Pour un déjeuner j'en ai mille ;
j'en quête et je m'en procure par-ci, par-là.
Je dîne tous les jours en ville,
et chez moi (je) ne soupe jamais.

I'ai un beu château en- Espagno,
E sai be ŏssei riche en bei foun :
Moun pai me leisse pèr campagno
Lou tour de vilo e dô doû poun[10].

J'ai un beau château en Espagne,
et suis bien assez riche en biens fonds :
Mon père me laissa pour campagne
le tour de ville et des deux ponts.

---

il a fait *jargocî* en faisant disparaître la syllabe *ni* et en ajoutant la terminaison *cî* commune à certains jurons de la même espèce : *mo devoucî*, ma dévotion, *mo dannocî*, ma damnation, *maledicî*, malédiction. *Mo jargocî* signifie proprement *mon renîment.*

9. *M'en perchaisse,* littér. je m'en pourchasse. La forme régulière serait *perchasse,* indic. prés. de *perchŏssâ* ; bas-lim. *se pertsossa de caucore,* se procurer quelque chose en se donnant du mouvement ; langued. *percassa,* poursuivre, pourchasser ; provenç. *perchassa,* procurer, obtenir, faire qu'une chose arrive, tenter, essayer de faire ; rom. PERCASSAR ; ital. *procacciare.* L'anc. franç. *pourchacer, pourchasseir, pourchasser,* etc. signifiait solliciter, négocier, s'efforcer, travailler avec ardeur, poursuivre, mettre tout en œuvre pour obtenir ce qu'on désire, s'intriguer, de *pourchas,* poursuite, perquisition, recherche, sollicitation, effort, travail. Quant au simple *chasser,* MM. de Chevallet et Littré le dérivent, d'après Ménage, du lat. *captare.*

10. *Loû doû poun,* le pont Saint-Étienne et le pont Saint-Martial. Le Pont-Neuf n'a

E si tu sei tan enteita
De me veire dô boun coûta,
Archelo[1] sur quelo mountagno;
Co n'ï- o ni gôliei[2] ni fagno.
Tè! vei-loû sû jûcha,
Toû de lôriei cubèr,
Quî qu'an fa de boû e beu vèr.
T'ŏreitâ pâ pèr cauco rimo;
Arpio[3] jusqu'ŏ lo belo cimo.
Sei fâ semblan de re,
Praimo-te douçŏmen,
E vizo dî lou premiei ren*.

mon tout, — et si tu es si pré-
occupé—de me voir du bon côté,
— gravis cette montagne;
n'y a ni bourbier ni boue.
Tiens! vois-les là-haut juchés,
— tout de lauriers couverts,
ceux qui ont fait de bons et
beaux vers! — (Ne) t'arrête pas
pour quelque rime; — grimpe,
en t'accrochant, jusqu'à la belle
cime.— Sans faire semblant de
rien,—approche-toi doucement,
— et regarde au premier rang.

1. *Archelo*, impérat. d'*archelâ*, « v. n., grimper, monter avec peine en se servant des pieds et des mains » (Dom Duclou). Nous ne trouvons cette forme dans aucun de nos glossaires. Le bas-lim. a *arca*, sauter, s'élancer d'un lieu à un autre, que Dom Duclou (*Supplément*) donne comme verbe actif. Est-ce un congénère du haut-lim. *archelar*, et du rom. *arcelar*, courber en arc? N'est-ce pas plutôt un congénère de l'anc. franç. *arce*, forteresse, marque des limites d'un champ, différente de la borne, ce qui, dans la basse latinité, est appelé *arca* ou *arcella?*

2. *Gôliei*, « subst. masc., bourbier, amas d'eau boueuse; *gaulio*, au plur. *goliâ*, crotte, boue » (Dom Duclou); bas-lim. « *gaoullio*, petit amas d'eau dans les rues, dans les chemins, eau bourbeuse des rues ou des chemins; *gooullia*, subst. masc, enfoncement de pavé dans les rues ou de terrain dans les chemins » (Béronie); auvergn. *goulias*, subst. masc., mare, flaque d'eau bourbeuse, petit creux rempli d'eau dans les chemins; champen. *goillis*, ordure; lyonn. *gaillot*, bourbier (*Théâtre lyonn. de Guignol*, Lyon, 1865, in-8°); *goulatte*, ravin, dans les Vosges; Bresse chalonn. *gouille*, boue, *gouilla*, bourbier. « Ce mot, dit M. Jules Guillemin, est comtois et se trouve dans le Matachin de M. Max Buchon. Nous disons aussi *margouilla* par une sorte de pléonasme ». *Margouillis* est encore français. Le Duchat, cité par Ménage, le dérive du lat. *margo*, *marginis*, et dit que le patois en a fait *gouilly*, « qui se dit communément d'un vin trouble et de toutes sortes de mauvais mélanges en fait de ragouts ». Pourquoi *margouillis* n'aurait-il pas été fait plutôt de *gouilly*, avec la signification de mauvais *gouillis?* De quel patois parle Le Duchat? Le Duchat était de Metz, c'est donc probablement au patois lorrain qu'appartient le mot *gouilly*. Citons maintenant, sous toutes réserves, certaines expressions patoises qui pourraient bien appartenir à la même famille. Le poitev. a *gasse*, *gassot*, *gassouil*, *gassouail*, flaque d'eau, bourbier; le saintongeois, *gabot*, *it.*; le champen., *gadou* (anc. franç. *gadoue*), ordure, contenu des fosses d'aisance, et *gadouilleux*, *gailleux*, mou, flasque; le dauphinois, *gabiot*, bourbier, mare d'eau. On trouve dans les langues celtiques différents termes qui, pour le sens et pour la forme, ont une grande analogie avec la famille de mots précitée : gall. *gwall*, vide, *gwallâw*, vider; *gwâg*, vide, *gwagâu*, vider, *gwaç*, cavité, *gwalv*, canal; bret. *goullô*, vide, *goullôi*, vider, *gweled*, fond; angl. *gully*, ravin, goulet, *to gully*, creuser; anc. franç. *goulet*, ruisseau, *goulot*, ravin, chemin creux.

3. *Arpio*, impérat. d'*arpiâ*, que Dom Duclou ne donne que comme bas-lim. avec la signification de « saisir fortement avec la main; en lat. *arripere;* en grec *arpazein* »; bas-lim. *arpo*, main, *arpial*, ongle de quelques animaux; langued. *arpo*, griffe, *arpi*, *arpeja*, saisir; Gers *arpo*, *urpo*, ongle, *arpat*, poignée, *arpateja*, remuer des pieds et des mains à tort et à travers; provenç. *arpo*, griffe, *arpion*, ergot, *arpiâ*, *arpeja*, envoyer les griffes, agiter les bras, saisir, ravir; *arpateja*, étendre les griffes ou les mains çà et là pour se défendre ou pour prendre quelque chose; esagn. *arpar*, déchirer, mettre en pièces; ital. *arpicare*, ramper, grimper; c'est le sens de notre mot *arpiâ*, c'est-à-dire grimper en s'accrochant. Rom. Arpa, griffe, Arpar, happer. Le mot *arpion* est resté dans la langue argotique avec la signification de pied, bras. Berrich. *arpions*, ongles.

* Le mot est : Corneille.

C'est bien aisé, devines d'avance
le sort qu'il leur prépare à tous.

La faim, la neige, la gelée,
la fatigue et la fusillade
les vont balayer comme le vent.
J'ai peur, le diable me confonde!
que ce soit comme en l'autre monde,
d'où jamais (il) n'est revenu personne.

LO PA[1]

Queto ve, noû fô rejôvî :
Tou-t ei counten pèr lou pŏî.
Foudrio vei l'espri pau deibèr,
O be l'ŏvei tou de trŏvèr,
Pèr ne pâ vei l'âm*o* en gueita
De l'ŏribado de lo pa.

O pra, bargei, leissâ loû biô.
Prenei-me vôtrei ŏbî niô,
Menâ-noû forço charmelâ,
Pèr fâ fringâ vôtrâ drôlâ.
Jŏmai noû ne vian vu queu ten,
De nôtro vito, si plŏzen.

Bargeirâ, ŏpŏreliâ v'autrâ,
Seurtei de vôtrâ chŏrieirâ,
Prenei vôtrei ŏffutiau[2] blan,

LA PAIX

Cette fois, (il) faut nous réjouir :
tout est content dans le pays.
(Il) faudrait avoir l'esprit peu ouvert,
ou bien l'avoir tout de travers,
pour ne pas avoir l'âme en gaîté
de l'arrivée de la paix.

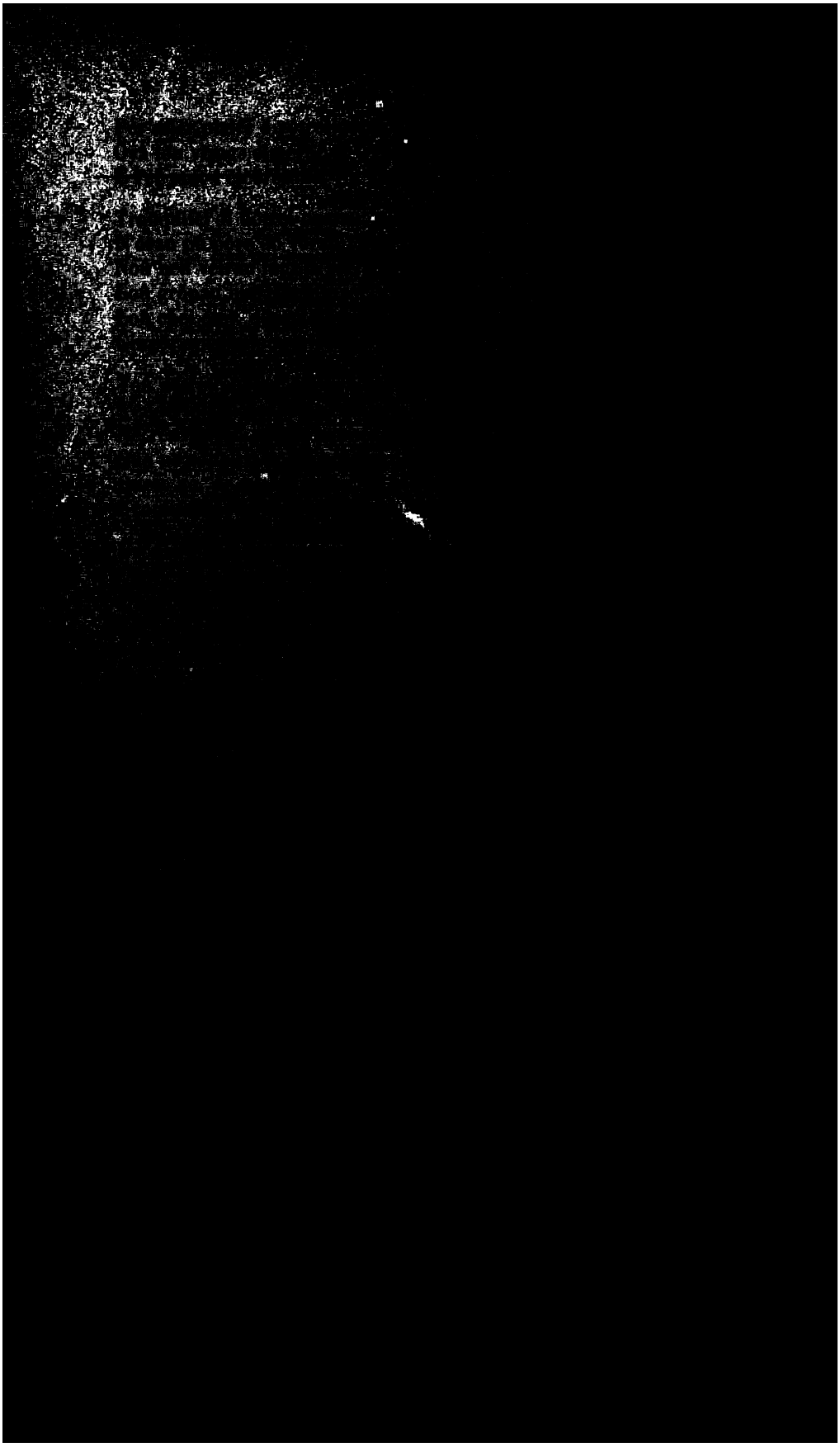
Au pré, bergers, laissez les bœufs.
Prenez-moi vos habits neufs,
amenez-nous force musettes,
pour faire sauter vos fillettes.
Jamais nous n'avions vu ce temps,
de notre vie, aussi réjouissant.

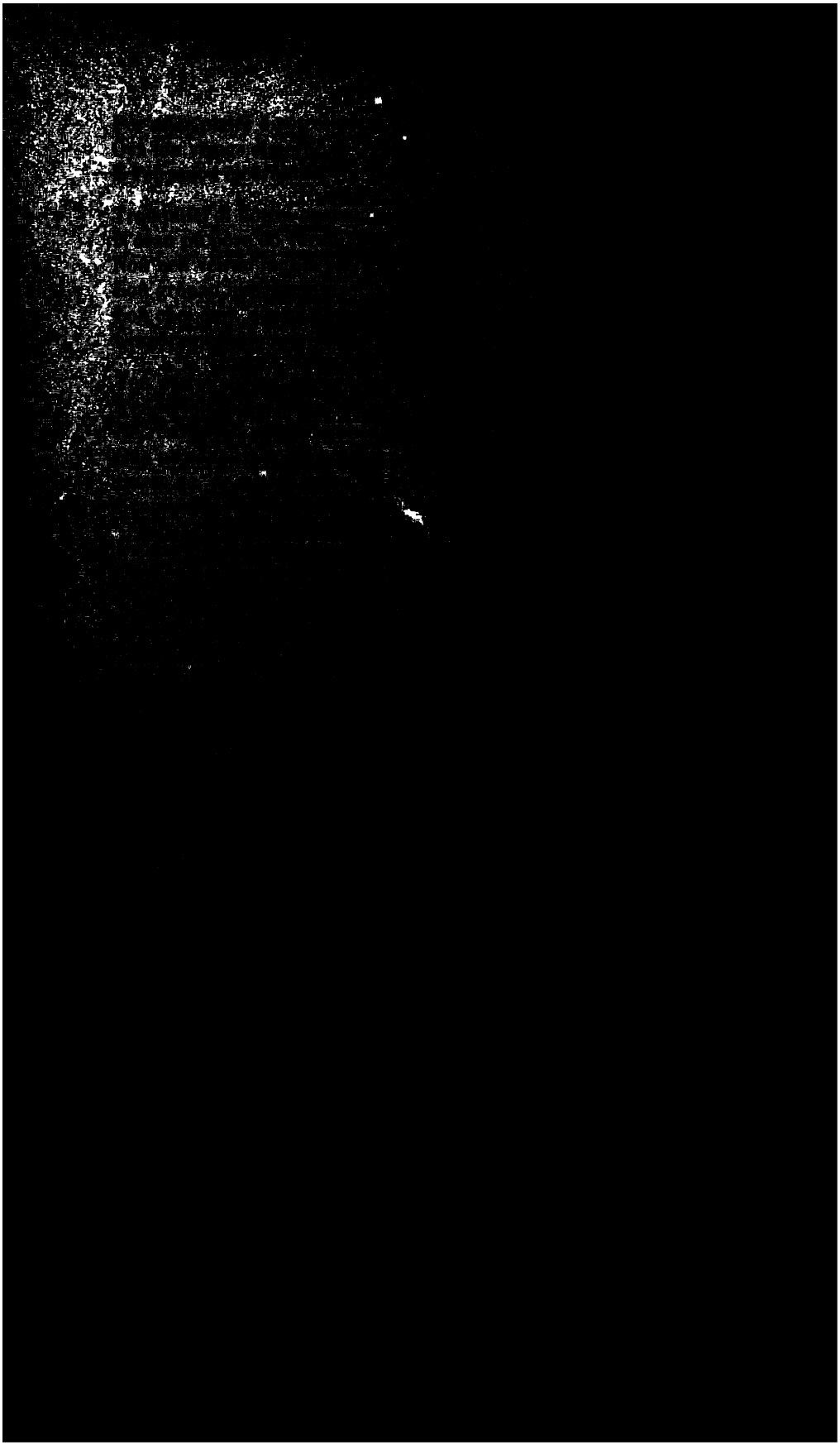
Bergères, ajustez-vous,
sortez de vos chemins,
prenez vos affiquets blancs,

---

1. Cette chanson, qui a paru pour la première fois dans l'*Almanach limousin* de 1860, et qui est attribuée à Foucaud, pourrait bien n'être pas de cet auteur, car la versification en est très mauvaise et les idées en sont communes. Cependant elle a été trouvée dans des papiers laissés par lui.

2. *Ofutiau,* affiquets. Ce mot a la même signification en Berri, en Lorraine, en Normandie, en Franche-Comté, en Picardie. En Champagne, il est donné comme signifiant petits objets, petits outils, choses inutiles (Tarbé). Dans l'anc. franç., il avait ce dernier sens, d'après Roquefort : *affutiau,* bagatelle, chose de peu de conséquence. Ce mot ne semble pas usité dans les dialectes méridionaux ; mais on trouve le langued. *s'afusta,* viser, mirer, regarder au but, se préparer, d'après l'abbé Des Sauvages, qui donne aussi *s'afusta* comme appartenant au vieux langage, avec le sens de s'ajuster, ajuster ses paroles, faire belle parade. Gasc. *afusta,* ajuster, mettre en place. Rom. *fustar*, raccommoder, radouber, de *fust* (lat. *fustis*), bois, arbre, bâton. *Ofusta*, en bas-lim., affiler, rendre propre à couper le bois (*lo fusto*). Le verbe *affuter* est passé dans le langage argotique. « Ce mot, dit M. Francisque Michel, me paraît être le même qu'un verbe usité parmi le peuple pour dire *affiler un outil* sur une pierre. *Affuter* quelqu'un, c'est donc le rendre fin, lui donner une leçon de finesse à ses dépens, sens qu'avaient autrefois les verbes affiner et déniaiser. Dans l'Orléanais, on dit encore *un homme d'affut* pour un homme rusé... Tout le monde connaît notre adjectif *futé*, fin, rusé, adroit... Le peuple dit encore *affuté* dans le même sens... Je ne sais s'il faut chercher la racine de ce mot dans le lat. *fustis,* mais il est assez remarquable que l'adjectif *madré,* qui présente une signification analogue, vienne d'un substantif qui, comme l'espagnol *madera,* a le sens de *bois;* je veux dire de *madre,* d'où nous avons fait *madrier* et *merrain* » (*Dict. d'Argot*). L'anc. franç. *affuster* signifiait également présenter un bâton ou une arme à quelqu'un pour se battre avec lui, et mirer, viser,





[illegible] chaise, 76-8.
[illegible] salir, [illegible]
[illegible] 17-[illegible]
[illegible]
[illegible] *ôchôpi*, hachette, 14[illegible]
[illegible]
[illegible] plat, 14-15.
[illegible] de la campagne
[illegible] hache, 12-9, 144-[illegible]
[illegible]
[illegible] en criant, [illegible]
[illegible] sourcil, 55-6.
[illegible] la jardinière, coléon-
[illegible]
[illegible] des mains, applaudir
[illegible]

Côvôlâ, [illegible]
Couyâ, [illegible]
Cougoquâ, plaimeter, [illegible]
Craco, craque, bourde, [illegible]
Credâ, crier, appeler, [illegible]
Cristèri, clystère, [illegible]
Crô, trou, 34-[illegible]
Crômâ, brûler, [illegible]
[illegible] perficie, [illegible]
Crubî ou *cubrî*, couvrir, [illegible]
Cujâ, penser, faillir, 8-5.

D

D euphonique et épenthétique, [illegible]
Daibro, [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Delezei, de loisir, desœuvré, 84-3.
Denguerâ, denguèro, encore, 31-11.
Deregremiliâ, dépelotonner, déployer, 17-10.
Diaurei, diâtrei, diables! 54-1.
Digio, disait, 52-5.
Dint, dans, 91-6.
Diômen, dimanche, 122-5.
Disseten, dirent, 133-3.
Dó, deuil, 162-3.
Dôbor, à l'instant, 76-2.
Dôbouro, de bonne heure, 92-4.
Dôrei, derrière, dernier, 30-14.
Doubâ, pour *ôdoubâ*, arranger, assaisonner, 63-2.
Doulio, douille, tige, 52-6.
Drubî, ouvrir, 173-1.
Dubrî, ouvrir, 173-1.

E

Eibôi, ébahir, 44-16.
Eibôtouei, jouet, 46-8.
Eibouliâ, écraser, 135-2.
Eibroutâ, entamer, 155-1.
Eicampi, eicampo, fuite, 29-11.
Eicânâ, rompre les reins; *s'eicânâ*, s'éreinter, 101-1.
Eicebrâ, déchirer, 17-9.
Eichinlo, sonnette, 29-9.
Eichôrâ, échauffer, 188-2.
Eichôrougnâ, écorcher, 199-1.
Eicicliâ, pousser des cris perçants, 148-2.
Eicicliado, cri perçant, 18-6.
Eicôrôbiliar, ardo, égrillard, 146-3.
Eicôssounâ, émotter, 85-10.
Eicoudre, battre le blé, 4-9.
Eicoudu, battu, 212-5.
Eicourcheiro, chemin qui raccourcit, 172-4.
Eicrupi, crachat, 166-11.
Eicunla, ado, embarrassé, penaud, interdit, 6-11; mesuré, 72-6.
Eigâ, arranger; *s'eigâ*, s'arranger, 64-3.
Eilampiado, licence, 25-22.
Eilena, ado, essoufflé, 185-9.
Eilôzi, éclair; *eilôziâ* ou *eilôgiâ*, faire des éclairs, 210-1.
Eimai, émoi, 184-4.
Eimanchâ, menacer, 82-5.
Eimâri ou *ermâri*, subst. masc., armoire, 66-2.
Eimera, ado, éclairci, brillant de propreté et de santé, 238-3.
Eimirei, miroir, 229-5.
Eimôjâ (*s'*), être en émoi, s'inquiéter, 184-4.
Eimôli, ido, irrité, en colère, 162-5.
Eimôre (*s'*), s'émouvoir, 165-7.
Einei, ennui, chagrin, 12-6.
Einidâ (*s'*), s'irriter, 12-4.
Eipensour, épaisseur, 129-14.
Eiperâ, attendre, 76-3.
Eipijo, épi, 206-3.
Eipingâ, sauter, gambader, 74-20.
Eipiôza, épucer, 25-19.
Eipôri, ido, effarouché, 18-4.
Eipoufidâ, pouffer, 34-9.
Eipoutî, écraser, 53-10.
Eiquinto, pan ou plis de robe, d'habit, 232-17.
Eirancha, ado, boiteux, 101-2.
Eirau, basse-cour, terrain vacant autour des habitations rurales, 20-2, 226-12.
Eirifiâ, érafler, 204-2.
Eissegâ, partager, 22-2.
Eissujâ, essuyer, 126-5.
Eissurî, essorer, épreindre, tarir, 126-5.
Eitancho, pêcherie, 95-7.
Eitôpau, eitôbe, eitôplo, aussi bien, 5-7.
Eitodi, ido, candi, gâté, renfermé, 44-14.
Eitôlourdi, étourdi, lourdaud, 170-4.
Eitoulio, éteule, chaume, 35-1; *fâ de l'eitoulio*, faire du ravage, 67-11.
Eitouviâ, eitôviâ, souffrir, jeûner, épargner, 11-1, 49-29.
Eitribâ, travailler, user, fatiguer, 68-15; mener bon train, 89-1.
Eicunla, ado, étendu comme un veau, 103-6.
Eiveri ou *eiberi, ido*, éveillé, 170-3.
Eivî (*m'*), il m'est avis, il me semble, 52-3.
Eiza, aisément, 66-4.
Eizî, éclore, *eizi*, éclos, 19-11.
Eizinâ, arranger, faciliter; *s'eizinâ*, se mettre à l'aise, 136-1.
Embaisso, tournure, parti, biais, 66-5.
Embouni, nombril, 110-9.
Embrena, ado, important, qui fait de l'embarras, 184-5.
Embrûcî, pincer, 235-6.
Embrûcido, pincée, 17-16.
Empena, ado, tout brandi, 19-8.

[illegible], greffer, 83-7.
[illegible], présomptueux, 19-9.
[illegible], 14-13.
[illegible], prétexte, cause, moyen, 28-8.
[illegible], *ado*, endommagé, blessé, 51-11.
[illegible], empoisonner, 160-5.
[illegible], égratigner, 67-6.
[illegible], au loin, 50-6.
[illegible], en bas, là-bas, 81-1.
[illegible], le soir, 107-6.
[illegible], en haut, là-haut, 58-16.
[illegible]

Fran-que-bran, indifféremment, 176-[illegible].
Fran-que-bran, [illegible]
Freitu, fétu, poussière, 55-[illegible].
Frèro, frère, religieux, 79-[illegible].
Fretado, frottée de coups, [illegible].
Fretisso, frottée d'ail, [illegible].
Fricau, *audo*, ragoutant, [illegible].
Frico, ragoût, 9-[illegible].
Froujâ, croître, pousser, 42-[illegible].
Frunci, froncer, 111-12.
Fugi, fuir, 58-18.
Fuguèren, furent, 67-12.
Futen, furent, 67-12, 142-[illegible].

G

Gage, meuble, instrument, ustensile, [illegible].
Gâte, *to*, fatigué, 49-26.
Gâto, poche, 18-17.
Gaulio, crotte, boue, 233-2.
Gaulo, verge, tige, [illegible].
Gibo, serpe à long manche, [illegible], 119-16.
Gigoupnâ, travailler inutilement, prendre [illegible]
[illegible]

[illegible], [illegible], 45-2.
[illegible], domestique, serviteur, servante, [illegible] 176-6.
[illegible], [illegible], milan, 73-14.
[illegible], pain de froment, 59-19.
[illegible] (se), maugréer, enrager, 165-4.
[illegible], mine, moue, 226-12.
[illegible], merveille, miracle, 127-6.
[illegible], malgré, 31-2.
[illegible], culottes, 110-7.
[illegible], monstre, fantôme, épouvantail pour les enfants, 40-5.
[illegible]

O

Nous rappelons que l'ŏ douteux (o bref ou a bref), étant très souvent retranché du commencement des mots, c'est à la consonne suivante qu'il faut chercher ceux qui ne se trouveraient pas ici. — Comme nous n'avons pas d'ŏ douteux majuscule, nous sommes obligé d'indiquer par le signe (ŏ) placé à la suite des mots, ceux qui commencent par cette voyelle.

O, le, cela, 54-2 et *passim*.
O, il, *passim*.
[illegible], ou bien, tout, ou enfin, 30-8.
O (ŏ) *la fi*, à la fin, 25-16.
O le, au lieu, 183-1.
O pe, au pied, auprès, 62-4.
O sei d'ône, au soir d'aujourd'hui, aujourd'hui, 33-13.
[illegible], joueur de hautbois, 145-3.
Oblidà (ŏ), allumer, [illegible], 189-3.
[illegible]

[illegible] 36-7 [illegible]

[illegible]

Ooei (ë), vet, avoir, valer, [illegible]

à bout de [illegible]

[illegible]

[illegible] pöli, poêle, 70-2. [illegible]

[illegible]

Prime, pointue, mince, déliée, 88-6.
Prou, assez, 38-17.
Pudi ô, puer, 50-7.
Pugnâ, tarder, 16-6.

Q

Quan, combien, 108-1.
Quar d'ouro, au plur. *quar d'ourâ*, quart d'heure, 179-7.
Quau, *qualo*, quel, quelle, et *quau* invariable, quel, quelle, quels, quelles, [illegible], 131-3.
[illegible], coin, angle, intérieur, 229-7.
[illegible], sans doute, [illegible].
[illegible], ce, cette, [illegible].
[illegible] celui d'ici, celui-ci, qui d'[illegible]
[illegible]

Reprozimâ et *repozimâ*, radoucir, rapprocher, 43-8.
Resto, subst. fém., reste, [illegible].
Revicoula, *ado*, ravigoté, [illegible].
Rî, ruisseau, 31-11.
Ricoueino, rangaine, vieille plaisanterie, 231-16.
Rifanfâro, ritournelle, 224-6.
Ritâ, quenottes, 187-1.
Rôbâ (*fâ lâ*) *ô caucu*, dire son fait à quelqu'un, 2-6.
Rôbâ, dérober, 63-1.
Rôpiôla, rétabli, remis, réconforté, [illegible].
Rôta, *ado*, marqué de la petite vérole, 6-12.
Rounde, ronce, 13-8.
Rouvei, rouvre, chêne, 20-1.
Rouzâ, pour *ôrouzâ*, arroser, 137-3.

[illegible]

Sacho, [illegible]
[illegible]
Sonchisi, [illegible]
Sanci [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]

TABLE DES MATIÈRES

Lou Lioun e lou Chôsôdour..... 191
Loû Medect..... 192
L'Our e loû doû Coumpôgneû..... 194
Jupitèr e lou Meitôdiei..... 196
Lou Ra que s'ei retira dô meunde.. 199
Epilôgue..... 201

POESIES DIVERSES.

Imitation de la première Ode d'Horace 204
Imitation de la deuxième Ode d'Horace 210
Noël nouveau..... 220
Chanson nouvelo facho pèr no peizuto de lo Bregeire, lou beu jour dô Mardi-Gra..... 223
Lo Meijon e lo vio d'un garçou, chanson..... 228
Chôrado..... 232
Fragments d'une Ode sur Napoléon.. 234
Chanson sur loû Boulangei..... 235
Lo Pa, chanson..... 237
TABLE GLOSSAIRE..... 239
TABLE DES MATIÈRES..... 240